Université Paris Descartes – Sorbonne Paris Cité

École Doctorale « Cognition, Comportements, Conduites Humaines » (ED 261)

Laboratoire « Psychologie Clinique, Psychopathologie, Psychanalyse » (EA 4056)

DU « RENCARD» AU « RANCART» ?
Une expérience psychique de passage :
la retraite professionnelle de la femme

Thèse pour l'obtention du doctorat en psychologie

Présentée par Madame **Caroline Siaugues**

sous la direction de Monsieur le Professeur **Benoît Verdon**

soutenue le mercredi 11 mai 2016
à l'Institut de Psychologie – Centre Henri Piéron
Boulogne-Billancourt

Membres du jury

Madame **Joëlle Lighezzolo-Alnot**, Professeure à l'Université de Lorraine, Rapporteure

Monsieur **Jean-Marc Talpin**, Professeur à l'Université Lumière Lyon 2, Rapporteur

Monsieur **Christophe Dejours**, Professeur au CNAM, Examinateur

Madame **Françoise Neau**, Professeure à l'Université Paris-Descartes, Examinatrice

Madame **Joëlle-Andrée Deniot**, Professeure à l'Université de Nantes, Examinatrice

Monsieur **Benoît Verdon**, Professeur à l'Université Paris Descartes, Directeur de thèse

J'adresse mes vifs remerciements à Monsieur Benoît Verdon qui a accepté de diriger ma thèse. Je lui exprime ma profonde reconnaissance pour son soutien continu, sa rigueur et pour la qualité de ses étonnants *mots de passe* : ils ont été essentiels. Benoît Verdon a été un directeur stimulant. Attentif et bienveillant, il s'est montré soucieux de m'accompagner vers un travail aux formes singulières.

Je remercie Madame Joëlle-Andrée Deniot, Madame Joëlle Lighezzolo-Alnot, Madame Françoise Neau, Monsieur Christophe Dejours ainsi que Monsieur Jean-Marc Talpin d'avoir accepté de lire mon travail et de participer au jury de cette thèse.

Conduit par Benoît Verdon et animé par les présences singulières d'Anne-Sophie Van Doren, de Cécile Racin, de Stéphanie Nakhlé et de Catherine Morréel, le séminaire de recherche a ponctué ce travail de temps précieux de rencontres. Réflexives et étayantes, elles ont été importantes.

Je dois beaucoup à Sébastien Bauvet pour les riches heures de conversions partagées entre nos deux disciplines. Je remercie José-Carlos Gutiérrez-Privat pour ses aiguillages patients. J'adresse ma gratitude à Noémie Capart pour ses subtils éclairages d'aînée.

Je remercie mes chères Faustine et Anne pour leur humour et leur présence. J'adresse encore ma reconnaissance à mes compagnons de bibliothèque et, plus spécialement, à Arthur, Aurélie et Catherine mais aussi à Ali, Célia, Bénédicte, Xin, Jimin, Valérie, Claude, Marlon, Mathilde et Dominique.

Au terme de ce parcours, je tiens à remercier mes parents pour leur soutien et compréhension. Les références linguistiques suggérées par ma sœur Fanny, ses fins et piquants commentaires ont présenté un apport certain à ma réflexion. J'exprime encore ma gratitude à mon cher grand-père, Jean-Claude, pour sa curiosité et sa confiance, ses histoires.

Je remercie enfin, et plus particulièrement, Benjamin pour sa solide présence, sans laquelle…

À Dominique

TABLE

Présentation p. 8

Portes d'entrée p. 10

Détours par la chanson réaliste
Sublimations et *Kulturarbeit*
Humaine condition et travail
Travail et utilité
Inutilité de l'utilité et utilité de l'inutilité
Femmes et travail : origines
Au sein du *socius,* les femmes
Objets de culture de femmes en âge
Bien silencieuse retraite

CHAPITRE PREMIER – « L'*ESPACE-TRAVAIL* » ET LES FEMMES p. 41

I – QUELLE SCÈNE DE TRAVAIL ! p. 47

a. Scène professionnelle, un « chez soi du dehors » ?
b. Vieillir dans et avec sa scène professionnelle
c. La scène professionnelle : entre humidité et sécheresse

II – CE CURIEUX « OBJET-TRAVAIL » p. 56

a. De la résistance à la trouvaille vers transformation de soi
b. Entre le visible et l'invisible, la problématique de la reconnaissance
c. Satisfactions pulsionnelles (dévouement, pouvoir, séduction, rivalité)
d. Fécondité – Aridité :
Un continuum d'approche

III – AUX ORIGINES DU TRAVAIL p. 74

a. Situation anthropologique fondamentale
b. Mystères de la vocation, mystères de l'orientation

Éléments de synthèse

CHAPITRE DEUX – PSYCHOSEXUALITÉ p. 82

Entre rencontres – pénétrations et fixations : l'espace intérieur de la femme

I – PASSIVITÉS p. 83

a. Situation anthropologique fondamentale
b. Énigme
c. Œdipe chez la fille
d. Passivité des origines – Passivité féminine
e. L'angoisse de perdre l'amour de la part de l'objet
f. Pénétration – masochisme et féminité
g. L'attente, une douloureuse excitation
h. Entre l'attente et le renoncement : coulisses du traitement de la perte
i. Attente déçue – déception – sublimation

II – LIEUX – CREUX p. 102

a. D'un sombre espace
a. Fable du sang et différence des sexes
b. Soi-même, lieu de réceptivité d'un antagonisme
c. Être un objet de peur pour l'homme ?
e. Dernier coffret ?

Éléments de synthèse

CHAPITRE TROIS – TOURMENTES DU VIEILLIR p. 122

Quelles traversées ?

I – L'enveloppe narcissique du corps, une traîtresse ? p. 123

a. La fleur de l'âge
b. À fleur de peau, de l'humide vers le sec,

Inquiétante étrangeté du corps vieillissant

II – Le féminin érotique atemporel p. 131

a. Les beaux jours
b. Le « Trou Normand »,

Expression d'un certain remous du dedans

c. Troisième époque œdipienne, le complexe de Jocaste

d. Jocaste préfère ne pas savoir, personne n'en veut rien savoir ?

e. *La femme cougar*, une Jocaste qui s'ignore ?

III – Le féminin maternel temporel p. 144

a. L'heure climatérique

b. Le nid vide, une libération…ambivalente

IV – Une réélaboration de la différence des sexes ? p. 149

V – Figure de la nouvelle rivale – Passage de la mère à la fille p. 151

VI – Enseignement par les vieilles aux jeunes femmes p. 159

VII – Valence effractrice et nourricière de la crise p. 163

VII – Objets intérieurs – Dépressivité – Masochisme gardien de la vie p. 166

Éléments de synthèse (seconde partie)

CHAPITRE QUATRE – LES ADIEUX AU TRAVAIL p. 171

Une curieuse retraite

Du jour sans lendemain

Illustration

a. Quitter le travail, pour toujours

b. Paradoxes de la levée des contraintes

c. Partance, délivrance ?

Éléments de synthèse

CHAPITRE CINQ – TEMPORALITÉS ET APRES-COUP p. 190

CHAPITRE SIX – METHODOLOGIE p. 196

I. Formulation de la problématique

II. Hypothèses de travail

III. Singularité de la population de recherche

a. Critères de comparaison

b. Critères d'inclusion et d'exclusion

c. Critère de la durée de l'activité professionnelle

d. Critère de l'âge

e. Critère de la situation familiale

IV. Modalités des rencontres de recherche p. 203

a. Lieu et temps de la rencontre
b. Éthique – *formulaire de consentement à participation et anonymat*
c. L'entretien semi-directif
d. Effets de transfert et de contre-transfert potentiels

V. Origines de la recherche p. 209

RÉSULTATS

Préambule p. 212

Brève présentation des femmes rencontrées p. 213

Analyse clinique

Mise à l'épreuve de la première hypothèse p. 215
« Traitement de l'expérience du passage à la retraite et organisation psychique »
Mise à l'épreuve de la seconde hypothèse p. 323
« Traitement de l'expérience du passage à la retraite et travail professionnel »
Mise à l'épreuve de la troisième hypothèse p. 340
« Réactualisation de l'adolescence et réaménagements du féminin érotico-maternel »

CONCLUSION & OUVERTURE p. 391

La retraite, son creux, son passage et l'autour de ses sassages

RÉFÉRENCES p. 408

Bibliographie
Émissions radiophoniques
Objets-chansons

ANNEXES

S´extraire au petit jour de la torpeur du lit,
Ouvrir grands les volets sur le vol des courlis,
Faire du café très fort, le boire à la fenêtre,
Respirer, expirer et se sentir renaître.
Se dire qu´il faudrait bien rentrer chaises et table
Mais attendre pour ça des temps moins délectables,
Là, descendre au jardin crissant sous la gelée,
Redresser les dahlias alanguis de l´allée
Ne pas lire le courrier, ne pas lire les journaux,
Les jeter tout en tas au loin sur le piano
Puis verser dans le bain l´huile d´amande douce,
Faire glisser le peignoir et sombrer dans la mousse,
Déjeuner sur la nappe de fil d´Ecosse écru,
Dans de l´ancien Moustier, d´un peu de jambon cru,
Passe-Crassane, Louise-Bonne, Duchesse d´Angoulême,
Faire du choix d´une poire, un délicieux dilemme
Cueillir au bord du champ tout ce qui est violet
Scabieuses, asters, chardons, clématites à la haie
Et mêlant à ces fleurs des herbes de toutes sortes,
Composer un bouquet pareil aux natures mortes
Puis prendre au vol un livre, tomber sur Le Clézio,
Mais l´abandonner vite pour un roman idiot,
Vers la tombée du jour, interroger les cartes,
Éplucher quatre pommes pour en faire une tarte
Écouter dans le soir le long aboi d´un chien,
Regarder sur les prés la brume qui s´en vient,
Un instant deviner des présences invisibles,
Frissonner et fermer cette maison paisible,
Raviver d´une bûche le feu de cheminée,
Le nourrir à minuit des lettres de Renée,
Étendre enfin ce corps qui plus nul n´intéresse,
Lui accorder sans honte quelque intime caresse
Et surtout oublier l´armoire à pharmacie
Où dort de quoi mettre un terme à ce grand bonheur
Dragées d´Anafranil à prendre quand viendra l´heure...
Éteindre, s´endormir et faire comme si.

Juliette, *Heureuse*

Présentation

Q*uels premiers mots, images, représentations, l'expression connue* – passage à la retraite – *pourrait nous proposer ? À l'allure d'un* Langage tangage *(Leiris, 1985), le passage à la retraite est* expression d'expérience. *C'est elle qui se fera, pour ce travail, notre* objet-fil rouge*, c'est elle que nous tenterons d'apprivoiser sans, du reste, l'aborder trop frontalement. Notre préférence ira davantage aux détours et autres chemins de traverse tout en préservant le lien à la chose.*

Expérience commune et partagée, certes, elle se veut pourtant bel et bien intime. Intime, mot du plus en dedans, du plus caché, du plus secret où palpite l'essence même de la toujours incertaine subjectivité. Nulle expérience de passage n'est semblable à une autre. Au creux de cette aventure intime se « joue » – ou ne peut se jouer – mais s'engage tout du moins le particularisme particulier de chacune. C'est la partition originale d'une traversée de vie qui est là appelée, prise et reprise, entre temps qui passe et ne passe pas (Pontalis, 1997), rencards et rancarts, entre illusions et désillusions ; vie tracée et peuplée de voies et de voix, d'énigmes, d'inscription et de désinscription en des lieux du dehors mais aussi du dedans, marquée de séparations et de ruptures mais encore de commencements.

Rives et dérives, rivages, impasses et passerelles, obstacles, barrages, traversée, passeuse et passant, passeur et passante, tuteur et dérobade, mur, huis clos, issue de secours, mot de passe, intermède, passade, lisière. Qu'elle est vaste la langue du passage, qu'ils sont nombreux ses mots ! Loin de se tenir pour exhaustive, cette liste tient un menu répertoire de représentations pour aborder, entrevoir, entr'ouvrir ce que passer engage de potentiels et ce à quoi les femmes sont susceptibles de se heurter. *À la seule évocation de cette liste, se dessinent, ça et là, des couples d'opposés, connus et moins connus, qui nous guideront tout au long de ce travail. Ils nous offrent à penser l'existence d'une multitude de continuums et de couples en jeu, entremêlés. Celui déjà de la fluidité-souplesse et de l'obstruction, celui encore, proche mais différent, du mouvement et de l'immobilité, celui aussi du masculin et du féminin, du passif et de l'actif, du plein et du creux, du familier et de l'étranger, de l'humide et de l'aride et, enfin, du rencard et du rancart.*

On pourrait là se saisir de la célèbre formule de J. Tardieu inscrite en préface de La Vie mode d'emploi (Perec, 1969-1978), cette problématique qui initie le roman : « Étant donné un mur qui a-t'il derrière ? *» afin de l'utiliser, de l'étirer à notre guise, de la transformer pour avancer à notre tour : « Étant donné une retraite : que se passe-t'il derrière ? » Mieux : « que se passe-t-il au-dedans des femmes qui accèdent à la retraite ? » … Il est quelques représentations-clefs dont on ne saurait se passer pour penser l'événement qui nous intéresse : place-s, déplacements, creux, transfert, vieillissement, investissement, désinvestissement, transition. À n'en pas douter, soulever la problématique du passage à la retraite fait vaciller la question de l'économie psychique et elle nous intéressera particulièrement. Quelles rencontres se nouent entre réalité sociale et réalité psychique à la faveur du passage à la retraite ? Pour l'heure, nous n'avons rien dit encore de la retraite, c'est que l'évocation du passage et, en filigrane, celle de l'impasse, a retenu notre attention et semble réclamer un premier moment d'ouverture afin de glaner les quelques représentations qu'il propose. Nous aurons, plus loin, l'occasion de voir combien cet objet-retraite se révèle aussi silencieux dans la littérature analytique qu'il annonce pourtant une expérience bien souvent bruyante et tapageuse. Écouter son bruit singulier mais à la fois commun, l'intense travail psychique à l'œuvre sur la scène intérieure de femmes afin d'en proposer quelques voies réflexives : là est le projet de notre travail de recherche. Nous invitons maintenant le lecteur à ouvrir les premières portes d'entrée et à se promener au sein de notre « thèse-maison » où il pourra, au gré de son avancée, découvrir ou retrouver quelque chanson.*

Du « rencard » au « rancart » annonce et propose ainsi notre titre. L'homonymie, avec l'ambiguïté qui le sous-tend, cherche à impulser, à l'occasion de ce jeu autour des signifiants, un questionnement sur les représentations potentiellement contenues à la fois dans le travail professionnel et dans la retraite. Si le premier renvoie à la tension libidinale inhérente à la rencontre avec l'objet (rencard), le second évoque quant à lui davantage l'isolement et son malaise mais surtout une certaine mise à l'écart (rancart) pouvant être douloureuse et renvoyer, entre autres, à l'exclusion œdipienne.

« Portes d'entrée »

Détour par la chanson réaliste,

Objet de culture en partage.

La psychanalyse ne devrait pas s'intéresser à elle-même, elle jette
– avec pas mal d'arrogance et beaucoup de curiosité –
elle jette ses filets sur le monde
et elle ramène ce qui est retenu par les mailles du filet,
certains filets sont un peu lâches, d'autres sont trop serrés.
Michel Gribinski (2014), *Hors-Champ*, France Culture.

C'est à l'évocation de la figure de la Gradiva que M. Gribinski propose cette métaphore de la récolte, ses mots illustrent l'orientation que nous avons souhaité donner à notre travail de recherche. Pour J.-B. Pontalis (1988), la Gradiva figure l'élan freudien des commencements ; elle figure un morceau de jeunesse, un morceau du monde qui s'ouvre soudain et se révèle disponible pour penser. Alors que M. Gribinski retrace ce fort moment de l'histoire de la psychanalyse, il poursuit avec cette représentation, ce mouvement, propre à la *glanerie*. Si certains usent de filets trop *serrés*, les nôtres seront, sans doute, plutôt *souples*. Au-delà d'un appui sur les sciences humaines voisines, nos *filets* retiendront, entre autres, les textes hérités de la chanson réaliste française, essentiellement interprétés par des femmes mais quelquefois aussi par des hommes. *Traduire* une expérience subjective vécue à travers des paroles, à travers du souffle, correspond à ce que propose la chanson réaliste. Ce sont les « chansons à partir desquelles on pleure »[1] soutient Charles Aznavour. En 2012, J-A. Deniot, sociologue, au micro de M. Richeux, remarque la dommageable rareté d'études scientifiques s'étayant sur la chanson – pourtant véritables documents historiques. Condescendance intellectuelle, l' « objet-chanson » signerait une légèreté,

[1]J-A. Deniot cite ces paroles de C. Aznavour au cours de l'émission *Pas la peine de crier* (2012) France Culture.

une désinvolture. Or ces objets culturels ne méritent-ils pas qu'on leur prête quelque attention ? La chanson réaliste francophone ne participe-t-elle pas, en ce qu'elle propose comme le dit N. Zaltzman « des constructions identifiantes collectives » (2007, p. 24), au travail de culture ? Pour J.-A. Deniot, « ce qu'on ne peut pas dire passe par le chant, parce que le chant va ajouter aux mots, un souffle, il va ajouter une mélodie, bien sûr, et il va ajouter du silence (…). Le chant c'est une manière d'être au-delà du dire et en deçà du dire parce qu'il y a du corps qui est là et qui est là dans une forme de geste mais la part, peut-être, la plus aérienne du geste. C'est du corps mais du corps dans un souffle » (*Op. cit.)*. Elle rappelle par ailleurs le contexte d'apparition de ce courant musical : « ce n'est pas un hasard si l'on est après la guerre, les femmes ont perdu beaucoup d'hommes, des fils, des maris, des frères… Oui, c'est la Grande Guerre qui a exterminé beaucoup d'hommes donc ce n'est pas un hasard que ce soit les femmes qui pleurent ». Cette contextualisation culturelle permet de justifier notre intérêt scientifique pour ces objets, nous aurons l'occasion de voir combien les chansons réalistes se révèlent étayantes pour penser certaines problématiques que soulève l'expérience psychique du passage à la retraite des femmes. Bien des textes de la chanson française réaliste, souvent interprétés par des femmes, sont susceptibles de contenir l'expression d'une plainte, sinon d'une complainte. Envisagées comme de véritables « figures doloristes », ces femmes offrent donc, à travers l'*incarnation* de ces textes, « l'occasion de pleurer ». Ainsi ces compositions peuvent fournir un matériel illustrateur dense en ce qu'elles sont bien souvent teintées de *l'angoisse de perte de l'amour de la part de l'objet* – angoisse sur laquelle nous reviendrons largement au cours de ce travail. Comme le souligne le chroniqueur E. Noël (1970) une chanson est « la cristallisation d'une expérience, d'une émotivité » et, avec la chanson réaliste, nous pourrions discerner l'existence de trois paliers distincts susceptibles, parfois, de se cheviller. Celui de sa création d'abord, il s'agit de l'œuvre du parolier qui tissent ensemble des mots en vue de constituer une histoire affectée, histoire dans laquelle tout un chacun pourra potentiellement créer un rapport sensible éminemment subjectif. Puis le second niveau est celui de l'interprétation, c'est là l'œuvre du chanteur, de l'interprète. Il *choisit* à la fois de

porter une histoire et la façon singulière, de la porter selon un style, selon un jeu qui engage la corporéité. Ainsi l'interprète ajoute-il à l'objet-chanson un *Je-ne-sais-quoi* (Jankélévitch, 1957) qui la rend sienne. Enfin, troisième niveau, celui de la reprise, de l'utilisation de l'objet par la *foule* et ce dernier étage, nous intéresse tout spécialement. Les voix féminines de la chanson réaliste apparaissent « en étroit rapport avec les tensions, les murmures assourdis, la vie antérieure d'un non-dit verbal que l'on porte en soi […], l'intime familier, étranger qu'elles enferment et qu'elles éveillent, c'est l'inouï des blessures, des jours, des mondes qui chavirent, c'est le non-dit des chutes, rechutes et séjours en contrebas des lassitudes, des solitudes majeures ; c'est le vertige très anciens des appels ignorés » (Deniot, 2002, p. 713). Portant ainsi un puissant « réalisme intimiste », la chanson réaliste pourrait également s'envisager tel un *objet en partage* – cela renvoie au dernier palier dégagé. Comme le soutient F. Villa, chacun est susceptible de détenir un savoir singulier et subjectif quant à l'objet en partage. Ce savoir, il peut, s'il le souhaite, le mettre en circulation au sein de la communauté, le partager ou le conserver. La chanson ou bien « l'objet-chanson » nous apparaît potentiellement en partage. Nul ne pourrait exclusivement se l'approprier et, pourtant, chacun peut se sentir détenteur d'un savoir propre à son endroit, savoir qui peut être une voie d'élaboration ou bien encore une illustration de la quotidienneté. Elle peut avoir marqué, quelquefois avec une certaine force, un passage intense de l'existence[2]. Si F. Villa n'aborde pas, à proprement parler, la chanson dans ce qu'il décrit de l'objet *en partage*, il soutient que cette possibilité de savoir singulier quant à l'objet en partage revêt une importance capitale : « l'existence d'un tel sentiment contribue probablement de manière essentielle au plaisir que l'on peut ressentir au fait d'être vivant. Ne serait-ce pas cela qui donne à la vie un écho qui la rend intéressante ? » (2010, p. 202). L'usage du mot écho entre bien sûr en résonnance avec la chanson, objet que nous choisissons pour introduire notre travail de recherche. De même,

[2] Nous suivons J.-L. Nancy quand il soutient que la durée musicale retient « dans un instant soudain démesurément élargi cela même qui est passé et cela qui doit encore venir (…) elle les retient en les jouant encore et déjà dans le *passage* présent » (1998, p. 27 ; c'est lui qui souligne).

Daniel Pennac envisage un objet *de partage* à travers l'exercice de la lecture. Pour lui, ces objets « peuplent l'invisible citadelle de notre liberté (…). Quand un être cher nous donne un livre à lire, c'est lui que nous cherchons d'abord dans les lignes, ses goûts, les raisons qui l'ont poussé à nous flanquer ce bouquin entre les mains, les signes d'une fraternité. (…) les années passant, il arrive que l'évocation du texte rappelle le souvenir de l'autre ; certains titres redeviennent alors des visages » (1992, p. 96-97). On le voit, chez D. Pennac (1992) comme chez F. Villa (2010), la potentialité du « partage » des objets de culture, au-delà du plaisir et d'un rapport à la liberté qu'elle engage, participe intensément au sentiment d'existence envisagé par la psychanalyse. À ce propos, J. André rappelle la formule freudienne, aussi précise que concise « être, une abréviation d'être aimé » (1999, p. 21). Prenant appui sur une lettre envoyée par S. Freud à L. Andréas-Salomé (1934), F. Villa soutient combien la survivance d'une capacité de croyance en un objet en partage avec d'autres, permettrait à l'humain de supporter de rester en vie. La traversée du passage à la retraite, et, *a fortiori*, celle du vieillissement, on s'en doute, mobilise intensément cette capacité. La chanson réaliste présente donc une potentialité illustrative, notamment de l'*angoisse de perte de l'amour de la part de l'objet* – dont on peut saisir l'importance grâce à la formule de S. Freud. Elle peut en outre être envisagée comme un objet en partage relativement puissant entre les humains. C'est d'ailleurs éminemment explicite au sein d'un texte d'Annie Ernaux – texte tout entier consacré à l'attente d'un homme – où elle entrevoit les chansons de Piaf comme modèles culturels décisifs (p. 32) : « Durant cette période, je n'ai pas écouté une seule fois de musique classique, je préférais les chansons. Les plus sentimentales, auxquelles je ne prêtais aucune attention avant, me bouleversaient. Elles disaient sans détour ni distance l'absolu de la passion et aussi son universalité. (…) j'étais sûre de *ne pas être la seule à éprouver cela*. Les chansons *accompagnaient et légitimaient* ce que j'étais en train de vivre » (1991, p. 27 ; c'est nous qui soulignons.) À la fois, l'existence de quelque affinité entre l' « objet-chanson » - comme pouvant être « en partage » - et le masochisme érogène primaire, gardien de la vie[3], mériterait tout autant d'être envisagée. Jean Ferra semble le supposer au cours

[3] Comme le propose P. Lacoue-Labarthe (2005) cité par G. Didi-Huberman (2013) : « la musique peut être gaie ou

de ces paroles : « je pense à ceux qui n'ont qu'une chanson pour pleurer ». Souhaite-t-il dire ainsi qu'il faudrait disposer d'une gamme suffisante de chansons – aux textes, rythmes et notes variés – afin d'être pansé tout en pleurant ? On le voit, des résonances entre la fréquentation de chansons réalistes et le déploiement d'une capacité dépressive singulière peuvent être repérées. D'ailleurs, J.-A. Deniot insiste particulièrement sur cette enveloppe identificatoire, presque charnelle, pourvoyeuse de liaisons multiples à la fois sociales, psychiques et psychosociales :

> « S'attacher à la voix c'est […] envisager cet inter-corps des sujets, cet inter-corps de la réceptivité que suscite l'enveloppe synesthésique de la voix. En effet, c'est souvent dans le tissé perceptif des chansons que se fixait, que se fixe un sensorium commun, que se cultivent […] des passions identificatoires, que s'ébauchaient et que s'apprennent encore des sensibilisations au collectif, à ses légendes, peut-être même au récit, à l'histoire des peuples, voire à leurs épanchements les plus incandescents et les plus indicibles : mystérieux *punctum* du flamenco, du fado, du blues, des mélisses arabo-musulmans » (2004, p. 46).

Ces *propositions de détour,* destinées à introduire notre recherche, nous conduisent maintenant à aborder, en quelques lignes, le *Kulturarbeit*, lequel nous permettra de problématiser certains enjeux du travail professionnel. Parce qu'il donne aux femmes une place particulière au sein du *socius*, nous aurons l'occasion d'appréhender combien le passage à la retraite bouscule avec plus ou moins d'intensité bien des enjeux, tant sociaux que psychiques, noués autour de la problématique de la place. Au cours de cette introduction, il s'agira d'interroger les origines du travail, la trame forte nouée notamment autour des rapports entre travail et utilité, non-travail et inutilité, fécondité et sécheresse, et de dégager plus spécifiquement ces problématiques chez les femmes. Ainsi, nous prendrons soin de dissocier principalement le travail domestique du travail

---

triste, heureuse ou lugubre. On peut aimer telle musique et détester telle autre. Mais dès qu'on est touché, quelque chose est immédiatement provoqué qui s'appelle la joie : une émotion bouleversante. Il arrive fréquemment qu'on voie des gens pleurer en écoutant un morceau de musique, quel qu'il soit : ils ne pleurent pas de tristesse, ils pleurent de joie. Et s'ils pleurent ainsi de joie c'est parce que cette émotion très ancienne – la plus ancienne – vient tout à coup les submerger. » À propos de cette citation, G. Didi-Huberman (2013) insiste sur un caractère selon lui inhérent aux émotions humaines : elles seraient toujours secrètement doubles. Ainsi, pour lui, y aurait-il des traces d'inquiétude dans toutes les joies et des traces de joies dans toutes inquiétudes. Pour qualifier cette duplicité, le philosophe historien des arts use d'un mot emprunté au vocabulaire des troubadours du Moyen Âge, celui d'*ajoie.*

professionnel afin d'entrevoir quelles implications, en fonction des espaces, le travail recouvre pour elles. Il sera donc question de proposer une réflexivité quant à l'évolution de leur place au sein des espaces du *socius*. Et bien sûr aussi de celles des femmes *en âge*.

Sublimations et *Kulturarbeit*

Notre attention portée à l'objet de culture, potentiellement mis en partage avec d'autres, nous amène donc à interroger le *Kulturarbeit*. N. Zaltzman le définit comme « un processus d'élaboration intrapsychique et trans-individuel de l'expérience de vie qui modifie le développement individuel et l'évolution de l'ensemble humain » (2007, p. 7) il serait par ailleurs « la marge des transformations possibles et obligées de la vie pulsionnelle » (1998, p. 44).

Problématique prégnante : en dépit des efforts techniques, d'une domination accrue de la nature par les hommes, d'où vient le *malaise* persistant dans la culture ? Au sein de *Malaise*, S. Freud (1930) articule à sa théorie des pulsions, les notions de social et de collectif. Il tend à articuler *Thanatos,* sentiment de culpabilité et surmoi collectif dans leurs rapports à la culture et se propose de saisir le devenir de la culture à la mesure du développement individuel et dégage donc un « statut topique doublement hybride : conscient-inconscient, singulier-collectif » (Zaltzman, 1998, *ibid).* Le choix du mot *malaise* a retenu l'attention J.-B. Pontalis (1988), il y entrevoit une indication fort précieuse. Ce mot renferme le « curieux » pouvant générer tantôt un très faible comme un très ample mouvement. Le malaise appelle le tremblement d'une mort à venir comme la simple confusion propre au trouble. Ce caractère désarmant, indéterminé et insaisissable semble imprégner avec force les articulations débusquées par S. Freud ; elles sont sans aucun doute placées sous le sceau du malaise. Comme le remarque J.-B. Pontalis, un malaise paraît fort plus difficile à circonscrire qu'une crise. Plus ponctuelle, cette dernière est souvent pensée comme ce qui a une fin et ne peut perdurer. Le malaise, quant à lui, échappe bien davantage à la prise, aux limites, il marque une relative platitude, une absence de relief. En cela, il

est bien plus menaçant que la crise. Malgré une tenace volonté à nommer « crise » les dérives et affronts persistant de la civilisation, à les envisager telles des phases passagères, « nous y sommes toujours dans *le temps du malaise* (…) nous y sommes plus que jamais » (*Ibid.,* p. 29 ; c'est nous qui soulignons) ; « La machine humaine ne tourne jamais rond. La vie est inquiète. Le sol tremble sous nos pas » soutient encore J.-B. Pontalis (2010, p. 50). À partir des propositions freudiennes que l'on retrouve dans *Malaise,* l'auteur se propose de dresser la liste de ce qu'il nomme nos « cultures privées » desquelles les symptômes font notamment partie. Ces « cultures privées » peuvent, à bien des égards, nous tenir compagnie, nous occuper ou nous permettre encore de ne pas « tomber dans l'informe » (1998*,* p. 20). Freud évoque d'autres méthodes : le recours à la voie chimique, elle offre une forme de *retraite* quant à la réalité extérieure, permet le repli dans un monde intérieur mais n'est pas sans présenter de danger pour celui qui en fait usage. Autres *cultures privées* – c'est-à-dire stratégies pour échapper à la souffrance – les déplacements de la libido qui « consiste à déplacer les buts des pulsions de telles sorte qu'ils ne se heurteront pas au refus du monde extérieur » (1930, p. 66). Déplacements auxquels il associe la sublimation qui « atteint sa plus grande efficacité quand on sait augmenter suffisamment le plaisir tiré du travail intellectuel et psychique » (*Ibid.*). Si elle n'ébranle pas notre corporéité, la sublimation offre une satisfaction à laquelle le Destin ne peut grand-chose. Cette voie-ci demeure néanmoins accessible qu'à un faible nombre. Pour qu'elle soit efficiente, cette voie « présuppose des dons et des dispositions » bien particuliers, susceptibles pour quelques-uns de disparaître, avec l'avancée en âge notamment et les pertes nombreuses qui jalonnent l'expérience du vieillissement.

Perte et sublimation paraissent nouées de mouvements auxquels s'est notamment intéressée, dans la suite de nombreux autres, E. Sechaud : « quelque chose est arrivé, une mort réelle ou symbolique, qui provoque une blessure et suscite une réaction dynamique » (2005, p. 1310). Cette auteure se propose ainsi de saisir les potentiels trajets de la passivation propre au deuil – ou encore à la perte – à la sublimation ; sublimation qu'elle envisage telle une

transformation commune de la pulsion. Si ces affects douloureux se trouvent aux fondements de grandes œuvres, il s'agit, pour la plupart des êtres humains, davantage de sublimations plus modestes ; J-L. Donnet (1992) parle d'ailleurs de *petites sublimations*. Certaines modalités d'expression engageraient la possibilité de dire et traduire d'étonnantes charges affectives. Dans la lignée freudienne, les activités sublimatoires, pour E. Sechaud, comptent également l'usage ou la fréquentation d'œuvres culturelles. Non sans réserve, S. Freud évoque les vertus propres à de pareilles fréquentations : « celui qui est sensible à l'influence de l'art ne pourra jamais assez vanter cette source de réconfort et de délices. Pourtant, la douce anesthésie dans laquelle l'art nous plonge peut seulement nous soustraire brièvement aux malheurs de la vie et elle n'est pas assez puissante pour nous faire oublier la détresse réelle » (1930, p. 68-69) E. Sechaud insiste quant à elle sur la probable dimension de *holding* offerte par la musique. Certes relative, la musique proposerait ainsi une enveloppe, un maintien, assurant à la douleur de l'âme une contenance. Il faudrait se garder cependant d'envisager la culture et, à travers elle, la musique telle « une simple toile de fond devant laquelle chaque individu jouerait son drame personnel » (Scarfone, 1992, p. 1059). Il s'agit de fait d'un plus puissant partage. D. Scarfone entrevoit le processus de culture comme ce qui « travaille en chacun de nous » comme ce qui « nous travaille » (*Ibid.)*. De fait, le processus de culture nous impose des exigences auxquelles, chaque jour, il nous faut trouver une nouvelle réponse. En cela, travail de sublimation et travail de culture sont profondément intriqués, profondément liés l'un à l'autre, le second régissant le premier. Plus encore, E. Sechaud met en avant combien seraient nombreux les échanges existant entre l'être humain et la culture, échanges susceptibles, selon elle, de dépasser une opposition entre altruisme et égoïsme. Aussi affirme-t-elle, avec les mots de M. de M'Uzan, que : « la voie des réalisations sublimatoires est constamment ouverte sur le monde, de telle sorte que l'individu, qui en réalité ne travaille que pour lui, offre au monde extérieur un produit propre non seulement à lui faire plaisir mais encore à le *protéger*. En sa dernière manifestation, le produit le plus égoïste aboutit à un don, à l'amour

par conséquent » (1964, p. 10 ; c'est nous qui soulignons). Sans être exhaustive, nous avons souhaité rappeler certaines *cultures privées* à notre mémoire proposées par S. Freud.

À cela, quelques questions s'imposent : qu'en est-il du travail professionnel ? Cet objet-là peut-il être une forme de *culture privée* pour éviter la souffrance ? Plus encore, si le travail professionnel le permet, qu'advient-il quand se profile le passage à la retraite ? À notre première question – le travail peut-il être un « remède » à la souffrance ? – voici une réponse proposée par S. Freud au sein de *Malaise* :

> « Quand aucun talent particulier ne donne d'orientation impérative aux intérêts de la vie, le simple travail professionnel, accessible à tous, peut prendre la place que lui a attribué le sage conseil de Voltaire. (Il n'est cependant pas possible de bien apprécier son importance pour l'économie libidinale dans le cadre d'un bref aperçu). Aucune autre technique de vie n'attache aussi fermement l'individu à la réalité, qui, au moins l'insère sans danger dans une partie de la réalité qu'est la communauté des hommes. La possibilité de transférer une forte propension de composantes libidinales, narcissiques et agressives et même érotiques sur le travail professionnel et les rapports humains qui y sont liés lui prête une valeur tout aussi grande, du fait de son rôle indispensable dans l'affirmation et la justification de l'existence dans la société. » Freud, 1930, p. 67

Le travail professionnel serait non moins susceptible de fournir à l'homme une attache au principe de réalité, l'insertion au sein de la société, le déplacement des buts pulsionnels sur le travail et sur ceux avec lesquels on travaille, l'affirmation et la justification de son existence à qui ne jouit d'aucun talent spécifique. Un ancrage potentiellement fort offert par le travail à l'homme : voilà ce qui pourrait être saisi en première instance. Comme a pu le mettre en avant C. Dejours (2015), la suite du propos de S. Freud contraste nettement avec l'enthousiasme de ce premier passage. Le travail n'est que peu apprécié par les Hommes, plus encore, cette aversion serait au fondement des problématiques sociales les plus inextricables. En cela, l'aversion pour le travail soutenue par S. Freud rejoint d'une façon bien saisissante son étymologie et nous allons donc nous en approcher.

Humaine condition et travail

Pléthore de synonymes, souvent populaires, ont été inventés au cours des époques pour exprimer l'action de *travailler*. « Bosser », par exemple, dit l'action de se courber sur la tâche à *abattre,* jusqu'à voir apparaître sa trace visible sur le corps, la bosse. « Besogne », « boulot », « bucher », « trimer » sont eux aussi marqués du sceau de l'action, de l'effort, de la maîtrise, de la peine ou encore du devoir. L'implication forte du corps propre imprègne chacun de ces mots et semble entrer en résonance avec l'étymologie douloureuse du *travail,* c'est-à-dire la torture et le tourment. *Tripalium* correspond au trépied, un meuble où étaient attachés les animaux destinés à être ferrés (Supiot, 2004). Par extension, l'étymologie du travail renvoie donc à la torture, au fait de tourmenter ou souffrir moralement, de soumettre physiquement à une action pénible. Il est question de se donner de la peine, de faire preuve de force et de fatigue, de (s') éprouver. L'existence d'une telle pluralité de synonymes révèle probablement l'inlassable tentative à traduire cette obligation inexorable à travailler qui caractérise l'humaine condition. Cela nous rappelle, bien sûr, combien la pulsion constitue une contrainte à plus de travail, une contrainte qui s'impose indéniablement à la vie psychique. J-M. Talpin (1998) a notamment soutenu que l'obligation sociale de travailler correspondait à une mise en scène sur la réalité extérieure, de l'obligation au travail intérieur, il est là question d'une transposition, laquelle s'effectue par projection.

Jusqu'au XVIIIe siècle, le travail ne réfère seulement qu'aux activités humaines les plus humbles, celles qui pouvaient être exécutées par des bêtes, des animaux domestiques, celles qui imposent la force sans pour autant mobiliser la technique ou la maîtrise. À l'inverse, celui qui usait de dispositions particulières, ou bien d'un savoir précis, ne *travaillait* pas, il *œuvrait*. L'ouvrage correspond à un art (mécanique, libéral, beaux-arts) et est associé à des règles – techniques et juridiques – fort précises. Ceux qui le pratiquent reçoivent une identité professionnelle. C'est avec le capitalisme qu'est née une notion unique du travail associée à la mesure et à l'échange.

Pour A. Supiot, juriste français, spécialiste du droit social et de l'État social, envisager le travail tel un bien quantifiable et échangeable correspond à une fiction, laquelle permettrait de faire *comme si* le travail, à l'image de la terre ou encore la monnaie, correspondait à des produits échangeables. L'auteur déplore cette exigence à la quantification qui de fait instaure une réduction à des nombres la diversité des choses et des hommes. La dite-fiction s'institue par le droit et elle correspond à la naissance du droit du travail qui régit les échanges de travail et d'argent. Le droit du travail est né à la toute fin du XVIIIe siècle mais sa reconnaissance comme branche indépendante du droit pourrait se situer bien plus tard, en 1910, date correspondant à la première loi instaurant le code du travail. À la fin du XXe siècle, la précarité sociale conduit à opposer droit *du* travail et droit *au* travail. Cela va de pair avec les mouvements de « flexibilisation » de la « ressource humaine ». Au début du XXIe siècle, C. Baudelot et M. Gollac proposent la lecture des résultats d'une enquête menée par leurs soins entre 1996 et 1999 à l'ENS, en partenariat avec l'Insee et la Dares, au sein de l'ouvrage *Travailler pour être heureux ?* Ces deux sociologues cherchent à répondre à des questions à la fois simples mais revêtant une importance capitale et qui ne sont pas sans écho avec les interrogations freudiennes associant le travail et le plaisir. Quelle place le travail occupe-t-il dans le bonheur des Hommes ? Quels sont les aspects du travail susceptibles de rendre les hommes heureux ou malheureux ? Sont-ils les mêmes pour tous ? L'association entre travail et bonheur, comme ces auteurs le précisent, n'est présente que depuis le XVIIIe siècle, époque à laquelle semble apparaître de façon concomitante deux représentations, toujours aussi fraîches, selon eux, du travail. L'une, associant le travail telle une contribution au progrès de l'humanité, au fondement du lien social, un objet d'épanouissement et de bonheur personnels, et l'autre, envisageant l'aliénation générée par le travail, le travail étant alors la condamnation des hommes à « perdre leur vie à devoir la gagner » (Baudelot, Gollac, 2003, p.19). Pour A. Supiot, toute civilisation humaine repose sur deux impératifs : le besoin de l'autre sexe et la nécessité du travail. Ces impératifs obligent à entrer en relation avec l'autre. En son sens le plus large, le travail correspond à cette part de l'activité humaine visant à « faire

œuvre utile » (*Ibid.*, p.7). « Faire œuvre utile » : qu'est-ce à dire ? L'auteur entend ici le travail comme production de biens et de services destinés à satisfaire les besoins à la fois matériels et symboliques des femmes et des hommes. Aussi, une telle activité nécessite entre les uns et les autres une collaboration, mieux une coopération. Qui dit collaboration – ou coopération – implique une forme d'*entente* entre les âges et les civilisations. Tout un chacun dépend du travail produit par autrui. Ainsi l'auteur souligne combien la division du travail demeure une question particulièrement ancienne, tout aussi ancienne, selon lui, que l'humanité. Dès lors, la division du travail entre les générations et les sexes mais aussi entre les groupes sociaux, comme la répartition des richesses, sont à entrevoir telles des problématiques sur lesquelles se base l'organisation des sociétés.

Travail et utilité

Inutilité de l'utile et utilité de l'inutile

Quantifier
Convertir en poids et en mesure
Toutes choses,
Jusqu'à celles qui en sont dépourvues.
Dictionnaire de la ~~rature~~, p. 83.

Le travail, nous l'évoquions plus haut, convoque nécessairement la notion d'utilité. Comment composer avec la notion d'utilité en son acception la plus large ? À quoi renvoie-t-elle ? Comment s'en *servir* ? Il semble intéressant de dégager dès lors deux sortes opposées d'utilités. N. Ordine (2014) propose en effet une distinction opportune entre *l'utilité de l'inutile* et *l'inutilité de l'utile*. S'adossant à la pensée de nombreux humanistes, d'une actualité frappante, saisissante, l'auteur interroge le poids inutile de l'utile. Il prend soin, avant toute chose, d'installer

le contexte dans lequel s'est imposée à lui la nécessité réflexive de *L'utilità dell'inutile* (l'utilité de l'inutilité). Partant de la *crise* économique actuelle, l'auteur évoque un collatéral « écrasement systématique de tout ce qui n'est pas utile sous le rouleau compresseur de la rigueur et de la réduction des dépenses » (*Ibid.*, p. XI) et son exemple de la transformation des universités contemporaines est à ce titre tout à fait éloquent. Nous assisterions en ce moment à un bien triste déplacement des statuts : « l'université-entreprise et les étudiants-clients ». Il dénonce également l'impossibilité de « *peser* et de *mesurer* à l'aide des instruments traditionnels réglés pour n'évaluer que la *quantitas*, et non la *qualitas* » (*Ibid.,* p. XVIII ; c'est lui qui souligne). L'homme contemporain n'aurait selon lui plus le temps de s'arrêter sur les choses inutiles[4]. Aussi, serait-il presque voué à devenir une sorte de machine, compteuse, comptable et dépourvue d'âme. Pour appuyer son propos, N. Ordine se saisit de fragments éloquents, notamment ceux d'une conférence tenue par E. Ionesco où apparaît la figure de l'homme pressé, piégé par la pesanteur de l'utile : « il est prisonnier de la nécessité, il ne comprend pas qu'une chose puisse ne pas être utile ; il ne comprend pas non plus que, dans le fond, c'est l'utile qui peut être un poids inutile, accablant. Si on ne comprend pas l'utilité de l'inutile, l'inutilité de l'utile, on ne comprend pas l'art ; et un pays où on ne comprend pas l'art est un pays d'esclaves ou de robots, un pays de gens malheureux, de gens qui ne rient pas ni ne sourient, un pays sans esprit (…). » De fait, pour le dramaturge, « s'il faut absolument que l'art serve à quelque chose, je dirai qu'il devrait servir à réapprendre aux gens qu'il y a des activités qui ne servent à rien et qu'il est indispensable qu'il y en ait » (1961, p.128-129). E. Ionesco semble ici évoquer l'importance essentielle des activités sublimatoires et de leur fréquentation. J.-L. Nancy (2011) précise d'ailleurs que la présence de l'art – que ce soit la musique, la peinture, la danse – précède la première culture de la terre, il existerait ainsi depuis toujours des hommes qui éprouvent *le besoin de créer des formes* c'est-à-dire de *transformer l'informe*. Chanter ne sert à rien du tout mais tous les peuples humains ont toujours

[4] Rappelons-nous, par exemple, les propos soutenus par N. Sarkozy, alors Chef de l'État, au sujet de *La Princesse de Clèves* de Madame de Lafayette.

chanté et chantent encore. La danse, le chant permettent, en effet, de pouvoir *partir* c'est-à-dire de pouvoir débusquer et investir des *espèces d'espace* – pour reprendre la formule perecquienne – *transitionnels*. Interrogée à la faveur du dernier festival du cinéma de Cannes, l'actrice Fanny Ardant défend cette *utilité de l'inutile* quand elle soutient : « Quel est ce besoin de notre société de vouloir être utile à toute force ! Le cinéma, c'est la lumière dans le noir. Et sans lumière, on devient fou »[5].

Penser *l'inutilité de l'utile* avec N. Ordine, nous ouvre probablement une porte de compréhension des nouvelles organisations du travail telles qu'elles sont promues à l'orée du XXIe siècle au sein des pays occidentaux. Les quantités, le chiffre détiennent désormais une force dogmatique d'une puissance inébranlable et inquiétante sans réalité qualitative (Supiot, 2013)[6]. Cela viendrait aspirer le sens, c'est-à-dire le précieux apport qualitatif du travail qui, bien souvent, demeure invisible ; les travaux de C. Dejours en attestent. Comme si le chiffre pouvait seul contenir les traces de fécondité du travail à l'opposition d'un jugement de stérilité, d'inutilité, qui enserre ce qui ne pourrait être quantifié. Nous pourrions bien sûr penser à la place occupée dorénavant par le DSM dans les pratiques de la santé psychique. Cet outil se propose en effet d'offrir un *ordre*, soi disant dépourvu d'appui théorique, un espace bien délimité, quantitatif – lequel débouche bien souvent sur de précises prescriptions médicamenteuses correspondantes – afin de modérer sinon de restreindre le courant qualitatif pourtant essentiel à la palpation du *désordre* humain. Pareille logique est notamment à l'origine des évaluations professionnelles quantitatives, de leurs impacts douloureux sur ceux et celles qui travaillent auxquels s'est particulièrement intéressé C. Dejours (2003). À titre d'exemple, B. Verdon met en avant une situation des plus paradoxales : si des lois insistent parfois sur la présence essentielle de

[5] *Télérama* 3409, 3 mai 2015, p. 47.

[6] A. Supiot a tenu ces propos au Collège de France en 2013 au sein de la Chaire « État social et mondialisation - Analyse juridique des solidarités » : *Du gouvernement par les lois à la gouvernance par les nombres.*

psychologues auprès des patients vieillissants et âgés, de leurs familles et des soignants, certains textes sont bien davantage marqués par une organisation comptable et gestionnaire où le soin doit pouvoir être quantifiable, appréhendé par le chiffre, cela permet tout simplement d'en faire une évaluation quantitative afin d'en mesurer sa rentabilité. Il va de soi que cette logique – mêlée à d'autres mais reposant sur de proches ressorts – impacte de façon certaine la pratique et l'éthique du psychologue qui travaille à l'hôpital. Comme l'auteur le soutient avec force :

> « des normes s'imposent incessamment concernant l'absolu d'un bien-être psychologique qui serait valable pour tous (il faut bien vieillir, réussir son vieillissement, jouir toujours, faire son deuil, demeurer performant, ne pas se laisser aller), mais les psychologues qui pourraient accompagner ces questions, et les problématiser en rappelant l'importance du chemin propre à chacun, la complexité du fonctionnement psychique, la violence potentielle de certains idéaux qui aliènent, peinent à se faire entendre et à être reconnus dans la place, la fonction et l'autonomie qui sont les leurs et qui garantissent la qualité de leurs interventions. » (2012, p. 19)

L'impossible à quantifier ou l'invisible, inquantifiable, sont les caractéristiques des métiers du *care*. Métiers où l'on retrouve bien des femmes certes, mais aussi les origines du travail professionnel des femmes ; ils sont ceux où la sphère domestique s'est vue implantée dans la sphère professionnelle.

Femmes et Travail, origines

La porte casse l'espace, le scinde, interdit l'osmose,
Impose le cloisonnement :
D'un côté, il y a moi et mon chez-moi*, le privé, le domestique (…)*
De l'autre côté, il y a les autres, le monde, le public, le politique.
On ne peut pas aller de l'un à l'autre en se laissant glisser,
On ne passe pas de l'un à l'autre,
Ni dans un sens, ni dans un autre :
Il faut un mot de passe.
Georges Perec, *Espèces d'espaces*, 1974, p.52.

Une première distinction s'avère incontournable dès lors que l'on s'intéresse aux « origines » du travail des femmes. Si ces origines renvoient immanquablement à la situation

anthropologique fondamentale proposée par J. Laplanche (1967-1992), il apparait nécessaire, dans un premier temps, de s'intéresser aux origines sociologiques, sinon anthropologiques, du travail pour les femmes. Le « cœur » des origines du travail trouvera sa place plus loin, au sein d'une partie consacrée à l' « espace-travail » des femmes. Ainsi, sans chercher à en dessiner un paysage exhaustif, nous prendrons appui sur certains travaux en sciences humaines, ceux notamment de F. Héritier, D. Kergoat et P. Molinier. Telles des premières balises proposant un éclairage nécessaire à notre objet, nous nous avancerons progressivement vers les figures de la femme contemporaine au sein de notre société. Interroger les origines potentielles du travail des femmes renvoie donc à une première distinction : intérieur – extérieur ; domestique – professionnel ; reproductif – productif. Introduire ainsi la question de la distinction des espaces avec G. Perec comme nous nous sommes proposé de le faire, peut surprendre. Pourtant, cet auteur soulève ici, bien à sa façon, c'est-à-dire avec éloquence, une problématique du *passage*. Il évoque notamment la notion de *mot de passe*, indispensable à qui voudrait passer pour se rendre ailleurs mais aussi ce qui est attendu d'un autre, de sa voix et de la voie sur laquelle sa présence peut ouvrir. Peut-être aura-t-il été (est-il ?) question au cours de l'histoire d'un *sexe de passe* ? Être une femme et pouvoir aller vers le dehors, vers *les bruits du dehors*[7], pouvoir en émettre, pouvoir les observer, les écouter et les lire a pris et prend du temps. Nul besoin d'un savoir humaniste pour en attester ; néanmoins, un sommaire détour historique permettrait de situer le rapport des femmes au travail. L'anthropologue F. Héritier l'affirme : « Il ne fait pas de doute, pour tout observateur de la société occidentale, qu'elle est marquée par une éclatante domination masculine

[7] L'expression des bruits du dehors est un emprunt à Albert Cohen qui parle des « odeurs du dehors ». Cette expression est utilisée à la faveur de sa rencontre avec B. Pivot lors du 127e numéro d'*Apostrophes* en 1977. Alors qu'il évoque son « anti-roman d'amour » *Belle du Seigneur* (1968), A. Cohen explique les rouages de l'idylle de ses protagonistes - Ariane et Solal - et son achèvement du fait de leur isolement : « quand l'amour devient chimiquement pur - où on ne fait que ça ! ». Tout en s'en excusant, l'écrivain prend alors à partie B. Pivot : « vous avez une femme que vous aimez beaucoup mais vous allez au dehors, vous revenez avec les odeurs du dehors, vous lui dîtes ce qui est bien, elle s'intéresse à ce que vous faites…*Vous avez apporté avec vous tout le dehors* ! » Ce à quoi B. Pivot répond avec humour mais fermeté : « et elle aussi, elle va au dehors !» A. Cohen est alors âgé de 82 ans.

» (1996, p. 205). Plus encore, « les femmes ont été partout confinées dans un rôle de procréatrices domestiques, exclues de l'usage de la raison, exclues du politique, exclues du symbolique » (2002, p. 201). C'est seulement depuis 1907 que les *épouses* peuvent disposer de leur salaire. Et ce n'est que soixante ans plus tard que les femmes ont pu enfin librement, c'est-à-dire sans autorisation préalable de leur mari, exercer un métier. C'est avec la réforme des régimes matrimoniaux que la tutelle maritale sur l'activité professionnelle des femmes a été supprimée. Demeure néanmoins à cette époque un statut d'appoint au salaire des femmes, le mari, chef de famille, restant celui auquel incombe les charges du mariage. Selon Baudelot et Gollac (2005) il resterait de fortes traces de cette construction sociale du salaire féminin. Il y a encore peu de temps, l'augmentation du nombre de femmes présentes sur le marché du travail pouvait surprendre. Si certains s'en réjouissaient, d'autres déploraient un tel passage. Pareille évolution, note la sociologue D. Kergoat (2012), a soulevé d'importants questionnements tentant d'appréhender le bouleversement consécutif sur l'organisation de la sphère privée. Dorénavant la présence de femmes sur la scène professionnelle ne surprend plus personne.

Si autrefois les « mères-épouses » (*Ibid.,* p. 286) entraient sur le marché du travail, aujourd'hui, les femmes seraient d'abord des travailleuses avant d'être des mères-épouses. Peu à peu, semble conjointement se dessiner le stéréotype, fort présent dans la publicité, de la femme travailleuse. La présence d'un tel stéréotype témoigne d'une habituation sociale à la présence des femmes au travail. Il mérite cependant d'y prêter plus fine attention. Ce stéréotype correspond la plupart du temps à la « jeune cadre triomphante » (*Ibid.*), à laquelle on ne suppose aucune sorte de travail domestique, elle est « une femme libérée » – sexuellement s'entend. L'exemple qui nous semble le plus convainquant est celui du moteur de recherche *Liligo* – qui se propose de nous indiquer les tarifs de vols les plus attractifs. L'affiche envahit les quais du métropolitain parisien depuis déjà 2014 et nous présente le visage hardi d'une trentenaire blonde, pétrie d'assurance, à la limite de la condescendance, habillée d'un bien strict blazer, nous signifiant ainsi sa solide appartenance à la haute sphère professionnelle – où sans doute *elle décide*. Le slogan qui

l'accompagne nous affirme : « avec *Liligo®,* je suis capable de m'envoyer en l'air en quelques secondes ». On distingue ici l'intrication de plusieurs références : le stéréotype de la femme « libérée » du travail domestique ; celui de la femme « libérée » sexuellement ; celle du site de rencontres express prônant un « choisir illusoire » sinon la possibilité d'une toute puissance devenue accessible[8]. Cette publicité incarne une nouvelle idéologie dégagée par J. André (2004, 2012) qui ne manque pas de faire florès au sein de la presse féminine où la sexualité apparaît tel un objet de consommation comme un autre[9]. Selon l'auteur, le XXIe siècle aurait vu naître un impératif imposé aux femmes. Impératif selon lequel il leur faudrait être comblée, jouisseuse à tout prix – en termes d'orgasme vaginal, comme si la sexualité était dorénavant associée à une forme d'hygiène-épanouissement. Ainsi, le rapport sexuel est-il mis sur un pied d'égalité avec un entretien hygiénique du corps et l'autre de ce rapport deviendrait plutôt qu'*un autre*, un partenaire. Pour J. André : « ce qu'il est convenu d'appeler ¨libération¨ ou ¨révolution¨ sexuelle a principalement concerné les femmes », elle a notamment induit une extension de la vie sexuelle, la possibilité de prendre désormais une position active dans les avances au risque d'être contrariées par le *fiasco* masculin. Il serait pourtant impossible de « tenir ce véritable bouleversement des représentations sociales de la sexualité et des comportements

[8] En écho à cette réclame aérienne, nous pourrions citer l'antienne proclamée par les protagonistes féminines du film *Les Gazelles* réalisé par Mona Achache en 2013 : « c'est toi qui dit qui, c'est toi qui dit où c'est toi qui dit comment ! »

[9] Au vu de notre objet, nous ne pouvons faire l'impasse sur une autre déclinaison de *Liligo®* laquelle propose un couple de septuagénaires associé au slogan « nous aimons choisir avec qui on s'envoie en l'air ». On le sait, la publicité nous offre un puissant reflet du bain sociétal. Avec ce couple en âge, une fois encore, sont proposées des représentations associées à une soi-disant liberté sexuelle reprise et détournée par le capitalisme. Il est là sous-entendu que non seulement ce couple bourgeois a toujours une sexualité mais, plus encore, qu'il est *libre* et tient à *jouir* – d'une consommation éclairée. Ainsi, à en croire ladite publicité, celle ou celui qui consomme serait un être libre. Nous pourrions là nous trouver, et de très près, au cœur du très critique pré-roman *Les choses* écrit par Perec (1965) où l'auteur pointe combien ses protagonistes cherchant à toujours consommer plus pour gagner du côté de la liberté sont, en fait, *possédés par les choses*. Il nous paraît important de soulever cette problématique, elle pourrait bien se rencontrer à la faveur de l'expérience du passage à la retraite des femmes où le *jouir* proclamé viendrait potentiellement masquer un *consommer*, lequel pourrait correspondre à l'intériorisation de ces représentations selon lesquelles la liberté se gagne dans la possibilité et l'action de la consommation.

correspondants pour une émancipation de la contrainte inconsciente (…). L'angoisse de perte d'amour s'exprime d'autant plus tragiquement que la liberté nouvelle conquise » (2004, p. 3). Non sans amertume, D. Kergoat évoque elle aussi – avec d'autres mots, d'autres références et à d'autres fins – une « drôle » d'émancipation. Tout se passe comme si la thématique de l'émancipation des femmes avait été récupérée et détournée par le libéralisme. Ce stéréotype ne signifie pas autre chose qu'un affranchissement total du travail domestique : une rupture du lien entre travail domestique et travail salarié. Cela marque ainsi un très grand écart entre cette représentation médiatique et la réalité sociale de la plupart des françaises. La sociologue pointe surtout l'immense précarisation, déqualification, flexibilisation contemporaine du travail et la permanence du travail domestique. E. Galerand et D. Kergoat posent de fait une question de première importance : « le travail est-il un outil de libération des femmes ? » (2008, p. 265). Pour tenter d'y répondre, elles convoquent la notion d'émancipation laquelle ne correspondrait pas à l'abolition ou encore au renversement total des rapports sociaux de sexe mais elle serait liée au « mouvement par lequel le rapport de force entre les classes de sexe peut-être déstabilisé, les enjeux reconfigurés » (*Ibid.*). L'émancipation impliquerait, de la part des femmes, un « combat collectif » *(Ibid.)* contre l'oppression, l'exploitation et la domination. Il s'agit donc à la fois des obstacles qu'elles peuvent partager avec les hommes – obstacles propres aux rapports sociaux de « race » ou de classe – mais également des obstacles qu'elles sont susceptibles de subir dans les rapports sociaux de sexe. Afin d'appréhender le travail comme outil de libération des femmes, les auteures se proposent de cibler le rapport particulier entretenu par les femmes au travail en fonction de leur position dans la division sexuelle du travail. De fait, déterminer le potentiel émancipateur du travail professionnel interroge davantage les enjeux propres à l'économie politique ou à la sociologie politique. Si pour les hommes, travail professionnel et travail domestique reposent sur une dissociation opérationnelle, il n'en serait pas de même pour les femmes. L'hypothèse soutenue par les auteures est la suivante : le travail formerait pour elles un tout, c'est-à-dire qu'il existerait une « indissociabilité des deux sphères d'activités » (*Ibid.,* p. 266)

imposée aux femmes, constituant donc un « rapport potentiellement subversif à la société salariale » (*Ibid.*). Quant aux hommes, ils seraient de fait dispensés du travail domestique. Cette position de D. Kergoat et E. Galerand que l'on peut qualifier de revendicatrice, pourrait faire l'objet de critiques tant elle apparait ferme et se dispenser de quelques nuances. L'indissociation entre travail professionnel – ou productif – et travail domestique – ou reproductif – vécue par les femmes semble de fait le parti pris des auteures qui insistent sur le paradoxe mis à jour à travers la rencontre de femmes au travail. Bien que les positions occupées dans la sphère professionnelle soient parfois douloureuses et compliquées, voire même déqualifiées, une majorité de femmes semblent, malgré tout, entretenir un rapport positif au travail, à savoir, mobiliser un sentiment d'utilité et de productivité propre au travail (*Op. cit.)*. Comment comprendre un tel paradoxe ? La distinction de la sphère privée et publique apparaît comme le point d'appui central de leur réflexivité. Aussi, cette non-séparation propre aux femmes est constitutive du rapport qu'elles entretiennent au travail salarié. Pour appréhender l'organisation du travail, il apparaitrait indispensable de considérer ensemble travail salarié et domestique (Fougeyrollas-Schwebel, 2000) afin de pouvoir intégrer la dissymétrie entre les hommes et les femmes. Penser la dite-dissymétrie et ce qu'elle implique comme organisation sexuée du travail reproductif, ébranle complètement les compréhensions du rapport à l'emploi, au salaire, à la qualification. Être attentif à cette distribution des tâches et des rôles de sexe dans la séparation privé/public permet de définir le travail socialement organisé. Le travail domestique appartient à la sphère privée et est par ailleurs gratuit. Cela permet de saisir combien la reconnaissance est en souffrance pour les activités professionnelles reposant sur des compétences inhérentes à la sphère domestique (métiers de la propreté, métiers de la petite enfance, etc.). De fait, tout se passe comme si ce qui a pu être l'objet d'apprentissage au sein de la sphère domestique ne pouvait compter comme de réelles compétences. En cela, de telles compétences peuvent-elles être reconnues comme qualifications, non naturelles, et non réservées aux seules femmes. En dépit de la *crise* de l'emploi, des formes de plus en plus rudes, précaires, que prend le travail, dues notamment à la flexibilité, les femmes

seraient de plus en plus actives. Malgré les conditions objectives de l'emploi, une satisfaction au travail serait maintenue (Gollac, Baudelot, 2003). Certaines femmes, même celles occupant une position peu reconnue, peu rémunérée, peuvent évoquer, contre toute attente, un rapport positif au travail, c'est-à-dire un sentiment d'utilité, celui d'être productive et de créer de la valeur.

Néanmoins il serait bien entendu insensé d'associer pêle-mêle toutes les femmes. Selon une enquête longitudinale de la toute fin du XXe siècle (ENS, INSEE, DARES), sur laquelle s'appuient les auteures, 49 % des femmes seraient satisfaites de leur travail. Parmi ces 49 % de femmes, ce qui représente près de la moitié des femmes actives françaises, les variations entre catégories socioprofessionnelles sont très instructives. La satisfaction au travail concerne 77 % des femmes cadres, 49 % des femmes employées aux particuliers mais seulement 25 % des ouvrières qualifiées, 26 % des ouvrières non qualifiées. L'écart entre les ouvrières et les employées des services aux particuliers surprend beaucoup dans la mesure où ces emplois rassemblent de nombreux points communs. Cet étonnant écart est à entendre au regard de la valeur qui est mise dans le travail. Dans les travaux du *care*, en dépit d'une position hiérarchique dominée, de qualifications peu ou pas reconnues, en dépit d'une situation précaire, les femmes y mettent de la valeur. On assiste là à des formes positives d'investissement au travail. Dans les travaux du *care* règnerait une sorte de continuité entre travail salarié ou productif et travail domestique ou reproductif. Tout se passe comme si, notent D. Kergoat et E. Galerand (*Op. cit.*), les femmes n'avaient pas tout à fait intériorisé la « représentation de ce travail qu'en ont les dominants » (*Ibid.* p. 274). Aussi, les auteures s'interrogent-elles : « on peut se demander si le rapport positif au travail de *care* ne tient pas pour partie au fait qu'il réhabilite théoriquement le travail domestique comme travail (…) ». Cette hypothèse s'avère particulièrement opportune au regard des ouvrières qui ne peuvent, elles, faire de lien entre travail domestique et travail salarié et ne sont satisfaites qu'à seulement 25 ou 26 % selon si elles sont qualifiées ou pas. Cela permet ainsi de saisir la grande différence de satisfaction au travail entre les deux (25 versus 49). Aussi, les travailleuses du *care* seraient plus satisfaites que les ouvrières dans la mesure où elles peuvent

penser ensemble travail salarié et travail domestique. Pour les auteures, ces stratégies contournent la problématique du travail domestique et ne permettent pas d'en tirer un véritable levier susceptible d'induire un mouvement émancipateur. Mais posséder ce lien apparaît néanmoins subversif au regard du patriarcat mais aussi du salariat.

Reste que le cumul du travail domestique et du travail salarié se doit d'être pensé comme une véritable problématique. Il est là question d'un laborieux travail d'orchestration lequel correspond pourtant, selon P. Molinier (2013), à une douloureuse banalité. Cette pesante articulation reste malgré tout relativement invisible et le travail du *care*, parce qu'il est rétribué, pourrait lui offrir une voie vers la visibilité. Relative à *la double journée*, cette pesanteur caractérise, de fait, davantage la place des femmes.

Au sein du *socius,* les femmes

Comme le soutient avec force l'anthropologue F. Héritier, le droit à la contraception – accordé par la loi Neuwirth en 1967 – revêt une importance cruciale. Il assure aux femmes le droit de disposer d'elles-mêmes et de leur corps. C'est donc la marque élémentaire d'une autonomie, elle correspond au statut juridique de *personne*. Cette loi aurait pour F. Héritier une plus grande importance que le droit de décider d'occuper son temps par une activité professionnelle. Cet ordonnancement est justifié selon sa compréhension de la logique de la domination masculine. Elle renvoie au privilège des femmes de se reproduire à l'identique (des filles) mais de produire également le différent (des fils). Cette prérogative apparaissait profondément énigmatique jusqu'à la fin du XVIIIe – avant qu'un rôle équitable soit reconnu aux cellules sexuelles dans le processus de procréation. Le rôle essentiel de la procréation, alors attribué à l'homme, allait avec un système de répartition où les femmes étaient assignées au rôle exclusif de mère et d'épouse. L'incompréhension de cette différence serait à l'origine d'une « mainmise sur la sexualité et la fécondité des femmes » (2002, p. 393). Ainsi, pour F. Héritier, les

lois donnant aux femmes les moyens de décider, de « régler leur fécondité suppriment définitivement cette unique assignation à la maternité et au domestique » (*Ibid.*, p. 392) sont essentielles. De fait, le droit à la contraception engage un véritable mouvement quant à la vie, au statut ainsi qu'aux représentations des femmes. Le droit à la contraception leur permet donc de pouvoir choisir le conjoint, le nombre d'enfants et le moment de l'enfantement. Si ce changement peut être envisagé tel un « grand levier historique » (*Ibid.)*, cet avancement social ne concerne malgré toute qu'une maigre partie de l'humanité. Par ailleurs, si la loi S. Veil (17 janvier 1975), encadrant la dépénalisation de l'avortement, fête ses quarante ans, le droit à l'IVG – Interruption Volontaire de Grossesse – apparaît encore et toujours menacé, et l'on assiste en France à des marches dites *pour la vie.* De nombreux pays européens, la Pologne, la Hongrie, et même l'Irlande y sont revenus, l'Espagne a, quant à elle, très récemment, traversé une période d'inquiétante hésitation.

Les femmes qui prennent aujourd'hui leur retraite apparaissent fortement comme les témoins d'une génération historique : leur jeunesse a été marquée par les bouleversements sociaux de mai 68, notamment concernant le féminisme, les figures d'identification ou de contre-identification qu'il propose, marquée par les droits nouvellement conquis et la possibilité de choisir pour son corps (droit à la contraception, droit à l'avortement). De surcroît le corps d'une « jeune » retraitée n'est dorénavant plus ce qu'il était il y a quelques décennies, il est objectivement moins abîmé. Sans cesse sollicité, porté par l'idéologie du *bien vieillir*, il est l'objet de préoccupations bienvenues sur son droit au plaisir et au soin, mais court parfois le risque de se devoir d'être inlassablement actif, beau, discipliné et, coûte que coûte, en bonne santé. B. Verdon souligne d'ailleurs la représentation collective contemporaine du *senior* : « qui ne se laisserait pas saisir par le temps qui passe, ne donnerait à voir aucun signe visible du vieillissement et resterait de fait toujours jeune, ardent, enthousiaste, féru de nouvelles technologies modernes, de prouesses sexuelles et d'activités sportives, témoin d'un "bien vieillir" accessible à qui veut bien faire un peu d'effort » (2014, p. 62). A. Gestin, sociologue, dénonce

jusqu'à l'influence sur les femmes de ce modèle de la retraite-épanouissement, soulignant deux figures positives du vieillissement féminin particulièrement illustratives de la retraitée contemporaine : la « supermamie » et la « séductrice mature » (2003, p. 183). Non exclusives l'une de l'autre, ces deux images, permettraient de tenir à distance une troisième, celle de la « dépendante ». Le laisser-aller incarnerait à la fois un piège, un risque, un interdit à la fois pour l'autre et pour soi. Pour cette sociologue, les figures de la femme « polyactive », « séductrice mature » ou « supermamie », seraient à entrevoir telle une « stigmatisation renouvelée du vieillissement féminin » (*Ibid.,* p. 190). De fait, le risque des affects dépressifs, de culpabilité ou de honte, apparaît fort susceptible de s'adjoindre à la complexité de l'expérience du vieillissement chez la femme qui ne se sentirait pas conforme à de tels modèles.

Objets de culture de femmes en âge

Participant aux mouvements dits de libération avec le fruit de leurs sublimations, les paroles de femmes artistes, aujourd'hui « en âge », pourraient maintenant venir enrichir les dernières élaborations avancées. Ces paroles sont susceptibles d'engager une articulation entre la « place » des femmes au sein du *socius,* le travail, la sublimation, l'objet de culture en partage et le vieillissement. En 2001, dans l'émission *Éphémérides*, Anne Sylvestre – alors âgée de 67 ans – se confie au micro de K. Evin et évoque sa chanson *Non, tu n'as pas de nom* (1973), écrite quelque trente ans auparavant : « J'avais moi-même avorté par deux fois, dans des conditions qu'on imagine étant donné que c'était dans les années soixante, et j'en avais assez d'entendre des messieurs parler de mon ventre et de celui de mes… sœurs[10] sans savoir ce qui s'y passait donc

[10] Les nommer ainsi signifie qu'elle s'adresse à des autres semblables à l'image, peut-être, de l'expression « frères humains » d'Albert Cohen figurant dans le titre de son roman *Ô vous frères humains.* L'objet chanson offrirait ainsi des représentations identificatoires susceptibles de porter ses « sœurs humaines ». Comme le soutient R. Perron la trajectoire du semblable est : « celle où je suis à la fois pareil et pas pareil ; celle où je suis moi, à nul autre pareil, et cependant identifié, identifiable, à l'Autre, que je dis, précisément mon semblable » (2003, p. 1062).

j'ai écrit une chanson qui était une berceuse à l'enfant qui n'allait pas venir, je sais que cette chanson a servi beaucoup, oui, dans les luttes mais, encore une fois, c'est une chanson, c'est pas un discours puis c'est pas une…manifestation ». On voit là à quel point *Non, tu n'as pas de nom* d'Anne Sylvestre est susceptible de s'inscrire dans la chanson réaliste. À ce titre, un tel objet de culture, mis en partage, ne pourrait-il pas être pensé comme une voie potentielle d'intégration psychique participant au travail de culture ? De même, dans *Boomerang*, Agnès Varda, bientôt nonagénaire, est interrogée par le chroniqueur A. Trapenard (2014) à propos des vicissitudes des positions politiques du droit à l'avortement. La conscience des combats menés en vue d'obtenir cette loi, dans la lignée directe des combats pour gagner le droit à la contraception, serait, selon elle, quelque peu absente chez les jeunes générations. Aussi, elle explique sa démarche artistique pour la création du long métrage, *L'une chante, l'autre pas* (1977) : « j'avais raconté dix ans de luttes, simplement pour faire comprendre aux femmes qu'elles avaient le droit de ne pas subir d'avoir tous les enfants qui leur arrivaient (…) même si c'est magnifique d'avoir des enfants mais il y en a qui arrivent qui ne sont pas prévus et qui ne sont pas voulus. » Quand A. Trapenard lui demande si elle a conscience d'être devenue, malgré elle, une forme d'icône du féminisme, elle lui répond d'une étonnante façon, insistant bien davantage sur l'incontournable effet de la perte que sur un accent plus *phallicisé* : « non, j'ai conscience que je vieillis, que j'ai même rapetissé, ce qui me fait plaisir et drôle, parce que j'étais petite et, en vieillissant, enfin en *vieusissant*, on rapetisse un peu, alors l'idée qu'à la toute petite taille que j'avais, j'ai perdu cinq centimètres m'impressionne beaucoup. » On perçoit plus tard, à sa voix, la vive émotion qui soudain l'étreint alors que le chroniqueur lui propose un assez long montage sonore réunissant, pêle-mêle, quelques-unes de ses créations, des plus anciennes aux plus récentes : « ça m'a fait sautiller d'un film à l'autre (…) et vous savez, tout ce qui me rappelle mon travail, me fait plaisir parce que c'est vu par les autres (…) vous avez eu envie de vous les rappeler, ça veut dire que ça existe, alors ça, c'est très plaisant ! » Cette dimension apparaît également dans les mots de l'écrivaine Annie Ernaux. Âgée de 74 ans, voici ce qu'elle confie au micro de L. Adler (2014) :

« Écrire consiste à retrouver des choses qui m'ont traversée afin qu'elles existent réellement et elles existent réellement quand elles existent réellement dans les autres, quand les autres se les approprient… »

Depuis la proposition d'une réflexion quant à la place occupée par les femmes au sein du *socius*, nous avons pris pour appui certains objets, témoins d'un travail de culture, proposées par des femmes, aujourd'hui en âge. Aussi, les paroles d'Agnès Varda à l'endroit de son travail, paraissent avoir ici droit de cité. Elle semble dire, sans le revendiquer un instant et, malgré sa taille qui ne cesse de diminuer, que son véritable plaisir tient à ce que ses œuvres existent encore, à ce que l'on puisse se les rappeler avec un certain désir, un certain plaisir. On pourrait ajouter que ce qui touche probablement Agnès Varda tient à ce que ses œuvres persistent à être objets de/en partage - selon si on suit la formulation de D. Pennac (1992, p. 96-97) ou celle de F. Villa (2010, p. 201-202). Son « objet-travail » ou encore ces « compositions trouvées-créées » ne sont ainsi pas *perdues de vue,* elles demeurent ; l'expression de J.-B. Pontalis (1988) interroge la dimension qui, dans l'expérience de la perte, pourrait nous être la plus douloureuse car au regard de ce qu'il avance, la perte de vue impliquerait, de la part de l'autre, un absolu retrait d'amour. Ces vues amènent de fait J.-B. Pontalis à soulever la potentialité suivante : peut-être serions-nous incapables d'aimer l'invisible ?

Bientôt âgées de 80 et 90 ans, nous pouvons supposer qu'Agnès Varda, récemment récompensée d'une palme d'honneur à Cannes (2015), Annie Ernaux ou Anne Sylvestre, toujours en concert, ne « prendront pas de retraite » ou ne seront pas « mises à la retraite »… Ces dernières considérations nous invitent maintenant à problématiser la singularité de l' « objet-retraite » mettant justement en perspective les activités professionnelles que l'on quitte et celles que l'on ne quitte pas. Il va de soi que le travail psychique sous-jacent n'est pas le même selon l'un ou l'autre cas.

Bien silencieuse retraite

La retraite est une maladie lente et dégénérative,
Dont toutes les statistiques montrent
Que la mort est sa guérison.
Cet inconfort de la raison
Entraîne des conduites de fuite gênantes
Pour les proches du patient,
Qui soudain s'éveille jardinier,
Collectionneur de maquettes d'avions,
Animateur de fêtes champêtres et charitables,
Inspecteur des étoiles,
Touriste culturel dans les caves obscures,
Amateurs de chansons paillardes,
Voire de situations égrillardes, (…)
Mais qui trouve dans ces incarnations,
Surgies d'on ne sait quel abîme de désespoir,
L'occasion (…) d'emmerder son monde.
Le dictionnaire de la ~~ratare~~, 2015, p. 86-87.

Les représentations collectives qui sous-tendent une telle définition sont pour le moins autant acerbes que caustiques. Le retraité y est dépeint tel un être atteint d'une *maladie* incurable dont il tente, tant bien que mal, de se détourner. Si ses « cultures privées » ou ses tentatives de détour ennuient l'autre, elles le mettent surtout *mal à l'aise*. Pour reprendre les mots précis dudit dictionnaire, il s'agit de « conduites de fuite gênantes pour les proches du patient » ; le retraité est donc envisagé comme un *patient*. L'usage du substantif accentue les références à la maladie, à la passivité mais aussi à l'attente de la mort. En d'autres termes, à suivre cette définition, il ne ferait pas bon à côtoyer de trop près les retraité-e-s ; ces êtres sont ici pensés à l'aune de leurs risibles dérobades et pourraient se révéler susceptibles d'exposer quelque chose de la tragédie humaine – dans sa vulnérabilité et son opiniâtre volonté d'échapper aux prises de la mort – à ceux qui ne veulent rien en savoir. Mais nous ne devons pas perdre de vue la dimension jalouse ou envieuse des « possessions » et « libertés » des retraité-e-s par celles et ceux qui sont encore sous le joug du travail.

Peu d'auteurs, en psychopathologie clinique ou en psychanalyse, se sont intéressés aux problématiques psychiques mobilisées à la faveur du passage à la retraite, moins encore, aux spécificités de telles problématiques chez la femme. Souvent associée à des travaux en sociologie du travail, en ergonomie ou en économie, la retraite, sans être un objet psychanalytique, ne pourrait-elle pas mériter un intérêt scientifique particulier pour qui s'intéresse à la réalité et à la temporalité psychiques, à la dialectique du normal et du pathologique, à la dynamique inconsciente qui régit fortement le fonctionnement psychique ? Se dessaisir de l' « objet-travail » c'est aussi, pour le sujet, se détacher d'un objet d'investissement qui a participé à sa construction, à la fois sur le plan identitaire, à la fois sur le plan identificatoire mais aussi dans la configuration de son corps érotique (Dejours, 2001). La retraite, même si elle est « décidée », va potentiellement venir ébranler tout cela. Une telle absence dans le champ de la recherche psychanalytique interroge et surprend car le travail, nous l'avons vu, participe pleinement de l'humaine condition. Il organise en effet à la fois les investissements narcissiques et les investissements objectaux, il participe en outre fortement à la structure du temps qui passe. L'expérience du dessaisissement de cet objet-là concerne tout un chacun qui s'adonne à une/des activité-s professionnelle-s sa vie durant et qui un jour *cesse-nt*. Matériellement, le départ à la retraite peut s'opérer du jour au lendemain, les cessations du *travailler* rencontrent néanmoins de nombreuses spécificités, relatives notamment au climat économique actuel. Ce passage n'est cependant pas si net et si soudain que nous pourrions l'imaginer. Pensons aux tâches dernières à « achever » avant de partir pour de bon, ou bien encore à la fréquentation continue, en pointillés, de la scène professionnelle une fois la retraite venue mais aussi aux préretraites subies, contraintes et forcées, voire aux véritables difficultés pour certain-e-s de trouver seulement un travail la quarantaine passée. Il n'empêche, cette expérience, toujours singulière, demeure amplement partagée et non indemne de conséquences en termes psychopathologiques (dépression, anxiété, alcoolisme, défenses maniaques), pourtant peu de psychanalystes semblent s'y être intéressés plus avant. Aussi, s'ils ne parlent pas de l'expérience psychique du passage à la

retraite, de cette rencontre si particulière, parfois intense et douloureuse, entre la réalité extérieure et la réalité intérieure, ce silence nous dit potentiellement quelque chose de la charge particulièrement dérangeante de cette affaire… De fait, cette dernière est marquée par l'expérience du vieillissement.

Que le vieillissement soit une *branche* tardive dans l'*arbre* de la psychopathologie clinique n'est pas le fait du hasard. P-L. Assoun, au début des années 1980 a intitulé l'un de ses articles *Le vieillissement saisi par la psychanalyse*. Pour proposer une traduction hypothétique de son éclosion tardive, on pourrait être tenté de retourner la formulation de l'auteur : *La psychanalyse saisie par le vieillissement,* saisir serait ici à entendre au sens de [demeurer interdit face à]. B. Verdon insiste justement sur l'entreprise éminemment périlleuse et complexe à penser le vieillissement. De fait, il est susceptible de générer chez celui qui l'approche des mouvements d'appréhension, de désillusion, d'effroi, de dégoût ou encore d'amertume. Il peut donc engager de multiples attitudes, des plus rationalisantes au plus idéalisantes, ce afin de le contrôler, de l'écarter, de l'adoucir ou bien de le « positiver artificiellement » (2012, p. 27) ; ainsi tout chercheur ou clinicien qui interroge et rencontre cet objet doit pouvoir tendre à la réflexivité dynamique de ses positionnements. Bien qu'il existe quelques travaux du temps de Freud, un lien est sans doute à débusquer entre l'apparition somme toute tardive du vieillissement sur la scène de la recherche analytique et l'absence du traitement scientifique de la retraite professionnelle par les psychanalystes. Ce lien pourrait bien être l'écho des positions freudiennes selon lesquelles l'inconscient ne croirait pas à la mort et serait immortel (Freud, 1923). La retraite paraît en effet entretenir avec la mort de complices rapports, l'étymologie du substantif retraite éclaire cette obscure liaison : « se rétrécir », « se soustraire », « se contracter », « renoncer à ». L'expression populaire « battre en retraite », c'est-à-dire effectuer un mouvement de repli face à l'adversaire, céder devant lui ou fuir, éclaire encore le lien unissant la retraite à la mort. En l'occurrence, l'adversaire n'est autre que la mort, sur laquelle personne ne saurait avoir le dessus ; aucune forme de retraite n'est ici possible. Ainsi, fuir devant un danger ne garantit pas d'être épargné. P.

Denis (2005) a problématisé la durée d'exercice du métier de psychanalyste en le qualifiant, de façon provocante, d'immortel. Il évoque, entre autres, l'existence d'un déni potentiel chez certains analystes, sans doute aussi chez certains psychothérapeutes, déni qui les placerait, selon lui, dans un statut psychique d'immortel. Ces considérations sont également présentes dans les travaux de H. Danon-Boileau (2000), de B. Brusset (2009) et de D. Quinodoz (2010). De fait, il est certains corps de métiers où la question du départ à la retraite ne se pose pas ou peu. Forte et inaltérable reste parfois cette revendication à toujours *occuper* un poste, une place particulière au sein de la cité. Les activités où palpite la sublimation l'illustrent fort bien, pensons notamment aux artistes, créateurs ou encore aux chercheurs. Les hommes politiques, eux aussi, ne délaissent guère leur « objet-travail » souvent associé à une potentielle position de pouvoir et de séduction.

Venons-en plus spécifiquement au *passage sous silence* de l' « objet-retraite » avant d'entrer plus avant dans le vif du sujet qui est au cœur de ce travail. C. Attias-Donfut (2001), sociologue, souligne l'étonnante invisibilité du vieillissement féminin, elle l'envisage tel un paradoxe face à la révolution de la longévité, tel un objet incongru et minoré. J. Schaeffer (2005) et M-C. Laznik (2005) le soutiennent également, et plus précisément, à l'égard de la ménopause. Une équivalence, prudente, pourrait d'ailleurs être envisagée entre retraite et ménopause. La ménopause, du côté de la causalité biologique, la retraite, du côté de la causalité sociale, sont toutes deux des figures fortes de la perte chez la femme. Figures du vieillissement, elles mettent au travail l'appareil psychique dans sa capacité à traiter, entre autres, la problématique dépressive. L' « objet-retraite » ne peut donc être pensé sans les problématiques psychiques qu'engage le vieillissement. Aussi, pour tenter de saisir cette expérience de passage, éminemment singulière, il apparaît opportun de prendre en compte, non seulement la question du vieillissement - à l'intersection de multiples causalités, sociale, biologique et psychique - mais aussi celle du rapport singulier au travail de la femme. Mais il semble à la fois tout autant nécessaire de souligner combien la fin de l'ère professionnelle ne mobilise pas seulement une opération de détachement,

de dessaisissement complexe, parfois laborieuse, de l' « objet-travail », sur le modèle du travail du deuil. Nous proposons donc de nous intéresser en premier lieu au travail pour ensuite nous diriger, progressivement, vers les problématiques du vieillissement de la femme qui fait également l'expérience de la retraite. L'appréhension d'un étrange et trop incertain rivage passe sous silence. J-M. Talpin rappelle notamment que le verbe appréhender propose, en langue française, deux sens lesquels sont, selon lui, dans la logique des sens opposés des mots primitifs avancé par S. Freud. Ainsi, il est à la fois la crainte et le saisissement : « on appréhende (craint) ce que l'on ne peut appréhender (saisir) » (2014, p. 38). De fait, l'objet-retraite demeure un objet silencieux, cette absence de *bruits scientifiques* est sans doute à la hauteur des inquiétants entrelacs unissant la retraite à la mort. Le danger redouté, le danger tu, engage potentiellement une fuite, une fugue dont on pourrait prendre la mesure et dans le silence scientifique et dans les solutions psychiques de dérobade mises en place par certaines retraitées que nous aurons l'occasion d'approcher.

CHAPITRE PREMIER

L'*ESPACE – TRAVAIL*

ET LES FEMMES

Impasses et passages professionnels

Autour de moi il y a des espaces.
Lieux où le corps s'insère, s'intègre, diffuse, jouit de ses prolongements,
Secrète l'alentour, est changé par l'autour.
Lieux sans substances, sans états, que le corps délimité, traverse.
Laure Bardin, *Maisons – Bureaux – Métros…* , 1977.

J'voudrais voir l'automne, dans le petit matin,
Quand le ciel s'étonne
Sur le canal Saint-Martin.
Au lieu d'ça, je trime,
Alors j'imagine
Que je vois l'automne, dans le petit matin
Et je m'abandonne
Et j'en rêve et c'est bien.
Barbara, *Gueule de nuit*, 1964

Approcher l'expérience du passage à la retraite des femmes impose de se représenter avec soin les différentes potentialités des rapports au travail. Dejours le soutient : « rien n'est plus diversifié et hétérogène que les rapports établis par les hommes[11] avec leur travail. » (1983, p. 1875). Loin d'être circonscrits par les seules tâches effectuées à l'occasion de l'activité professionnelle, ces rapports doivent pouvoir intégrer de multiples dimensions qui intéressent l'entièreté de l'histoire singulière. Si notre réflexion ne peut se proposer d'envisager l'ensemble de ces considérables dimensions, nous chercherons néanmoins à extraire et cibler, celles qui nous paraissent importantes, sinon incontournables, pour envisager la subjectivité de ces rapports comme ce qu'il est susceptible de s'y nouer. Ainsi prendrons-nous largement appui sur ce que la psychodynamique du travail a pu mettre en lumière au cours des dernières années. Appréhender ce que nous nommerons l' « objet-travail » et ce qu'il occasionne est certes indispensable pour comprendre l'expérience de passage qui nous intéresse, on ne pourrait cependant se garder d'interroger conjointement ce qu'engage la « scène professionnelle ». Bien que ces deux objets s'enchevêtrent très subtilement pour se recouvrir l'un l'autre, nous oserons néanmoins proposer une distinction entre « objet-travail » et « scène professionnelle ».

Le titre de ce chapitre, outre son léger écho perecquien, porte l'accent d'une telle distinction. Avec cette formule que nous avançons, celle de *l'espace-travail*, nous tentons de mobiliser des représentations prenant appui sur la très complexe articulation entre espace du dedans et espace du dehors, lesquels sont à penser dans un mouvement d'interpénétration réciproque bien difficile à lire. L'un et l'autre renvoient à la rencontre, périlleuse, malaisée et conflictuelle, de la réalité externe avec de la réalité psychique donc à ce qu'elle impose, chez le sujet, en termes de tissage élaboratif, jamais achevé, de symbolisation ou encore de jeu.

[11] Mais, on s'en doute, également des femmes.

Si le *travail* peut être, entre autres, pensé comme une obligation à transformer, une obligation renouvelée, à transmuter l'informe en forme (Pontalis, 1989 [12]), la scène professionnelle se révèle susceptible d'engager de multiples rencontres. Puisque les mots du *rencard* et de la *rencontre* occupent une place significative, une place clef, au sein de notre élaboration, prenons un court instant pour nous les rendre plus familiers. L'étymologie de la rencontre a d'abord partie liée avec l'attaque : *action de combattre* (Huon de Méry, 1234) puis, plus tard, avec la réponse, la réplique (Jean de Condé, 1310-1340) et, enfin, avec le hasard et l'espace : *action de trouver quelque chose ou quelqu'un par hasard sur son chemin* (1485). Si ces racines attachées au combat, à l'attaque, peuvent surprendre, on les retrouve pourtant bien dans le « contre » qui constitue la dernière partie du substantif. Du conflit, en somme, serait à la base, conflit auquel il serait question de trouver quelques répliques, des réponses – des *mots de passe* donc – avec ce et ceux qu'on trouve sur son chemin afin de pouvoir passer et de ne pas rester pris-e dans quelque impasse. Ce contre, ce conflit, ces répliques conduisent à soulever la part d'inattendu que recèle indéniablement la rencontre. Nous suivons J. Lighezzolo-Alnot (2012) qui, à la faveur de l'ouverture d'un colloque intitulé « L'art de la rencontre », avance combien cette dernière entretiendrait assurément une vive complicité avec l'inattendu. Tant à l'œuvre dans les pratiques de soin qu'à l'occasion de la recherche en clinique et, plus simplement, dans la vie courante, l'inattendu qui se loge dans la rencontre serait son ingrédient essentiel voire même constitutif. Nous bousculant suffisamment, il viendrait soudainement « infléchir le cours de choses », nous permettant de « douter de nos certitudes », l'inattendu tendrait à nous « désinstaller » et serait ainsi l'allié d'une réflexivité vivante en ce qu'il nous permet de quitter, parfois, certaines « frontières intellectuelles » trop usitées.

[12] Dans un post-scriptum ajouté trois ans après sa première publication de *L'amour des commencements* (1986), J-B. Pontalis met en perspective deuil, écriture, expérience analytique, rêve pour insister encore sur leur potentielle visée commune : la transformation.

Quant au rencard, substantif populaire et argotique, il renvoie au rendez-vous, lequel peut être confidentiel et impliquer un partage d'informations de nature subsidiaire ou, au contraire, principale. *Avoir rencard*, *filer un rencard,* ces expressions argotiques sont infiltrées par la demande et l'attente de la présence singulière d'un autre afin de mettre en partage quelque objet permettant *l'ouverture d'un passage*. L'expression anglo-saxonne *to have a date* apparaît plus encore marquée par la tension d'une potentialité érotique avec l'autre. De fait, si le rencard s'exerce au travail, cela n'est pas sans occasionner, de temps à autre, quelque embarras dépassant le champ strictement professionnel (recroiser constamment un-e ancien-ne amant/maîtresse). Mais la potentialité érotique du rencard au sein de la « scène professionnelle » peut également faire courir le risque de la frustration, de l'envie ou de la jalousie, mais parfois aussi d'une insoutenable tentation. Le travail professionnel instaure et permet des rencontres avec le *socius*, avec l'autre et avec soi. Chargées de sens, d'histoires, fortes d'une arborescence tout à fait vertigineuse – dont *La Vie mode d'emploi* (1969-1978) de G. Perec peut malgré tout nous donner une certaine représentation – ces rencontres impliquent aussi, reconnaissons-le, d'infinies contingences. Contingences dont les interprétations proposées par le sujet, à lui-même ou à l'objet, feront toute la différence. Nous verrons donc combien cette tentative de distinction – de l' « objet-travail » et de la « scène professionnelle » – se révèle opportune pour penser la singularité des expériences du passage à la retraite. Si l'aventure professionnelle implique de multiples transformations, rencards et rencontres – insistons – celle de l'autre, avec son lot d'étrangeté, d'insaisissable, celle des autres – le travail mobilise également l'entièreté du corps parce qu'il y prend ses plus lointaines racines. La pensée part du corps et ce même corps est imprégné – marqué dans ses profondeurs – d'une histoire subjective qui lui donne, peu ou prou, des formes et des habilités pareilles à nulles autres (Dejours, 2009). C'est à C. Dejours que nous devons l'éclairage d'une saisissante continuité entre travail professionnel et situation anthropologique fondamentale (J. Laplanche, 1987). Ainsi, positionnerons-nous ici les centralités respectives du travail et de la sexualité telles que l'envisage la psychodynamique du travail. C. Dejours affirme sans ambages

que « le travail n'est pas un décor, il n'est pas un environnement. (…) Le travail est de part en part subjectif et pénètre la subjectivité jusqu'à l'économie des pulsions » ainsi « travail et sexualité sont foncièrement indissociables » (2015, p. 285). Postuler que l'aventure professionnelle mobilise l'histoire subjective de chaque sujet revoie donc, nous le disions, à la situation anthropologique fondamentale mais elle renvoie également à la problématique des énigmes prises dans l'engagement vers une voie professionnelle. À la faveur d'une distinction entre vœux, désirs et exigences parentales, nous tenterons d'approcher quels *mystères* se rencontrent dès lors que la vocation professionnelle est problématisée. Cela nous donnera l'occasion de déployer, sans trop insister néanmoins puisqu'elle reviendra au sein du chapitre suivant, la période adolescente. Période qui, rappelons-le, s'avère jalonnée d'impasses, où l'étranger en soi se déploie et vient massivement induire le désordre : le corps se transforme et peut désormais se reproduire. Le bouleversement inhérent à l'adolescence réclame un colossal travail psychique, lequel perturbe de concert l'investissement de soi et les représentations de soi mais encore l'investissement des objets, de désir et de rivalité et les représentations qui leurs sont associées. C'est donc la *place* occupée au sein du socius, comme de la famille, qui va se révéler, pour l'adolescente, problématique à situer. Dès lors, peut-on rappeler combien de nombreuses manifestions psychopathologiques surviennent à cette époque de l'existence où le sujet, comme a pu le préciser F. Richard (2001), est mis *en état limite* du fait des éminentes réorganisations tant de l'espace du dedans que de celui du dehors. L'expérience du passage à la retraite, nous aurons l'occasion de le voir, mobilise probablement cette mise en branle, tant interne qu'externe, propre à la période adolescente, notamment eu égard aux désirs pour l'orientation professionnelle, aux paris manqués, aux amertumes mais encore à la soumission aux désirs de l'autre. Nous mettrons, par ailleurs, en avant combien les identifications sexuelles secondaires, déjà mobilisées par la « vocation », le sont tout autant, sinon davantage, par l'expérience du travail professionnel. Ces dernières apparaissent bien souvent multiples, entrecroisées et, parfois, contradictoires (Talpin, 1998, 1999). Enfin, proposerons-nous un continuum pour tenter de traduire l'expérience

singulière du rapport au travail. Il se révèle entre deux bornes, lesquelles vont du *sentiment d'aridité professionnelle* au *sentiment de fécondité professionnelle*. La proposition de ce continuum intègrera les dimensions suivantes : plaisir (+) / déplaisir (-) pour l'activité professionnelle ; sentiment de reconnaissance (+) ; sentiment de non-reconnaissance (-) professionnelle ; désir (+) / absence de désir pour l'activité professionnelle (-). Chacune de ses dimensions se déclinent donc d'une valence positive à une valence négative. Nonobstant, il va de soi que ces polarités que nous dessinons ici sont à envisager comme une métaphorisation partielle du vécu subjectif de l'expérience professionnelle. Aussi réductrice soit-elle, cette métaphorisation nous offre certaines balises permettant de situer, même approximativement, les aventures professionnelles subjectives. Sans conteste, il serait vain d'approcher la complexité du passage à la retraite sans nous intéresser plus avant à la singularité de ce qui est là, quitté, et à comment cet « objet-travail » mais aussi cette « scène professionnelle » se sont trouvés investis par la femme. Notre présent chapitre se propose donc de partir de la scène professionnelle pour se diriger progressivement vers l' « objet-travail ».

Nous déploierons ainsi les déclinaisons de ces objets en partant du dehors donc, même si ce dehors pénètre certainement le dedans, pour s'approcher au plus près du dedans, des origines du travail. Si nous osons entrevoir une distinction entre « scène professionnelle » et « objet-travail » – distinction de laquelle nous nous justifierons plus tard – nous reconnaissons que cette dernière, en dépit de certains éléments de l'aventure professionnelle qu'elle nous permet d'approcher, se révèle très malaisée à discerner. De fait, il y a interpénétration entre ces deux objets et cette imbrication montre combien la scène professionnelle et l'objet-travail sont chevillés l'un à l'autre au sein de ce que nous appelons l'*espace-travail*.

I. Quelle scène de travail !

a. Scène professionnelle : un « chez soi du dehors » ?

Objet d'investissement, la scène où s'intègre l' « objet-travail » peut être pensée comme un véritable dispositif social, un cadre d'inscription, un ancrage potentiellement fort pour le sujet (Talpin, 1998 ; 1999). L'ancrage renvoie à la fixité, à l'abri et l'attache. L'expression « être de la maison » en dit d'ailleurs quelque chose de significatif ; comme si, dans le champ professionnel, il pouvait y avoir également les résonances d'une autre forme du « chez soi ». Et partant, d'une projection de l'enveloppe corporelle (« chez soi corporel ») sur l'enveloppe du travail à l'instar de ce que peut représenter l' « écorce-enveloppe » de la maison. Ainsi, par exemple, le logement de fonction est sans aucun doute l'exemple le plus évocateur. Le « chez soi » et la « scène professionnelle » apparaissent là très peu délimités et constituent comme une même enveloppe ; la loge est à la fois l'habitacle et la scène professionnelle. Proposant le portrait d'une concierge, G. Perec (1969-1978) nous en offre un très bel exemple. Ses précieuses qualités de portraitiste nous invitent à observer combien les différences entre « soi », « chez-soi » et « scène professionnelle » se révèlent particulièrement ténues si ce n'est même absentes :

> « Madame Nochère a aujourd'hui quarante-quatre ans. C'est une toute petite femme, un peu boulotte, volubile et serviable. Elle ne ressemble pas à l'image que l'on se fait habituellement des concierges ; elle ne vocifère ni ne marmonne, ne vitupère pas d'une voix criarde contre les animaux domestiques, ne chasse pas les démarcheurs (…) n'est ni servile, ni cupide, ne fait pas marcher sa télévision toute la journée et ne s'emporte pas contre ceux qui descendent leur poubelle le matin ou le dimanche ou qui font pousser des fleurs en pots sur leur balcon. Il n'y a rien de mesquin en elle, et la seule chose que l'on pourrait lui reprocher serait peut-être d'être un peu trop bavarde, un peu envahissante même, voulant toujours tout savoir des histoires des uns et des autres, toujours prête à s'apitoyer, à aider, à trouver une solution. Tout le monde dans l'immeuble a eu l'occasion d'apprécier sa gentillesse et a pu, à un moment ou à un autre, partir tranquille en sachant que les poissons rouges seraient bien nourris, les chiens promenés, les fleurs arrosées, les compteurs relevés. » (*La Vie mode d'emploi,* 206-207).

Si cette problématique de la superposition des espaces se rencontre chez certaines professions – celles qui surtout impliquent l'usage d'un logement de fonction – ; la scène

professionnelle reste néanmoins, la plupart du temps, un espace social, un espace du *dehors*, en partage avec d'autres, où le sujet est « attendu » et doit pouvoir apporter sa contribution singulière, son concours. Pour J-M. Talpin, cette scène offre au sujet une confirmation du dehors et, plus précisément, « un dehors auquel le sujet va s'appareiller psychiquement » (1999, p. 9). Le cadre institutionnel remplirait donc une fonction économique importante pour le sujet, sans qu'il se doute néanmoins de cette forme de « prise en charge » (1998, 1999). Le travail comme la scène professionnelle viendraient prendre le relais des cadres internes du sujet. Aussi, c'est donc la confrontation *obligée*, répétée, renouvelée au frottement de la scène professionnelle qui, entre autre, disparaît à la faveur du passage à la retraite.

Pétrie de rencontres et de conflits, cette « scène-enveloppe », comme l'obligation à l'investir, se perd une fois la retraite venue bien qu'elle soit, parfois, toujours fréquentée par l'intéressée. Soutenir que la scène professionnelle peut être pensée telle une enveloppe, c'est avancer l'hypothèse que l'expérience du passage à la retraite ôte une écorce potentiellement contenante pour la femme. Les scènes professionnelles sont néanmoins loin d'être égales ; la féconde vivacité des terrains professionnels ne se rencontre pas partout, loin s'en faut. Il est notamment une différence certaine entre l'*enveloppe* et l'*écorce* pour penser la scène professionnelle. Si les deux tendent à contenir, l'une se révèle souple quand l'autre est sans doute plus sèche et plus rigide. Problématiser la scène professionnelle comme un potentiel chez soi, ne peut se faire sans rappeler, par ailleurs, notre réflexion sur le travail du *care* lequel réunit principalement des femmes. Parce qu'il est rémunéré, ce travail permet de hisser les tâches accomplies au sein du chez soi au rang de *travail* domestique. Cette problématique du « chez soi » mérite encore d'être interrogée mais, cette fois, dans l'autre sens. Prenons la mesure de la considérable émergence des nouvelles technologies depuis les dernières décennies. Il est dorénavant monnaie courante de recevoir, et à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, via les *smartphones*, maints courriels faisant directement intervenir au sein du « chez soi », l' « objet-travail ». Ces irruptions ne sont

pas sans induire de sérieuses conséquences au regard de la santé psychique. Il s'agit là d'une pénétration de l'« objet-travail » induisant d'inédits rapports venant encore problématiser la potentielle porosité des limites entre « travail » et « chez soi ». Avec le « télétravail » et les communications instantanées pourrait peut-être se profiler un certain fantasme d'ubiquité : celui d'être partout à la fois, auprès des enfants tout en s'occupant de son « objet-travail ».

b. Vieillir dans et avec sa scène professionnelle

Comme l'explique le juriste A. Supiot « la mesure du temps est ce qui permet de faire de la notion abstraite de travail un objet d'échange » (2004, p. 108). Cette mesure apparait particulièrement complexe à observer. Au regard des faits, une telle distinction – un temps qui appartiendrait au travail et d'un second temps qui ne lui appartiendrait pas – se révèle vaine. Notre précédente référence au *smartphone* en est une possible illustration. Le droit du travail se propose cependant d'envisager une découpe en trois temps distincts : celui du *travail effectif*, celui des *heures d'équivalences*, des *astreintes* ou de l'*habillage* et du *déshabillage* ou encore celui du *repos*. Le premier est défini comme suit par le code du travail : « temps pendant lequel le salarié est à disposition de l'employeur et doit se conformer à ses directives sans pouvoir vaquer librement à ses occupations personnelles » (art. L. 3121-1). L'effectif du travail renvoie ici à sa dimension « réelle » du travail, à sa « palpabilité » ou à sa « tangibilité ». Le second représente le temps d'une relâche partielle dans l'engagement au travail et auquel correspond une rémunération spécifique. Sans être tout à fait absent, le travail peut surgir à tout moment et le travailleur doit rester, dans une certaine mesure, à sa disposition, c'est le cas des astreintes. Les heures d'équivalence correspondent, quant à elles, aux heures de creux dans l'activité professionnelle, ces espaces temps où le travailleur « attend le client » mais il y aurait également beaucoup à dire quant aux modalités particulières de l'« attente du patient » par le psychanalyste. Ces formes d'attente, si différentes soient-elles, font partie intégrante du travail. Enfin, le troisième temps proposé par A.

Supiot est celui du repos où le travailleur « doit être entièrement délié de toute espèce d'obligation vis-à-vis de son employeur » (*Ibid.,* p. 110).

Mais il faut maintenant préciser que la durée d'une fréquentation professionnelle spécifique n'a pas la même incidence sur la façon dont peut être investie cette écorce ou cette enveloppe. De fait, il arrive parfois qu'un même *espace-travail* ait été « pratiqué » durant toute la durée de l'exercice professionnel sans mutation ni déplacement aucun. Ainsi, il est des carrières qui commencent et se terminent au même endroit voire à un même poste. La femme aura alors mûri, si ce n'est vieilli avec son *espace-travail* ; y sera rentrée toute jeune femme, au sortir de ses études, vacances, grossesses et arrêts maladie auront ponctué, ça et là, quelques retours et départs, mais l'*espace-travail* ne sera véritablement quitté qu'une fois la retraite venue. Cette trajectoire, qu'on pourrait qualifier de sédentaire, loin d'être si exceptionnelle chez la population de femmes qui nous intéresse, implique d'avoir assisté aux grands changements, aux transformations politiques, aux grèves et à de nombreuses modifications de l'organisation du travail ; notamment à l'introduction massive de l'informatique et donc à l'envahissement d'une certaine machinerie où l'écran ne cesse d'écraser celui qui doit s'en servir…

Nous pouvons là penser à certaines *maisons* de la fonction publique dont la plupart de ses agents ont vieilli autant *avec les murs* qu'avec leur « scène professionnelle », c'est à dire leurs collègues. Il est alors une histoire de quelques quarante années dont la femme parfois se sent dépositaire et qui peut, en retour, lui donner à penser, que son passage, fait partie de cette scène professionnelle particulière, qu'elle y a laissé sa trace propre. Cette trace, si elle n'est pas relative à la singularité de l'investissement de son « objet-travail », peut être rattachée à l'histoire de ses rencards au sein d'une « scène professionnelle » longuement fréquentée et pétrie de rituels implicites. L'habituelle fréquentation, la connaissance de l'espace, bien qu'elle puisse être empreinte d'une certaine lassitude, de frustration, a pu néanmoins offrir des repères, de connaissances, de temps et d'espace, et accorder une place, si inconfortable soit-elle. Mais cette

dialectique du confort et de l'inconfort nous semble insuffisante pour caractériser l'expérience professionnelle des femmes. Nous userons donc d'une autre terminologie, engageant des éléments autrement plus spécifiques, cette dialectique se nouera entre la fécondité et la sécheresse ou l'aridité, nous saisissant notamment des représentations que proposent l' « enveloppe » et l' « écorce ». Tout un chacun se doute qu'une scène professionnelle, aussi féconde puisse-t-elle être, ne peut tout à faire exclure et se départir d'expériences *inconfortables*. À l'inverse, le confort peut tout à fait s'envisager à travers une inlassable routine et se révéler, par là même, aride. Nous avons évoqué la trace potentiellement laissée par la femme dans sa scène professionnelle en disant qu'elle n'était pas toujours relative à son investissement de l' « objet-travail ». On pourrait tout autant soutenir qu'une scène professionnelle, du fait de ses caractéristiques propres, laisse son empreinte sur la femme. Nous approcherons cette problématique davantage en lien avec l' « objet-travail » en nous saisissant du concept de *corpspropriation* (Henry, 1987 ; Dejours, 2014).

c. La scène professionnelle : entre « humidité » et « sécheresse »

L'humidité induit des représentations de fluidité associée à la souplesse, au lien et à une certaine malléabilité, engageant mouvement et passage. La sécheresse, quant à elle, évoque davantage l'impasse comme la rudesse. Le couple humidité/sécheresse nous semble plutôt heuristique pour proposer une lecture des scènes professionnelles.

Il apparait difficile de distinguer l' « objet-travail » de la scène professionnelle tant l'un et l'autre se révèlent noués de liens presque indissociables. Par conséquent, la pertinence de notre distinction mérite quelque précision. Sans être portées ou emportées par le courant d'un vif désir, mêlé de plaisir comme de reconnaissance, intriqués à leur « objet-travail », de nombreux femmes font montre d'un fort attachement à la scène professionnelle dans laquelle elles s'inscrivent. Dire qu'elles y sont inscrites c'est bien sous-entendre la question de la trace subjective laissée au sein

de l'espace. De fait, cette problématique de la place occupée au sein de l'*espace-travail* n'est pas toujours relative à la reconnaissance acquise grâce à l'investissement de l' « objet-travail », que ce soit par les pairs ou par les supérieur-e-s hiérarchiques. Cette place occupée au sein de l'*espace-travail* peut être attachée aux investissements noués entre collègues, c'est-à-dire au-delà des tâches relatives à l' « objet-travail » donc à la scène professionnelle. Combien de travailleuses expriment jouir de rencontres collégiales, si ce n'est amicales, tissées à l'intérieur de la scène professionnelle tout en se plaignant, par ailleurs, de la pénibilité de l' « objet-travail » ? Ces rencontres-là pourraient donc permettre de supporter le poids d'un aride « objet-travail » à travers la mise en partage d'affects douloureux et d'un précieux tissage élaboratif autour de cette problématique certes mais pas uniquement. Il peut se dire, se raconter, se mouvoir, entre les travailleurs et travailleuses qui se rencontrent au sein de la scène professionnelle, bien des événements en creux ou en plein. Ainsi, un rapport plutôt marqué par l'aridité à l' « objet-travail » peut-il néanmoins se dérouler au sein d'une scène professionnelle jugée relativement féconde au regard des relations tissées entre pairs. Parce qu'elle est pétrie d'une histoire – quelquefois longue et conséquente – de collègues – rivaux, aimés, désirés, haïs – la scène professionnelle peut s'offrir tel un véritable espace de *rencards* à celle qui y travaille. La double acception de *collègue* nous intéresse en ce qu'elle sert notre propos ; la ou le collègue est d'abord celle/celui qui est *revêtu-e* de la même fonction qu'un-e autre (G, Édon. 1905) certes mais elle/il peut être aussi la/le camarade, l'ami-e. Les mots « confrère » et « consœur » sont eux aussi tout à fait intéressants ; ils proposent d'entrevoir un lien potentiel de fraternité ou de sororité – équivalent de l'anglais *sorority* – donc de proximité dans le corps professionnel. En dépit de ce que faisait dire F. Truffaut (1977) à son médecin dans *L'homme qui aimait les femmes*[13], les scènes professionnelles apparaissent pétries de *fleuretage*[14]. Rappelons que l'*espace-travail* peut être celui des commencements du couple. Tout un chacun sait,

[13] « On ne peut pas faire l'amour du matin au soir, c'est pour ça qu'on a inventé le travail. »

[14] Autre version française du « flirtage » qui insiste davantage sur la représentation de la fleur à cueillir avant qu'elle ne se fane et s'ouvre donc sur celle de « pesanteur » du temps qui passe.

les travaux de la sociologie de la famille, ceux de A. Girard, M. Bozon et F. Héran en attestent, le travail est un lieu de rencontre. Plus précisément, la scène professionnelle correspond à un des « lieux "réservés" faisant l'objet d'une sélection sociale » (Bozon, Héran, 2006, p. 17) qui accroît les chances de rencontrer de l'homogamie ainsi la structure de sociabilité serait susceptible de resserrer le choix du conjoint. Au-delà d'un espace de rencontre « offert » à une potentielle mise en couple, les rapports érotisés noués entre collègues autour d'un même « objet-travail » peuvent être parfois comme une solution psychique spécifique de protection. C'est bien ce que semble relever I. Gernet : « bien que, pour la théorie analytique l'issue sublimatoire conduise à une désexualisation des pulsions, il est possible de montrer que le travail est loin d'être exempt de toute valeur érotique et que le sexuel peut infiltrer le travail ordinaire » (2008, p. 123). Aussi, évoque-t-elle combien le rapport au travail se révèle susceptible d'induire une réorganisation des constructions défensives, laquelle impacte, en déployant l'intelligence du corps, la sensibilité de ce corps. La sexualisation des tâches peut encore apparaître particulièrement importante dans certaines activités de travail et particulièrement celle du soin. S'étayant notamment sur les travaux de P. Molinier (2006), I. Gernet avance combien l'érotisation de la souffrance peut donc s'offrir chez certains sujets comme solution psychique permettant de se protéger de certaines contraintes de travail. Ainsi s'agirait-il d'entrer dans un mouvement de séduction au sein de l'*espace-travail*, séduire ou se laisser séduire, afin d'amoindrir le rapport à la souffrance. On le voit, on glisse là de la « scène professionnelle » à l' « objet-travail ». La différence entre ces deux objets d'investissement est particulièrement ténue et tend à se recouvrir immanquablement, il s'agit probablement d'une orientation de lecture de l'expérience professionnelle à laquelle on peut opposer, comme on vient de le voir, quelques limites. En effet, dans la lecture que propose I. Gernet, l'érotisation permettrait dans la confrontation partagée aux tâches de l'objet-travail d'amoindrir le rapport à la souffrance. Mais distinguer l' « objet-travail » de la « scène professionnelle » invite à se représenter qu'ils existent, avant tout, au sein de l'*espace-travail*, des rencontres avec d'autres, amicales notamment, sociales, lesquelles peuvent être particulièrement

investies et parfois tout à fait étayantes pour celle qui travaille : nous parlerons donc de *scène professionnelle relativement féconde*. Si elles peuvent tout de même être marquées par le sceau de l' « objet-travail » mis en partage, ces rencontres ne le sont pas toujours dans leur entièreté.

C. Dejours soutient d'ailleurs que « travailler ce n'est jamais uniquement produire, c'est vivre ensemble » (2014, p. 27) et, pourrait-on ajouter, se rencontrer et avoir des rencards. En tentant de nous figurer la représentation de la scène professionnelle, c'est à un *vivre ensemble* que nous nous intéressons justement. C. Dejours renvoie surtout cette dimension du vivre ensemble à la centralité du travail et, plus précisément, à la coopération qui est « un remaniement consensuel de l'organisation [du travail] prescrite » laquelle implique, à ceux qui travaillent ensemble au sein d'une même équipe, un remaniement de « la division des tâches et des hommes, en inventant des règles pratiques, admises er respectées par tous » (*Ibid.*). L'évocation du vivre ensemble et de l'organisation du travail nous permettent de reprendre un élément, déjà avancé en introduction, l'évaluation individualisée des performances, laquelle en suscitant d'intolérables logiques engageant comparaisons et concurrence, induit doute, méfiance et angoisse si ce n'est honte, C. Dejours parle à cet égard de *souffrance éthique* relative à une *trahison de soi*. De nombreuses stratégies managériales prescrivent l'usage de manipulation ou de mensonges, il s'agit là d'investir son zèle afin d'atteindre des objectifs qui pourtant sont réprouvés sur le plan de la conscience morale, de sorte qu'en déshonorant la *Kultur*, le sujet devient encore plus dépendant de la reconnaissance de son entreprise et peut véritablement mettre en péril sa santé psychique (Dejours, 2014). Il serait maladroit et faux de parler là seulement de *scène professionnelle aride* au vue de la souffrance induite pouvant parfois conduire jusqu'à l'acte suicidaire. Néanmoins, le terme aride peut évoquer la solitude qui n'est pas sans nous intéresser lorsque l'on réfléchit aux enjeux de la scène professionnelle. Cette solitude est parfois recouverte par ce que C. Dejours (2005) appelle *convivialité stratégique,* laquelle serait une « fécondité » toute de facticité, principalement chez les cadres, qu'il associe à une forme de servitude propre à l'entreprise néolibérale. Mais insistons encore sur la solitude propre à la scène professionnelle. Un sketch de l'humoriste M.

Robin (1989), intitulé *La solitude*, nous permet d'envisager, par la voie d'un objet de culture populaire, une dimension d'étayage fournit par la scène professionnelle. Cet extrait de sketch nous permettra encore de problématiser et mettre en lumière ce que le passage à la retraite peut venir ôter :

« Ça c'est sûr, quand on est tout seul, on est pénard (…) Je voudrais quand même revenir sur une chose, quand je dis que je vis seule, ça ne veut pas dire que je vois personne, j'ai des amis ! Oui, oh, quand même, j'ai des amis ! - Au bureau. J'ai des amis et puis alors, c'est très sympathique… J'vois par exemple hier, Yvonne n'avait plus de papier, elle est venue m'en demander, je l'ai dépannée et c'était… très sympa ! En revanche, je ne les vois pas à l'extérieur, on ne se voit pas, et j'aime bien parce qu'ils ont un vrai respect pour ma vie privée, ils ne me téléphonent jamais, ils ne me disent pas quand ils sortent, je le sais toujours parce que le lendemain ils en parlent… Mais vraiment ils respectent ma vie privée, j'aime ça ! Oh, oui, j'ai une vie privée, privée de tout, c'est vrai… Mais privée quand même ! Oh en ce moment, on rigole au bureau, c'est l'jeu des surnoms, ça n'arrête pas… Alors Jean-Claude, c'est le distrait, il est toujours distrait, Jacqueline, c'est la jacasse, elle parle toute la journée, elle saoule un peu, y'a nez rouge, bon, il a toujours le nez rouge, et moi… Ah oui ! Comment ils m'ont appelée déjà ? Ah oui ! Tronche de cake. J'sais pas où ils vont chercher tout ça mais alors… Ah on s'amuse bien ! Et puis moi, *je suis pas complètement seule, j'ai maman.* »

Cette fiction propose le bien cynique portrait d'une femme célibataire qui vit seule mais évoque l'investissement de ses collègues qu'elle nomme d'ailleurs « amis » lesquels, pourtant, se moquent d'elle, ne l'invitent jamais et ne lui épargnent même pas le récit des bombances de la veille. Du reste, elle se défend de cette représentation en la rationnalisant par un *respect pour sa vie privée*. L'écrivaine de ce numéro utilise là l'ironie (« j'ai une vie privée, privée de tout, c'est vrai... Mais privée quand même ! ») mais le personnage nous apparaît lui amer. Ce sketch nous invite à imaginer la vie quotidienne, loin d'être si extraordinaire, de celles et ceux pour lesquels la scène professionnelle, bien qu'elle puisse être jugée de l'extérieur comme relativement aride, semble venir offrir malgré tout un rapport, même médiocre et aride, avec le socius et avec le dehors. La protagoniste évoque d'ailleurs un seul autre objet d'investissement… sa mère. On pourrait là questionner l'obligation sociale de travailler en son sens le plus large : ne permettrait-elle pas, entre autres, de se séparer pour rencontrer et investir un ailleurs ? À presque nous rappeler la célèbre chanson de C. Aznavour intitulée *Comme ils disent* et ses premières paroles « j'habite seul avec maman dans un très vieil appartement rue Sarasate… » Qu'adviendra-t-il pour cette dame,

cet homme, à l'heure où le passage à la retraite viendra croiser le vieillissement avancé de cet unique objet d'amour ?

Appréhender la scène professionnelle à travers la dialectique « humidité-aridité » se révèle intéressant mais rencontre néanmoins quelques limites tant elle apparaît chevillée à l' « objet-travail ». Travailler oblige tout un chacun à fréquenter un dehors peuplé d'autres et ainsi le met au contact de ce dehors mais ce dehors apparaît particulièrement infiltré par l' « objet-travail » auquel nous allons maintenant nous intéresser.

II. Ce curieux « objet-travail »

a. De la résistance à la trouvaille vers la transformation de soi

Comme soutient C. Dejours (2009), le travail – ici appelé « objet-travail » - se définit par l'écart qui oppose le prescrit et l'effectif ; travailler consiste donc à combler cet écart. Néanmoins si le sujet ne satisfait que le « prescrit », ne se cantonne qu'à appliquer les règles et consignes données, il fait selon la belle expression utilisée par l'auteur la « grève du zèle ». Le substantif zèle vient du latin *zelus* qui veut dire ferveur et du grec *zêlos* qui dit l'ardeur. Ferveur comme ardeur accentuent bien la chaleur engagée, la fougue, si ce n'est l'élan. Tout cela infiltre et nourrit celle qui s'emploie à être zélée. L'auteur insiste sur la forte intrication entre zèle et travail. Le zèle est un supplément proprement subjectif, il actualise une intervention humaine. Il est à envisager tel un mouvement singulier qui transforme le prescrit initial du travail. Dans la mise en mouvement de cet ajout éminemment subjectif, la femme se mobilise. Ce zèle, dont nulle organisation ne saurait se passer, est caractéristique du *travail vivant*. En cela, note C. Dejours, « le travail n'est pas que *poiêsis*-production » mais également un « travail-*arbeit* subjectif corrélatif » (2015, p. 278 et 285). De fait, pour travailler, le sujet investit dans l'objet sa singulière intelligence et cet investissement

se déploie dans un mouvement qui peut être parfois pétri de volonté voire de désir. Nonobstant, tout travail, quel qu'il soit, mène à de douloureuses rencontres, une rencontre de la résistance ou, pour être encore plus exact, une rencontre de la résistance du réel. Le prescrit envisage des procédures relativement glissantes, souples et évidentes, allant d'un point *a* à un point *b.* mais il n'est là pas encore pensé ce qui viendra faire prochainement obstacle au prévu. Il est ainsi de nombreux freins, de nombreux barrages entre ce qui est demandé et ce qui doit être accompli par celle qui travaille. Ces obstacles sont pluriels, différents, souvent inédits et ils amènent chaque femme qui travaille à déployer encore toute la singularité de son intelligence, son adresse mais encore son invention créatrice. Quiconque travaille explore ainsi toujours cette résistance troublante et toujours renouvelée. Le sujet, en travaillant, ne cesse de faire ainsi l'expérience d'un échec de sa maîtrise. Il est alors question d'être en mesure de pouvoir endurer et de pouvoir tolérer cette souffrance due à l'échec. On devine là l'intervention potentielle et bienvenue du masochisme gardien de la vie proposé par B. Rosenberg (1982), lequel permet de lier la souffrance au plaisir, de tolérer donc une certaine souffrance et notamment de pouvoir ajourner certains accomplissements. Parce qu'elle requiert un ajustement plus périlleux à débusquer, une tâche contraint parfois à accepter une temporalité parfois bien plus longue que celle qui avait été envisagée au commencement. Le masochisme primaire (ou gardien de la vie) représente donc un outil précieux pour tolérer l'ajournement et consentir à ce que le temps comme la difficulté, réclamée par la tâche, demande un investissement renouvelé. Dans une telle perspective, le sujet accepte de pâtir, d'endurer le rapport à l'impasse, il consent donc à se laisser imprégner par une dialectique faite de *fiance*[15] et de douleur consécutive de la résistance opposée par le réel. La découverte de la résistance du réel, insiste Dejours (2009), est ainsi une expérience pleinement et foncièrement affective. De fait, si « ça » ne marche pas comme prévu, une gamme d'affects négatifs est susceptible de s'exprimer à celle qui travaille pour venir submerger le rapport à la

[15] Substantif ancien ou régional qui découle du verbe pronominal « se fier ». La fiance est notamment utilisée par J.-G. Lemaire dans son article (2007) « Croire, se fier, se lier : la constitution du lien amoureux, *Dialogue, 178,* 55-67.

tâche à accomplir. Toute entremêlée de colère, d'irritation, de désolation, de doute ou encore de découragement, la confrontation à cette tâche est loin d'être aisée. Ainsi, toute travailleuse aurait là l'occasion d'accepter de se laisser prendre, de se laisser coloniser, envahir par cette expérience affective où s'enchevêtrent douleur et échec de la maîtrise. Se laisse ainsi deviner une expérience où la passivité psychique apparaît engagée : il s'agit de se laisser modifier par ce qui vient de l'étrangeté du réel. Consentir à se laisser occuper voire habiter, parfois jusque dans ses rêves ou ses insomnies, permet de donner à la souffrance la possibilité d'orienter et de guider ses façons de travailler, cette souffrance initie le déploiement potentiel d'une intelligence zélée au travail. La souffrance pourrait ainsi conduire et générer une puissance inédite de relief aux habilités à travailler. Tout se passe comme si la souffrance devenait alors porteuse de capacités à sentir, à ressentir avec force son « objet-travail » qui souvent se dérobe et se refuse. Par ce qu'elle inaugure, par ce qu'elle permet en approfondissant les registres de la « palpation sensible », la souffrance trouve là l'occasion d'être transmutée en plaisir. Ce plaisir est celui d'un accomplissement pouvant être associé aux joies d'une victoire, aux joies d'une maîtrise acquise dans la mise à l'épreuve de soi-même, dans un inlassable tâtonnement, à la fois laborieux et douloureux mais encore dans une forme de consentement à se laisser pénétrer par ce qui s'oppose à la maîtrise. Le plaisir de l'accomplissement va là engager toute la subjectivité de la femme dans la mesure où ce plaisir va lui permettre de se transformer elle-même, de se trouver soudainement et agréablement changée. Gagnées au gré d'une longue et douloureuse quête de la trouvaille, la femme découvre des habilités inédites. C. Dejours emprunte à M. Henry (1987) le concept de *corpspropriation* laquelle s'envisage tel un corps à corps, en cela « chaque habileté est en fait le résultat d'une élaboration de l'expérience subjective du corps aux prises avec le réel » ainsi travailler engage « une transformation de la façon d'habiter son corps » (2014, p. 25). On voit là à quel point les potentialités d'invention de chaque sujet sont requises chez toute travailleuse pour accomplir les tâches à effectuer. En contrepartie, cette endurance maintenue à débusquer, coûte que coûte, des solutions inédites pour que « ça » fonctionne enfin, lui permet de transformer sa

façon de pressentir et de sentir le réel certes mais cette expérience lui donne surtout l'occasion de se transformer. C. Dejours insiste, l'intelligence requise est là loin d'être académique, elle serait davantage à rapprocher de ce que les grecs anciens nomment la *mètis*. Cette sorte d'intelligence place la ruse au cœur même du processus. La ruse de la *mètis* intègre notamment l'improvisation, l'insolite, l'insolence et même la tricherie. Nous pourrions saisir cette tricherie par l'expression bien connue : « la fin justifie les moyens » ; aux vues d'une fin victorieuse, les menues libertés prises au regard de la règle initiale peuvent être parfois oubliées sinon pardonnées. Celui qui use de ladite tricherie connaît un surmoi relativement souple et tolérant. Par ailleurs, comme Dejours (*Op, cit,* 2009) le remarque, plus qu'une intelligence cérébrale, la *mètis* est une intelligence du corps, une intelligence charnelle. Elle a donc partie liée avec les registres de sensibilités, avec le flair. Si les ruses de l'intelligence du corps sont essentielles à la travailleuse, elles peinent néanmoins à être visibles, à être appréciées donc à engendrer quelque reconnaissance. Cette dernière problématique compte beaucoup, nous semble-t-il, pour appréhender l'expérience du passage à la retraite et ses vicissitudes. Il va de soi, et nous aurons largement l'occasion de le voir que toutes les activités professionnelles n'offrent pas les mêmes possibilités en termes d'accroissement des registres de la sensibilité, du plaisir, de l'intelligence du corps et donc de transformation de soi. Faire l'expérience affective d'une maîtrise qui se dérobe est loin d'être soutenable pour tout le monde. Hommes et femmes ne seraient d'ailleurs pas égaux à l'égard d'une telle confrontation. Les femmes l'accepteraient davantage, elles auraient, pour cette forme de souffrance, une tolérance que les hommes ne sauraient connaître. C. Dejours (*Op, cit.* 2009) soutient que les femmes ont une expérience relativement habituelle de l'injustice du fait de la domination masculine du monde du travail, cela permet de saisir la tolérance féminine à l'échec de la maîtrise.

b. Entre le visible et l'invisible : La problématique de la reconnaissance

Comme en témoigne J.-B. Pontalis « être reconnu est au cœur de la demande d'amour. Être reconnu dans son existence singulière. Cela commence avec le regard, celui d'une mère sans doute. *Je me vois dans ce regard qui se porte sur moi : j'existe*. Désarroi si ce regard me fuit, se porte ailleurs, est indifférent, hostile ou si je m'aperçois que je me suis leurré en croyant qu'il m'est destiné » (2010, p. 30 ; c'est nous qui soulignons). À le suivre, on pourrait penser qu'être reconnu-e est la formule, pudique, pour dire être aimé-e. Les paroles de J.-B. Pontalis en montrent ses lointaines racines, que nous ne devons pas oublier. Si peu de mots peuvent la définir (regard, adresse, amour ?), la reconnaissance engage de puissants enjeux qui sont loin d'être absents quand il s'agit de travailler ainsi la rétribution en attente chez le sujet est de nature éminemment symbolique (Dejours, 2009). Pour cet auteur, l'identité de chacun est relativement mal assurée, balbutiante, aussi aurait-elle inlassablement besoin d'une confirmation venant d'autrui, de son regard et de ses paroles, lui permettant de la mieux soutenir. Dans le champ du travail, cet autrui n'est pas n'importe lequel, il correspond, en effet, à des acteurs bien spécifiques de l'*espace-travail*, lesquels vont juger la qualité de l' « objet-travail » mais encore signifier la gratitude pour le service rendu à travers le jugement. Ce jugement, qui porte d'abord sur le « registre du faire », se révèlera, plus tard, dans le « registre de l'être » (2015, p. 283). La reconnaissance s'exprime donc pour C. Dejours à travers deux types de jugements portés sur le travail *accompli* par le sujet, *le faire*, et non sur la personne, lesquels sont à entrevoir tels des courants, des voies de passage, de la reconnaissance. D'une part, le *jugement d'utilité* – porté par l'autre de la ligne verticale (supérieurs hiérarchiques) – et, d'autre part le *jugement de beauté* - porté par la ligne horizontale (collègues) - : « la rétribution symbolique conférée par la reconnaissance peut prendre sens par rapport aux attentes subjectives quant à l'accomplissement de soi » (2008, p. 235). Le premier, *le jugement d'utilité*, intéresse l'utilité de nature économique, sociale ou

technique, laquelle est apportée par celle ou celui qui travaille. Parce qu'il lui donne une place, un statut, au sein de l'organisation, voire même au sein du socius, ce jugement est de toute importance au regard la santé psychique du sujet. C. Dejours (2015) précise qu'il est aussi ce qui permet l'accès aux droits sociaux mais encore à la rétribution salariale. En somme, qui perçoit salaire est, peu ou prou, utile à la société. Rappelons ici que passer à la retraite implique une immanquable soustraction du salaire, lequel est alors remplacé par la perception d'une pension, cela modifie, et sans conteste, les nœuds unissant utilité sociale et salaire et problématise encore la notion d'utilité à laquelle nous nous sommes intéressée à l'occasion de notre introduction en proposant la réponse développée par N. Ordine (2014) de *l'utilità dell'inutile*. La langue italienne insiste d'ailleurs tout particulièrement sur cet état de fait : la retraite se dit *la pen*z*ione.* À l'inverse de l'espagnol où il s'agit de jubiler (*la jubilación)*, l'italien attendrait *sagement* que vienne à tomber sa pension – potentiellement – méritée. Mais revenons pour l'instant à la reconnaissance, au second jugement développé par C. Dejours. Le *jugement de beauté* est, quant à lui, de facture différente, s'il exprime la conformité de l' « objet-travail », il s'énonce toujours avec une phraséologie proprement esthétique caractérisant cet objet : *quel beau travail, quel bel ouvrage* ! Pour pouvoir le proférer et qu'il soit entendu comme tel, il faut « en être » c'est-à-dire qu'il faut appartenir au même corps professionnel et connaître, de l'intérieur, les règles d'un « objet-travail » spécifique. N'énonce pas un jugement de beauté qui veut. Le jugement de beauté, lui aussi, utilise le lexique de la place parmi les pairs qui œuvrent autour d'un même « objet-travail » à la fois semblable mais pourvu d'appréciables singularités. Soulever la problématique du *jugement de beauté* introduit donc la problématique de l'appartenance, il est question, nous le disions, d'en être, d'être « comme » mais « différent », favorablement et élégamment différent. De fait, C. Dejours ajoute une autre entrée au *jugement de beauté,* il s'agit du *jugement d'originalité* lequel détiendrait une valeur supérieure. Il s'agit là de la reconnaissance d'un travail singulier donnant à voir un style où gît le *particularisme particulier* [16]de celui ou celle qui en est à l'origine, en cela, son travail n'est semblable

[16] Expression québécoise empruntée au psychanalyste Pierre Sullivan, Maître de Conférence à Paris-Descartes.

à nul autre. A. Flottes et P. Molinier (2012) avancent cependant qu'il serait inexact d'imaginer que le sujet travaille pour être reconnu, précisant qu'il cherche davantage à être reconnu pour travailler ; la reconnaissance se matérialiserait surtout à travers l'organisation du travail qui met à la disposition du sujet les moyens lui permettant de faire son travail avec soin, selon ses propres valeurs et critères. Il nous apparaît que la reconnaissance pourrait avoir un rôle pivot essentiel dans les rapports entre le sujet et son « objet travail » et permettre au sujet de travailler dans des conditions de suffisamment bonne qualité tout en lui donnant l'occasion de se sentir singulier et juste dans ce qu'il accomplit.

Puisque l' « objet-travail », nous l'avons vu, impose une certaine endurance à la résistance du réel, réclame, encore et toujours, de la part du sujet, l'invention de combines à débusquer, cette expérience fait donc du rapport au travail une avancée à tâtons, à pas de loup, avec une participation doloriste, mais il faut encore préciser que cette « avancée » se trame dans l'obscurité. Comment ce *travail invisible*, bien souvent de longue haleine, tour à tour marqué du sceau du doute ou de l'excitation liée à la trouvaille d'une piste, va-t-il pouvoir être reconnu par ces acteurs, dont nous avons dit un mot quelques lignes plus haut, ceux qui profèrent les jugements attendus destinés à consolider un sentiment d'identité plus ou moins chancelant ? Cette longue traversée, nébuleuse, parfois pétrie de douleur, est difficilement appréciable au jour de l'autre. Et il est toujours question, d'une façon ou d'une autre – surtout en ces temps contemporain de l'évaluation individualisée des performances (Dejours, 2003) – de rendre compte de « la marche accomplie » à quelque supérieur en attente de palpables et visibles avancées de l' « objet-travail ». Il est là une problématique, celle de l'invisibilité du travail qui peine à être reconnue alors même qu'elle demande un engagement profond de la subjectivité et de l'endurance de la part de celle ou de celui qui travaille. Ainsi, faut-il à celle, celui qui commet ce *voyage au bout de la nuit* – afin d'offrir à son « objet-travail » des issues espérées, voire inespérées – trouver des formes pour pouvoir mettre en partage les déambulations, aussi obscures que nécessaires, réclamées pour

satisfaire le « bourgeonnement » de son « objet-travail ». Nous envisageons ici la question de la reconnaissance à l'aune du travail sublimatoire où il est assurément question d'un *accomplissement dans l'incertain* (P.-M. Menger, 2009). Mais interroger la reconnaissance du travail professionnel des femmes soulève, bien sûr, la question des différences entre hommes et femmes, laquelle se révèle éminemment complexe à approcher. En tant que rapport social de domination, le genre désigne un certain discrédit des hommes, comme de la pensée dominante, à la fois du travail domestique, du travail du *care*[17], duquel nous avons déjà parlé, mais encore du travail de production. Bien souvent, les tâches les moins valorisantes seraient, d'après C. Dejours (2015), confiées aux femmes quand les hommes se réserveraient les plus nobles. Aussi, faudrait-il envisager que la reconnaissance est « genrée » ; les travaux freudiens sur la sublimation, comme le révèle cet auteur, laissent d'ailleurs entrevoir que cette dernière a surtout été pensée en fonction de la condition des hommes et non en fonction de celle des femmes. Pour certains, les avancées professionnelles associées à une certaine prise de pouvoir par les femmes sont parfois raccourcies, sans recherche plus fouillée, à l'estampille *envie du pénis*. Si, de fait, cela peut parfois traduire une certaine fixation phallique[18], il peut en être bien sûr autrement. Les positions liées au pouvoir peuvent se révéler relativement bien chevillées et intégrées à une bisexualité psychique suffisamment souple. Cette problématique réclame, à n'en pas douter, le plus fin examen et ne doit pas être l'objet d'une interprétation trop précipitée. L'empressement de certains à trop vite associer position de pouvoir et envie du pénis peut parfois fortifier la vivace empreinte de la domination masculine mais sans doute également celle de la théorie du primat du phallus.

---

17 Rappelons néanmoins avec P. Molinier que le care correspond à un savoir-faire discret. De fait, il engage « un travail attentionné, quand il est bien fait, ne se voit pas ! Sa réussite dépend en grande partie de sa discrétion, c'est-à-dire de l'effacement de ses traces » (2010, p. 165).

18 Problématisant la bisexualité psychique et la différence des sexes, J.-B. Pontalis ouvre la position phallique avancée par E. Jones (The Phallic Phase, 1933) : « Jones n'a pas tort de définir la phase phallique moins comme un stade que comme une position défensive de nature phobique. *Un poste avancé en quelque sorte : s'il cède, tout le reste risque fort d'être détruit*. Et tout le reste, c'est ce qui permet, finalement, de dire je, d'avoir quelque chose comme une identité » (1973, p. 23 ; c'est nous qui soulignons).

Théorie infantile selon laquelle « on l'a ou pas et si on l'a pas : on le veut » (J. André, 1995). À la faveur d'un récent colloque de l'Association Psychanalytique de France portant sur la domination masculine, Sylvie de Lattre[19] a pu proposer une communication prenant justement pour objet ces considérations. Parlant de sa propre expérience, cette psychanalyste a pu soulever une singulière problématique de l'inhibition propre à la femme sous-tendue par la *conséquence psychique de la différence sociale des sexes*. Précisant le privilège accordé aux voix masculines, elle a pu faire part des questions qui ont infiltrés les débuts de sa carrière : « Ai je le droit ? » « En suis-je capable ? » lesquelles revoient, de fait, à la complexité de prise de parole, par les femmes, au sein de l'espace public. Cette inhibition psychique pourrait notamment s'expliquer par le poids historique de la domination masculine mais peut malgré tout s'entendre chez bien des hommes. P. Molinier soulève également la problématique du positionnement des femmes dans la recherche et propose une autre entrée, laquelle correspond davantage à sa réflexion de psychodynamicienne du travail. Elle insiste, de façon peut-être plus revendicatrice, sur le conflit présent chez bon nombre de chercheuses entre une *adhésion aux conduites spécifiquement féminines* (patience, souci de l'autre, effacement) et l'*accomplissement de soi* par le prisme du travail. De ce conflit, elle soutient qu'il peut tendre à trouver sa voie de résolution à travers le « choix » pour un *égoïsme assumé* :

« Le travail théorique (…) implique un égoïsme colossal. Pour penser, il faut sortir du monde, oublier les autres et même oublier ses propres besoins. Or ceci n'est possible, du moins durablement et sans affecter la santé, que si les affaires de la vie courante sont prises en charge par quelqu'un d'autre, de plus "disponible". Cette position d'égoïsme assumé doit être valorisée, car elle est indispensable à la création. Mais elle est antagoniste avec la posture psychique développée par le travail altruiste et compassionnel que doivent réaliser les femmes pour se sentir femmes et être aimables aux autres » (2002, p. 115).

Dévoilant un conflit important au regard de la problématique de la reconnaissance, engageant la dialectique du « visible » et de l' « invisible », la réflexion proposée par P. Molinier est tout à fait intéressante. Nous ne la suivons néanmoins que partiellement dans sa revendication en faveur d'une position égoïste assumée à promouvoir chez les femmes. Peut-être existe-t-il d'autres

[19] Colloque de l'APF tenu à la Bibliothèque nationale de France le 19 septembre 2015 : « La domination est-elle masculine ? » où Sylvie de Lattre a proposé une communication intitulée : « Le féminin, actualité de la controverse ».

voies, moins claires et moins fermes, celles de compromis et de l'entre-deux, que ces femmes peuvent trouver-créer sans pour autant déboucher sur la lourdeur d'une « double journée ». La question remplacerait ici le « ou » par un « et » chevillant subjectif. Sans s'épargner bien sûr d'immanquables renoncements, ce « et » permet toutefois l'articulation d'investissements d'objets différents, désirés, n'allant pas toujours dans le même sens ; la recherche certes mais peut-être pas envers et contre tout. Nous avançons avec J.-B. Pontalis, quand il évoque sa bienheureuse *bigamie professionnelle*, qu'il est sans doute nécessaire de se nourrir de décalages, de quitter une réalité pour en retrouver une autre, de se séparer d'une réalité pour pouvoir également la retrouver, autre, afin de « saisir en chacune d'elles ce qui lui donne consistance » (1986, p. 161). Selon lui, la séparation des *pouvoirs* est remède, la crainte à l'origine dudit remède : celle de ne servir qu'un unique langage. Notre réflexion nous conduit maintenant à questionner justement la place des identifications secondaires au sein du travail mais encore les satisfactions pulsionnelles associées.

c. Identifications secondaires et satisfactions pulsionnelles

Tout « objet-travail » mobilise et implique chez le sujet de multiples identifications secondaires ; elles peuvent être croisées, conflictuelles, parfois même contradictoires et se cheviller ou pas à une bisexualité psychique suffisamment souple et intégrée. Chacune de ces identifications est associée à une satisfaction pulsionnelle particulière, sadiques ou masochiques notamment. Laplanche et Pontalis (1967) rappellent que le concept d'identification détient, au sein de l'œuvre freudienne, une place éminente, laquelle a beaucoup évolué. *S'identifier à* correspond à une opération permettant au sujet d'assurer sa constitution et de se transformer. En partie héritières du complexe œdipien, les identifications secondaires peuvent être envisagées « comme les reliquats, sous différents modes, des relations d'objets » (*Ibid.* p. 189). En lien donc avec les identifications sexuelles secondaires, il importe maintenant de décrire différentes satisfactions pulsionnelles engagées par l'expérience professionnelle. Nous tâcherons ici

d'aborder le dévouement, en le problématisant avec le concept de *care*, nous nous intéresserons ensuite au pouvoir, à la séduction et enfin à la rivalité. Ces satisfactions pulsionnelles peuvent être appréhendées à la lumière des transferts qui ne manquent pas se produire dans la vie quotidienne et donc aussi dans la vie professionnelle. Il est ainsi dans les *rencards professionnels* d'autres rencards qui se poursuivent, se transforment ou se répètent, inlassablement. Le dévouement engage une forte identification à l'objet du désir de l'autre, au risque de souffrir pour lui – souvent le ou la supérieur-e hiérarchique – afin d'être reconnue, *aimée* de lui ou d'elle. Cette modalité pulsionnelle comporte, on le voit, une dimension sacrificielle potentiellement forte et peut entrer en résonance avec le masochisme féminin (Freud, 1924). Nous passons vite sur la problématique soulevée par le masochisme féminin, il en sera question au sein du chapitre traitant des passivités. Le dévouement renvoie également à une dimension oblative, tournée vers le don, le fait de prendre soin de l'autre, de s'en occuper. Cette première modalité appelle, on le pressent, le très contemporain concept du *care* auquel P. Molinier (2010, 2012) s'est particulièrement intéressée. À cet égard, l'exemple de certaines secrétaires impliquées avec plaisir et anticipation dans l'identification à l'objet du désir de leur supérieur-e est particulièrement évocateur. En suivant, la théorisation proposée par P. Molinier, nous pourrions dire que cette identification va dans le sens d'une *féminité sociale* qui renvoie à « la posture psychique attendue d'une femme pour se rendre aimable aux autres » en dépit des évolutions propres à la culture et aux époques, les tâches qui correspondent à ce qu'elle nomme *féminité sociale* « impliquent un rapport immédiat avec la dépendance et la vulnérabilité humaine » (2002, p. 111-112). Mais nous ne devons pas escamoter la potentielle dimension d'emprise qui peut parfois se révéler à la faveur d'une prise en charge soignante de la dépendance. Il n'est là pas question d'une identification à l'objet du désir de l'autre mais il s'agit plutôt d'être nécessaire sinon indispensable et « au-dessus » de cet autre vulnérable.

Le pouvoir, quant à lui, correspond à une modalité de satisfaction pulsionnelle toute autre, il est là question de tirer plaisir à dominer, à être l'auteur de prises de décisions, parfois jugées importantes, quand d'autres les exécutent sinon les discutent. S'imposent alors, dans le meilleur des cas, l'invention de compromis et, dans le pire, l'exercice sur les autres d'un pouvoir sans concessions dont les retombées peuvent être redoutables au regard de la santé psychique de ceux et celles sur lesquel-le-s ce pouvoir s'exécute. Le pouvoir, ainsi envisagé, est à penser avec l'éclairage d'un plaisir intriqué à une dimension potentiellement sadique-anal. Les dirigeantes expriment bien souvent un fort sentiment d'accomplissement pris dans les orientations qu'elles défendent, soignent et souhaitent pour « monter » certains projets. La question du pouvoir associée à la femme qui travaille soulève de nombreuses problématiques que l'on ne rencontre pas de la même façon chez l'homme, nous en avons parlé tout à l'heure. Pour P. Molinier (*Op. cit,* 2002) les femmes qui tentent de faire carrière et de se « frotter » aux professions habituellement exercées par des hommes apparaissent susceptibles de faire l'expérience de bien des obstacles. Pour cette auteure, ces femmes risquent de faire la rencontre de résistances propres aux stratégies collectives viriles. Qu'est-ce à dire ? Tout se passe comme si les femmes étaient attendues dans des positions attachées au dévouement et à la discrétion – dévouement par lequel nous avons introduit notre élaboration autour des satisfactions pulsionnelles. Aussi, poursuit P. Molinier, plutôt que l'exercice d'une certaine forme de pouvoir serait-il préférable qu'elles veuillent bien, endosser davantage le rôle de faire-valoir ou bien encore d'exercer le rôle d'assistante dans l'espace du travail professionnel. P. Molinier dégage la complexité du travail souterrain entrepris par bien des femmes, aspirant aux positions de pouvoir, pour gagner la confiance des hommes sans pour autant ébranler l'idéologie de la polarisation sexuelle. De là, deux formes de stratégies peuvent être, selon elle, adoptées par les femmes. La première consiste à se conformer au modèle viril en cherchant à surtout ne pas s'en démarquer : P. Molinier parle de « virilisation des femmes » (2003, p. 213). Cette stratégie engage un rapport de force avec les hommes, voire de défi, mais ne prémunirait aucunement contre un certain mépris de la part des

hommes. La seconde stratégie proposée par l'auteure concerne très précisément l'expérience professionnelle des chirurgiennes[20]. Celles-ci ne pourraient se conduire comme se conduisent les chirurgiens. De fait, elles travaillent dans un milieu mixte, avec majoritairement d'autres femmes, de statuts plus dominés (infirmières, aides-soignantes) lesquelles attendent des chirurgiennes un autre positionnement que celui des hommes de la même profession. Si d'aventure, les chirurgiennes adoptaient les stratégies viriles, les infirmières seraient susceptibles de ralentir leurs gestes, de pratiquer la « grève de zèle » (*Ibid.*, p. 214). Ainsi, les chirurgiennes seraient-elles attendues dans un management plus féminin, ce qui implique une limitation dans le plaisir d'exercer du pouvoir sur l'autre, pourtant inhérent à ce métier. Elles doivent donc témoigner d'une certaine compassion, de disponibilité si elles veulent pouvoir travailler – avec les infirmières notamment. Nous pourrions également soutenir combien cette fine description proposée par P. Molinier pourrait être entendue également à la lumière des ressorts propres à la rivalité féminine. Tout se passe comme si les infirmières semblaient accepter la position de pouvoir ou de sadisme prise par les chirurgiens – parce que ce sont des hommes ? – et refuser cette même position chez une potentielle rivale – de même sexe ? – Si Molinier évoque fort brièvement, selon nous, le thème de la jalousie en reprenant le discours de certaines chirurgiennes, elle ne semble pas s'arrêter suffisamment sur la rivalité potentielle existant au sein de ses rapports professionnels entre femmes. Néanmoins, elle problématise le positionnement des infirmières en évoquant une autre piste intéressante : pourquoi les infirmières refusent-elles que les chirurgiennes se conduisent comme les chirurgiens alors qu'elles pourraient interroger l'attitude délétère des hommes de cette profession ? Si on peut envisager quelque intériorisation de la domination masculine de la part de certaines femmes – en l'occurrence les infirmières lesquelles acceptent des hommes ce qu'elles refusent d'accepter de la part des femmes – il ne faut

20 Pascale Molinier se réfère ici aux travaux de l'anthropologue Joan Cassel (2001), laquelle, après avoir conduit une étude sur les chirurgiens, s'est intéressée aux chirurgiennes se demandant si elles se conduisaient d'une façon aussi guerrière.

pas pour autant laisser de côté l'éventuel reliquat œdipien où l'infirmière accepterait de souffrir pour l'amour-désir de l'autre-chirurgien, ici associé à la figure du père œdipien, mais s'y refuserait pour la chirurgienne, potentiellement associée à la figure de la mère œdipienne, rivale.

Nous avons déjà évoqué la séduction[21] au sein de ce chapitre en l'envisageant notamment comme potentielle solution psychique pour lutter contre la souffrance au travail. Parce qu'elle est une modalité pulsionnelle qui nous semble importante, nous y revenons un instant. Dans *Les nuits de la pleine lune* (1984), E. Rohmer fait dire au personnage d'Octave interprété par F. Luchini : « on est vieux quand on n'a plus envie de séduire. » Ce détour cinématographique n'est ici pas dénué d'intérêt. Rappelons que séduire engage une prise de position active – laquelle n'est pas toujours reconnue (*la belle indifférence*) – sur l'objet où il s'agit de mener l'autre sur un chemin qu'il n'avait pas initialement prévu. Cela soutient combien l'expérience de la séduction peut-être associée au jeu, au plaisir et à l'excitation. En suivant le cheminement ici proposé, la séduction permettrait tantôt de préserver, de lutter, contre une forme de souffrance engagée par la confrontation à certaines tâches mais elle serait par ailleurs associée à une certaine animation. Tenter de séduire l'autre suppose un investissement de l'objet. L'érotisation est susceptible de se mêler au rapport avec le ou la supérieur-e hiérarchique, les collègues, mais aussi le destinataire d'un service, d'un soin – nous venons d'évoquer les éventuels jeux de séduction unissant infirmières et chirurgiens et excluant, potentiellement, les chirurgiennes. Certaines fonctionnaires vieillissantes témoignent en effet d'un plaisir pris dans une sorte de jeu, réjouissant et singulier, de la séduction propre à l'univers professionnel. Un tel jeu mêle à la fois les missions du service public, la parole en échange, les inflexions de la voix, du regard, du sourire et de la posture. Pour certaines, le service public offre l'ouverture propre à la rencontre et demeure une terre d'occasions potentielles, en particulier celles qui travaillent dans les bibliothèques et les musées. L'*espace-travail* est alors investi à l'image d'une scène théâtrale où tous les jeux, pétris d'implicite et de rebondissements, peuvent trouver matière féconde. Enfin, guère éloignée de la séduction,

21 Voir *La scène professionnelle entre « humidité » et « sècheresse »*

corrélat de la séduction, nous y faisons tout à l'heure allusion à la rivalité. Au sein de la scène professionnelle, elle renvoie à l'existence d'un objet de désir en *délicat partage* avec une autre de cette même scène, la rivale. La relation avec l'objet rival peut ainsi réactualiser une relation à trois, celle à l'objet maternel comme à l'objet sororal, par exemple. Cette rivalité est marquée par la présence d'affects jaloux et ambivalents témoignant d'une possible liaison entre agressivité et libido. Pas toujours reconnue et identifiée ainsi par le sujet, la rivalité apparaît souvent prégnante entre deux femmes de même statut, partageant des attributions semblables, dirigées par un même objet. Aussi l'enjeu est-il d'emporter la reconnaissance du ou de la supérieur-e et d'évincer la rivale potentielle. Nous avons vu plus haut une autre configuration triangulaire. Cette configuration s'intensifie chez certaines femmes qui approchent de la retraite. La rivalité avec une femme de même statut mais d'un tout autre âge s'inscrit potentiellement le troisième temps de l'Œdipe chez la femme (Laznik, 2005 ; Schaeffer, 2005) où la rivalité s'opère dorénavant non plus avec la mère mais avec fille ou son substitut.

d. « Fécondité – Aridité » : un continuum d'approche

Comme la psychodynamique du travail a pu très tôt le mettre en avant, il apparaît fort peu pertinent d'envisager un rapport univoque entre des activités professionnelles trop éloignées les unes des autres. Dès 1983, C. Dejours opère une différenciation entre, d'une part, les catégories professionnelles les plus élevées de la hiérarchie socioculturelle et, d'autre part, les catégories professionnelles les plus dominées par cette même hiérarchie. Autrement dit, il s'agit, d'un côté, d'un travail renvoyant plutôt à la *conception*, à l'activité de concevoir, et, de l'autre, d'un travail approchant davantage l'*exécution* sans pour autant que ce dernier veuille dire soumission stricte aux prescriptions. Si, selon C. Dejours le désir est au cœur de l'activité de travail des premières, pour les professions moins qualifiées, le désir n'aurait peu ou pas de place et ne sous-

tendrait d'aucune façon l'activité de travail. Une telle position théorique mérite que l'on s'y arrête un instant. Certes, C. Dejours prend ici un exemple relativement fort pour illustrer cette seconde catégorie, celui des professions aux tâches répétitives, en miettes, particulièrement usantes et éprouvantes propres aux ouvriers à la chaîne, nous pourrions évoquer encore celles des travailleurs du bâtiment, des agents de la propreté urbaine ou encore des ouvriers en abattoirs. Il convient néanmoins d'évoquer l'existence d'autres types d'activités professionnelles de cette même catégorie. Pensons à ces activités, certaines du service public, par exemple, qui demandent parfois un investissement plus relatif, un engagement moindre de vitesse et de rentabilité voire encore un certain retrait (magasinier en bibliothèque municipale, ouvrier paysagiste, etc.), lequel peut être désiré par le sujet. Certaines activités professionnelles, associées à un statut plus dominé dans la hiérarchie des métiers, peuvent donc être empreintes d'une certaine forme de plaisir associée à de moindres prises de responsabilités. Ne peut-on pas envisager qu'il puisse y avoir un certain rapport de plaisir, de désir, voire de satisfaction avec l'« objet-travail » pour les professions moins qualifiées dans la hiérarchie des métiers ? Pensons par exemple à certaines secrétaires, pour lesquelles, parfois, l'identification à l'objet du désir d'un supérieur hiérarchique *désiré* peut quelquefois donner l'occasion d'une satisfaction du désir. Le plaisir manifeste engagé dans un « objet-travail », reconnu à la fois par le sujet et par son entourage, mérite néanmoins d'être distingué d'un tout autre plaisir, plus obscur, plus latent et, sans doute, plus refoulé par le sujet. Nous pointons ici la dimension ambivalente associée à certaines identifications à l'œuvre dans l'exercice professionnel. En dépit de ce qui est mis en avant par le sujet, il faut entendre la complexe intrication, moins visible et moins évidente, des satisfactions pulsionnelles potentiellement engagées. Cette association unissant statut hiérarchique dominé et une position plus sécurisante et confortable peut dissimuler parfois la frustration de ne pas occuper un statut plus dominant, et vice-versa. Les travaux de P. Molinier[22], ceux également de D. Kergoat et E. Galerand, ont pu montrer qu'en dépit d'une activité professionnelle peu reconnue, les

22 Voir la partie de notre introduction générale intitulée « *Femmes et travail, origines* ».

travailleuses du *care* témoignent de formes positives d'investissement du travail parce qu'elles y mettent de la valeur. Reste que de nombreuses activités professionnelles, relatives à un statut plus dominé dans la hiérarchie des métiers, semblent, malgré tout, moins évidentes à entrevoir comme travail sublimatoire, C. Dejours (*Op, cit,* 2015) parle même de *travail antisublimatoire*. La déqualification, où l' « objet-travail » demeure essentiellement répétitif, fonctionne très souvent de pair avec une contrainte de temps. La chanson de François Béranger – fils d'ouvriers et ouvrier à son tour, avant de gagner une troupe théâtreuse – intitulée *Le Tango de l'ennui* (1973) nous offre d'opportunes représentations pour se familiariser avec ce qui va suivre :

« À cinq heures du matin, levé comme à l'aveugle - Se lever avaler son café - S'enfoncer dans le noir, prendre le bus d'assaut - Piétiner dans le métro, c'était le pied. Anastasie, l'ennui m'anesthésie. - S'engouffrer au vestiaire, cavaler pour pointer - Enlever sa casquette devant le chef. Baigner toute la journée dans l'huile polluée - Faire tourner la machine, quelle santé! - Surtout ne pas parler et ne pas trop rêver, C'est comme ça que les accidents arrivent - Et puis le soir venu, repartir dans l'autre sens, vers le même enthousiasmant voyage.

On voit là combien l'ouvrier de notre chanson est engagé dans un objet où le travail se ferait non pas *sans désir* mais plutôt *contre le désir* : il lui incombe d'exécuter sa tâche avec promptitude et rendement ; point là de place laissée à la rêverie, ni aux fantasmes, encore moins au plaisir de la lenteur, à la paresse ; il convient d'avancer ou d'accélérer, sans jouir d'éventuels détournements d'attention : il en est privé. Entre *travailler sans* et *travailler contre* son désir, la différence est capitale (Dejours, 1983). Aussi, le sujet doit-il lutter contre son désir pour travailler vite et, dans certaines situations professionnelles à risque, sans se blesser. Le cœur des paroles de F. Béranger, de fait, semble imprégné de l'étymologie du travail qui, rappelons-le, renvoie à l'instrument de torture (*trepalium)* ou bien à une action effectuée par la force, telle une activité d'esclave *(tripaliare)*. Comment alors, au travers de cet exemple envisager un autre rapport avec l'activité de travail qu'un rapport déceptif certain, l' « objet-travail » comme un objet pétri d'aridité ? Pour composer avec cette expérience professionnelle, pleinement aride, C. Dejours (1980) a pu montrer que les sujets concernés usaient de stratégies de défense qui impliquent des phénomènes d'autoaccélération saturant le système perception-conscience et paralysant, du

même coup, le fonctionnement du préconscient. Ces stratégies défensives peuvent donc aller très loin et engager de très sérieux dommages au regard de la santé psychique jusqu'à parfois induire de graves décompensations psychosomatiques. Si cette recherche peut paraître de prime abord datée, reste qu'elle demeure d'une actualité alarmante. Les effets conjugués du Taylorisme et du Fordisme impactent encore aujourd'hui bon nombre de travailleurs. Cet exemple nous permet d'envisager ici combien le travail de production entrave le travail-*Arbeit* de soi sur soi (Dejours, 2014, 2015). Loin de permettre la gestation d'inédites habilités ou encore d'accroître la subjectivité, caractéristiques du travail vivant, cet inlassable rouage répétitif, abrutissant, impose non seulement une répression pulsionnelle mais fait encore disparaître les conditions *sine qua none* permettant le déploiement d'une voie sublimatoire pourtant indubitablement nécessaire à la santé psychique (Dejours, 2015). Sublimer demeure alors impossible au sujet et ce barrage de la voie sublimatoire n'est pas sans porter un *coup* et sans représenter un *coût* pour la santé psychique de celui ou celle qui travaille. Ainsi, pouvoir sublimer dans un travail de production « n'est, soutient Dejours, pas un supplément d'âme » mais l'incontournable condition « non seulement de la qualité de la production, mais encore de la santé » (*Ibid.* p. 281). Selon cet auteur, Freud aurait probablement mésestimé l'importance pour la santé psychique de l'être humain de la sublimation. En cela, nous dirons qu'un « objet-travail » ne mettant pas en péril cette liaison chère unissant travail de production et travail de soi sur soi[23], permettant donc la voie sublimatoire, peut induire ce que nous appelons un *sentiment de fécondité professionnelle*, inspiré notamment par l'anthropologie. F. Héritier (1996) propose une riche interprétation de la phraséologie opposant d'un côté des humeurs fécondes et, de l'autre, une aridité stérile. Plus

[23] Objet de culture, le *Chagrin d'école* de Pennac (2007) pourrait bel et bien s'envisager comme illustrateur de ce travail de soi sur soi mis en avant par C. Dejours. Pennac y donne la parole au « cancre » en lui, lequel s'entretient, sur plusieurs pages, avec l'enseignant qu'il fut et l'écrivain qu'il est peu à peu devenu. Avec ce dialogue, Pennac semble insister sur le caractère précieux de ce *contact* avec le souvenir de sa *douleur de cancre* ; la survivance de ce contact intime lui aurait offert un *mode d'emploi,* mieux, une *présence à l'emploi*, lui permettant de *rencontrer* ses élèves – en travaillant sur lui-même, en transformant donc cette douleur en connaissance, sinon en partage. J.-B. Pontalis le soutenait avec force : « il faut plusieurs lieux en soi pour avoir une chance d'être soi » (1986, p. 79).

qu'une simple transposition métaphorique de la nature aux créations de l'esprit, les interprétations de la stérilité et de la fécondité, sur le plan du langage, relèverait pour elle d'un véritable système symbolique de représentation. Ce système mettrait en relation le cours du monde naturel et sa reproduction dans la personne humaine dans sa chair et dans son esprit mais également dans le jeu des règles sociales. Si l'on se penche maintenant sur certains éléments que la synonymie nous propose, la fécondité renvoie à l'abondance, à la fertilité, à la productivité mais aussi à l'inventivité, à l'imagination donc à l'introduction d'une note éminemment subjective qui peut faire sens chez le sujet. Rappelons que B. Verdon souligne que « l'accès à la retraite est susceptible de mettre à mal des représentations de soi dans ses rapports avec les valeurs de travail, d'action, de maîtrise instrumentale sur le monde certes, mais aussi de production et de fécondité » (2007, p. 310). Aussi, nous envisageons un sentiment de fécondité propre à « l'objet-travail », qui comprendrait une combinaison qualitative relativement complexe de différents composants intriqués les uns aux autres, en mutation constante au cours de l'exercice professionnel, tels l'intrication du désir de la femme à son « objet-travail », le fait de *sentir* son « objet-travail » reconnu par les autres de la sphère professionnelle (supérieurs, collègues), ainsi que le plaisir tiré de la satisfaction pulsionnelle engagée dans « l'objet-travail ».

Penchons-nous maintenant sur les origines potentielles de cet « objet-travail ».

III. Aux origines du travail

a. Situation anthropologique fondamentale

Si tout objet travail engage pour la femme une rencontre avec la résistance que lui oppose le réel, son corps est indéniablement appelé à chercher des solutions, des astuces, des trouvailles, pour assouplir ladite résistance. La femme est ainsi appelée à tâtonner. En s'étayant sur élaborations de J. Laplanche, C. Dejours soutient que le corps façonne la pensée : « c'est le corps

qui éprouve affectivement la vie et (…) c'est à partir de ce qui est éprouvé affectivement que la pensée est mobilisée » (2009, p. 93). Une telle perspective permet d'envisager l'origine des trouvailles, des idées ingénieuses et autres matoiseries aux confins même du corps. Ce sont donc les potentialités du corps à s'éprouver qui permettent à la pensée de se déployer. L'auteur précise combien ces potentialités sont loin d'être égales chez tout un chacun, elles tiennent de l'histoire singulière du corps et, plus précisément, de l'histoire singulière de sa construction. La situation anthropologique fondamentale est une hypothèse particulièrement heuristique pour justement appréhender l'histoire de la construction de ce corps. Si nous avons choisi d'aborder le concept de séduction généralisée au sein du chapitre sur la psychosexualité féminine, nous en dirons tout de même un mot ici tant elle paraît éclairante pour penser également la centralité du travail. La sexualité humaine est présente dès l'origine et ce avant l'éclosion du langage. C'est par l'adulte, par le parent ou son substitut, qu'elle « arrive » au très jeune enfant. Les gestes qui sont engagés par l'adulte à l'enfant sont imprégnés, infiltrés de sexuel ; ainsi l'adulte, sans même le savoir, implante dans l'enfant le sexuel et le fait entrer dans la sexualité humaine. Ces gestes sont envisagés par J. Laplanche comme des messages compromis par le sexuel inconscient de l'adulte. Il s'agit d'une première séduction, d'une séduction initiale et inégale à laquelle l'enfant est introduit par l'adulte : cette situation est une séduction généralisée. Ces messages, aussi excessifs qu'énigmatiques, imposent au très jeune enfant un travail de traduction. Plus encore, ce que l'enfant chercherait à traduire sont les effets sur son corps de ces messages : « le message serait relayé en quelque sorte par le corps de l'enfant et la pensée de l'enfant s'appliquerait à traduire l'état de son corps en tant qu'il est affecté par l'intervention érotisante de l'adulte » (*Ibid.* p. 99). Ainsi, par un dialogue inégal, énigmatique, incessant, entre enfant et adulte, démarre très tôt, avant le langage répétons-le, l'édification du corps. À mesure que se multiplient les expériences, ce corps gagne en complexité, possède de nouveaux répertoires de sensibilité, de palpation et d'expressivité. Si elles confèrent au corps sa profonde singularité, ces expériences sont également

issues des rapports entre la femme, son « objet -travail » et la scène professionnelle dans laquelle elle est inscrite. L' « objet-travail » met chacun à l'épreuve face à la résistance du réel.

Si ces mises à l'épreuve demeurent l'occasion potentielle d'accroître ses propres répertoires sensibles, cela est pour autant loin d'être une évidence. Il arrive que ces dernières soient, pour la femme, insurmontables. C'est ainsi ce qui permet de comprendre pourquoi toute nouvelle expérience professionnelle met le corps en crise nous apprend C. Dejours (*Op. cit.*). Bien que cette nouvelle expérience puisse avoir été espérée, désirée, qu'elle soit l' « aboutissement » d'une longue formation, ce qu'elle impose en termes de nouveauté demande au corps une profonde restructuration qui engage l'entièreté du corps. Le remaniement imposé par cette confrontation au nouveau engage les secousses d'un relatif ébranlement. Au commencement de toute nouvelle activité de travail, l'enrichissement ou la satisfaction ne sont guère accessibles de suite. Dans cette participation douloureuse, le corps est appelé à se transformer en profondeur du fait à la fois de la résistance de l'objet-travail mais également d'une confrontation à l'abondance des implicites partagés entre travailleurs et travailleuses au sein de la scène professionnelle. Cette dernière peut donner lieu à quelque sentiment d'exclusion si ce n'est d'impuissance. En outre, l'ouverture d'un nouveau passage professionnel peut s'adjoindre à l'expérience du *bizutage* ou de brimade, laquelle est une mise à l'épreuve potentiellement vexatoire sinon humiliante que font traverser les « anciens / anciennes » (chevronné-e, experte-, averti-e) aux « nouveaux /nouvelles » (bleu-e, bizut-e). Si ce vocable semble plus convoqué dans les passages relatifs à l'époque estudiantine ou encore à l'armée, brimer l'inexpérimentée s'exerce également dans le champ professionnel. L'inexpérience de la débutante peut engager chez ces collègues et supérieur-e-s maints positionnements lesquels sont plus ou moins bienveillants.

b. Mystères de la vocation, mystères de l'orientation

Pour saisir les bien invisibles rouages de la vocation, de ses mystères, l'étymologie se révèle, en un premier temps, fort précieuse. *Vocatio* est l'action d'appeler, elle provient de *vocare* [appeler], du latin *vox* [voix]. Ces quelques premières indications semblent générer la représentation d'une intéressante collusion entre *voix* et *voie*. Nous pourrions ainsi entrevoir un point de jonction, un point d'articulation entre ces deux homonymes. Jonction donc entre la voix avec laquelle je parle, chante, m'adresse à l'autre et voie que j'ouvre ou qui m'est ouverte par l'autre pour passer dans un sens comme dans un autre. Supposer l'existence de cet enchevêtrement n'est pas sans nous rappeler l'expression « trouver sa voie » qui pourrait également faire sens écrite ainsi « trouver sa voix » ; la parole et le chemin du passage auraient ainsi parties liées. Cette mise en tension n'est d'ailleurs pas sans évoquer l'expérience analytique. L'analyste est justement celui qui recueille les voix, il recueille la voix des autres qui imprègne le discours manifeste et surtout le discours latent de tout analysant. Pour J.-B. Pontalis[24] (1998) notre voix serait peuplée de celles des autres, ce bien malgré nous. Tout un chacun serait ainsi peuplé de ce qu'il a pu non seulement voir, entendre mais surtout de ce qui vient de loin, de ce qui le précède dans le temps. Il mérite ainsi d'être pensé un précédant invisible, difficilement accessible, peuplé notamment de voix venues des ombres et donc venues de loin. La pluralité de ces voix, leurs résonances, infiltre tant les passages que les impasses ; impasses à envisager notamment comme voies plus ou moins symptomatiques. L'expérience analytique pourrait être entendue tel un travail de traduction / détraduction de ces *voix* afin notamment d'approfondir le processus de séparation / individuation (M. Mahler, 1975) et de là, ouvrir des *voies* singulières inédites où le désir pourrait se mouler au passage et offrir l'occasion d'un accomplissement de soi ; « l'interprétation analytique, soutient J. Laplanche, consiste à défaire une traduction existante, spontanée, éventuellement symptomatique pour retrouver, en deçà d'elle, ce qu'elle désirait

[24] J.-B. Pontalis avance ces propos au micro de C. Fellous dans l'émission *À voix nue* rediffusée sur France Culture en hommage à J.-B. Pontalis au moment de sa disparition.

ardemment traduire et pour permettre, éventuellement, une traduction ¨meilleure¨, c'est-à-dire plus complète, plus englobante et moins refoulante » (1992, p. 327-328). Ainsi s'agit-il toujours de se porter vers d'inédites traductions, des versions vivaces, mouvantes et provisoires, objets de renouvellement donc. *Trouver sa voie,* s'orienter ici ou là, par ici ou par là, on le sait, est une tâche autant essentielle que complexe de la période adolescente ; des réponses doivent être données aux questions existentielles que sont la mort et la sexualité. On ne parle pas sans raison de « crise » d'adolescence qui est crise de passage. C'est, de fait, sur tous les fronts que l'adolescent est appelé, le front du dedans comme celui du dehors. Il s'agit à la fois de s'orienter sexuellement (« choix » homosexuel – « choix » hétérosexuel) et de s'orienter vers une profession ou des études particulières. C'est à cette seconde modalité de choix que nous nous intéresserons ici. L'orientation estudiantine et/ou professionnelle n'est pas sans engagée de multiples remous entre l'adolescente et ses parents. Cette problématique confronte les désirs – plus ou moins accessibles à la conscience – les vœux, si ce n'est exigences voire les injonctions mais encore et surtout les énigmes déposées chez les enfants par les parents, déposées malgré eux, lesquelles appartiennent très souvent à un autre temps. Cette voie élaborative interroge donc le champ du *transgénérationnel*, l'arbre des ancêtres, de ses impensés et autres cryptes, sur lequel nous ne nous arrêterons pas ici, sauf à prendre connaissance des mots de l'écrivain J. Rouaud lequel propose une version romanesque, légèrement sensitive, de l'impact potentiel induits par les voix et voies venant d'un temps autres et qui pourraient, peu ou prou, orienter vers le passage ou l'impasse :

« J'ai aussi appris que le monde était rempli de voix, que d'autres voix nous parlaient, qui nous intimaient de faire des choses étranges, incompréhensibles, allant contre notre volonté, comme par exemple renoncer au bonheur. Des mots d'ordre venus cette fois, non à travers l'espace comme pour Jane Eyre, mais à travers le temps, qui traversent les strates des générations et parviennent clandestinement jusqu'à nous par le truchement d'un geste, d'un souvenir, d'une mémoire archaïque. Des voix souffrantes qui disent : ne nous quitte pas, ne fréquente que les gens comme nous, ne rêve pas plus haut que nous. Qui disent : ne fais pas comme nous mais surtout fais bien comme nous, et qui nous persuadent que tout manquement à ces paroles venues d'outre-tombe serait une trahison. Or le bonheur pour ces voix souffrantes est une trahison. Si tu es heureux, tu nous lâches, nous, ta base douloureuse. Reste. Souffre. Pleure. Tout comme nous. » (2009, p. 360-361).

« Qu'est-ce que tu veux faire plus tard ? » – « Plus tard, quand je serai grande, je serai… » – « Si tu ne travailles pas bien à l'école, plus tard, tu seras… » Ces habituelles questions, ces bien connues mises en garde de l'enfance font retour avec acuité à l'occasion de l'adolescence. Il faut se choisir sinon se trouver une voie. Comme le rappelle J-M. Talpin, ce projet, présent depuis la fréquentation scolaire « participe à la projection dans le futur de l'inscription du sujet dans la société et, en tant que tel, participe au contrat narcissique » (1998, p. 71). Non sans exercer quelque pression, tous les espaces fréquentés ou investis de l'adolescente, de sa famille à l'établissement scolaire, sont susceptibles de réclamer réponse, choix. Se pose alors la troublante question du désir propre prise dans la possibilité, sinon l'impossibilité, de se projeter vers un avenir plus ou moins figurable. L'adolescente se trouve là confrontée à une tâche plus que délicate. Il lui faut prendre en compte le niveau scolaire qui lui est renvoyé par son établissement scolaire, les ouvertures ou fermetures que ce dernier engage et la question de son propre désir. Par ailleurs, elle doit encore pouvoir démêler de ce désir, celui que ces parents ont pour elle. Bien des adolescentes ont peine à distinguer ces deux sortes de désirs. Mue par l'intense sollicitation de l'étranger en soi, observable notamment par les intenses transformations dues au déploiement des caractères sexuels secondaires, la période adolescente demande un tracé, une voie, un passage, ce malgré les remous et secousses engagés par un corps qui quitte le territoire de l'enfance. I. Bernateau précise d'ailleurs combien même si cette effraction vient du dedans elle est vécue comme provenant du dehors (2010). À de multiples égards, cette double tâche nécessite, chez l'adolescente, un travail psychique intense d'appropriation des changements. Alors qu'elle assiste aux métamorphoses de son corps propre, lequel engage notamment de nouvelles formes de rapports au désir, à la frustration, il lui faut penser, en même temps, l'élaboration de son avenir. Vertigineux travail où l'élaboration d'une légende subjective (Aulagnier, 1989 ; Chabert, 1992) doit pouvoir être apprivoisée, mieux, tissée par l'adolescente pour qu'elle puisse *passer*. Cela implique donc que le passé soit reconstruit et approprié d'où le titre que P. Aulagnier a donné à l'élaboration son travail. Reconstruire son passé implique de fait

un incontournable et *laborieux* renoncement au monde de l'enfance, lequel impose nécessairement à l'adolescente « de pouvoir traverser et accepter une séparation qui résonne comme un meurtre fantasmatique de l'objet » (Bernateau, 2010, p. 67). La haine éprouvée pour les parents est ici un précieux outil permettant à l'adolescente de se séparer et de se « détacher des imagos parentales » (*Ibid.*). Nous savons combien la temporalité humaine est mue certes par le temps qui passe mais tout autant par le temps qui ne passe pas (Pontalis, 1997). Si, dans cette partie consacrée au travail, nous donnons tant de place à la période de l'adolescence, période où l'on retrouve les premiers heurts, désirs, investissements de l'engagement dans une voie professionnelle particulière, c'est qu'ils peuvent, selon nous, être convoqués sur la scène psychique à la faveur du passage à retraite. De fait, l'heure du passage à la retraite entretient avec la période adolescente de complices rapports. L'une et l'autre impactent fortement le statut occupé dans la cité, il est question d'un certain déplacement lequel peut être vécu dans une douloureuse passivité mais aussi, parfois, dans un certain triomphe maniaque. Ces périodes impactent donc les rapports entretenus avec les autres comme avec soi. L'une et l'autre, au-delà du rapport au travail qu'elles ont soit à tenter de nouer soit à dé-nouer, impliquent un travail, donc une transformation. Transformation à laquelle jeune fille et femme en âge assistent sans pouvoir les décider. Toutes deux doivent ainsi « faire avec » c'est-à-dire collaborer avec ces changements, les apprivoiser et les intégrer afin de poursuivre la construction avec eux. Les problématiques du renoncement et de la séparation sont donc particulièrement prégnantes pour la femme vieillissante et pour l'adolescente. L'une et l'autre ne rencontrent néanmoins pas ces problématiques avec les mêmes perspectives d'avenir mais se confrontent indéniablement aux complexes rapports noués avec l'idéal et la nostalgie.

Chapitre premier – Éléments de synthèse

*Ce premier chapitre s'est largement appuyé sur ce que la psychodynamique du travail a pu proposer. Nous avons ici soulevé combien l'investissement de l'*espace-travail *engageait de multiples rapports pouvant conduire à des expériences allant de l'aridité à la fécondité. Qui travaille transforme un « objet-travail » mais parce que cette transformation mobilise sa subjectivité entière, le sujet se transforme également à sa rencontre. Les transformations ainsi générées seront singulièrement différentes selon les rapports noués au sein de l'*espace-travail. *Parce qu'ils mobilisent à la fois la problématique de la reconnaissance, des enjeux de plaisir et de souffrance, d'isolement, des expériences de satisfactions pulsionnelles singulières, ces rapports auront très probablement un impact sur l'expérience psychique du passage à la retraite. Avoir une place à l'intérieur d'un* espace-travail *sous-entend, à la fois, l'investissement d'une scène professionnelle où se déroulent bon nombre de* rencards, *officiels et officieux*, *avec des collègues, supérieurs, destinataires d'un service (etc.) et, à la fois, l'investissement d'un « objet-travail ». Cet « objet-travail » ne viendrait, par ailleurs, pas de nulle part, c'est ce qu'a tenté d'approcher la troisième et dernière partie de ce chapitre intitulée « les origines du travail ». Laquelle a notamment pu approcher les « mystères » de la vocation et de l'orientation. Il nous semble enfin que les origines du travail peuvent se laisser éclairer par les expériences de rencontres et/ou de fixation que tentera de problématiser le chapitre suivant sur la psychosexualité féminine. Pour comprendre l'expérience de détachement propre à la retraite, la question des origines du travail professionnel présente sans nul doute quelque intérêt.*

CHAPITRE DEUX

PSYCHOSEXUALITÉ

Entre rencontres - pénétrations et fixations,

L'Espace intérieur de la femme

I. PASSIVITÉS

a. Situation anthropologique fondamentale

Avec l'asymétrie adulte-enfant, la théorie de la séduction (Freud, 1895) apparaît à J. Laplanche la plus favorable pour appréhender « l'irréductible inconscient » (2001, p. 97). Irréductible, voilà un puissant adjectif qui revient souvent sous la plume de l'auteur pour qualifier l'inconscient. Cette formidable hypothèse, relative à la naissance de la psychanalyse, il semble manquer à S. Freud l'idée de la *généraliser*, de l'étendre, plutôt que de la restreindre ou de l'abandonner. J. Laplanche (1987, 1989) envisage la séduction telle une situation universelle et originaire pouvant se placer au fondement de la relation interhumaine. L'originaire renvoie pour lui à ce qui est présent dès le départ, depuis les origines de l'être humain, ce qui est donc absolument inéluctable, en dehors des contingences. De fait, il est ici question d'une situation anthropologique qui dépasse le seul rapport parents-enfant et peut concerner « un enfant sans famille et un milieu d'élevage absolument non familial » (2001, p.99). En cela, ce que J. Laplanche propose est caractéristique de tout élevage humain. Si les notions de perversion, de perversion polymorphe (Freud, 1905) éclairent la compréhension des origines, bien entendu, il y manquerait néanmoins celles de *communication précoce*, de *message* et de *traduction*. C'est ce que J. Laplanche introduit. Ainsi, la situation anthropologique fondamentale correspond à une séduction généralisée à laquelle l'être humain ne pourrait échapper. Il s'agit d'une relation entre adulte et petit enfant, plus spécifiquement, entre adulte et *infans*. Cette relation unit donc deux protagonistes, un enfant et un adulte, entre lesquels existe un profond déséquilibre, c'est-à-dire une asymétrie fondamentale. Le jeune enfant apparaît démuni de « montages sexuels hormonaux » ou encore d' « activateurs hormonaux de la sexualité » (*Ibid.,* p. 98) et ne parle pas encore. Quant au second, l'adulte, il serait détenteur d'un inconscient pétri de résidus infantiles, c'est-à-dire pervers, selon le sens attribué par S. Freud au sein des Trois essais (1905). Déséquilibre donc, car cette communication première, ou originelle, est infiltrée de messages

confus ; J. Laplanche dit « brouillés » de significations sexuelles, lesquelles sont ignorées de l'émetteur-adulte. Comprise ainsi, la séduction enserre de multiples variantes, différentes chez les deux protagonistes. Pour autant, ce qui retient l'attention de l'auteur semble tenir à « l'essence du phénomène séductif » (1989, p. 332). Le couple passif-actif, cœur du phénomène de cette relation, engage chez l'adulte-séducteur-actif un complément d'expérience, un savoir en plus, propre à son inconscient, par rapport à l'enfant-séduit-passif. Cette situation retient donc la confrontation de deux protagonistes aux positions inégales, aux développements différents puisque l'adulte est « équipé » d'un inconscient sexuel – réactivé à la faveur de cette rencontre – alors que l'*infans* n'en a pas. Plus précisément, l'essentiel de la théorie qu'il propose de reprendre afin de la poursuivre et l'élargir réside dans cet « échange de messages sur le plan conscient-préconscient, parasités du côté de l'adulte, par son inconscient. Et, d'autre part, la tentative de traduction imparfaite par le récepteur, tentative qui aboutit à un refoulement d'une partie du message » (*Ibid.*, p. 104). L'allaitement représente à cet égard une expérience prototypique en ce qu'elle réunit un message contradictoire. Si elle permet l'apaisement d'une tension désagréable, elle favorise également la rencontre d'une excitation adulte potentielle. Ainsi cette expérience quotidienne, concrète, témoigne, de façon tout à fait éloquente, d'un apport adulte à l'enfant chargé de signifiants non-verbaux largement imprégnés de significations sexuelles inconscientes. Comme le propose J. Laplanche, le sein représente un objet d'investissement sexuel inconscient pour la femme. Ainsi perçu par le nourrisson, il est en droit de se demander : « que me veut-il, au-delà de m'allaiter, et, après tout, pourquoi veut-il m'allaiter ? » (1987, p.125). En cela, les messages émis par l'adulte recèlent à la fois un caractère contradictoire mais également énigmatique où tension et apaisement sont mobilisés chez l'enfant. La traduction fonctionne avec le message émis par un autre et renvoie à une séquence de signifiants particuliers, donc à une *adresse*. Ainsi, pour que la traduction existe, elle implique nécessairement l'existence d'un autre qui ait voulu exprimer quelque chose (Laplanche, 1991). Le modèle de la traduction apparaît congruent dans la mesure où l'être humain est être de langage et de communication.

b. Énigme

De tout temps les hommes se sont creusé la tête sur l'énigme de la féminité.
Freud, XXXIIIe *Conférence sur la sexualité féminine*

Au détour d'une conférence d'introduction, voilà que surgit ce fragment freudien. Il s'y exprime l'ancestrale, l'inlassable tentative masculine à vouloir creuser, saisir, approcher le mystère *féminin*. Ladite énigme infiltre d'ailleurs de bien nombreux objets de culture. À l'origine de telles œuvres, ces créateurs peuvent nous apparaître tels des hommes en *quête d'intégration*. Aujourd'hui encore, une telle quête apparaît sous la plume de nombreux hommes d'obédience analytique, tels J. André - *Aux origines féminines de la sexualité* (1995) ; *La sexualité féminine* (2009) ou encore J. Cournut - *Pourquoi les hommes ont peur des femmes ?* (2001) mais aussi J.-B. Pontalis – *Elles* (2007). Travaux sur lesquels nous nous appuierons plus tard pour tenter d'apprivoiser et les accents d'angoisse et l'accent libidinal propres au mystère en question. Le féminin pourrait donc rimer avec énigme. C'est à la toute fin de *Paroles d'hommes* que J. André se rapproche le mieux de notre choix d'exergue :

« Pourquoi devient-*on* psychanalyste ? La question débordera toujours la réponse, mais faut-il se plaindre de la part d'inconnu, d'inconscient, qui demeure enfouie, elle nourrit le désir et l'empêche de l'épuiser. Que fait-il que *je* sois analyste, quels désirs ont cherché de cette manière leur accomplissement ? (…) Les choses pourraient bien s'énoncer ainsi : que peuvent bien dire et penser les femmes lorsqu'elles sont entre elles ? En quoi consistent les mystères de gynécée, ce pays étranger ? (…) C'est toujours le même étonnement, pour l'homme que je suis, de me retrouver dans la peau d'une femme à l'intérieur d'une relation entre femmes. Quelle autre rencontre que le rapport analytique serait susceptible de permettre à un homme de voyager jusqu'à découvrir sa part d'homosexualité féminine ? » (2012, p. 179 – c'est lui qui souligne).

Cette énigme apparaît au fondement de moult objets de culture. Ainsi, Courbet et son tableau *L'origine du monde*. Nous pourrions citer également la filmographie de Jean Eustache de *La maman et la putain* (1973) tentant d'approcher l'inépuisable problématique de l'antagonisme du féminin maternel et du féminin érotique ou encore *une sale histoire* (1977) qui concerne davantage la

question des origines féminines. Un tel inventaire apparaît néanmoins impossible à poursuivre. Il serait à bien des égards, et comme la sublimation, *sans fin.*

c. Œdipe chez la fille

Reprenons maintenant cette énigme avec S. Freud : « Comment la petite fille passe-t-elle de la mère à l'attachement au père, ou, en d'autres termes : de sa phase masculine à la phase féminine (…) ? » (1932, p. 159) En première instance, il tente de circonscrire son questionnement. Ladite problématique semble être le cœur de la XXXIIIe conférence, sinon de l'ensemble de la théorie freudienne sur la sexualité féminine. S. Freud cherche à débusquer les moteurs mais aussi la complexité des passages qui mènent la fille à devenir femme. Il lui incombe deux tâches supplémentaires par rapport au garçon. La première, le changement de zone, du clitoris – actif et masculin – elle devrait se tourner vers le vagin – passif, féminin et récepteur. La seconde, le changement d'objet. Du premier objet, la mère, elle passerait au père pour enfin lui préférer un autre homme que lui. Singulière différence avec le garçon, la première zone érogène directrice – le pénis – resterait inchangée, pareillement dans la situation préœdipienne et œdipienne, l'objet resterait identique. À la continuité du développement psychosexuel du garçon s'opposent donc la préhistoire et l'histoire du complexe d'Œdipe de la fille - bien davantage marquées par le sceau de la *rupture* (André, 2004). Ainsi, l'axe de la différence des sexes oppose à la radicalité de la dissolution chez le garçon, une énigme de la persévérance du complexe d'Œdipe chez la fille. La menace de castration offre au garçon un puissant moteur de sortie de l'Œdipe. De fait, il peut percevoir chez la fille une absence de pénis et craindre de s'en voir privé. Si la mère reste l'objet d'amour privilégié, la reconnaissance de la présence du père auprès d'elle marque l'interdit de l'inceste et entraîne la menace de castration. Les choses apparaissent autrement plus complexes chez la fille.

Le premier changement d'objet – de la mère au père – advient dans un climat de vive « hostilité », de « haine » - parfois inaltérable – marqué par moult « plaintes » et autres « griefs »

(Freud, 1932, p.167). Le puissant reproche adressé à la mère par la fille est celui de ne pas lui avoir donné de pénis. La fille rend ainsi sa mère responsable de cette intolérable absence. Conjuguée à la trahison, la déception infiltre donc le lien à son premier objet d'amour. Aussi, le passage au père est-il teinté de cette amertume à l'endroit de la mère : « le complexe de castration prépare le complexe d'Œdipe au lieu de le détruire ; sous l'influence de l'envie du pénis la petite fille est expulsée de la liaison à la mère et se hâte d'entrer dans la situation œdipienne comme dans un port » (*Ibid.,* p.173). Nous verrons plus loin avec J. André combien cette proposition s'avère néanmoins problématique. Ce passage de la mère au père s'effectue en partie grâce aux motions pulsionnelles passives. Néanmoins, S. Freud le souligne, ce qui pousse initialement la fille vers son père, au-delà de la profonde déception causée par la mère, c'est bien le désir du pénis. Comme le soutient C. Chabert (2005), le plus étrange dans la configuration du complexe d'Œdipe réside dans la complexité de son déclin ; les avancées, les doutes du chercheur S. Freud tout au long de son investigation en témoignent. Or son déclin offre à la vie psychique un immense pouvoir de réorganisation, notamment dans les modalités du traitement de la perte et du renoncement. Changer implique nécessairement le renoncement. Cette potentialité psychique demeure d'une importante capitale à l'heure des multiples passages qui jalonnent l'expérience de la vie humaine. Pour la fille, à l'inverse du garçon, la menace de castration ne vient donc pas engager la même rupture, la même radicalité. De fait, elle n'a pas à craindre de perdre de pénis puisqu'elle n'en est pas pourvue. Elle resterait ainsi dans la situation œdipienne pendant une période plus indéterminée. Plutôt qu'un abandon, il serait question d'un « glissement le long de l'équation symbolique qui va du pénis à l'enfant » (Chabert, 2005, p.149).

Reste qu'en trouvant le père, la fille instaure la mère comme rivale. Le risque est alors de taille, la rivalité instaurée avec la mère implique la perte potentielle de l'amour de ce premier objet et une rétorsion est à craindre. Si la fille rompt difficilement ses liaisons œdipiennes c'est que la menace de perte d'amour est redoublée. Comme le soutient C. Chabert, la fille est « prise dans les filets de l'identification et du choix d'objet narcissiques, elle est également prise dans le choix

d'objet objectal et l'identification narcissique » (*Ibid.* p. 155). Aussi, pour cette auteure, « le modèle féminin répète, dans son infinitude, la contrainte d'un renoncement sans cesse recommencée » (*Ibid.*, p. 155, c'est elle qui souligne). Pour C. Chabert (2003), l'énigme du féminin serait à chercher non pas dans la féminité mais plutôt dans la différence des sexes. Les couples d'opposés, *a fortiori* le couple féminin-masculin, serait le paradigme par excellence de la différence. On le voit, S. Freud s'attache là beaucoup à l'anatomie alors qu'il a pourtant veillé à distinguer la sexualité pragmatique de la psychosexualité. Si un laborieux travail de détachement doit être entrepris par la fille comme par le garçon, la différence des sexes entraîne des conséquences qui sont loin d'être négligeables.

d. Passivité des origines – Passivité féminine

Dans la poursuite des travaux de J. Laplanche (1987), J. André (1995, 1999) propose une nouvelle lecture de la passivité. Il conteste la définition d'un sexe par ce qu'il n'a pas, signe, selon lui, d'une triviale logique phallique : l'avoir ou ne pas l'avoir. Un seul sexe aurait l'honneur de pouvoir faire la différence entre les deux. Entrevoir le complexe de castration comme seule clef de compréhension de la féminité conduit, pour cet auteur, nécessairement à une impasse. Il reconnaît pour autant une certaine unité aux travaux freudiens portant sur le sujet. De fait, la thèse freudienne serait au moins dominante, la clinique quotidienne la confirmerait certainement. Néanmoins, plutôt que de décrire *la* féminité, S. Freud dégagerait davantage les modalités d'inscription de la fille – ou de la femme – dans la problématique phallique.

Aux origines féminines de la sexualité (André, 1995, 1999) cherche à débusquer la prégnance sinon la place de la passivité au sein de la psychosexualité féminine en se détachant d'une trop habituelle centration sur la problématique phallique que S. Freud semble assigner à la femme. Pour J. André, la passivité prendrait la suite d'une toute autre passivité, plus lointaine et plus profonde. Ainsi, le but génital féminin – être pénétrée – serait le prolongement de modalités de satisfactions libidinales bien plus anciennes. Ce que nous avons présenté plus haut de la situation

anthropologique fondamentale proposée par J. Laplanche (1987) prend ici toute sa place. Dans ses premiers temps, l'enfant ne cesse d'être inlassablement pénétré par les soins adultes qui lui sont portés. Effracté, l'enfant ne serait en mesure de métaboliser, d'intégrer, lier, traduire cet excès dont il est la cible. Le moi subit donc en cette heure une réelle invasion, une réelle attaque. Cette situation, pour le moins empirique, est une rencontre, une première rencontre et elle est profondément déséquilibrée. Le moi de l'enfant, alors ébranlé, fait l'expérience d'une détresse. Cette position de l'enfant de l'*Hilflosigkeit*, par rapport à l'adulte, est celle de la passivité originaire. La soumission « au bon désir de l'autre » (André, 2004, p. 4) adjointe à l'expérience d'une passivité inaugurale marquent les origines du sexuel des premiers temps de la vie du nourrisson pour les deux sexes.

On le voit, une continuité se dessine entre position infantile et position féminine. Aussi, comme le soutient J. André : « entre la femme pénétrée et le nourrisson « effracté » par l'amour adulte, le rapport n'est pas simplement analogique : c'est électivement par les orifices du corps (oral, anal, uro-génital) que l'amour/soin pénètre » (*Ibid.*, p. 5).

J. Schaeffer (1997, 2013) associe également la passivité à l'effraction de la pénétration, à l'abus de pouvoir ou encore à l'effacement des limites. Ce qui serait insupportable pour le Moi serait précisément ce qui permet la jouissance sexuelle, ce qui lui fait courir à la perte de ses limites. Elle envisage ainsi une *défaite*, opposée à toute forme de maîtrise, propre à la jouissance féminine, laquelle pourrait s'entendre, c'est son expression, comme une *déliaison non dangereuse*. R. Roussillon voit en ce désir de défaite élaboré par J. Schaeffer, davantage la possibilité d'une introjection de mouvements pulsionnels intenses, rendus tolérables au regard de la place qu'ils occupent au sein de la relation primitive. Cette tolérance implique certaines conditions propres à ladite relation primitive et, notamment, de la valeur messagère, donc symbolique des excitations générées. C'est ainsi de cette qualité que l'excitation peut devenir poussée constante. Pour cet auteur « la réceptivité première de la mère aux élans motions pulsionnelles et affects de son bébé fournit ainsi une première matrice au féminin » (2007, p. 291).

Pour autant, il faudrait se garder d'associer jouissance et orgasme. Si l'orgasme demeure au service de la liaison, comme le plaisir – la décharge permettrait le retour à l'ordre du moi – il s'agirait d'un tout autre vécu pour la jouissance. Aussi, la jouissance implique une forme de risque. Le moi serait d'ailleurs susceptible de la tenir pour objet de haine. C'est pourtant au prix de ce risque que le moi peut s'accroître, se transformer, comme paré de nouvelles représentations affectées et gagner en « chair psychique » selon l'expression de F. Villa (2010, p.3). Paradoxalement, l'orgasme mettrait fin à la montée de jouissance. Comme le précise R. Roussillon, le spasme de l'orgasme témoigne « à la fois de l'introjection pulsionnelle mais en même temps de ce qui en annonce la fin, voire la provoque » (*Op. cit,* p. 286).

e. L'angoisse de perdre l'amour de la part de l'objet

Les femmes connaissent alors le prix de l'amour
et en jouissent avec la crainte de le perdre :
alors leur âme est encore belle
de la jeunesse qui les abandonne,
et leur passion va se renforçant toujours
dans un avenir qui les effraie
Balzac, *La femme de trente ans*, 1842

J. André (2004) avance combien l'angoisse de perdre l'amour de la part de l'objet correspond à la plainte des femmes en analyse : « il ne me désire plus » ; « il ne m'aime plus ». Ces plaintes sous-entendent le pire, elles disent : « plus jamais ». L'angoisse, il en est ainsi, irait toujours avec quelque exagération. Elle serait également la variante primitive de l'angoisse, aucun nourrisson ne pourrait s'en départir. Qu'est-ce qui permettrait ainsi de qualifier de féminine cette forme de l'angoisse ? Comment justifier ce rapprochement avec une expérience aussi primaire que traumatique ? Comme nous l'avons avancé plus tôt, le double changement d'objet à laquelle la fille est contrainte pourrait potentiellement nous éclairer. Si S. Freud (1932) envisage ce passage de la mère au père tel un soulagement – association au port, au havre de paix – il ne met

pas en lien ce changement d'objet avec l'angoisse. Moins encore avec sa proposition selon laquelle : « C'est précisément chez la femme que la situation de danger de la perte d'objet semble être restée la plus efficiente (…) la perte d'amour de la part de l'objet » (1926, p. 258). J. André relève ainsi ces éléments et se propose d'entrevoir une « irruption de l'angoisse » (*Ibid.* p. 144) à l'endroit du changement d'objet. Pour lui, les réponses freudiennes permettant d'approcher la singularité de l'angoisse féminine se trouvent moins dans ses textes traitant de la féminité que sur ceux problématisant l'angoisse. Ainsi, pour J. André, « l'angoisse féminine de la perte d'amour est le prolongement de l'angoisse du nourrisson (…) parce que l'être-pénétré, qualifiant la position féminine, est avec l'être-effracté qui définit l'ouverture du premier enfant à la vie psychosexuelle, dans un rapport de superposition. Cette féminité première du tout petit enfant (garçon y compris), on peut la qualifier de pré-féminité s'il on veut, au sens où elle n'est pas encore prise et posée dans la différence des sexes. La féminité, à proprement parler, suppose que soient mises en corrélation l'intrusion séductrice, traumatique et fondatrice de la vie sexuelle avec la pénétration du pénis paternel » (*Ibid.,* p. 145). Ces deux situations appellent ainsi à l'ouverture et à l'intrusion de quelque autre, à l'ouverture et à l'outrance, à l'ouverture et à l'excès, à l'ouverture et au débordement. Éminemment marquées par la passivité pulsionnelle, ces situations impliquent nécessairement le primat de l'autre et l'angoisse de perdre son amour / soin.

La plainte féminine marche ainsi main dans la main avec une ouverture à l'autre et ce malgré le risque de perdre son amour, ce risque étant d'une certaine façon accepté ou consenti. J. André relève un passage de la théorie freudienne empreint d'une intuition associant ces deux sortes d'ouvertures : « Les érotiques sont des personnes dont l'intérêt essentiel – la part relativement la plus grande de leur libido – est tourné vers la vie amoureuse. Aimer, mais spécialement être aimé, est pour eux le plus important. Ils sont dominés par l'angoisse de perdre l'amour et sont ainsi particulièrement dépendants des autres qui peuvent les frustrer de cet amour » (Freud, 1931, p. 157).

f. Pénétration, masochisme et féminité

La passivité pulsionnelle implique le souhait ou plutôt le désir d'être passive, elle se trouverait donc bien au-delà d'une relative soumission à la pénétration. Il serait ainsi question d'entrer dans une relation de passivité avec le père, il s'agit là d'une identification à la femme du père au cours de la scène primitive. Le fantasme *un enfant est battu*, c'est-à-dire être fustigée par le père, est susceptible d'occuper une place première. La deuxième phase de ce fantasme décrite par S. Freud (1919) envisage une équivalence entre fustigation et amour où être battue et aimée auraient partie liée. La traduction qui en découle est la suivante : si mon père me bat c'est parce qu'il m'aime. Cette seconde phase comprend un très fort degré d'érotisation et peut être envisagée comme la traduction possible du fantasme de séduction père-fille. À de nombreux égards, le masochisme apparaît telle une découverte éminemment scandaleuse où c'est souffrir qui fait plaisir. S'il est toujours nécessaire de prendre en compte la bisexualité psychique, une circulation dynamique entre analité, sadisme et activité d'une part, et oralité, masochisme et passivité d'autre part, on voit combien les représentations associées à cette deuxième phase du fantasme de fustigation d'un enfant sont les racines du masochisme féminin. Une proximité entre position infantile et position masochiste se révèle là : le masochisme féminin est associé aux représentations fantasmatiques propres à la position féminine comportant une dimension sacrificielle certaine : être battue, subir le coït et accoucher (Freud, 1925). J. André le soutient : « Notre hypothèse concernant la psychogénèse de la féminité comme élaboration de la position intromise, naturellement passive, de l'enfant par rapport à l'intrusion adulte, cette hypothèse parce qu'elle associe jouissance et pénétration/effraction, soutient le caractère à la fois nécessaire et primitif du lien entre masochisme et féminité » (*Ibid.,* p. 127). Cette perspective permet ainsi à l'auteur de dégager plusieurs niveaux d'élaborations propres au lien unissant le masochisme à la féminité. Le niveau du conflit œdipien, le plus élaboré, est marqué de culpabilité. Celle-ci renvoie d'une part à la culpabilité vis-à-vis de la mère, d'autre part, au coût que représente la transgression mais encore à la manière dont la fille prend à son compte la faute du père

séducteur. Au niveau maintenant infantile, le couple formé par le masochisme et la féminité serait pour l'auteur relatif à la constitution de l'inconscient.

g. L'attente, une douloureuse excitation

Ne verses-tu jamais, en tout bien tout honneur,
De jolies pensées interlopes ? (…)
Penchée sur tes travaux de toiles,
Les soirs de vague à l'âme et de mélancolie,
N'as-tu jamais en rêve, au ciel d'un autre lit,
Compté de nouvelles étoiles ?
N'as-tu jamais encore appelé de tes vœux
L'amourette qui passe qui vous prend aux cheveux ?
Barbara*, Pénélope,* 1960.

Portée par une vibration impatiente, l'attente indique une « tension vers ». Comme le précise A. Gutmann, le latin *attendere,* de ad (à) et *tendere* (tendre) révèle un mouvement tourné vers l'objet. Cela peut ainsi signifier « pâtir, souffrir parfois, supporter en tout cas un temps ralenti, alourdi et pourtant instable et incertain » (1994, p. 75) où sont mêlés « le désir, l'espoir de ce qui est à venir » (*Ibid.)* dans la quête angoissée d'une satisfaction potentielle sinon incertaine.

Si nous tenons à donner droit de cité à une réflexion sur les rouages potentiels de l'attente, c'est bien parce que l'expérience de la retraite est susceptible de les convoquer. Chez bien des femmes, l'élaboration de la fin de l'heure professionnelle paraît dialectisée avec l'attente. Dialectique qui donne place à des *scenarii* fort pluriels, de la vertigineuse représentation de n'être dorénavant plus attendue sur la scène professionnelle à celle – déçue – d'une reconnaissance, d'un accomplissement laissé en souffrance, en passant par celle, longue, douloureuse, d'enfin pouvoir se délester d'un trop encombrant « objet-travail » afin d'aller enfin investir ailleurs. Mais le temps qui passe file, et à toutes jambes encore, il est alors affaire d'urgence. Urgence des

dernières jouissances espérées, il s'agit alors de ne pas se laisser toucher de trop près par de potentielles réminiscences du temps qui ne passe pas. C'est maintenant ou jamais !

Pour E. Sechaud : « attendre, c'est vivre le temps au féminin, temps essentiellement cyclique, ponctué d'espoirs, de déceptions, de renoncements. » (2005, p. 1342). Avec L'Odyssée, J.-B. Pontalis (2007) entrevoit les multiples figures que revêt pour lui la femme. L'Odyssée d'Homère propose, en effet, celle de l'amante qui offre l'immortalité, souhaite maintenir l'homme captif, hors le monde et hors le temps. Celles, séductrices et dangereuses, des sirènes, auxquelles il faudrait se garder de succomber. Elle est aussi Pénélope, celle que chante Brassens, lui-même plus tard repris par Barbara. Ces paroles, qui semblent témoigner d'une certaine incompréhension à l'égard de l'attente, invitent ici Pénélope à de « jolies pensées interlopes ». Dans ce texte, si l'attente de Pénélope laisse Barbara interdite, l'ensemble de son œuvre semble pourtant pétri d'une tentative à intégrer les modalités de l'attente. *Dis, quand reviendras-tu* se passe de commentaire…Y aurait-il dans l'attente quelque chose de scandaleux ? Ce scandale potentiel, celui d'une importance de la place laissée à l'objet tient probablement à la passivité qu'elle implique. L'attente apparaît telle une modalité indissociable de l'angoisse de perte de l'amour de la part de l'objet. L'attente de Pénélope est envisagée par M. de Azambuja comme une disponibilité psychique singulière qu'il oppose aux modalités psychiques associées aux figures de l'amazone ou de la guerrière. Tout se passe comme si Pénélope se tenait prête à *accueillir* Ulysse, comme si elle avait pu, en elle, « trouver – créer » cet espace psychique propre à l'accueil d'un autre, différent d'elle. Une telle possibilité témoigne, selon l'auteur, d'un renoncement au monde de la totalité. À l'inverse, le monde de l'Amazone, de la guerrière, serait lui marqué par une inlassable répétition, une façon de « renoncer au renoncement » (2003, p.133) un refus de l'altérité et, bien entendu, de la passivité. Avec la figure de l'Amazone et celle de Pénélope, deux modalités singulières de rapport à l'objet peuvent se laisser deviner et pourraient, sans doute, nous éclairer dans la compréhension des positionnements psychiques des femmes à l'heure du

passage à la retraite. Si Pénélope nous propose une figure passive, celle qui attend et se souvient, l'Amazone, au contraire, s'acharne à demeurer, coûte que coûte, active, indépendante et autonome. Elle est une femme qui va de l'avant ! Il y a, dans cette seconde figure, quelque chose qui nous rappellerait presque l'idéologie du bien vieillir dans sa tenace volonté à vouloir abraser le négatif. Pénélope, elle, n'oublie pas, ne cesse de tisser et détisser sa toile de sorte que son *métier à tisser* pourrait s'envisager tel un objet intermédiaire malléable, un objet négatif. Comme le remarque J.-B. Pontalis (*Ibid.*), cette activité de tissage signe son refus de la séparation. À travers l'inachèvement de sa toile, elle maintient le fil qui l'unit à Ulysse. Si Pénélope est une figure de l'attente, Ulysse serait, quant à lui plutôt du côté, non pas de l'absence, mais de l'*absent*. I. Papadopoulo-Belmehdi envisage, elle, l'*Odyssée* tel un tissage de deux attentes évoluant en parallèle, un « entrecroisement d'attentes dont le point convergent, la force catalysante, est Pénélope (…) elle fera de l'attente féminine une activité épique » (1994, p. 108). Si Ulysse, lui aussi, attend, on sait combien cette « attente » est peuplée de bien des rencontres avec les femmes. J.-B. Pontalis se propose ainsi d'imaginer le discours intérieur de Pénélope, traversant l'attente : « Pourquoi tarde-t-il à revenir ? Sans doute a-t-il connu, peut-être même aimé, pendant ces années d'absence, d'autres femmes, plus jeunes (…), plus belles ? » (*Ibid.*, p. 88). On le voit, les pensées prêtées par le psychanalyste à Pénélope, envisagent la figure sinon *les* figures de rivales potentielles. L'attente d'un autre ne pourrait jamais tout à fait se départir de représentations d'objets rivaux. Annie Ernaux propose un texte éloquent pétri par l'attente d'un homme dont les figures de rivales fantasmées sont loin d'être absentes :

> « (…) je ne suis pas allée à une inauguration où il était invité, obsédée cependant toute la soirée par cette image de lui, souriant et empressé auprès d'une femme, de la même manière qu'il avait été avec moi quand nous avions fait connaissance. Ensuite quelqu'un m'avait dit qu'à cette soirée il y avait deux pelés un tondu. J'étais soulagée, me répétant cette expression avec plaisir, comme s'il existait un rapport entre l'atmosphère d'une réception, le nombre de femmes invitées et ce qui ne dépendait que du hasard de la rencontre – alors qu'une seule femme suffisait –, que de son désir à lui, ou non, de la draguer. » (1991, p. 46)

P. Fédida invite ainsi à distinguer *absence* et *absent*. L'absent serait « une figure du retour » et, parfois, « l'objet de haine de l'amour », l'auteur l'envisage même comme le destinataire de l'écrit, voire *sa cause* (1978*,* p. 7 ; c'est lui qui souligne). Cité plus haut, *Passion simple* d'Annie Ernaux en propose un exemple paradigmatique. L'absence pourrait donner à l'objet un contenu propre, un territoire psychique particulier, associé quelquefois à la douleur. « Tout était manque sans fin, sauf le moment où nous étions ensemble à faire l'amour. Et encore, j'avais la hantise du moment qui suivrait, où il serait reparti. Je vivais le plaisir comme une future douleur. » (*Ibid.,* p. 45). Étrangement, l'absence peut susciter, pour le sujet qui l'*endure*, l'expérience de l'excessif voire du *trop-plein* (Fédida, *Ibid.,* p. 8), comme si la réalité psychique était encombrée de son objet. Il s'agirait là d'une sorte de violence dans le silence, se situant sans doute à l'opposé du vide. Le vide renvoie quant à lui à l'impossibilité de « constituer un espace en un temps de narration » (*Ibid.,* p. 50), démuni de projet, il se découvre « du retrait de l'absence » (*Ibid.,* p. 198). Le vide s'oppose ainsi au jeu qui permet à l'absence d'avoir lieu. De fait, pour P. Fédida « jouer est donner un espace à l'absence à partir d'une présence qui en signifie le temps » (*Ibid.*, p. 121). Si cette remarque, à propos du jeu de l'adulte, fait écho à l'espace analytique, elle ne s'y réduit pas et peut également s'en rapporter à bien d'autres, à l'espace du rêve notamment, ou encore à celui de la métaphore comme espace de jeu – car jouer implique la métaphore de façon certaine. Quel rapport peut-il se nouer avec l'absence ? Haine ou rivalité : le jeu de l'absence mobilise l'amour mais « l'absence est un luxe psychique qui n'est pas donné à tout le monde » (André, 2015, p. 70).

Ainsi, l'ouvrage de Pénélope pourrait davantage nous apparaître être comme un jeu. Un jeu où, tour à tour, seraient tissées les métaphores de l'attente, du doute, de l'angoisse, de l'espoir, de la figure de l'absent. De là, une question surgit : ce tissage métaphorique pourrait-il être pensé comme espace du rêve ? Nonobstant, comme l'affirme un fragment tiré du *Roman de la Rose* : « L'attente attise la passion des amants, *à condition qu'elle ne soit pas trop longue* » (v. 13665 à v.13666). Il apparaît impossible de mesurer, dans l'absolu, le temps de l'attente. Une telle entreprise mérite

bien sûr de se référer à la temporalité psychique propre à la réalité intérieure. À quel moment une attente peut-elle s'apparenter à une impossibilité psychique à consentir au renoncement ?

h. Entre attente et renoncement, Coulisses du traitement de la perte

Nous avons pu mettre en avant combien la psychosexualité de la femme était susceptible de rencontrer bien des obstacles du fait d'une contrainte répétée au renoncement (Chabert, 2005) laquelle peut s'adjoindre à la plus vive angoisse (André, 2004). Renoncer à un objet œdipien implique nécessairement le risque de perdre son amour. Ainsi, à « trop » attendre un objet de désir inaccessible – ou qui se refuse / déçoit – interroge au premier chef l'organisation œdipienne sous-jacente et la capacité à renoncer. On sait notamment, comme a pu le mettre en avant H. Danon-Boileau (2000), combien cette capacité est intensément sollicitée à la faveur du vieillissement et, de fait, se révèle tout autant importante à l'heure du passage à la retraite où la femme est mise à l'épreuve dans ses capacités à désinvestir tant l'objet-travail que la scène professionnelle. Que ces objets aient été associés à une expérience où l'accent se déplace de l'aridité à la fécondité, au gré des aventures singulières, passer à la retraite met sur le métier *la capacité à se détacher de* et à *se ré-attacher à*.

Le renoncement renvoie au travail de deuil (Freud, 1915) et implique la soustraction de l'investissement libidinal porté sur un objet pour un réinvestissement libidinal en un autre objet. B. Verdon précise qu' « il s'agit d'une possibilité de dépassement qui ne consiste pas à céder sur la singularité et la légitimité de son désir propre, mais à trouver ailleurs que dans les objets perdus ou inaccessibles des sources de plaisir avec lesquels l'expérience de satisfaction peut être de grande valeur » (2013, p. 79-80). De fait, la confrontation douloureuse à l'ambivalence propre au renoncement ne va pas de soi. Si la problématique œdipienne se révèle structurante, un lien peut advenir entre représentation de la perte (ou de la déception) et affect de tristesse. Avec le concours des identifications hystériques, la mise en place d'un tel lien instaure une dynamique de

déplacement pulsionnel permettant l'investissement d'un nouvel objet. Du reste, comme le montre Benoît Verdon (2004), il est des moments de crise où la mise en place de ce lien, comme le déplacement pulsionnel sur un nouvel objet d'investissement, donnent lieu à un traitement narcissique de la perte. Cette modalité du traitement de la perte témoigne d'un impossible renoncement à l'objet perdu ou décevant. L'auteur soulève combien un état de crise peut se révéler susceptible de raviver certaines fragilités du traitement de la perte jusqu'à exacerber avec force « l'excitation déroutante conséquente, la question prégnante de la défaillance et de la perte de l'objet, de l'injustice d'un amour non partagé, d'un défaut de confiance en la capacité de restaurer l'objet décevant et attaqué, d'une mise à mal des assises narcissiques » (2004, p. 319). Ici les identifications hystériques ne sauraient jouer leur rôle fécond à la fois dans le cheminement élaboratif et dans le déplacement pulsionnel. Si un tel repli peut être observé, il demeure néanmoins transitoire dans les organisations névrotiques.

Trop attendre pourrait aussi rimer avec l'ombre, celle de l'objet, tombée sur le moi. Pour J.-B. Pontalis, l'expression freudienne : « l'ombre de l'objet est tombée sur le moi » (1915) serait si forte et si profonde qu'on ne pourrait jamais en épuiser le sens. L'image est si frappante qu'elle pourrait contenir l'énigme même de la mélancolie. L'auteur y entrevoit une « ombre portée de la mort » qui serait « la mort au travail (…) active dans le creux d'une âme soudain devenue inanimée » (2003, p. 22). Tout se passe comme si la mort s'était emparée de quelque idéal tenant lieu de passion, le sujet serait ainsi voué à un « exil définitif » (*Ibid.*), tout entier envahi par l'ombre. La psychosexualité féminine apparaît donc très fortement marquée par la complexe tension entre une potentielle capacité d'attente d'un autre, inhérente à la passivité – capacité à jouer avec ses objets intérieurs, à les « habiter », à les déployer – propre à la névrose de transfert et une certaine difficulté à renoncer à l'objet quand il est perdu, inaccessible, décevant ou lorsqu'il se refuse. C. Chabert (2003) a notamment travaillé la question du féminin mélancolique pour appréhender la clinique des fonctionnements narcissiques et des fonctionnements limites de

jeunes femmes adultes. Ainsi dégage-t-elle les impasses potentielles de l'identification narcissique. Essentiellement à l'œuvre dans le processus mélancolique, marquées par un abandon de l'investissement d'objet, de telles impasses révèlent une identification à l'objet perdu engageant une perte du moi. Les représentations de perte et de renoncement seraient là associées à de l'*insupportable* ; elles ne peuvent donc être portées, supportées, entre autres par le concours du masochisme primaire gardien de la vie. Une lutte active contre de telles représentations serait alors engagée. Les différences entre sujet et objet seraient là difficilement appréciables. Tout se passe comme si les désirs de chacun étaient mêlés, confondus. Cela nous conduit maintenant à aborder la déception dans son lien avec le traitement de la perte et la sublimation.

i. Attente déçue - Déception – Sublimation

Je me posais la question :
Est-il vrai que la déception
a toujours partie liée avec l'attente ?
J.-B. Pontalis, *En marge des nuits,* 2010, p. 104

Un succinct courriel annonce la fin, son amant la quitte par une procédure quelque peu cavalière[25] :

« Sophie,

Cela fait un moment que je veux vous écrire et répondre à votre dernier mail. En même temps, il me semblait préférable de vous parler et de dire ce que j'ai à vous dire de vive voix. Mais du moins cela sera-t-il écrit. (…) Lorsque nous nous sommes rencontrés, vous aviez posé une condition : ne pas devenir "la quatrième". J'ai tenu cet engagement : cela fait des mois que j'ai cessé de voir "les autres" (…). Je croyais que vous aimer et que votre amour suffiraient pour que l'angoisse qui me pousse à toujours aller voir ailleurs et m'empêche à jamais d'être tranquille et sans doute simplement heureux et "généreux" se calmerait à votre contact (…) J'aurais aimé que les choses tournent autrement. **Prenez soin de vous**. »

[25] « Prenez soin de vous » Exposition de Sophie Calle, BnF, site Richelieu 2008.

À la réception dudit courrier, Sophie Calle choisit de *prendre au mot* son amant : c'est-à-dire *prendre soin d'elle*. Que faire ? Comment prendre soin d'elle ? Quelle solution psychique va-t-elle alors mobiliser pour tenter d'y parvenir ? L'artiste s'autorise une démarche des plus surprenantes et des plus inattendues, à l'image sans doute de l'humour qui la caractérise. Celle-ci sera non moins à l'origine d'une exposition portée en 2008 au site Richelieu de la Bibliothèque Nationale de France. Sophie Calle sollicite ainsi de nombreuses femmes reconnues pour leurs talents des plus curieux aux plus inouïs, artistiques ou intellectuelles, vieilles et jeunes. Elle invite ainsi l'ensemble de ces femmes à se joindre à une sorte de travail sublimatoire étendu autour du traitement de la perte d'amour et propose une aide à la traduction dudit mail. Sophie Calle tente de réunir autour de sa douleur et plus encore, de sa déception, des femmes afin que ces dernières puissent *tisser ensemble*, allier leurs ressorts de créativité. Cette démarche – presque impertinente – audacieuse vise ou s'essaie à une *transformation* de la douleur de perte d'amour en une tentative d'intégration collective. Il s'agit là d'une co-création d'un objet de culture ayant pour racine la douleur d'amour. Cet objet présente également toutes les modalités de l'objet en partage présentées en introduction. De fait, il est question d'un partage entre Sophie Calle et celles qu'elle appelle à œuvrer à ses côtés - ou plutôt *avec* elle - et d'un partage avec celles et ceux qui vont recevoir cet objet de culture tissé d'éléments assez disparates. Tout se passe comme si Sophie Calle avait *demandé* à ces femmes de *porter* sa douleur en les invitant à s'identifier à cette déception douloureuse. Bien qu'elle soit intime et singulière, cette déception est susceptible de faire écho à bien des histoires subjectives. Son exposition avait ceci d'étonnant : dès l'entrée, les passantes et passants recevaient une feuille de papier où était inscrit le courriel qui figure ici en fragment. Un tel accueil portait l'allure d' « invite soudaine à l'identification ». À peine pénétrait-on dans l'espace de la BnF que le courrier était donné, d'un coup, dans toute la nudité et la froideur d'une page où se suivent des caractères imprimés. Il ne restait plus qu'à se rendre auprès de chaque fragment de l'œuvre qui parsemait l'espace. Entrepris par Sophie Calle, ce travail de la sublimation sur la déception nous invite à poser la question suivante : s'agit-il d'un traitement

narcissique de la perte ? « Toute sublimation, soutient J. André, est pour l'amour du moi – ce qui n'exclut pas qu'elle puisse être simultanément pour l'amour d'un autre » (2005, p. 1477). À certains égards, le support du traitement de la perte concerne les enjeux de la sublimation, cette sublimation était néanmoins aussi un *appel*. Appel à des objets-autres, semblables, des « sœurs humaines », appel à œuvrer, appel à porter la douleur en vue d'une *transformation collective*. Ce travail est une proposition de figuration auquel chacun, et à un niveau différent, est invité à se représenter la perte ou la déception et à y associer une gamme d'affects – douleur, tristesse, colère, culpabilité ou bien honte. Cette œuvre commune peut, dans le meilleur des cas, permettre un approfondissement des objets intérieurs, un approfondissement du creux. Ce creux n'est pas l'abîme mais plutôt un espace psychique offert à l'absence et à la douleur, témoin d'un travail d'intégration progressivement en train de se faire, un *work in progress*. Ce travail peut potentiellement correspondre à une conversion, celle de la perte en absence que J.-B. Pontalis (2003) associe au chagrin, une forme d'adoucissement de la douleur. Le chagrin ne s'oppose pas à l'oubli mais il redonne aux représentations, aux affects, un regain de mouvement leur permettant de ne pas rester accrochés à l'objet décevant ou perdu. On le pressent, la question d'une attente déçue associée à la sublimation est susceptible de se révéler tout à fait opportune pour penser ce qui peut se jouer chez une femme qui passe à la retraite. Bien souvent, l'attente déçue coïncide avec le face à face vertigineux propre à l'heure venue de la retraite où tendent à insister les problématiques psychiques liées au vieillissement, lesquelles réclament à l'appareil psychique une mutation de quantité en qualité psychique. De travailleuse *active* à retraitée, de mère à grand-mère, la retraite sonne l'heure du *déplacement* – qui n'est pas toujours psychique – les repères connus se déchaînent et d'autres doivent être trouvés-créés. L'investissement d'un objet sublimatoire, potentiellement mis en partage, et surtout s'il se présente telle une inédite trouvaille, ne pourrait-il pas proposer, dans certaines circonstances, une issue possible au passage ? Nous suivons volontiers J. André quand il avance que la sublimation peut s'entendre comme une *sexualisation* où la sexualité infantile se *mêle* « de ce qui ne la regarde pas, d'investir des domaines

que personne ne songerait à définir comme sexuels, de profiter de sa plasticité pour combiner ses forces à d'autres que les siennes » (2005, p. 1478-1479). La sublimation non seulement transforme et œuvre mais elle *s'adresse à* et impose son exigence de liaison. Dès lors qu'elle s'adresse et instaure des rencontres avec l'autre comme avec le socius, la sublimation est en mesure de se hisser au *Kulturarbeit*. Rappelons que l'aspiration du travail de culture tient au souci d'honorer la vie (Dejours, 2014, 2015).

Ainsi, l'investissement sublimatoire pourrait-il potentiellement permettre, en créant des formes inédites, une tentative de travail sur les représentations non seulement de soi mais aussi de l'objet et, partant, se révéler tel un tissage « *pénélopien* » concourant à l'intégration psychique lequel peut, parfois, être mis en partage.

II. LIEUX - CREUX

a. D'un sombre espace

Pour aborder ce que S. Freud appelle « le continent noir », nous nous tournerons en premier *lieu* vers des voix féminines, des « féministes autres », telles Xavière Gauthier, Marguerite Duras ou encore Annie Leclerc. Comme le note, entre autres, A. Anzieu (1989), il s'agit de travaux – elle se réfère ici à Hélène Cixous, Michèle Montrelay et Luce Irigaray – à la tonalité plus ou moins revendicatrice selon les auteures dont le postulat est d'avoir le droit d'être femme et d'écrire « en femmes ». Aussi n'est-elle pas sans exprimer un certain embarras face à ce type de travaux : « leurs interrogations et les réponses qu'elles apportent m'ont placée moi-même dans une grande perplexité, du fait de ma propre situation d'analyste, donc amenée à manier le langage dans des conditions particulièrement précises. Il se trouva donc que je fus entraînée à me sentir de plus en plus en proximité du noyau de pensée féminine et de ses questions » (1989, p. 75). A. Anzieu interroge plus loin une dialectique potentielle entre reproduction génitale et reproduction linguistique. Mus par la bisexualité psychique, si l'homme et la femme doivent promouvoir une

égalité sociale entre les sexes, au-delà des caractères sexuels secondaires, ils se distinguent selon l'auteure dans l'organisation linguistique. Pour elle, « le discours féminin représente la pensée d'un intérieur, récipient / contenant » (*Ibid.*, p. 74) qu'elle se propose d'opposer au discours de l'homme, chez lequel « on peut reconnaître aisément que puissance verbale est équivalent de puissance phallique » (*Ibid.*, p. 75). De 1976 à 1981, Xavière Gauthier propose ainsi une revue *différente*, elle choisit de l'appeler *Sorcières*. Titre quelque peu audacieux, au nom plutôt séduisant sinon obscur qui sans ambages interpelle le lecteur. Elle argumente ainsi *Sorcières* au début du premier numéro : « parce qu'elles dansent » ; « parce qu'elles chantent » ; « parce qu'elles jouissent » ; « parce qu'elles vivent ». Avec A. Anzieu, on ne peut qu'acquiescer à la coloration légèrement revendicatrice en découvrant la suite de cet argument : « Si la figure de la sorcière apparaît comme méchante, c'est qu'elle est, de fait, un danger pour la société phallocratique. Nous sommes, de fait, un danger pour le pouvoir mâle, un danger pour cette société édifiée sur la mise à l'écart (…) de la force féminine (…) je propose ici *Sorcières* comme un point d'ancrage historique, immense révolte politique du passé, sans doute, mais aussi et surtout comme un mouvement présent essentiellement tourné vers l'avenir » (Gauthier, 1976, p. 4). On le voit, la tonalité de l'argument s'apparente quelque peu au féminisme « habituel », le discours est empreint de conquête sinon de révolte adressée aux hommes. Cependant une précision, et pas des moindres, mérite d'être faite. Il ne s'agit pas là, loin s'en faut, de défendre une égalité envers et contre tout avec les hommes mais bien de postuler que des différences entre les sexes existent et qu'elles peuvent être intéressantes à qui veut bien les reconnaître : « Faut-il que le système phallocratique soit prégnant pour que les femmes aient douté d'elles-mêmes au point de réclamer une égalité (?!) avec les hommes ! Faut-il que notre aliénation soit grande pour que nous puissions un instant songer à ressembler aux hommes » (*Ibid.*). La revue *Sorcières,* malgré son accent parfois évident de revendication féministe, est au contraire pensée pour dire et approcher les singularités féminines tel « un lieu ouvert pour toutes les femmes qui luttent en tant que femmes, qui cherchent et disent (écrivent, chantent, filment, peignent, dansent, dessinent,

sculptent, jouent, travaillent) leur spécificité et leur force de femme » (*Ibid.,* p. 5). Si le lieu, cette portion délimitée de l'espace, sera plus tard repris nous pouvons déjà avancer que travailler suppose l'investissement, et presque quotidien, d'un lieu du dehors lequel peut parfois correspondre à un *second chez soi* quand bien même il soit parfois, tout à fait, inconfortable. Interroger ce qui fait potentiellement *lieu* chez – si ce n'est en – la femme n'est, là encore, pas déconnecté de notre objet de recherche. La retraite soulève la problématique du retrait, celui d'un lieu, d'un espace, lequel correspond toujours à un investissement fort singulier. Le lieu du travail se retire et le lieu du chez-soi – *home* et corps – apparaît soudainement bien inquiétant à son occupante. L'obligation d'une tension rythmique entre espace du dedans et espace du dehors (métro – boulot – dodo) n'est dorénavant plus de mise. Au gré de notre déploiement théorique quant au creux, nous avançons, pas à pas, vers l'expérience féminine propre à l'inédit et étrange écoulement des premières périodes.

b. Fable du sang et différence des sexes

Quand le sang coule, c'est un repos.
Ouverte, tranquille, tu te laisses aller.
Des douleurs sont là, curieusement peu localisables.
Des douleurs remuantes, baladeuses.
Des douleurs ?
Qui a dit « douleurs » ?
Ce n'est pas ce mot-là.
Plutôt une tension,
Une attention extrême aux mouvements intérieurs.
Et une fébrilité, endormie, engourdie, cotonneuse.
(…) ça déplace ton centre de gravite.
Xavière Gauthier, *Monstrues,* 1977

Le sang apparaît tel un liquide du corps plus spécial que tout autre ; sa circulation est vitale car elle permet le flux et le reflux de la respiration donc l'irrigation des organes vitaux. Le sang participe à la musicalité de l'intérieur, il rythme, sans qu'on puisse en saisir la complexité la

cadence du corps. Pour autant, le sang condense également des représentations familières, et plus encore des représentations où se mêlent, tour à tour, l'inquiétant et l'étrangeté. Cette pluralité de représentations est justement soulevée par X. Gauthier. Si son néologisme *monstrues* suppose l'inquiétant, les quelques lignes choisies révèlent bien une expérience affective, de souplesse et d'appropriation, de musique corporelle presque, pouvant être entrevue comme un déplacement du centre de gravité laquelle renvoie aux singularités des mouvements du creux. Interroger la « trame rouge qui *se file* de mère en fille et dans l'Histoire » (*Sorcières*, 1977) ne va pas de soi. Nous sommes là bien d'accord avec J. Morel Cinq-Mars, écrire sur le sang des femmes est une entreprise quelque peu risquée ou en tout cas fort laborieuse. Sans conteste, on aborde ici les thématiques de l'immaîtrisable et du tabou. La difficulté à penser ensemble le « scandale » de l'antagonisme du féminin érotique et du féminin maternel enserre probablement ce tabou dont est l'objet le sang menstruel. Si le sang périodique permet de penser une temporalité propre de la femme, il permet sans nul doute d'approcher la différence entre les sexes laquelle n'est pas aisée à appréhender. Les femmes saignent de façon périodique, à l'image du retour de la lune, du retour des saisons, du flux et du reflux des marées. Ce sont les sœurs du destin, les Moires, qui seraient à l'origine de ce réglage temporel du féminin. « Gardiennes des lois périodiques de la succession temporelle » (Schaeffer, 2005b, p. 39), elles imposent des *règles* différentes aux hommes et aux femmes. Les hommes ne connaissent pas cet écoulement troublant, passif et cyclique, depuis leur corps propre. Au gré d'une découverte fortuite, celle d'une scène intime et cachée, ils peuvent demeurer interdits, appréhender voire même un jour apprivoiser cette différence dans la rencontre avec une femme. La québécoise J. Morel Cinq-Mars l'atteste : « le sang qui va et revient dit qu'il est des femmes dont le corps n'est pas celui des hommes et qu'elles sont dans un temps qui n'est pas tout à fait celui des hommes et que si la différence n'est pas immense, elle n'est que plus précieuse » (2005, p. 24). Les toutes premières règles marquent un passage ouvert sur l'inquiétante étrangeté ; les quelques gouttes associées à la « première fois » tout autant. L'apparition du liquide rouge révèle l'entrée dans l'antagonisme féminin érotique

maternel - féminin maternel. J. Schaeffer (2005b) associe ce tout premier écoulement à la castration rouge. L'heure de la puberté correspond pour beaucoup à l'entrée en scène du sexe féminin. Il ne peut, de fait, plus demeurer ignoré, du sang coule, une odeur et une chaleur singulières se dégagent. L'apparition des premières périodes peut générer chez la jeune fille une multitude de sentiments ambivalents, de l'inquiétude à l'accomplissement, en passant par le dégoût et la fierté. I. Bernateau rappelle combien les métamorphoses du corps peuvent être traumatiques : « l'adolescent est à même de mettre ses projets à exécution. La barrière de l'inceste est en péril » (2011, p. 101). De là naissent d'ailleurs certaines pathologies féminines qui signent le refus du féminin et de la passivité, l'anorexie en est un exemple paradigmatique où toutes les portes doivent rester closes, celle du désir, entre autres. La privation génère l'arrêt des règles et amenuise tout caractère sexuel secondaire. Pour J. Schaeffer, le complexe de castration s'ouvre alors sur des angoisses dites de féminin. Ces dernières ne renvoient dorénavant plus à l'absence de pénis mais bien aux transformations soudaines, incontrôlables et visibles, du corps : les seins se mettent à pousser, le vagin vient à se manifester à travers l'écoulement du sang, « les filles n'ont pas le pénis, mais elles ont un vagin, promesse d'une sexualité génitale inconnue du monde infantile. Enjeu de la puberté, ce creux féminin et l'annonce des plaisirs qu'il recèle est tout autant attirant qu'effrayant » (I. Bernateau, *Ibid.,* p. 102). Quel sera le destin de l'intégration psychique de cette nouveauté ? L'écoulement mensuel peut permettre aux femmes la figuration d'un en-dedans qui leur est propre. Cet en-dedans a la singularité de fonctionner selon une cadence faite de remous, d'odeurs, de chaleurs, de douleurs et des mouvements intérieurs particuliers. Les femmes ne peuvent décider cette cadence ni la contrôler mais elles peuvent néanmoins l'apprivoiser, la comprendre, la traduire pour mieux l'intégrer. Des fables du sang voire même des fables du corps peuvent alors se tisser et se raconter dans une écoute sensible de l'intériorité singulière. S'adossant aux propos du Docteur Hendriksen, le *Time Magazine* envisage en 1956 les femmes telles des « sorcières à temps partiel » qui seraient victimes d'inlassables tensions prémenstruelles. Touchées d'une « sorcitude » périodique, elles peuvent se distinguer en

trois catégories (*Sorcières,* 1977). Trois catégories qui ne sont pas sans nous rappeler la chanson populaire de Georges Brassens *Misogynie à part* (1969). Le troubadour y célèbre tour à tour les *emmerdantes*, les *emmerdeuses* et les *emmerderesses*. Étonnamment, c'est à P. Valéry que G. Brassens emprunte cette troublante typologie ! Est-elle bien à entendre comme banale *misogynie* - un mépris des hommes envers les femmes – ou pourrait-il se loger dans ces mots chantés *autre chose* ? Pourrait-il s'y loger, par exemple, une attraction pour la différence ? Dans cette curieuse typologie, peut-être, peut-on entrevoir une place accordée à l'association étonnante entre humeurs et chaleurs, entre humeurs et règles, entre chaleurs et différence ? J.-B. Pontalis (2013) reconnaît une valeur singulière aux humeurs, intermédiaires et vagabondes, et se propose d'envisager une résonnance audacieuse entre le corps et l'univers. Cette inlassable mobilité, immaîtrisable, difficile à déterminer, pourrait être, selon l'auteur, à l'origine de l'attrait que suscitent certaines femmes… A. Guiducci (1977) propose même la figure de la « vagine ». La vagine serait pour bien des hommes un objet de peur. Elle est à entrevoir telle une bouche tantôt de lumière, tantôt d'obscurité. La bouche-lumière renvoie au passage emprunté à la faveur des naissances, elle est donc une porte du corps de la femme qui ouvre sur l'extérieur. Elle est le passage, supposons-nous, du féminin maternel. La bouche-obscurité, quant à elle, reçoit le pénis dans un sang où se mêlent la vie et la mort. Cette bouche-obscurité correspondrait plutôt à une version du féminin érotique. Le sang des femmes résonne avec l'attente, l'espoir, la surprise, l'angoisse, il marque aussi le temps qui « s'ouvre » (premières menstruations), le temps qui « se répète » (menstruations), un temps qui « s'arrête » (ménopause). Le temps marque lui aussi la différence des sexes. L'écoulement du sang renvoie aussi à la marge féconde qui n'est pas la même chez l'homme et chez la femme. La marge féconde de la femme, du point de vue de la réalité biologique, est temporelle. Sa disparition cyclique signe une figure de l'absence caractéristique du vieillissement féminin, l'auteure parle de castration blanche (*Ibid.*). Au gré des destins singuliers, la ménopause peut être vécue telle une fin douloureuse mais parfois aussi comme une délivrance bienvenue sinon attendue du féminin maternel. J. Schaeffer (2005*b*) le

rappelle : « les hommes versent leur sang – souvent pour de nobles causes – tandis que les femmes le « perdent » (p.40). Il y aurait ainsi du côté des hommes une sorte de contrôle, ils *choisiraient* de verser leur sang quand les femmes, elles assisteraient, passives, à son écoulement, sinon à sa perte… Le sang des règles marque ainsi, et de façon manifeste, la différence entre les sexes. Le sang des règles apparaît souvent tel un objet de honte pour bien des femmes mais il caractérise surtout l'intime, il est ce qui doit être caché, coûte que coûte, à l'homme surtout. Annie Leclerc questionne justement la place des protections périodiques. Pour cette auteure, la promotion publicitaire de tampons hygiéniques révèle une volonté d'étouffer le secret féminin, de l'étouffer aux femmes comme aux hommes. Ainsi cette volonté tient à masquer, selon elle, le fantasme de pouvoir se départir des règles : « plus de risque de tâche, plus de risque d'odeur car il a une odeur ce sang de femme (…) sans doute la plus généralement, la plus profondément répugnée » (1974, p. 50).

c. Soi-même, lieu de réceptivité d'un antagonisme

Comment s'autoriser à envisager la femme à l'image un lieu, un espace ? Cette association de la femme aux lieux peut paraître quelque peu subversive, elle résonne de façon anachronique avec les thématiques modernes du féminisme – abordées en introduction – qui luttent justement à ce que la femme, les femmes ne soient pas assignées à l'espace domestique ou reproductif, ou encore à l'espace de l'intérieur, à l'espace du « chez soi ». Bien qu'un écho demeure, il s'agit là, précisons-le, de bien autre chose. Au regard de la construction psychosexuelle, d'une part, mais encore du fait des constructions sociales, de l'Histoire, les femmes pourraient entretenir avec les lieux, avec l'espace, des rapports autres et c'est cela que nous tenons ici à problématiser. A. Anzieu propose de s'intéresser au creux, il ne serait ni un manque, ni un vide non plus mais pourrait davantage être envisagé à l'image d'« une ouverture vers une profondeur délimitée par une enveloppe » dans lequel « sourd l'inquiétante étrangeté, le non-visible, le secret – et parfois le reconnu » (2004, p. 42). Avant d'interroger ce sentiment particulier, celui énoncé dans notre

sous-titre, d'être soi-même, comme l'a notamment proposé A. Anzieu, un lieu de réceptivité, approchons la représentation du lieu dans l'histoire des femmes. Pour commencer, nous reprendrons la voix de Marguerite Duras, invitée à l'émission télévisée de Michèle Porte *« Les lieux de Marguerite Duras »* en 1976. L'écrivaine convoque la pensée de Michelet pour évoquer les lieux : « Michelet dit que les sorcières sont venues comme ça. C'est que dans le Moyen Âge, les hommes étaient à la guerre du Seigneur ou à la Croisade, et que toutes les femmes dans les campagnes restaient seules, isolées, pendant des mois, des mois et des mois dans la forêt, dans leur cabane et que c'est comme ça, à partir de la solitude, d'une solitude inimaginable pour nous maintenant, qu'elles ont commencé à parler aux arbres, aux plantes, aux animaux, aux animaux sauvages, c'est-à-dire à entrer, comment dirais-je, à réinventer l'intelligence avec la nature (…) et on les a appelées les sorcières, et on les a brûlées » (1976, p. 3). Plus tard, elle intègre à cette élaboration la différence des sexes quant aux lieux : « On est encore là, nous les femmes… On est encore là… Oui on en est là. C'est pas, ça n'a pas vraiment bougé. Moi dans cette maison-ci, avec ce jardin, je suis dans des rapports que les hommes n'auront jamais avec un habitat, avec un lieu. » Si l'extrait choisi est fait de langage oral ce n'est pas sans raison. Le langage oral tâtonne, il cherche ce qu'il va dire, il avance pour ainsi dire à pas de loup et nous semble précisément intéressant de ce fait et bien plus illustrateur que la maîtrise de l'écrit. Une chose encore peut être soulevée, l'élaboration tâtonnante de M. Duras rappelle le foisonnant travail de J. Michelet (1862). La figure de la sorcière, nous aurons l'occasion de la convoquer dans notre partie consacrée au vieillissement, mérite notre attention. Incarnation féminine de ce qui dérange, brouille et embrouille, se révolte, met le désordre et doit donc être maîtrisé, la sorcière est celle qui est brûlée ou chassée de certains lieux. De nombreux théoriciens envisagent peu ou prou la femme dans son rapport au lieu. La chanson de Barbara *Ma maison* figure de façon assez magistrale la possibilité d'un en-dedans spécifiquement féminin. En dedans tout à la fois *traversé* par la fulgurance, la furie d'un courant érotique et la « folie » d'un courant maternel. Le texte de *Ma maison* évoque, tour à tour, des espaces de plus en plus intimes. Barbara commence par « ma

maison » puis vient « ma chambre » et enfin « mon lit » pour finir par ces mots : « ce pays est un rêve où rêvent mes saisons et moi dans ce pays j'y ai fait ta maison ». Ces dernières paroles pourraient donc proposer à l'auditeur d'envisager cet en-dedans féminin tel un espace – mu par le temps qui passe et peut-être celui qui ne passe pas – où l'homme pourrait venir se loger.

Fougue et faconde rythment la chanson *Le gaz* de Jacques Brel, celle-ci s'adresse précisément à une femme. Est soufflé à cette dernière la vive expérience, excessive et sensorielle, que génère, en lui, la fréquentation de son espace érotique féminin. Cette enveloppe est d'abord la maison, étonnante, pour progressivement se mêler au corps :

> « Tu habites rue de la Madone, une maison qui se déhanche, une maison qui s'tirebouchonne, et qui pleure à grosses planches, l'escalier colimaçonne, c'est pas grand, non, non, mais y'a d'la place, tu habites rue de la Madone et moi, je viens pour le gaz. Tu as un boudoir, plein de bouddhas, les bougies dansent dans leur bougeoir, ça sent bon, c'est sans histoire, ça ruisselle de taffetas, c'est rempli de photos d'toi, qui sommeillent devant la glace, tu as un vrai divan de roi, un vrai divan de diva (…) Tu as des seins comme des soleils, comme des fruits, comme des reposoirs, tu as des seins comme des miroirs, comme des fruits, comme du miel, tu recouvres, tu deviens noire, tu les découvres et je deviens Pégase ! »

De telles représentations ne vont pas sans susciter le scandale. À l'heure active des Femen, plus que jamais, passivité féminine rime avec insulte : l'heure est au combat. Cécile Daumas et Quentin Girard, journalistes, titrent un percutant article[26] lequel pourrait nous permettre d'aborder certains angles qui intéressent notre objet. Associées à la figure de l'Amazone, les Femen fascinent tout autant qu'elles dérangent, tant ceux qu'elles combattent – intégristes, dictateurs et proxénètes notamment – que celles qui, pourtant, devraient être *de leur côté*. Parce qu'elles provoquent un « mélange d'attention admirative, de perplexité et de rejet », les auteurs ont choisi de cibler leur réflexivité sur les rapports entretenus entre les féministes traditionnelles, plus âgées, et les néo-féministes Femen. S'ils pointent les zones de discorde entre ces deux groupes, ils soulèvent, sans la nommer, la dimension de rivalité latente. Belles, jeunes,

---

26 « Des amazones aux actions kamikazes » : article publié au sein du quotidien *Libération* le 5 juin 2013. Au regard des attentats parisiens du vendredi 13 novembre 2015, il nous importe de préciser que ce titre prend, aujourd'hui, une coloration exagérée lequel doit être replacé dans le contexte où ces tragiques événements n'avaient pas encore eu lieu.

triomphantes… phalliques, les Femen sèment le désordre, à presque nous rappeler la figure, esquissée plus haut, de la sorcière. Mais c'est surtout à celle de l'Amazone – nous souscrivons au choix des journalistes de *Libération* – qu'elles pourraient être associées. « Trop jeunes, trop belles, seins nus, ces nouvelles *sexactivists* ("*sextremistes*") répondraient trop prestement aux exigences médiatiques. À quand des Femen moches ? » ainsi sont résumés les propos tenus par certaines féministes traditionnelles. Plus encore, J. Kristeva affirme : « je soutiens totalement leur démarche. Elle réveille des peuples endormis et apeurés par l'oppression. Mais leur provocation risque plutôt d'exciter le désir des ayatollahs, plutôt que d'ouvrir de nouvelles perspectives pour le droit des femmes. » La psychanalyste les soutient donc, tout en dénonçant le manque de pertinence des actions entreprises. Pour ces journalistes, les Femen, associées « à des jeunes pousses » « rajeunissent clairement *le féminisme à la maman* » - notons au passage que le substantif *pousse* est fort bien choisi ; elles poussent tant et si bien qu'elles « ringardisent », selon les journalistes, les féministes d'une autre époque. Le rancart n'est pas loin. Rappelons enfin que Marie-Rose Lagrave, sociologue et féministe, a pu récemment mettre en avant que le vieillissement était un *impensé du féminisme*. Une fois encore, il est sans doute une *passivité* inhérente à l'expérience tant psychique, sociale que somatique du vieillissement qu'il est difficile à appréhender et, précisément, quand l'ardente *activité* est de mise.

Nous sommes là partie assez loin des deux courants, érotique et maternel, évoqués plus haut mais un tel détour importait. Ces deux courants, donc, peuvent paraître pour le moins antagonistes et la question de faire circuler, malgré tout, une liaison, bouleversante, étonnante, est sans doute une des modalités du travail du féminin. La scène du coït comme celle de l'accouchement impliquent une expérience du corps marqué à la fois du sceau de la passivité et du masochisme. Si S. Freud a souvent mis en perspective une représentation d'ouverture et la féminité, A. Anzieu souhaite ajouter à cette association, celle du *passage*. Ainsi, pour elle « il apparaît clairement que l'investissement sexuel de l'objet se fait chez la femme dans un sens pulsionnel dominant vers l'intérieur, alors que chez l'homme, la pulsion est dirigée uniquement

vers l'extérieur » (2004, p. 47). Le terme de loge évoque, encore une fois, la terminologie de l'espace, du lieu. Une loge peut être, selon le Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales, une construction rudimentaire tenant lieu d'abri, un local aux faibles dimensions dans lequel s'enferme ou est enfermé un animal voire une personne ou encore une petite pièce aménagée dans les coulisses du spectacle pour s'habiller, se reposer. Par ce bref détour lexical, plusieurs dimensions intéressantes apparaissent ; celle d'une protection élémentaire, celle de l'emprisonnement et enfin, celle du confort. Loges comme espèces d'espace où se joue, bien entendu, le complexe antagonisme du féminin maternel et du féminin érotique. Duras parle très bien de ce que nous nommons ici loge de l'enfant : « …le fait que la femme soit elle-même, en elle-même, une demeure, la demeure de l'enfant, qu'elle ait ce sens-là de la protection, par son corps, de cet entourement, si vous voulez, de l'enfant par son propre corps, ce fait-là ne doit pas être étranger à la façon qu'elle a d'être insérée elle-même dans l'habitat, dans sa demeure. C'est sûr. » (1976, p. 3) Attendre un enfant c'est, en effet, *être habitée de l'intérieur* par quelque corps, venant, profondément et visiblement, transformer l'enveloppe corporelle de celle qui est « occupée » et « attend »…

d. Être objet de peur pour l'homme ?

Les dénudations des corps
De l'homme et de la femme
Ne sont pas symétriques.
Sur le corps de la femme,
C'est le sexe qui pour l'homme se voit mal,
Ne se voit pas assez,
Se voit comme castré,
Se voit comme question angoissante posée à l'homme

Pascal Quignard, *Le sexe et l'effroi,* 1994, p. 142.

Au commencement de *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, J. Cournut (2001) postule la domination des femmes par les hommes : « partout et de tout temps, dans toute organisation sociale, *les hommes dominent les femmes* » (2001, p. 4, c'est lui qui souligne). Cette représentation, on le sait, aura fait couler beaucoup d'encre dans le champ des sciences humaines. Prenons quelques exemples incontournables. En sociologie, avec P. Bourdieu et *La domination masculine* (1998), en anthropologie, F. Héritier, *Masculin – Féminin, penser la différence*. Après de moult investigations, l'anthropologue propose la conclusion suivante : « les femmes aux différents âges de la vie sont censées, de part leur nature physiologique et ses conséquences supposées et construites par le système conceptuel local, être dangereuses pour les hommes car elles attaquent leur capacité virile, et contrecarrent leur volonté d'avoir des fils » (2002, p. 64-65). La peur de la femme peut apparaître telle une interprétation psychanalytique. Elle figure étonnamment, comme le relève J. André, « dans un bref moment où l'attention se relâche » (2012, p. 14) au sein de *La domination masculine* de P. Bourdieu ! Cette hypothèse explicative est le point de départ proposé par J. Cournut. L'élaboration de son ouvrage invite ainsi l'auteur à problématiser la différence entre les sexes. Comme le reconnait R. Perron, bien qu'il existe quelques personnes qui font tout ce qu'elles peuvent pour l'ignorer, il existe deux sexes. Ni trois, ni cinq et il soutient : « c'est somme toute bienvenu, parce que c'est bien commode pour fonctionner comme sorte d'organisateur universel de la différence, dans la pensée et du langage (…) la différence des sexes fonde et signifie l'altérité. » (2003, p. 1060, 1062). Une vaste étendue de moyens, des plus raisonnables aux plus mystiques, serait donc utilisée par les hommes pour s'en défendre. Quel danger peut bien induire une telle défense, le déploiement d'une telle lutte ? Si cette force, déployée par les hommes face au danger redouté semble incroyable, cette peur, quant à elle, serait mal reconnue, la plupart du temps déniée et pas consciemment éprouvée. En quoi et pourquoi cette petite différence dérange l'homme ? Serait-elle si difficile à se représenter ? A tel point qu'ils en arriveraient à se sentir agressés, à s'identifier à l'agresseur voire à agresser l'agresseur. Pour S. Freud, la peur de la castration est nodale. Toute peur renvoie à la peur d'une perte, en

l'occurrence la partie ici en jeu est la plus excitable du corps, la plus investie, à savoir leur « membre ». Rappelons que pour J. André, la nature de l'angoisse est aussi narcissique chez l'homme qu'elle est potentiellement objectale chez la femme : « la géométrie de la première forme un cercle, celui du repli sur ce qui peut encore être sauvé ; quand la seconde ouvre sur une béance que rien ne semble pouvoir combler » (2004, p. 2). Les hommes ont peur de la castration, a fortiori, quand elle induit des effets mortifères de déliaison(s) et y compris et surtout dans leurs relations aux femmes. Les hommes vivent les femmes comme castration potentielle, celles-ci seraient donc potentiellement castratrices. « L'homme, écrit P. Quignard, n'a pas le pouvoir de rester érigé. Il est voué à l'alternance incompréhensible et involontaire de la *potentia* et de l'*impotencia.* C'est pourquoi le pouvoir est le problème masculin par excellence (…). Le *fascinus* (organe érigé, *phallos* grec) disparaît dans la *vulva* et ressort *mentula* (pénis) » (1994, p. 85-86). Parmi les diverses élaborations avancées, J. Cournut (2001) approche le féminin érotico-maternel sur lequel nous allons largement revenir dans notre prochaine partie consacrée à la psychosexualité et au vieillissement. Souvent pensé tel un antagonisme à élaborer chez l'homme comme chez la femme, cette possible réunion serait en mesure de susciter l'effroi. Ce chatoiement du féminin érotique et du féminin maternel ou le *féminin érotico-maternel* - dont tout est dans le tiret qui les unit - pourrait correspondre au summum de la cumulation *mère* et *putain* ou, plus exactement, de la mère et de la femme érotique comme le préfère J. Schaeffer. À l'opposé de la féminité « de surface » (Schaeffer, 1997), visible, mise en scène, le féminin est lui invisible, énigmatique et se rencontre chez la femme comme chez l'homme. Ce féminin serait donc présent chez « la femme qui est aussi mère » et « chez la mère qui n'en est pas moins femme » (Cournut, 2001, p. 99). Le féminin érotique est associé à « un orage pulsionnel déferlant que les hommes soupçonnent les femmes d'éprouver » (*Ibid.,* p. 73) qui n'est pas sans rappeler les paroles bien connues de Tirésias selon lesquelles les femmes jouissent neuf fois plus que les hommes. J. Cournut associe la jouissance féminine à l'indicible, *elles* ne pourraient rien en dire, comme s'il s'agissait d'un secret préservé ou peut-être encore d'une expérience psychique si

excessive, si intense, si débordante qu'elle en serait intraduisible. La problématique de la traduction, de ses imperfections, se trouve à nouveau sur le devant de la scène. Comment intégrer psychiquement pareil excès et pouvoir le raconter à l'autre ? Est-ce donc à dire que la tempête des sens serait, par trop intense, difficilement représentable, mémorisable… Et si des représentations dérangeantes pouvaient revenir / survenir ? De celles qui, par exemple, associent la petite mort à la grande ? J. Barbey d'Aurevilly approche très bien cela au décours de sa nouvelle : *Le rideau cramoisi* figurant au sein du recueil *Les diaboliques* (1874). L'insaisissable, l'inquiétant et l'étrangeté semblent d'ailleurs transparaître dans le choix du titre de ce recueil. De la jouissance féminine, *Le rideau cramoisi* propose d'édifiantes représentations qui mêlent petite et grande mort :

« J'avais l'expérience des spasmes voluptueux d'Alberte, et quand ils la prenaient, ils n'interrompaient pas mes caresses. Je restais comme j'étais, sur son cœur, *attendant qu'elle revînt à la vie consciente*, dans l'orgueilleuse certitude qu'elle reprendrait ses sens sous les miens, et que *la foudre qui l'avait frappée la ressusciterait en la refrappant*… Mais mon expérience fut trompée. Je la regardai comme elle était, liée à moi, sur le canapé bleu, épiant le moment où ses yeux, *disparus* sous ses larges paupières, me remonteraient leurs beaux orbes de velours noir et de feu (…). Mais ni les yeux ne revinrent, ni les dents ne se desserrèrent… Le *froid* des pieds d'Alberte était monté jusque dans ses lèvres et sous les miennes… Quand je sentis cet horrible froid, je me dressai à mi-corps pour mieux la regarder (…) Il n'y avait rien ! Rien au pouls, rien aux tempes, rien aux artères carotides, rien nulle part…*que la mort qui était partout* et déjà avec son épouvantable rigidité ! » (*Ibid.* p. 63-64 ; c'est nous qui soulignons)

Édifiante rencontre entre cet extrait du XVIIIe siècle et ces mots de P. Quignard : « la virilité de l'homme s'engloutit dans la jouissance zoologique de la même façon que le corps de l'homme » (1994, p. 86). On le saisit bien, au travers de ce *passage*, l'expression de la jouissance féminine inquiète J. Barbey d'Aurevilly. La petite et la grande mort viennent comme se recouvrir l'une l'autre, c'est d'ailleurs ici, la grande qui a le dernier mot. Si la jouissance enserre un caractère profondément énigmatique et inquiétant, il semble qu'il existerait une certaine continuité avec l'expression du désir féminin. La « libération sexuelle » aurait induit certains remaniements à l'intérieur des rapports intimes. Avec *Paroles d'hommes*, J. André se propose de les approcher : « "ce serait quand même plus facile si, de temps en temps, elle disait : Oh non ! Oh non !..." Elles disaient "Non", elles disent "Oui". Quand elles ne se chargent pas d'avancer le premier mot… »

(2012, p. 10). En délicate tension avec le féminin érotique, le féminin maternel doit être pensé. Alors que les femmes qui jouissent « partent » déjà bien loin sans dire, ni préciser, où elles se rendent, elles sont en plus mères. Mère comme le fut naguère la toute première femme, comme le tout premier objet, objet aussi étrange que familier. La folie viscérale du féminin maternel serait-elle aussi démesurée que l'ardente jouissance du féminin érotique ? D'ailleurs pour vivre la folie maternelle, n'a-t-il pas été indispensable *a minima* que cette mère « fasse la même chose que la putain » ? Peut-être mère et putain ne feraient-elles qu'*une* ? Pour J. André (2012), S. Freud envisage tel un exploit pour un homme de faire coïncider en un même lieu, en une même femme « la plus haute estimation psychique » et le plus haut degré de l'état amoureux sensuel ». Dans *La maladie de la mort*, Marguerite Duras (1982) semble s'adresser au personnage masculin avec l'intention qu'il puisse apprivoiser ces représentations propres à l'ensemble érotico-maternel :

> « Vous dites que vous voulez essayer, tenter la chose, tenter de connaître ça, vous habituez à ça, à ce corps, à ces seins, à ce parfum, à la beauté, à ce danger de mise au monde d'enfants que représente ce corps (…). Pourquoi encore ? Vous dites pour dormir sur le sexe étale, là où vous ne connaissez pas. Vous dites que vous voulez essayer, pleurer là, à cet endroit-là du monde. » (1982, p. 8 et 9).

Le féminin érotico-maternel apparaît donc comme un *objet énigmatique* dont on trouve la trace dans de nombreux objets de culture, nous renvoyons ici le lecteur aux travaux sur l'art à la préhistoire de J.-P. Demoule [27]. Il faudrait, selon J. André, pas moins d'une vie à l'homme pour qu'il puisse remettre en ordre la confusion dans laquelle l'a plongé sa première séductrice. La mère n'aurait cessé, bien *malgré elle*, de semer trouble et confusion chez ce fils qu'elle traite comme un objet sexuel, comme son « jouet érotique ». Ainsi la mise en ordre de cette confusion primitive procède souvent du clivage pour « mieux régner, c'est-à-dire pour bander : ici la très chère et tendre, là "l'artiste de l'amour" » (2012, p. 122). Réunissant les vues de sciences humaines voisines, ce rapide repérage théorique nous invite à approcher l'antagonisme du féminin érotico-maternel à l'image d'une excessive et troublante cumulation induisant potentiellement, chez certains hommes, la peur.

---

[27] Invité au colloque de l'APF le 19 septembre 2015 : « La domination est-elle masculine ? »

Au regard de notre objet une question se pose : quels pourraient être les retentissements psychiques chez les femmes de cette « peur masculine » notamment induite par la cumulation du féminin érotico-maternel qu'elles portent ?

e. Dernier coffret ?

Les représentations de la femme tel un objet de peur pour l'homme apparaissent dans le droit fil de ce que S. Freud explore au sein de son article sur *Le motif du choix des coffrets* (1913). Le mot coffret interpelle, il évoque bien l'association déjà proposée du corps au lieu. Ce texte invite, de fait, à questionner l'écorce, l'enveloppe ou quelque contenant de nature précieuse renfermant un contenu secret, mystérieux et énigmatique à la fois. Pour B. Verdon (2011), S. Freud témoigne ici d'une sensibilité au négatif, plus précisément aux figures empreintes de négativité, celles qui se cachent, se tiennent à distance, apparaissent muettes ou discrètes ou celles encore qui se refusent à la rencontre. Le facteur manifeste de ces traits serait pour S. Freud le mutisme. Dans un rêve, ceux-ci pourraient être associés à la mort. Ainsi la troisième sœur sur laquelle porte le choix pourrait être une morte sinon la mort elle-même. Cette association permet à S. Freud de débusquer la représentation des Parques, les Moires, sœurs du Destin. Elles sont celles qui filent et coupent le fragile destin de la vie des hommes. Leur nom en grec signifie *part*, il s'agit donc de la portion allouée à chaque mortel, c'est-à-dire son destin. Ces trois sœurs se nomment *Clotho* – celle qui file le fil de la vie, la fileuse – *Lachésis* – celle qui distribue les âmes et la destinée des hommes –et *Athropos* – celle qui coupe le fil de la vie, la plus terrible. Mais pourquoi l'homme choisit librement pour cette troisième ? D'une part, elle est belle, sage et fidèle mais elle est aussi la morte, la déesse de la mort. Il se propose ainsi d'entrevoir la possibilité d'un renversement en son contraire : l'amour pour la mort, la déesse de l'amour, Aphrodite, pour celle de la mort, Athropos. Si donc l'équation est renversée c'est bien qu'il existe des motifs secrets et cachés dans la conscience de l'homme et ce motif serait la mort. Tout se passe comme si l'homme avait

déguisé la mort en figure de l'amour. Finalement, l'homme choisirait tout en sachant qu'il ne fait qu'obéir à la contrainte, celle de devoir à la nature une vie. Ainsi s'agirait-il, plutôt que d'un choix, d'une illusion de choix. À la fin de l'article, les trois sœurs de la mythologie sont envisagées comme les trois relations incontournables de l'homme à la femme, à savoir : la génitrice, la compagne et enfin celle qui cause sa perte, la corruptrice ou la destructrice. Mieux encore, elles pourraient correspondre aux trois formes de la figure maternelle au cours de la vie d'homme : *la mère elle-même*, *l'aimée qu'il choisit à son image*, la *Terre-mère qui le reprend* en lui, celle qui l'ensevelit. L'ouverture qu'il propose sur l'inquiétante étrangeté est loin d'être étonnante : la mère serait notre première maison, familière, et celle qui plus tard deviendrait particulièrement inquiétante c'est-à-dire la Terre-mère, la mort. Freud propose ici de poursuivre le parcours de l'amour à la mort ou comme le propose J. André (2002) les fatalités du féminin.

Cette dernière partie a pu mettre en avant de nombreuses représentations associant la femme avec la métaphore du lieu, avec le creux et l'invisible. Nous avons vu, par ailleurs, combien le féminin érotico-maternel ou l'antagonisme féminin maternel – féminin érotique pouvait être difficile à appréhender chez les deux sexes et pour des raisons différentes. Tant et si bien qu'il peut être l'objet du refus chez la femme et appréhendé comme un objet de peur pour l'homme. Entrevoir la femme comme objet de peur pour l'homme pourrait expliquer selon certains auteurs – de la sociologie à la psychanalyse en passant par l'anthropologie – les rouages de la domination masculine. Les précédents développements freudiens nous fournissent une jonction opportune pour nous intéresser à la partie qui va suivre. S. Freud a pu mettre en avant trois formes de figures maternelles que l'homme rencontre au décours de la vie : la génitrice (qui le soigne), la compagne (qu'il choisit à l'image de celle qui lui a donné la vie) et la mort (qui le reprend et l'ensevelit). Au regard de telles considérations, une question s'impose : est-ce qu'une femme en âge, mettons après la ménopause, est susceptible de représenter voire *d'incarner* pour l'homme son ultime demeure ? Et, partant, est-ce que certaines femmes peuvent se considérer

comme représentant son dernier lieu à l'homme ? Si cette dernière hypothèse a quelque fondement, on peut supposer qu'une telle association – femme mûre / mort – est susceptible de venir renforcer l'angoisse de perte d'amour-désir de la part de l'objet, angoisse proprement féminine d'après J. André (*Op. cit*). Ainsi, la femme en âge pourrait avoir pour l'homme ce que Marguerite Duras (1982) appelle *la maladie de la mort* … Porter la mort sur soi, c'est-à-dire porter sur son corps les traces du temps (rides, cernes, sécheresse, etc.) est une représentation troublante. On la retrouve notamment au sein de *La solitude* de Barbara qui propose justement une référence aux déesses du destin. Cet écho apparait de façon encore plus évidente chez Damia. Ces marques visibles déposées par le temps seraient là considérées tel un objet de peur pour l'homme et pourraient induire son retrait de par le miroir temporel qu'elles fournissent et, partant, favoriser chez la femme l'angoisse de perte du désir / de l'amour de la part de l'homme.

Chapitre deux – Éléments de synthèse

Pour aborder la psychosexualité féminine, nous avons choisi de sous-titrer cette partie : « entre rencontres – pénétrations et fixations : l'espace intérieur de la femme ». Ainsi, sommes-nous effectivement partie des premières et excessives rencontres, lesquelles tracent déjà une première géographie du corps en y inscrivant de multiples énigmes qui réclameront, la vie durant, des réponses, toujours relativement provisoires. De cette première passivité, nous avons soulevé la problématique œdipienne chez la petite fille, interrogeant la place qu'y occupent l'excitation douloureuse de l'attente, la passivité et son refus mais encore le renoncement et le déplacement, dont nous avons pu soutenir qu'ils étaient de précieux opérateurs pour l'économie de la vie psychique. Enfin, nous avons proposé d'utiliser la métaphore du lieu pour approcher la singularité du corps féminin abritant en son creux un « troublant » antagonisme (féminin érotico-maternel). Lequel pourrait être à l'origine de la peur inspirée par certaines femmes à certains hommes. De surcroît, les problématiques associées au vieillissement féminin viendraient potentiellement induire, chez certaines femmes, la représentation latente selon laquelle elles pourraient incarner, pour certains hommes, une troisième et dernière demeure (Freud, 1913). Sans nul doute, pareille représentation n'est pas sans risquer de faire « flamber » l'angoisse de la perte du désir/amour de la part de l'homme. Cette dernière semble d'ailleurs pleinement habiter le creux de l'objet de culture qu'est la chanson réaliste. Sans doute associés à une inlassable « traduction –

détraduction » (Laplanche), tant intime que sociale, quelques objets-chansons, pétris de la dite angoisse, nous permettent de jeter ici un pont entre ce chapitre traitant de la psychosexualité féminine et le prochain soulevant les problématiques associées aux tourmentes du vieillir. J.-A. Deniot invite justement à entrevoir les voix de la chanson réaliste telle une occasion d'entrer en « fiction » dans « un songe bref et sublime de la compassion » proposant quelque « élan cathartique des émotions tues », portant « l'écho d'une forte symbolisation collective » (2002, p. 715) au sens où « passer au chant, *c'est entrer dans des modulations intonatives intenses, dans une dramatique des souffles, c'est ipso facto s'embarquer, être dans le moment épiphanique des ardeurs, qui suppose la création d'un espace, d'une communauté fusionnelle d'écoute et s'effectue dans un acte de célébration émotionnelle du monde » (2003, p. 43 ; c'est nous qui soulignons).*

C'est fou c'que j'peux t'aimer
C'que j'peux t'aimer des fois
Des fois, j'voudrais crier
Car j'n'ai jamais aimé
Jamais aimé comme ça
Ça je peux te l'jurer
Si jamais tu partais
Partais et me quittais
Me quittais pour toujours
C'est sûr que j'en mourrais
Que j'en mourrais d'amour
Mon amour, mon amour...
C'est fou c'qu'il me disait
Comme jolis mots d'amour
Et comme il les disait
Mais il ne s'est pas tué
Car malgré son amour
C'est lui qui m'a quittée
Sans dire un mot
Pourtant des mots
Y en avait tant
Y en avait trop...

Edith Piaf, *Les mots d'amour.*

Je l'ai trouvée devant ma porte,
Un soir que je rentrais chez moi,
Partout elle me fait escorte,
Elle est revenue la voilà
La renifleuse des amours mortes
Elle m'a suivie pas à pas,
La garce, que le Diable l'emporte,
Elle revenue, elle est là.
Avec sa gueule de carême,
Avec ses larges yeux cernés,
Elle nous fait le cœur à la traine,
Elle nous fait le cœur à pleurer
Elle nous fait des matins blêmes,
Et de longues nuits désolées
La garce, elle nous ferait même,
L'hiver au plein cœur de l'été
Dans ta triste robe de moire, *avec tes cheveux mal peignés,*
T'as la mine du désespoir, tu n'es pas belle à regarder,

Barbara, *La solitude.*

J'ai perdu ma jeunesse
En perdant ton amour
Sans espoir sans caresse
Je languis chaque jour
Tout n'est plus que tristesse
Et douleur alentour
Tout me laisse et me blesse
Tout me semble trop lourd
Il faudrait que renaisse
La foi des jours anciens
Ah ! Rends-moi ma jeunesse
Et rends-moi mon amour
En perdant ton amour
Pour chasser ma détresse
Il faudrait ton retour

Damia, *j'ai perdu ton amour*

CHAPITRE TROIS

TOURMENTES DU VIEILLIR :

Quelles traversées ?

User du mot de la tourmente pour qualifier ce que le vieillir impose de travail à l'appareil psychique, c'est prélever, parmi le langage, le substantif féminin du verbe « tourmenter » qui, dans sa forme pronominale, renvoie à cela : « être violemment traversée par ». Cette perspective invite ainsi l'énigme de la passivité psychique au cœur de la traversée du vieillissement et, partant, éclaire les mouvements de révolte et de résistance susceptibles de se manifester à cet endroit. Réunir dans ce titre tourmentes et vieillir, c'est ouvrir un chapitre qui se donne pour tâche de problématiser la teneur des coups portés par le temps qui passe – et ne passe pas – tout en approchant la pluralité de solutions psychiques inventées par les femmes, lesquelles se révèlent plus ou moins onéreuses pour le fonctionnement de l'appareil psychique. Nous tiendrons ici encore notre fil rouge d'un potentiel coup porté par l'arrivée à la retraite. C'est donc à saisir ce mouvement tendu entre « coups» et « coûts », trouvailles, « voies » et « voix » – sinon « impasses » – que nous allons nous prêter tout à l'heure. Voix, en effet, car quelques objets-chansons viendront, là encore, jalonner de passé/présent culturel notre réflexion pour nous offrir un écho « tourmenté » des problématiques qui seront ici abordées. La dimension réaliste qui imprègne ces objets se révèle, en effet, particulièrement éclairante dans la mesure où, comme l'explique J.-A. Deniot[28], « ça a du être vécu pour être chanté » (2014). Documents historiques, ces objets portent une illustration réaliste où le chant permet, pour celles qui l'incarnent, « de se transporter » tout en « transportant l'autre ».

[28] Cf. Références radiophoniques, Émission *Pas la peine de crier* (2014).

I. L'enveloppe narcissique du corps, une traîtresse ?

Engagé à la fois dans les expériences psychiques relatives au plaisir comme au déplaisir, participant intensément à la construction identitaire et aux épreuves de différenciation et de subjectivation, instrument de rivalité et de séduction, le corps est pensé par B. Verdon comme « un acteur majeur de l'expérience du vieillissement » (2013, p. 65). Il importe à cet auteur d'envisager ce corps au niveau psychodynamique. Il est donc à penser à la fois dans la relation engagée à l'autre, comme objet de désir ou de rivalité, et dans la relation engagée à soi-même. Nous commencerons donc par appréhender les « surprises du corps »[29] (Pennac, 2015), les transformations, voire les trahisons (Yourcenar, 1951), de que l'on pourrait appeler notre « enveloppe ». Le terme d'enveloppe n'est pas si loin de ce que S. Freud envisageait en termes de coffrets. De fait, l'enveloppe génère une représentation de contenance qui nous intéresse tel un écho potentiel à la *triste robe de moire* chanté par Barbara. Benoît Verdon (2013) relève à cet égard les paroles adressées par S. Freud à L. Andrés-Salomé (1935) selon lesquelles l'humour serait indispensable à qui voudrait supporter *l'horreur de vieillir*. Le climatère engage chez la femme pléthore de transformations importunes qui mettent à l'épreuve, entre autres, les capacités d'appropriation du moi. B. Verdon problématise ainsi cette expérience de trahison que fait endurer le corps au moi : « Le moi peut-il s'approprier ce qui lui arrive, ce scandale qu'il a tout à la fois toujours su et souvent volontiers mis de côté (…) ? » (*Ibid.*, p. 34).

Sans conteste, la problématique de l'appropriation psychique de ce qui induit potentiellement la tourmente, nous le verrons, se révèle essentielle. Comme proposé à l'occasion de notre introduction, il n'est pas exclu que l'objet-chanson soit étranger à quelque tentative d'appropriation.

[29] Dans l'émission *Remèdes à la mélancolie* (France Inter, 2015) l'auteur insiste sur sa représentation selon laquelle l'homme serait voué à passer sa vie à domestiquer les surprises que lui réserve son corps (Journal d'un corps, 2012, Gallimard).

a. La fleur de l'âge

Femme – affame, puis se fane.
Vieillesse – vie et liesse, en veilleuse !
Michel Leiris, *Langage – tangage,* 1985.

De tout temps, fleur, femme et âge ont été objets de représentations entrecroisées. Entrelacs qui intéressent cette partie problématisant le vieillissement chez la femme. Anthologie, œuvre parmi les plus lues et les plus connues au Moyen Âge, *Le Roman de la Rose* offre d'abondantes représentations allégoriques qui nous intéressent. Professeur de littérature médiévale, A. Strubel soutient : « la rose est le but concret d'une action de quête – le mouvement du « jeune homme » vers la fleur, sa volonté de l'approcher, de la sentir, de la cueillir ; c'est l'action qui constitue le noyau signifiant, qui est à transposer et qui produit les associations. Un premier mouvement vers la fleur suscite des forces contraires d'accueil et de réticence : c'est ainsi qu'à la place de la fleur, les interlocuteurs seront les figures qui incarnent ces réactions, Bel Accueil et Danger. À partir de là, il est évident que ces personnifications renvoient, en général, au comportement de la jeune fille, face à une requête amoureuse » (1984, p. 17 – 18). Le second *Roman de la Rose* composé par Jean de Meun se propose d'étoffer et d'approfondir certains personnages, seulement esquissés par Guillaume de Lorris notamment celui, cynique, de la Vieille. Personnage allégorique qui, à travers un discours obscène à l'égard des perversions de la femme, exprime l'ampleur des maux propres à la disparition de la jeunesse, à la disparition de l'âge d'or. Entre la Vieille du *Roman de la Rose* et les figures de sorcières, il n'y a qu'un pas… Cela sera plus tard repris. La fleur est ainsi susceptible d'être appréhendée comme symbole de l'éphémère, de la fragilité et de la beauté. Cueillir la fleur avant qu'elle ne soit fanée paraît être le motif de la poésie amoureuse. La fleur symbolise ce qui, un jour, se voit frappé par le temps qui passe mais qui, malgré tout, continue d'être animé par celui qui ne passe pas. Reprenons pour l'instant l'association *femme – fleur – âge* qui semble ouvrir un système d'oppositions qui pourrait se dessiner comme suit :

Jeune versus Vieille

Fleurir versus Faner

Humidité versus Sécheresse

Fécondité versus Stérilité

S'épanouir versus Se flétrir

Froid versus Chaud

Ouverture versus Fermeture

Naïve vers Expérimentée

Début versus Fin

Ce système de représentations d'oppositions marque indéniablement le corps et l'expérience du vieillissement psychique de la femme, nous trouverons sa trace dans chacune des parties développées ci-dessous. Non sans un certain saisissement, nous pouvons relever certaines paroles du *temps du Lilas* de Barbara, qui semble s'en imprégner avec une certaine force :

Il a foutu le camp, le temps du lilas,
Le temps de la rose offerte,
Le temps des serments d'amour,
Le temps des toujours, toujours.
Il m'a plantée là, sans me laisser d'adresse.
Il est parti, adieu Berthe.
Si tu le vois, ramène-le moi,
Le joli temps du lilas.
Et le voilà qui fout le camp sans nous crier gare.
La rose s'est trop ouverte.
On veut le rattraper mais il est trop tard,
Le joli temps du lilas.
Il vous plante là, sans laisser d'adresse
Salue et adieu Berthe.
Il vous file entre les doigts,
Le joli temps du lilas

Cet extrait condense bien des représentations à l'œuvre dans le *Roman de la Rose* comme chez Pierre de Ronsard (*Mignonne allons voir si la rose…)* qui en fait l'éloge ou bien encore chez Ovide ou Villon. *Le temps du Lilas* marque l'heureuse époque, la fleur de l'âge, où la femme est plus aisément objet de désir de la part d'un autre, ou objet d'amour.

À en suivre les paroles, la fin de ce temps signe une perte potentiellement vécue sous le sceau d'une douloureuse passivation, tel un terrible abandon : « la rose s'est trop ouverte » ; « il m'a plantée-là, sans m'laisser d'adresse, il est parti, Adieux Berthe ». Et, dans le même temps, présente et opiniâtre demeure la volonté de préserver cette époque faste : « on veut le rattraper… » malgré tout sans y parvenir.

b. À fleur de peau,
De l'humide vers le sec,

Ce matin,
l'idée m'est venue pour la première fois
que mon corps,
ce fidèle compagnon, cet ami plus sûr,
mieux connu de moi que mon âme
n'est qu'un monstre sournois
qui finira par dévorer son maître.
Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, 1951 p.11

Entre le moi et la peau existent maintes passerelles. D. Anzieu a notamment théorisé le *moi-peau* qui éclaire avec force les expériences de différenciation et de subjectivation. La peau est tout autant un lieu de clôture qu'un espace d'échanges entre le dedans et le dehors. Pour J. André : « la commune nature du moi et de la peau fait inévitablement de celle-ci un lieu privilégié de l'érotique narcissique » (2012, p. 135). La langue populaire possède bon nombre d'expressions pour dire la solide intrication unissant le moi à la peau comme notamment « *être* une vieille peau », on ne dit pas « *avoir* une vieille peau » : on utilise l'auxiliaire être. L'expression met ici l'accent sur une mise à l'épreuve narcissique de la transformation de la peau. De fait, au cours d'une vie, il est un incessant travail de *transformations* auquel tout un chacun est confronté s'il veut survivre : « que de formes différentes aura connu notre corps au long d'une vie, que de formes différentes auront prises notre pensée, nos représentations de nous et du monde, sans nous empêcher le plus fréquemment de continuer de croire à notre identité, à notre immuabilité »

(Villa, *op. cit*, p. 95). À ce qu'évoque F. Villa, nous pourrions donc ajouter les métamorphoses du visage. On doit aux travaux d'E. Levinas d'avoir proposé de précieuses pistes pour les aborder, J. André rappelle quant à lui que le visage est « moins une partie du corps qu'il n'est le représentant d'un tout » (2015, *op. cit*, p. 38) il est encore le résultat d'une psychogénèse construite depuis les plus précoces relations. Mais *être une vieille peau* : qu'est-ce à dire ? La représentation d'un visage apparaît sans doute de prime abord, un visage qui dorénavant serait moins humide et probablement plus sec qu'autrefois. Du latin *ariditas* de *aridus,* l'aridité renvoie à la sécheresse. La question de la sécheresse n'est pas sans intérêt pour qui questionne la spécificité et la richesse de la clinique de la femme. La problématique de l'assèchement à travers « le syndrome sec » (ou syndrome de Gougerot-Sjögren) a été l'objet de thèse de M. Baudin (1998). Pathologie auto-immune, le syndrome sec déclenche chez la femme de multiples éprouvés corporels qui s'expriment en termes de brûlures et de douleurs dues à l'assèchement des sécrétions salivaires, lacrymales et vaginales. Ce syndrome viendrait intensifier le tarissement propre au vieillissement de toute femme. Aussi exigerait-il un accroissement du travail de l'élaboration psychique des changements corporels mais également des représentations de soi et des relations d'objet. Le déploiement théorique que propose M. Baudin accorde une large place aux liquides du corps féminin, associant étroitement le féminin et les représentations de la fluidité, de la liquidité dans les vicissitudes de la maternité comme de la fécondité mais également entre la féminité, l'insaisissable et le discontinu. Un tel détour apparaît opportun pour interroger les résonances potentielles de l'aridité chez la femme que l'on est d'ailleurs susceptible de rencontrer à la faveur de l'expérience psychique du passage à la retraite. Retraite et retrait semblent entretenir, sur le plan des représentations collectives, une certaine complicité avec l'aridité, surtout si l'expérience professionnelle fut associée à un sentiment de fécondité. Le tarissement, l'aridité, la sécheresse porteraient atteinte à la dimension de la fluidité propre au féminin. Sans être pathologiques, certaines manifestations ménopausiques marquent au vif la fécondité, la foison et l'humidité féminines : alopécie, moindre lubrification des muqueuses vaginales, sécheresse de la peau, etc.

Aussi, les sécrétions vaginales auraient un rôle à la fois dans le « courant » du féminin érotique mais également dans le « courant » du féminin maternel. D'une part, elles facilitent la pénétration d'autre part, elles permettent de rendre le rapport sexuel plus « fécond ». Ainsi, le sexe féminin humide est-il associé aux représentations d'une femme en mesure à la fois d'être engagée en des rapports charnels de jouissance mais aussi de procréer. Si l'on se propose d'entrevoir le sexe féminin à l'image d'une porte, comme le suggère notamment P. Quignard[30] (2013), celle-ci serait dorénavant plus sèche et *freinerait* tout passage potentiel, de l'intérieur vers l'extérieur (accouchement) comme de l'extérieur vers l'intérieur (pénétration). Cette sécheresse inédite est donc susceptible d'impliquer un nouveau régime quant aux *passages* propres à l'antagonisme du féminin érotique et du féminin maternel. Nous pensons là bien sûr au passage érotique et au passage maternel qui impliquent l'objet de désir.

B. Verdon (2013) le met en avant : si la participation biologique est indiscutable, les bouleversements hormonaux inhérents à la ménopause ne peuvent être investis comme seul éclairage de cette expérience. Les résonances psychiques mobilisées par le climatère méritent indéniablement une approche psychodynamique. Parce qu'elle annonce l'inclinaison, la période climatérique engage de profonds bouleversements qui impactent les représentations de soi et donc de l'investissement de soi, elle met également à l'épreuve la solidité comme la souplesse des assises narcissiques. Le tarissement comme la sécheresse apparaissent donc exemplaires pour penser la mise à l'épreuve narcissique engagée par la transformation de l'enveloppe corporelle. Pour F. Villa (2010) la transformation de la peau pourrait donner à voir le combat auquel se livrent Éros et Thanatos, agents de vie et agents de mort. Ainsi, les cellules qui composent la peau voient, avec le temps, leurs capacités de régénération diminuer. Les cellules mortes peuvent de moins en moins être remplacées par des nouvelles. Peu à peu, l'élasticité, le tonus et la souplesse de l'enveloppe corporelle se perdent pour laisser place à la sécheresse, à une certaine

30 Dans *L'origine de la danse* l'auteur évoque une *Angusta porta* c'est-à-dire une « porte d'angoisse ». Cela fait écho avec notre partie consacrée à la femme comme objet de peur pour l'homme.

rigidité ou au contraire à un certain relâchement des tissus musculaires. Les rides apparaissent et elles inscrivent sur le visage, les mains, le cou, comme sur l'ensemble du corps, l'œuvre du temps sinon celle de la mort. Il n'est pas étonnant que les produits cosmétiques ciblés soient infiltrés de signifiants faisant écho au combat opposant forces de vie et de mort. Pensons à la *BB crème*, que chaque enseigne de beauté propose aux femmes d'aujourd'hui. Pour saisir cette logique mercantile, l'effort est loin d'être bien engageant. Ces lignes se proposent tout simplement d'offrir à qui veut *peau neuve* ; c'est à dire une peau de bébé, délestée du poids du temps et des marques mortifères. Dans la langue commune, l'expression existe d'ailleurs : « avoir une peau de bébé ». Comme nous le disions plus haut, « on *est* une vieille peau » mais « on *a* une peau de bébé »... Autre exemple, l'Occitane ® propose actuellement une crème de jour qui s'intitule *L'Immortelle* ®. Le choix de cette gamme est absolument congruent avec l'hypothèse avancée par F. Villa. La crème pourrait ainsi être pensée tel un *agent de vie extérieur*. Porteuse de promesses d'éternité, la crème-agent de vie tenterait d'éradiquer les agents de mort, cherchant eux à creuser de trop insistants et visibles sillons. Pour saisir davantage la logique sous-jacente, nous avons interrogé une vendeuse de l'enseigne. *L'Immortelle* serait le nom d'une fleur corse aussi précieuse que particulière. Lorsqu'on la coupe, cette fleur ne serait pas menacée de faner. Bien qu'elle soit détachée du sol, son éclat resterait identique et continu, telle l'érotique narcissique. Une fleur qui ainsi ne saurait faner, une Immortelle. On trouve là un saisissant écho au système de représentations proposé en introduction opposant FLEURIR vs FANER. Comment ne pas évoquer de fait l'injonction, voire la fascination pour le « bien vieillir » dont les primo-retraité-e-s notamment sont une cible de choix, tant ils sont, malgré eux, conjointement, représentants du déclin, du retrait et, partant, de la mort à venir un jour ? Bien vieillir serait « bien » se faire soigner, prendre « bien » soin de soi, « bien » manger, « gérer » son corps, se faire l'être d'une auto-surveillance permanente. M. Billé (2009) se propose de l'envisager telle une véritable tyrannie, une idéologie de la prévention, de la précaution et, bien sûr, de la performance. Et si prendre soin de soi, et notamment de son corps, de sa peau, témoigne certes de la possibilité du

sujet d'investir son enveloppe « changeante », démarche susceptible d'être empreinte de plaisir, voire de séduction où il s'agit de se faire belle, ou beau, pour (continuer de) plaire à l'objet de désir, certaines prescriptions publicitaires et certains investissement des soins de beauté « anti-âge » par des adultes vieillissants peuvent correspondre avec force à une logique hygiéniste, également mercantile, contre les marques du temps, contre le tarissement et l'assèchement.

B. Verdon envisage ainsi : « l'éternel marché de l'éternelle jeunesse qui sous couvert d'embellir et amenuiser les dégâts, entretient avec force des représentations d'un bien vieillir qui consiste à ne pas vieillir » (2014, p. 19). Injonction parfois tyrannique donc, le *Bien-vieillir* est susceptible de se mêler à la rencontre, toujours éminemment singulière, entre la réalité sociale des normes et des représentations collectives et la réalité psychique de l'expérience du passage à la retraite chez la femme. Ces transformations de l'enveloppe peuvent être envisagées comme des « sollicitations » renouvelées et de plus en plus pressantes faites à l'appareil psychique. Tout se passe comme si elles lui imposaient un travail de remaniement, de liaison et d'appropriation des inlassables changements. L'expérience du vieillissement est susceptible de se révéler telle une *inquiétante étrangeté*, une occasion d'ébranlements psychiques majeurs. Avec l'avancée en âge, l'enveloppe corporelle est marquée d'une moindre plasticité, une certaine souplesse laisse place à davantage de rigidité. Il semble d'ailleurs bien curieux d'appréhender, comme nous y invite F. Villa, que nous prenons véritablement conscience de l'existence de notre corps au moment où nous apparaît le *poids de sa matérialité*. C'est notamment à la faveur d'une expérience douloureuse que nous apprenons l'existence d'une partie, jusque-là ignorée, de notre corps. Comme si son bon fonctionnement, son silence, nous avait dissimulé son existence. Le silence du corps pourrait donc être associé à l'expérience du familier quand celle du bruit, du remous ou du tumulte du dedans correspondrait davantage à l'expérience de l'inquiétant. Dans *Fort comme la mort*, cette rencontre de l'inquiétant étranger semble susciter l'effroi chez l'héroïne de Maupassant. Elle ne *se reconnaît pas* et demeure « stupéfaite en face d'elle-même » ; son visage lui semble « tout à coup

celui d'une autre femme » (1889, p. 165). Plus loin, la plume de l'écrivain dépeint sa laborieuse entreprise de camouflage toute destinée à extraire les *agents de mort* déposés sur sa peau, c'est-à-dire à *fixer* son visage : « elle s'essayait devant sa toilette, et, avec une tension de pensée aussi ardente que pour la prière, elle maniait les poudres, les pâtes, les crayons, les houppes et les brosses qui lui refaisaient une beauté de plâtre, quotidienne et fragile » (*Ibid.,* p. 253). Les métamorphoses corporelles, comme celles du visage, nécessitent de fait une appropriation subjective des changements de soi à soi (Baudin, 1998) ; métamorphoses contre lesquelles se dressent parfois la résistance, la voie appropriative est alors obstruée. Le camouflage pourrait figurer telle une *illustration d'illusion*. Si l'enveloppe narcissique du corps se présente telle une traîtresse, comme a tenté de le problématiser ce chapitre, le féminin érotique, parce qu'il est atemporel, vient encore complexifier l'expérience du vieillissement, ce que nous allons voir dès à présent.

II. Le féminin érotique atemporel

Comme le précise J. André, l'humaine sexualité est marquée par le sceau de la démesure et de l'atemporalité. Son expérience d'analyste lui permet de soutenir combien le passage du temps ne retire rien de l'exigence et de l'appétit du féminin qui pourrait s'exprimer en ces termes : « Ce que je veux c'est un homme qui me plaque contre le mur de la salle de bain » (2002, p. 9).

a. Les Beaux Jours

Les beaux jours (2013)*,* long-métrage réalisé par Marion Vernoux est l'adaptation du roman de Fanny Chesnel *La jeune fille aux cheveux blancs* (2011). Cette fiction semble pouvoir nous fournir un matériel intéressant en vue d'aborder la problématique du féminin érotique intemporel

comprise à la lumière du vieillissement psychique de la femme. Ce long-métrage paraît en effet réunir quelques éléments typiques susceptibles de proposer une illustration introductive. La protagoniste de cette fiction traverse, par ailleurs, l'expérience du passage à la retraite qui nous intéresse au premier chef. Revenons en quelques lignes au synopsis du film.

Tout juste retraitée, Caroline, incarnée par Fanny Ardant, reçoit de ses filles – âgées d'une trentaine d'années guère plus – un « présent » qui la déconcerte - nul besoin de préciser que nous utilisons présent à dessein c'est-à-dire en sa double acception, à savoir la temporalité et le cadeau. Déroute s'il en est : il s'agit d'un abonnement destiné à intégrer un club de retraités. Ce cercle propose une vaste palette d'activités afin que la *néoretraitée* puisse occuper ce temps désormais dégagé du travail professionnel. Désappointée, si ce n'est quelque peu irritée par l' « heureuse » idée de ses filles, trente ans plus jeunes, rappelons-le, elle consent bon an, mal an à s'y rendre. Juste pour voir. Son premier passage par *Les beaux jours* - c'est donc ainsi que s'appelle ledit club – est pour le moins fugace. De fait, elle se trouve entourée de contemporains en lesquels elle peine à se reconnaître un instant. Tout laisse à penser qu'elle y fait l'expérience d'un certain dégoût. C'est donc en toute hâte et en claquant la porte qu'elle quitte le trop déplaisant endroit. Malgré ce premier refus manifeste et, du fait d'un potentiel désœuvrement, Caroline renouvelle, sans trop y croire, la tentative. C'est alors qu'elle rencontre Julien, professeur d'informatique aux *Beaux Jours*. Trente ans plus jeune, l'informaticien engage avec Caroline le jeu d'une séduction aussi imprévue qu'inespérée en ces lieux destinés à la retraite. Bien que mariée, elle se laisse très vite séduire par le jeune homme qui pourrait être son fils. La rencontre inattendue de Julien permet probablement à Caroline d'accorder à cet espace toute la portée de son nom : *Les beaux jours*. L'espace consacré aux jours venus du retrait, plus encore indiqué, sinon « offert » par ses filles, se transforme soudain pour accueillir l'expérience inopinée et charnelle du tumulte entre deux protagonistes séparés d'une trentaine d'années. L'adaptation de *La jeune fille aux cheveux blancs* a le mérite de nous proposer une illustration du féminin érotique intemporel. Rien que le

titre est évocateur, il condense la représentation d'une « jeune fille », nous pourrions l'associer à ce caractère intemporel du féminin, et des cheveux blancs, signe du temps qui passe. Cette condensation marque le caractère conflictuel, sexuel, de la chose. On retrouve ainsi plusieurs éléments des problématiques de la crise du milieu de la vie que nous aurons l'occasion d'ouvrir, notamment une potentielle poussée libidinale propre aux expériences de passage, le complexe de Jocaste, le syndrome du nid vide et la figure d'une nouvelle rivale.

b. Le « Trou Normand »
Expression d'un certain remous du dedans

Le plus pénible quand on vieillit
N'est-ce pas de se sentir, assez souvent,
Toujours jeune ?
François Villa, *La puissance du vieillir*, 2010, p. 215

Coutume gastronomique, le *Trou Normand* consiste à ingérer un liquide alcoolisé suffisamment fort, il s'agit en général d'Eau-de-vie, de Calvados – appelé familièrement Calva – obtenue par distillation de cidre ou de poiré. Cet usage permettrait de favoriser la digestion ou bien de hâter l'appétit, souvent bien entamé par la première partie du repas. Le *Trou Normand* est également appelé le « coup du milieu ». Étrange résonance entre ce « coup du milieu » et « le retour d'âge » ou encore ladite « crise du milieu de la vie ». Ce bref détour peut de surprendre. L'heure de la ménopause, nous aurons l'occasion de le voir, est susceptible de susciter bien des *remous,* chez la femme certes mais chez l'homme aussi. Ces remous peuvent s'avérer problématiques sinon présenter le fracas d'une certaine violence psychique. Par remous, il faut entendre « bruit », « mouvement », « agitation » ou encore « tumulte du *dedans* ». Un dedans qui ferait de nouveau effraction sur la scène psychique. Relativement silencieux depuis la puberté ou la maternité, voire la maladie, le corps, avec l'expérience de la ménopause, fait du bruit. La ménopause marque un retour important de libido à traiter psychiquement, c'est là d'ailleurs une des rares incises de

Freud quant à la question du vieillissement (1895, 1896, 1897 et 1898). Confrontées aux modifications du corps, de la peau, du visage, désormais de plus en plus marqués par le temps, bien des femmes rencontrent, à la faveur de ce passage la violence d'un désir inédit. Dans le cadre d'une consultation mise en place sur son lieu de travail, je fais la rencontre d'Élise, une femme approchant l'âge de la retraite. Alors qu'elle m'expose un douloureux et, selon elle, récurrent sentiment de non-reconnaissance professionnelle, elle évoque un jour une rencontre qu'elle tente de saisir et se représenter tant elle l'ébranle. À la fois professionnelle mais plus encore érotique, cette rencontre ne cesse de la bouleverser et, parfois, de la culpabiliser. Un homme, de quinze ans son cadet, lui a fait « du plat » puis, au bout d'un certain temps, elle n'a su refuser ses avances. Ainsi Élise s'exclame un jour : « c'est comme… c'est comme…*le Trou Normand* » ! Cette patiente a ainsi nommé une expérience de rencontre du corps érotique et, à certains égards, « professionnel », *le trou normand.* Elle l'envisage comme la rencontre qui lui permettra de « faire passer tout le reste à venir, la vieillesse, la retraite, les pertes, les séparations… » ; « avec lui je ne vois pas mon corps vieux comme quand je me regarde dans un miroir, je ne le vois pas du tout, je n'y pense pas, j'oublie ça, je l'oublie complètement ! Et je découvre ce que je ne connaissais pas avec lui. » Tout se passe comme si elle « découvrait », pour la première fois, son corps érotique et tout en même temps, un douloureux sentiment d'urgence face à cette découverte tardive. Comme le soutient R. Roussillon dans la postface du *Refus du féminin* de J. Schaeffer : « si (…) la rencontre sexuelle, le rapport, apparaît aussi comme une "solution" possible, c'est qu'elle est "objectalisante" selon le terme proposé par A. Green, c'est-à-dire qu'elle pousse au lien. Or le lien est un facteur de changement potentiel dans la mesure où il suppose le transfert d'une représentation d'objet sur un autre-sujet et que tout processus de ce genre comporte au moins virtuellement, la potentialité d'un changement » (2007, p. 296). Élise semble d'ailleurs dire de cette rencontre avec celui qu'on pourrait qualifier d'*amant de jouissance* qu'elle la *détourne* d'une sorte de bilan des pertes à venir. En 1998, J.-L. Nancy (1998) propose un *L'« il y a » du rapport sexuel.* Quel qu'il soit, un rapport serait pour l'auteur porteur de sens. Aussi

distingue-t-il une mise en mouvement (sens directionnel), un contact de chair à chair (sens sensible) et une signification (sens intelligible), signification qui serait tant inachevée qu'« inachevable » dans un renvoi constant entre ceux qui se rencontrent. Marqué par l'expérience de la différence, le rapport ne serait pas une mise en rapport de deux intimités, ce serait le rapport lui-même qui serait intimité. L'intime – du latin *intimus*, le plus au-dedans – se caractérise par ce qui serait le « plus au fond que le fond le plus profond » *(Ibid,* p. 45) et en même temps le lieu d'un partage où l'objet et le sujet se rencontrent avec leurs différences. La jouissance partage avec la joie la même étymologie, la première se situe entre la prise et la déprise. Comme si ces deux mouvements, prise et déprise, entraient l'un avec l'autre en collusion (choc). En cela, la jouissance et le plaisir s'opposent l'un à l'autre. Quand la jouissance ou la joie transporte, entraîne ailleurs, le plaisir, lui ramènerait à soi et serait en quête de suffisance. Ainsi l'expérience de la jouissance signifie ne pas se suffire à soi-même et irait toujours avec une insuffisance, il n'y en a pas assez (Nancy, 2014). Pour Élise, l'expérience de la jouissance – et de l'insuffisance – la confronte à un désir ressenti depuis son corps érotique, surgissant à la faveur d'une rencontre là où elle ne l'attendait pas (scène professionnelle, scène du *dehors*) à l'heure où elle ne l'attendait plus (ménopause, heure tardive, approche de la retraite). Élise illustre avec ce qu'elle nomme le « trou normand » ce que F. Villa semble évoquer lorsqu'il propose la perception d'une troublante béance « entre tout ce qui encore aspire à naître et l'obscure perception que le temps manquera pour le mettre au monde » (2010, p. 215) Les paroles de *La solitude* de Barbara peuvent également exprimer l'expérience somato-psychique que semble traverser Élise :

« *Je veux encore rouler des hanches, je veux me saouler de printemps, je veux m'en payer des nuits blanches, à cœur qui bat, à cœur battant, avant que sonne l'heure blême et jusqu'à mon souffle dernier, je veux encore dire je t'aime et vouloir mourir d'aimer* ».

c. Troisième époque œdipienne, le complexe de Jocaste

Jocaste semble occuper au sein de la théorie analytique une place bien dérisoire, sa figure est même parfois envisagée comme paradigmatique du hors-représentation. Si Jocaste apparaît quelquefois mentionnée, ce ne serait que pour éclairer les vicissitudes d'Œdipe. H. Deutsch (1944) évoque un troisième et dernier temps au complexe d'Œdipe mais cette proposition n'avait guère été suivie d'autres travaux théoriques avant qu'en 2003 M-C. Laznik ne reprenne ses hypothèses et propose de formuler l'élaboration d'un *complexe de Jocaste*. Sa théorisation cherche à appréhender une étrange contradiction de la psychosexualité féminine à la faveur de la ménopause. À savoir, d'une part, une vive poussée libidinale propre à cette expérience de passage (Freud, 1895) et, d'autre part, l'existence assez coutumière d'une diminution, sinon d'une perte totale, d'intérêt à l'endroit de la sexualité génitale pour bien des femmes. Reprenons un instant ces élaborations à leur point d'origine. À la faveur de l'étude de la psychosexualité féminine, adolescence et ménopause ont quelquefois été objets de comparaison. De fait, ces deux expériences marquent un passage intense pouvant être mis en parallèle. S. Freud (1912), notamment, a mis en perspective ces deux temps. H. Deutsch se saisit de l'élaboration freudienne quant à l'étrange parallèle entre puberté et ménopause. Si l'adolescente inhibe son désir – il est trop tôt – la femme ménopausée l'inhiberait tout autant, il est cette fois trop tard. Ainsi H. Deutsch se propose de poursuivre cette compréhension de l'inhibition du désir à la faveur de ces périodes de passage. Nos hypothèses de travail tenteront justement de mettre à l'épreuve la rencontre potentielle, sur la scène psychique, entre le passage adolescent et le passage à la retraite. Nous interrogerons donc la question d'une reprise des problématiques soulevées par l'adolescence à travers l'expérience du passage à la retraite. Il existerait, selon H. Deutsch, à ces deux temps, celui de l'adolescence et de la ménopause, une intense flambée de fantasmes incestueux. J. Bergeret (1982) a lui aussi soulevé la question d'une reviviscence de la crise

d'adolescence à la faveur de l'avancée en âge mais il interroge davantage les problématiques relatives à la réémergence d'une violence primitive. Cette crise aboutirait selon lui à une nouvelle latence. Comme le remarque J-M. Talpin (2013), ce positionnement théorique signe un refoulement de la sexualité des adultes en âge auquel nous reviendrons. Dans la forme positive du complexe d'Œdipe, il s'agit à l'adolescence du père, à l'époque de la ménopause du fils. H. Deutsch soutient que la prégnance de ces fantasmes incestueux permettrait de comprendre le détournement de la sexualité chez certaines femmes. Dans la lignée des travaux de Freud, puis de H. Deutsch, le complexe de Jocaste que propose M-C. Laznik intègre la contraction soulevée précédemment : une poussée libidinale à l'endroit d'un objet incestueux ou d'un substitut et une lutte certaine contre celle-ci. Plus cette lutte apparaît vive, plus elle risque d'entraîner un détournement de la sexualité génitale chez la femme ménopausée. Pareille crainte face à ces désirs incestueux, donc interdits, permettrait de saisir un désintérêt inédit pour la sexualité.

« Ce n'est plus de mon âge ! » s'entend, de fait, relativement souvent dans la clinique des femmes ayant atteint ou dépassé la ménopause. Il apparaît nécessaire de questionner un tel positionnement, lequel peut signer, comme l'avance M-C. Laznik, une impossibilité à élaborer le troisième temps de l'Œdipe mais aussi révéler une intériorisation des normes morales. La représentation défensive du sage, capable de maîtriser ses pulsions, de les investir en de « nobles » objets, n'est pas loin. Honte et/ou culpabilité à celle qui oserait s'adonner aux délices de la chair et ce en dépit de son âge *avancé* en outre, comme le soutient B. Verdon, « une indifférence affichée apparaît tout autant à interroger qu'une hypersexualité active comme indice d'une vraisemblable difficulté à trouver la voie d'élaboration et de dégagement du conflit psychique lié au rapport au plaisir et à la frustration, à l'interdit et au renoncement » (2013, p. 70).

Bien des études démographiques – témoignant de cette diminution voire de cette disparition de la sexualité – envisagent une baisse de la libido propre à l'époque de la ménopause. Cette explication pourrait, somme toute, permettre aux auteurs qui l'envisagent de *mettre au rancart* la charge dérangeante engagée par la représentation d'une poursuite de la sexualité génitale

à la faveur de l'avancée en âge. B. Verdon remarque à juste titre combien il peut s'avérer complexe de concevoir l'existence d'un intérêt persistant à l'endroit de la chose sexuelle chez les adultes qui vieillissent. Cela implique soutient-il : « de consentir à l'idée que celles et ceux qui nous précèdent dans la vie (les parents) ont un désir qui n'est pas cantonné au fait de nous mettre au monde. » L'auteur nous renvoie au fantasme de la scène primitive, fantasme par lequel « il faut pouvoir ne pas être aveuglé » (2013, p. 65). Le sexuel demeure donc un objet complexe à appréhender scientifiquement en ce qu'il interroge le rapport de chacun à cette problématique. M-C. Laznik comprend également le complexe de Jocaste à la lumière de la « passion de l'ignorance » proposée par J. Lacan (1972). De fait, la jouissance potentielle d'une mère prenant pour objet son fils devenu homme apparaît, à bien des égards, difficilement représentable. Le titre de son ouvrage témoigne justement de cet irreprésentable : « l'impensable désir ». Il va de soi que la pensée rencontre là un obstacle certain.

d. Jocaste préfère ne pas savoir. Personne n'en veut rien savoir ?

Il avait presque vingt ans.
Fallait, fallait voir
Sa gueule : c'était bouleversant.
Fallait voir pour croire,
À l'abri du grand soleil,
Je l'avais pas vu venir.
Ce gosse, c'était une merveille
De le voir sourire (…)
Lui pour moi, et moi pour lui
Et nous pour personne
Mais il fallait bien qu'un jour,
Je perde mes charmes.
Devant son premier amour,
J'ai posé les armes.
Elle avait presque vingt ans...
Barbara, *Le Bel âge*

Jocaste, mère d'Œdipe, incestueuse, occuperait donc une place absolument dérisoire laquelle serait marquée par le sceau du silence de la théorie analytique. Dans la plupart des versions du mythe, Jocaste ne ferait, et à aucun moment, de lien entre son jeune mari et son fils perdu. Elle semble ainsi être incapable d'opérer le moindre rapprochement, ni même temporel, et par là, réaliser que son fils aurait eu l'âge de son mari, si elle ne l'avait perdu. Ce silence, encore une fois, M-C Laznik, le lie avec la passion d'ignorer. Toute mère, selon elle, souhaiterait laisser les racines sensuelles de l'amour pour son fils, enfouies au creux d'une lointaine ignorance. Ainsi, Jocaste pourrait bien s'inscrire dans une volonté d'ignorer (Stein, 1977). Intriquées au complexe de Jocaste, les caractéristiques de cette passion mises en avant par M-C. Laznik invitent à interroger la potentielle complaisance de Jocaste dans sa réalisation incestueuse. Imaginant les paroles de Tirésias adressées à Jocaste, C. Vereecken (1983) cherche à débusquer sa potentielle complaisance : « N'avez-vous jamais pensé, tout à part vous, à ce qu'aurait pu être le disparu s'il avait vécu ? Et n'est-ce pas à votre insu, de ce que justement il avait l'âge qu'aurait pu avoir le disparu ; et un visage, ma foi, pas indigne de lui, que le vainqueur de la Sphinge a capté votre sympathie ? Et encore, dites-moi, ces cicatrices à ces pieds ne vous ont-elles pas fait rêver parfois à votre absent ? » Tout se passe comme s'il tentait là à sonder le bien fondé de sa belle « innocence ». Par ailleurs, cette passion énigmatique d'ignorer ne serait pas seulement à entrevoir du côté de Jocaste potentielles mais elle se rencontrerait également chez moult Œdipe, adultes… Bien des mères demeurent l'objet d'une vive attention de la part de leur fils, certains ne partent jamais tout à fait. M-C. Laznik comme J. Schaeffer insistent sur l'absence de théorisation autour de la ménopause et, plus encore, sur le sens de cette absence. Comment appréhender la place théorique dérisoire offerte aux problématiques soulevées par cette expérience ? Expérience qui pourtant touche non seulement les femmes mais peut-être également certains jeunes hommes. Pour M-C. Laznik à la racine de ce tabou serait « l'inouï du fantasme incestueux d'une mère envers son fils » (2005, p. 998). Ce fantasme incestueux serait parfaitement irreprésentable. Plus généralement, J. Schaeffer (2005a) soutient combien la génitalité chez une femme en âge est

susceptible d'induire la potentielle projection d'une jouissance maternelle. Or, cette représentation associant le sexe, la jouissance et la mère serait profondément tabou chez les deux sexes. Toutefois, il est un phénomène social, celui de ladite *femme cougar* que l'on ne peut aujourd'hui tout à fait ignorer ; ce phénomène partage probablement une complicité avec le complexe de Jocaste. Tabou, certes, mais ce dernier ne serait-il pas, peu ou prou, attiré par la voie de la désuétude à l'image, peut-être, du tabou de la virginité ? Nous ne pouvons taire ici les remous induits, çà et là, par certaines histoires dont la presse a dernièrement fait son miel (V. Bruni-Tedeschi et C. Chazal pour ne citer que des exemples français), la multiplication de sites de rencontres « cougar » ces dernières années, une série intitulée *Cougar town*, sans compter que le troisième volet du best-seller de H. Fielding fait de Bridget Jones… une cougar ! Aussi serait-il sans doute intéressant d'approcher les liens qui unissent le phénomène social de la figure mythique, ce que nous allons tenter de faire plus avant.

e. *La femme cougar*, une Jocaste qui s'ignore ?

Alors qu'il interroge la disposition à la névrose obsessionnelle, Freud soutient : « il est un fait bien connu, dont on s'est beaucoup plaint : après que les femmes ont perdu leurs fonctions génitales, leur caractère subit souvent un changement particulier. Elles deviennent querelleuses, contrariantes, dictatoriales, dépitées, mesquines ; c'est-à-dire qu'elles exhibent les traits typiques d'un sadisme érotique anal, traits qu'elles ne possédaient pas auparavant, pendant leur période féminine » (1913, p. 92). Le choix des qualitatifs laisse envisager, une fois la ménopause venue, un passage où l'aigreur, la hargne donneraient le *la*. Freud soutient donc une certaine accointance entre femme ménopausée et agressivité. Cet âpre portait trouve un puissant écho dans la très célèbre chanson *Tu t'laisses aller* de C. Aznavour. L'affliction du chanteur s'adresse de fait à une compagne qui pourrait avoir cessé d'investir le jeu de la mascarade – « redeviens la petite fille » – il insiste également, évoquant cette dernière, sur l'exaltation de traits sadiques anaux – « tu

m'tyrannises, je subis ton sale caractère » où une nette tendance castratrice s'affirme : « devant mes amis quelle catastrophe ! Tu m'contredis, tu m'apostrophes, avec ton venin et ta hargne, tu pourrais battre des montagnes ! ». Nous saisissant de ces paroles, nous pourrions imaginer que cette compagne rencontre un violent « coup du milieu » et que son élaboration du troisième temps œdipien demeure en souffrance pour la conduire (l'éconduire ?) vers la voie sadique anale. À l'opposé de cette dernière, proche de l'implacable et amère résignation, pétrie, peut-être, par un surmoi sociétal un brin suranné, il est celle qui se saisit de l'envahissement pulsionnel propre au troisième temps de l'Œdipe et se révèle disponible à une rencontre inédite avec *un* homme de dix à quinze ans son cadet. Cette voie correspond à ce que nous avons décrit plus haut, notamment avec le *trou normand,* et peut s'envisager comme « solution pulsionnelle libidinale » (Schaeffer, 2005a, p. 1023). Le commentaire persifleur et moraliste : « Il pourrait (presque) être son fils ! » suit souvent de la perception du couple inhabituel, lequel, s'il a toujours existé, serait dorénavant nettement plus visible. Cela nous invite à interroger un éventuel déplacement du refoulement collectif autour des fantasmes enserrant mère et fils, déplacement qui trouverait, du côté œdipien, un écho à travers la contemporaine et si primaire expression *MILF – Mother I'd like to fuck*. Une fois cela posé, peut-on mieux approcher l'actuel phénomène de *la femme cougar* ? La solution « cougarienne » est-elle pulsionnelle et libidinale ? Fort peu de recherches ont été menées sur le dérangeant (et tabou ?) sujet, sa circonscription n'est de fait pas très aisée. De tout temps, des hommes en âge ont choisi pour épouses, sinon pour maîtresses, de bien jeunes femmes. À cette configuration s'ajoute souvent la variable sociale, des hommes de classes sociales supérieures qui choisissent des femmes non seulement plus jeunes mais aussi de classes plus modestes. Âge et classe sociale supérieurs du côté de l'homme assureraient à ce dernier une certaine domination vis-à-vis de la femme que maintes études sociologiques[31] ont pu présenter et

[31] Cf. notamment Michel Bozon (1990). Les femmes et l'écart d'âge entre conjoints : une domination consentie I. Types d'union et attentes en matière d'écart d'âge. *Population*, 45(2), 327-360.

problématiser. Ces modalités demeurent bien connues et relativement habituelles. Elles peuvent, parfois, entrer en accointance avec ce que l'on a coutume d'appeler *le démon de midi* dont F. Neau propose une description qui nous intéresse : « avec ce démon-là, les désirs refoulés incestueux, infantiles, surgissent en plein lumière – tout est possible, vivre c'est jouir et jouir c'est vivre. L'idéale beauté à son bras (…) le captif démon de midi proclame sa puissance et en exhibe la preuve. Manière de braver la mort au moment où, entre deux âges comme entre des eaux, un brin mélancolique, la pensée de la mort s'impose – il n'y a qu'une vie, et c'est l'heure ou jamais de la vivre » (2011, p. 35). Si ces modalités, nous le disions, relèvent d'un partage assez répandu entre homme en âge et jeune femme, il se pourrait que la *Cougar* – l'invention de ce nouveau mot de la langue pour la nommer marque probablement un déplacement culturel – bascule cette habituelle tendance. Tout se passe comme si la Cougar revendiquait les mêmes droits à la jouissance avec « une jeunesse » (*Ibid.*). Une ou plusieurs – là est la question ? Ce qui pourrait distinguer, d'après nous, une « femme Jocaste » d'une « femme Cougar » serait à chercher du côté des modalités de la solution psychique à l'œuvre dans le traitement des excitations soulevées, exacerbées, par le fameux « coup du milieu ». Si la *solution jocastienne* est sans doute pulsionnelle, libidinale, moïque, elle s'accorde avec la rencontre à la fois « interdite » et excitante d'un amant de jouissance, plus jeune certes, mais surtout avec un visage et la reconnaissance d'un autre pétri de singularités. La *solution cougarienne,* quant à elle, aurait partie liée avec une quête effrénée, maniaque, en ce qu'elle tient à s'imposer pour exister dans et par la visibilité[32] (*« exhiber la preuve »* mais aussi son corps dénudé, prenant la pose, sorte d'exacerbation de la *féminité de surface*) et dans la quantité (nécessité de multiplier les « proies sans visage », sans nom et aussi sans lendemain). En cela V. Bruni-Tedesci et C. Chazal pourraient être davantage Jocaste que Cougar. Cette seconde solution, on le voit, porte l'accent d'une urgence à jouir, certes, mais encore celui de la

[32] Nous renvoyons le lecteur aux travaux de la chercheuse québécoise Rania Anoun qui a notamment problématisé un certain usage de Facebook®, à la Playboy®, où tend à s'exposer, de la part de femmes en âge, une hypersexualisation de l'image.

nymphomanie. Avec la femme Cougar, ce sont les images de la castratrice qui défilent, celles d'une mangeuse d'hommes qui n'en a jamais assez, la chair doit être fraîche et endurante, le sang, neuf. Si la cougar est prédatrice, elle est d'ailleurs également un modèle de voiture ! Comme le rappelle C. Hurvy (2011), la nymphomane est celle qui réduit l'homme à un jouet sexuel, lequel ne pourrait jamais parvenir à la contenter. Ainsi se cacherait-il, probablement, derrière la Cougar, non pas une Jocaste habitée par la passion d'ignorer et la coupable appétence d'une vendange tardive (M-C. Laznik, *Op. cit*) mais sa lointaine cousine, figure maternelle à la fois séductrice mais surtout cannibalique. Une femme cougar pourrait ainsi combiner une version féminine du démon de midi, habituellement masculin, avec l'insatiabilité orale nymphomaniaque. N'oublions pas ce que soutient C. Hurvy : « derrière la provocation : "baisez-moi", on entend la criante détresse infantile : "aimez-moi" » (*Op. cit,* p. 85). Si l'auteure évoque ici la figure de la nymphomane, nous pourrions sans doute étendre sa suggestion à celle de la cougar. Cela n'est pas sans nous rappeler l'insistance de l'angoisse de perte de l'amour ou du désir de la part de l'objet déjà évoquée. *Solution jocastienne*, *solution cougarienne* : il s'agit bien tout de même d'un appel au fils, à son substitut, face bouillonnant remous du dedans[33] suscité par la nouvelle émanation libidinale et la perspective de l'avancée en âge.

Ainsi approche-t-on là, sans doute, d'une problématique située à la jonction du féminin érotique et du féminin maternel, problématique à laquelle ces solutions tentent de donner des réponses différentes : l'« aigre désintérêt » de la voie sadique anale, la rencontre pulsionnelle ou la quantité jubilatoire à exposer. Venons-en donc maintenant à soulever la dimension du féminin maternel telle qu'elle apparaît problématisée par l'expérience de l'avancée en âge.

[33] Cf. Yves Navarre, (1980) *Le jardin d'acclimatation*. Paris. Flammarion.

III. Le féminin maternel temporel

a. L'Heure climatérique

N'être plus une mère possible, est-ce être encore une femme ?
Anzieu *La femme sans qualité*, 2004.

S'il faut se garder d'envisager la participation biologique comme principale clef d'accès à l'expérience intime du vieillissement, elle demeure malgré tout importante et incontournable. L'heure climatérique – appelée également « retour d'âge », « coup du milieu » ou encore « âge critique » – correspond à la ménopause et aux manifestations tant physiques que psychiques qui lui sont associées ; « elle signe une certaine entrée dans la phase d'involution » (Verdon, 2013, p. 14). D'après F. Héritier (2002), ménopause et stérilité susciteraient des imaginaires comme des institutions et des attitudes très diverses selon les cultures. Elles pourraient néanmoins être appréhendées selon une même logique symbolique. Bien des populations, dites primitives, envisagent la stérilité féminine ou la ménopause telle une abomination. La femme ménopausée serait ainsi dangereuse du fait d'une accumulation de chaleur. Dorénavant, un excès de chaleur ne s'écoule plus avec le sang des règles, il demeure dangereusement à l'intérieur de son corps. Ce bouillant excès lui fait courir le risque d'être associée à la figure de la sorcière, plus encore si elle est pauvre et veuve. Isolée, elle est incapable de faire face à cette force du dedans. Apporter une réponse adaptée à pareille profusion lui serait pour le moins impossible. L'accusation de sorcière est toute proche surtout si elle ne se trouve pas sous la protection d'un homme – mari, frère ou fils – sous son contrôle. Les femmes en âge de procréer, qu'elles sont supposées envier, mais aussi les hommes, seraient les cibles de leurs sorcelleries. Si d'aventure, ces femmes ménopausées continuent à entretenir des relations érotiques, elles seraient d'autant plus à craindre. Ainsi devraient-elles se contraindre à espacer ou, mieux, à supprimer ce commerce érotique. Si elles ne cessent, un risque périlleux se présente pour les hommes qui les approcheraient, celui d'attirer

leur chaleur et, ainsi, de les consumer. Elles seraient ainsi véritablement fatales c'est-à-dire annonciatrices de mort. Si une telle accusation pèse sur ces femmes, elles se voient bannies et meurent, loin des villages, esseulées. Les médecins hygiénistes du XIXe siècle prônent même la chasteté, seule capable de permettre la guérison d'excès de chaleur virile, non utilisée et non vaincue. Selon les inférences proposées par l'anthropologue, la stérilité – liée ou pas à l'âge – fait de la femme un être plus proche de l'homme que de la femme. A. Anzieu associe quant à elle, l'infécondité à la crainte du non-être et à la castration : « la femme, à ce moment de sa vie, répète, une nouvelle fois, l'expérience de la perte, la vraie castration qui est la sienne, celle de la fécondité » (2005, p. 1113). Pour M-C. Laznik (2003) les règles porteraient la trace la plus manifeste de l'identité féminine. Aussi, elles auraient toujours été associées aux représentations de la féminité, de la sexualité comme de la fécondité et, pour A. Anzieu, « la femme se construit autour de sa capacité à concevoir : pour devoir y renoncer » (2004, p. 54). Alors que certaines sont soulagées d'être (enfin) « débarrassées » de leurs menstrues, de ne plus avoir à composer avec ces « petites affaires », bien des femmes recourent à un traitement hormonal spécifique (THS) afin que leurs règles perdurent. Ledit traitement permet une poursuite artificielle de celles-ci, il s'agit d'un saignement par privation hormonale, A. Anzieu parle d'une « illusion de fécondité » (*Ibid.,* p. 1114). Cette démarche traduit indéniablement les résonances psychiques que sont susceptibles de porter les règles pour de nombreuses femmes. Comme l'illustrent les recherches sur lesquelles M-C. Laznik s'étaye (Pines, 1993), le désir d'être enceinte doit être distingué de celui d'avoir un enfant. Ainsi, certaines femmes peuvent avoir pris la décision consciente de ne plus avoir d'enfant néanmoins le désir de tomber enceinte perdure. Qu'est-ce à dire ? La possibilité de pouvoir être enceinte serait susceptible de correspondre à un fantasme particulier associant espoir et jeunesse. Nous pourrions encore user de la métaphore des fleurs. Avec néanmoins quelque prudence, une équivalence pourrait ainsi être imaginée entre pouvoir encore enceinte et fleurir, sinon refleurir. À cet égard, M-C. Laznik reprend l'expression simple sans détour de la gynécologue M. Lachowsky (1992) : « ne plus vouloir n'est pas ne plus

pouvoir » et, vice versa, ne plus pouvoir n'est pas ne plus vouloir. Cette expression traduirait fort bien l'ambivalence propre à la femme de la cinquantaine. Nombreuses sont celles à ne plus vouloir d'enfant, pour autant beaucoup souhaiteraient toujours le pouvoir. Ainsi, à l'orée de la ménopause, l'attente des règles demeure une expérience psychique relativement inquiétante. Si autrefois cette attente pouvait confronter la femme à la plus vive angoisse – dans un sens comme dans l'autre – dorénavant cette attente signe le risque d'un *non-retour*. De fait, comme nous avons pu le mettre en avant précédemment, l'expérience des règles – castration rouge de la puberté mise à part – confronte inéluctablement à cette excitation douloureuse de l'attente. À l'heure du puissant désir d'enfant, on pourrait se risquer à parler d'une douloureuse *attente d'absence signant une présence*. À l'opposé, vécues dans bien souvent la plus grande inquiétude, il est des attentes de traces rouges. L'arrivée des règles vient alors attester la prégnance d'un potentiel pas encore, ou jamais, actualisé. De fait, à ces angoisses relatives au rouge des règles succède l'angoisse maintenant blanche, celle d'un *plus jamais*.

b. Le nid vide : une ambivalente libération

Alors qu'il interroge les représentations potentielles du sexe féminin chez l'homme, J. André (2012) se propose de mettre en perspective les mots « chatte », « sexe » et « nid ». On suppose que le choix de ces mots renvoie au contenu mystérieux des coffrets freudiens c'est-à-dire à l'énigme des organes génitaux féminins. Le sexe coupe, il est une lame qui semble renvoyer l'homme tout droit à ses angoisses de castration, il pourrait en être de même pour la chatte, susceptible d'incarner les figures animales, inquiétantes et insatiables, des messalines. Si les trois sont marqués d'infantile, la trace serait bien singulière selon chacun de ces mots. Le « nid » est des trois le plus régressif, il remontrait aux temps où le sexe de la mère et son ventre ne formaient qu'un seul espace familier offert au petit enfant. Espace réconfortant, intime, ce nid

porterait la promesse de chaleur, de quiétude et de protection. Tout cela renvoie à notre partie traitant d'une loge potentielle au-dedans de la mère destinée à l'enfant.

Concentrons maintenant notre attention sur l'existence d'une continuité à entrevoir entre la cavité intérieure propre à l'utérus de la femme, cavité où demeure l'enfant à naître durant de la grossesse, et la maison familiale qui abrite les enfants nés jusqu'à leur grand départ, leur envolée. Dans cette perspective, l'utérus maternel puis la maison familiale font office d' « écorce » (Torok, Abraham, 1978), de contenant, d'enveloppe ou bien encore de chez-soi à l'enfant. Cette fonction de contenance est susceptible de donner lieu à divers types d'investissement de la part de la mère voire de surinvestissement, telle l'emprise notamment, voire de contre-investissement. Si la perte de la capacité biologique propre à la fécondité comporte, on l'a vu, de vives résonances sur la scène psychique, qu'en est-il de l'expérience vécue, par la femme, quand ses enfants quittent le « nid » ? Il arrive par ailleurs que cette perte – ménopause – et cette séparation – départ des enfants – se superposent l'une l'autre. Cette collision entre réalité biologique, réalité extérieure et réalité psychique est susceptible d'engager un vécu de perte et de séparation particulièrement dense et douloureux pour la mère. L'œuvre épistolaire de Madame de Sévigné nous fournit à cet égard des représentations affectées exemplaires quant à la douleur générée par le départ du nid de sa fille et son traitement par la sublimation :

> « Voici un terrible jour, ma chère fille ; je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quitté dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte, nous ne puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel et c'est le seul qui peut lui plaire. (…) J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous ; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours : de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable ; comme il est extrême, j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cherche toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez » (Madame de Sévigné, 1673, p. 151-152).

L'expression de « nid vide » dit sans nul doute l'accent animal propre à l'expérience. Le nid, nous l'avons dit, est une forme d'espace propre au chez-soi pouvant être appréhendé

comme un abri, un refuge voire une sorte de laboratoire des préparations prévu pour aller à la rencontre des bruits du dehors, de l'extérieur. Il serait ainsi question d'un espace singulier lentement construit, aménagé, transformé par ses occupants au gré des crises et passages jalonnant la vie. Pour J. Schaeffer (2008), l'angoisse de séparation des parents surviendrait bien avant le départ effectif des enfants du nid. Une « étape » initiale serait rencontrée par ses derniers à la faveur des premières expériences charnelles de leurs enfants. À travers les premières fois de ceux-ci, un commencement de « départ » pourrait être entrevu. De nouveau, père et mère se confronteraient à la fois aux traumatismes de leur propre entrée dans l'exercice de la sexualité mais également à la scène primitive avec ce qu'elle suppose en termes de sentiment d'exclusion, d'abandon et d'excitation. Cette reprise conflictuelle n'est pas sans engager des turbulences au sein du couple jusqu'à induire quelquefois la séparation. Plus encore, quand il se retrouve « en tête-à-tête », le couple n'est plus de prime abord un couple de parents, il n'est pas non plus celui des débuts de leur histoire : quel couple est-il donc devenu maintenant que le nid n'abrite plus sa progéniture, maintenant qu'il n'est plus fécond ? Le départ de quelques-uns de ces occupants fait-il du nid un « chez soi » maintenant plus inquiétant ?

Nonobstant, les expériences du nid vide et de la ménopause, bien qu'elles signent des pertes du féminin maternel, peuvent également se présenter comme une occasion heureuse d'ouverture pour bien des femmes. C'est ce que proposent également d'envisager J. Schaeffer et M-C. Laznik. De fait, le départ des enfants du nid et la fin des menstrues peuvent offrir à la femme et, quelque soit son âge, une forme inédite de disponibilité psychique. Aussi, pourrait-elle *enfin* s'ouvrir à une rencontre dite du « troisième type » avec un amant de jouissance. Il convient de distinguer cette dernière de la relation de compagnonnage et de la relation de parentalité. La femme serait ici mise à l'épreuve de se départir du maternel de sa mère comme du sien et de pouvoir s'identifier aux fantasmes érotiques d'un homme. Cette occasion pourrait être entendue ainsi : « fin du maternel, enfin du féminin » (Schaeffer, 2005, p. 1029). Aussi, « ne pourrait-t-on pas espérer qu'une femme soit alors à même de vendanger les raisins de sa jouissance

féminine ? » (Laznik, 2005, p. 110) Pour conclure élégamment ce chapitre nous pourrions dire qu'il existe, après la floraison, une autre expérience de rencontre charnelle avec un amant de jouissance, celle de la vendange tardive, une certaine façon d'accommoder les restes.

Ces questions conduisent maintenant à aborder de plus près l'épreuve de la différence des sexes qui vient, de nouveau, faire effraction et appelle l'élaboration psychique.

IV. Une réélaboration de la différence des sexes ?

Les crises du milieu de la vie apparaissent prises dans une violente réactivation à plusieurs niveaux : celui des transformations corporelles opérées par la puberté, l'épreuve de la différence des sexes et le conflit œdipien (Schaeffer, 2008). Comme le soutient F. Villa (2010), l'homme et la femme n'apparaissent pas touchés de la même façon par la perte de fertilité. Il s'agit-là d'un changement très particulier en ce qu'il est porteur de remaniements tout aussi importants que ceux de la puberté. La tâche inhérente de l'adolescence invite chaque sujet au passage, jamais complètement achevé, de la sexualité sous le primat du génital et de la reproduction. Ainsi, celui qui survit à l'adolescence a donc pu trouver quelque mot de passe à ladite exigence. Face aux nouvelles formes possibles de satisfaction de la pulsion sexuelle, il doit être en mesure de trouver un nouveau positionnement ; ces nouvelles formes sont soit « acceptées, refusées, déniées, détournées » (*Op. cit*, p. 59) par le sujet. Avec le temps, l'humain est confronté à la perte de sa capacité à se reproduire. La sexualité lui apparaît donc comme tout à fait distincte de la reproduction et, selon cet auteur, cela peut être l'occasion d'une conflictualité inédite, susceptible de renforcer certaines revendications pulsionnelles. Notons au passage que pour certains auteurs, A. Anzieu notamment, sexualité et reproduction apparaissent profondément entrelacées. Pour elle, bien qu'il soit inconscient, un lien étroit demeure entre satisfaction sexuelle génitale et « désir de reproduction de soi dans la procréation » (2005, p. 1110) chez la femme.

Comme nous le disions avec F. Villa, l'homme et la femme ne rencontrent pas cette réalité de la même façon. Si la femme est confrontée psychiquement à la perte de ses menstrues et, par là, de sa fécondité, l'homme rencontre éventuellement cette nouvelle réalité par sa compagne. Son corps reste, quant à lui, toujours fertile néanmoins une certaine baisse de sa fertilité, comme de sa puissance sexuelle, ne peuvent malgré tout être ignorées. Pour M-C. Laznik seul le regard du compagnon sur les transformations du corps de sa compagne serait susceptible d'apaiser ce qu'elle qualifie, non sans une certaine violence, d'« impitoyable condamnation du miroir » (2003, p.131). Si, en effet, la qualité de son regard, de sa présence, comme de ses paroles, demeurent d'une importance capitale à cette époque, reste que la « sa puissance mâle » (*Ibid.* p.131) si elle venait à défaillir, risque d'entraîner de douloureuses interprétations chez sa compagne. De fait, son incapacité potentielle à maintenir ériger ses hommages court le risque d'être traduite, par la femme, comme la perte avérée de ses charmes et il est des hommes qui ne peuvent, arrivés à un certain temps de leur existence, partager la couche d'une « contemporaine en âge » (Villa, 2010, p. 60) ou, autrement dit, d'une femme « touchée » par la ménopause.

De fait, avec la nouvelle perte de fertilité du couple, la sexualité redevient « radicalement distincte de la procréation » (*Ibid.,* p.59). L'épreuve de la ménopause marque un tournant. Tout se passe comme si l'antagonisme entre féminin érotique – féminin maternel venait de nouveau faire irruption, et d'une façon assez brutale, au sein de l'exercice de la sexualité du couple (Schaeffer, 2008). De ce point de vue, comme nous y invite F. Villa (*Op. cit)*, la propension d'hommes qui quittent leurs compagnes pour des femmes en âge de procréer mériterait d'approfondir la question. Comme le soutient J. Schaeffer (2005a), l'extinction de la fertilité féminine renvoie l'homme à ses angoisses de castration. Ces dernières sont souvent à penser avec soit la mort réelle du père, soit avec la mort d'une figure paternelle importante. Si d'aventure, la mort réelle du père est advenue, tout se passe comme s'il n'y avait plus rien pour faire obstacle entre lui et la mort, *a fortiori* s'il devient grand-père.

Par ailleurs, la mort effective du père conjuguée au nouveau statut de grand-père est susceptible de générer un fantasme de réalisation œdipienne de meurtre du père. Ainsi, pour cette auteure : « la place du père réel est délogée de sa place de grand-père, où il était encore père, et père à tuer. S'il meurt et qu'on advient grand-père, il est doublement mis à mort ». On le voit, le passage au statut de grand-père, combiné à la mort du père, engage un potentiel renforcement de l'angoisse de castration chez l'homme. Aussi, l'engagement dans une relation sexuelle avec une contemporaine en âge est susceptible de réactiver certains fantasmes incestueux. De telles problématiques peuvent être pensées comme crises de passage. Pour J. Schaeffer (*Ibid.)*, elles s'intriqueraient, chez l'homme, de façon particulièrement étroite avec l'angoisse de mort. Il n'est alors pas rare d'observer chez ce dernier des défenses psychiques caractéristiques telles le déni ou une hyperactivité d'allure hypomaniaque, souvent associée à une hypervirilité phallique. L'auteure évoque également une transgression compulsive de divers interdits, voire la possibilité d'une inhibition sexuelle massive dont on a déjà évoqué les dommages pour la compagne potentielle.

V. Figure de la nouvelle rivale, Passage de la mère à la fille

L'ombre d'une jeune et belle femme tombe sur le moi
J, Schaeffer, 2005.

Fort comme la mort (1889), l'un des tout derniers romans de Maupassant propose de solides représentations permettant d'approcher la figure de cette nouvelle rivale et, plus encore, ce que peut rencontrer à son contact, la femme en âge qui nous intéresse au premier chef. Si ce roman apparaît profondément marqué par « l'immense douleur de vieillir » (Delaisement, 1983) – caractéristique de toute la fin de l'œuvre de Maupassant – il nous propose un saisissant triangle œdipien qui retient notre attention. *Fort comme la mort* réunit donc trois protagonistes essentiels :

Olivier Bertin, peintre vieillissant, sa maîtresse, séduite à grand-peine, désormais en âge, Madame de Guilleroy et la fille de cette dernière, Annette. Maupassant nous conduit, à travers ce triangle, au plus proche de ce qu'a proposé J. Schaeffer (2005) : *l'ombre d'une jeune et belle femme tombe sur le moi*. Si mère et fille apparaissent, dans le premier temps, telles des jumelles au personnage masculin – tant elles se ressemblent – elles deviennent fort vite objets d'une lancinante comparaison :

« Le peintre, sous la grande lumière, les contemplait l'une après l'autre, la mère et la fille. Certes, elles étaient différentes, mais si pareilles en même temps que celle-ci était bien la continuation de celle-là, faite du même sang, de la même chair, animée de la même vie. (…) Et il était un peu surpris de constater, en les faisant rire et bavarder, qu'il avait devant lui deux femmes très distinctes, *une qui avait vécu, et une qui allait vivre.* (…) C'était une jolie petite personne nouvelle, prête aux hasards et à l'amour, ignorée et ignorante, qui sortait du port comme un navire [rencard ?], tandis que sa mère y revenait [rancart ?], ayant traversé l'existence et aimé ! » (*Ibid.,* p. 98 ; c'est nous qui soulignons)

Les deux femmes se plaisent quelque temps au jeu des confusions, au point même de l'entretenir pour semer le trouble chez l'homme, jusqu'au jour où la Comtesse se voit frappée par la mort de sa mère. Plus personne ne la précède dorénavant dans l'ordre des générations et ne s'offre comme rempart devant la mort. Une préoccupation, présente auparavant à bas bruit, vient alors se renforcer pour l'assaillir tout à fait : celle du temps qui passe, temps sur lequel elle ne peut avoir la moindre prise. Tout se passe comme si sa fille, jeune et fraîche, venait le lui rappeler. Plus encore, c'est son (ancien) amant, qui davantage séduit et préoccupé par l'éclat d'Annette, lui fait endurer le terrible sentiment d'exclusion œdipienne. Sa préférence pour sa fille vient confirmer les irréversibles marques que le temps a sur elle déposées :

« Mais c'est votre portrait, peint par moi, c'est mon portrait ! C'est vous, telle que je vous ai rencontrée autrefois (…) quand j'ai aperçu à la gare, tout à l'heure, la petite debout sur le quai (…) mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai cru que j'allais pleurer. » (*Ibid.,* p. 169) « Il se tournait vers la comtesse en admirant la fille, comme pour remercier la mère de lui avoir donné ce plaisir. » (*Ibid.*, p. 172) « Elle était jeune, elle pouvait courir, avoir chaud, devenir rouge, perdre ses cheveux, tout braver, tout oser, car tout l'embellissait. (…) La comtesse, de plus en plus en plus mélancolique, songeait qu'Olivier préférait cette partie de balle, cette agitation d'enfant, ce plaisir des petits chats qui sautent après des boules de papier, à la douceur de s'assoir près d'elle, en cette chaude matinée, de la sentir aimante contre lui » (*Ibid.,* p. 180).

Si les deux premiers temps conféraient à la mère cette position, c'est maintenant la fille, ou son substitut, qui occupe la place de rivale au sein du triangle œdipien. Il n'est d'ailleurs pas exclu que la figure de cette rivale soit associée à l'image de jeunesse éclatante que la femme a gardée d'elle-même. C'est précisément le cas ici : la figure rivale condense à la fois la fille mais aussi la représentation du tableau peint par l'amant, à savoir elle-même plus jeune. Intrication périlleuse à démêler. Il n'est pas rare de relever, dans le discours latent voire manifeste, de bien des femmes en âge, la présence de sentiments hostiles voire d'affects envieux à l'endroit des jeunes femmes. Ces dernières bénéficient encore d'une *vaste étendue de possibles*, elles présentent donc une indéniable menace pour celles qui assistent à la perte de ce qui a été, un jour, « possédé » et à la prise de conscience que ce qui avait été espéré n'est pas advenu (Gueydan, 1991). Ainsi peuvent-elles de moins en moins « parier » au sens pascalien du terme.

Arrêtons-nous un court instant sur le Pari tel qu'il est repris par Éric Rohmer[34] ; son utilisation peut nourrir la compréhension de ce qu'il est susceptible de se perdre à la faveur du vieillissement. Certains de ses films illustrent avec très grande justesse le Pari de Pascal (1669). Il est notamment présent de façon bien explicite dans *Ma nuit chez Maud* (1969) et dans *Conte d'hiver* (1992) en particulier. C'est avec Félicie – jeune protagoniste féminine du *Conte d'hiver* – que Rohmer énonce une traduction du Pari susceptible de nous intéresser. Celle-ci préfère mener sa vie en espérant, c'est-à-dire en conservant l'espoir du retour de l'homme qu'elle aime et qu'elle a perdu à la suite d'un acte-manqué. Au moment de s'en séparer, elle lui laissé une mauvaise adresse. Voici donc le pari qu'énonce Félicie : « j'ai peut-être que très peu de chances de le retrouver (…) c'est pas une raison pour que je renonce, si je le retrouve ce sera une joie tellement grande que je veux bien donner ma vie pour ça… D'ailleurs je ne la gâcherais pas, vivre avec l'espoir c'est une vie qui en vaut bien d'autres. » Bien qu'elle puisse prêter à sourire, qu'elle soit

[34] Cette analyse est abordée par le philosophe L. Tirouin, invité en 2012 dans l'émission *Les nouveaux chemins de la connaissance* (France Culture) pour plus de précisions voir *Le Hasard et les règles : Le Modèle du jeu dans la pensée de Pascal* (1991). Paris. Éditions Vrin.

emprunte d'un ton romanesque évident, c'est dans la bouche d'une très jeune femme qui, de fait, a devant elle « le temps d'attendre et d'espérer », que Rohmer glisse ces mots. Le spectateur peut ainsi croire en l'attente de Félicie, il peut croire en son invraisemblable Pari. Imaginons maintenant la même problématique, à la différence qu'elle serait énoncée par un personnage qui aurait le double de son âge. Cela ne pourrait fonctionner, le spectateur ne pourrait y croire ou bien se prendrait-il de pitié pour la pauvre Félicie. Pascal soutient qu'en pariant pour l'immortalité de l'âme, le gain serait si énorme que cela compenserait la faiblesse des chances. Ainsi, même si l'âme n'est pas immortelle, le croire permet de vivre mieux que si l'on n'y croie pas. L'Homme aurait donc tout à gagner en pariant : si « ça » ne marche pas, il ne perdrait rien, en revanche si « ça » marche, le gain serait immense. Le « ça » ici représente l'objet du désir ou de l'espoir. Pour Pascal, l'espoir correspond à l'immortalité de l'âme quand pour Félicie le désir correspond aux retrouvailles de Charles, l'homme qu'elle aime. Ainsi, parier pour Pascal nous porterait et ne nous coûterait rien – à l'exception peut-être, un jour, d'une douloureuse confrontation aux illusions perdues… F. Villa évoque justement la fougue insouciance, crédule, de la jeunesse : « La crédulité de la jeunesse en des lendemains qui chanteraient ne prendrait-elle pas sa source dans notre fondamentale incrédulité quant à la possibilité de la mort » (2010, p. 124). De fait, l'hypothèse avancée éclaire avec force les limites rencontrées par le pari à la faveur du temps qui passe. L'évolution des travaux freudiens suivent d'ailleurs cette pente, l'hystérie et la Gradiva des débuts quand la fin envisage la découverte de la pulsion de mort ou le malaise dans la culture.

Après ce détour par le cinéma et la philosophie, revenons à la « nouvelle » figure que peut prendre la rivale – sorte de Gradiva ? – au troisième temps de l'Œdipe. Elle s'éclaire, selon nous, tant du point de vue érotique que du point de vue maternel. Sur le plan érotique, la rivale se montre jeune – tout du moins plus jeune. Elle est donc supposée être plus « malléable », plus « docile » et s'identifier avec plus de souplesse à l'objet du désir de l'homme, Maupassant envisage Annette « nouvelle » et « ignorante », cela a le mérite d'être on ne peut plus clair. Plus

elle se prête au jeu de l'admiration plus, selon l'expression de J. Schaeffer, elle est susceptible de « redorer le blason narcissique phallique de l'homme » (2008, p. 97). Ainsi la jeune rivale est susceptible d'exciter les motions incestueuses et inconscientes de l'homme. Inutile de préciser combien cette excitation s'avère potentiellement réciproque. Par ailleurs, la jeune rivale offre à l'homme mûr l'occasion de se revivifier et, par là, de se laisser bercer par l'illusion de ne pas être « habité » par la mort. J. André évoque lui aussi l'attrait de certains hommes à la poursuite continue de la *fille* de vingt ans, envisagée telle une « *phallus*-girl » (2012, p. 133) auprès de laquelle le pouvoir de séduction resterait « inentamé » (*Ibid.)*. Elle est celle qui n'a pas une ride, aucune trace du temps ne s'est encore déposée sur son visage. Ainsi sa peau peut potentiellement offrir à l'homme une fonction de miroir. Sa présence à son bras est la preuve qu'il n'existe aucune distance entre être et avoir-été. De nouveau, si l'on se tourne vers Maupassant, on remarque fort bien le sentiment d'exclusion œdipienne qui semble assaillir Madame de Guilleroy, lequel s'entremêle à la figure de la recluse ou à la nécessité d'un retrait protecteur. Alors qu'elle traverse un événement intensément douloureux, la perte de sa mère, qu'elle réclame et espère la présence de son amant, Madame de Guilleroy se refuse à lui apparaître aux côtés du traître éclat de sa fille. Aussi, quand il arrive préfère-t-elle se retirer pour ne pas souffrir de l'injuste et immanquable comparaison :

> « Une envie de fuir la saisit, tant elle avait peur de son premier regard. Elle aurait désiré attendre encore une semaine ou deux. En une semaine, en se soignant, on peut tout à fait changer de visage, puisque les femmes, même bien portantes et jeunes, sous la moindre influence sont méconnaissables du jour au lendemain. Mais l'idée d'apparaître en plein soleil, en plein champ devant Olivier, dans cette lumière du mois d'août, à côté d'Annette si fraîche, l'inquiéta tellement, qu'elle se décida tout de suite à ne point aller à la gare et à l'attendre dans la demi-ombre du salon. Elle était montée dans sa chambre et songeait » (*Op. cit,* p. 167).

L'attention portée à cet extrait nous permet d'envisager combien le troisième temps de l'Œdipe est susceptible de laisser resurgir, chez la femme, le douloureux sentiment d'exclusion auquel peut s'adjoindre une position de retrait. Maupassant nous propose ici l'illustration de l'expression *battre en retraite* que nous avons déjà évoqué. Tout se passe comme si la Comtesse

choisissait en effet le retrait pour se prémunir et ne pas assister à une cruelle scène venant soutenir le fondement de son angoisse de perte du désir-amour de la part de l'objet. Plus que sensible au chagrin de cette dernière, Olivier, son amant, se montre de fait davantage séduit par Annette, sa fille.

Sur le plan maternel maintenant, cette rivale n'est pas encore touchée par la ménopause, elle est en mesure de lui donner des enfants, c'est là une caractéristique essentielle. Rappelons que la capacité d'enfanter permet de faire obstacle à la mort. Être en mesure d'offrir une nouvelle paternité à l'homme d'âge mûr procure à ce dernier une confirmation de sa virilité et une garantie de sa puissance, en être dorénavant incapable s'avère susceptible d'ouvrir sur l'impossibilité de pouvoir offrir cette chère confirmation. Comme si la femme en âge perdait peu ou prou les qualités nécessaires pour assurer l'homme dans la pérennité de sa puissance. La lecture d'*Une vieille maîtresse* (1851) de Barbey d'Aurevilly offre un passage susceptible de retenir notre attention quant à la problématique qui nous occupe. L'écrivain propose une scène où se rencontrent deux « vieilles maîtresses » - Mme de Mendoze et la Malagaise – qui naguère ont partagé le même homme, Ryno de Marigny. Amères, elles assistent à la noce de l'amant aimé, regretté, avec sa si jeune Hermangarde. Si elles ne s'étaient encore jamais parlé, les douloureuses circonstances les rapprochent l'une de l'autre. Non sans violence de geste et de mot, la Malagaise exprime à la seconde le courroux qui soudain l'assaille :

« - Si je l'aimais encore !!! Voyez-vous ce *cuchillo*, comtesse ? – reprit la *señora*, en tendant une espèce de couteau grossier par-dessus le bénitier de Mme de Mendoze, qui eut horreur de l'instrument et du geste. – Je serais venue ici même, au pied de cet autel, l'enfoncer dans le cœur de celle qu'il épouse, pour qu'il n'en eût jamais d'enfant." Et l'idée qu'elle exprimait lui fit monter le sang aux tempes et à ses yeux cruels qui s'injectèrent. Son visage noircit. On voyait qu'elle ne se vantait pas et qu'elle était très capable de ce qu'elle disait. »

Certes, on ne sait pas si le personnage est ou n'est pas ménopausé. Reste que l'objet de son amour, Marigny, lui préfère une plus jeune et plus belle. Si elle se défend d'en être toujours éprise, elle souhaite clairement attaquer le potentiel procréatif de sa jeune rivale. Étayée de quelques extraits littéraires, l'analyse théorique de la psychosexualité féminine permet de soutenir

une hypothèse, qui on le sent, est présente entre chaque ligne : à la faveur du vieillissement de la femme, l'angoisse de perte de l'amour/désir de la part de l'objet apparaît susceptible d'être renforcée chez la femme. Rappelons ici que les modalités de cette angoisse sont typiquement féminines selon J. André, elles s'expriment fréquemment à travers les mots suivants : « il ne me désire pas / plus » ; « il ne m'aime pas / plus ». En cela, la nature féminine de l'angoisse impliquerait davantage le primat de l'autre, elle « ouvrirait sur une béance que rien ne semble pouvoir combler » (2004, p. 2). Mais face à cette béance induite par le retrait de l'amour / désir de l'objet – n'y aurait-il absolument rien ? On le sait, la description de cette douloureuse expérience n'a pas échappé à S. Freud, notons qu'il n'exclut d'ailleurs en rien les hommes d'une telle épreuve :

> « Nous avons dit que l'expérience selon laquelle l'amour sexué (génital) procure à l'être humain les plus fortes expériences vécues de satisfaction, lui fournissant à proprement parler le modèle de tout bonheur, aurait dû suggérer de continuer à chercher la satisfaction de bonheur dans la vie sur le terrain des relations sexuées, en plaçant l'érotisme génital au centre de la vie. Nous ajoutons que par cette voie on se rend, de la manière la plus problématique, dépendant d'un morceau du monde extérieur, à savoir l'objet choisi, et qu'*on s'expose à la plus forte des souffrances si l'on est dédaigné par lui ou si on le perd pour cause d'infidélité ou de mort* » (1930, p. 43-44).

Après avoir soutenu combien l'amour génital pouvait conduire au destin humain le plus satisfaisant mais aussi à son envers, quand il vient à se dérober, Freud poursuit son développement en évoquant, sans la nommer, la sublimation, laquelle permet à l'humain d'éviter « les oscillations et désillusions de l'amour génital en le déviant de son but sexuel, en transformant la pulsion en une motion inhibée quant au but » (*Ibid.).* Cette perspective nous permet de soulever une fonction potentielle du travail professionnel si, toutefois, celui-ci peut être envisagé comme sublimation. Face aux oscillations et aux désillusions – lexique freudien – ou encore au retrait du désir / amour de la part de l'objet, l' « objet-travail » ou encore la « scène professionnelle » ne pourraient-ils pas s'offrir à certaines femmes tels des « objets compensateurs » ? Ce questionnement n'est pas sans intérêt pour approcher l'expérience de passage qui nous intéresse. En effet, l'hypothèse d'un déplacement d'investissement sur l'« objet-

travail » ou sur sa « scène professionnelle », consécutif à la perte d'amour, nous permet là d'interroger l'événement psychique de la retraite professionnelle. Comment alors appréhender cette expérience psychique où il s'agit de se détacher d'un objet qui a permis une potentielle de *compensation* ou s'est vu le lieu d'une *consolation* ? Ce cheminement nous conduit à envisager le passage à la retraite davantage avec les maux de l'épreuve. Plus encore, si la perte d'amour n'a pas été l'objet d'une appropriation symbolisante de la douleur inhérente, le détachement du travail et/ou de la scène professionnelle – est susceptible de mettre la femme à l'épreuve d'un traitement psychique portant sur un *retrait redoublé* : l'épisode douloureux mis de côté [au rancart] et la perte de l'objet qui a permis cette mise de côté en proposant une sorte de consolation. L'adjectif *retraitée* prendrait ici un accent aussi juste que sombre. Nous envisageons là bien sûr la piste de l'après-coup. Mais il n'est pas que la perte d'amour que l'objet-travail et la scène professionnelle aient pu « consoler » et s'offrir au sujet telle une voie de compensation. Si la perte d'amour ou le retrait du désir d'un objet peuvent avoir été « rapatriés » sur l' « espace-travail », consolés par ce dernier, sans toutefois passer par un *travail de la douleur*, d'autres événements forts ont pu emprunter la même voie, tels les deuils et autres épreuves de ruptures ou de séparations.

Mais il est encore à éclaircir une autre voie que nous pourrions aborder. Si à l'heure de la traversée du vieillissement, l'habituel triangle œdipien se déplace et laisse entrevoir une rivale au nouveau visage, outre *la consolation travailleuse*[35] que nous venons d'esquisser, quelle solution reste-t-il à la femme en âge pour composer avec cette jeune rivale ?

[35] Celle solution apparaît précisément au sein de l'objet-chanson « ma mie » (notamment interprétée par Barbara et Colette Renard). Le travail professionnel semble là s'offrir comme réponse à l'angoisse de la perte d'amour de la part de l'objet : « *si par malheur, il me trompait,* ben, je ne sais pas ce que ça m'f'rait… Je me suiciderais au véronal, *non, je travaillerais*… »

VI. Enseignement par des vieilles aux jeunes femmes

Qu'allait-il advenir de tous ces petits bouts de dentelles ?
Les laisserait-elle jaunir, devenir fragiles sous les reliques des années ?
Les grands jours de détresse, penserait-elle à les agiter (…) ?
Allait-elle les donner aux femmes
Qui avaient toute une vie de sexe devant elles,
Ou bien elle choisirait de les clouer sur la porte de celui qui s'était retiré,
Emportant ainsi l'humidité, le lubrifié, l'innervé nécessaires à la vivacité (…) ?
On la laisserait sans levure.
Igrecque, *Un sexe de sexagénaire,* 1979.

Yolaine Simha est l'écrivaine se cachant derrière Igrecque, pseudonyme notamment utilisé pour ses publications qui figurent au sein de la revue déjà évoquée *Sorcières*. Le passage en exergue suggère une identification à la nostalgie, celle d'un rapport entretenu entre une femme et ses « ustensiles de joie ». Destinés à susciter le désir de l'autre, à nourrir l'autour de ses heures de chair, ces ustensiles demeurent en dépit du temps qui a bel et bien passé. Problématisant l'évolution de ce rapport, Igrecque, sans ambages, soulève la potentielle rencontre amère propre à la femme en âge. Maintenant que le corps s'est transformé, probablement asséché, affaissé, quel peut être l'avenir de ces « instruments d'humidité », témoins d'hiers révolus ? L'auteure propose plusieurs voies dont une que nous allons ici aborder. Outre la *Fin de partie* (Beckett, 1957), une possibilité s'offre à la femme en âge, celle de *rester dans la ronde du rencard* par le concours d'un curieux enseignement destiné aux jeunes rivales. Précédemment évoqué, *Le Roman de la Rose* donne à voir un personnage allégorique grinçant en ce qu'il apparaît obscène, rongé par l'envie et animé par l'espoir de représailles. Ce personnage est celui de la Vieille, elle se pose en savante expérimentée. Ses propos tendent à faire de la jeune fille un monstre avare, mesquin, artificieux et calculateur. A. Strubel (1992) y entrevoit le désir d'une revanche, l'occasion de se venger des

hommes par l'entremise de la jeune fille. Ainsi la Vieille[36] se rappelle-t-elle d'amers souvenirs à la faveur du *passe-âge,* c'est-à-dire de l'âge d'or passé. Elle évoque *une porte désormais douloureusement inactive.*

« J'ai trompé maint homme de valeur, quand il était tombé dans mes filets et que je le tenais ; mais j'avais été moi aussi dupée par plus d'un, avant de m'en être aperçue. C'était trop tard, malheureuse que j'étais ! J'étais déjà sortie de ma jeunesse. Ma porte qui jadis si souvent s'ouvrait et qui travaillait jour et nuit, se tenait fort près du seuil, et je pensais en moi-même : "personne n'est venu ici aujourd'hui, personne n'est venu hier, pauvre de moi ! Il me faut désormais vivre dans la tristesse" » (Le Roman de la Rose, v. 12831 - v. 12841)

Le cynisme de la Vieille serait à la hauteur du cynisme du séducteur, d'une certaine façon, le premier répondrait au second. Les propos de la Vieille s'apparentent à de nébuleuses recommandations destinées à la jeune fille. Il faut, entre autres, à cette dernière se faire élégante, connaître jeux et chansons, fuir disputes et querelles, maquiller ses défauts, si toutefois elle les connaît (dissimuler de trop larges épaules, une mauvaise haleine, etc.), sortir de chez elle afin de montrer les belles allures qu'elle aura pris soin d'accommoder en se mirant le plus souvent. Elle doit, avant tout, se garder d'être fidèle et connaître, avec la précision la plus délicate, l'art de verser ses larmes à dessein :

« Bref, tous les hommes trompent les femmes et trichent avec elles, tous sont des vauriens, et ils se fixent partout : aussi faut-il les tromper de la même façon et ne pas fixer son cœur en un seul. Elle est folle, la femme qui l'a ainsi placé : non elle doit avoir plusieurs amis et faire en sorte, si elle en est capable qu'elle plaise à tous au point de les faire tous souffrir durement. » (*Ibid.,* v. 13269 – v. 13273) « Les pleurs d'une femme ne sont qu'un piège, aussi n'y a-t-il d'occasion de douleur qu'elle recherche ! Mais qu'elle fasse attention de ne rien découvrir de ses pensées ni en paroles ni en actes » (*Ibid.,* v. 13385 – v. 13388).

Le personnage allégorique de la Vieille du *Roman de la Rose* tend à rappeler celui, seulement esquissé dans notre travail, de la sorcière. Sorcière qui, par l'intermédiaire du diable, peut agir sur le couple, sur la maternité comme sur la mort. Aussi intervient-elle, comme le souligne l'historienne V. Massignon (1981-1982), à l'occasion de moments déterminants au sein d'une société – amour, procréation, mort. Bien qu'elle en soit souvent dépossédée du fait de son âge et

[36] Nous proposons ici la version traduite du *Roman de la Rose* par A. Strubel (1992). Bien que le vieux français soit beau, il est moins aisément compréhensible.

de son allure, elle opère sur l'œuvre de chair. C'est à une forme de contre-culture voire à un contre-pouvoir que participe la sorcière. Sa proximité potentielle avec le diable d'une part et sa rivalité avec l'Église d'autre part serait à l'origine de la délation dont elle est l'objet. De fait, la sorcière peut être entrevue comme une rivale diabolique pour l'Église qui cherche à apporter des solutions aux mêmes problèmes qu'elle : peurs – désirs – besoins de ces contemporains. La fin du Moyen Âge entrevoit une forme bi-partition du monde où Dieu et le Diable se heurtent : « comment Dieu permettrait-il l'infécondité, les disettes, les épidémies. Le travail est partagé. La sorcière produit des signes ; l'inquisiteur les traduit. Signe : la sorcière pose sa main maléfique sur le ventre de la femme enceinte ; oracle : c'est la mort de l'enfant. Signe : elle réchauffe le nouveau-né au feu de l'âtre ; oracle : c'est une offrande du Diable. » (Otto, 1981-1982, p. 148).

Avec *La Celestina* – initialement *Tragicomedia de Calistro y Meliba* – Fernando de Rojas (1499) offre un remarquable portrait de sorcière. Œuvre espagnole universellement reconnue, virulente et tumultueuse, *La Celestina* apparaît inclassable et ne cesse de malmener un certain catholicisme. C. Fuente l'envisage d'ailleurs comme « témoignage implacable de l'absence de Dieu dans la cité moderne » (2001, p. 32). L'intrigue se noue autour de cela : La Célestine tire à son profit les arrangements entre deux vulnérables épris. Calixte se prend de passion pour Mélibée qui se refuse obstinément à lui. Rongé de désespoir, Calixte prête attention aux recommandations de son valet Sempronio : s'en remettre à la Célestine et ses obscures habiletés. Cette dernière apparaît essentiellement dictée, sinon dévorée, par son insatiable cupidité, son ressentiment, lesquels semblent nourrir la volonté d'une revanche. À travers l'amoureuse requête, elle souhaite non seulement acquérir gains et richesses mais semble tout autant animée par l'envie et la possession. Perçue tour à tour comme manipulatrice, trompeuse, égoïste, roublarde, maquerelle, la Célestine entretient, en dépit de son âge et de son apparence, une inlassable quête de pouvoir. Cette position de centralité, de marionnettiste diabolique lui confère une place essentielle. Tout se passe par son entremise ; rien ne lui échappe. Ainsi n'est-elle pas tout à fait exclue des bruits du dehors ou des commerces érotiques et amoureux engagés ici et là. Elle n'est pas mise *au*

rancart puisqu'elle orchestre les *rencards*, tout passe par son concours intéressé. Il lui arrive d'être aux premières loges de scènes destinées à l'intimité pour se faire enseignante expérimentée : « approche un peu, paresseux, timoré, je veux voir ce que tu vaux avant de m'en aller. Viens t'ébattre dans ce lit avec elle » (1499, p. 186). Comme la Vieille du *Roman de la Rose,* Célestine proscrit fermement la fidélité, étayant ses propos de sa propre expérience :

> « Ah, ma fille, si tu voyais le savoir-faire d'Élicie, et quelle maîtresse femme elle est devenue en mettant à profit mon éducation et mes conseils ! On ne peut pas dire que mes recommandations lui aient mal réussi. Elle est toute fière d'en avoir un dans son lit, un autre à sa porte, un troisième qui, chez lui, se languit d'amour pour elle. Elle les satisfait tous, à tous elle fait bon visage ; chacun croit qu'il est aimé, qu'il est le seul à avoir ses faveurs, le seul à lui donner ce dont elle a besoin. (…) Moi je n'ai jamais voulu, jamais pu me contenter d'un seul. Deux valent mieux qu'un, et quatre mieux que deux : plus ils sont, plus ils ont, plus ils donnent, et plus on a le choix » (*Ibid.*, p. 184 – 185.)

Outre sa cupidité, Célestine n'est pas sans exalter certains traits pervers (manipulation, voyeurisme, etc.). Aussi se faire entremetteuse, préserver cette activité-là, lui permet d'évincer la voie du *rancart*. Se faire active entremetteuse lui permet une jouissance par procuration : « vos baisers, vos ébats, vous me faites venir l'eau à la bouche ; j'en ai gardé la saveur dans les gencives ; même depuis que je n'ai plus de dents » (*Ibid.,* p. 188). On est cependant en droit de s'interroger quant à la proximité recherchée et entretenue avec le commerce érotique de jeunes gens. Tout en lui conférant une position de pouvoir certaine, tout en l'excitant, dans quelle mesure cela n'est-il pas susceptible de la renvoyer à ce à quoi, désormais, elle ne goûtera plus ? Cette question d'une lutte active contre la perte nous invite à présent à positionner la potentielle reviviscence de l'envie du pénis ou, plus généralement, nous le verrons, une envie pour les contenants de plaisir, envie à laquelle la *solution cougarienne*, évoquée précédemment, peut, entre autres, répondre. A. Anzieu, J. Schaeffer, M-C. Laznik, entre autres, témoignent d'une potentielle reviviscence de l'envie du pénis à la faveur de la ménopause. Si cette expérience de perte biologique connaît de nombreuses résonnances intimes, différentes nous l'avons vu, chez l'homme et chez la femme, ce passage peut conduire à une perte de sens propre à l'en-dedans pour la femme. Comme si cet intérieur particulier, déjà difficilement figurable, devenait pour la

femme objet de désespoir dans la mesure où il risque d'être moins investi / désiré / recherché par l'autre. A. Anzieu parle du réveil de l'envie destructrice, à la fois pour le ventre maternel et pour le pénis, envisagés comme « contenants de plaisir » (2004, p.55). Cette envie destructrice nous est quelque peu apparue sous les traits de la sorcière. De fait, même à un âge avancé, et malgré une potentielle réduction masculine de sa réponse sexuelle, l'homme préserve sa fécondité, perdure donc dans sa capacité à ensemencer une femme. Ainsi, un sentiment d'injustice à l'égard de son contemporain est susceptible de poindre chez la femme. S'il est possible à l'homme de *recommencer*, d'avoir de nouveaux enfants avec une plus jeune, cette potentialité apparaît barrée à la femme. Encore une fois, le corps se trouve mis à l'épreuve par la différence des sexes. Selon J. Schaeffer (2005, 2008), le père de la femme aurait un rôle pour le moins essentiel dans sa traversée de l'époque climatérique. C'est lui, soutient-elle, qui à l'heure œdipienne, pèse sur son avenir de femme, son rôle tient, en signifiant à sa fille l'interdit de l'inceste, à reconnaître et à donner une valeur positive à la singularité de ses désirs féminins. L'expérience de la ménopause est susceptible de faire revivre à la femme le rejet de son père. D. Lauru (2006) a également insisté sur la valeur éminente propre à la qualité du regard du père porté sur sa fille, jusqu'à même se hisser au statut de *référence* pour la future femme. C'est ainsi cette référence au regard paternel qui est susceptible de réactualisation à l'heure des principales métamorphoses qui jalonnent la traversée d'une vie de femme.

VII. Valence effractrice et nourricière[37] de la crise

Notre vie est un voyage
Dans l'hiver et dans la nuit,
Nous cherchons notre passage.[38]

37 Formulation empruntée à C. Goldstein par J. Schaeffer.

38 Chanson des gardes suisses (1793) choisie par L.-F. Céline (1932) en guise d'exergue à son célèbre *Voyage au bout de la nuit*.

Pour D. Anzieu (1981), l'affrontement d'une crise, quelque soit l'âge, est susceptible de générer la maladie sinon la mort. Un *non-affrontement* de la crise peut être recherché, on peut reconnaître une volonté de ne pas la traverser, elle représente la tentative d'y échapper coûte que coûte. Cet espoir de maîtrise renvoie à la volonté de rester identique en dépit des *coups de l'existence* comme du temps qui passe – lequel peut justement porté un coup – on prend *un coup de vieux*. Vouloir demeurer inébranlable, inflexible : aspiration narcissique par excellence. J. Schaeffer met de fait l'accent sur le caractère potentiellement chanceux de la crise, elle l'envisage telle une opportunité « de mise au travail psychique, de mise à l'épreuve des capacités de séparation et de deuil, une chance pour la psyché de se nourrir de l'envahissement pulsionnel, de tester la qualité de son noyau de masochisme primaire, gardien de la vie et de jouissance, une chance de vivre des expériences de vie et de rencontre, de confrontation à la destinée humaine » (2005a, p. 1014). Pouvoir affronter la crise témoigne, selon cette auteure, d'un appareil psychique suffisamment souple, c'est-à-dire en mesure de traiter et d'endurer la potentielle violence pulsionnelle, violence qu'elle envisage « effractrice et nourricière ». Pareil engagement dans la traversée de la crise conduirait à l'introjection de fortes poussées pulsionnelles dans le moi que J. Schaeffer associe au vécu d'expériences d'élargissement des limites, de jouissance, etc. A contrario, les grandes périodes de passage (perception de la différence des sexes, complexe d'Œdipe, puberté, relation sexuelle, ménopause, crise d'entrée dans la vieillesse) « non-traversées », c'est-à-dire sans crise, signent un évitement de la conflictualité psychique. De fait, cet évitement empêche la gestation d'inédites solutions psychiques, le remaniement psychique demeure ainsi en souffrance. Le chapitre consacré à la temporalité psychique nous permettra d'approfondir ces problématiques qui appellent, à n'en pas douter, la notion aussi complexe que féconde d'après-coup. Face aux multiples pertes et séparations qui jalonnent cette expérience et si elle veut pouvoir la traverser sans trop de dommage, la femme se trouve confrontée à une réorganisation psychique profonde. Cette réorganisation se manifeste tant au niveau de l'axe narcissique qu'au niveau de l'axe objectal et engage par ailleurs une revisite de l'antagonisme du

féminin érotico-maternel, caractéristique inhérente du travail du féminin. Les transformations de l'enveloppe corporelle en lien avec leurs résonnances intimes ont marqué le début de notre réflexion. L'inquiétante étrangeté nous semble un concept supplémentaire fort précieux pour appréhender l'ébranlement psychique de la femme suscité par la rencontre des transformations inédites qui, peu à peu, engagent l'espace du dedans comme l'espace du dehors du corps. En lien avec cette inquiétante étrangeté, nous avons évoqué ce bruit que le corps vient faire tout à coup. Cet inédit fracas, ces nouvelles traces du temps, visibles à qui regarde, font du corps un instrument de trahison. Cette soudaine trahison engage bien des remous psychiques qui imposent une intégration – souvent douloureuse – des changements de soi à soi, un travail d'appropriation quant aux représentations de soi et à l'investissement de soi. Les nouvelles formes que prend le corps-écorce impactent également les relations d'objet, mais aussi leurs représentations et leur investissement. Les relations avec les objets d'amour-désir – et de rivalité se trouvent ébranlées. Pour traverser le temps qui passe, ce qu'il engage en termes de pertes, de séparations, de transformations – notamment des relations avec les objets de désir et de rivalité – il importe que la femme puisse s'appuyer sur de solides objets intérieurs suffisamment investis et souples, ce que permet notamment l'investissement d'un travail analytique. L'investissement de la douleur comme objet intérieur, par le concours du masochisme érotique féminin et du masochisme érogène, peut conférer à la femme une véritable protection psychique. L'investissement de sa réalité psychique peut, en outre, lui permettre de tendre à la réélaboration des crises antérieures grâce aux potentielles réactualisations du temps qui ne passe pas sur la scène intérieure. Aussi, les frappes laissées *en souffrance d'inscription* dans les profondeurs de la psyché pourraient trouver enfin trouver un lieu d'accueil (Roussillon, 2007 ; 2012). Ce qui va être réintroduit de ce temps autre, sur la scène psychique, peut être alors objet d'une nouvelle, voire inédite, intégration dont la psyché peut alors se nourrir, se sentir habitée et féconde. Cette force potentielle d'intégration psychique s'inscrit dans la lignée de ce que propose F. Villa en termes de *puissance du vieillir*. Cette puissance « se manifeste comme une capacité de traiter psychiquement

les excitations pulsionnelles en transformant la quantité d'excitation en qualité psychique » en cela c'est cette puissance du vieillir qui rend « la vie supportable, appréciable, désirable et que nous l'investissons pour qu'elle dure le plus longtemps » (2010, p. 2-3). Il est un travail que de pouvoir (continuer de) vieillir et il implique, comme le montre cet auteur, de supporter la présence de la mort, la mort qui sculpte le vivant. J.-B. Pontalis (1977) parle lui du travail de la mort. Pour lui, le travail du psychanalyste tend à ce que l'espace psychique puisse prendre corps, gagner en chair et en épaisseur ce qui implique *fatalement,* pour l'analyste, de se porter à la rencontre de ce travail de la mort. Les traces de cette élaboration se retrouvent au sein de son ouvrage, publié posthume, *Marée basse, Marée haute* (2013)… Il importe maintenant d'approfondir ces notions d'objets intérieurs, de dépressivité et de masochisme primaire gardien de la vie dont la valeur apparaît décisive dans la traversée de l'expérience psychique du vieillissement.

VIII. Objets intérieurs, dépressivité et masochisme gardien de la vie

Je suis sûr que tu es très malheureuse,
Mais quand même, je ne sais pas si j'ai raison,
Il me semble que pleurer,
Ça fait un petit plaisir …
Réfléchis bien à ce que tu ressens au fond de toi,
Tu pleures, tu es très malheureuse,
Mais tout en pleurant, tu sens un petit plaisir…
C'est pas vrai ?

François Truffaut, *L'homme qui aimait les femmes,* 1977.

Capacités d'élaboration de la dépression et capacités de traitement de la perte sont profondément intriquées à la faculté de pouvoir se représenter, sur la scène psychique, ce qui est perdu, associant à cette représentation un affect (Verdon, 2012a) sinon une complexe gamme d'affects. Les expériences de pertes associées à la traversée du vieillissement, inhérentes au féminin maternel comme au féminin érotique, ne sont pas sans réactiver la position dépressive.

E. Jaques a ainsi pu mettre en avant combien « la façon dont chacun au milieu de la vie réagit à la rencontre avec la réalité de sa propre mort à venir – qu'il affronte ou nie – est fortement influencée par sa relation inconsciente à la mort – relation qui dépend du stade et de la nature de l'élaboration de la position dépressive » (1963, p.248). Essentielle, la réélaboration de la position dépressive permettrait à la fois de traiter la perte et la destructivité. Pour M. Klein (1940), si la position dépressive a été surmontée au cours de la petite enfance et si le sujet a pu établir de bons objets internes, l'enjeu psychique de se sentir en sécurité dans son monde intérieur trouve là un fondement important. Toute épreuve douloureuse serait susceptible de réactiver la position dépressive et engagerait un approfondissement de la relation aux objets intérieurs, une restauration du monde interne qui lui permettrait de surmonter sa souffrance et de retrouver sa sécurité. Comme le soutient B. Verdon, « la présence stable d'un bon objet en soi est précieuse pour mettre au travail la perte et le renoncement » (2013, p.48), cet objet intérieur permettrait, entre autres, de pouvoir endurer la douleur relative au manque, à la séparation et à l'absence. Pouvoir endurer la douleur sans s'effondrer ne va pas de soi. Cela implique le nécessaire concours d'un masochisme primaire, gardien de la vie et de la dépressivité.

Résister, *collaborer* sont les mots choisis par B. Verdon pour tenter d'approcher la dynamique, riche et complexe, du travail du vieillir : « collaborer avec ce qui échappe à la maîtrise […] c'est-à-dire *travailler avec*, avec soi, non pas dans la répression, la résignation et la soumission, l'abandon et la démission, mais dans le cheminement pas à pas d'un équilibre où renoncement et investissement, changement et continuité peuvent s'allier » (2013, p. 118-119 ; c'est lui qui souligne). On suppose combien cette alliance laborieuse, mue par une dynamique d'investissement et de désinvestissement, est au cœur d'un travail psychique intense où la capacité dépressive (Fédida, 2001 ; Pontalis, 2010) est susceptible d'apporter son secours. En prodiguant protection et régulation à la vie psychique, cette capacité permettrait une appropriation subjective de l'expérience de la perte. P. Fédida envisage ainsi la dépressivité tel un interlocuteur intime précieux, qui autoriserait un va et vient des pensées, une hésitation

balbutiante dans l'usage métaphorique des mots, qui soutiendrait un contact avec soi, les objets intérieurs et les espaces transitionnels. Particulièrement à l'œuvre dans le rêve, la pensée et le désir, la dépressivité engage une prise de temps dans la reconnaissance comme la nomination des affects, des sentiments et des sensations. Impliqué dans les relations d'objet, le masochisme érogène primaire (Rosenberg, 1991) permet quant à lui de supporter le déplaisir et l'ajournement du plaisir. Ces deux capacités sont de l'ordre du principe de réalité. C'est d'ailleurs parce que le principe de plaisir englobe le plaisir masochique et qu'il implique la possibilité du déplaisir qu'il peut se voir transformer en principe de réalité. La permanence du noyau masochique primaire dans le moi est gardien de la vie psychique car elle permet l'investissement de l'excitation en la rendant néanmoins acceptable. La psyché ne saurait de fait fonctionner sans excitation, il n'y aurait d'ailleurs sans elle aucune vie possible. Si elle est rendue tolérable par l'intervention du noyau masochique primaire, l'excitation permet donc la satisfaction hallucinatoire du désir comme la vie psychique. C'est d'ailleurs cette satisfaction hallucinatoire du désir qui peut d'ailleurs contrecarrer l'état de détresse susceptible d'être réactivé à la faveur de la traversée du vieillissement. Cet état de détresse ou *Hilflosigkeit* est d'ailleurs pensé comme l'organisateur-désorganisateur du vieillissement (Assoun, 1983). L'investissement d'un précieux interlocuteur intime avec la dépressivité, l'ancrage du masochisme gardien de la vie et la présence de « vivants » objets intérieurs confèrent à la vie de l'âme une chair d'une richesse essentielle. Ces outils intimes, s'ils sont investis, permettent de regarder « vers l'intérieur sans se lasser » (Villa, 2010, p. 125). Si les objets du monde externe peuvent encore être investis, la capacité dépressive offre une protection de la dépression, elle peut être alors une forme de « tristesse à devoir accepter que l'existence c'est ça et pas autre chose, que la vie a quelque chose d'absurde, mais que c'est cependant dommage qu'elle cesse » (*Ibid.*, p. 126), de fait, comme l'a soutenu Freud à la toute fin : « la vie n'est pas si belle que cela, elle est quand même tout ce que nous avons » (M. Schur, 1972, p. 353). À l'inverse, quand ces précieux outils intimes ne peuvent être investis par le sujet, le risque de dépression et de relations d'emprise se révèle périlleux. Ces dernières apparaissent

souvent empreintes d'une insécurité foncière, d'un besoin d'agrippement à un ou des objets extérieurs. Se séparer, pour ces sujets, peut rimer avec l'intolérable crainte d'être oublié (Verdon, 2012b). Comme le propose Marguerite Yourcenar (1951) : « ne pas accepter la solitude c'est en général *s'appuyer lourdement* sur les autres. Or, ceux qui supportent la solitude sont ceux sur qui on finit par s'appuyer[39] »… Si les mots de l'auteur sonnent justes, nous devons néanmoins préciser que le terme *accepter* est ici impropre. La problématique engage toute autre chose que l'opposition accepter / refuser qui serait à l'œuvre d'une décision consciente or il n'en est rien. Il s'agit plutôt d'une dynamique psychique bien plus complexe qui engage tous les outils que nous avons tenté, dans ce chapitre, d'approcher. Cette dynamique pourrait davantage s'exprimer en ces termes : [être en capacité de]/ [ne pas être en capacité de]. Bien que l'expérience de se séparer soit douloureuse, elle est précieuse, elle engage la liberté de l'autre et la sienne propre (Verdon, 2012b ; N. Jeammet, 1989). L'exposition *Inside,* tenue au Palais de Tokyo à la fin 2014, a rassemblé de nombreuses propositions artistiques dont les liens avec les outils psychiques présentés ne sont pas des moindres. L'œuvre de Stéphane Thidet *Le refuge* (2007) a notamment retenu toute notre attention par la force d'attraction et le trouble qu'elle générait. Elle nous semble, plus que les autres, particulièrement éclairante dans ce qu'elle figure la représentation d'un non-refuge intérieur. Il s'agissait d'une cabane de bois dans laquelle il pleuvait au-dedans. Cette proposition pourrait nous offrir la représentation d'un moi qui ne pourrait prendre refuge par la présence d'objets intérieurs suffisamment bons et suffisamment investis. Cette œuvre semble poser la question suivante : comment pouvoir trouver abri et sécurité dans un intérieur qui n'est pas habité ?

[39] Citation extraite de *L'Œuvre au noir* (1951) lue par Jacques Chancel dans l'émission *Radioscopie*, France Inter.

Chapitre Trois – Éléments de synthèse

Problématisant la psychosexualité féminine à l'épreuve du vieillissement, nous avons cherché à interroger cette expérience en soulevant notamment les dimensions du féminin érotique atemporel et du féminin maternel temporel. Antagonistes, elles réclament, tout au long de l'existence, un travail renouvelé d'intrication (Schaeffer). Notre cheminement a pris pour point de départ les immanquables transformations de l'enveloppe corporelle, celles aussi du visage, lesquelles peuvent parfois susciter un puissant vécu d'inquiétante étrangeté nécessitant une appropriation des changements de soi à soi (Baudin). Nous avons rappelé combien la période climatérique correspondait, à l'instar de la période adolescente, à une résurgence libidinale, d'excitations donc, que l'appareil psychique doit transformer en qualités psychiques (Freud ; Villa). Cette résurgence est susceptible de correspondre au troisième temps de l'Œdipe – complexe de Jocaste – où la fille (ou son substitut) devient rivale et le fils, objet de désir interdit (Deutsch, Schaeffer, Laznik). Il est ainsi une rencontre, potentiellement bouleversante, entre ces inéluctables transformations de l'enveloppe du corps propre, les expériences inhérentes au féminin maternel (ménopause, nid vide) et celles du féminin érotique (accroissement de libido), laquelle peut accentuer l'angoisse de perdre l'amour-désir de la part de l'objet. Cette angoisse, J. André l'a identifiée comme proprement féminine ; elle pourrait, selon nous, s'intensifier à la faveur de l'avancée en âge.

Nous avons pu avancer, par ailleurs, combien cette rencontre faisait probablement l'objet de traitements psychiques très variés, de facture plus ou moins souple et dégageante, plus ou moins coûteuse pour l'appareil psychique, que nous avons présenté (trou normand, solution jocastienne, solution cougarienne, réinvestissement compensatoire professionnel). Il nous apparaît que l'investissement d'objets intérieurs, de la dépressivité et du masochisme gardien de la vie, concourent à une traversée des expériences de transformations (associées au vieillissement) de meilleure facture.

*Au vu de notre objet, un certain réinvestissement de libido dans l' « objet-travail » ou dans la « scène professionnelle » peut, par ailleurs, être envisagé. Nous avons, en effet, proposé l'hypothèse de l'*espace-travail *comme lieu potentiel d'une « compensation consolatoire » relative aux éventuelles expériences douloureuses notamment relatives à la perte de l'amour-désir de la part de l'objet, du nid vide ou encore, par exemple, de la ménopause. Cela soulève, de fait, la question suivante : quelle mise à l'épreuve représente l'expérience de l'arrivée de la retraite professionnelle pour la femme s'il s'agit d'ôter un objet consolatoire qui a pu permettre la trouvaille d'un certain équilibre ?*

Le chapitre suivant problématisera plus avant ce que nous appelons « les adieux au travail ». Nous tenterons là de prendre la mesure affective, symbolique, des représentations que soulève l'expérience de quitter, pour toujours, son travail, inclinant notamment notre réflexivité vers un potentiel post tripalium, animal triste *propre à une expérience paradoxale de la levée des contraintes.*

CHAPITRE QUATRE

LES ADIEUX AU TRAVAIL

Une curieuse retraite

C'est un classique : la roue de la fortune accélère avant de prendre tout son temps pour s'arrêter soudain par surprise. Je l'ai vécu ces dernières années. Mais, cette fois, je viens d'entendre l'ultime cliquetis. Jusqu'au dernier moment j'ai cru qu'on se ressaisirait dans les hautes sphères, qu'on comprendrait que l'erreur stratégique, dans ce cas particulier, se doublait d'une faute. En vain. Un mail, envoyé, à 7h45 ce matin, à l'heure de la confiture – en l'occurrence, de la déconfiture –, rompt tout espoir de dialogue. « À partir de la rentrée, dès le 1er septembre, me dit-on, la grille de production des magazines « frais » de la chaîne s'arrêtera à minuit. La production quotidienne de Du jour au lendemain *s'arrêtera donc le 4 juillet. »*

Ce soir, les douze coups de minuit sonnent par conséquent l'heure la plus sombre que j'aie connue dans un studio de radio depuis que j'y suis entré, contre toute attente, au micro de Nuits magnétiques. C'était en 1978. (…) *Le problème c'est qu'un jour il faut redescendre, car le « monde », enfin, le monde de la radio, ne fait pas de cadeau. Il crie que l'heure tardive a assez duré, en temps de détresse économique. C'est ce que me dit sans me dire le mail de 7h45. Maintenant, il est temps pour moi de descendre les marches, ce qui est encore beaucoup plus difficile que de les monter, et de franchir le seuil dans l'autre sens, trop abasourdi, cette fois, pour être plongé dans mes pensées. En un mot, comme en cent, je vais devoir renoncer à ce qui a tant compter pour moi, notre rendez-vous de minuit, que j'ai fini par identifier à ma vie. Je vais devoir arrêter. Baisser le rideau. (…)*

Arrêter Du jour au lendemain ? *Ce serait me lancer dans le vide. Partir sans désir pour un voyage auquel je ne me serais pas préparé, comme si, au dernier moment, je n'avais pas eu d'autre choix.*

Alain Veinstein, *Du jour sans lendemain,* France Culture, 2014.

Censurée à la *dernière* minute puis finalement toute de même diffusée, *l'ultime* émission de *Du jour au lendemain* ne peut s'écouter sans que les larmes ne s'en suivent… Pendant près de trente années, le chroniqueur Alain Veinstein a reçu, chaque soir de la semaine, poètes, penseurs, analystes[40], littéraires, au sein de son espace nocturne où il les invitait à déployer une pensée *en train de se faire*. Ainsi, le chroniqueur a-t-il fini, dit-il, par identifier sa vie à la radio. On retrouve bien là les traces d'un sentiment de fécondité professionnelle, d'un travail pleinement associé eux enjeux de la sublimation mais encore au *Kulturarbeit*. Il s'agit du troisième niveau de la sublimation repéré par C. Dejours où « se trouve principalement engagé le rapport avec la cité, à la culture, à la civilisation entre *Kulturarbeit* et accomplissement de l'ipséité ou accomplissement de soi » (2014, p. 35). Les entretiens, intimistes, tous ponctués de morceaux de jazz choisis, tantôt lents, tantôt vifs, laissaient place au silence, à l'absence, à l'incertitude, à la survenue de l'inattendu – selon l'invité ! L'utilité de l'inutilité (Ordine, 2014) semble désormais coûter trop cher – même sur les ondes culturelles du service public. Cette dernière émission, ici retranscrite partiellement, est marquée par la violence d'une fin sans appel à laquelle le chroniqueur assiste passivement mais le langage demeure tout de même mobilisable, l'épreuve peut être racontée dans toutes ses manifestations affectives. Pour se retirer, le chroniqueur s'autorise l'initiative d'une dernière émission sans invité. Une émission pour dire son désarroi, sa colère, pour crier la douleur du coup porté, afin qu'elle soit entendue, mieux reconnue voire même pansée. Mais l'invité, peut-être, n'est autre que cette exigence à dire et traduire ce que le coup d'arrêt vient faire vaciller chez le chroniqueur ?

> « Je ne voulais pas m'enfuir comme un voleur, partir en claquant la porte comme un amant blessé. J'ai eu envie de vous parler, de vous dire ce que je ressens à l'heure qu'il est. Les adieux poussent à la confidence. Celui qui s'y adonne sort de ses gonds. Ces choses qu'il a faites année après année, jour après jour, il a du mal à accepter qu'elles sortent définitivement de sa vie. Quand elles sortent, ces choses, c'est d'un coup. C'est comme un coup de fusil qui ne rate pas sa cible. On reste interdit, stupéfait. On assiste impuissant à la volatilisation de son champ magnétique » (*Ibid.,* p. 30).

40 A. Veinstein a notamment reçu de nombreuses fois J-B. Pontalis mais aussi M. Gribinski et J. André.

Aborder la retraite professionnelle avec l'expression de la douleur d'un homme, alors âgé de 72 ans, qui « savait » nous « emmener ailleurs », nous « faire partir », un homme qui donne à entendre, par sa voix, la violence redoutable d'une expérience psychique relative à une « rupture involontaire d'activité professionnelle »[41] nous semble précieux. La fréquentation attentive de ses émissions, podcastées, a d'ailleurs accompagné notre travail. Le témoignage d'Alain Veinstein révèle sans nul doute la distinction entre les activités professionnelles proposée par C. Dejours (1983). La perte de l' « objet-travail » ne peut se comprendre, entre autres, que si on prend très sérieusement en compte l'intrication du désir singulier du sujet à son activité professionnelle et permettant un travail-*arbeit* (Dejours, 2014, 2015). Nous aurons l'occasion d'y revenir. La question de la rupture engage, on le voit, aussi les décideurs de la sphère professionnelle. Ils sont ceux qui peuvent permettre une préparation à la perte comme à la séparation mais également ceux qui, parfois, empêche cette essentielle préparation. Ils peuvent ainsi décider de rompre et de priver, par là même, celui ou celle qui travaille, d'effectuer ce mouvement important de la séparation qui implique un temps nécessaire de préparation psychique. Cet avant-dernier chapitre, nous avons choisi de l'introduire avec la voix d'un homme, elle porte des mots de douleur, de stupeur, si ce n'est même d'incrédulité, face à une épreuve certaine d'ébranlement. Alors qu'il a patiemment *cherché sa place*, apprenant à poser sa voix dans l'espace radiophonique – à recevoir l'autre, à l'amener à exprimer tout le particularisme particulier de son objet de culture – celle-ci lui est retirée sans autre forme de procès. Dès lors, peut-on penser qu'il a été *dé-placé* ? *Poussé* ? *Mis au rancart* ? Si positionner le curseur sur la juste expression afin de qualifier au mieux la coloration affective propre à l'expérience n'est pas évident, notons qu'A. Veinstein est ici en mesure de proposer *un déplacement* en (se) proposant une traduction affectée, laquelle a été écrite et diffusée, partagée. Elle peut donc s'offrir comme support de *représentations portantes* à ceux qui en auraient besoin et, ici, pour notre travail, comme précieux points de repères.

41 Fragment du titre de l'article de C. Dejours (1983)

Une autre grande voix, rauque et en âge de la Maison Ronde, a rencontré cette sorte d'épreuve quelques années auparavant. *Allô ? Macha* s'est étendue, comme *Du jour au lendemain*[42] sur vingt-neuf ans. Ce n'était pas les objets de culture et leurs auteurs que Macha Béranger recevait mais les voix de la nuit, troublées, parfois perdues, d'adultes inconnus en quête de d'écoute, de conseil voire de consolation. Près de 75 000 appels furent pris à l'antenne par Macha Béranger selon l'article proposé par *Libération*[43] pour annoncer la mort de cette madone de la nuit. C'est en effet très peu de temps après avoir été « remerciée », après avoir cessé d'officier sur les ondes de France Inter donc, que « Macha » est morte. Nous ne disposons pas d' « objet-expression » où elle ait déposé la douloureuse expérience comme a pu le faire A. Veinstein. Le peu de temps que sépare sa disparition de son *retrait* de l'antenne de la Maison Ronde soulève une hypothèse, celle d'un coup – fatal ? – porté par cet arrêt brutal, non-choisi, d'une activité professionnelle associée sans doute au plaisir, au désir, à la fécondité et à la reconnaissance. De fait, si nous n'avons pas retrouvé d' « objet-expression » de Macha Béranger où elle aurait parlé de cette épreuve, pléthore d'auditeurs se sont manifestés avec force pour crier au scandale, ce qui constitue une reconnaissance certaine.

Un homme, une femme, voix en âge, voix de la nuit, voix du service public, sont là les premières figures que nous convoquons pour parler de ce qui, potentiellement, se vit pour un être humain quand son activité de travail cesse, malgré lui, et que son propre vieillissement le taraude. L'expérience d'A. Veinstein, bien qu'elle soit celle d'un homme, nous intéresse. Il est très probablement des éléments communs, sous-tendus par la bisexualité psychique, que met sur *le métier* l'expérience d'être dépossédée de son « objet-travail ». Nous reconnaissons que ces expériences professionnelles, radiophoniques, ne sont pas celles, loin s'en faut, de tout un chacun mais il est dans la radiophonie – comme dans l' « objet-chanson » – des caractéristiques qui nous retiennent en ce qu'elles impliquent, d'une façon à la fois prégnante et décalée, voix et voies.

---

42 *Du jour au lendemain* est la suite de sa première émission intitulée *Nuits Magnétiques*

43 Macha Béranger, voix off. *Libération.* 26 avril 2009.

Notre réflexion se nourrit donc de la présence discrète, illustrative, tant de l' « objet-chanson » que de l' « objet-radiophonique » – marques du *Kulturarbeit* – où la voix détient une place éminente. Comme le rappelait T. Baumgartner à l'occasion des vingt ans de la dernière (encore une) émission de K. le Ball, *Les Greniers de la mémoire* : « la radio ça consiste à faire parler des voix sans corps dans plusieurs milliers d'endroits au même moment (…) l'onde est une vibration invisible et immédiate qui nous enveloppe, tout cela relève d'une sorte de spiritisme. » À cela, l'historienne K. le Ball qui, elle, a *décidé de refermer son émission*, rétorque qu'il n'est, bien au contraire, pas question d'un corps absent : « le corps du son c'est quelque chose que l'on palpe très fort ». Ainsi, c'est peut-être d'avoir quitté ce « corps » des ondes qui rend l'expérience de partance si douloureuse à nos deux chroniqueurs de la nuit (M. Béranger et A. Veinstein). Le concept des *Greniers* de l'historienne K. le Ball a consisté à « retraverser la mémoire par les voix », celles des chanteurs et autres troubadours, certes, mais celles aussi de ses aînés, chroniqueurs de radio. Son entreprise radiophonique tenait justement, peut-être, à *donner corps* à un *passé présent*[44] *culturel* que l'objet-chanson nous offre sans nul doute. À l'écoute des « dernières » de ces émissions, il est intéressant d'observer combien la fin de ces *très riches heures*[45] d'antenne convoque et sollicite le récit des premières, souvent balbutiantes, incertaines et confuses. Tout se passe comme si au moment de se défaire de cet « objet-travail », de se détacher de lui, il fallait se remémorer la particularité affective des attaches premières, le complexe nouage de ses fondations et les paroles de certaines et certains qui l'ont accompagné. *In fine*, de quoi pourraient être pétries les heures professionnelles dernières ? C'est cette question qui organisera notre réflexion au sein de ce chapitre intitulé *Les adieux au travail.*

---

[44] Nous faisons ici référence à l'ouvrage *Passé présent, dialoguer avec J.-B. Pontalis* où il est principalement question du *Zeitlos : «* ce n'est pas nécessairement d'un objet perdu à retrouver ou à trouver qu'il est question. Si c'était du temps ? Notre histoire, notre temps sont discontinus et nous aimerions en assurer la continuité qui serait aussi celle de notre identité. Nous aspirons à ce temps qui ne passe pas, à ce *Zeitlos* qui est aussi celui de l'Inconscient et que l'analyse nous fait approcher : *un passé présent* » (Pontalis, 2007, p. 31).

[45] Nous empruntons là le titre d'un roman de l'écrivain Jean Rouaud. Cf. aussi Stefan Zweig « les très riches heures de l'humanité »

a. Quitter le travail, pour toujours

Cesser de travailler est susceptible de renvoyer à la séparation, à la perte sinon à la rupture. Quelques exemples de *décalage* proposés précédemment nous ont permis d'appréhender les problématiques soulevées par de brusques interruptions professionnelles. Poursuivons cette perspective du décalage en comparant un instant l'expérience du chômage et celle de la retraite. Dans le premier cas, il s'agit d'un arrêt potentiellement temporaire, dans le second, l'arrêt est théoriquement définitif. C. Dejours a proposé, nous le disons, au début des années quatre-vingt, un article sur les ruptures d'activités professionnelles où cette problématique de la rupture apparaît porteuse d'enjeux psychiques notables. Cette mise en perspective induit d'emblée la question de savoir si le ou la retraité-e a le droit de se plaindre et de revendiquer au même titre que celui ou celle qui est privé-e d'emploi et qui est, théoriquement, en âge de travailler. R. Castel pourrait apporter, à cette première question, quelques éléments de réponse à travers son élaboration sur les modalités de l'appartenance ; problématique qui se pose, de fait, tant pour l'un-e que pour l'autre, retraité-e et privé-e d'emploi. Pour lui « le travail est plus que le travail, et donc le non-travail est plus que le chômage » (1995, p. 622-623). Le sociologue convoque, en lien avec les avatars du *non-travail*, la figure du vagabond. Il évoque ainsi la catégorie des « inutiles au monde » (*Ibid.* p. 140), le vagabond correspondrait ainsi à un « désaffilié par excellence » (*Ibid.,* p.141) qui serait à la fois oisif – et l'on sait combien l'oisiveté est susceptible d'être mère de tous les vices – sans ou en manque de ressources, et surtout « sans aveu » (*Ibid.,* p. 142). *Sans aveu* signifie qu'il ne pourrait *jouir d'aucune appartenance communautaire*. Tout se passe comme si le vagabond échappait à l'inscription dans un lignage mais aussi dans ce *tissu* de la communauté marqué de liens d'interdépendances, il serait donc « un être de nulle part » (*Ibid.*). R. Castel insiste là sur l'importance communautaire, celle d'*avoir une place*, laquelle est souvent permise par le travail professionnel. La désuète expression *chercher une place (de)* ne signifie rien d'autre que *chercher du travail*. En cela, la place dans la cité et le travail professionnel seraient presque

équivalents. Ainsi, le-la retraité-e, en perdant une scène professionnelle, une écorce sociale, perd-il-elle conjointement une inscription particulièrement spécifique pouvant induire une plainte légitime, bien qu'elle ne soit pas du même ressort que la plainte de ceux qui peinent à trouver un emploi. De fait, il pèse de surcroît sur ces derniers une lourde attente sociale, familiale mais encore conjugale. Comme le soutiennent, à juste titre, C. Baudelot et M. Gollac (2003) à l'appui de nombreuses enquêtes sociologiques, la souffrance du chômage ne se réduit jamais à la perte de sa rétribution salariale. La perte du travail engage de multiples fracas notamment sur ces modes de socialisation, d'intégration. Les sociologues insistent sur une terrible dissolution de réseaux de liens à laquelle assiste le chômeur quand il perd son emploi. Au-delà des relations avec les proches collègues, se perd une *arborescence de liens indénombrables*. Ceci montre combien le travail est un puissant, sinon décisif, facteur d'intégration (*Ibid.*). À cet égard, il n'est pas rare d'inférer à ces ruptures, une psychopathologie de la rupture, tels divorces, séparations amoureuses ou amicales voire même des suicides. La scène professionnelle, nous l'avons proposé, apparaît bien souvent comme un objet d'investissement pouvant être associé à la puissante expérience du *rencard*. Dans une récente intervention pour *France Culture Plus* (2015), l'anthropologue Véronique Nahoum-Grapp soutient combien certains espaces, autrefois interdits, longtemps fermés aux femmes, leurs sont désormais ouverts (études, armée, sports, vie scientifiques, travail). Aussi, cette fréquentation, encore relativement récente, a de sérieuses conséquences sur la transformation du corps féminin. De ces nouveaux *rencards* avec le socius, et particulièrement le travail, des métamorphoses inédites apparaissent. On peut supposer qu'avec le retrait de ces rencards professionnels, les expériences de transformations du corps générées par le travail – notamment la *corpspropriation* (Henry, 1987 ; Dejours, 2014) – viennent à cesser, le déploiement de nouvelles habilités sensibles favorisé par le rapport avec l' « objet-travail », interrompu. Tout se passe comme si, dorénavant, les transformations du corps relevaient davantage de traces, de sècheresse et d'affaissement, induites par le vieillissement. Les scènes professionnelles ne sont pas égales dans les occasions de rencontres qu'elles proposent à celle qui travaille. Il peut y avoir

peu ou beaucoup de collègues, des lecteurs, des patients, des usagers, des clients, etc. Entrevoir la dite-scène comme espace de rencards potentiels invite à penser le travail comme un opportun lieu de tissages et de rencontres. Non seulement amicales mais encore amoureuses et érotiques, ces rencontres peuvent être des rendez-vous clandestins associant à une intimité dérobée, l'attente excitante et, parfois, douloureuse. Il peut tout autant être question de relations d'objet teintées d'un plaisir équivoque qui donne parfois matière à la rêverie diurne. En cela, la scène professionnelle engage, et puissamment, un rapport avec l'espace du dehors bien qu'elle puisse permettre conjointement une expérience potentiellement intime.

Il importe d'insister sur ce caractère *potentiel*, il soutient la place forte occupée par la possibilité et n'est pas sans lien avec la dynamique psychique du pari de Pascal. Aussi, ce qui compte ne serait pas ce qui arrive effectivement mais davantage la potentialité que *quelque chose advienne* – laquelle potentialité signe l'ouverture à la fois sur l'imprévu et sur l'étranger. Du fait de cette séparation avec la probable vivacité du territoire professionnel, avec les bruits du dehors, le retrait du travail peut mobiliser l'angoisse de la perte d'une intranquillité essentielle (Pessoa, 1913-1935) jusqu'à celle de *ne plus faire l'amour*[46]. Ainsi, avec la retraite, s'agirait-il de ne plus être obligée de sortir du « chez soi » pour aller au-dehors et d'être relativement privée du prévu mais surtout de l'imprévu des rencontres. La fin de cette obligation à investir l'*espace-travail* ne pourrait-elle pas potentiellement susciter chez les femmes – celles surtout de la génération qui nous intéresse – l'étrange impression d'appartenir à un temps suranné, souvent connu par la mère, où la femme n'était attendue que dans l'espace domestique ?

Pour bien des femmes, passer à la retraite, du fait de la rencontre des problématiques du vieillissement et de la perte de l' « objet-travail », peut induire une insistance de l'*angoisse de perte de l'amour-désir de la part de l'objet*.

[46] Cette hypothèse nous a été proposée par I. Bernateau à la faveur de la journée du LPCP du 25 janvier 2014 sur le thème de la honte. Nous présentions alors une communication qui s'intitulait : « Du placard au rencard, la honte d'être perdue de vue ». Discutante, I. Bernateau nous a suggéré la potentialité de l'existence d'une angoisse du passage à la retraite sous-tendue par l'angoisse de ne plus faire l'amour.

Un récent article de *M le Magazine du Monde* intitulé sans ambages : « À soixante ans, l'homme fout le camp »[47] a mis en avant les nombreuses ruptures conjugales décidées par les hommes, lesquelles pourraient être inhérentes au passage à la retraite. Tout cela laisse à penser que le passage à la retraite de la femme est susceptible de soulever la représentation douloureuse que l'expérience amoureuse et / ou érotique potentielle peut être finie sinon aller vers sa fin. Ce commerce *érotico-amoureux* pourrait, à la retraite, correspondre à quelque objet éveillant dont elles seraient dorénavant privées. Cette intense expérience pourrait donc engager chez bien des femmes ce que J. Laplanche qualifie de situations de « détraduction-retraduction » (1989, p. 329). Pour les penser, le recours au concept de temporalisation apparaît essentiel. Il s'agit du « mode selon lequel l'existant-humain s'organise selon le temps, en tentant de prendre de lui-même, à chaque nouveau tournant, une nouvelle perspective » (*Ibid.,* p. 335). Ainsi si les passages jalonnant l'existence humaine mobilisent éminemment la *détraduction-retraduction*, comment l'expérience du passage à la retraite pourrait-elle y échapper ? La question qui intéresse la présente partie est la suivante : que peut bien vouloir signifier, au regard des représentations psychiques et de la charge affective potentiellement suscitée, la pensée de quitter son travail pour toujours et ce, pour la femme ? Bien qu'un prochain chapitre sera plus tard consacré à la complexe question de la temporalité, intéressons-nous un instant à ce que propose J. Laplanche. L'être humain ne saurait se construire, selon lui, qu'en se donnant de lui-même une *traduction*. Au cœur de cette traduction renouvelée résiderait un « corpus inépuisable » (*Ibid.,* p. 331). Chaque être humain, au décours de son existence, chercherait, malgré lui, à traduire à la fois dans ses actes, dans ses paroles et dans les représentations qu'il a de lui-même, ce corpus. Pour J. Laplanche, un mouvement de temporalisation est donc un mouvement de détraduction-retraduction inlassable. En cela, il existerait, et sans relâche, une exigence de meilleure traduction. Pour entrevoir de tels moments, J. Laplanche propose l'exemple paradigmatique de l'expérience du deuil. Il reprend dans un premier temps, les éléments principaux soulevés dans *Deuil et*

[47] Journal du 18 octobre 2013, article écrit par Franck Berteau.

mélancolie (Freud, 1915), à savoir, ce qui s'impose au sujet en termes de travail et de remaniement, et surtout de détachement du sujet d'avec l'objet. Mais ce travail apparaît autrement plus complexe à J. Laplanche car le détachement ne porterait pas seulement sur l'objet mais bien davantage sur la « dialectique temporelle qui s'y relie » pris dans une « véritable conception de l'existence » (*Ibid.,* p. 329). Freud proposerait donc une conception insuffisante du détachement. Si la perte oblige le sujet à procéder à quelque démêlage, opéré dans une « méditation douloureuse » (*Ibid.,* p. 330), chaque fil ne serait pas rompu comme S. Freud semble le penser. Chacun de ses fils, pour J. Laplanche, serait puissamment réinvesti, médité un à un, rapporté certes à l'histoire tissée avec l'objet perdu mais plus encore à une histoire qui se situerait au-delà et qui serait à la fois plus ancienne et plus englobante. Ainsi, l'expérience de perte oblige, selon lui, à une « remise en ordre de l'existence » (*Ibid.)* prenant non seulement en compte l'absence de l'objet mais aussi son souvenir. Une nouvelle traduction ne serait possible si et seulement si elle est précédée d'un long travail douloureux de détachement de l'ancienne traduction. Au-dedans de l'être humain, une exigence à traduire pousserait sans cesse. Ainsi, notre compréhension du passage à la retraite pourrait prendre appui sur les démonstrations que propose J. Laplanche. Quitter le travail pour toujours impose, plus que jamais, une remise en ordre de l'existence, une confrontation renouvelée à la traduction qui ne saurait se désolidariser d'une expérience douloureuse. On sait toutefois combien la capacité à endurer la douleur, nécessitant le concours de la dépressivité et du masochisme gardien de la vie, n'est pas à la portée de tous, loin s'en faut. Qui s'intéresse à la clinique de l'adulte vieillissant peut témoigner de la prégnance de conduites de résistance et de luttes contre le déploiement de trop pénibles transformations qui demeurent, de fait, impossibles à s'approprier. Le passage à la retraite n'est pas sans mobiliser la représentation, tremblante, d'un découpage « social » du temps qui passe : naissance, école, travail, retraite puis mort. Sans le pousser bien loin, un tel mouvement psychique peut confronter tout sujet qui s'y prête à la représentation que le temps de la retraite est le dernier à vivre avant que la mort ne vienne le chercher. Cela n'est pas sans faire écho à l'inachèvement propre à l'humaine condition.

L'idéal escompté ne sera donc jamais atteint ; comment pouvoir « admettre que le temps soit irréversible, qu'il n'y a pas de moyen d'être maître du temps ? Si puissante que soit notre mégalomanie, elle achoppe là-dessus. Nul ne peut tuer le temps » (Pontalis, 1994, p. 26). Pour conclure ce chapitre, peut-être pourrions-nous comprendre la dernière émission d'Alain Veinstein animée d'un mouvement de *détraduction- retraduction* pour *remettre en ordre l'existence* face à la rupture professionnelle qu'il n'a pas décidé ?

« Je sors. Personne à cette heure tardive, très peu de lumières. Je traverse le pont, jette mon chronomètre dans la Seine. Il donnera le temps qui reste aux poissons. Du côté de Beaugrenelle, les fenêtres s'éteignent une à une. Je fais semblant de croire que ce sont des gens qui s'endorment après avoir écouté ma dernière émission. Il est temps de retrouver le silence. (…) *Du jour au lendemain* entre dans le passé. » (2014, p. 31).

b. Paradoxe de la levée des contraintes

Qu'est-ce que passer ?
Qu'est-ce qu'un passant,
Une passante,
Et un passage ?
J.-L. Nancy, *Passage,* 1998, p. 14

Le travail ne marche pas toujours main dans la main avec le désir, le plaisir et la sublimation, il ne génère pas toujours un sentiment de fécondité ou l'occasion d'accroître son identité, loin s'en faut. Pour lire le rapport entre la femme et son travail, nous avons proposé d'entrevoir un continuum allant du sentiment d'*aridité professionnelle*, impliquant une forme de sentiment de déceptivité, sinon de souffrance, relatif à l' « objet-travail », jusqu'au sentiment de *fécondité professionnelle.* En présence d'un sentiment qui approcherait davantage l'aridité et la déceptivité, comment, en effet, envisager le passage à la retraite ou, dit autrement, comment envisager « la levée des contraintes » ?

C. Dejours (1983) et J-M. Talpin (1998, 1999) évoquent ainsi un paradoxe qui mérite l'attention et qui pourrait permettre d'éclairer bien des configurations psychiques que l'on retrouve à l'occasion du passage à la retraite. Considérer un instant ce type de rapport au travail - coupé du désir, du plaisir, de la rêverie et de la lenteur - conduit à associer le passage à la retraite à des affects de soulagement, à une certaine libération enfin méritée. Or cela ne va pas du tout de soi, C. Dejours insiste par exemple de façon conséquente sur le choc psychique généré à la faveur de la libération du fonctionnement mental. Toute personne ne peut pas composer avec aisance et souplesse avec ce nouveau gain de *liberté*, comme si le travail avait emporté à la fois son élan, sa fougue, son temps, sa jeunesse, la laissant comme ébahie face à un tenace sentiment d'inutilité. Telle la traversée d'une crise psychique douloureuse, sa vie psychique délivrée de l'entrave répétitive ne trouverait plus ses repères. J-M. Talpin évoque également un temps de crise, laquelle mettrait à nu les enjeux inconscients relatifs à l'activité professionnelle. Alors même qu'une levée des contraintes professionnelles peut être vivement attendue, « le temps libre, véritablement libre, sans objet préalable ni organisation, met le sujet face à ses pulsions, avec tout ce que cette expérience peut avoir de traumatique, certaines dépressions à la retraite […] en témoignent partiellement ». La retraite ferait donc perdre un dispositif social complexe qui gère « une partie de sa vie psychique sans qu'il en ait conscience, ce qui lui évite au demeurant d'être blessé narcissiquement » (Talpin, 1999, p.9). Les travaux de la québécoise D. Poupard (2010) nuancent ces conclusions en mettant l'accent sur la dimension contextuelle du passage à la retraite : on assiste par exemple en ce moment au passage à la retraite des *babyboomers*, c'est-à-dire d'un nombre important d'hommes et de femmes. Aussi voit-on apparaître de nombreux programmes destinés à la préparation à la retraite directement proposés aux employé-e-s par les entreprises. Si un tel changement témoigne d'un nouvel intérêt de ces dernières à l'égard des employé-e-s, l'auteure déplore néanmoins la centration quasi-exclusive de ces groupes sur des enjeux d'ordre économique sinon médical au détriment d'une place laissée au vécu psychique de cette expérience de passage. De même, C. Lemoine (2010) envisage cette centration économique

dommageable, la problématique du passage à la retraite étant, selon lui, trop sérieuse pour être laissée dans le champ de l'économie. Ce psychologue du travail soutient l'importance de promouvoir une réflexivité sociale quant au choix de l'âge du départ en retraite pris par les travailleurs eux-mêmes. On le voit, quelque chose du vécu psychique de ce passage ne veut, ne peut, être approché aisément alors que les considérations matérielles dudit passage se révèlent plus directement gérées et investies.

c. Partance, délivrance ?

Comme l'a mis en avant B. Verdon (2012b), la traversée du vieillissement mobilise avec force la capacité, aussi structurante que dégageante, de pouvoir se séparer et de supporter l'absence. Pareille capacité nécessite l'opportune intervention de la dépressivité (Fédida, 2001) comme celle du masochisme primaire gardien de la vie (Rosenberg, 1982). L'articulation de la dépressivité et du masochisme primaire permet au sujet une confrontation à l'expérience douloureuse et assure l'existence d'un monde intérieur suffisamment souple et sécurisant. La séparation n'est alors ni synonyme d'arrachement, ni synonyme de désastre. Elle s'oppose d'une certaine façon à la rupture qui, elle, n'est pas un mouvement. Séparation et rupture sollicitent le couple mobilité / immobilité. *Rompre* peut signifier l'incapacité à effectuer ce mouvement psychique complexe de séparation. Il s'agit donc d'un mouvement pronominal *on se sépare*. Rompre, comme le soutient J.-B. Pontalis (1998)[48], peut être davantage compris comme l'acte de garder en soi, à l'état immobile, ce avec quoi on prétend rompre. S'il implique la perte de l' « objet-travail », le passage à la retraite met à l'épreuve la capacité de se séparer avec la scène professionnelle. À l'inverse de l' « objet-travail », la scène professionnelle n'est pas tout à fait perdue, elle continue bien souvent

[48] Voir l'émission *À voix nue* – Précisions présentes au sien de notre répertoire des émissions radiophoniques.

d'être fréquentée par la retraitée. Une fois la retraite venue, néanmoins, sa fréquentation est profondément autre, elle n'est plus journalière, elle n'est plus obligée, elle est épisodique voire exceptionnelle. Passer à la retraite implique donc un mouvement de séparation qui peut être fort douloureux, il s'agit également de se séparer d'une période de soi-même, d'un lieu investi comme potentiellement à soi. Si la séparation est une problématique centrale du passage à la retraite, il mérite de s'intéresser plus avant aux représentations que mobilisent le départ, la partance et la délivrance. J.-L. Nancy (2011) propose ainsi de distinguer le verbe « partir » et le mot « départ ». Cette distinction paraît opportune pour appréhender l'expérience du passage à la retraite qui nous intéresse. Comme il le remarque le départ signe un moment décisif où le *nous serons partis* approche, la partance, quant à elle, renvoie plus précisément à l'expression « être en partance » laquelle annonce l'imminence du départ. Certes quelque peu désuète, cette expression illustre le proche départ des navires ou autres paquebots parfois marqué d'un coup (de canon) de partance annonçant aux membres de l'équipage, encore à quai, que le bâtiment va bientôt appareiller. Quant au verbe partir, il réunit à la fois le moment du départ, l'excitation, parfois douloureuse, de l'attente, la tristesse potentielle de la séparation, l'inquiétude, l'appréhension dans ses deux acceptions, et l'espoir d'un nouveau rivage. La partance pourrait s'incarner au travers du rituel, souvent bienvenu, du « pot de départ ». Cet espace-temps suppose une organisation préalable - de l'intéressée ou de ses collègues attentionnés. Il peut être entrevu à l'image d'un rituel de passage, où les autres de la sphère professionnelle du sujet – les collègues, les amis, les représentants de pouvoir hiérarchique – se réunissent à l'occasion d'une fête qui vient marquer les séparations à venir avec la prochaine retraitée. Le pot de départ matérialise ainsi pour nous la partance. Comme J.-L. Nancy le précise, nous partons sans cesse. Dès le matin, nous quittons l'univers du connu – celui du « chez soi » – pour celui de l'extérieur, de l'école ou du travail. Bien qu'il soit progressivement rencontré puis, bon an mal an, connu, familier, bien qu'il puisse être parfois associé à une autre version de chez soi, le travail demeure un espace du dehors. Pour y accéder ou le quitter, il est d'ailleurs nécessaires d'emprunter moult passages transitoires, de se

confronter, cette fois à coup sûr, à des espaces où la rencontre de l'étranger et de l'inconnu n'est pas exclue (transports en commun, chemins de traverse, etc.). Nous passerions notre temps à quitter un espace familier, connu pour en rencontrer un tout autre, à la fois moins évident et plus étranger. Le partir convoque la division, la séparation. Comme le soutient J.-L. Nancy, partir vient du latin *part,* et appartient à la famille de « part », « partage » ou encore « partition ». Le livret sur lequel est imprimée la musique enserre son rythme. Pour G. Harrus-Révidi et F. Debout, le rythme correspond à :

« [un]concept utilisé par les psychanalystes, mais qui n'est pas un concept psychanalytique, est en fait une succession de temps forts et de temps faibles, imprimant un mouvement dans une composition. Il peut être retour du même tout en le modulant (…) avec parfois juste ce qu'il faut de répétitions pour, précisément, le plaisir de retrouver du même. Il existe de la répétition à partir de tout rythme, puisque sans répétition il n'existe pas de rythme (…). Le rythme, c'est jouer à s'attraper, se lâcher, se réattraper à nouveau. Danser dans un méli-mélo de langes, de bras et de bouches. Se souffler dessus, rire sans au fond vraiment savoir si on sait rire. S'exciter mutuellement en poussant des petits cris qui s'achèveront bien en pleurs. Trembler puis rire à nouveau. Et enfin, s'endormir » (2009, p. 5-7).

Si partir ponctue la rythmicité quotidienne, les pleins et creux de l'existence, partir dit aussi la division. Partir est donc toujours se diviser et ne correspond pas seulement à une division entre l'endroit dont on part et l'endroit vers lequel on va. Tout se passe comme si une certaine part de nous restait *quelque part* (c'est J.-L. Nancy qui le souligne, *Op. cit,* p. 15). Et ce *quelque part* aurait une force particulière :

« Partir, c'est toujours quitter la partie du familier pour une part, un lieu quelque part et une partie de la vie qui sont étrangers, qui ne nous sont pas familiers et que nous ignorons par définition à l'avance. Quand il s'agit de partir, nous ne savons jamais ce qui nous attend (…) il est certain que nous partons tout le temps, mais il n'est pas certain que nous arrivions. Arrivons-nous jamais vraiment ? » (p. 18-24)

Sans doute, notre dernier départ est-il la mort. J.-L. Nancy rappelle d'ailleurs un vieux dicton selon lequel « partir, c'est mourir un peu, mourir c'est partir tout à fait ». Il n'est d'ailleurs pas rare d'entendre les endeuillés évoquer la mort d'un proche usant de l'euphémisante expression : « il est parti ». Une perte, à la différence d'une séparation, renvoie à une séparation

définitive. On parle également de « grand départ ». La vieillesse, quant à elle, correspond à une diminution progressive et certaine des départs, la problématique de l'assèchement ou du tarissement est très « vivement » rencontrée. D'une certaine manière, la traversée du vieillissement confronte probablement à un assèchement de départs potentiels mais ouvre la voie du Grand départ. Au gré d'une réflexion sur l'inconnu, de son irruption dans le fil habituel des jours, son imprévisible et chère survenue, J.-B. Pontalis, évoque sa mère, en ces derniers jours : « À quoi pouvait-elle bien songer ? Elle savait qu'il n'y aurait plus pour elle d'événement. Si, un seul et ultime : il ne pouvait plus rien lui *arriver* que la mort. » (2004, p. 28 ; c'est qui le souligne). Grand départ, la mort peut être associée à une forme délivrance. Cela a été le cas pour l'écrivain Marcel Jouhandeau. Alors qu'il est en train d'agoniser, son fils adoptif le pleure, voici ce que l'écrivain lui rétorque : « écoute, arrête, ça fait si longtemps que j'attends ça, avec une telle curiosité, ne viens pas me gâcher le passage ! »[49]

Délivrance, travail, femme, l'association de ces représentations nous conduit bien sûr à rappeler que l'accouchement s'endure dans *une salle de travail*. L'expression *en travail,* on le sait, propose une « contraction » pour dire « être en train d'accoucher ». Comme si au travers de l'expérience de la retraite professionnelle chez la femme, l'accouchement, expérience de passage éminemment forte, où sont susceptibles de s'entremêler joie et douleur, pouvait, peu ou prou, être réactualisé sur la scène psychique. S'il s'agit, certes, de *se dé-partir* d'une condition parfois usante et éprouvante, engageant la subjectivité entière, la fin de cette condition comme l'advenue d'une nouvelle, marque un tournant, crucial et délicat, tout pétri par l'inconnu et l'étrangeté. Ce tournant instaure un profond vacillement des places habituelles, ainsi viennent-elles à bouger indéniablement et de façon relativement irréversible. Mettre au monde un enfant déplace le statut générationnel de chacun, à commencer par celui de la femme. Du statut de fille, elle prend celui de mère, de sa mère, elle fait une grand-mère et, partant, la confronte à son inéluctable vieillissement et aux potentiels mouvements dépressifs associés. On peut envisager là quelque

[49] Propos rapportés par Daniel Pennac (2015) dans l'émission *Remèdes à la mélancolie.*

mouvement agressif de la part de la fille à l'endroit de sa mère. Avec l'éclosion d'une nouvelle génération donc, l'inscription dans la sexualité et dans le temps, mais aussi dans la mort, se voit profondément remaniée. La relation avec le devenant-père se trouve, elle aussi, transformée dans ses courants à la fois tendres et sensuels avec l'arrivée du tiers. Le *blues du post partum* – dont Florence Foresti[50] a pu dire, non sans humour, que le nom était si élégant qu'on souhaiterait « *presque toutes l'avoir !* » - est loin d'être anecdotique. L'arrivée d'un enfant peut avoir été profondément espérée, les mouvements ambivalents, dépressifs, une fois la naissance venue, sont pourtant presque un passage incontournable confrontant indubitablement à une inquiétante étrangeté. Relatif à l'*angoisse signal* (Freud, 1926), le travail d'ambivalence préparateur, engagé en amont, fait là, on le sait, une grande différence dans le vécu de l'expérience psychique de passage (Missonnier, 2009).

Ainsi *accoucher*, *passer à la retraite*, seraient potentiellement nouées d'étonnants entrelacs. Ambivalence, déception, si ce n'est même dépression, prendraient étonnamment la suite d'une chère et vive attente. À l'instar de l'expérience de la petite mort induite par la jouissance érotique et, après les « joyeux adieux au travail professionnel » une sorte de « *post tripalium animale triste* » pourrait bel et bien survenir. L'espagnol associe à la grossesse, l'embarras (« *estar embarazada* »), le travail, de part les contraintes qu'il oppose souvent au plaisir, embarrasse également[51]. Cet éclairage donne sens à la délivrance, au repos mérité après l'effort, propres aux passages évoqués (accouchement, retraite) lequel nous permet de soulever combien ces grandes mutations engagent chez les femmes un complexe travail psychique d'appropriation des changements de soi à soi (Baudin, *Op. cit*).

---

50 Voir son spectacle intitulé *Mother Fucker* (2009-2011).

51 Une fois encore, il est un nombre considérable d'objets-chansons, essentiellement d'origine populaire, explorant la pesanteur du travail et espérant une levée des contraintes. Le lecteur pourra se référer notamment aux chansons suivantes : *Les volets clos* (Nicoletta), *Gueule de Nuit* (Barbara), *Le poinçonneur des Lilas* (Serge Gainsbourg), etc. Leur succès n'est pas le fait du hasard, elles portent un écho puissant et partagé : le mythe d'une vie délestée du travail professionnel.

Par ailleurs, et bien qu'elles aient été profondément souhaitées et attendues[52], ces expériences humaines, puissantes et intenses (*jouir*, *accoucher*, *être à la retraite*), n'iraient jamais sans induire une bien curieuse « *tristesse de l'après* » où l'embarras et la frustration viendraient presque à manquer… Cela s'observe certainement davantage chez celles qui « échouent du fait du succès » (Freud, 1916), où *tomber malade* surviendrait non pas du fait d'un *refusement* mais, étonnamment, d'une réussite. Parvenir à se délivrer d'une condition éprouvante susciterait là un éveil fantasmatique inconscient associé à une jouissance œdipienne trop coupable. Ainsi pourrait s'entendre, parfois, un attachement scandaleux au plaisir de souffrir, au plaisir d'une laborieuse condition et induire ce que nous appelons un *post tripalium animale triste*. Le chapitre suivant offrira justement une place importante à la temporalité psychique et à l'après-coup, nous permettant ainsi de mieux saisir, entre autres, ce *temps qui ne passe pas* (Pontalis, 1997).

Entre *la jubilación* espagnole, *la penzione* italienne et *la retraite* française, l'accent ne se cesse de se déplacer pour nous offrir des *scenarii* pluriels dissimulés derrière le choix linguistique. Partant de l'exaltation maniaque et de son contre-investissement dépressif, à la passivation de l'attente désolée d'une pension, en passant, peut-être, par une dépressivité trouvant, en dépit d'une avancée vers de sombres et inconnues contrées, quelque joie dans la glanerie d'un creux investi. Solliciter les langues qui nous entourent permet ici de poursuivre encore notre récolte de représentations pour tenter d'approcher une expérience qui, loin d'être banale, est puissante et singulière. Les rencontres de recherche et leur analyse nous donnerons, sans doute, l'occasion d'accroître et d'illustrer avec un surcroît de finesse, nos voies élaboratives.

[52] Nous renvoyons ici le lecteur à la seconde partie de notre troisième chapitre où nous avons pu soutenir que les expériences de la ménopause et du nid vide, si elles ont été, à un moment, attendues et associées à la délivrance peuvent, malgré tout, plus tard, venir à manquer et signifier à la femme qu'un *temps* – associé à la féconde jeunesse et à son embarras – est désormais terminé.

Associées à l'aridité ou à la fécondité, les expériences professionnelles ne conduisent pas, loin s'en faut, aux mêmes représentations, ni aux mêmes formes d'attentes de la retraite. En dépit de cette dialectique qui nous est chère, ce chapitre nous aura permis de soulever combien il est probablement, dans bon nombre de fins d'aventures professionnelles, un complexe et laborieux dé-tissage à l'œuvre chez le sujet. Ainsi, bien que la retraite implique le retrait de l'exercice professionnel, ce passage réclame un véritable travail psychique associé au renoncement et à l'appropriation psychique des changements. Le sujet est là contraint à accommoder ce qu'il lui reste, à s'appuyer sur ces objets intérieurs et à mobiliser ses ressources singulières de dépressivité.

Il y aurait probablement beaucoup à dire sur l'intérêt que pourrait présenter une anticipation ambivalente maturative de cette expérience de passage à la retraite qui, loin de s'apparenter à la « défensive » planification de projets, jusque-là reportés, pourrait permettre un précieux apprivoisement. Ce détachement de l' « objet-travail » et de la « scène professionnelle », on le sait, survient alors que les problématiques psychiques, induites par le vieillissement, mobilisent déjà fortement le sujet.

Nous avons pu, par ailleurs, insister sur les perspectives que soulèvent les représentations de la « partance » et du « départ » mais encore sur celles de la « délivrance » – lesquelles induisent la tremblante idée de l'approche de la mort personnelle, déjà relativement présente depuis la crise du milieu de la vie comme a pu le montrer E. Jaques. Parce qu'elle se révèle entretenir quelque complicité avec des expériences attachées à la psychosexualité féminine (accouchement, jouissance, ménopause, nid vide), la délivrance a retenu, in fine*, notre attention. Comme nous l'annoncions plus haut, l'ultime chapitre de notre réflexion théorique nous permettra de problématiser la complexité de la temporalité psychique humaine.*

CHAPITRE CINQ

TEMPORALITÉS ET APRES-COUP

Il y a des machines à remonter dans le temps qui se perdent.
Jean Rouaud, *Les très riches heures*, 1997.

Appréhender la temporalité est loin d'être chose aisée. La physique quantique nous plonge, par exemple, en des considérations bien troublantes qui peuvent intéresser la psychanalyse (Bayard, 2014). Si nombre de philosophes s'y sont livrés *au fil du temps* – E. Kant, F. Hegel, H. Bergson, E. Husserl, M. Heidegger, V. Jankélévitch, la psychanalyse semble proposer une toute autre façon de l'approcher. L'historicité et la temporalisation de l'être humain n'ont jamais fait, chez S. Freud, l'objet d'une thématique traitée de façon indépendante, ladite question pourtant « affleure à chaque instant dans son œuvre » (Laplanche, 1989, p. 323). De fait, nul ne peut ignorer la place qu'y occupent les notions de phases, de stades, de temps ou encore d'époques. B. Verdon (2015) relève à cet égard un précieux extrait tiré d'une lettre écrite par S. Freud, alors âgé de 72 ans, où il semble insister fermement à tenir isolée la jeunesse de la vieillesse. Alors qu'il s'adresse à Binswanger et à Jones, lesquels ont perdu, comme lui, un enfant, Freud soutient : « Vous êtes assez jeune pour surmonter la perte ; moi je ne le dois plus. (…) "Jeune" et "vieux" m'apparaissent maintenant les plus grands opposés dont la vie psychique humaine soit capable ; une compréhension entre les représentants de ces deux âges est exclue (Schur, 1972, p. 430, 482). Or il existe bien, entre ces deux âges de l'existence humaine, des « liens subtils et denses (…) entre l'immaturité de l'un et l'impotence de l'autre, les projets du premier, les regrets et remords du second, l'appétence pour les conquêtes à venir d'un côté, l'appétence pleine du passé, de plaisir et de frustration de l'autre » (Verdon, 2013, p. 23). La traversée du vieillissement ne va pas sans mobiliser un travail qui convoque de lointains aménagements plus ou moins souples, plus ou moins rigides, propres à l'investissement

narcissique comme à l'investissement objectal. Ainsi, l'expérience de l'enfance comme celle de l'adolescence, les solutions psychiques déployées en ces heures, font l'objet d'une nouvelle problématisation sur la scène intérieure et ce, d'autant plus si elles ont été empreintes de vulnérabilité. Certains concepts, plus que d'autres, apparaissent ouvrir sur une compréhension inédite de la temporalité humaine, J. Laplanche les envisage tels des concepts « nucléaires » (*Op. cit,* p. 325). La temporalité s'étaye ainsi sur les notions d'après-coup, de traduction et de séduction. La psychanalyse se propose donc de saisir le fonctionnement humain à la lumière d'une considération qui lui est propre, celle d'une temporalité interne distincte de la succession linéaire ou cyclique du temps qui passe (Verdon, 2012a). Ainsi outre le temps qui passe, celui qui nous permet certains repères, marque de traces le corps et le visage, demeure un temps qui, lui, ne passe pas (Pontalis, 1997). L'après-coup freudien permettrait de saisir ou plutôt d'envisager une singularité propre à la temporalité humaine. Pour J. Laplanche (1989), les moments fondamentaux de la temporalisation humaine correspondent à ce qui se révèle à la faveur de l'effet d'après-coup. S'il peut nous conduire à entrevoir une il-logique originale du temps humain, nous convoquerons ici, dans un premier temps, la pensée féconde de J.-B. Pontalis qui évoque l'épreuve de l'étranger. Il se propose d'associer épreuve de l'analyse et épreuve de l'étranger. Comme si le propre de l'expérience analytique était d'approcher un *temps autre* (1997, p. 11), sinon tout autre, un *temps sans mesure*. Cette autre temporalité serait palpable à la faveur d'événements éminemment singuliers agissant telle une *apparition* (*Ibid.,* p. 12 ; c'est lui qui souligne) toute proche, nous dit-il, de l'hallucinatoire du rêve. La rencontre d'un temps autre convoque les vacillements propres à l'imprévu, au trouble, un trouble auquel nul ne peut être préparé à l'avance. Cette rencontre inopinée engage une soudaine perte des repères, un tremblement. Associer ensemble les représentations de rencontre, d'étranger, d'inconnu et d'imprévu mène tout droit au transfert, que J.-B. Pontalis qualifie d'événement, d'accident de l'analyse. L'auteur semble d'ailleurs s'interroger : parler de ce temps autre ne reviendrait-il à ne parler que de transfert ? Le transfert analytique certes mais il en est aussi bien d'autres nous

rappelle-t-il. Ce *temps autre*, propre au temps de l'analyse, appelle le temps de l'*infans*. Il est le temps d'une saison autre, une saison que l'on ne pourrait inscrire dans l'ordre habituel puisqu'elle viendrait, cette cinquième, hanter les connues, infiltrer les interstices de l'ordonnancement familier des cycles. Animée par l'amour de transfert, invisible, toute chargée d'ombres, embrouillées et embrouilleuses, pleine d'éclat, de lueurs, cette autre saison se loge en un espace intime, un espace en soi. *Infans* ou cinquième saison, que J.-B. Pontalis empreinte à J. Giraudoux (*Bella*, 1926) « est le sexuel indifférencié où peuvent coexister tendresse et sensualité, masculin et féminin, actif et passif ; non subordonné à une fonction, non lié à des organes spécifiques, il est totalement ignorant du principe de réalité et peut-être même insoumis au principe de plaisir qui implique une certaine finalité. Un sexuel sans principes. Cet infantile est sans âge. Il ne correspond à aucun lieu, à aucun temps assignable » (*Ibid.*, p. 32). Si pendant le sommeil notre corps dort, il en est un qui continue de penser, c'est justement l'*infans*. Il est celui qui « voit avant de parler, qui cherche un visage par le regard avant d'observer, un *infans* transtemporel, ignorant les limites de l'espace, la séparation des vivants et des morts, de l'animal et de l'humain, capable de traverser les terres et les mers autant qu'il est traversé par elles. Paradoxalement, ce sont chez l'*infans* son extrême dépendance de l'autre – il y va de sa survie –, son état de sans secours et sans recours qui lui assurent sa mobilité » (Pontalis, 2003, p. 60). L'*infans* touche également au féminin qui, dans son creux, loge bien des représentations de l'infantile mais aussi des images de passivité, de désarmement, d'impuissance relatives à la pénétration sinon à l'intrusion (Chabert, 2003). Ce féminin n'est pas propre aux femmes, il est justement le « point de sédimentation essentiel de la bisexualité psychique et des identifications qui en découlent ». Tout se passe comme si le petit enfant était confronté à un besoin d'aide et une absence d'aide, ce que Freud nomme *l'Hilflosigkeit*. Comme le remarque J. Laplanche (1987), il apparaît difficile de trouver une traduction satisfaisante en français à l'expression allemande. Elle convoque ensemble l'affectif, la détresse voire la déréliction. L'auteur précise néanmoins qu'il s'agit chez Freud d'un état très objectif. Ainsi cet état est marqué par la nécessité d'une aide étrangère. L'enfant en *désaide* serait

démuni des outils rudimentaires pour traduire les messages, les excitations entre autres, qui lui parviennent de l'adulte-séducteur-actif. À travers ce déséquilibre, il est ainsi un véritable « *moteur immobile* du mouvement de temporalisation » (Laplanche, 1989, p. 333 ; c'est lui qui souligne) dans la mesure où ce déséquilibre génère, dès le tout début de la vie, une tentative de traduction. Par cette tentative, cet exercice perpétuel à traduire les messages énigmatiques qui lui sont envoyés, le petit d'homme entre dans le temps. B. Rosenberg comprend quant à lui la question de la supportabilité de l'état de détresse à la lumière du masochisme. La satisfaction hallucinatoire du désir permet de comprendre l'importance de cet état de détresse pour le développement futur du sujet. Aussi convoque-t-il le masochisme gardien de la vie comme condition *sine qua none* pour rendre supportable cette détresse et permettre la satisfaction hallucinatoire du désir. Le masochisme assure pour cet auteur la durée comme la continuité interne. En cela, le masochisme serait un ingrédient particulièrement opportun pour saisir la complexité de la temporalité humaine. La pulsion, on le sait, pousse en permanence et met en danger l'existence de l'organisme. Dans les premiers temps, l'action même de la pulsion réduirait le jeune enfant à cet état de détresse. Celui-ci se trouverait alors absolument démuni, il ne saurait répondre à pareil excès. C'est à l'occasion de cette inlassable poussée qu'il est emmené hors de lui-même et rencontre la réalité d'un *autre* qui, spécifiquement, se ferait connaître comme autre, dans la mesure où sa réponse ne viendrait pas immédiatement et complètement diminuer la tension douloureuse propre à la pulsion. L'action de cet autre n'entraîne pas une satisfaction totale et entière de la pulsion mais permet une réduction notable de l'excitation au-dedans de lui. L'excitation endurée est ainsi supportable. De ces expériences – allant de l'augmentation de la tension à la satisfaction en passant par la douleur – se déposent et s'organisent dans un système de traces mnésiques (Villa, 2010). Si l'appareil psychique cherche à endiguer la pulsion à travers la formation de représentants psychiques, par l'activité d'élaboration ou de traduction, il ne peut parvenir à représenter sa totalité, un reste demeure en souffrance. Ainsi, comme en témoigne F. Villa : « l'appareil psychique porte en lui constitutivement la trace d'absence de traces mnésiques

vécues originellement » (*Ibid.*, p.110) Ces traces ont donc potentiellement préservé une valence traumatique et peuvent se voir ravivées à la faveur de certaines situations. La traversée du vieillissement, on peut s'en douter, est susceptible d'en proposer de nombreuses. B. Verdon (2014) insiste, il importe de ne pas se précipiter à associer une plainte vive avec ce qui, du vieillissement, apparaît manifeste, externe et actuel. Les traces ravivées peuvent se rattacher au temps qui ne passe pas, au temps où les frontières du moi n'étaient pas encore assurées mais encore au sexuel, à la rivalité, à l'impuissance ou à l'interdit. J. André rappelle combien les existences ne sont pas toutes marquées du sceau de la temporalité (souvenirs d'enfance non investis ou non accessibles, impossibilité à se projeter dans l'avenir, vivre le présent sans y être vraiment). Aussi propose-t-il une réflexion théorique sur le temps psychique tout à fait heuristique pour notre recherche : « l'après-coup est indissociablement une théorie du trauma (en deux temps). Par rapport aux configurations psychiques qui tiennent le temps en lisière et refusent, ou ne parviennent pas, à s'y inscrire, l'effet d'après-coup se révèle être un temporalisateur, un producteur, un inventeur du temps. Il ne se contente pas de donner sens, il ouvre le temps » (2010, p. 10). C'est d'ailleurs parce que les traces du trauma sont puissantes que peut s'engager une véritable transformation. Ainsi, la force de l'après-coup tient en la solidarité qui unit la violence de l'effraction à l'ouverture de sens. L'après-coup permet le passage de la compulsion de répétition à une parole affectée capable de se remémorer, il ouvre donc le récit où il n'y en avait pas, il n'y avait d'ailleurs pas même d' « avant » seulement une « frappe insensée ». Bien qu'il puisse surgir de la réalité externe, l'événement doit pouvoir aussi s'entendre dans sa potentielle dimension traumatique non élaborée du temps qui ne passe pas. Tel un étonnant retour sur la scène psychique, ce coup, s'il risque de mettre à mal l'équilibre psychique, peut engager l'élaboration et l'appropriation inédites de ce qui n'était qu'une frappe qui ne faisait que se répéter inlassablement. Cette expérience peut donc être reprise par le moi. L'après-coup offre donc une conception dynamique du fonctionnement psychique et présente un intérêt clinique et

thérapeutique certain. Il permet au clinicien de situer le vieillissement dans le cours de l'histoire de vie des adultes qu'il rencontre.

CHAPITRE SIX

MÉTHODOLOGIE

I. Formulation de la problématique

Séduction, rivalité, soumission, pouvoir, souffrance, dévouement, lassitude, attente, *placard*, secrets, conflits, la scène professionnelle apparaît à bien des égards tel un théâtre curieux, douloureux, et complexe à appréhender. Une scène sociale potentiellement féconde pouvant parfois être appréhendée comme une autre version du « chez-soi ». Objet d'investissements contradictoires, croisés et multiples, le travail occupe une place potentiellement importante dans l'existence et peut, par ailleurs, offrir un ancrage temporel et spatial. En cela, les cadres extérieurs fournis par l' « objet-travail » et la « scène professionnelle » – horaires, présence physique, tâches à accomplir, délais, etc. – viendraient se présenter tels des relais aux cadres internes (Talpin, 1998). Parce qu'il est investi de façon toujours singulière par le sujet, l' « objet-travail » peut lui donner potentiellement l'occasion d'une intrication avec la particularité de son désir, d'un sentiment de reconnaissance, d'accomplissement voire même générer un sentiment de fécondité professionnelle. À l'inverse, il peut donner lieu à un tenace sentiment d'aridité professionnelle où sont absents la reconnaissance, le plaisir et moins encore un sentiment de fécondité. Si « scène professionnelle » et « objet-travail » engagent le pire comme le meilleur, sonne un jour l'heure de la fin du travail professionnel, laquelle implique la perte de l' « objet-travail » et la séparation d'avec la « scène professionnelle ». Que la femme présente son expérience de fin du travail professionnel dans une valence active « j'ai pris ma retraite, je l'ai décidé » ou dans une valence passive « j'ai été mise à la retraite », la retraite implique une profonde modification du régime habituel des investissements et constitue une épreuve psychique de passage potentiellement bouleversante.

Comment l'appareil psychique se saisit-il de la perte de l' « objet-travail » comme de la séparation d'avec la « scène professionnelle » et selon quelles modalités ?

Comment s'opère la rencontre entre la réalité extérieure qui frappe le statut socioprofessionnel de la femme et sa réalité psychique ?

II. Hypothèses de travail

PREMIÈRE HYPOTHÈSE

H 1 – Le traitement psychique de l'expérience du passage à la retraite est tributaire de l'organisation psychique de la femme.

H-1. A → **Pour les femmes dont le fonctionnement psychique est de facture névrotique, la perte du travail donne à voir une réactualisation de la problématique de la castration. Par ailleurs, le discours latent et/ou manifeste de la femme, attaché à l'expérience de perte de l'activité professionnelle, est marqué par le sceau de l'ambivalence pulsionnelle.**

- La perte de l' « objet-travail » réactualise la souffrance potentielle occasionnée par l'épreuve de la perte de fécondité (ménopause) ou plus généralement toute autre épreuve impliquant les vicissitudes du féminin maternel (fausse couche, avortement, difficulté de procréation, désir insatisfait d'enfantement, nid vide etc.).

- Si le discours latent et/ou manifeste témoigne d'une dimension conflictuelle certaine, il peut aussi comporter une fragilité narcissique, parfois prégnante, relative à la problématique du vieillir de la femme (perte de la dimension phallique du corps, sensations de transformations du corps, vulnérabilité de la féminité de surface).

- La douleur de la séparation avec la scène professionnelle peut générer une insistance de l'angoisse de la perte de l'amour ou du désir de la part de l'objet.

- La douleur attachée à l'événement du passage à la « retraite » mobilise une ambivalence inhérente au renoncement à l' « objet- travail ». Une mise en représentations associée à des affects contrastés peut se déployer à l'endroit de cet objet perdu. Aussi, il est possible de repenser à l'objet « travail », de l'évoquer avec intérêt, tantôt plaisir, tantôt déplaisir mais aussi de le penser sans soi dorénavant.

- Le traitement de la perte de l' « objet-travail » mobilise essentiellement des identifications hystériques susceptibles de permettre un dégagement à ce qui est investi de singulier dans le travail pour le réinvestir en d'autres objets, différents.

- Il peut néanmoins exister des moments transitoires de traitement narcissique de la perte dont la souffrance dépressive est prise en charge par l'Œdipe. Parce qu'il porte atteinte aux assises identificatoires de la femme, le passage à la retraite engage un effet plus douloureux de la castration et de la passivité. Aussi, la liaison entre l'affect de tristesse et la représentation de perte de l'objet « travail » peut être malaisée et, de fait, impacter la souplesse identificatoire.

H-1. B → **Pour les femmes dont le fonctionnement psychique est congruent avec le paradigme des fonctionnements limites et narcissiques, l'expérience de la retraite donne à voir un traitement narcissique de la perte de l' « objet-travail ».**

- Associé à des identifications narcissiques et mélancoliques, ce type de traitement trahit des difficultés majeures dans l'économie libidinale.

- Pour certaines femmes, le passage à la retraite est associé à des angoisses de perte d'identité et à des sentiments de dépossession, la fin du travail étant vécue comme une perte d'étayage sur un mode persécutif. Aussi, le passage à la retraite entraine-t-il une soustraction complète à de potentielles sources d'excitation et des affects dépressifs.

- Pour d'autres, l'expérience de la retraite se présente comme l'occasion d'une revanche narcissique sur l' « objet-travail ». Sous-entendue par des affects de honte, cette revanche

mobilise des défenses maniaques (revendications de pouvoirs, luttes antidépressives). La retraite est envisagée comme lieu ultime opportun de satisfaction des exigences idéales du moi.

- Pour d'autres encore, la retraite ne peut être reconnue comme perte du travail. Aussi les rythmes et investissements ne peuvent se trouver dans une certaine mesure modifier ou restent sensiblement les mêmes à ceux de l'ère professionnelle. L'excitation et la dramaturgie attachées à l'activité professionnelle ne peut être objet de renoncement ou de déplacement.

DEUXIÈME HYPOTHÈSE

H-2. A → L'expérience de la retraite est vécue différemment par la femme selon le statut hiérarchique occupé pendant l'activité professionnelle, soit plutôt *dominant*, soit plutôt *dominé*.

H-2. B → Néanmoins, à l'intérieur de ces deux types de positions hiérarchiques, l'expérience de passage diffère selon la singularité d'investissement de l' « objet-travail » par la femme à travers :

- l'intrication du désir de la femme à son activité professionnelle,

- le sentiment de reconnaissance que la femme tire de cette activité, c'est-à-dire la traduction réalisée par la femme du jugement de spécificité (le style singulier de son travail jugé par les autres), du jugement de beauté et du jugement d'utilité portée par la sphère professionnelle (collègues, patron, patronne, clients, patients, élèves, etc.),

- la satisfaction pulsionnelle engagée principalement dans le travail (pouvoir, dévouement, soumission, séduction, rivalité),

- le sentiment de fécondité féminine au travail.

H-3. L'événement « passage à la retraite », à travers le bouleversement de l'économie libidinale qu'il induit et les problématiques du vieillissement qu'il rencontre, est l'occasion d'une reprise dans l'après-coup de l'adolescence. Cet événement est par ailleurs susceptible d'occasionner une réélaboration potentielle de l'antagonisme du féminin érotico-maternel.

III. Population de recherche

a. Critères de comparaison

Pour appréhender cette expérience psychique de passage, nous nous sommes appuyée sur une comparaison mise en avant par C. Dejours dès 1983 dans l'un de ses premiers articles. S'intéressant aux réactions psychopathologiques occasionnées par des ruptures professionnelles, C. Dejours insiste, en effet, sur l'impossibilité à associer pêle-mêle les différentes activités de travail. Aussi, distingue-t-il les professions dont la formation fut longue et conséquente et les professions « déqualifiées » selon différentes modalités. Entre autres, le désir occupe au sein de ces modalités, une position importante. De fait, le travail peut être un objet de désir mais il est parfois nécessaire, pour pouvoir travailler, que la femme se coupe de son désir. Elle opère ainsi, pour pouvoir travailler, une rupture entre son corps et sa psyché et peut être contrainte à s'isoler de ses fantasmes et de sa rêverie. Partant de la distinction ainsi proposée, il nous semble opportun de comparer les femmes retraitées selon leur activité professionnelle, *plutôt dominante* (catégorie A de la fonction publique ou équivalent dans le secteur privé) ou *plutôt dominée* (catégorie C ou équivalent dans le secteur privé) dans la hiérarchie des métiers. Il nous semble que cette distinction est susceptible d'éclairer, entre autres modalités, le continuum allant d'un *sentiment d'aridité professionnelle* au *sentiment de fécondité professionnelle*. Le sentiment de fécondité

professionnelle, tel qu'on l'envisage, engage une combinaison qualitative relativement complexe de multiples composants intriqués les uns aux autres et en mutation constante au cours de l'exercice professionnel. Ces composants sont les suivants :

- l'intrication du désir de la femme à son « objet-travail »
- le fait de sentir son « objet-travail » reconnu par les autres collègues, partenaires ou supérieurs de la scène professionnelle
- le plaisir tiré de la satisfaction pulsionnelle engagée dans l' « objet-travail » (dévouement, pouvoir, séduction, soumission, rivalité).

b. Critères d'inclusion et d'exclusion

critères	*Statut professionnel « dominé » dans la hiérarchie des métiers*	*Statut professionnel « dominant » dans la hiérarchie des métiers*
inclusion	- femmes âgées entre 60 de 66 ans - Exercice de la même activité professionnelle au minimum 10 ans avant la retraite - L'activité professionnelle correspond à la catégorie C de la fonction publique ou à son équivalent dans le secteur privé.	- femmes âgées entre 60 de 66 ans - Exercice de la même activité professionnelle au minimum 10 ans avant la retraite - L'activité professionnelle correspond à la catégorie A de la fonction publique ou à son équivalent dans le secteur privé.
exclusion	- Être atteinte ou avoir été atteinte d'une pathologie somatique conséquente sur laquelle les entretiens pourraient davantage se centrer. - La présence d'un deuil récent, d'une pathologie conséquente dans le proche entourage ou de tout autre épisode particulièrement tragique survenu récemment.	

c. Critère de la durée de l'activité professionnelle

Comme nous l'avons précisé dans le tableau réunissant nos critères d'inclusion et d'exclusion, nous ne retiendrons seulement les femmes dont l'exercice de la dernière activité professionnelle a duré au minimum dix ans. Il nous semble, en effet, nécessaire d'être attentive à ce que la femme ait exercé pendant une durée suffisamment conséquente une certaine activité professionnelle pour que la perte d'un « objet-travail » bien spécifique ou la séparation d'une scène professionnelle toute particulière, puissent être observées. Il s'agit, de fait, d'objets spécifiques (« objet-travail » et scène professionnelle) que la femme peut, dans le discours, comme nous l'avons vu plus haut, positionner sur un continuum virtuel soit vers l'aridité professionnelle soit vers la fécondité professionnelle. Ainsi nous estimons qu'une durée minimum de dix ans est nécessaire pour recueillir les effets propres de la perte comme de la séparation avec les éléments qui figurent sur le continuum proposé ci-dessus.

d. Critère de l'âge

Bien que nous nous intéressions à l'expérience de passage, il nous semble plus pertinent de ne recruter que des femmes passées à la retraite depuis au minimum deux ans et au maximum cinq ans. Nous supposons qu'un certain effet d'après-coup, généré par l'expérience de passage, puisse être plus facilement appréciable dans le discours si une certaine durée temporelle existe entre le moment du départ à la retraite et les quelques années suivantes. Par ailleurs, les tout premiers mois de retraite sont bien souvent associés à une certaine euphorie à laquelle peuvent s'adjoindre notamment des affects de délivrance voire des aménagements maniaques plus ou moins souples. De tels aménagements peuvent dissimuler des affects plus ambivalents et surtout plus négatifs. Il est donc souhaitable de prendre en compte l'existence d'une certaine distance temporelle entre le passage effectif à la retraite et ce qu'il génère potentiellement sur la scène psychique de chaque femme rencontrée. Néanmoins, nous soutenons qu'après cinq ans de

retraite, un effet d'habituation puisse se mettre en place venant potentiellement masquer ce qui nous intéresse. Si les reconstructions psychiques de cette expérience de passage peuvent être, pour le chercheur, d'un grand intérêt scientifique, il nous semble que nous observons un autre objet de recherche. Il va de soi qu'il ne se joue pas la même chose chez une femme à 60 ans et à 77 ans au regard de la réalité matérielle, biologique et sociale. L'expérience du corps, notamment, est susceptible d'engager des transformations et de pertes relativement différentes selon ces âges.

e. Critère de la situation familiale

Nous serons attentive à la « situation familiale » de chaque participante, à savoir, la présence potentielle d'un conjoint ou d'une conjointe, et d'autre part, l'existence d'enfants, voire de petits-enfants. Ces objets familiaux sont susceptibles de permettre des déplacements auxquels nous prêterons attention. De fait, il n'y aura pas, de ce point vue, une homogénéité assurée entre les femmes retenues pour la participation à cette recherche. Certaines pourront être soit célibataire soit en couple, avoir des enfants et/ou des petits-enfants, mais également ne pas en avoir. Nous veillerons à prendre en compte cette diversité dans notre analyse. Ceci dit, il est nécessaire de garder à l'esprit que la présence de tels objets de déplacements ne garantit pas, pour autant, un investissement assuré de la part de la femme. En cela, l'existence de tels objets familiaux demeurent de *potentiels objets d'investissement* et non pas des objets assurément investis par la femme permettant un déplacement de la libido mise dans l' « objet-travail » puis déplacée dans les objets familiaux.

IV. Modalités des rencontres de recherche

a. Lieu et temps de la rencontre

La population qui nous intéresse ne se rencontre pas dans un lieu de soin ni même – pourrait-on ajouter – dans aucun lieu bien précis tout en représentant, pourtant, une population

importante par son nombre. Pour nous intéresser à cette expérience psychique de passage, les critères retenus sont d'une certaine précision laquelle engage, de fait, de multiples obstacles. Ces obstacles peuvent expliquer notre choix du lieu pour les rencontres de recherche. Avant de prendre la mesure de la difficulté à rencontrer des femmes répondant précisément à nos critères, les rencontres devaient se dérouler dans un cabinet parisien indépendant qui nous aurait été prêté. L'endroit se montrait tout à fait approprié à notre entreprise, il se voulait calme, très accessible par les transports en commun donc adapté à nos futures rencontres.

Or, à mesure que le recrutement n'avançait pas – ou semblait s'engager de façon extrêmement lente, bien trop lente pour espérer finir les entretiens de recherche en des temps acceptables – des sollicitations, venant de la province, ont vu le jour. Certaines femmes retraitées, très intéressées par la participation à notre recherche, se sont manifestées. Nous avons, en effet, largement diffusé notre annonce à des contacts divers, lesquels ont eux-mêmes diffusé ladite annonce à leurs contacts respectifs. Nous avons donc opté pour un recrutement par « effet boule de neige ». Suite à ces sollicitations venues de la province, il nous est apparu exagéré d'inviter ces femmes à entreprendre quelque voyage parisien dans le but de participer à notre recherche, c'était donc à nous de voyager pour aller les rencontrer. L'élargissement géographique de notre recrutement s'est donc imposé comme une solution incontournable face à l'indéniable *résistance du réel*. Restait alors à trouver un lieu opportun pour effectuer nos entretiens. Aux vues de la dispersion géographique des personnes qui se proposaient, nous avons décidé d'élire les *cafés calmes*. À première vue, nous le reconnaissons, ce choix pourrait engager, et ce dès le départ, un climat peu académique et, partant, discutable. Comme le soutient P. Fédida : « Rien n'est indifférent et votre attention le sait bien (...) On ne parle pas à n'importe qui, n'importe quand, n'importe où ni n'importe comment » (1983-1984, p. 185). Ainsi, le choix pour les cafés calmes impacte le climat des rencontres de recherche et donc nécessairement ce qu'il s'y passe et s'y trouve. Cette possibilité, au regard et du temps dont nous disposions et des caractéristiques de cette population de recherche, semblait néanmoins la plus accessible pour poursuivre notre

travail. Rappelons, par ailleurs, que le suffisamment bon déroulement de ces rencontres de recherche repose également, en dépit du lieu objectif et extérieur choisi, de notre cadre intérieur.

Chaque participante a été rencontrée deux fois. La seconde rencontre avait lieu dans une *même unité temporelle*, c'est-à-dire avec un ou deux mois d'intervalle pour donner le temps à de potentielles « remontées » d'éléments de survenir sans pour autant que ne se dissolve une certaine rythmicité de la rencontre.

b. Éthique

Formulaire de consentement à participation

Chaque participante a d'abord lu le formulaire de consentement à participation, pu poser les questions qu'elle souhaitait, rempli et signé ladite attestation en deux exemplaires. Un des deux exemplaires de cette attestation leur a aussitôt été donné dès la première rencontre. Celle-ci stipule clairement, et en premier lieu, la thématique de notre recherche, à savoir, la retraite professionnelle, sans néanmoins délivrer d'autres éléments plus précis concernant notamment nos hypothèses de travail. Sur ce document est clairement précisé que cette participation volontaire implique deux entretiens à visée de recherche, lesquels sont enregistrés puis retranscrits dans leur intégralité. Les informations dégagées au fil de ces rencontres sont automatiquement et rigoureusement anonymisées avant d'être utilisées. Les entretiens audio sont effacés après ce premier travail de modification. Cette attestation précise, par ailleurs, le cadre de notre recherche doctorale, notre université et laboratoire de rattachement. Elle précise en outre qu'il est possible, à chaque participante, de se retirer de la recherche et ce à n'importe quelle étape de celle-ci, sans avoir à se justifier d'aucune façon.

Enfin, et si elles le souhaitent, les participantes peuvent demander un retour quant aux résultats généraux de notre recherche une fois que celle-ci aura abouti et que la soutenance aura eu lieu. Quant aux attestations remplies, nous les avons précieusement conservées néanmoins, toujours dans un devoir de confidentialité, elles ne figurent pas en annexe.

Anonymat

Afin de garantir la confidentialité qu'impose la recherche en psychopathologie clinique, nous avons procédé au camouflage de certaines données recueillies au décours des entretiens de recherche. Cette démarche engage une certaine modification des données, lesquelles ne doivent pas s'éloigner par trop de la réalité clinique de la rencontre. Il a donc été question d'un difficile et juste équilibre à négocier en permanence entre dire et traduire la rencontre sans trop trahir la confidentialité de chaque participante ni trop travestir ce qu'elle a proposé d'éminemment singulier.

Cette recherche s'inscrit de plain pied dans une perspective qualitative d'orientation psychanalytique et compte, par ailleurs, moins de trente participantes. Sans une telle précaution éthique, ces femmes seraient bien vite identifiables et pourraient, elles-mêmes, se reconnaître aisément. Comment, dès lors, pouvoir composer et proposer des tentatives de compréhension quant aux passages psychiques qu'elles traversent et aux impasses potentielles qu'elles rencontrent ? Comment s'autoriser à ouvrir et à saisir des voies de compréhension alors que les éléments qui font la complexité de leur fonctionnement psychique ne leur sont pas accessibles ? Aussi a-t-il été nécessaire de renoncer à une certaine richesse de précisions, de détails exacts, et non des moindres propres aux expériences des femmes qui ont accepté de participer à notre recherche. Les quelques entretiens que nous proposons en annexe pour illustrer notre travail ont donc été l'objet de ces modifications attentives.

c. L'entretien semi-directif de recherche

Suite à la prise de connaissance du formulaire de consentement, avant de commencer l'entretien proprement dit, nous posions quelques questions formelles pour positionner chaque femme dans notre échantillon de rencontres de recherche ; à savoir, son âge, l'activité professionnelle qu'elle a exercée, la durée de celle-ci, le nombre et le sexe de ses enfants, la

présence ou l'absence de compagnon, l'existence ou pas de petits-enfants. Au-delà de la nécessité de telles informations, élémentaires, ce tout premier temps permettait de nous diriger de façon progressive vers l'entretien de recherche, d'installer peu à peu un contact entre participante et clinicienne. L'outil de recherche que nous avons choisi d'utiliser pour rencontrer ces femmes a la forme d'un entretien « semi-directif ». Le degré de liberté – qui implique peu de questions, toujours ouvertes – recèle, de fait, une grande importance. Comme nous avons pu le dire en introduction de notre travail, peu d'auteurs en psychopathologie clinique ou en psychanalyse se sont intéressés à cette expérience psychique de passage à la retraite, moins encore chez la femme. Notre travail de recherche semble plutôt à entrevoir comme un travail exploratoire où nous cherchons davantage à proposer des pistes réflexives pour comprendre ce que passer à la retraite engage selon les différences inhérentes à la pluralité des fonctionnements psychiques. Si nous avons pu poser des hypothèses de travail en amont des rencontres de recherche, nous nous attendons à ouvrir potentiellement des pistes auxquelles nous ne nous attendons pas. Il ne s'agit donc pas uniquement de valider ou d'invalider nos hypothèses de départ mais de dégager aussi des éléments cliniques ou psychopathologiques relativement inattendus.

Ainsi, le niveau de profondeur, auquel on accède plus aisément si le niveau de liberté est grand, est susceptible de susciter des réponses sans doute plus denses, plus riches et plus complexes à saisir dans l'analyse. Cela implique néanmoins que le langage de la participante puisse être suffisamment mobilisable ; rappelons que l'entretien de recherche questionne une expérience parfois éprouvante laquelle peut, même si les questions posées sont ouvertes, induire de l'inhibition mais encore bien d'autres mécanismes de défenses.

Une question identique introduisait chaque première rencontre : « comment vivez-vous votre retraite ? ». Cette question, à la fois simple et suffisamment ouverte, peut donner lieu à bien des premières réponses associatives auxquelles nous prêterons grande attention au moment d'analyser les résultats. L'intérêt de ces entretiens est de pouvoir appréhender comment chacune des femmes rencontrées est en mesure de mobiliser la singularité de sa pensée, de ses

représentations et de ses affects ; comment elle peut, ou difficilement, lier les uns aux autres ; comment elle peut, ou difficilement, proposer des chaînes associatives affectées.

Il s'agit donc de pouvoir appréhender comment chacune exprime les conflits inhérents à la rencontre complexe entre la réalité sociale et sa réalité psychique et comment elle tente de les traiter. Selon la réponse à la première question et les premières associations mobilisables nous aborderons progressivement les différentes thématiques qui imprègnent nos hypothèses de travail à savoir :

- Singularité de l'investissement de l' « objet-travail » : *fécondité vs aridité professionnelle*

Positions du désir, du plaisir engagé dans la satisfaction pulsionnelle, de la reconnaissance et de l'accomplissement

- Singularité de l'investissement de la scène professionnelle
- Traitement psychique de la perte de l'objet-travail
- Traitement psychique de la séparation avec la scène professionnelle
- Vécu psychique du vieillissement
- Mise en perspective potentielle de l'adolescence et du passage à la retraite
- Antagonisme du féminin érotique et du féminin maternel
- Mises à l'épreuve du féminin érotique et du féminin maternel
- Représentations psychiques de la retraite

Le second entretien, quant à lui, commençait par un élément important amené à l'occasion de la première rencontre et alors peu développé, faute de temps ou de résistance potentielle. Très souvent, il s'agissait de ce qui avait pu se dire une fois le dictaphone éteint sur le sentiment généré par l'entretien. Les thématiques qui n'avaient pu être abordées au cours de la première rencontre l'étaient à cette occasion. Pour approfondir chaque thématiques soulevées par nos hypothèses de travail, les méthodes projectives auraient proposé un éclairage indéniable néanmoins nous ne sommes pas suffisamment formée à ces outils pour les utiliser de façon suffisamment autonome et heuristique.

d. Effets de transfert et de contre-transfert potentiels

Du fait de notre « jeune » âge (29 ans), de notre position de clinicienne, certains effets singuliers de transfert peuvent se voir mobilisés. Nous avons longuement développé, dans notre partie théorique, la figure d'une nouvelle rivale pouvant être associé à la figure de la fille ou de son substitut. De fait, la rencontre de recherche réunit une « jeune » femme à la fois « au travail » et encore « en études » et une « femme en âge » qui, elle, ne travaille plus. Aussi ces éléments apparaissent-ils susceptibles de donner lieu à la survenue d'effets transférentiels notamment inhérents à la rivalité mère – fille. Ces éléments sont notamment repérables dans une insistance à évoquer la dureté contemporaine de l'univers professionnel, le manque de perspective d'emplois à la différence de l'ère du plein emploi caractéristique de leur jeunesse. Nous pouvons aussi potentiellement incarner, dans ces effets de transfert, la figure de la fille qui s'intéresse à celle d'une mère. Aussi notre démarche de recherche peut-elle être vécue comme une démarche de soin voire d'intérêt bienveillant. Cela peut être repérable à travers des positionnements qui cherchent une empathie constante, un étayage voire une approbation. Nous serons donc particulièrement réflexive quant à la distance entre psychologue et participante et veillerons à installer une distance mesurée, neutre et bienveillante entre nous et les participantes. Nous ne sommes pas sans ignorer, par ailleurs, que ce travail de recherche - et particulièrement la conduite des entretiens de recherche et leur analyse – nous mobilise dans nos propres positionnements, problématiques et capacités à mobiliser une pluralité d'identifications. Enfin, notre objet de recherche étant la retraite de la femme, nous sommes attentive à la présence, inconsciente, d'un lien potentiel existant entre cet objet « choisi » et un fantasme matricide.

V. Origines de cette recherche

À la faveur d'un stage professionnel au sein d'un service de soins de suites et de réadaptation mené en 2011, deux rencontres cliniques de femmes sont venues induire des énigmes quant à la « clinique du *passage* ». Ces premières rencontres sont venues interroger avec une certaine force la

spécificité de la position clinique dans la rencontre de plaintes quant au passage du temps, au passage des menstrues à la ménopause, au passage du travail à la retraite professionnelle. Que vient problématiser le changement, la perte ? Comment appréhender et accompagner les remaniements narcissiques comme objectaux qui en découlent ? Par ailleurs, un précédent travail de recherche avait, quant à lui, problématisé les mouvements de légèreté et de pesanteur associés à la séduction hystérique de la femme. Sans doute un mouvement de continuité peut-il être entrevu dans ces deux travaux : l'un, traitant des enjeux de la séduction, l'autre, traitant des effets potentiels inhérents à sa perte. Mais revenons à ces premières rencontres cliniques. D'expériences et d'âges différents, ces femmes cherchaient à élaborer aussi bien l'expérience du travail professionnel que l'épreuve du vieillissement. L'une, plus âgée, retraitée depuis plusieurs décennies, parlait sans cesse de la retraite professionnelle de son père qui avait été, selon elle, un « coup » dur. Elle avait exercé la même profession que lui, celle de médecin. Pourquoi cette femme parlait-elle incessamment de la retraite de son père ? Elle semblait vouloir mettre du sens sur ce coup de la retraite porté sur ce dernier. Sa retraite à elle avait été toute autre, précisait-elle, car préparée, anticipée. Curieux écho avec certaines vues freudiennes selon lesquelles l'homme passerait son temps à apprendre à mourir, à apprendre à renoncer…L'autre femme rencontrée semblait, quant à elle, vouloir se « préparer » psychiquement au passage à la retraite. Vivant dans un pays étranger où elle enseignait dans une grande université, elle souhaitait rentrer en France pour retrouver l'expérience du familier à travers le contact des objets de sa culture. Pour elle, cette expérience de retrouvailles familières s'incarnait curieusement dans la possibilité d'entrer dans n'importe quelle librairie et de pouvoir lire, au hasard, n'importe quel livre, ce qu'elle ne pouvait plus faire depuis de nombreuses années, en étant à l'étranger. Tout se passait comme si, son anticipation du passage à la retraite l'amenait à considérer l'importance des objets de (sa) culture, pétris, pourrions-nous dire, d'*inutilité utile* (Ordine, 2014). Même dans l'anticipation psychique, le passage à la retraite susciterait déjà une forme d'étrangeté, tant qu'il faudrait pouvoir s'entourer de « tuteurs familiers » ou encore d' « instruments de traduction » (livres). Ces

deux rencontres cliniques ont donc suscité de nombreuses énigmes quant à l'expérience psychique du passage à la retraite chez les femmes. De ces premières questions, un master recherche est né sous la direction de B. Verdon. Il était plus spécifiquement question de l'expérience du passage à la retraite chez les secrétaires. Ce travail avait notamment révélé, *in fine,* une expérience éminemment différente selon si le travail avait été plutôt objet de désir voire de plaisir ou objet de déceptivité. De ces premiers résultats, et des échanges nés à l'occasion de la soutenance avec le jury, nous avons souhaité donner une place forte dans notre thèse à ce continuum allant d'un *sentiment d'aridité* à un *sentiment de fécondité* professionnelle pour comprendre l'expérience psychique du passage à la retraite. Pour appréhender ce qui se joue psychiquement à travers l'expérience de la retraite, saisir les modalités d'investissement de la scène professionnelle comme de l' « objet-travail » se révèle, selon nous, indispensable.

Analyse clinique

Préambule à la lecture des résultats dégagés

Pour approcher et mûrir nos résultats, nous mettrons une à une à l'épreuve les hypothèses et sous-hypothèses de travail proposées dans notre partie consacrée à la présentation de la méthodologie (p. 196 à 211). Précisons que chacune de nos sous-hypothèses de travail sera illustrée d'éléments de rencontres de recherche qui nous paraissent les plus éclairants et/ou les plus problématiques ; nous ne pourrons néanmoins nous saisir, pour chacune, de l'entièreté des rencontres. Ainsi, chaque sous-hypothèse proposée ne pourra être mise à l'épreuve au regard du discours de chacune des quatorze femmes rencontrées pour ce travail. En dépit de notre vigilance à convoquer, de façon relativement équivalente, l'expérience de chaque femme, il est tout de même certains discours plus « fournis » et plus « étoffés » que d'autres, aussi l'expérience de certaines sera sollicitée parfois davantage, même si nous veillerons à ne pas exclure les modalités de fonctionnement psychique davantage marquées par l'inhibition. Si les hypothèses que nous proposons tentent à la fois de spécifier et de cibler les problématiques nodales de cette expérience de passage, certains éléments relevés pour soutenir une hypothèse particulière pourraient venir également en étayer ou en spécifier une autre. De fait, nos hypothèses tentent de soulever les particularités psychiques du passage à la retraite, lesquelles se comprennent sans doute au regard d'une articulation complexe entre elles. Ainsi, les résultats mis en exergue pour une hypothèse donnée vont-ils – et peut-être nécessairement – se croiser avec des éléments pouvant étayer une autre hypothèse. La conclusion sera justement l'occasion de reprendre ces points d'articulation propres aux éléments transversaux dégagés à la faveur de la mise à l'épreuve de nos hypothèses de travail. Si nous tenterons d'indiquer, au fur et à mesure, les éléments de résultats venant contredire, contrarier ou nuancer une sous-hypothèse, la conclusion pourra permettre à la fois de problématiser et d'affiner ce qui se trouve plutôt confirmé, ce qui se trouve relativement infirmé mais plus encore ce qui était inattendu et se trouve révélé. Nous rappelons enfin qu'un travail visant l'anonymisation des données a été effectué. Ainsi, toute donnée permettant l'identification de nos participantes a été l'objet de transformation.

Brève présentation des femmes retraitées rencontrées

Présentons, en quelques lignes, les quatorze femmes qui ont accepté de participer à cette recherche. Bien que cette comparaison ne soit pas centrale – elle concerne seulement une partie de l'une de nos trois hypothèses – notre travail se propose de comparer, également, les femmes selon le statut hiérarchique occupé pendant l'exercice professionnel. Nous avons qualifié ce statut hiérarchique soit de plutôt « dominé » : activités professionnelles de la catégorie C ou équivalent dans le secteur privé (groupe 1) ; soit de statut plutôt « dominant » : activités professionnelles relevant de la catégorie A ou équivalent dans le secteur privé (groupe 2). Pour faciliter la lecture de nos résultats, et précisément pour permettre au lecteur de discerner cette variable propre au statut hiérarchique, les prénoms des femmes du groupe 1 seront indiqués en **gras**, ceux des femmes du groupe 2 seront indiqués en *italique*. La page suivante propose un tableau précisant notamment la situation familiale de chacune des femmes rencontrées.

GROUPE 1

- **Isabelle** – 61 ans – assistante au sein d'un groupe d'agroalimentaire
- **Maud** – 62 ans – secrétaire au sein d'une maison d'édition
- **Soizic** – 64 ans – secrétaire au sein d'une institution culturelle
- **Ninon** – 65 ans – secrétaire au sein d'un cabinet de notaires
- **Myriam** – 66 ans – magasinière des bibliothèques
- **Édith** – refus de le communiquer – magasinière des bibliothèques

GROUPE 2

- *Marieke* – 60 – responsable au sein d'un service des ressources humaines
- *Jeanne* – 60 ans – responsable au sein d'un service des ressources humaines
- *Marielle* – 62 ans – conseillère principale d'éducation au sein d'un lycée
- *Suzanne* – 63 ans – conservatrice des bibliothèques
- *Joséphine* – 65 ans – responsable au sein d'un service éditorial
- *Soline* – 63 ans – directrice d'une institution culturelle
- *Flora* – 66 ans – responsable au sein d'un service d'action sociale
- *Magda* – 66 ans – directrice d'une agence de publicité

Tableau de présentation des participantes rencontrées

groupe	prénom	âge	profession passée	retraitée depuis (année)	situation	enfants	petits-enfants
1	**Édith**	-	Magasinière des bibliothèques	2	couple	oui	oui
	Isabelle	61	Assistante	2	couple	non	non
	Maud	62	Secrétaire	2	couple	oui	non
	Soizic	64	Assistante	3	couple	oui	non
	Ninon	65	Secrétaire	2	célibataire	non	non
	Myriam	66	Magasinière des bibliothèques	2	célibataire	non	oui
2	*Soline*	63	Directrice d'une institution culturelle	3	couple	oui	oui
	Suzanne	63	Conservatrice des bibliothèques	2	couple	non	non
	Jeanne	60	Responsable RH	2 RA	couple	oui	oui
	Marieke	60	Responsable RH	3 RA	couple	oui	oui
	Flora	66	Responsable au sein d'un service social	5	couple	oui	oui
	Magda	66	Directrice d'une agence de publicité	4	célibataire	oui	oui
	Marielle	64	CPE	4	couple	oui	oui
	Joséphine	65	Responsable au sein d'un service éditoral	4	couple	oui	oui

Légende - RA signifie retraite anticipée

MISE À L'ÉPREUVE DE LA PREMIERE HYPOTHÈSE

H1 – La perte de l' « objet-travail » et la séparation d'avec la « scène professionnelle » donne à voir des traitements psychiques différents selon l'organisation psychique des femmes rencontrées.

H1. A → Pour celles dont le fonctionnement psychique est de facture névrotique, l'expérience du passage à la retraite donne à voir une réactualisation de la problématique de castration. Le discours latent et manifeste de cette expérience est marqué par le sceau de l'ambivalence pulsionnelle.

PREMIÈRE SOUS-HYPOTHÈSE

La perte de l' « objet-travail » réactualise la souffrance potentielle occasionnée par les épreuves impliquant les vicissitudes du féminin maternel (ménopause, désir insatisfait d'enfantement, fausse couche, avortement, syndrome du nid vide).

Les figures de castration féminine sont plurielles, complexes ; elles peuvent notamment s'intriquer aux expériences douloureuses en lien avec le féminin maternel. La mise à l'épreuve de cette sous-hypothèse permet de mettre en lumière combien la perte du travail professionnel, à travers l'accès à la retraite, se révèle souvent susceptible de réactualiser la souffrance d'un temps qui ne passe pas (Pontalis, 1997) ici associé aux multiples vicissitudes du maternel. Nous saisissant de quelques exemples parmi les femmes rencontrées, nous avons veillé à distinguer ce qui fait la singularité de cette réémergence douloureuse telle qu'elle a pu être repérée à la faveur des entretiens de recherche en en présentant différentes formes. Si certaines peuvent reconnaître, identifier et mettre en partage cette réactualisation, la symboliser et l'historiciser, d'autres, au contraire, cherchent à la nier et à la mettre à distance. Nous avons, par ailleurs, été également attentive à discerner les expériences de femmes où pareille réémergence douloureuse ne semble pas intervenir dans le discours.

Secrétaire pendant près de quarante ans au sein de la même entreprise, **Ninon**, 65 ans, fait montre d'une certaine ambivalence lorsqu'elle évoque son passage à la retraite. S'entremêlent dans son discours, les registres du plaisir associé à la liberté et à la lenteur pour apparaître aussitôt intriqués à ceux de l'angoisse et de la culpabilité. Elle insiste en effet assez vite et, tout particulièrement, sur la perte du cadre « donné » par l'activité professionnelle ; cadre donné à la fois à la temporalité, cadre donné également à l'investissement des lieux, à la fréquentation d'une même scène professionnelle durant des années. Bien qu'elle reconnaisse une indéniable et inédite forme de « liberté » propre à une levée de ce qu'elle nomme de nombreuse fois « cadre horaire » à la fois lourd, répétitif et imposé, elle identifie néanmoins une difficulté à ne pouvoir tout à fait s'en départir. Si elle souhaite s'en dégager avec souplesse et aisance, elle évoque un bien complexe, et parfois douloureux, réaménagement de ses investissements. Aussi parle-t-elle certaines activités sublimatoires, prévues en amont de la retraite, essentiellement tournées vers le don, qu'elle ne parvient, finalement, pas à investir. Cette difficulté inattendue, jugée décevante, n'est pas sans générer un regard quelque peu critique sur sa façon – trop oisive – de vivre cette nouvelle ère. Son discours ne laisse que très peu de place à la représentation selon laquelle la retraite professionnelle correspond aussi à un droit social associé au repos. Au contraire, elle se reproche régulièrement une certaine *procrastination*. C'est dans ce contexte que **Ninon** révèle assez soudainement la douleur d'un désir inabouti d'enfantement, laquelle viendra ponctuer nos deux entretiens. La problématique du complexe de castration chez la femme peut notamment s'observer à travers les vicissitudes du féminin maternel et, chez **Ninon**, ce désir inabouti, avec les affects dépressifs, qui y sont liés ne surviennent pas à n'importe quel moment de son élaboration. C'est au cours des premières minutes de notre premier entretien qu'elle avance, non sans amertume, qu'elle n'a ni enfants ni petits-enfants, à la différence de sa sœur cadette avec laquelle semble se jouer, à cet égard, une certaine rivalité :

> **NINON** – (…) Autrement bah comme j'ai pas d'enfant, je n'ai pas du tout d'activité grand-mère, etc., euh, mais j'ai une sœur, Luce, elle a habité chez moi pendant huit ans avec sa fille, qui à l'époque était une espèce de petit pitchounet

> comme ça, elle avait, je crois deux ans quand elle est arrivée et, bon... Ca m'a servi un petit peu, elle était comme ma prop... fille, pas tout à fait, parce que quand même, c'est la fille de ma sœur, il fallait pas que j'interfère là-dedans, il fallait que je reste à ma place mais bon... Euh, à l'époque, j'étais pas à la retraite (ton plus grave), donc ma nièce est quand même..., elle habite plus, elle habite plus chez moi, elle est retournée avec sa maman, j'ai quand même un lien un petit peu particulier avec elle. Je continue à échanger... j'la vois malheureusement pas assez souvent parce qu'elle est en première et qu'elle prépare, enfin, elle a beaucoup d'activités, elle est très occupée (…). C'est l'âge où les jeunes filles ont autre chose à faire que d'aller voir leur vieille tante, mais enfin, on est très attachées l'une à l'autre... Alors j'suis un petit peu...

Si l'on peut être attentif à sa plainte – relative à l'angoisse de perte de l'amour de la part de l'objet – en filigrane et tout au long des entretiens, **Ninon** semble chercher à creuser cette énigme qui la taraude aujourd'hui encore et, peut-être, avec plus d'acuité maintenant qu'elle est à la retraite : pourquoi n'a-t-elle pas eu – ou plutôt « su » – avoir d'enfants ? Problématiser cette vicissitude du féminin maternel paraît s'inscrire dans la trame d'un bilan de vie (Balier, 1982) où la déception n'est pas absente, loin s'en faut. Bien plus amer que doux, ce bilan laisse une place tout à fait conséquente à l'évocation de ce désir inabouti, lequel révèle chez **Ninon** une fragilité narcissique notable. Ainsi semble-t-elle évoquer combien il lui a été complexe de s'en tenir à la seule position de tante, position frustrante, de savoir trouver, garder, tenir sa place en dépit, sans doute, de la place qu'elle aurait alors désirée occuper. **Ninon** exprime combien elle a dû faire preuve d'une auto-vigilance, psychiquement très coûteuse, afin de ne pas *outrepasser* son rôle auprès de cette enfant. Si cette dernière semble avoir été quelque peu investie, malgré tout, comme une « fille de substitution », **Ninon** la sent s'éloigner d'elle de plus en plus et vivre, de bon droit, le plein de sa jeunesse. De tels éléments pourraient évoquer – mais peut-être seulement en demi-teinte – les résonances du syndrome du nid vide et venir intensifier la souffrance relative à cette *épreuve d'inaboutissement relatif au féminin maternel*. **Ninon** lie d'ailleurs cette difficulté à trouver sa place auprès de sa nièce à une problématique plus générale. La « place » est une notion aussi incontournable que difficile à définir et à circonscrire. Le passage à la retraite, parce qu'il bouleverse repères, investissements, représentations et identifications,

impacte nécessairement cette question. **Ninon** soulève assurément cette problématique de la place occupée en mettant au travail une relecture de sa vie de femme :

> **NINON** - j'avais fait un mariage assez imbécile, j'ai pas eu d'enfant, j'ai pas du tout eu la vie que je voulais avoir...
> *…Vous auriez voulu avoir des enfants ?*
> **NINON** – Oh, oui oui... ! Bien sûr, oui, oui. Enfin je pensais que j'épouserais quelqu'un, que je m'occuperais de mon mari et de mes enfants, comme a fait Maman, comme faisaient mes tantes... Etc. J'avais pas du tout l'ambition de travail ou de faire une carrière...

Ninon semble tenter d'approcher ce qui, en elle, dans son histoire, a pu faire obstacle à l'actualisation de ce désir. Pourquoi l'a-t-elle cantonné à la sphère virtuelle ? Pourquoi n'a-t-elle pu faire comme sa mère, comme ses tantes, comme sa sœur ? En somme, pourquoi les femmes de sa famille, auxquelles elle se comparent, ont-elles pu et elle pas ? Qu'est-ce qui a bien pu obstruer un engagement dans la voie maternelle ? Il est également à noter que dans cette mise en élaboration, **Ninon** met en perspective travail professionnel et travail du féminin – lequel peut s'envisager tel un « ouvrage » singulier de mise en lien entre féminin érotique et féminin maternel. La rivalité féminine, à coloration œdipienne, n'est pas absente, on le voit, de cette problématisation. Bien des fragments de son discours permettent de supposer que cette rivalité œdipienne a partie liée avec ce lointain empêchement à « édifier un nid », ce malgré le désir que recouvrait pareil projet. Si elle a travaillé comme sténo-dactylo puis comme secrétaire au sein d'un grand cabinet de notaires pendant l'ensemble de son exercice professionnel, **Ninon** use du mot de « carrière » pour l'évoquer. Certes, cette activité professionnelle correspond, dans la réalité objective, à un statut plutôt « dominé » mais dans sa façon de la raconter, il s'agit bien davantage d'une carrière, et même d'une belle carrière. Si elle peut identifier certains épisodes professionnels plus compliqués, elle parle néanmoins avec estime et satisfaction de la reconnaissance professionnelle dont elle a joui, notamment de ses qualités rédactionnelles aiguisées et appréciées. Ainsi, dans le discours latent et manifeste de **Ninon**, tout laisse à penser qu'elle estime avoir trop peu investi son travail du féminin (articulation entre féminin érotique et

féminin maternel) pour se consacrer davantage, avec attention et intérêt, à sa carrière de secrétaire. Il semble que cette représentation ne va pas sans engager une certaine gravité associée à de bien pesants remords :

> **NINON** – Moi je pensais pas du tout faire des choses qui sortaient de l'ordinaire. Je pensais que je me marierais et que je m'occuperais de mon mari et de mes enfants, ça s'est pas trouvé comme ça. J'pensais que c'était naturel et pis, ben, je me suis aperçue après que ces choses-là, ben c'est pas si naturel et qu'il faut quand même s'occuper de les faire arriver.

L'évocation de son désolant désir inabouti de ne jamais avoir eu d'enfant ne survient pas à n'importe quel moment dans le discours de **Ninon**, nous l'avons précisé plus haut. Aussi pour approcher cette problématique est-il bienvenu de s'intéresser aux connexions latentes dont nous disposons ici. De fait, la chaîne associative qui tisse son discours enserre d'abord un plaisir coupable associé au temps dorénavant libre, consécutif du passage à la retraite, semblent ensuite s'exacerber certains affects coupables relatifs à son incapacité à ne pouvoir investir certaines activités bénévoles, laquelle apparaît toujours dialectisée avec la procrastination, et c'est là que vient poindre soudain l'expression douloureuse qu'elle ne sera jamais mère. La procrastination, on le sait, est marquée par le sceau du doute, de l'hésitation, de l'indétermination, il s'agit de remettre au lendemain. Comme le remarque J-B. Pontalis, la procrastination a partie liée avec la problématique de l'inachèvement :

> « (…) temporiser, retarder le moment de la décision : ce n'est pas le moment, ce n'est jamais le moment, c'est trop tôt, c'est trop tard, il est urgent d'attendre. Procrastinateurs, malades de la perfection sont experts en cet exercice. Toujours surseoir à l'action, comme si dans toute action était inscrit l'irrémédiable (…). Ce serait fait une fois pour toutes. Alors se garder la possibilité de revenir en arrière, de faire que ce ne soit pas arrivé. On y parvient pas. On reste sur place. Étrange : pour éviter l'irrémédiable, l'inéluctable ; pour conjurer la mort, pas d'autre issu que d'être déjà mort, immobile. Comment admettre que le temps soit irréversible (…) ? (1994, p. 26).

Chez **Ninon**, la problématique de la castration est marquée par ce désir inabouti d'enfantement, lequel la renvoie à la procrastination et, plus précisément, à l'inachèvement. B. Verdon a justement insisté sur l'intensification de cette problématique à la faveur du vieillissement : « la perspective de la fin invite à un regard sur le chemin parcouru dans la tension

inhérente à l'accomplissement et l'inachèvement, à ce qui s'annonce de fin à un processus sans que cette fin aille de soi » (2013, p. 120). Au cours des entretiens, Ninon soutient combien il est douloureux de réaliser aujourd'hui que, l'engagement dans la voie maternelle lui est désormais et restera toujours impossible. Avec son passage à la retraite, elle semble de surcroît avoir davantage le temps d'y penser et d'en souffrir. Sa très vive plainte pourrait nous rappeler la chanson d'Yvonne George, *j'ai pas su y faire.*

J'ai pas su y faire
J'ai pas la manière
J'ai jamais eu de veine
Je me traîne
Et je sais bien que ça n'ira jamais…

Chez *Marielle*, 64 ans, le passage à la retraite problématise tout autrement le féminin maternel, lequel semble avoir été pleinement intriqué, nous aurons l'occasion de l'approcher, à son « objet-travail ». Si elle exprime à la faveur de nos deux entretiens le désir, jamais actualisé, d'avoir eu une fille, cette ère du retrait du travail professionnel vient pleinement rencontrer la problématique de la castration féminine. Plus que du « complexe de castration » il est là davantage question de castration « réelle ». Notre premier entretien commence à peine quand *Marielle*, ancienne CPE au sein d'un même lycée de la banlieue marseillaise pendant plus de trente ans, évoque la survenue d'une expérience, aussi étrange que douloureuse, si ce n'est sidérante. Très peu de temps avant son passage à la retraite, *Marielle* a été « frappée » par un cancer du sein. L'entrée « en » retraite est ainsi profondément enchevêtrée avec cette rencontre somatique périlleuse et marque indéniablement son passage :

> *Avant, vous étiez plutôt angoissée par la retraite ?*
>
> *MARIELLE* – Angoissée, oui, peut-être que j'avais un petit peu peur de m'ennuyer, bon alors, ça, je pense que vous le retirerez, y'avait des circonstances qui ont fait que j'étais un petit peu…, bon je vais vous dire… J'avais passé 3, 4 ans au lycée, tout allait très bien et quand j'ai eu 60 ans et demi… Euh, 60 ans, j'aurais pu m'arrêter à ce moment-là mais je suis tombée malade, alors - *très rapidement, presque à voix basse* – j'ai eu un cancer du sein donc ça a été un petit peu un coup dur. Donc… Euh… Un cancer bien, hein… J'ai pas eu de radio, ni de chimio, j'ai été… Ablation, restructuration, etc. Et du coup, je me voyais pas m'arrêter sur un arrêt maladie parce que j'avais envie de revoir les élèves, les collègues

> donc j'ai été arrêtée 6, 7 mois et j'ai repris mon… mon travail hein, jusqu'à mes 62 ans parce que j'avais besoin de revoir mes collègues et tout ça. Donc en fait, avant d'être malade, j'étais pas du tout angoissée par ma retraite… Je me disais « je vais continuer, j'ai l'intention de continuer »… Peut-être que… Si j'avais… Vous voyez… J'aurais dit « mince, à 61 ans, j'm'arrête ! » mais du coup avec tout ça, j'ai fait un petit peu de rab, parce que j'avais besoin de… Et j'ai pas été angoissée en fin de compte parce que j'étais fatiguée après… Vous voyez j'ai repris, j'ai voulu reprendre et ça m'a fait du bien…. Mais j'étais fatiguée donc en fait je me suis arrêtée, il était temps que je m'arrête. Après, effectivement, je me suis dit « est-ce que je vais m'ennuyer ou pas ? » Mais j'ai pas été spécialement angoissée, enfin angoissée… Parce que j'étais même plutôt triste. C'est drôle parce que quand on me dit j'faisais des choses et tout… J'avais les larmes aux yeux, vous savez, de quitter le lycée vous voyez… ? Mais c'était pas de l'angoisse, je pense pas que c'était de l'angoisse…

On voit là combien son passage à la retraite semble avoir été éminemment problématisé par la survenue importune d'un cancer du sein. Plus encore, consécutive de cette atteinte, l'ablation de son sein paraît avoir massivement induit de douloureuses représentations de soi relatives au retrait. Elles paraissent même provoquer une certaine désorganisation de son discours. Si pendant nos deux entretiens de recherche, celui-ci semble à la fois relativement fluide et affecté, tissé bien souvent de représentations symboliques nuancées, l'évocation de son cancer s'en distingue et l'on peut en effet observer quelques craquées verbales. De fait, *Marielle* peine à trouver un verbe pouvant qualifier la passivité propre au caractère assurément invasif des méthodes chirurgicales qui lui ont été administrées : « j'ai été… Ablation, restructuration ». Cette absence de verbe signe sans nul doute sa difficulté à se représenter l'intense charge affective engagée par le *coup double* du cancer et de la retraite. On peut, par ailleurs, observer combien *Marielle* tente de minimiser, sinon d'amenuiser, cette double atteinte : « ça je pense que vous le retirerez », sous-entendant que cela n'est probablement pas digne d'intérêt ; le verbe *retirer* n'est là pas sans avoir une certaine accointance et avec le retrait et avec l'ablation. Juste après, elle ne parvient à utiliser le mot pour qualifier l'affect d'*angoisse* : « j'étais un tout petit peu » ou bien encore « ça a été un tout petit peu un coup dur ». L'arrivée de la retraite, conjuguée à la rencontre inopinée de la maladie, confronte *Marielle* à quelque expérience de la castration féminine « réelle » générant, et bien qu'elle cherche à minimiser sa charge affective, une potentielle passivité-

détresse. Nous ne pouvons néanmoins parler là de passivation dans la mesure où elle est en mesure de proposer un discours relativement cohérent et affecté sur son expérience, ce malgré les quelques craquées relevées plus haut et ses tentatives pour l'amoindrir. On sait enfin que la partie du corps qui est là touchée peut induire de multiples retentissements psychiques plus ou moins vifs ; tout dépend, bien sûr, comment cette partie est investie – c'est-à-dire de façon subjective – par *Marielle*. Le sein est susceptible de représenter un objet d'investissement du corps de la femme très important tant il marque à la fois la différence anatomique des sexes mais aussi parce qu'il se situe à la croisée du féminin érotique (sein du désir) et du féminin maternel (sein fécond et nourricier)[53]. Le fragment du discours de *Marielle* que nous avons choisi d'extraire, nous permet d'observer combien, pour elle, cette affection, potentiellement létale, est associée à l'impérieuse nécessité de retrouver les êtres qui peuplent la « scène professionnelle » de « son » lycée, d'y retrouver sa place. Place qu'elle s'est édifiée au fil du temps et au gré de moult expériences, place qui l'a peu à peu constituée. Au cours de ce bref extrait, elle l'exprimera par deux fois : « j'avais envie » puis « j'avais besoin » de les retrouver. Ainsi, a-t-il été impossible à *Marielle* de cesser sa carrière professionnelle en la quittant sur un arrêt maladie ; maladie qui, rappelons-le, pouvait engager le pronostic vital. L'équation psychique générée aurait ainsi induite une violence mortifère où il eut été question de se *retirer* définitivement d'une scène sociale professionnelle et amicale, familière, voire presque familiale, ce à cause d'une maladie potentiellement létale. Précisons qu'il s'agit là, pour elle, d'une scène associée au désir, une scène pétrie de plaisir, une scène où s'est jouée une rencontre professionnelle de fécondité. Nous aurons l'occasion de l'approcher plus loin. Son cancer du sein est sans doute venu intensifier la problématique de castration féminine susceptible d'être réactualisée au moment du passage à la retraite. *Marielle* a donc souhaité, certes pour fort peu de temps, reprendre son travail de CPE. Ces quelques mois lui ont permis d'introduire une variable de décision que l'on peut supposer, au regard de ce qu'elle dégage, « salvatrice ». Ainsi, n'a-t-elle pas été « mise à la retraite » par son

53 Cf. les travaux d'Hélène Parat et notamment son ouvrage *Sein de femme, sein de mère* paru aux PUF en 2011).

cancer du sein, elle est revue après une opération conséquente, éprouvante mais estimée réussie par le corps médical.

Nonobstant, *Marielle* reconnaît que cette expérience du cancer l'a transformée et fatiguée, elle évoque néanmoins avoir été contente de prendre sa retraite. Si l'angoisse mobilisée par la rencontre entre l'expérience conjointe du cancer et du passage à la retraite semble être l'objet d'une dénégation, ou en tout cas d'une minimisation, l'ensemble de son discours semble néanmoins pétri d'ambivalence pulsionnelle, elle peut tolérer une forme de contact avec la souffrance dépressive induite sans pour autant trop le craindre, sans pour autant s'effondrer. Elle est également en mesure de la dialectiser à l'occasion de nos rencontres. De fait, *Marielle* se dit essentiellement satisfaite de s'être arrêtée notamment à cause d'une fatigue accrue et, à la fois, triste d'avoir quitté et ses fonctions de Conseillère principale d'éducation, et ses collègues et élèves.

Pourquoi proposer ici l'expérience de passage à la retraite de *Marielle* pour illustrer notre sous-hypothèse sur la réactualisation des épreuves du féminin maternel à la faveur du passage à la retraite ? Le discours de *Marielle*, lorsqu'il s'attache à parler de son travail professionnel de CPE, semble d'une part pétri d'un positionnement que l'on peut assez aisément qualifier de « maternel ». Plus encore, ce que semble lui faire traverser son passage à la retraite pourrait être identifié comme une réactualisation du syndrome du nid vide. C'est quand elle exprime ce qui nous semble faire la « source vive » de son sentiment de fécondité professionnelle – accompagner depuis une position très particulière, autre que celle du parent ou de l'enseignant, les élèves à traverser cette rude période qu'est l'adolescence – que nous pouvons saisir cette reviviscence. Nous verrons justement, à la faveur du déploiement des résultats de notre troisième et dernière hypothèse que, pour *Marielle*, occuper cette fonction professionnelle, prend beaucoup de sens au regard de son histoire subjective, tout particulièrement de la traversée de son adolescence mais aussi de sa liaison œdipienne à son père. Se départir ainsi de sa fonction de

CPE implique pour elle de consentir à renoncer à apprivoiser la rébellion adolescente des « gamins » dont elle s'est occupée et qu'elle a accompagnés.

> *MARIELLE* - Le contact avec des jeunes… Moi ça m'a toujours beaucoup plu, le contact avec des jeunes, c'est important… Parce qu'on voit, on peut aider, en tant que CPE, on peut aider les gamins, on peut discuter quand ils ont des problèmes, et tout… Moi j'aimais bien ce côté de discuter, de discussion, essayer de les aider, vous voyez, essayer de leur faire comprendre certaines choses parce qu'il y en a qui sont un peu rebelles au lycée. (…) Souvent, ils nous disaient : « vous m'aimez pas ! » Alors, on leur disait toujours : « on n'est pas là pour vous aimer ! On est là pour vous faire avancer, comprendre, on n'est pas là pour vous aimer ! » (…)

L'expression de « nid vide » semble donc ici particulière opportune. Nous y trouvons les résonances directes, pour le renoncement au travail professionnel, du syndrome du nid vide tel qu'il a pu être décrit notamment par M-C. Laznik. En quittant son « objet travail » et la « scène professionnelle » de son lycée, *Marielle* ne quitte-t-elle pas aussi ce qui fut le « nid » qu'elle a longuement « tissé » ? Nid professionnel certes mais également nid où se sont jouées des problématiques où elle était amenée à occuper une position spéciale, lentement, patiemment trouvée, débusquée, aménagée, presque maternelle. Ce que rencontre probablement *Marielle* n'est pas seulement un nid qui se vide, c'est elle qui le quitte, malgré ce qu'il lui a permis de devenir et ce qu'il lui a apporté en termes d'accomplissement de soi. Ainsi, ce sein en moins, ce sein retiré, et à ce moment précis de la partance en retraite, vient faire écho, et de façon particulièrement frappante selon nous, non seulement à la problématique de la castration mais encore au douloureux sentiment d'exclusion œdipienne. Exclusion d'une scène de jouissance, exclusion d'une terre sociale fertile et vivace où *Marielle* a trouvé sa place. Cette place a partie liée avec l'édification d'un nid où circule la parole, d'un lieu d'abri où elle accompagne, où surtout elle offre sa parole vivante. M. Gribinski (2013) rappelle, dans un ouvrage consacré à la place, l'intuition de P. Morand selon laquelle « parler, c'est aimer ». Il nous semble que ce qui importe à *Marielle* se révèle autour de la parole prise et donnée sinon offerte.

Si pour *Jeanne* et *Suzanne*, les vicissitudes du féminin maternel ont massivement engagé une traversée de la douleur pendant un épisode conséquent de leur vie de femmes, le passage à la

retraite ne semble pas spécifiquement la réactualiser. Cependant, pour *Jeanne* comme pour *Suzanne*, ces mises à l'épreuve du maternel paraissent avoir engagé, par le passé, un travail psychique sur les représentations, lequel semble néanmoins fortement connecté à l'expérience du passage à la retraite. À ce titre, il nous paraît important de préciser que, pour l'une comme pour l'autre, le passage à la retraite a été l'objet d'un « *choix* ». Alors que l'activité professionnelle aurait pu être poursuivie, elles ont choisi de s'en séparer. Si *Jeanne* a opté pour une retraite anticipée, *Suzanne* aurait pu, quant à elle, si elle l'avait souhaité, continuer de travailler encore quelques années supplémentaires. Ce paramètre relatif à la décision engage probablement une toute autre dynamique que s'il n'avait plus été possible de continuer de travailler et qu'il avait fallu consentir à s'arrêter. C'est peut-être ce dernier cas de figure qui, compris à la lumière de la passivité engagée par l'expérience de la *mise à la retraite*, suscite l'ouverture de potentielles réactualisations du féminin maternel où justement la passivité a pu détenir une place nodale. Cela apparaît, d'ailleurs, plutôt congruent avec la réflexion proposée par C. Dejours dès 1983. Il problématise en effet la question des ruptures *involontaires* de l'activité professionnelle en insistant sur les risques alors encourus pour la santé psychique. Rappelons que *rupture* et *séparation* sont deux termes qui proposent une dynamique psychique opposée : « on se sépare » il s'agit-là d'un complexe mouvement entre deux objets, une mise en dialectique maturative, alors que la rupture renvoie, quant à elle, davantage à l'immobilité et soulève la question d'un mouvement psychique impossible à engager (Pontalis, 1998). Quant au terme *involontaire*, il suppose une dynamique qui irait contre le désir du sujet, contre le désir de travailler encore en l'occurrence. Pour *Jeanne* et pour *Suzanne*, passer à la retraite correspond à une décision désirée, celle d'investir de nouveaux objets, lesquels paraissent pris dans une inédite rythmicité après l'époque professionnelle. Cette « décision désirée » nous apparaît enchevêtrée à un travail psychique entrepris à l'occasion des mises à l'épreuve du féminin maternel. Nous allons maintenant nous y intéresser davantage.

C'est à l'issue d'une douloureuse et désolante relation d'amour avec un homme qui ne voulait pas construire de famille que *Suzanne* apprendra sa stérilité. Bien qu'elle utilise, ponctuellement, l'idéalisation pour se défendre de conflits prenant source dans le féminin maternel, un travail de renoncement psychique paraît avoir été engagé. Dans sa trajectoire de femme, c'est-à-dire telle qu'elle – se, nous – la raconte à l'occasion des entretiens, son désir inabouti d'enfantement mais aussi de celui de l'édification d'une famille paraissent avoir généré une véritable et longue confrontation à la douleur. *Suzanne* témoigne notamment combien, dix ans après avoir appris sa stérilité – une des nombreuses figures, rappelons-le, de la castration féminine – un travail thérapeutique aura pu mettre au travail le renoncement qui lui aura permis de s'engager dans une voie correspondant à la singularité de son désir à travers l'aventure professionnelle :

> *SUZANNE* - Oui, mon premier voyage, c'était quelqu'un avec qui j'ai vécu pendant une dizaine d'années, bon, il voulait pas s'engager, il voulait pas d'enfant, on a donc fini par se séparer mais on a fait vraiment plein de voyages ensemble…
>
> *Vous, vous auriez voulu des enfants ?*
>
> *SUZANNE* - J'aurais aimé avoir des enfants et on s'est séparés, deux ans après, j'ai su que je ne pouvais pas en avoir, c'est vrai que j'ai eu une période difficile, c'est à ce moment-là que j'ai eu une période assez difficile, que j'ai été assez déprimée que j'ai fait une psychothérapie. Puis je me suis fait une raison, je me suis dit de toute façon ça ne sert à rien de… comment dire ? Comment dire… ? De se taper contre un mur qui va jamais s'écrouler. De pas avoir d'enfant c'est un fait, je vais pas me gâcher la vie pour ça. Et finalement, je ne dis pas que ça ne me manque pas mais j'ai des enfants autour de moi, des enfants d'amis, des neveux, des nièces dont je suis vraiment très proches, il y a une complicité, des liens vraiment sympa. Quand je vous ai parlé du Laos j'ai rencontré un guide là-bas, il y a 7 ou 8 ans, un jeune garçon qui faisait des études universitaires et qui était guide pendant l'été et on a eu vraiment un coup de cœur réciproque et il est devenu progressivement mon fils. Je l'ai aidé pendant toutes ses études, là il a terminé ses études l'année dernière, il s'est marié au mois de décembre dernier, j'ai été à son mariage, il est venu avec sa jeune femme en France, et on a vraiment une relation de mère à fils, c'est une histoire d'amour filiale, une autre histoire, ça me remplit de bonheur cette histoire et toute sa famille est devenue vraiment ma famille. C'est incroyable comme histoire, inattendu…

On le voit ici, en effet, mais cela apparaît plus encore ailleurs, certains fragments du discours de *Suzanne* nous permettent de poser l'hypothèse d'une défense, toutefois mesurée, par

l'idéalisation. Cependant la palette défensive de *Suzanne* est relativement vaste et les mécanismes de défense qu'elle utilise apparaissent également plutôt souples, comme la dénégation. *Suzanne* fait par ailleurs montre, après quelques balbutiements – trace de la parole qui se cherche et hésite, témoin de l'investissement de l'interlocuteur intime (Fédida, 2001) – d'une construction symbolique représentant sa fabrication artisanale d'images singulières, à la racine, sans doute, de son apprivoisement du renoncement. Le féminin maternel est alors représenté par un mur auquel son désir d'enfantement se heurte ou plutôt se serait, naguère, souvent heurté telle une collision harassante. La trace de son potentiel renoncement semble surtout à chercher dans les éléments œdipiens, pour ne pas dire *jocastiens*, qu'elle nous propose. Comme ont pu le décrire J. Schaeffer (2005) et M-C. Laznik (2005), le complexe de Jocaste, soit le troisième temps de l'Œdipe chez la femme, se présente, on l'a vu, comme une solution pulsionnelle de bon aloi, une réponse libidinale face à la crise inhérente aux problématiques du vieillir chez la femme. Les termes utilisés par *Suzanne* pour qualifier cette rencontre avec son jeune guide sont là presque transparents : « coup de cœur réciproque » et « histoire d'amour ». N'oublions pas, par ailleurs, que ledit jeune homme est *guide*. À travers l'investissement de cette rencontre inédite, *Suzanne* semble pouvoir, et à l'abri du refoulement de représentations gênantes (excitation sensuelle potentielle générée par la proximité du jeune homme), jouir d'une relation d'objet nouvelle, source de satisfaction. Cet objet condense des figures plurielles qui se recouvrent, celle du guide qui accompagne vers quelque voie inédite à suivre, celle d'un fils œdipien potentiel, qu'elle n'a pas eu, mais aussi celle du père, perdu alors qu'elle était enfant. Trouver-créer, pour reprendre un lexique winnicottien, cette relation avec ce jeune guide permet ainsi à *Suzanne* quelque affranchissement du roc du (maternel) biologique, c'est-à-dire de sa stérilité. Le complexe de Jocaste lui ouvre ainsi une issue, une voie, face à une problématique où s'interpénètrent les vicissitudes du féminin maternel. Pour rencontrer et investir ce jeune homme, il lui a ainsi fallu se départir de cette confrontation douloureuse où il s'agissait de « se taper contre un mur qui ne s'écroulera jamais » afin d'*outrepasser* le roc du biologique et d'aller s'éprendre ailleurs. Nous

pouvons là soutenir l'hypothèse que le travail psychothérapique qu'elle a entrepris lui a sous doute permis d'engager sur le plan économique, une opportune dynamique de désinvestissement-réinvestissement. Il faut encore préciser que c'est son engagement dans la voie de la psychothérapie qui lui a ouvert un autre objet d'investissement, pétri de plaisir, de désir et de rencontres avec des jeunes, un nouvel « objet-travail », une nouvelle et heureuse « scène professionnelle » :

> *SUZANNE* – (…) En fait, j'ai eu un début de vie très difficile, jusqu'à la quarantaine, je n'étais quand même pas très heureuse, je souffrais beaucoup du départ de mon père, je me suis longtemps sentie très différente, orpheline, on avait de très petits moyens, j'ai une famille plutôt bourgeoise, à l'aise et nous on n'était pas très à l'aise, et puis j'étais seule, oui, y'a beaucoup de choses qui me faisaient souffrir. Quand j'ai fait cette psychothérapie, ça m'a vraiment changé la vie, et j'ai repris des études à ce moment-là, c'est là que je suis devenue conservateur, c'était une profession très intéressante, je gagnais mieux ma vie, ça a été vraiment une renaissance. Oui, une renaissance après quarante ans. Finalement, beaucoup de gens ont un début de vie très heureux moi, c'est le contraire donc j'apprécie énormément tout ce que j'ai à vivre. Si on compare avec le début de ma vie, je suis vraiment, bah j'ai une belle vie, j'en suis consciente, je me le dis tous les jours.

Il semble ainsi que sa psychothérapie a pu mettre en jeu, en circulation, des processus de symbolisation ouvrant tant sur des rencontres avec le dedans que des rencontres avec le dehors. Sa *trouvaille*, relativement tardive, d'un « objet-travail » de désir – elle a exercé pendant près de vingt ans la profession de conservateur des bibliothèques – n'a, pour autant, pas été l'objet d'un complexe désinvestissement, ce que l'on aurait pu aisément se figurer. De fait, c'est elle qui a souhaité prendre sa retraite afin de pouvoir profiter d'être « encore active » et d'entreprendre moult voyages vers l'inconnu et d'éventuels guides.

Venons-en maintenant à *Jeanne* dont les entretiens sont dominés par une vive charge affective, parfois des larmes mais aussi quelques éclats de rire, une place accordée au silence mais, d'emblée, c'est une forte inhibition, mêlée à la surprise d'être invitée à se raconter d'une façon aussi intime, qui imprègne le grain de notre rencontre. En acceptant de participer à la recherche, *Jeanne* avoue avoir imaginé davantage des questions plus fermées qu'ouvertes et portant sur des

sujets autrement plus factuels. Elle nous exprimera néanmoins, et avec émotion, à la fin de notre rencontre, l'importance que représente, pour elle, sa participation. Si, à l'évocation de la mort de son fils, *Jeanne* se montre particulièrement émue - elle ne cherchera d'ailleurs ni à contrôler, ni à retenir ses larmes -, ce douloureux événement semble avoir été l'objet d'un travail de deuil où l'appropriation de la perte paraît avoir engagé une transformation de la perte en absence (J-B. Pontalis, 2007). À l'évocation de ce deuil, son discours est affecté, balbutiant, mais demeure relativement organisé, elle peut en produire une *histoire relativement contenante* et soutient que cette perte détient une place éminente dans sa vie de femme. Aussi discerne-t-elle un « avant » et un « après » la mort de son fils ; comme si cet événement, marqué par l'intensité de la douleur, avait engagé un profond remaniement, lequel nous apparaît comme un objet d'autoréflexivité investi. *Jeanne* avance ainsi combien ses représentations de l'existence, ses relations d'objet et ses investissements se sont trouvés transformés depuis, sinon par, cette tragique catastrophe du féminin maternel. Plus que la retraite, ce sont ses 60 ans qui semblent « inviter » au sein de son théâtre privé des réminiscences de cette douloureuse disparition. *Jeanne* avait en effet 40 ans quand elle a perdu son fils aîné, aussi associe-t-elle ensemble ces deux nombres :

> *JEANNE* – C'était l'année de mes 40 ans, c'est pour ça que c'est un petit peu difficile… Je viens de fêter mes 60 ans, et, pour moi, mes 40 ans, quelques mois après, c'était le décès de mon fils. Ça fait vingt ans donc on fête le vingtième anniversaire de sa disparition tout en fêtant mon anniversaire à moi – *pleure* –
>
> *(Silence) Il y a quelque chose qui est intense…*
>
> *JEANNE* – Oui, oui… je peux en parler dans ma famille, il y a des amis avec lesquels je peux en parler, c'est vrai que c'est très important pour moi, c'est vrai que je peux effectivement en parler. J'ai toujours eu la possibilité d'en parler. Alors… euh, des fois de façon très dure, hein, c'est pas toujours facile d'en parler mais ça a toujours été important.
>
> *Ça n'a pas été étouffé…*
>
> *JEANNE* – Non, non, jamais. (…) Ça, ça a énormément changé ma vie, ma façon d'être, ma façon de voir les choses, je pense qu'on ne s'en remet jamais mais euh… Avec aujourd'hui, je dois dire, des côtés positifs quand même… Parce que je ne vois plus les choses de la même façon, j'apprécie beaucoup plus les bonnes choses de la vie mais c'est aussi, oui, dans ces circonstances, y'a des amis qui se sont révélés, qui peut-être ne se seraient pas révélés, des contacts humains très très forts – *silence* – *pleure* – Oui parce que tout s'arrête mais il faut continuer parce que… Les deux enfants étaient là et que pour eux, aussi, c'était pas évident. C'était très dur. Il fallait se battre pour eux, et puis… Continuer, quoi. D'autant que ma fille aînée a eu après une adolescence difficile, bon, suite au décès de son frère, donc à un moment où l'on est un petit peu à risque, il y a eu des moments très difficiles et mon dernier fils, lui, s'est

beaucoup renfermé, n'a pas extériorisé les choses… Et avec qui on se disait que, bon, voilà, quelqu'un qui part, ça fait trop mal, il s'est construit toute une carapace. Bon et maintenant, les deux ont trouvé leur voie mais ça n'a pas été facile, ça a demandé beaucoup d'années pour réussir à passer ce… cap, c'est quelque chose qui reste, de toute façon, pour mon mari, comme pour moi… (…)

Vous étiez quelle femme à quarante ans ?

JEANNE – Je pense que… J'ai eu d'ailleurs, euh… c'était quelques mois après, j'avais, c'était la visite de la médecine préventive, j'avais rendez-vous avec le médecin, c'était juste après donc on en a parlé, évidemment. Et… Et il m'a dit : « finalement tout allait bien et vous ne le saviez pas. » Et c'était tout à fait ça, finalement on était heureux et on ne s'en rend pas compte. Je crois qu'on s'en rend compte seulement bah, après… Parce que dans le quotidien, le quotidien est là, tout va bien et c'est normal. C'est quand effectivement tout ne va plus bien qu'on se rend compte qu'on aurait peut-être dû mieux apprécier. Et, je pense, par contre, qu'aujourd'hui, je sais mieux les apprécier. Mais en même temps je peux avoir quelquefois des réactions peut-être difficilement compréhensibles par d'autres. Des choses qui semblent, me semblent complètement dérisoires, certains en font tout un… tout un « cas », disons que ça a tendance à m'agacer un peu et dire « c'est pas grave quoi… » Et des fois de me dire, j'ai eu ce genre de réactions dans le milieu professionnel, quelqu'un, une secrétaire qui se plaignait pour des bricoles et de dire « c'est pas grave, quoi ! » Et après je me suis dit : « non ! Pour moi c'est pas grave mais peut-être que pour l'autre c'est grave… » C'est vrai que je me suis dit : « c'est peut-être un peu… » Enfin, le travers, c'est que des choses importantes pour les uns ne sont pas forcément importantes pour les autres et inversement et de pas toujours dire : « il y a des choses plus importantes dans la vie, tu vas pas nous embêter avec ça ! » Donc parfois je me dis : « même si pour toi c'est complètement secondaire, pour l'autre c'est peut-être important. »

Ces quelques passages d'entretien avec *Jeanne* révèlent combien la mort de son fils a problématisé le féminin maternel. Si perdre un enfant impacte intensément les représentations et l'investissement du féminin maternel, et exige un travail de deuil engageant un profond sentiment d'injustice, on voit combien *Jeanne* a été mise à l'épreuve afin de pouvoir continuer à être mère. Sans pour autant se déconnecter de la douleur psychique générée par l'expérience, en travaillant plutôt avec elle, il lui a fallu *continuer*. Continuer à investir ses enfants, à être attentive, présente, tendre, en somme, à investir une position de *mère suffisamment intriquante* (Golse, 2013). C'est avec une émotion palpable qu'elle témoigne combien, à l'occasion de l'événement, certaines inédites relations d'objet amicales se sont *révélées* particulièrement étayantes, lesquels l'ont aidée à *passer* et sont toujours là. Elle peut d'ailleurs évoquer la satisfaction et le soulagement de voir, maintenant, ses deux enfants engagés *sur leur voie*, malgré quelques « expériences de déroute » associées à l'heure adolescente. Ainsi, nous faisons l'hypothèse que le choix de *Jeanne* pour une retraite

anticipée s'inscrit dans la continuité de représentations de l'existence, transformées et générées par ce douloureux ébranlement. Au fil de son discours, on sent combien elle tend à donner effectivement à sa quotidienneté cette forme : *apprécier les bonnes choses de la vie* tout en pondérant la charge des événements perturbants ou douloureux, sans oublier l'absence de ce fils perdu et en continuant à la parler, à avoir la nécessité de la parler et d'en renouveler le récit.

Comme a pu le soutenir J-B. Pontalis : « il y a néanmoins dans l'absence, même si nous parvenons à en faire une nouvelle forme de présence, quelque chose de la perte qui demeure. Il y a de l'inconsolable, de l'irrémédiable, de l'ineffaçable. Ce qui n'interdit pas l'espoir » (2007, p. 31). Ce que *Jeanne* nous exprime nous paraît assez proche de ces mots de J-B. Pontalis. Ainsi, malgré les transformations évoquées et les découvertes heureuses associées à ce deuil, demeure une *trace d'inconsolable*. Il ne nous semble pas que son passage à la retraite réactualise de façon significative la douleur de cet événement. Néanmoins son choix de partir prématurément à la retraite s'articule et se comprend à la lumière de ce qu'a problématisé, avec intensité, cette expérience de mise à l'épreuve du féminin maternel et aux réponses qu'elle y a patiemment apportées. On peut également supposer que la parole du médecin du travail (« Finalement, vous étiez heureux et vous le saviez pas ») a généré, en elle, quelque portée soignante, impactant avec force ses représentations de l'existence. Parole à laquelle nous pourrions presque associer les mots du poète : « on reconnaît le bonheur au bruit qu'il fait quand il s'en va » (Prévert). Tout se passe comme si *Jeanne*, depuis cette tragique perte, avait tenté de se saisir des brèves rumeurs de joie traversant sa quotidienneté en leur donnant une importance capitale. Il s'agit-là, sans doute, d'une des modalités de la passivité, celle de pouvoir prendre plaisir à ce qui arrive.

Pour *Jeanne* et *Suzanne*, nous ne pouvons pas tout à fait soutenir que l'expérience du passage à la retraite réactualise, à proprement parler, les vicissitudes du féminin maternel. Sans être revécues dans toute leur charge affective et symbolique, ces vicissitudes paraissent

néanmoins « re-convoquées[54]» et « éclairer » le passage qui nous intéresse. Nous pourrions faire ici l'hypothèse que ces événements du féminin maternel, parce qu'ils ont été vivement éprouvés et racontés, ont potentiellement ouvert des voies de passage. Pour *Jeanne* et *Suzanne,* ces voies nous semblent, au moment de la retraite, réinvesties, reprises et potentiellement éclairantes.

L'expérience d'**Isabelle** semble nous proposer encore un autre éclairage pour illustrer cette première sous-hypothèse. Cet éclairage nous invite là à problématiser les rouages d'un fonctionnement psychique où la mise à l'épreuve du corps paraît centrale mais semble néanmoins se situer, malgré tout, dans la clinique des névroses. Nous donnerons, au fil de l'analyse des résultats, une place nécessaire à la problématisation de ce fonctionnement. Moins souple que celui de *Marielle*, de *Jeanne* ou encore de *Suzanne*, le fonctionnement psychique d'**Isabelle** pourrait parfois nous faire penser à une dynamique marquée par la problématique des limites avec notamment une scène conflictuelle qui ne se joue plus préférentiellement à l'intérieur du théâtre privé mais peut-être davantage au dehors. Les manifestations plus bruyantes entrevues chez **Isabelle** sont sans doute le témoin d'une difficulté à lier ensemble affects de tristesse à des représentations douloureuses, ce qui pourrait éventuellement correspondre à un traitement narcissique de la perte dans la névrose. B. Verdon (2004c) l'a mis en avant : à la faveur d'états de crise, le traitement des conflits psychiques est susceptible d'engager, de façon ponctuelle, un traitement narcissique de la perte chez les sujets névrosés.

Malgré son désir, qui nous est apparu intense, il a été impossible à **Isabelle**, à l'instar de *Suzanne* et de **Ninon***,* d'avoir un enfant et d'être mère. C'est autour de la trentaine qu'**Isabelle** découvre sa stérilité, et c'est également à cet âge qu'elle découvre la « solution sportive ». Son conjoint, qu'elle rencontrera plus tard, refusera d'adopter un enfant, ce à quoi elle se fera, bon an,

[54] Plus que jamais il faut ici entendre l'étymologie de convoquer : *vocatio* mais encore l'homonymie de voix/voie problématiser dans notre chapitre sur L'*espace-travail* où nous évoquons les entrelacs des mystères de l'orientation et de la vocation.

mal an. Si cette problématique du désir inabouti d'enfantement occupe une place considérable lors de nos rencontres, il semble qu'**Isabelle** *veuille ne pas*[55] – plutôt que *ne veuille pas* – se laisser traverser par la douleur consécutive aux représentations pourtant souvent convoquées. Aussi ces représentations se révèlent-elles comme *mises au rancart* pour reprendre une terminologie chère à notre travail de recherche. Nous pouvons, en effet, identifier de nombreuses rationalisations au gré de son discours où **Isabelle** souhaite maîtriser le rapport qu'elle entretient avec les complexes représentations qui enserrent, chez elle, les vicissitudes du féminin maternel ; comme si elle tenait à « garder prise » sur ce rapport sans pouvoir le dialectiser. Voici notamment un exemple où **Isabelle** se saisit du mécanisme de la rationalisation. Ce dernier apparaît toujours couplé de la formule « je me console en me disant » puis le récit s'interrompt :

> *Il vous arrive d'y repenser ?*
>
> **ISABELLE** – Oui mais avec moins de regret, j'ai un frère, ses deux enfants lui parlent plus. Je me console en me disant : « j'ai pas d'enfant mais j'ai pas non plus les problèmes qui vont avec ! » Non les regrets, ça va, il faut savoir tourner la page…

Pourrait-on soutenir que la rationalisation s'offre à elle telle une *consolation* ? Consoler suppose la présence des objets, lesquels sont d'abord extérieurs, puis, progressivement potentiellement intériorisés également. **Isabelle** ne semble pas trouver, en elle, quelque consolation auprès de ses objets intérieurs, du reste, cette forme d'investissement n'apparaît pas dans son discours à la faveur de nos entretiens.

Son rapport aux vicissitudes du maternel pourrait se résumer ainsi : les rappeler pour mieux les taire et mieux les tenir à distance grâce à l'investissement du *sport-corps*. Il semble, en effet, qu'**Isabelle** pourrait chercher dans le sport un investissement susceptible de calmer et de prendre en charge certaines excitations dérangeantes sinon intolérables (Smadja, 1993). Concernant ces représentations, il nous semble parfois qu'**Isabelle** en donne davantage des

[55] Notre formulation fait ici écho à la célèbre formule énigmatique *« I would prefer not to »* propre à l'effet Bartleby de Melville (1853) qui énonce la préférence négative, celle de se soustraire à la tâche imposée par le travail.

« informations » factuelles ; elle n'exprime pas, elle informe, et semble mettre en garde son interlocuteur contre le risque de toucher plus avant le contenu énoncé. Parce qu'il vient ponctuer son discours, cet inaboutissement semble paradoxalement réclamer son lot de paroles, d'affects et d'histoires intégrateur, et ce, bien en dépit d'une autre instance qui paraît vouloir faire tout ce qu'elle peut pour étouffer la dialectique maturative qui pourtant pourrait permettre d'engager, en elle, une salvatrice dynamique du renoncement psychique.

Les effets de transfert en portent profondément la trace. Bien que notre position de clinicienne implique de repérer et de respecter les défenses suscitées à l'occasion de la rencontre, l'entretien est néanmoins le lieu d'une certaine ouverture à la conflictualisation psychique. Or cette ouverture génère chez **Isabelle** l'agacement, la distance si ce n'est un silence « refermé ». Elle se défend, du reste, très bien, comme elle le soutiendra à un moment : « s'il y a quelque chose que je n'ai pas envie de vous dire, je ne vous le dirai pas et puis c'est tout. – *rires* » C'est à l'occasion de notre deuxième rencontre qu'**Isabelle** exprimera *indirectement* son ambivalence, mêlée d'humour, à notre égard, et où se déploie, l'intrication libido/agressivité, non sans lien avec la rivalité nourrie de la différence de générations :

> *(…) vous étiez étonnée par mon âge…*
>
> **ISABELLE** – Oui je pensais quelqu'un qui avait la quarantaine et qui… On se fait toujours des films, hein. C'est comme mon ancien patron, au téléphone, on se dit : « oh la la la ce doit être un beau mec ! » Et quand on le voit c'est Fernandel – rires – ! Avec ma collègue, on rigolait parce qu'il aimait bien faire du charme aux dames au téléphone : « Quand elle va le voir ! Elle va pas être déçue – *rires* – ! »
>
> *Ça vous fait beaucoup rire…*
>
> **ISABELLE** – Oui, je me souviens on faisait des paris… Je sais pas s'il s'en doutait. Donc pourquoi ? On se fait une image, comme ça… Je m'attendais à voir une dame plus âgée…
>
> *Ça vous a fait quoi ?*
>
> **ISABELLE** – Ça m'a surpris… On se fait une image… C'est tout… Un peu comme quand on était en discothèque, on dansait, et comme on voyait pas bien… À la lumière quand on se donnait rendez-vous : « Oh ! Bah il est pas terrible celui-là ! »

Ainsi, les effets de transfert nous laissent supposer que nous sommes investie par **Isabelle** à la figure, teintée d'ambivalence, de son ancien patron, lequel apparaît souvent, dans son discours, tel un homme qui l'a reconnue professionnellement, qui est même venu *la débaucher* d'un premier poste afin de l'embaucher au plus près de lui. Mais cette figure, l'extrait ci-dessus en atteste, est quelque peu risible. Il est un homme qui pourrait faire croire qu'il en a (grâce à sa voix charmante au téléphone) alors qu'il n'en a pas vraiment (attractivité physique relative). De la même façon, les hommes en boîte étaient beaux dans l'obscurité mais à la lumière du jour, il en était tout autrement. Veut-elle ici exprimer quelque agressivité en évoquant sa surprise : elle s'attendait à l'âge et à la maturité pour finalement rencontrer ce qu'elle juge être jeunesse et candeur ? D'une manière générale, il est une différence importance entre nos deux entretiens : **Isabelle**, sans doute davantage familiarisée avec cette toute première expérience de l'entretien de recherche clinique, se montrera moins défendue au deuxième.

À l'occasion d'un colloque sur la douleur psychique en hommage à la pensée de J-B. Pontalis, C. Chabert (2013) a pu évoquer un élément clinique qui nous semble précieux pour penser avec plus d'acuité le rapport entretenu par **Isabelle** avec ces représentations presque désaffectivées et avec ce désir inabouti, à ce moment où nous la rencontrons. C. Chabert soulève l'existence d'un potentiel « refus organisé d'aller à la rencontre de la douleur psychique ». La représentation qu'elle propose nous semble rejoindre et éclairer en effet ce que tente d'opérer **Isabelle**. L'expérience de la douleur, assure une pérennité, un lien entre la douleur et les espaces transitionnels, elle permet non moins que l'investissement d'un « corps psychisé ». Ce consentement à la douleur permettrait ainsi une ouverture de sens dans un processus de symbolisation à venir. Or on peut soutenir que le discours d'**Isabelle** apparaît marqué d'une tenace résistance à se laisser éprouver : elle fait montre d'une volonté de maintenir, coûte que coûte, les représentations dérangeantes comme désaffectivées. Dès que l'entretien aborde et soulève quelque élément par trop dérangeant, **Isabelle** cherche à vouloir nous tenir – et se tenir probablement – à distance ; elle clôt sa parole et cherche à se saisir d'une activité réjouissante, où

la place du corps serait centrale à raconter, afin de s'en servir tel un écran entre elle-même, nous et la souffrance. Si elle peut certes *énoncer*, et succinctement mais à plusieurs reprises, la dureté intense de cette expérience relative aux vicissitudes du maternel, elle ne peut l'exprimer en se laissant gagner par la charge affective potentiellement engagée. Ainsi, pourrions-nous soutenir qu'elle ne peut – ou ne veut ? – *souffrir en notre présence*, il est là fort difficile de choisir entre le « vouloir » et le « pouvoir ». La *capacité de souffrir en présence de l'autre* est là encore une représentation proposée par C. Chabert dans la continuité de ce potentiel refus organisé d'aller à la rencontre de la douleur psychique et nous semble tout à fait heuristique pour qualifier la rencontre de recherche.

C'est bien à son corps qu'**Isabelle** demande de prendre le relais, comme si ce dernier devait porter ce par quoi elle refuse d'être traversée psychiquement. Nous saisissant des métaphores plurielles dont regorge le mot passage, cher là encore à notre réflexion, nous pourrions soutenir que le sport constitue chez elle une *issue de secours*. Cette expression illustre justement un certain rapport à l'urgence. De fait, l'investissement du sport, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus avant, constitue pour elle un objet digne d'investissement que son discours n'a de cesse de réquisitionner, il semble lui offrir une voie de dérobade. **Isabelle** tend à faire porter le poids du conflit par son corps mais elle cherche néanmoins à ne pas se laisser traverser par la douleur de certaines représentations troublantes. Nous verrons, au gré de prochaines mises à l'épreuve de nos sous-hypothèses, ce qui justement semble l'en empêcher et faire obstacle à ce passage de la douleur psychique par le corps. S'engager dans le *sport-corps* paraît synonyme, chez elle, d'un investissement auto-érotique empreint de plaisir. Si elle lui donne accès à quelque auto-confirmation – de se vouloir être toujours aussi jeune, toujours aussi vaillante et endurante si ce n'est même plus qu'avant – cette expérience génère une plaisante excitation associée, bien sûr, à la maîtrise.

Pour terminer de problématiser cette sous-hypothèse consacrée à la réactualisation potentielle des vicissitudes du féminin maternel, nous évoquerons enfin quelques éléments de l'expérience de **Soizic** dont le fonctionnement psychique semble quelque peu avoisiner celui d'**Isabelle**. L'une et l'autre, à l'occasion des entretiens de recherche, se veulent en effet esquiver la charge affective suscitée par la narration de l'expérience de passage et les événements qui la constituent. L'une comme l'autre n'apparaissent pas en mesure de souffrir en notre présence. L'une et l'autre cherchent à nous tenir à distance quand est abordé ce qui dérange. Un peu comme si elles nous énonçaient cette formule que l'on trouve en traversant de grandes bâtisses, les écouter nous confronte au message suivant : *cette porte doit être maintenue fermée*. L'une et autre semblent vouloir être reconnues comme des retraitées qui peuvent, encore et toujours, sinon mieux qu'avant, faire, agir, entreprendre. Si **Isabelle** s'adonne intensément au sport et aux activités de bénévolat, **Soizic**, elle, investit tout ce qui se présente et pourrait, selon ses mots, lui permettre de « sortir » et de « bouger intellectuellement ».

Soizic, comme **Isabelle**, ne s'est jamais portée à la rencontre de l'expérience de l'analyse ou de la thérapie, elle ne s'est jamais racontée et *ne se raconte* du reste, nous allons le voir, jamais, ce qu'elle est en mesure d'identifier et de reconnaître. Si son discours apparaît particulièrement maîtrisé et organisé, il est tout de même un moment où elle « perdra le fil », où la trame maîtrisée pourra alors se dérober pour venir soulever le conflit latent, peut-être, partiellement démasqué. Apparaissent donc successivement, à un moment de l'entretien, trébuchement du discours et lapsus. Ce trouble ou premier trébuchement, sera, par **Soizic**, aussitôt appréhendé – le verbe est ici utilisé à dessein c'est-à-dire dans sa double acception – comme un potentiel début d'Alzheimer. B. Verdon (2003) a consacré son travail de thèse à approcher le cœur de cette problématique. Si nous n'avons certes pas fait passer à **Soizic** les batteries de tests appropriés afin de confirmer ou d'infirmer le déploiement d'une pathologie dégénérative, nous pouvons néanmoins interroger l'hypothèse de son auto-interprétation. Craindre d'assister au déploiement,

en soi, de la maladie d'Alzheimer peut être sous-tendu par l'angoisse de devenir un jour dépendant et donc d'occuper, malgré soi, une position d'intense passivité, à la merci du bon vouloir de l'autre et de ses soins. Cet autre peut là être l'enfant qui autrefois vulnérable et impuissant se révèle dorénavant adulte, fort et menaçant (Verdon, 2004). De fait, **Soizic** semble être mise à l'épreuve de l'exclusion œdipienne laquelle est à comprendre en prenant en compte les résonances du *syndrome du nid vide* (Laznik, 2005).

> *Vous vous imaginez grand-mère…?*
>
> **SOIZIC** – Longtemps, je ne me voyais pas en grand-mère et là, je me verrais bien ! Pour l'instant j'attends. Mes enfants sont partis… Ma fille est partie de la maison en 2010 à peu près quand ma mère est partie… Ça m'a fait une petite coupure, ça, oui. Enfin bon c'était sa vie. Mes parents m'ont laissée assez libre de mener ma vie comme je voulais ils étaient quand même observateurs… Mais ils n'ont jamais décidé pour moi. Donc j'ai fait la même chose pour ma fille - pour mon fils aussi… Je leur laisse vivre leur vie ! Temps en temps, je fais peut-être une réflexion… J'essaie de dire ce que je pense mais avec prudence et… Pourquoi je vous dis ça ? Euh… Donc ma fille est partie en 2010… Euh ? Oui… Qu'est-ce que je voulais vous dire ? – *cherche à voix haute* – …Je ne me suis pas immiscée dans la vie de mes enfants… Je les ai toujours encouragés à faire ce qu'ils voulaient faire… Ma fille voulait être avocate, je l'ai fait réciter, je l'ai toujours soutenue… Mon fils, pareil. Je ne sais plus ce que je voulais vous dire ?!
>
> *Quelque chose s'est échappé ?*
>
> **SOIZIC** – Oui il y a quelque chose qui s'est échappé, j'espère que ce n'est pas Alzheimer ! Je ne sais pas, je ne sais plus, pourquoi j'ai oublié ça ? Je ne sais plus ! Bon ça va peut-être me revenir ?!
>
> – *silence* –
>
> *On évoquait le départ de vos enfants…*
>
> **SOIZIC** – Oui ma fille est partie au moment du décès de ma mère et elle était pas là au moment du décès de son père (*lapsus - son grand-père maternel*), elle avait une conférence à l'étranger mais elle était là pour sa grand-mère ! En revanche mon fils était là pour sa grand-mère et pour son grand-père. Ils étaient très attachés à leurs grands-parents et mon gendre est très attaché à sa famille. Ça, ça me plaît beaucoup ! Ils sont indépendants mais ils savent retrouver le chemin de la maison… Donc je les aide beaucoup, j'en fais un maximum sans m'immiscer dans leur vie mais je suis quand même là, voilà.

Partir… Remarquons que **Soizic** choisit d'utiliser le même mot et ce, dans la continuité du déploiement d'une chaîne symbolique, pour qualifier le départ de sa fille du domicile parental, de son nid, puis pour évoquer la mort de sa propre mère, minimisant l'impact subjectif condensé

de cette *« petite coupure »*. Deux expériences qui, sans doute, se rencontrent en un double coup sur sa scène intérieure. Si, en effet, l'on demeure attentif à la chaîne associative qui, chez elle, se déploie, mère et fille l'ont quittée et en même temps. Plus encore, on peut supposer l'existence d'une équivalence symbolique entre la séparation, le retrait de son nid d'un de ses enfants, et la mort. Bien qu'elle tente de minimiser l'impact d'une représentation douloureuse, celle de l'expérience de la perte de sa mère en utilisant une litote fort commune, une formule euphémisante : *elle est partie*, elle révèle néanmoins les liens complices qui unissent, dans la psyché, mort et séparation (Bernateau, 2011). Si elle s'en défend et ne veut/peut pas problématiser plus avant ce qui la trouble, **Soizic** semble tout à la fois se sentir exclue d'une scène où elle avait autrefois la place première (mère) et souffrir du double coup qu'elle réunit en un seul et même verbe : partir. C'est au moment où, relâchant sa parole sans même s'en apercevoir, qu'elle avance dans l'ombre pour soudain réaliser qu'elle ne s'y retrouve plus : *pourquoi je vous dis ça ?* De fait, en mobilisant la représentation de la séparation d'avec sa fille qui a quitté le nid, elle mobilise, en parallèle, sa propre expérience de séparation d'avec le nid alors qu'elle était jeune femme, elle mobilise également la mort de sa mère. S'étayant sur les travaux freudiens, notamment *Inhibition, symptôme et angoisse* ; *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1926, 1938), I. Bernateau rappelle l'analogie qui existe entre la mort et la séparation, laquelle prend ses origines dans les tout premiers temps où toute séparation avait pour équivalence la disparition. Ainsi les caractères temporaire et définitif de la séparation apparaissent, d'abord, confondus. *Ne pas s'immiscer dans la vie de ses enfants* est répété maintes fois, révélant possiblement tout autant le désir, celui de rester au plus près, comme avant, d'être toujours au centre de la vie de ses enfants, plus encore de sa fille, que la défense. **Soizic** n'est désormais plus tenue d'occuper cette même place, centrale, auprès d'eux et elle ne le se sait que trop. Pour autant, elle n'exprime pas – et ne se dit à elle-même peut-être pas non plus – la souffrance générée par un tel sentiment d'exclusion. C'est ainsi cette vicissitude du féminin maternel, celle du syndrome du nid vide, qui se révèle insistante à l'occasion du passage à la retraite de **Soizic**. Un autre maillon de cette chaîne associative peut

être encore repéré. Si **Soizic** exprime toute la reconnaissance qu'elle éprouve à l'égard de la réussite estudiantine, sociale et professionnelle de sa fille, le versant de la haine pour cet objet apparaît également, versant qui, du reste, est loin d'être élaboré. Sa fille est partie et l'a quittée malgré tout ce qu'elle a pu lui donner et lui donne toujours. Plus encore, elle n'est pas venue à l'enterrement de son père. C'est à cet moment que **Soizic**, pour la seconde fois, laisse trébucher son discours : son dire excède alors son vouloir dire et **Soizic** prononce « son père » au lieu de « son grand-père ». Ce lapsus est fort susceptible d'être compris à la lumière de deux hypothèses : d'une part, du fait d'un lien avec l'angoisse de perte de l'objet, liée à l'avancement en âge de son mari, lequel est plus âgé qu'elle – angoisse qui apparaîtra quelquefois à l'occasion de nos rencontres ; d'autre part, du fait d'un lien avec sa colère – non représentée ni intégrée comme telle – à l'endroit de sa fille, laquelle a osé préférer à « l'enterrement de son père » une « conférence ». Ainsi, **Soizic** pourrait là, tout à coup, se mettre à parler d'elle comme si elle évoquait une autre personne à qui cette trahison pourrait être arrivée, ce pour en amoindrir le caractère scandaleux et douloureux. Il lui serait ainsi impossible de se représenter que sa fille *n'est pas venue à l'enterrement de son père*, afin de se protéger de la rancune qui semble pourtant associée, et ce, alors que sa fille s'est déjà éloignée. Comme le souligne I. Bernateau, « finalement, se séparer c'est mourir au sens où toute séparation fait revivre la disparition inaugurale de l'objet nécessaire à la survie. Pour pouvoir se séparer, il faut accomplir ce meurtre fantasmatique de l'objet, mais il faut être assuré de sa survie par-delà sa destruction » (*op. cit.* p. 34).

Problématiser la réactualisation des vicissitudes du féminin maternel à travers l'expérience du passage à la retraite nous a conduit à dialectiser l'expérience de six femmes retraitées (**Ninon**, *Marielle*, *Suzanne*, *Jeanne*, **Isabelle** et **Soizic**). Avec un fonctionnement psychique toujours singulier, plus ou moins souple, s'inscrivant dans la clinique des névroses, quatre de ces femmes (**Ninon**, *Marielle*, **Isabelle** et **Soizic**) semblent confirmer que leur passage à la retraite engage une nouvelle rencontre avec les mises à l'épreuve du féminin maternel. Dans

le discours de certaines, la douleur de ces retrouvailles paraît relativement identifiée et éprouvée, elle ouvre sur une reprise du traitement de ces problématiques et une tentative d'intégration (notamment **Ninon** et *Marielle*). Pour d'autres, bien que ces problématiques apparaissent, elles s'avèrent relativement esquivées et l'on peut observer une tentative de contrôler la charge affective qui, potentiellement, pourrait se révéler et être intégrée (notamment **Isabelle** et **Soizic**). Enfin, pour d'autres encore, si elles peuvent effectivement parler de douloureuses expériences du féminin maternel dans la traversée de leur vie, ces dernières ne semblent pas directement en réactualiser la souffrance à l'occasion du passage à la retraite (*Jeanne* et *Suzanne*). Leur passage à la retraite paraît néanmoins profondément connecté à un travail psychique entrepris à l'occasion de ces mises à l'épreuve du féminin maternel. Précisons cependant pour terminer, que ces deux femmes ont quitté leur « objet travail » alors que cet investissement aurait pu se poursuivre. En prenant la *décision de passer* à la retraite, de la *prendre* – position active – la passivité inhérente à une potentielle réactualisation de la souffrance générée par les épreuves du féminin maternel est susceptible de se révéler amoindrie dans ses échos douloureux.

DEUXIÈME SOUS-HYPOTHÈSE

Si le discours latent et/ou manifeste témoigne d'une dimension conflictuelle certaine, il peut aussi comporter une fragilité narcissique, parfois prégnante, relative à la problématique du vieillir du corps féminin : perte de la dimension phallique du corps, sensations de transformations du corps, vulnérabilité de la féminité de surface.

Avant de nous tourner directement vers l'expérience des femmes rencontrées pour cette recherche, il semble opportun de rappeler des éléments transférentiels et contre-transférentiels qui ont pu se jouer et impacter les résultats qui nous intéressent ici. Ces rencontres réunissent – nous l'avons déjà évoqué mais pour cette sous-hypothèse cela mérite probablement d'être de nouveau avancé – une jeune femme, clinicienne de moins de 30 ans, en position de demande d'entretiens interrogeant des problématiques inhérentes à la traversée du vieillissement, et une femme, de quelques 30 ans son aînée et qui, elle, ne travaille plus. De fait nous semble-t-il pertinent de déployer ici notre réflexivité quant à ces paramètres relatif à l'asymétrie de la rencontre.

De notre côté, celui de potentiels effets de contre-transfert, il a peut-être été, parfois, difficile, à l'occasion de nos rencontres, de soulever les problématiques attachées à cette sous-hypothèse interrogeant la mise à l'épreuve du corps vieillissant. Gêne que nous pourrions associer à une certaine forme de culpabilité, celle de porter précisément notre écoute sur ces problématiques ; questionner des femmes dans leur vécu psychique lié aux métamorphoses du corps induites par le vieillissement alors même que le nôtre, de corps, est lui relativement et visiblement encore « jeune ». Or nos « interventions questionnantes » relatives à ces transformations ont pu nous mettre relativement mal à l'aise. Il est évident alors que ce malaise a pu entraîner, dans notre façon d'entendre et d'accueillir ce qui venait de nos participantes, quelque zone d'indisponibilité, indisponibilité corrélative à ce sentiment mêlé à la fois de culpabilité et, peut-être, d'illégitimité. Cette indisponibilité a pu induire, en nous, sans que nous sachions alors toujours le discerner, quelque dérobade, proposant, par exemple une nouvelle question sans laisser suffisamment le temps à ces problématiques d'occuper la place qu'elles auraient pu prendre notamment. Interroger cette dimension du contre-transfert – dont on ne peut parler que d'*effets* au regard de la brièveté et de la forme de ces rencontres – en problématisant la qualité de ce *malaise* comme nous venons de le faire, soulève de nombreuses et

importantes questions quant aux rencontres de recherche. En dépit de l'investissement d'un espace analytique où les rapports entretenus avec cette recherche ont pu être objets de réflexivité : ce malaise a-t-il infiltré, par trop, ces entretiens ? Sans pouvoir l'attester avec assurance, il nous semble néanmoins que ce malaise, induit par la culpabilité d'un « décal-âge » dont nous avons parlé, est davantage intervenu quand il a s'agit d'aborder, avec ces femmes, la question du corps, dans sa matérialité, qui vieillit. Sans doute introduisons-nous l'analyse de cette sous-hypothèse par ces potentiels effets de transfert et de contre-transfert, propres à quelque *malaise du décal-âge* car nous reconnaissons être étonnée du peu d'éléments cliniques vérifiant cette sous-hypothèse. Il semble, en effet, et contrairement à ce que nous attendions, que la plupart des femmes dont le fonctionnement psychique s'inscrit dans les variations de la névrose contrarient plutôt cette sous-hypothèse, alors que l'hypothèse demeure théoriquement pertinente.

Nous convoquerons néanmoins l'expérience de *Marieke* et de *Soline* qui expriment, de façon différente, de potentielles fragilités narcissiques relatives à la problématique du vieillir du corps féminin. *Joséphine* illustrera, quant à elle, combien, dans ce contexte, questionner le corps se révèle susceptible d'être aussitôt associé à la santé et à son devenir incertain. Bon nombre de nos entretiens porte d'ailleurs la trace d'une culpabilité et d'une vive inquiétude à ne pas faire suffisamment de sport comme se pressent de le recommander, si ce n'est de l'imposer, les normes contemporaines portées, nous l'avons vu, par l'idéologie du « bien vieillir ». S'ils peuvent apparaître connectés à notre sous-hypothèse, ces mouvements pétris de culpabilité inquiète ne le sont peut-être pas assez directement, aussi nous proposons-nous de les reprendre plus tard. Nous commencerons néanmoins à les problématiser un instant avec le discours de *Joséphine*, laquelle semble pouvoir se saisir d'une certaine mise à distance salvatrice. Elle soutient, entre autres, combien ce qui compte avant tout, pour elle, c'est que son corps puisse lui permettre de poursuivre l'investissement des expériences associées au plaisir traversées et vécues avec ceux qui sont importants.

À la faveur de notre première rencontre, *Marieke*, ancienne responsable au sein d'un service des ressources humaines chez EDF, évoque une très prochaine opération du genou. Si dans un premier temps, elle semble ne pas vouloir problématiser ce que cette intervention vient engager en elle, à la fois dans les représentations et l'investissement qu'elle a d'elle-même, elle le fait pourtant sans détour à l'occasion de notre deuxième entrevue :

> *MARIEKE* - Dans le temps, mes jambes c'étaient mes meilleures copines, je trouvais rien à redire, je trouvais qu'elles étaient bien, qu'elles étaient sympa, elles m'emmenaient partout. Elles étaient plutôt belles depuis, voilà, quelques années, elles me jouent des tours…J'ai quand même beaucoup beaucoup d'arthrose dans le genou, ça fait quand même assez mal. La preuve, c'est que je vais me faire changer le genou.

On voit combien le corps de *Marieke* la met à l'épreuve de la trahison, laquelle est d'autant plus sensible qu'elle va jusqu'à personnifier ses jambes, évoquant une ancienne relation d'amitié, de complicité, avec cette partie de son corps. Plus loin dans notre seconde entrevue, *Marieke* parle encore de son corps mais, cette fois, elle explique davantage sa façon de s'approprier les douloureux changements de ce dernier. Non sans un humour bien tempéré, lui permettant de faire « un pas de côté » (André, 2015, p. 136) face à la question narcissique et à la question de la rivalité inhérente à la différence des générations, *Marieke* tente de débusquer un positionnement ambivalent, une relative tolérance pour apprivoiser la transformation de sa silhouette, laquelle tient compte de son goût, de sa gourmandise, sans pour autant abandonner complètement un relatif contrôle :

> *MARIEKE* – C'est vrai que je ne l'aime pas spécialement mon corps mais j'aime bien l'habiller, j'aime bien m'habiller, j'aime bien acheter des vêtements, j'aime bien acheter des chaussures, j'aime bien m'acheter des sacs, voilà, j'ai toujours… je n'aime pas m'habiller n'importe comment, quoi… Donc, par exemple, là, maintenant, mon objectif, ce n'est pas d'être super mince, d'être super ci, d'être super ça, parce que bien sûr, comme beaucoup de femmes, j'ai fait x régimes, ça marche quelques mois et après, ça marche plus, parce que je suis hyper gourmande, donc mon objectif c'est de continuer de rentrer dans les pantalons taille 44 de chez Caroll donc euh – *rires* – si un jour je ne rentre plus, alors là stop, je ferais vraiment quelque chose mais voilà ! (…) En prenant de l'âge, à partir de quarante ans, j'ai peut-être évolué dans un milieu plus féminin où il y a quand même pas mal de comparaison, hein… Les services de filles ! Elles disent que non mais elles se comparent quand même, hein !

À l'inverse de *Marieke*, *Soline* ne se saisit pas de l'humour pour évoquer des aménagements mis en place pour tenter de se familiariser avec les transformations de son corps. Elle révèle davantage des épisodes de mise à l'épreuve du corps pouvant, peu ou prou, être associés à une dérangeante inquiétante étrangeté. Si ces derniers épisodes semblent l'avoir tout à fait troublée, voire ébranlée, accepter les différences entre ce que son corps pouvait naguère et ce qu'il ne peut dorénavant plus, ne va pas de soi. Aussi *Soline* évoque-t-elle une certaine sidération inhérente au bilan des métamorphoses de son corps. La prégnance de ces changements semble lui donner l'impression d'un rapport avec quelque « corps externe et étranger » comme si ce dernier n'était pas le sien mais lui venait du dehors. C'est alors qu'elle exprime ne s'être jamais trouvée une belle femme, qu'elle associe sur une violente confrontation à son image filmée ; c'est cela qui nous permet d'avancer que ses transformations sont vécues comme faisant violemment irruption du dehors. De là paraît surgir, d'une voix tremblante et désolée, l'évocation d'épisodes de découverte du vieillissement du corps.

> *SOLINE* – Quand je me vois filmée, je me dis « ouh la la ! » Je vois bien les années qui passent… Ça aussi c'est difficile, de se regarder vieillir, parce que quelque part (silence) on ne pense jamais qu'on est vieux. On…

Son discours qui passe du « je » au « on » participe d'une généralisation qui permet à *Soline* de prendre quelque distance avec des représentations de soi trop dérangeantes et trop éprouvantes comme si elle faisait de cette douloureuse confrontation une aventure collective pouvant lui conférer un étayage fantasmatique. De fait, la même phrase prononcée à la première personne du singulier prendrait un tout autre relief affectif. *Soline* exprime, plus tard, son appétence inaltérable pour la natation « sauvage », puis ses associations la mènent vers la représentation d'un amenuisement des possibilités de son corps. Ce bilan, attaché à la réduction de ses potentialités, n'est pas sans engager une très vive amertume. Aussi, évoque-t-elle certaines récentes expériences de mise à l'épreuve de son corps. On pourrait presque parler là d'expériences *limites* tant elles sont susceptibles d'être comprises comme des épreuves de

vérification du corps propre, vérification de ce que le corps, au fil des ans, est ou n'est plus *capable* de vivre ou de porter. Ces vérifications pourraient être qualifiées de limites dans la mesure où elles auraient pu engager sa vie, ce qu'elle précise d'ailleurs :

> *SOLINE* - J'ai failli me noyer, deux fois, à cause de ça, parce que je nage très bien et j'adore l'eau. Et je suis partie une fois, c'était à l'occasion d'un voyage à l'étranger, j'ai dit à mon mari : « je vais me baigner ! » Il pleuvait, sur la plage, il y avait personne. Y'avait des gros rouleaux, mais moi, ça me dérangeait pas, puis j'ai été prise par les rouleaux, j'ai pensé que c'était ma dernière heure et la mer m'a recrachée sur le sable, une première fois. Et je me suis dit « aïe » parce que je n'ai aucune force, je n'ai plus la force de mes 20 ans. Je suis pas capable.

On voit là combien *Soline* a mis son corps à l'épreuve de son intarissable désir, celui de nager envers et contre tout, nager et se mouvoir, malgré les conditions climatiques, malgré la force de la mer, l'absence de surveillance et les risques encourus. L'espoir potentiellement mis dans ces prises de risque concerne sans doute une réassurance quant à la phallicité du corps. Loin de la conforter dans le registre de la puissance, ses tentatives d'exposition mobilisent chez elle des représentations de soi marquées par la passivité :

> *SOLINE* - Une seconde fois, à l'occasion d'un autre voyage, et il y avait des… là, il y avait des gens qui… surveillaient. Je suis partie, et j'étais un peu méfiante déjà, puis en fait, j'ai été prise par la vague, je suis passée de l'autre côté, et il y avait mon fils qui nageait, je lui ai dit « Gaston, il faut que tu me ramènes, j'en peux plus… » Et il me dit : « mais j'ai pas la force de te ramener ! Je vais chercher du secours ! » Et il est parti chercher du secours. Et depuis, je me baigne énormément mais quand il y a le drapeau rouge, je ne me baigne plus. **Je fais très attention parce que je ne pouvais pas penser que je n'étais plus le poisson que j'étais** (…) Je crois qu'on peut tous le dire, je vois mes amis qui me le disent : « j'ai 20 ans dans ma tête, j'ai encore 20-30 ans… » Enfin…je ne fais pas mon âge, j'ai plein de désir encore, je me sens pleine de vie mais mon corps ne suit plus, mon corps vieillit, mon corps se fatigue, mon corps devient moche, y'a des plis partout, enfin, voilà, ça, c'est quelque chose de très difficile à accepter dans le processus de vieillissement et avec la retraite parce qu'on a beaucoup plus le temps d'y penser.

Non sans induire déception et aigreur, *Soline* semble avoir renoncé à encourir pareils dangers pour « vérifier les possibles de son corps ». Ces deux fragments d'entretien semblent proposer une illustration de la façon dont le renoncement s'est déployé douloureusement en elle

mais auquel, dorénavant, elle semble consentir, en en reconnaissant la nécessité salutaire. Elle décrit, en effet, une première stupéfaction associée aux nouvelles réductions de sa force physique puis le cheminement, très progressif, d'un renoncement coûteux à un objet d'investissement associé au plaisir, à la liberté et à l'exaltation. En filigrane, apparaît dans son discours une référence au complexe de Jocaste. *Soline* exprime, en effet, l'attente déçue placée dans le secours demandé à son fils qui, ne se sentant pas suffisamment fort, a préféré faire appel à un tiers plutôt que l'aider, lui-même, à regagner le rivage. À la fin de ce fragment, elle met d'ailleurs en perspective le retrait du travail et la place qu'il peut potentiellement laisser à l'émergence de certaines douloureuses représentations, en l'occurrence, celles des trahisons du corps propre mais encore, de façon plus latente, à la finitude. Chez *Joséphine*, la problématique du vieillir du corps féminin apparaît seulement à travers l'anticipation négative de l'évolution de sa santé. La transformation de la dimension esthétique de son corps, comme chez de nombreuses femmes rencontrées, n'est pas l'objet de problématisation. Ce qui, avant tout, semble compter pour *Joséphine*, bien au-delà de la préservation d'une féminité de surface, c'est que son corps puisse lui permettre de poursuivre l'investissement des objets de plaisir, ceux qu'elle met en partage avec son époux notamment, mais plus encore c'est la participation aux rencontres festives et familiales qui semble compter pour elle :

> *Comment vous vous vivez dans votre corps ?*
>
> *JOSÉPHINE* – Je ne fais pas de sport, je ne trouve pas le temps, je marche beaucoup, je fais beaucoup de marche, enfin avec mon mari, on marche beaucoup, on va se promener dans les parcs. Parce que je pense que quand on ne fait pas de sport, il faut au moins faire de la marche pour éviter de se rouiller, de faire en sorte qu'après le moindre effort coûte. Donc on fait beaucoup de marche, je vais sur les marchés, je bouge beaucoup. Mais bon, je ne suis pas inscrite à un club de fitness, je fais pas de sport autrement.
>
> *Comme si là, ma question sur votre corps portait forcément sur une activité sportive…*
>
> *JOSÉPHINE* – Oui, oui, oui.
>
> *Au-delà du sport, il est d'autres choses… ?*
>
> *JOSÉPHINE* – J'vois pas – *rire gêné* –
>
> *Comment vous vous sentez dans votre corps ?*
>
> *JOSÉPHINE* – Oui, je trouve que… Enfin, je veux dire que… ça va rejoindre la santé puisqu'en fin de compte euh… Je me dis que si j'avais des douleurs en permanence, que je peux rien faire, de faire la

> moindre chose me coûte et tout, mon corps je ne l'aimerais pas enfin alors que là, il me convient bien, il me permet de faire ce que j'ai envie de faire… Il me permet de sortir, de vivre comme il faut, de manger, de boire, de faire la fête, de danser, si je veux danser… Il me convient, il me va bien. Si j'avais des problèmes, je pense que ça viendra peut-être, bon ça revient toujours le côté santé, des histoires d'arthrose, de trucs, de trucs de vieux quoi, là ce sera différent !

Relative à la problématique du vieillissement du corps, à la fragilité narcissique inhérente, cette seconde sous-hypothèse nous a d'abord conduit à proposer une analyse de la rencontre à travers la dynamique des effets de transfert et de contre-transfert propre à la différence générationnelle qui nous sépare des femmes rencontrées. Nous avons ainsi identifié l'effet potentiel, lors de ces rencontres, d'un malaise du « décal-âge », lequel peut notamment éclairer la faible quantité d'éléments en lien direct avec la problématique que soulève notre sous-hypothèse. Ce malaise a donc pu entraîner, de part et d'autre, une récolte plus complexe, sinon plus aride, du matériel clinique, mais pourrait être considéré comme un résultat.

Nonobstant, ces problématiques associées au vieillissement du corps ont pu être abordées par trois femmes. *Marieke* nous permet d'appréhender le concours bienvenu du mécanisme de l'humour, le déplacement qu'il mobilise, dans les vécus psychiques associés à la transformation de son corps : « il éloigne les miroirs de Narcisse » (Pontalis, 2009). *Soline*, quant à elle, illustre la complexe, lente mais salutaire dynamique du renoncement psychique. Enfin, *Joséphine* exprime combien dorénavant la question de la transformation du corps ne peut être déconnectée de celle de la santé. Son discours révèle, par ailleurs, combien santé et prescription du sport vont de pair, jusqu'à induire, chez elle, le sentiment coupable de ne pas en faire suffisamment.

TROISIÈME SOUS-HYPOTHÈSE

La douleur de la séparation avec la scène professionnelle peut générer une insistance de l'angoisse de perte de l'amour de la part de l'objet

Si cette troisième sous-hypothèse paraît entrer en accointance avec certaines problématiques déjà approchées à l'occasion de notre première sous-hypothèse, il est d'autres éléments que nous pensons opportun de problématiser et dialectiser ici. Ainsi, une fois la scène professionnelle quittée, l' « objet-travail » perdu, la retraite venue, les enfants sont, eux aussi, bien souvent partis du foyer ou en voie de l'être. Et, de fait, *se retrouver* à la retraite peut venir réactualiser la souffrance d'un nid désormais vide. Comme le soutient J-M. Talpin (1998, 1999) avec la perte du travail, les pulsions du sujet peuvent se trouver comme « en mal d'investissement » et le couple se révéler contraint à porter, sinon à supporter, des enjeux qui le concernent précisément ou le dépassent et induisent d'inédits conflits. Cette problématique, on le pressent, propose des pistes abondantes que nous aurons l'occasion d'approcher plus avant. Nous soulèverons notamment, eu égard à notre hypothèse, la complexité des réaménagements du féminin maternel et du féminin érotique mobilisés là.

Au-delà d'une éventuelle réactualisation du syndrome du nid vide, peut-on soutenir que la séparation d'avec la scène professionnelle génère, chez certaines femmes, une insistance de l'angoisse de la perte de l'amour de la part de l'objet ? Les rencontres de recherche nous ont permis de dégager un élément que l'on ne peut ici « mettre au rancart » et qui nous semble essentiel à creuser : pour la plupart des femmes, les relations avec les ancien-ne-s collègues demeurent une fois la retraite venue. Mais cela traduit-il, peu ou prou, quelque résonance de *l'angoisse de perdre l'amour de la part de l'objet* ? Nous pourrions presque parler, en l'occurrence, de

l'amour de la part de la « scène professionnelle » – que la métaphore du contenant, de l'écorce ou encore de l'enveloppe nous a permis de penser. Mais sans doute y aurait-il abus de langage, l'expression freudienne est là sans doute un peu trop détournée. Reste que cette question mérite d'être soulevée tant nous semble récurrente l'évocation spontanée d'une poursuite de ce lien tissé avec certains collègues en dépit de l'arrivée de la retraite. Cette poursuite d'investissement des objets de la « scène professionnelle » pourrait attester, si ce n'est de *l'angoisse de perte de l'amour de la part de l'objet*, de l'importance à entretenir une forme de continuité de l'existence s'inscrivant pleinement dans la quête d'un *sentiment continu d'exister* (D.-W. Winnicott, 1956). À travers cette expérience de passage – allant de la rive professionnelle à la rive de la retraite – se perdent de nombreux objets d'investissement : l' « objet-travail » certes, l'*espace-travail* mais encore ceux et celles qui composaient et animaient la « scène professionnelle », en lui donnant un relief affectif parfois considérable. Les collègues sont celles et ceux avec lesquels fut mis en partage, de loin ou de plus près, l' « objet-travail » – sa résistance, ses joies, ses déceptions, ses espoirs – mais aussi celles et ceux avec lesquels ont été tissées maintes relations autour d'événements, discrets et anodins, mais parfois éminents, associés directement à l' « objet-travail » mais s'en distinguant potentiellement également beaucoup. Il serait bien entendu inexact de laisser entendre que ces relations d'objets aux collègues ne furent empreintes que de chaleur amicale, de douceur et de bienveillance, de fait, il existe tout autant de relations teintées d'animosité comme d'indifférence. Mais parce que ces femmes ont *revêtu* une fonction plus ou moins voisine à l'intérieur d'une même scène, s'offrant parfois telle une « enveloppe/écorce partagée » et durant un temps souvent conséquent, sans doute est-il nécessaire que soient poursuivies et mises en partage, les immanquables traces de ce revêtement mutuel, son histoire voire même sa compréhension mûrie par l'après-coup. Au-delà de l'ère professionnelle, cette poursuite d'un tissage amical avec les collègues pourrait ainsi nous permettre de proposer des représentations quant à l'importance d'investir une continuité de ce lien à l'heure de la retraite, laquelle recouvre certainement la quête d'une certaine continuité de soi et des investissements narcissiques et objectaux riches qui sous-

tendent les relations professionnelles. Le lien à ces objets rencontrés au sein de *l'espace-travail* détient, par ailleurs, une spécificité de toute importance : il est né à l'extérieur de l'espace domestique, de sorte qu'il porte, en lui, la trace de l'investissement du dehors et du socius, des identifications et des idéaux. Ce rappel n'est pas inintéressant dans la mesure où l'on sait que la retraite confronte le sujet à la perte de l'obligation sociale de se rendre au dehors (Talpin, *op. cit)* pour le transformer. Si cette dernière peut d'abord susciter la joie d'une libération, la crainte de n'être plus associée au dehors risque d'en prendre la suite. Cette persistance mérite donc d'être patiemment éclairée avant d'être trop vite rapprochée d'une simple lutte contre le renoncement à l'*espace-travail*. Si cette dernière hypothèse doit, malgré tout, être posée, la poursuite de l'investissement du collègue intéresse sans doute la fonction d'historicisation.

Ainsi, neuf des femmes rencontrées (**Isabelle**, **Soizic**, **Myriam**, *Suzanne*, *Marieke*, *Jeanne*, *Flora*, *Marielle* et *Joséphine*) évoquent spontanément cette continuité d'investissement de la figure du collègue. Ne perdons pas de vue que le collègue, comme précisé dans notre partie théorique consacrée au travail, en français provençal, est l'ami. De nombreux fragments d'entretiens de recherche « témoignent » en la faveur de cette étymologie provençale. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de parler plus loin de la place, du rôle, qu'occupe, au sein de cette expérience de passage, cette figure de l'ami, mais il n'est pas que cela qui mérite d'être ici avancé.

Outre cet investissement du collègue-ami, nous pourrions également évoquer les visites, nécessaires, une fois la retraite venue, faites à la « scène professionnelle », la femme retraitée se faisant ponctuellement *visiteuse de l'espace-travail* alors même qu'elle n'en fait plus officiellement partie. Assez nombreuses d'abord, ces visites tendent progressivement à diminuer et semblent évoluer par la poursuite des relations avec certains collègues en dehors de l'*espace-travail*. Il est ainsi question d'une certaine forme de persistance de par les visites faites à la scène-professionnelle mais encore dans la continuation des relations avec les objets-collègues.

Soizic évoque de telles visites, post-retraite, faites à sa « scène professionnelle » investies d'ambivalence, lesquelles tendent maintenant à s'amenuiser. Elle exprime, par ailleurs, la poursuite de l'investissement de certains objets-collègues dorénavant rencontrés à l'extérieur de l'*espace-travail*. On voit là combien l'étayage offert par ses derniers s'est révélé, pour elle, tout à fait précieux au moment de la perte de ses parents. Son discours pointe donc l'enveloppe d'étayage de sa « scène professionnelle », laquelle a transmuté certains objets-collègues en amis, mais aussi, même si la dénégation tente de le minimiser, la persistance de liens douloureux et conflictuels :

> **SOIZIC** – (…) Quand je retourne au bureau de temps en temps, y'a des gens que je ne retourne pas voir… Donc je passe devant leur bureau pour moi c'est une façon d'exprimer que je n'avais pas d'impor… qu'ils n'avaient pas d'importance pour moi.
>
> *Ça vous arrive de revenir sur le lieu de votre ancien travail ?*
>
> **SOIZIC** - Oui, j'y vais de temps en temps… Oui, de moins en moins souvent… Avec plaisir quand même, j'ai gardé de très bons contacts avec certains collègues amis… Hier, j'avais deux anciennes collègues à la maison. On se revoit en vacances. Et ils ont été très très importants au moment de… Enfin déjà dans ma carrière et ils ont été importants au moment décès de mes parents parce que bon, ils ont été là, et on continue, on a plaisir à se voir. Ce sont de grandes histoires d'amitiés. (…) Mes parents sont décédés en 2010, moi, j'ai pris ma retraite en 2011… Donc j'ai eu quelques mois pour digérer tout ça… Et j'ai été ravie de travailler à ce moment-là, mes collègues ont été d'un grand secours pour moi ! Je leur ai pas vraiment dit mais ils ont été très présents et ça c'est très très important ! Et ça heureusement que j'aie travaillé à cette période-là ! Parce que quand j'ai pris ma retraite, du temps s'était écoulé, j'avais déjà pu un peu… euh… vivre ce départ, cette séparation… Voilà, enfin c'était un moment… Puis j'ai eu encore deux ans un peu difficile mais peut-être parce que les collègues n'étaient plus là pour me soutenir ?

De même, *Joséphine* évoque ces visites de retrouvailles faites à l'*espace-travail*. Si le discours de **Soizic** s'attache à exprimer l'apport de la « scène professionnelle » et des objets-collègues qui la composent, *Joséphine* évoque, quant à elle, davantage la curiosité pour le devenir de son « objet-travail », notamment pour le résultat de ce qu'elle avait pu engager et mettre en route avant son départ à la retraite. Cette curiosité s'est progressivement amenuisée, les visites ont d'ailleurs été remplacées par quelques appels téléphoniques. Désormais, l'effervescence des salons associés à l'édition n'est plus ce qu'elle recherche, elle reconnaît d'ailleurs « ne plus être dans le coup », ce sont désormais les réunions de famille et leur préparation qui comptent :

JOSÉPHINE – (…) J'ai fait quarante deux ans dans le monde de l'édition.

Est-ce que ça vous manque parfois de ne plus aller au travail ?

JOSÉPHINE – Alors les deux premières années, on va dire oui. C'était plus… c'était pas vraiment un manque parce que j'étais vraiment occupée de mon côté mais j'avais fait en sorte d'avoir ce qu'il fallait pour ne pas avoir le bourdon ou je-ne-sais-quoi… Mais les premières années, j'allais plus facilement revoir les collègues, les bureaux, le suivi, j'ai continué à voir un petit peu le suivi des ouvrages qui sortaient. On va dire ceux qui été lancés au moment où j'étais prête à partir donc j'ai voulu quand même voir le résultat de tout ça puis là c'est quatre ans ça me manque plus, ça n'est plus du tout pareil, ça n'est plus du tout pareil. Je suis ravie d'avoir mes collègues au téléphone, j'ai gardé de bons contacts avec tout le monde mais je veux dire c'est plus… je suis plus dans le coup… Enfin je veux dire le fait que avant c'était tout une effervescence près d'un salon, dès qu'il y allait avoir le salon de ceci ou cela, c'était vraiment un besoin, c'était une adrénaline qui montait et maintenant ça ne me manque plus du tout. Maintenant je prépare plutôt les fêtes de Noël, les fêtes, maintenant c'est plus l'adrénaline des fêtes, des jouets, des festins de fin d'année. Ça n'a plus rien à voir.

Si *Suzanne* a choisi de prendre sa retraite, l'ambivalence n'était pas tout à fait absente à sa décision. L'émulation, juvénile et intellectuelle, participait pour beaucoup au plaisir pris au sein de l'*espace-travail*, ainsi la retraite aurait pu correspondre à quelque rive, obscure et inquiétante, où ne se rencontrent que des vieux… Nonobstant, elle précise juste après que de nouveaux objets sont désormais investis avec certains appréciables collègues. On peut là encore relever, et cela apparaît dès les commencements de notre rencontre, l'évocation d'une continuité d'investissement de ce lien amical et collégial par delà le passage à la retraite :

Comment vivez-vous votre retraite ?

SUZANNE - C'est génial… J'ai pas vu passer ces deux ans… C'est vrai que bon, j'aimais beaucoup mon métier, je travaillais dans une bibliothèque universitaire, dans un milieu qui bouge, de sciences dures, en plus… Entourée de jeunes et tout ça, je me disais, bon, à la retraite, je vais voir que des vieux, ça va pas être très drôle… En fait, j'ai gardé des contacts avec la faculté où je travaillais, je continue à les fréquenter, à suivre des cours de cinéma avec des personnes de la faculté, j'y vais régulièrement, ça c'est sympa…

Bien qu'elle semble s'en défendre quelque peu, *Marielle* exprime que peu à peu elle est moins sollicitée par son ancien *espace-travail* pour les fêtes qui y sont organisées. S'il s'agit-là d'un renoncement en train de s'élaborer, un renoncement duquel la frustration n'est pas absente, *Marielle* semble toutefois rationnaliser : « c'est pas grave, c'est normal ! ». Pourtant, la

reconnaissance d'appartenir désormais au passé de ce lieu – lieu qui fut le « sien » pendant bien des années – génère une certaine douleur, laquelle infiltre son discours mais aussi le timbre de sa voix, ses silences et même sa posture. Plus encore, son discours latent tend à illustrer, à travers les représentations qu'elle nous propose, combien la jeune génération pousse la sienne et la fait appartenir au passé de son cher établissement. Bientôt elle ne sera plus reconnue par les élèves dont elle s'est occupée et ceux qui travaillent dans ce lycée ne la reconnaîtront plus. Ces éléments peuvent sans doute traduire la crainte de ne plus être dorénavant associé à une scène de plaisir, aux réunions et rencontres festives, aux rites, de sa « scène professionnelle ». Toute se passe comme si *Marielle* avait réalisé, intégré, et non sans douleur, qu'à l'intérieur de cette scène-là, sa place n'était désormais plus légitime.

> *Ça vous manque quelquefois…*
>
> *MARIELLE* – (…) Bon l'année dernière, **j'étais souvent invitée aux pots**, y'avait des pots de départ, **il faut reconnaître, savoir que ça, ça dure 2, 3 ans, ça s'estompe après parce que les anciens collègues, bah, ils sont comme vous ! Ils vieillissent**, ils vont s'en aller, donc après, il y a de plus en plus de jeunes collègues, que vous connaissez moins et tout ça. (…) Quand y'a des anciens élèves qui m'interpellent un peu, je leur demande comment ça se passe… C'est bien. Mais vous voyez, la dernière année, quand je suis partie en retraite et que les élèves étaient en seconde, ouais, là ils doivent être en terminale ? Bientôt je n'aurai plus d'élèves que j'aurais eus au lycée… Donc aussi, ça peut être que des anciens, mais vous voyez, moi, quand j'allais encore au lycée l'année dernière « Oh Madame Panisse ! » Petit à petit, je rentrerai, ils ne me reconnaîtront plus. C'est pas grave, c'est normal ! Mais je veux dire, on y va moins aussi parce que... On devient plus… Pas inconnue mais…

Portant sur l'*angoisse de perte de l'amour de la part de l'objet,* notre sous-hypothèse nous a permis de saisir l'importance, chez bien des femmes, d'une poursuite d'investissement des « objets-collègues » une fois la retraite venue, prenant souvent la suite de visites faites à l'*Espace-travail*. Plus qu'une lutte contre le renoncement à la « scène professionnelle » – bien qu'elle ne puisse toutefois pas être complètement exclue –, cet investissement semble être connecté à la quête d'une *continuité d'existence*. Face aux tourmentes du vieillir, aux pertes de repères associés à l'*Espace-travail*, la mise en partage des traces du revêtement professionnel pourrait servir, entre autres, la

fonction d'historicisation dont on connaît l'importance pour la vie psychique et la « négociation » de ses passages (P. Aulagnier).

À la faveur d'une réflexion sur le concept de « représentation de soi », notion très présente chez les projectivistes, F. Neau fait l'hypothèse d'un déplacement de l'arrière-plan théorique allant de la *représentation de soi* au *sentiment d'être soi* (Winnicott). De fait, ce travail nous invite à souvent recourir au concept de représentation de soi, et ici, plus précisément, au sentiment continu d'être soi, ce qu'elle propose pourrait donc nous intéresser. S'étayant des travaux de J.-B. Pontalis (1973) sur la conception de *self* chez Winnicott, F. Neau rappelle que « le soi est le représentant de l'étant […] [qui] affirme le fait de vivre dans un moi-corps habité » il serait ainsi : « le représentant du vivant », « un mouvement », « une capacité » ou encore « un processus en train de s'effectuer » et pas une « structure » ou une « somme de représentations » (2014, p. 126). F. Neau soutient que c'est bien davantage la *présence de ce mouvement* qui est à repérer chez le sujet plutôt que sa représentation. Prenant la suite de ce que nous avons déployé, ce détour nous permet d'entrevoir combien ce contact avec soi a partie liée avec la possibilité d'habiter son corps de façon vivante et pourrait permettre *le sentiment continu d'être soi* (Winnicott), particulièrement mis à l'épreuve par la traversée du vieillissement.

QUATRIÈME SOUS-HYPOTHÈSE

La douleur attachée à l'événement du passage à la retraite mobilise une ambivalence inhérente au renoncement à l' « objet-travail ». Une mise en représentations associée à des affects contrastés peut se déployer à l'endroit de l'objet perdu. Aussi est-il possible de repenser à l'« objet-travail», de l'évoquer avec intérêt, tantôt plaisir, tantôt déplaisir mais fonctionnant sans soi dorénavant.

Pour caractériser leur passage à la retraite *Suzanne* et *Soline* se saisissent toutes deux de modalités actives, lesquelles revendiquent donc davantage le fait d'une décision et moins une passive *mise à la retraite*. L'une et l'autre précisent les origines d'un tel choix ; cette prise de position active se justifie par le souhait de pouvoir partir *à la bonne heure* alors qu'elles jouissent encore d'une bonne santé et peuvent investir *un au-delà de l'époque professionnelle*. Cet élément s'articule à un intérêt situé à l'endroit de l' « objet-travail », mettons à un amour pour l' « objet-travail ». Plus précisément, *Suzanne* et *Soline* peuvent dégager une préoccupation contemporaine au moment de leur partance en retraite, préoccupation qui fut relative au devenir de leur « objet-travail » une fois leur départ venu. Il s'agit de se détacher de cet objet aimé à condition de trouver quelque héritier qui puisse prendre le relais avec soin et assurer une continuité pérenne. Ainsi, ces deux femmes reconnaissent-elles leurs limites en termes de possibilité à investir comme il faut leur « objet-travail » aimé et souhaitent qu'il puisse être non pas seulement repris mais *soigneusement* repris par un-e autre.

Dans le discours de *Soline* apparaît très tôt, dès le début de notre premier entretien, le sentiment d'être dorénavant moins capable et donc de ne désormais plus pouvoir s'occuper de son « objet-travail » comme il le faudrait (elle était directrice d'une institution culturelle). À cela doit être ajoutée la crainte d'être soi-même emportée par un investissement de l' « objet-travail » jugé dorénavant excessif si ce n'est même périlleux. Poursuivre cet investissement eut été synonyme d'une exposition à risques, à la fois pour elle-même et pour son « objet-travail » aimé :

> *Comment vivez-vous votre retraite ?*
>
> *SOLINE* – Eh bien… D'abord, ça me faisait un peu peur, à la fois, j'en avais envie mais ça me faisait peur (…). J'avais une **activité qui était très, très prenante**, j'veux dire à la fin, sur les huit dernières années, j'ai monté une institution (…) c'était une création d'institution, donc je travaillais de… j'sais pas moi, j'arrivais à 9h, je repartais à 21h, 22h… Donc - y compris les week-end - donc j'avais un travail très, **très intense**, même après quand ça a été monté, y'avaient des **luttes très très féroces** dans l'institution – comme dans beaucoup – donc **ça vous prend une énergie** et **j'ai pris ma retraite. J'aurais pu continuer un peu plus mais je l'ai prise parce que j'avais peur de voir détruire ce que j'avais construit et de plus être assez forte**, je me disais : moi, **j'ai besoin de me récupérer et d'être bien pendant ma retraite**, d'une part, et d'autre part, s'il y a quelqu'un qui vient à ma place et qui est frais, il est plus costaud pour

> défendre les choses donc, voilà. C'est pour ça que j'ai **décidé de la prendre**. Et j'avais – comme j'étais très active – j'avais un petit peu peur de ce temps et peur de penser à la vieillesse et à tout ce qui vient après…Voilà. Donc **je l'ai prise**, j'avais encore un enfant à la maison, un enfant qui était en train de partir, donc **ça me prenait beaucoup de temps**, et **mon mari qui me prend aussi pas mal de temps.**

Ainsi *Soline* s'est-elle jugée insuffisamment *forte* pour préserver sa place auprès de son « objet-travail » et a, par ailleurs, consenti à laisser sa place à quelqu'un de *plus frais* et *plus costaud* – pour reprendre sa propre terminologie. L'utilisation de ces éléments, qui expriment la reviviscence du complexe de castration, laisse apparaître un certain rapport entre elle-même et son « objet-travail » que l'on pourrait qualifier de ravissement, au sens où son travail, très demandeur, lui aurait dérobé sa force et son énergie. La dimension d'excès, on le voit, infiltre ce rapport au travail. *Soline* le dit, elle avait besoin de *se récupérer* donc d'être en mesure de pouvoir retrouver la possession de ce qu'elle avait mis d'elle-même, en termes d'investissement, si ce n'est même en termes d'engagement, afin d'assurer l'existence de son « objet-travail ». *Soline* évoque bien ici une dynamique dialectique d'investissement – désinvestissement. Ce désinvestissement ne correspond pour autant aucunement à la voie de l'évidence. Si elle est en mesure de reconnaître la dimension salvatrice d'un renoncement à son « objet-travail », elle peut en exprimer toute l'ambivalence. Certes a-t-elle besoin de *se récupérer* mais défaire son investissement de l' « objet-travail » ouvre sur un espace intérieur où l'angoisse dépressive peut se déployer, *la peur de penser à la vieillesse et à tout ce qui vient après.* Son fil associatif la mène ensuite vers le syndrome du nid vide et à un mari qui lui prendrait *pas mal de temps*… Nous pourrions ici davantage problématiser ce que vient embrasser l'angoisse dépressive de *Soline* : cela trouvera sa place au cœur de notre troisième et dernière hypothèse. Mais soulevons encore la récurrence du signifiant « prendre » dans ce bref fragment ; son travail lui « prenait » beaucoup d'énergie, il s'agissait d'une activité très « prenante », elle a donc « pris » sa retraite ou, plutôt, elle a décidé de la « prendre ». Puis c'est son enfant, pas encore parti du nid, et son mari qui lui « prennent » du temps. Sous couverts d'une plainte exprimant fatigue et vulnérabilité, entremêlée à quelque

réclamation excessive venant de l'objet (travail, fils, mari), *Soline* semble avancer, à bas bruit, que sa position demeure importante sinon centrale auprès de l'autre. Elle *est prise* et demandée, sous-entendu investie par l'objet ; l'antonyme de *prendre* est d'ailleurs *lâcher* et ce signifiant n'apparaît point ici. S'agissant de la retraite, « prendre » marque là davantage une tonalité décisionnaire associée à une prise de position active mise en avant par *Soline*. Nous pourrions encore souligner le sens sexuel latent d'un tel signifiant, combinant, chez elle, tantôt une position active – *prendre* – tantôt une position passive – *être prise*. Il se dégage donc derrière sa plainte manifeste relative à la castration, une pluralité de positions assez souples. Constatons d'ailleurs qu'elle utilise très nettement l'imparfait de l'indicatif pour évoquer son départ à la retraite. Loin d'être le cas chez toutes les femmes rencontrées, cette mise au passé, associée aux autres éléments dégagés, signe sans doute un passage psychique.

Si *Soline* insiste, on l'a vu, sur des représentations de soi marquées par le sceau de la castration, cela apparaît nettement moins, si ce n'est pas du tout, dans le discours de *Suzanne*. Nonobstant, comme *Soline*, *Suzanne* a souhaité se défaire de son « objet-travail » *à la bonne heure*. S'en détacher afin de pouvoir encore investir d'autres objets nouveaux caractérisés par le plaisir et le désir – *Suzanne* nous parlera avec une joie, autre que celle du débordement maniaque, de son investissement singulier du voyage – mais également de son souhait de s'investir davantage auprès de sa mère marquée par l'expérience du grand âge. Se dessine ainsi dans le discours de *Suzanne*, comme chez *Soline*, *la figure de l'héritier* auquel est transmis l' « objet-travail » et qui n'est pas envisagé sous les traits d'un rival potentiel mais davantage d'un *allié au passage*. Il nous semble que pour l'une et l'autre, cet héritier permet un détachement du rivage professionnel avec un surcroît de confiance.

> *Quand vous dites "décision"...*
>
> *SUZANNE* - Oui, j'aurais pu continuer jusqu'à 65 ans mais je voulais être plus disponible pour ma maman qui maintenant a 91 ans. Ça j'en suis contente, j'en suis d'autant plus contente qu'elle s'est cassé le col du fémur y'a pas très longtemps du coup, j'ai pu être très disponible pour elle. C'est bien aussi sur le plan familial et… C'est vrai que j'avais un peu hésité et je me suis dit **« faut s'arrêter quand on est encore bien en forme et que on peut avoir une vie**

active, faire des choses intéressantes », bon je voulais aussi avoir une vie associative, pour l'instant, j'ai pas encore eu le temps de m'engager, mais j'aimerais bien prendre des engagements pour l'humanitaire, les associations humanitaires, j'en ai fait y'a longtemps mais j'avais plus le temps donc j'ai arrêté. J'espère pouvoir reprendre pour pouvoir faire quelque chose aussi pour les autres, pas que vivre pour mon plaisir. (…)

Vous étiez entourée d'hommes dans cette université ?

SUZANNE - Ah, y'a beaucoup de femmes, beaucoup de filles maintenant, oui, oui. Je me demande s'il n'y a pas plus de filles que de garçons. Même dans le milieu des bibliothèques, avant c'était un milieu de femmes, maintenant il y a beaucoup d'hommes qui font ce métier. Bah d'ailleurs, celui qui m'a succédée c'est un garçon qui était mon adjoint pendant un an, avant que je parte, ça, **ça m'a beaucoup aidé à franchir le pas**. **J'avais vraiment une équipe que j'aimais beaucoup et j'avais envie de les quitter avec quelqu'un qui prendrait un bon relais**, **qui les apprécierait, qui saurait continuer** à les aider dans leurs carrières. **C'est quelqu'un de vraiment dynamique et ça m'a fait vraiment plaisir de travailler avec lui pendant un an, qu'il se mette au courant, quand je suis partie, je suis partie l'esprit tranquille**.

La survenue de cette figure de l'héritier-allié auquel est laissé, avec confiance, l' « objet travail » permet de soutenir qu'il est effectivement possible, pour certaines retraitées – au fonctionnement psychique plutôt souple et dégageant – de pouvoir se représenter l' « objet-travail » ou la « scène professionnelle » désormais sans soi.

L'expérience de *Marielle* nous apparaît particulièrement opportune pour problématiser davantage cette sous-hypothèse. Son discours manifeste, et surtout latent, déploie en effet par le menu le travail de transformation qu'elle a opéré, utilisant les ressorts de transformations de la réalité externe de sa « scène professionnelle » pour intégrer à la fois une transformation intérieure (restructuration mammaire) et son expérience du passage à la retraite.

La dernière fois, vous m'avez raconté combien la transformation du lycée avait accompagné votre passage à la retraite…

MARIELLE – Ah ça oui, ça, c'est sûr parce que **c'est plus mon lycée** ! Bon, **c'est un peu triste** dans le sens que si j'y vais c'est plus l'établissement où j'ai vécu parce que j'y vécu et professionnellement et familialement ! **Mais d'un autre côté** c'est vrai que ça **me donne moins de regret**, ça c'est clair, hein. **Parce que je peux vous dire mon bureau bah c'est plus… Il a complètement changé de place**, hein. C'est **tout à fait autre chose** et ça, ça a beaucoup joué, je trouve, quand même. Parce que j'y vais… Bon j'ai peut-être un peu de regret dans le sens que bon, c'est vrai, ce n'est plus le lycée que j'ai connu quoi, les souvenirs partent quand même, un petit peu… Mais d'un autre côté, c'était pas mal parce que c'est vrai que ça m'a fait moins mal au cœur, c'est vrai ! Et puis je trouve que c'est un beau lycée et pour les enfants et tout ça, c'était satisfaisant ! C'est vrai qu'il en avait besoin. Je ne pensais pas que la transformation aurait été aussi importante. Tout le monde le dit, hein ! C'est vraiment un autre lycée alors qu'il n'a pas été abattu, si vous voulez on aurait pu dire : « on abat et on reconstruit ! » Là, on sait que forcément, ça va être autre

chose. Et c'est vrai pourtant, on avait travaillé sur les plans, ça a duré longtemps, il y avait eu une programmation. On avait beau avoir travaillé sur les plans, qui n'ont pas été comme ce qu'on avait demandé, de toute façon, mais ça, c'est… C'est toujours comme ça ! On ne pensait pas enfin moi, je ne pensais pas que ça aurait été aussi transformé. Mais je pense qu'il n'y a pas que moi. Donc ça, je pense que ça a joué.

C'est ainsi avec la plus vive émotion que *Marielle* raconte la transformation de son lycée. Comme nous l'avons déjà précisé, elle y a travaillé plus de trente ans. Plus qu'un « objet travail », plus encore, même, qu'une « scène professionnelle », ce lycée a aussi *hébergé* son *chez soi*. Chez soi que nous avons associé, plus haut, au nid. Nid, susceptible à la fois de protéger, de contenir, de cadrer et d'offrir bon nombre de repères. De fait, pendant ces trente années de travail, *Marielle* a bénéficié au *sein* même de « son » lycée d'un logement de fonction ; elle était alors profondément « de la maison ». Cette expression courante du langage dit bien la dimension spécifique propre à une certaine forme d'appropriation de l'espace-travail. À la veille de son départ à la retraite, dans le même temps que l'expérience de son cancer du sein, d'immenses travaux de rénovation ont été engagés sur son établissement professionnel. Tout se passe donc comme si son passage à la retraite générait une mutation plurielle, une triple transformation, touchant à la fois son corps- (enveloppe propre), son statut dans la cité, son lieu de travail – (enveloppe professionnelle) – et son lieu de vie – (enveloppe du chez soi) ; presque confondues l'une, l'autre. Il est intéressant d'observer combien *Marielle* opère une projection de son enveloppe corporelle – tout à la fois marquée par le manque, la maladie, la fatigue, l'impuissance et le temps – sur l'enveloppe de son lycée avant qu'il ne soit transformé par les travaux. La question que l'on est alors en droit de se poser est ainsi la suivante : comment *Marielle* « utilise » cette projection entre « enveloppe corporelle » et « enveloppe lycéenne » pour traiter psychiquement son passage à la retraite ? Cette projection est-elle susceptible de traduire un travail intérieur en train de se faire ?

MARIELLE - Je suis quand même contente de m'être arrêtée parce que j'étais tout de même fatiguée. Alors est-ce que ça vient du fait que j'aie été - y'a cette circonstance – malade ? Le lycée…Y'a beaucoup de choses, aussi… Le lycée de Giron, vous ne le connaissez pas, **mais il a été complètement restructuré** donc c'est un autre lycée, donc pour moi ce n'était plus trop mon lycée – on habitait dedans, hein… On

avait un logement de fonction, donc j'ai vécu 34 ans sur mon lieu de travail, mes enfants ont eu toute leur enfance au lycée et donc, c'est vrai, j'avais un peu de mal à quitter ce lieu… même d'habitation, on va dire où mes enfants… On a des photos… Et, en fait, le lycée a été complètement refait, vous voyez j'y retourne, mais bon… c'est qu'il y a des collègues mais c'est plus mon lycée, y'a un bureau c'est plus mon bureau, il a complètement changé de place, donc en fait, je n'ai pas de mal au cœur parce qu'en fait je pense j'aurais eu un petit peu de mal au cœur, fin de mal au cœur, un peu de tristesse ! De voir mon bureau, d'autres gens, que là, c'est totalement différent…

Vous le trouvez comment maintenant ce lycée ?

MARIELLE – Très beau… Il est très beau, très moderne, c'est le lycée du XXIe siècle comme ils disent, il est… Il a de l'information partout, des tableaux numériques, il est… Très beau. Bon moi, j'étais habituée à mon lycée, je l'aimais bien mais il est très beau. Il est très moderne surtout, il est très beau, je pense que pour les élèves, c'est vraiment un plus. C'était un lycée qui fonctionnait bien, *il était bien entretenu mais il commençait à vieillir… - accélère son débit* - Donc les circonstances ont fait que j'étais un peu triste de quitter les élèves, de quitter mes collègues mais j'étais pas spécialement angoissée… Un peu de tristesse, vous voyez… (…) Ils ont gardé les murs, même la façade, mais ils ont changé toutes les fenêtres, ils ont fait des rajouts devant, ils ont creusé, ils ont démoli à l'intérieur mais ils ont gardé toute la structure.(…) C'est un beau lycée ! Et je pense que pour la ville de X, c'est important, ça fait un beau lycée.

Ce qui nous permet de soutenir l'hypothèse d'une projection de son enveloppe corporelle sur son lycée peut notamment être avancé à travers l'usage du mot : « restructuration ». C'est avec ce mot que semble s'opérer, dans le discours manifeste mais plus encore latent, un enchâssement opportun de représentations symboliques et d'affects contrastés unissant les deux expériences qui se répondent en écho grâce au travail intérieur que semble tisser *Marielle*. Loin de dénigrer le nouveau lycée, elle peut évoquer des souvenirs plaisants associés à l'ancien ; ce qui signe une authentique ambivalence pulsionnelle. Expérience de la tumeur suivie de la transformation de son corps et expérience du vieillissement de son lycée suivie de sa restructuration. Cela apparaît, de fait, à un moment précis de notre second entretien où son discours tend à se relâcher suffisamment et peut ainsi accueillir le trouble, lequel semble favoriser la voie vers l'intégration subjective de l'épreuve. *Marielle* semble là entrer dans une autre façon de se mettre en récit, elle interroge soudainement son usage du mot « restructuration ».

Comme si, tout à coup, ce mot sonnait curieusement à son oreille. Elle se demande si c'est le « bon » mot, le mot juste, celui que le corps médical a choisi pour dire la chose, pour dire l'intervention chirurgicale. De fait, ce mot, restructuration, a ponctué son discours seulement très peu de temps plus tôt alors qu'elle évoquait les tribulations de son vieux lycée. Lycée tout à la fois aimé et abîmé par temps, aussi quelques opérations de restructurations ont-elles été nécessaires. *Marielle* aussi a été aimée – reconnue – et le temps qui passe a touché son corps, une restructuration ou reconstruction fut nécessaire :

> *MARIELLE* - Je voulais pas quitter sur un truc de maladie, ça c'est… Pour moi, c'était important de repr… Si je pouvais ! Quand j'ai su que pouv… Enfin que j'avais ni chimio ni radiothérapie, simplement l'ablation et la restructuration parce qu'au premier examen quand on vous retire la tumeur, ils examinent et ils disent « suivant ce que c'est… » et là il m'a dit « vous n'avez pas besoin de… » Bon quand on vous dit ça, c'est toujours… En fait, c'était bien, mais moi j'ai cru que c'était parce que j'étais un peu finie. Alors il m'a dit : « mais non, mais non, au contraire ! » Donc ils m'ont fait l'ablation, la restructuration et avec un traitement sur cinq ans… Et bien sûr, il faut surveiller régulièrement. Disons qu'après vous êtes…Sur celui-là, il ne peut plus rien y avoir mais il peut y avoir quelque chose sur l'autre… Mais moi j'ai eu beaucoup de chance dans le sens où ça avait été pris très tôt. Je n'ai pas eu ni de chimio, ni de radiothérapie. Dans ce cas-là, ils vous font l'ablation, enfin s'ils peuvent. Moi comme je n'ai pas eu ni de radio, ni de chimio, les tissus ne sont pas abîmés. Ils me proposent de faire la restructuration en même temps… Moi j'ai choisi ça, c'est une plus lourde opération, mais moi j'ai choisi ça. Après il y a eu des petits fignolages mais j'ai eu tout en même temps. Je me voyais pas – y'a des gens qui préfèrent pas, c'est un choix, c'est vrai que j'étais pas toute jeune non plus déjà – je me voyais pas avec un sein en moins… Mettre une prothèse… Euh… Je savais qu'ils faisaient des trucs très bien… avec la restructuration – non ? Euh ? C'est pas comme ça qu'on dit ? Re… ? Attendez…Structuration ? Re… ? Reconstruction ! Mais c'est pas ça, je suis en train de me dire : reconstruction ! Là, c'est un chirurgien plasticien que vous voyez… Il m'a dit c'est une plus lourde opération mais moi j'ai préféré. C'est important quand on se réveille de… Le sein était là !

Tumeur – Tu meurs ; le découpage linguistique est aussi aisé que la portée symbolique, charnelle, de l'événement est psychiquement bouleversante. Le temps qui passe abîme, heurte et mobilise des interventions (chirurgicales, architecturales). Cet heureux trébuchement du discours, autour du mot « restructuration » marque une probable ouverture vers une voie d'appropriation singulière. Se réalise ainsi ce que nous pourrions envisager en termes de condensation, la restructuration s'offre là comme mot clef du discours – sinon potentiel « mot de passe » de

l'expérience de passage tel que nous l'avons problématisé au sein de l'introduction de ce travail avec les mots de G. Perec. Comme le rappellent Laplanche et Pontalis (1967), la condensation renvoie, chez Freud (1900, 1901, 1905), en premier lieu à l'hypothèse économique ; cela rejoint ce que nous soutenions en problématisant notre objet, l'expérience du passage à la retraite bouleverse l'économie psychique et nécessite de pluriels réaménagements. Ce qui est là objet de condensation se trouve donc particulièrement investi. Le passage à la retraite de *Marielle* est indéniablement marqué par l'expérience de la transformation de ce que nous pourrions qualifier de *lieux*. Expérience pour le moins vécue de façon passive, il est ainsi question de tisser un apprivoisement de cette transformation subie, vécue passivement, des lieux afin de pouvoir l'intégrer (Roussillon, 2012). Nous avions, dans la partie théorique de ce travail, proposé une partie envisageant le corps de la femme comme un lieu en nous étayant notamment des travaux proposés par A. Anzieu (2004). Sans conteste, le lieu de son corps a été touché et changé mais le « sein est là » il est autre mais il est sauf ; le lycée a changé, il est autre, plus moderne, plus beau et surtout il n'est plus le sien. Il s'agit pour *Marielle* de créer symboliquement cette expérience autour du lieu, ce qu'elle semble en voie de faire, notamment à travers cette condensation qu'elle repère à demi, cette condensation la fait d'ailleurs sourire, elle l'interpelle et la surprend, la rend curieuse de son fonctionnement intérieur. Outre d'autres éléments, cette condensation est l'indice d'une ouverture curieuse, bien que défendue, envers ce qui a été vécu avec intensité. La transformation importante de son nid est pour elle bouleversante néanmoins *Marielle* semble vouloir s'en saisir psychiquement pour renoncer tant à l'espace professionnel qu'à ses fonctions de conseillère principale d'éducation. L'écoute de son discours révèle ainsi comment son préconscient est susceptible de mettre en jeu ses représentations autour des transformations du dehors comme du dedans, marquées par le temps qui passe. Vécues passivement, ces transformations, parce qu'elles peuvent s'intriquer pour s'intégrer, révèlent une capacité de jeu au fonctionnement de l'économie interne chez *Marielle*. Si la douleur psychique n'est pas exempte de son expérience de passage à la retraite, être en mesure de se saisir de cette intégration donne

probablement à *Marielle* un gain narcissique pouvant lui offrir la souplesse d'un inédit mot de passe nécessaire à la traversée. Ce que nous avons proposé d'approcher du fonctionnement de *Marielle*, avec un déploiement analytique plus long que pour les expériences de *Soline* et de *Suzanne*, permet de soutenir combien la passivité à la source des changements (corps et lycée) avait pu soutenir un précieux travail de transformation – intégration, lui offrant la possibilité de se représenter l'objet-travail comme un objet du passé.

Pour le traitement de cette sous-hypothèse, nous nous sommes intéressée au travail psychique à l'œuvre faisant passer l' « objet-travail » à un objet du passé. Nous avons pu mettre en avant la présence, dans le discours manifeste, d'une *figure d'héritier-allié de l' « objet-travail »* lequel signe la possibilité psychique de se représenter le fonctionnement du travail sans la contribution de soi. Au-delà de cette possibilité, l'invention de cette figure semble permettre un détachement confiant du rivage professionnel, l' « objet-travail » est confié à un autre pouvant prendre la relève. Cette figure apparaît dans les expériences de *Soline* et *Suzanne* qui évoquent davantage une prise de position active du passage à la retraite. La survenue de multiples événements mettant à l'épreuve la passivité (cancer du sein, transformation du nid professionnel) caractérise davantage l'expérience du passage à la retraite de *Marielle*, laquelle nous permet d'approcher la singularité d'un travail intérieur de transformation – intégration duquel l'ambivalence demeure structurante. La mise en dialectique des expériences de *Soline*, de *Suzanne* et de *Marielle* nous permet donc d'avancer combien l'ambivalence pulsionnelle, marqueur d'une opportune intrication des pulsions de vie et de mort, apparaît éminemment favorable à la traversée.

CINQUIÈME SOUS-HYPOTHÈSE

Le traitement de la perte de l' « objet-travail » mobilise essentiellement des identifications hystériques susceptibles de permettre un dégagement à ce qui est investi de singulier dans le travail pour réinvestir en d'autres objets, différents.

Permettant à la fois le maintient de l'investissement à l'objet, une liaison de l'agressivité par la libido, l'identification hystérique est associée au déplacement pulsionnel sur un nouvel objet différent (Verdon, 2004c). Pour approcher et tenter de saisir la spécificité du déplacement pulsionnel tel qu'il peut être repéré à l'occasion du passage à la retraite, nous proposons de nous intéresser aux expériences de *Marieke* et de *Soline*. Si le traitement psychique associé au déplacement pulsionnel semble pouvoir être, pour l'une et l'autre, qualifié de « passage », le détachement à l' « objet-travail » n'est pas pour autant marqué par l'évidence ; son élaboration réclame un temps certain d'apprivoisement progressif.

Pour mettre à l'épreuve cette cinquième sous-hypothèse, nous commencerons par évoquer l'expérience de *Marieke*. C'est à la toute fin de notre première rencontre qu'elle nous confie, une fois le dictaphone éteint et au moment de notre séparation, qu'elle a trouvé, sur internet, le titre de notre travail de thèse. Elle affirme le trouver fort juste. Nous choisirons donc cet élément de rencontre, livré précisément au moment de la *partance*, pour introduire le second entretien de recherche en lui demandant ce que, justement, elle a compris de ce titre. L'évocation du titre de notre travail invite progressivement *Marieke* à se positionner par rapport à celui-ci pour soutenir qu'elle ne se (re)trouve pas prise dans un tel passage, un passage allant du *rencard au rancart* mais peut-être, désormais, vers d'autres formes de rencards[56]. Non sans humour, encore une fois, elle émet tout de même l'hypothèse d'avoir probablement « tout fait » pour ne pas « y » être. Et ce « y », on s'en doute, correspond au rancart. C'est à partir de là qu'elle revendique de se distinguer de certain-e-s retraité-e-s, de celles et ceux qui s'agitent encore et toujours afin, peut-être, de *s'étourdir* et de là, escomptent probablement échapper au « rancart ».

> *MARIEKE* – Ce que j'en ai compris c'est que… donc euh… Du *rencard au rancart* … Donc du « rencard », j'ai rendez-vous, j'ai un agenda bien chargé, voilà, je me pose pas de question sur la façon dont vont se passer mes journées au

[56] L'homonymie du rencard (rendez-vous ; rencontre) /rancart (mise au rebut) nous a semblé contenir et proposer des signifiants porteurs de dynamiques fort illustratives pour saisir la singularité de l'expérience du passage à la retraite ; cela ne nous a pas échappé dans le choix du titre de notre thèse.

« rancart », je suis mise de côté…euh, bah voilà, j'ai plus de vie sociale, on ne s'intéresse plus à moi, je n'intéresse plus personne et qu'est-ce que je vais faire de ma vie, quoi. Voilà ce que j'en ai compris. Je trouvais que le titre était assez explicite à la lecture, en tout cas. C'est vrai que j'en ai parlé à plusieurs personnes, en disant que je participais à cette étude, et… : « ah bon ? Du rencard au rancart ? Ah bon ! Ah oui, d'accord ! » C'est vrai qu'à l'audition ça ne tombe pas tout de suite sous le sens… Mais à la lecture… J'ai trouvé que c'était bien choisi, quoi.

Ça rencontre votre expérience ?

MARIEKE – Bah non sur le *rencard*, j'ai des rendez-vous, oui. Mais sur le *rancart*, je suis mise au rancart, non, je n'ai pas cette sensation… Après, je ne l'ai pas, peut-être parce que j'ai tout fait pour ne pas y être, aussi (rires) !

C'est-à-dire ?

MARIEKE – Bah c'est-à-dire que j'avais toujours pensé que le jour où j'arrêterai de travailler je ferai une activité bénévole ce que j'ai fait sous diverses façons, j'ai fait différentes choses. En fait je m'étais dit que je trouverai une activité bénévole sans toutefois *tomber dans le travers* de certains retraités qui sont presque plus occupés que quand ils travaillaient ! Et finalement, j'avais décidé que quand les gens me diraient : « Bah alors ! Qu'est ce que tu fais maintenant ?! » J'allais répondre : « Bah, rien. » Parce que ça, c'est un peu agaçant, quand on arrête de travailler, les gens vous disent : « Bah qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Tu t'ennuies pas ? » Bon, au bout de quelque temps c'est un peu pénible alors j'avais décidé de dire : « bah, je fais rien » (rires) !

Comme si vous vouliez leur « clouer le bec » ?

MARIEKE – Voilà, c'était ça. J'avais envie de leur dire : « bah voilà c'est ma vie, j'en fais ce que j'en veux et si ça me plaît de rien faire… » Parce qu'en fait, je pense que si on fait trop d'activités, on se prive aussi de ce « rien faire » quoi qui est finalement pas mal de temps en temps.

On peut là observer que *Marieke* se refuse à apparaître, aux yeux des autres, telle une retraitée inlassablement occupée et propose davantage de se présenter oisive et inactive afin de marquer, avec humour, une certaine lassitude envers une probable injonction sociétale à l'activité jubilatoire protégeant de l'ennui vicié du retrait professionnel. C'est, en outre, la revendication d'un droit au repos mérité qui est là également exprimée. Les élaborations de *Marieke* mettent ainsi en avant sa réflexivité quant à la mise en place des mouvements hyperactifs contre le vieillissement et le retrait chez certain-e-s de ses pair-e-s. On voit poindre dans son discours la représentation, certes ténue, d'une potentielle imbrication entre les dits aménagements et l'éventuelle prescription sociale d'une retraite rythmée à la cadence d'un « bien vieillir » où les enjeux du visible comme du quantitatif donnent le *la*. Les nouveaux investissements doivent pouvoir être visibles et dénombrables. Bien qu'elle dénonce ces « schèmes de l'anti-rancart »,

Marieke, nous l'avons dit, reconnaît qu'elle a *peut-être* tout fait pour ne pas y être. Ce qu'elle met dans ce « y », dans le rancart tel qu'elle se le représente, nous intéresse bien sûr beaucoup. Elle précise que cela correspond à ne plus être un objet d'intérêt, un objet investi, un objet aimé par les autres donc. Avec cette représentation du rancart, *Marieke* problématise sans conteste la question de l'existence – question à laquelle la psychanalyse répond, nous l'avons vu, : pour qui j'existe ? pour l'amour de qui ? (Freud, 1923 ; André, 1999). De fait, *Marieke* semble ne pas avoir cherché seulement à « truffer » - c'est-à-dire à parsemer en abondance – à combler, de façon défensive, son emploi du temps d'une pluralité d'activités destinées au remplissage afin d'endiguer la problématique économique. Elle évoque d'ailleurs une trajectoire qui, loin d'être linéaire, a marqué les premiers temps de sa retraite. Ainsi s'est-elle donc autorisée à « tâtonner » avant de s'inscrire dans un espace particulier. Bien qu'il puisse étonner, nous choisissons le verbe « tâtonner » à dessein ; il caractérise en effet le fait de tâter de manière répétée dans diverses directions afin de pouvoir s'orienter et se diriger dans l'obscurité ou si un obstacle se présente. Avancer à tâtons suppose le concours de la lenteur, de l'hésitation, de la nécessité ou du droit à l'essai/erreur et d'une certaine prudence de fait. *Marieke* retrace ainsi sa première tentative d'expérience d'investissement une fois la retraite venue. Initiée par une grande amie, *Marieke* a d'abord commencé par dispenser des cours d'alphabétisation en direction de femmes d'origine étrangère. Au bout de quelques mois, elle s'aperçoit néanmoins que cette activité la dérange :

> *MARIEKE* – Y'avait quelque chose qui clochait, je n'arrivais pas à savoir quoi. Alors est-ce que c'était le sentiment que… C'est très difficile en fait parce que c'est des femmes vous leur apprenez des syllabes, il y a les vacances de Noël qui arrivent, elles ne savent plus rien, quoi. C'est quand même un petit peu déstabilisant. Bon après je pense que j'étais appréciée par la référente, elle me disait que ça se passait bien, etc. mais je n'étais jamais pleinement satisfaite. Et après, je pense que ça a beaucoup joué dans ma décision, il y a de plus en plus de femmes qui ont commencé à venir voilées, notamment une qui dans son pays avait un diplôme assez élevé… C'en était au point qu'une fois, un ouvrier qui venait réparer une lampe, il frappe, il entre. Oh la la la la la !! Catastrophe ! Il fallait qu'il sorte ! Alors là, ça commençait à me questionner pas mal parce que je me disais bon bah voilà, on apprend le français à ces femmes et à côté de ça je ne les sentais pas vraiment libres dans leur vie, quoi ! Et pour moi, c'était un peu… Un peu incohérent. J'ai réfléchi tout l'été et à la rentrée j'ai dit : « non, je n'y retourne pas, je suis pas assez à l'aise là-dedans » et une fois que j'ai dit que j'avais arrêté, je me suis sentie mieux (rires). Sincèrement, quand j'y réfléchis, je suis sûre que le fait de voir ces femmes… Moi

> je juge pas, si c'est vraiment elles qui choisissent, ça va ! Mais j'avais pas l'impression que c'était elles qui choisissaient… parce que quand on discutait avec elles, y'en avait une qui était assez âgée, qui était un peu plus âgée que moi, je pense et parfois je lui disais « mais vous ça vous gêne pas que nous on vienne en jean, pis qu'on est des manches courtes, qu'on ne soit pas spécialement couvertes, etc. ? » Elle me dit : « Oh non, non, toi c'est pas pareil, t'es une femme bien, toi c'est pas pareil ! Nous tu comprends c'est comme ça chez nous, on peut pas faire autrement ». Puis dans le groupe, il y avait des femmes qui étaient là depuis longtemps, depuis trente ans en France, elles, elles avaient pas cette attitude parce que elles, pour elles, venir apprendre le français c'était *sortir du carcan*. J'aurais été qu'avec des femmes comme ça, je pense que ça m'aurait mieux convenu. Donc j'ai arrêté, je me suis dit : « bon, bah, qu'est-ce que je vais faire maintenant ? » J'avais envie de faire un truc un peu dans le social quoi. On va dire ça a toujours été un peu mon truc mas je m'étais peut-être pas vraiment frottée aux vraies réalités du social ! C'était du social chez EDF où les gens avaient un boulot, j'ai découvert après que c'était du social haut de gamme.

On voit là combien cette première expérience fait rencontrer à *Marieke* un obstacle de taille, celui des problématiques socio-culturelles. Alors qu'elle espérait favoriser chez les femmes certains outils d'expression, si ce n'est d'expansion, elle s'est aperçue que son premier enthousiasme se heurtait là un certain frein ou à une forme d'ambivalence. Et cette obstruction semble à *Marieke* suffisante pour ne pas poursuivre l'investissement de cette activité. De fait, elle pointe et parle d' « incohérence » entre l'action à caractère social qu'elle souhaitait produire, à savoir contribuer à ce que certaines femmes puissent s'exprimer avec la langue du pays dans lequel elles résident, à ce qu'elles puissent « sortir du carcan » selon ses mots, et ce que *Marieke* a identifié en termes de résistances à l'expansion chez les femmes auxquelles elle enseignait. On peut également supposer que ces femmes, voilées, incarnent pour elle une figure féminine de la soumission, de la dépendance, de l'interdit et du retrait susceptible de lui renvoyer, en miroir insupportable, celle de la femme retirée de l'investissement professionnel, retraitée, qui est aussi, un peu, la sienne. Elle insiste en effet de nombreuses fois sur leur tenue, sur les voiles qu'elles se contraignent ou qu'elles sont contraintes de porter :

> *MARIEKE* – Ça a induit des questions que je m'étais peut-être pas posées avant, croiser des femmes voilées dans la rue c'est une chose, on pense à leur chemin, elles passent et on y pense plus mais rencontrer des femmes comme ça toutes les semaines ! En voir certaines qu'on a vu une année… Je pense à une jeune femme de vingt ans, qu'on a vue une année avec ses jeans et ses beaux cheveux longs, toute pimpante, arriver, après les vacances, avec son foulard sur la tête, ça pose des questions quand même.

C'est alors qu'elle décide d'interrompre cette première tentative. Se loge là, peut-être, une différence majeure entre « travail professionnel » et « travail bénévole ». La rétribution financière n'intervient plus, le poids des résistances et obstacles inhérents au réel du travail ne présentent plus les mêmes enjeux, le départ en est que plus aisé. *Marieke* le soutient d'ailleurs : « l'avantage d'être bénévole c'est de dire : si ça me convient pas, j'arrête ! ». Cette expérience pourrait nous permettre de commencer à distinguer l'investissement bénévole chevillé à la sublimation et l'investissement bénévole associé à une stratégie de remplissage. Ce que nous venons de soulever nous conduit à soutenir combien la trouvaille d'un nouvel objet d'investissement, remplaçant son « objet-travail » ne pas toujours de soi. C'est donc après un certain temps, nécessaire, après quelques premières tentatives, que *Marieke* semble avoir rencontré et investi un objet qui lui convienne où elle aurait « sa » place. C'est d'ailleurs une de ses amies qui lui a suggéré l'idée. Ainsi *Marieke* s'est trouvée particulièrement bien accueillie sinon presque attendue :

> *MARIEKE* – « Bon, 'faut quand même que je fasse quelque chose…Qu'est-ce que je vais bien faire ? » Et puis un jour, il y une amie qui me dit : « Oh mais toi, t'aimes bien lire et tout ! Y'a pas une bibliothèque dans ton coin qui cherche des bénévoles, etc. ? » Ah pis, je dis : « Tiens, pourquoi pas ! » J'avais jamais trop pensé à ça… Et puis j'ai eu l'occasion de rencontrer le responsable de la bibliothèque d'où j'habite et il m'a dit : « Oh oui, oui, oui ! **On cherche des bénévoles ! En plus, vous êtes pas vieille et tout !** Venez, venez, venez ! » Et c'est comme ça que je suis arrivée comme bénévole à la bibliothèque pour tous. Là, j'y suis depuis le début de l'année eh bien ça, ça me plaît ! *Là, j'ai trouvé ma place*, pour différentes choses. C'est vrai que j'aime beaucoup lire et qu'on a l'occasion de partager des lectures, de partager des petites discussions sur les livres… Une fois par mois, il y a des comités de lecture, je rencontre les bibliothécaires des autres villes, on parle des livres qu'on a lus, on parle des choix de livres qu'on pourrait faire… Donc c'est intéressant. Bon alors ma grande surprise ça a été l'âge des bénévoles ! Elles sont à mon sens assez vieilles, un peu vieillottes !

Cette activité lui offre donc une place d'où elle peut à la fois rencontrer et échanger autour d'objets qui lui plaisent et suscitent son intérêt. *Marieke* n'oublie pas de préciser qu'un élément la tient particulièrement en haleine au sein de cette nouvelle expérience en bibliothèque. Bien qu'elle avance cette intention avec beaucoup d'humour, une certaine légèreté, ce projet la porte et l'excite tout à fait :

MARIEKE – Je pense qu'à la bibliothèque, je suis bien tombée, la personne qui est là en charge, je pense qu'elle attendait que **quelqu'un vienne l'épauler, qui ose prendre des décisions, qui soit pas timorée…** Voilà y'a une caisse qui traîne depuis dix ans, **moi j'arrive** et je dis : « c'est quoi cette caisse ? Elle sert à rien ! **Bah on l'enlève, allez hop ! »** - « Ah bah c'est bien t'as eu une bonne idée ! » C'est pour ça, je pense que je me sens plus à l'aise. Comme dirait une de mes très bonnes amies : « je te vois venir, **tu vas prendre la place du chef dans peu de temps** – éclats de rire – !

Ça vous fait rire…

MARIEKE – Oui ça me fait rire parce que ça me rappe… Quand je suis arrivée dans le dernier service où je travaillais depuis quelques années, la DRH, je pense, oui, c'est pas je pense, quand je suis arrivée, je me suis dit : « bon bah voilà, je vais tenir le poste que je tiens là, et la DRH, qui était là depuis une éternité, je me suis dit « elle va partir, moi, je prendrai son poste ! » En fait, elle est jamais partie, elle est toujours là. Donc voilà, *peut-être qu'il me manquait ça* !

Tant animée tant par la rivalité que par la perspective d'enfin accéder à la place de la chef, *Marieke* semble avoir trouvé un nouvel objet d'investissement où elle a « sa place » et où elle met en partage, en circulation, les objets de culture. Avec cette trouvaille, permettant le dégagement et l'investissement, la valeur salvatrice d'une solution de compromis apparaît. Nouvel objet d'investissement, différent de son travail professionnel, il demeure néanmoins une excitation psychique associée à la quête d'une position de pouvoir à laquelle elle n'a pas et ne veut pas renoncer. Il est intéressant de préciser qu'elle rapporte là les propos d'une de ces grandes amies, ainsi *Marieke* est probablement connue et investie comme une femme qui veut « prendre la place du chef », en l'occurrence, il s'agit dans les deux fragments qu'elle relate, de prendre la place non pas du chef mais de « la » chef. On suppose là des résonances potentiellement œdipiennes engagées dans cette inaltérable rivalité maternelle ou sororale. Notons encore que c'est une amie qui lui signaler cet objet et lui a ainsi permis de trouver une place, la sienne, correspondant à son désir. Comme si le *mot de passe* de la retraite lui avait été soufflé par le concours d'une autre, complice, et de façon contrastée d'avec les autres bénévoles, vieilles et peu entreprenantes.

Comme *Marieke, Soline* a été « orientée », par le concours amical, sur la voie d'un nouvel objet d'investissement correspondant à son désir et différent de son objet travail. Si son « objet-travail » était de savoir mettre en valeur les objets de création des autres, c'est aujourd'hui elle qui

tente de s'y essayer en y prenant un certain plaisir. Ainsi évoque-t-elle un vif enthousiasme au cours de l'entretien la découverte d'un nouvel objet d'investissement, la poterie, depuis l'accès à sa retraite. Elle n'en est pas moins sensible à la question dépressive quand elle évoque la douleur de la perte et celle du temps qui passe, sans le vivre pour autant comme un effondrement dangereux :

> *SOLINE* – Elle est venue me chercher, c'était très privilégié parce que c'était chez une femme qui est absolument charmante, c'était chez elle, qui en fait depuis très longtemps… C'est une enseignante merveilleuse qui vous dit jamais que c'est mal, qui ne fait que vous encourager, on était quatre, c'est pas beaucoup c'est un tout petit atelier et les trois autres en faisaient depuis vingt-cinq ans donc c'est comme si j'avais… Et que je connaissais, toutes les trois. Comme si j'avais quatre professeurs, quatre fées bienveillantes penchées sur mon épaule. C'était très aidant. J'ai vraiment fait dans des conditions exceptionnelles.
>
> *SOLINE* – Bah c'est intéressant parce que j'ai été conservateur de musées, j'ai fait des expositions pour des artistes, donc j'ai toujours pensé que j'étais pas douée, j'ai toujours pensé fondamentalement que les conservateurs de musées sont des artistes ratés. C'est des gens qui savent pas s'exprimer artistiquement et donc qui, finalement, font ça. Et ça m'a toujours horripilée le fait que les conservateurs disent très souvent « c'est nous qui faisons les artistes parce que c'est les musées quand ils exposent… ça leurs donne une cote » Et je trouve ça absolument scandaleux de dire une chose pareille… Et tout à coup de découvrir que – je suis pas du tout une artiste mais peut-être un artisan – c'était absolument réconfortant, c'est agréable, c'est difficile en plus, il y a un savoir faire, qu'il faut apprendre… On a l'impression parfois que tout à coup tout est à recommencer, quand vous êtes sur votre fabrication, vous ne pensez plus à rien. Vous êtes là, en train de faire et c'est votre corps qui dit… et c'est fabuleux... (…) Quand on travaille, on monte des choses, on n'arrête pas. Et tout d'un coup, on n'a plus rien à faire – enfin normalement, on a plus rien à faire – on se dit : " Mais comment je vais occuper mes journées ? " Y'a ça aussi, moi je les ai vraiment très structurées. Actuellement, j'ai quatre activités sportives différentes, deux cours de peinture, un cours de théâtre, j'avais besoin de structurer ma semaine, de façon, oui, à être organisée, à pouvoir… *Parce que j'aime pas trop les temps libres, je peux le matin prendre du temps, voilà, mais le temps vraiment libre, je, je… que faire ? Oui, c'est un peu angoissant quand même… La nuit surtout, on se dit bon… bah… à quoi ça sert tout ça ?* »

Ainsi *Soline* peut-elle exprimer une certaine volonté de maîtrise et de contrôle en structurant ainsi sa quotidienneté face à l'expérience de la perte de l' « objet-travail » - objet qui lui permettait de « monter » des choses et organisait sa temporalité – mais les affects d'angoisse et de tristesse n'apparaissent pas pour autant isolés de la représentation de la perte, aussi peut-elle travailler avec sa douleur. La découverte, grâce à l'invitation de son amie, de ce nouvel objet

d'investissement est l'occasion d'approcher une voie qui lui semblait, par ailleurs, impraticable et inaccessible.

Cette sous-hypothèse révèle combien les identifications hystériques, synonymes de mouvement et déplacement, permettent en effet de désinvestir ce qui était investi dans l' « objet-travail » et la « scène professionnelle » pour le réinvestir dans un objet inédit. Notons que cet objet, bien qu'il soit différent de l' « objet-travail » quitté, préserve tout de même, dans le discours des femmes, d'opportuns liens de continuité. Ne perdons pas de vue que ce nouvel objet réclame un certain temps pour être bel et bien « trouvé/créé » par la femme ; il présente, par ailleurs, souvent les caractéristiques d'un objet « offert » par l'objet-ami qui le propose ce qui lui donne un statut particulier. On retrouve donc, là encore, le concours essentiel du rencard objectal, susceptible d'apporter son aide à l'ouverture d'un délicat passage.

SIXIÈME SOUS-HYPOTHÈSE

Il peut néanmoins exister des moments transitoires de traitement narcissique de la perte dont la souffrance dépressive est prise en charge par l'Œdipe. Parce qu'il porte atteinte aux assises identificatoires de la femme, le passage à la retraite engage un effet plus douloureux de la castration et de la passivité. Aussi, la liaison entre l'affect de tristesse et la représentation de perte de l' « objet-travail » peut être malaisée et, de fait, impacter la souplesse identificatoire.

À la différence de certaines femmes dont le fonctionnement psychique, relativement souple et dégageant, semble permettre un déplacement d'investissement de l' « objet-travail » et de la « scène professionnelle » vers des objets « nouveaux » et inédits, il est d'autres femmes dont le fonctionnement, bien que de facture névrotique, nous apparaît plus contraignant. Si ces femmes semblent rencontrer quelque obstacle à *traverser et à être traversées*, elles paraissent néanmoins inventer des solutions psychiques que nous pourrions envisager grâce à la métaphore du sas, que les mots de J-B. Pontalis illustrent.

Je pense plutôt à un sas,
Cette petite pièce étanche qui permet le passage
Entre deux lieux différents,
Qui fait communiquer le dehors et le dedans
Au point que leur différence s'efface.
J-B. Pontalis, *Le songe de Monomotapa,* 2009

Tout se passe comme si entre la rive professionnelle et la rive de la retraite, une *espèce d'espace transitoire* – un sas – devait être trouvé-créé pour *apprivoiser* la retraite, comme si était investie une halte intermédiaire nécessaire. Les sas que nous pouvons appréhender à travers l'expérience des femmes rencontrées semblent de différentes factures et répondre à des problématiques différentes bien qu'elles soient, les unes aux autres, chevillées. Avant de les distinguer, précisons que ces sas ont en commun, comme l'envisage cette sous-hypothèse, une mise à mal de la souplesse identificatoire, laquelle *embarrasse* quelque peu une certaine fluidité du passage à la retraite. Ainsi sans qu'il y ait à proprement parler *impasse à la retraite*, nous pourrions penser une voie temporaire de sassage. Le travail intérieur de désinvestissement – réinvestissement semble ne pouvoir conduire directement à un passage marqué par la fluidité et le dégagement. Parce qu'elle demeure plus ou moins en souffrance, cette dynamique génère ce que nous appellerons des *solutions de sassage* en amont du passage. Le sassage, comme nous l'apprend le *Trésor de la langue française* (1992), est un dérivé du verbe transitif *sasser*, c'est l'action de passer au sas, d'aller d'un premier espace à un second, différent. Il est, par ailleurs, intéressant d'observer qu'entre *sasser* et *passer*, seule la première lettre est changée. Jouer avec ces mots et les représentations qu'ils portent et proposent, avec leur musique et leur écriture, nous permet de proposer un continuum allant de l'impasse au passage en traversant potentiellement le sas. L'expérience de la retraite pourrait ainsi s'appréhender selon les différences qu'il existe entre « impasser » (néologisme), « sasser » et « passer ».

Se représenter qu'il y a du sassage dans le passage, c'est reconnaître qu'une traversée, en l'occurrence celle du rivage professionnel à celui de la retraite, n'est pas sans induire d'incertains remous et autres craintes, aussi contre-investis soient-ils : *on sait – plus ou moins – ce qu'on quitte mais on ne sait pas ce qu'on trouve… ce que l'on va trouver.* De là existe-t-il, probablement, une avancée tâtonnante, une lente *acclimatation* afin de rendre moins farouche cette rive inconnue de la retraite dont chacun connaît l'issue si difficilement représentable. Parmi les solutions psychiques pouvant être ici identifiées, deux *espèces de solutions de sassage* méritent donc d'être distinguées l'une de l'autre et, notamment, à travers la qualité de la liaison entre représentation de la perte et affect de tristesse. Cette modalité relative à l'efficience de la liaison nous apparaît en effet de grande importance.

Dans la première solution de sassage appréhendée, cette modalité d'articulation entre la représentation de la perte et l'affect de tristesse paraît préservée et investie mais elle engage un vacillement des repères identificatoires tel que passer à la retraite se révèle une expérience périlleuse. La passivité comme la castration, induites notamment par l'expérience du vieillissement, apparaissent donc plus douloureuses. Dans cette première solution, un investissement de la « scène professionnelle » perdure en dépit du renoncement à l' « objet-travail » : ce *sassage* pourrait se révéler néanmoins *tuteur* en ce qu'il permet un précieux étayage à celle qui s'en saisit. En cela, le *sassage tuteur* offre une certaine protection et autorise notamment la lenteur à se dénouer et à se défaire, progressivement, des attaches nouées à l'*espace-travail* qu'elles concernent davantage l' « objet-travail » ou la « scène professionnelle ».

Dans la seconde solution de sassage, cette liaison unissant représentation de la perte et affect de tristesse apparaît beaucoup plus malaisée. La représentation de la castration, l'affect de tristesse sont là éminemment contre-investis et semblent devoir être tenus à distance des représentations de la perte. Aussi, nous pourrions nommer cette seconde solution : *le sassage pseudo-jubilatoire.*

Si en France, la cessation de l'ère professionnelle correspond au substantif *retraite*, en Espagne, cette dernière est renommée *jubilación*. L'accent français porte sur un certain désinvestissement, insiste sur le retrait, l'investissement du retrait et de l'intériorité, l'accent maniaque est lui espagnol. L'expression espagnole de circonstance pourrait d'ailleurs être la suivante : *tirar para arriba !* Il s'agirait ainsi de tirer par le haut la fin du travail professionnel et, partant, de se tirer par le haut. On voit combien cette expression est marquée par l'illusion d'un accroissement associée à la plénitude du positif. Le verbe « tirer » semble d'ailleurs pétri d'action, laquelle pourrait bien déplacer vers quelque hauteur ; en cela l'expression ignore parfaitement les représentations soulevées par le vieillissement et notamment le désinvestissement. Pour ce *sassage pseudo-jubilatoire*, il pourrait ainsi s'agir d'un investissement du corps jouissant, d'un plaisir pris et, coûte que coûte recherché, à travers l'excitation. Il est donc probablement question d'une quête de l'étourdissement, d'une volonté de tenir à distance représentations et affects par trop pénibles et douloureux. À la question « comment vivez-vous votre retraite ? » le *sassage pseudo-jubilatoire* affirme et soutient : « je suis débordée – euphoriquement débordée – J'aime ça et le revendique ! ». Ce second sassage prend certainement sa mesure déjà à l'audition, entendons « ça-ssage » mais le ça est là loin d'être sage. Il proclame justement l'inverse et se refuse aux identifications associées à la sagesse de l'âge, lesquelles sont sans doute bonnes pour un *autre temps*.

Ainsi chez certaines, le *sassage pseudo-jubilatoire* se laisse particulièrement percevoir à travers les effets de transfert où une nette tendance à vouloir nous persuader de cette jubilation pourrait bien apparaître. En effet, il semble que ces femmes cherchent à nous installer dans une position de spectatrice, sinon de témoin, où il nous serait presque demandé de confirmer et de valider cette libération que permet la retraite professionnelle. À cette volonté de se présenter avec le discours d'une jubilante se cheville un certain agacement quand surviennent nos interventions tentant de problématiser cette expérience. Tout se passe comme si cette jubilation ne devait pas être remise en cause mais être seulement l'objet d'une validation de notre part. Nous nous

sommes d'ailleurs demandée si la participation à cette recherche n'avait pas été motivée, pour certaines, par le souhait de raconter, de témoigner, de donner à voir à un tiers « intéressé », l'expérience de cet heureux débordement afin d'obtenir, de sa part, l'estampille de la jubilation sinon, peut-être, de susciter son envie. Nous sentions, de fait, au fil de ces entretiens, combien tenter de questionner *le sassage pseudo-jubilatoire* était vivement redouté et craint, sinon contourné.

Problématiser l'élan associé au *sassage pseudo-jubilatoire* viendrait là correspondre à engager un pas de côté quant à la voie défensive usitée et, du même coup, en perturber le fonctionnement. Il y a, dans le *sassage pseudo-jubilatoire*, indéniablement une protection de ce que le philosophe G. A. Tiberghien (2013) a pu nommer le « concasseur à tracassin ». L'expression qu'il a inventée nous semble assez opportune pour caractériser le métier à tisser propre à l'appareil psychique où sont notamment travaillées les problématiques inhérentes au vieillissement, l'effet douloureux de la castration et de la passivité. De fait les mots qui la composent font référence à quelque travail entrepris sur ce qui cause du bruit, du dérangement ou encore de l'inquiétude et impose à l'appareil psychique un travail de la douleur. Ainsi nous semble-t-il que les femmes s'inscrivant dans ce *sassage pseudo-jubilatoire* tiennent à ce que le « concasseur à tracassin » demeure suffisamment à distance sinon silencieux. Du fait de notre position de « demandeuse » d'entretien, il nous a parfois semblé relativement complexe de nous autoriser à problématiser plus avant cette voie du sassage. D'ailleurs, l'une de nos participantes, si elle est venue à la seconde entrevue a souhaité très vite l'interrompre :

> Qu'est-ce que ça vous a fait la dernière fois de me raconter votre expérience ?
>
> **SOIZIC** – Ça ne m'a pas spécialement plu.
>
> Vous pourriez m'en dire un peu plus ?
>
> **SOIZIC** – Oui, non, je me suis livrée mais non, ça me… Ça m'a mise mal à l'aise.
>
> Pendant que vous me parliez ?
>
> **SOIZIC** – En partant et en y repensant.
>
> Vous avez repensé à des choses… ?
>
> **SOIZIC** – Non, j'ai repensé à rien.
>
> Vous me disiez la dernière fois que vous n'aviez pas l'habitude de vous confier ?

SOIZIC – Non.

Et vous avez quand même voulu venir aujourd'hui ?

SOIZIC – Je suis venue parce que je vous avais promis mais c'est vrai j'avais pas tellement envie de venir.

C'est peut-être pour ça que c'était plus compliqué pour organiser ce deuxième rendez-vous ?

SOIZIC – Je pense. Là je suis venue parce que je vous l'ai promis. Je vous ai dit oui aussi parce que mon fils a fait une thèse et il n'avait pas eu assez de réponses pour sa thèse. Donc je l'ai fait pour ça. En pensant à son travail. Mais euh, personnellement. Voilà.

Vous voulez qu'on s'en tienne là ?

SOIZIC – Éventuellement à moins que vous n'ayez des questions mais voilà.

Vous avez signé le formulaire de consentement et je vous avais bien expliqué que vous aviez le droit de vous retirer à n'importe quel moment sans vous justifier.

SOIZIC – Je ne sais pas… Quelles questions voulez-vous me poser ? C'est peut-être des questions moins personnelles ?

Vous avez eu le sentiment que la dernière fois mes questions étaient trop personnelles ?

SOIZIC – Oui, oui, oui…

Peut-être pourriez-vous me parler de votre activité de conseillère… ?

SOIZIC – Ça oui, oui, ça ! Je croyais pas que j'avais besoin d'être redynamisée mais ça m'a vraiment reboostée ! Je m'éclate mais complètement…

Qu'est-ce qui vous plaît dans cette activité ?

SOIZIC – Eh bien déjà d'avoir un travail intellectuel, d'avoir des contacts, de me permettre d'être plus dans la vie et pas dans le ronron de la retraite mais vraiment une activité qui m'intéresse ! Là je suis sur plusieurs dossiers mais je vais avoir encore de nouveaux dossiers et plein de choses à faire !

Cet extrait du second entretien réalisé avec **Soizic** révèle bien que son consentement à participation s'arrête presque là où la problématisation de ce qu'elle appelle « le ronron de la retraite » commence. Il nous est ainsi apparu que la participation à cette recherche devait uniquement correspondre à la possibilité de nous témoigner en faveur de ce qu'elle revendique être une jubilation. Nous pourrions donc soutenir que la contrepartie de la participation à notre recherche chez ces femmes s'inscrivant dans le *sassage pseudo-jubilatoire*, impliquait, de notre part, à seulement créditer et accueillir l'autour d'une expérience relative à la satisfaction, au débordement et à l'éclatement.

En lien avec ce que nous venons de développer, nous pourrions ici évoquer un long temps d'attente, précédant l'une de nos rencontres, où un groupe de femmes en âge d'être à la

retraite, s'est installé tout près de nous. Cherchant alors encore quelques participantes, nous avons hésité puis les avons abordées afin de leur présenter notre recherche et, éventuellement, leur proposer de laisser nos coordonnées pour une potentielle participation. Une des trois femmes s'est aussitôt exclamée pour critiquer, avec ferveur, le trop conventionnel usage du substantif « retraite » lequel ne serait plus du tout approprié, complètement démodé, pour exprimer l'expérience. C'est avec beaucoup d'effusion qu'elle nous a expliqué combien « jubilation » devrait maintenant pouvoir remplacer *notre* trop surannée « retraite », tant la jubilation correspondait à son heureux vécu depuis les adieux à son travail. Plus retenues, ses deux amies ont néanmoins fait part de leur assentiment à ses propos. Ce jour-là, de surcroît, la participante attendue (**Myriam**) n'est pas venue, ne nous a pas prévenu et est demeurée parfaitement injoignable. Elle nous a donc, selon l'expression « posé un lapin », mobilisant une attente mise à profit en portant justement notre écoute sur la tonalité de ces deux événements : « ode » groupale manifestant en faveur de la jubilation et absence de notre participante sont conjointement venues, ce jour-là, comme entrer en écho afin d'engager notre réflexivité sur l'usage de ces *expressions d'expérience* et sur ce qu'elles cherchaient à signifier sinon à proclamer.

Myriam nous a présenté sa non-venue comme un oubli, lequel, entouré de nombreuses formules contrites et désolées, nous a été justifié par un emploi du temps trop rempli et un indéniable manque de temps depuis la fin du travail professionnel. Une autre piste explicative a évidemment retenu notre attention : sa non-venue ne pourrait-elle pas s'entendre comme trace d'une certaine ambivalence à participer, à parler de soi à la retraite ? Sans doute cet oubli signe-t-il encore le désir d'être perçue davantage sur la rive de l'abondance que sur celle du creux.

Afin d'illustrer au mieux ces deux solutions avancées, du *sassage tuteur* et du *sassage pseudo-jubilatoire*, saisissons-nous d'une définition du sas, comme manière de nous familiariser avec les représentations qu'il pourrait nous proposer. Pour ce faire, tournons-nous donc une fois encore vers le *Trésor de la langue française*.

Le sas est un *dispositif généralement rotatif, permettant le passage entre deux enceintes où règnent deux atmosphères de caractéristiques différentes (pressions, température, humidité relative) et que l'on veut isoler l'une de l'autre.* Ou encore un *petit vestibule entre deux portes servant à éviter une communication directe* (1992, p. 75). Le terme « rotatif » pourrait ainsi nous mettre sur la voie d'un mouvement qui rend compte de la difficulté à se déployer vers l'avant et qui court le risque de tourner alors en rond. Tourner en rond, façon de s'étourdir et de ne ressentir qu'une sorte d'exaltation euphorique. Ce terme rencontre donc ce que nous décrivions d'une dynamique de désinvestissement-réinvestissement malaisée et par trop encombrée. Les deux enceintes envisagées par le *Trésor* pourraient, elles, correspondre à la rive professionnelle et à la rive de la retraite, lesquelles détiennent à la fois des *pressions* et *températures* différentes et, pourquoi pas, humidité différente. Toutefois, il semble que le sassage soit nécessaire en ce qu'il permet, malgré tout, un *apprivoisement* tempéré et croissant.

Du reste, *sassage tuteur* et *sassage pseudo-jubilatoire* ne proposent pas des solutions psychiques de même facture aussi semble-t-il important de tendre vers quelque distinction. Si nous choisissons ici d'en dégager deux, il n'est pas exclu qu'il en existe d'autres versions intermédiaires. Le *sassage tuteur* pourrait davantage engager les ressources de la dépressivité quand le second, le *sassage pseudo-jubilatoire*, réclame le corps et espère court-circuiter pensée et affects négatifs.

Flora correspond à notre première déclinaison, celle du *sassage tuteur,* où la liaison entre représentation de la perte et affect de tristesse génère un vacillement des repères qui impacte le mouvement de détachement de sa « scène-professionnelle ». Si cette liaison suppose une certaine tolérance à la douleur et peut se révéler précieuse pour la santé psychique, *Flora* semble, malgré tout, ne pouvoir quitter la rive professionnelle et plus précisément son *espace-travail.* Cette incapacité au détachement, elle l'identifie et l'associe à des affects de culpabilité. Elle se reproche notamment, et de nombreuses fois, de ne pas s'être assez occupée de ses enfants et d'avoir toujours travaillé à temps plein. C'est d'ailleurs cela, cette culpabilité, entre autres, qui l'a conduite

à prendre sa retraite. Se pose ainsi la question de savoir ce que cet investissement continu de l'*espace-travail* lui offre et lui propose pour qu'elle ait besoin de le poursuivre. C'est une question que nous lui avons posée :

> *Comment vous vous expliquez cet attachement singulier que vous avez à ce lieu ?*
>
> *FLORA* – Ah… Ah, ah, ah – *rires* – Oui ! Bah comme beaucoup de monde ! Euh c'est quand même *un lieu de culture*…! C'est un *bel endroit*… Euh, c'est ça, c'est déjà ça ! Il y a quand même un *plaisir à se retrouver dans un lieu de culture* ! Beaucoup de personnes qui sont à X, moi, j'avais vu ça quand j'étais au service social, c'est très important. (…) Y'a quelque chose d'un *peu de noble*… Qu'on soit dans la diffusion des émissions ou qu'on n'y soit pas… Puisqu'à X il y a de tout mais il y a surtout *une ambiance*, un cadre de vie au travail aussi… Même si certains peuvent s'en plaindre… (…) Mais c'est cet *attachement* aussi, et puis j'ai *rencontré aussi des gens avec qui on peut discuter*. Et puis à l'association du personnel, on a développé tout un *secteur théâtre* et là *j'ai découvert le théâtre* ! Et de *pouvoir échanger* avec des gens qui aiment et qui vont au théâtre, d'échanger sur des lectures, je suis pas une grande intellectuelle mais quand même… Je pense que si j'avais travaillé euh j'sais pas où, chez Picard ou chez Renaud…! Je ne serais certainement pas restée dans une association du personnel !

Cet extrait d'entretien révèle combien, pour *Flora*, la fréquentation continue de cet espace demeure d'une importance considérable. Il est là bel et bien question d'une enveloppe, à la fois « noble », souple et contenante, mue par une ambiance particulière, stimulante, où se tissent de nombreuses rencontres, fécondes, autour de divers objets de culture. Avec la définition du sas, rappelée plus haut, nous avons pu remarquer combien les termes de « température » et de « pression » étaient importants pour appréhender la dynamique du passage comme celle du sassage. *Flora* nous apparaît de fait très attachée à la « pression » et à la « température » qu'elle trouve dans l'enceinte de son *espace-travail*. Cette mise en partage de la culture lui semble notamment essentielle. *Se retrouver dans un lieu de culture* – sa formule nous évoque là bien le rencard, lequel lui permet encore d'être inscrite dans un lieu – et non des moindres – de découvrir d'inédits objets de culture et d'en parler à l'extérieur, avec l'extérieur, pour rapatrier ce rencard en elle comme expérience subjective de participation au travail de culture. En outre, *Flora* peut encore profiter des pressions et températures propres à cet espace, lesquelles semblent pleinement associées à un mouvement de chaleur. On pourrait dire de son espace professionnel

qu'il la porte, et de cet étayage, elle ne peut se départir. Le tuteur renvoie, selon nous, à la nécessité d'une présence enveloppante qui veille et protège. Elle le dit, il en aurait été tout autrement si elle avait travaillé chez Picard… L'exemple est là fort illustrateur puisqu'il fait, lui, allusion au froid, à l'aridité, lequel s'oppose à la chaleur bienveillante, tutrice, de son espace-travail-culture. Mais à quoi correspond, chez *Flora*, la nécessité de ce *sassage tuteur* ? Si *Flora* peine à se défaire de son *espace-travail*, son discours se veut relativement fluide, et il se dégage une épaisseur fantasmatique de bon aloi ; elle parvient de fait à mobiliser sa réflexivité, des affects liés à ses représentations, elle peut nous proposer des chaînes associatives relativement abondantes. Du reste, certains passages de son discours révèlent qu'il lui est parfois difficile de se protéger de représentations mortifères crues et encombrantes : elle nous dira, entre autres, que la retraite la renvoie à une identité de *décédée*, laquelle ne lui serait pas apparue aussitôt être « passée » à la retraite mais quelques années plus tard. Elle évoque ainsi la pesanteur de l'inattendu réservé par son accès à la retraite, c'est ce par quoi elle dit *avoir été rattrapée*. Cet inattendu, cet étranger, elle l'envisage à travers l'investissement d'un jeu d'équilibre, coûteux et constant, entre *être tirée par les petits enfants* et *rattrapée par les vieux parents* lesquels doivent être *accompagnés à mourir*. Notons que ces représentations sont exprimées à la voie passive, à la différence, nous le verrons, des représentations associées au *sassage pseudo-jubilatoire* où les positions actives dominent. Ainsi lui faut-il se mouvoir dans cette dynamique qu'elle présente en insistant sur l'inconfort qu'elle génère.

Son expression d'expérience du *jeu d'équilibre constant*, témoigne selon nous de la douleur que génèrent la castration et la passivité. Tout se passe comme si *Flora* avait trouvé là un compromis salvateur, celui de consentir à investir ces épreuves, à se laisser affecter et traverser par elles, par ce travail psychique intense qu'elle nomme *jeu d'équilibre constant* mais en s'autorisant, malgré tout, à garder le contact avec son cher *espace-travail*. Elle le dit : pendant la traversée de ces éprouvantes mises à l'épreuve, conserver l'appartenance à cet espace fécond lui a servi de *fil rouge*,

expression qui ne dit rien d'autre que la nécessité d'une continuité d'existence. Ainsi, comme nous l'évoquions pour comprendre « l'invention » nécessaire des visites à l'*espace-travail* et la persistance de certaines relations aux objets-collègues, devenus amis, il est sans doute là, insistons, une *quête d'un sentiment continu d'exister*. Pour autant, garder ce lien, préserver cet investissement n'est pas sans engager une certaine culpabilité. Aussi, *Flora* envisage-t-elle, maintenant que ces épreuves sont moins étrangères, de consentir au renoncement à cet espace familier.

> *Ça vous inquiète de partir définitivement de cet espace-là ?*
>
> *FLORA* – C'est pas de l'inquiétude c'est – je me dis – faut que je parte, je me mets ça comme obligation, en me disant : « Faut être raisonnable ma vieille ! Tu vas avoir 70 ans… Tu vas rester jusqu'à quel âge ? » puisque finalement, c'est encore mon lieu de travail ! Finalement je ne suis pas partie de mon lieu de travail. Mais *j'ai l'impression que j'ai trouvé un truc, un truc qui fait que, voilà, j'ai gardé ce fil rouge,* un moment… et que là, bon, il faut que j'aille ailleurs parce que bon, ça me prend quand même une journée ou deux par semaine… Non pas que l'activité me déplaise, non, pas du tout ! Je suis partie à soixante et un ans, non pas parce que j'en avais marre de mon travail mais parce que je me suis dit que j'avais trois enfants et que j'ai toujours travaillé à plein temps !

Ce fragment d'entretien montre combien *Flora* est soumise à des tiraillements internes, entre son désir d'y demeurer – dans ce « y » se trouve toute la singularité palpitante et familière de sa « scène professionnelle » – et la tempérance de l'interdit – *il faut que je parte* – davantage portée par le surmoi.

Après avoir présenté le *sassage tuteur*, venons-en maintenant à notre second sassage, le *sassage pseudo-jubilatoire*. Il semble particulièrement à l'œuvre chez **Soizic**, **Isabelle, Myriam** et **Maud**. Le discours de ces femmes est marqué par l'investissement forte de cette représentation : « faire comme si » le travail professionnel se poursuivait et qu'elles demeuraient plus que jamais actives. On est là en bon droit de problématiser la représentation de la perte ; soutenir l'existence d'un *comme si* le travail professionnel demeurait d'actualité, n'est-ce pas chercher à mettre, peu ou prou, de côté la représentation de la perte et les affects qui lui sont associés ? Et partant, le départ à la retraite correspond-il, pour elles, à une perte de l' « objet-travail » et de la « scène

professionnelle » ? De fait, pour **Soizic**, *passer à la retraite* est associé à une « pause », séparation donc temporaire, laquelle aurait donnée lieu à la perception accrue de bruits particulièrement inquiétants, paradoxalement aussi silencieux que tapageurs, qu'elle nomme « le ronron de la retraite » et serait à entendre comme diamétralement opposé aux « flonflons du bal ». Si ces derniers évoquent l'effluve de la ronde des rencards, « le ronron de la retraite », tel que **Soizic** le dépeint, serait davantage à rapprocher des miasmes d'un sombre retrait associé au rancart.

Ronron où le ralenti et le silencieux, le dépeuplé et l'étrangeté, entr'aperçus, lui aurait donné le goût de la fuite, *de prendre ses jambes à son cou*. Cette expression du ronron de la retraite reviendra assez souvent à l'occasion de nos rencontres, à rapprocher, peut-être, d'un objet par trop inquiétant sinon mortifère. Quant à **Isabelle**, dont nous avons déjà beaucoup parlé, elle répète, en évoquant son emploi du temps : « comme si je travaillais toujours ». Ainsi, pour ces deux femmes, la représentation de la perte serait l'objet d'une sorte de *travestissement*, il s'agit soit d'une pause (**Soizic**) – entre l'activité professionnelle et ces nombreuses activités de bénévolat, lesquelles ressemblent beaucoup à l'objet-travail – ou bien il s'agit d'un *faire comme si*, investi comme réassurance (**Isabelle**).

Vivement déconcertée par le discours de certains anciens collègues craignant la retraite, **Myriam** exprime être restée interloquée face aux représentations inquiétantes soulevées là. Notre première rencontre semble d'ailleurs infiltrée par sa volonté à chercher à se distinguer, et nettement, de ceux et celles à qui la retraite fait peur. En filigrane semblent apparaître deux représentations du temps de la retraite que **Myriam** ne parvient pas à mettre en dialectique l'une avec l'autre. D'une part, la retraite viendrait lui offrir d'inédites réserves de temps, destinées aux multiples loisirs du dehors et, d'autre part, le temps passerait bien trop vite. Entre l'une et l'autre représentation, une tentative de mise en dialectique ne semble pas pouvoir être investie. La rencontre entre ces deux *rengaines du discours* ne peut se faire, sans quoi la représentation du vieillissement et, *a fortiori* celle de la finitude, risquerait d'apparaître. Parce qu'elle semble lui

offrir, et plus que jamais, la possibilité d'accorder une place considérable aux seules activités associées au plaisir, la retraite correspond, pour **Myriam**, à une insatiable expérience de liberté. Mais d'autre part, parce qu'elle est organisée selon une dynamique de plaisirs, la quotidienneté de sa retraite passe *à toute jambe* (nous utilisons cette expression imagée à dessein). **Myriam** nous exprime et nous *montre* qu'elle ne tient désormais *plus en place* :

MYRIAM – Je suis contente parce que maintenant, j'ai le temps de faire ce que j'ai envie : grasses matinées – très important ! – je fais du sport ! Grâce à la mairie, on peut faire beaucoup de choses gratuitement. Je prends des cours d'anglais. Je suis tellement occupée que… Avant, quand je pensais à la retraite, moi je n'avais pas peur de la retraite… J'ai fait une préparation à la retraite de trois jours, je voyais que la plupart des gens, ils avaient peur de la retraite… Que après la retraite, c'est la mort. Vraiment, c'était… Moi j'ai toujours attendu la retraite ! Je fais des activités, des choses que j'ai envie faire. Visiter, découvrir, marcher. Avant je n'avais pas le temps, maintenant je profite. C'est maintenant que je profite. Je savais qu'à la retraite, c'est à nous de gérer notre temps, de savoir quoi faire. Avant il fallait se réveiller et maintenant je fais des grasses matinées. Je suis tellement occupée que l'autre jour, j'ai oublié notre rendez-vous ! Parce que tous les jours, au moins, j'ai deux activités. Quand il y a quelque chose d'autre que je n'ai pas noté, eh bien je l'oublie. Toujours, j'ai aimé marcher, marcher, marcher, maintenant, j'ai le temps de marcher, marcher, marcher… Quand on fait une activité, on peut rentrer à la maison et tout de suite ressortir !

Vous vous sentez libre maintenant que vous êtes à la retraite…

MYRIAM – Oui ! C'est pour ça que j'étais étonnée quand les gens étaient inquiets pour la retraite… Moi, je me le disais en moi-même : c'est la liberté ! Je leur aurais bien demandé pourquoi ils avaient peur mais je n'ai pas osé ! C'est la liberté, c'est une autre vie.

Une autre vie ?

MYRIAM – Une autre vie… Pour moi c'est plein plein de choses. Et maintenant, la semaine finit tellement vite que je ne la vois pas passer !

Ça va trop vite ?

MYRIAM – Ça va vraiment trop vite… Plus vite qu'avant…

Vous aimeriez arrêter le temps ?

MYRIAM –J'aimerais bien que ça s'arrête, que ça aille moins vite. Des fois, j'exagère, je fais tellement de choses que après c'est trop, il faut se reposer mais le lendemain, je me dis : ça va ! Quand on est fatigué à la retraite on peut se reposer, on a le temps.

Et pour vous, est-ce qu'on a le droit ?

MYRIAM – On a le droit de tout… !

Le droit de tout…

MYRIAM – Mon dernier travail c'était de faire des boîtes pour les livres anciens et vu que je suis très manuelle, ça me plaisait beaucoup… C'était du conditionnement sur mesure, dans l'atelier de conditionnement sur mesure… Je faisais un peu la reliure.

Vous aimez travailler avec vos mains ?

MYRIAM – Oui mais maintenant je n'ai plus le temps, j'aime bien les choses manuelles mais maintenant j'aimerais mieux profiter, sortir. Mais je n'ai pas le temps de faire tout ce que j'ai envie de faire !

Vous me parliez des ateliers de préparation à la retraite, c'est vous qui avez choisi de vous y inscrire ?

MYRIAM – Non, non… C'est la bibliothèque, je ne sais, je crois que c'est très récent cet atelier, c'est pour les gens qui ont peur de la retraite. À la fin de cette formation, ils ont changé de façon de voir la retraite. Pour moi, dès le début, je me disais, ce n'est pas la peine… Je sais ce que je vais faire à la retraite : j'attends la retraite. Sauf que je savais que le niveau de ressources allaient retombées à la retraite… À la retraite, on a le temps de comparer les prix, moi je fais attention, je n'achète pas n'importe quel produit. Mais le contrôle ça me fait plaisir. Je ne bois pas, je ne fume pas…

Problématiser ainsi l'existence d'un sassage *pseudo-jubilatoire* pouvant, peu ou prou, correspondre à une solution psychique introduit, de fait, notre réflexion quant à la nécessité d'une mobilisation potentielle de mouvements maniaques à l'heure de la retraite professionnelle. Cette sous-hypothèse envisageait, par ailleurs, une prise en charge par l'Œdipe du traitement narcissique, et ponctuel, de la perte. Cette dimension nous est apparue difficile à cerner et percevoir mais, après mûre réflexion, nous nous sommes demandée si elle ne pouvait pas se loger pleinement au creux de la dynamique des rencontres de recherche : à savoir dans l'écoute des effets de transfert et de contre-transfert qui se sont révélés chez les femmes associées au *sassage pseudo-jubilatoire*. De fait, il nous est apparu qu'elles pouvaient, çà et là, induire des mouvements, entre elles et nous, s'approchant peut-être d'une certaine rivalité œdipienne. En effet, tout se passe comme si elles tenaient, nous parlant de leurs nombreuses et nouvelles activités associées au plaisir, à la joie et au débordement, au dégagement du *tripalium*, à susciter la jalousie de la jeune clinicienne qui pose les questions et a probablement encore – la pauvre – toute un laborieux chantier de vie à frayer. Nous avons d'ailleurs souvent été mise en garde ou même plainte : le contexte socio-économique a tellement changé, n'ayant plus rien à voir avec ce que elles ont connu à l'époque de leurs débuts professionnels ; le monde du travail est dorénavant soit vicié soit fermé. Si une telle évolution peut certes objectivement se constater, la rivalité sous-jacente mérite également d'être entendue sinon interrogée. Du côté contre-transférentiel, cette dimension s'est laissée percevoir et surtout pendant la mise au travail de l'analyse clinique. Dans l'après-coup de la rencontre, il nous est en effet arrivé, de façon très

fugace mais palpable, d'envisager combien il devait être sans doute plaisant, reposant, de ne plus avoir devant soi ces importants enjeux associés à la construction d'une vie professionnelle et peut-être d'une vie tout court, le plaisir de la récolte venant légitimement succéder au labeur des semailles. Dans de tels moments, tout se passait comme si la revendication jubilatoire nous apparaissait moins comme une défense associée au vieillissement et à la retraite qu'à un temps de délectation enfin mérité.

Il est temps maintenant de nous tourner vers les mots du poète afin d'y glaner, çà et là, quelques représentations tant marquées par l'avancée inéluctable du temps que par ses potentielles résonances psychiques chez la femme.

« Tu veux tout ça maintenant
Avant qu' tu n' sois trop vieille
Avant qu'on ne t'emporte
Derrière la dernière porte. »
Léo Ferré, *Plus jamais*, 1962

Ces paroles de Léo Ferré peuvent sans doute traduire la quête d'un accomplissement en attente, propre à l'arrivée à la retraite de certaines. Ferré s'adresse ici à la femme vieillissante, au terrible sentiment de *«* plus jamais *»* qu'elle est susceptible de rencontrer. « Tu veux tout ça maintenant » convoque l'exigence, la puissante et légitime revendication d'un désir qui veut encore tenter de s'accomplir. Ferré exprime aussi l'urgence, celle d'une réalisation de soi en attente « avant qu'il ne soit trop tard ». De fait, puisqu'il est question d'une dernière porte, de la dernière porte, sous-entendu celle de la mort, la nécessité est d'agir vite, en toute hâte ; le vertige surgit. L'analyse du *sassage pseudo-jubilatoire* permet de saisir combien, à cette heure de l'orée de la retraite, certaines femmes « tiennent » à *s'agir* et à se mettre prestement en mouvement. La problématique de l'inachèvement, corrélative à l'expérience du vieillissement psychique, occupe ici une place forte sinon essentielle. L'étrangeté d'un passage inconnu, marquée par la fin de l'ère

professionnelle et l'avancée en âge, semble là induire de vives positions de résistances. Ces résistances sont par ailleurs susceptibles de se combiner avec la revendication de faire tout toute seule, notamment sans le conjoint. Laissant entrevoir l'anticipation anxieuse d'une future dépendance, cette revendication est aussi à entendre comme un puissant écho infantile (Verdon, 2013). Comme si pouvoir se battre permettait d'attester à l'autre, comme à soi-même, son autonomie et son indépendance. H. Bianchi (1987) évoque également une solide position de résistance propre au vieillissement où le sujet chercherait à maintenir la permanence d'un lieu qui lui échappe.

En outre, le « tout ça maintenant » chanté par Ferré, pourrait évoquer la mise en place d'aménagements maniaques chez la femme vieillissante. F. Neau a travaillé sur la manie, plus particulièrement sur ce qu'elle a appelé le masculin maniaque. Si sa théorisation du masculin maniaque s'appuie sur une clinique très différente, celle des auteurs d'agressions sexuelles, elle cerne néanmoins des éléments qui peuvent ici nous apporter un éclairage fort heuristique tant ses travaux interrogent également la temporalité maniaque associée à une lutte contre la passivité. Elle évoque ainsi, entre autres, la décharge d'affects associée à une libération de l' « objet cause de souffrance » (2005, p. 48), lequel pourrait être l'*espace travail*. La fin d'un contact journalier avec cet objet pourrait s'associer à un *sentiment d'urgence*, sentiment qu'il conviendrait certainement de dialectiser avec la longue attente de l'idéal « objet-retraite ». Ce sentiment d'urgence, en résonnance directe avec la problématique du vieillissement psychique, apparaît souvent fort prégnant dans le discours latent, voire manifeste, de femmes préretraitées Nombreuses sont celles qui ambitionnent une retraite bien pleine, chargée de multiples activités, sportives et culturelles, souvent présentées sous la forme d'une liste clamée et répétée, telle une rengaine. Comme le soutient Françoise Neau : « la temporalité maniaque est celle du "soudain", du "tout à coup" qui vient après une longue peine, un long enfermement » (*ibid.*). L'expression de *long*

enfermement qu'elle utilise évidemment pour parler de l'expérience carcérale pourrait correspondre, peu ou prou, au *tripalium*.

M. Klein rappelle, en préambule de son article de 1934 sur l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs, un élément essentiel dégagé par Freud dans *Deuil et mélancolie* et qui soutient que la manie serait avant tout le moyen de fuir la mélancolie mais que toutes deux seraient fondées des mêmes contenus. Aussi, la manie pourrait-elle être pensée comme le « refuge » de la mélancolie. Le sentiment de toute-puissance correspondrait selon M. Klein au principal mécanisme de la manie, sentiment auquel viendrait s'adjoindre celui de la négation qu'elle situe dans une phase particulièrement précoce du développement affectif. Or, les expériences de pertes associées à la traversée du vieillissement ne sont pas sans réactiver la position dépressive. E. Jaques a ainsi pu mettre en avant combien « la façon dont chacun au milieu de la vie réagit à la rencontre avec la réalité de sa propre mort à venir – qu'il affronte ou nie – est fortement influencée par sa relation inconsciente à la mort – relation qui dépend du stade et de la nature de l'élaboration de la position dépressive » (1963, p. 248). Essentielle, la réélaboration de la position dépressive permettrait à la fois de traiter la perte et la destructivité. Pour M. Klein (1940), si la position dépressive a été surmontée au décours de la petite enfance et si le sujet a pu établir de bons objets internes, l'enjeu psychique de se sentir en sécurité dans son monde intérieur trouve là un fondement important. Toute épreuve de perte serait ainsi susceptible de raviver la position dépressive et engagerait un approfondissement de la relation aux objets intérieurs, une restauration du monde interne qui lui permettrait de surmonter sa souffrance et de retrouver sa sécurité. Comme le soutient B. Verdon, « la présence stable d'un bon objet en soi est précieuse pour mettre au travail la perte et le renoncement » (2013, p. 48), cet objet intérieur permettrait, entre autres, de pouvoir endurer la douleur relative au manque. Aussi la mise en place d'aménagements maniaques, notamment approchée à travers notre proposition du *sassage pseudo-jubilatoire*, pourrait-elle correspondre, dans une certaine mesure, à

une lutte contre la dépression et/ou l'angoisse, impossibilité d'affronter la douleur au profit d'une tentative de mener une retraite sur un mode proche de la conquête. D. Winnicott proposait justement d'envisager les défenses maniaques comme « l'utilisation des contraires pour la réassurance […], le déni de la réalité intérieure, la fuite de la réalité intérieure vers la réalité extérieure, […] le déni des sensations de dépression – la lourdeur, la tristesse – par des sensations spécifiquement contraires, la légèreté, la bonne humeur, etc. L'emploi de presque n'importe quel contraire pour se rassurer vis-à-vis de la mort, du chaos, du mystère, etc., ces idées appartenant au *contenu fantasmatique* de la position dépressive » (1935, p. 21 et 19 ; c'est lui qui souligne). M. Klein (1940) insiste d'ailleurs sur le mécanisme d'idéalisation qui est une partie importante de la position maniaque tout comme le triomphe, lié pour elle au mépris et à la toute-puissance. On comprend combien la retraite est susceptible d'apparaître tel un objet idéalisé voire un objet de revanche narcissique en particulier quand le rapport au travail est associé à la déceptivité. Nous évoquions ci-avant la fréquente association de la retraite avec une forme de renaissance. Or si la renaissance évoque les départs, les promesses, les ouvertures, les *en devenir,* la représentation attachée à cette association signe aussi une mise de côté potentielle de la perte et du vieillissement, ce qui ne va pas de soi. Le *sassage pseudo-jubilatoire* pourrait donc s'entrevoir à travers la mobilisation de mouvements maniaques et, partant, nous permettre d'interroger la figure d'une Atalante retraitée.

Atalante retraitée et sassage pseudo-jubilatoire

« Il y avait une femme, peut-être en as-tu entendu parler,
qui surpassait à la course même les hommes agiles.
Ce qu'on en rapporte n'est pas une fable ;
il est exact qu'elle les surpassait tous ;
on n'aurait pu dire ce qu'on admirait le plus en elle,
la vitesse de ses pieds ou le prestige de sa beauté. »
Ovide, *Les métamorphoses.*

Au sein du livre X des *Métamorphoses*, à travers une esthétique de la vitesse, Ovide esquisse le portrait d'une femme conquérante, dont la lutte, incessante, s'incarne dans la course continue, répétée, relancée contre les hommes. Impétueuse, Atalante semble combattre coûte que coûte toute forme de passivité et de lenteur. Aussi se refuse-t-elle à être troublée, possédée, vaincue, prise et, plus encore, éprise. Figure du triomphe et de la résistance, elle déclare aux hommes cette règle édictée par elle-même : « Pas un de vous […] ne me possèdera, à moins de m'avoir battue à la course ; luttez de vitesse avec moi. Le plus agile recevra pour prix de sa victoire ma main et mon lit ; ceux que j'aurais devancés paieront de leur vie leur défaite ; telle sera la loi du concours. » Atalante envisage ainsi le rapport à l'homme, à travers le combat et la force, la domination et le défi, le plaisir et la mort ; l'ensemble étant pris dans une démonstration visible. Si le début de cette métamorphose entre en résonance avec le *refus du féminin* développé par J. Schaeffer (1997), peut-être pourrait-il également nourrir notre compréhension du détour maniaque associé au *sassage pseudo-jubilatoire* chez la femme à la faveur du passage à la retraite. Ce sassage implique une forme de refus de la passivité, une tentative de maîtrise voire parfois une opiniâtre résistance. Une question surgit alors : si nous nous proposons d'allier la figure d'Atalante à celle d'une retraitée soucieuse de revanche, comment entrevoir la course propre à cette expérience de passage ? Mieux, contre qui, contre quoi la femme retraitée serait-elle

susceptible de courir ? Lance-t-elle un défi à l'homme contemporain, vif, saisi par l'angoisse des dimanches, parfaitement inscrit dans une dramaturgie de l'*allegro vivace* ?[57]

Il ne s'agirait pas de se laisser détourner par quelque objet que ce soit, moins encore attendre. L'attente, comme le souligne G. Brisac, « est du côté des pauvres, des femmes, des enfants et des vieux », elle serait « surtout le lot des humbles » (1994, p. 22 et 19). À l'inverse, l'empressement, la promptitude seraient bien davantage du côté de ceux qui ont le pouvoir de décision et d'action… De ceux qu'on ne fait pas attendre. Pour ne pas être associé au parti des êtres en attente, des humbles, faudrait-il alors s'agiter et même plus, être dans une sorte de monstration continue de l'agitation ? Course à l'activité visible ou vitesse envisagée tel « un plaisir mortel (…) un élan de bonheur » (F. Sagan, 1984), ces expériences de conquête apparaissent empreintes d'une forte excitation, excitation où il s'agit d'être vigoureux, performant, de dépasser et de dominer l'autre, sinon de se dominer soi-même. Comme si la retraitée soucieuse de revanche que nous cherchions à débusquer à travers la figure d'Atalante semblait faire rimer passivité et détresse, plutôt que passivité et joie. À cet égard, B. Verdon (2013) reprend la distinction proposée par A. Green (1999) entre une passivité-détresse et une passivité-jouissance. Si la première force le sujet à être passif et à le rester coûte que coûte, la seconde renvoie davantage à la possibilité de jouir en laissant à l'autre le pouvoir, la décision, l'initiative. La possibilité d'une souplesse identificatoire permettant la jouissance dans la passivité, la jouissance

[57] Pensons notamment au personnage de Pierre Niox dans *L'homme pressé* de Paul Morand : « Ce que je fais me chauffe et me presse ; je laisse tomber ce qui me retarde ; je suis satisfait d'être ainsi dans l'instant suivant » (1941, p.298). Pensons également à Angélique, protagoniste du film *Party Girl* (2014) de Marie Amachoukeli, Claire Burger et Samuel Theis. Sexagénaire, Angélique ne peut se détacher de son « objet-travail » associé au monde de la nuit, de la fête, du mouvement et de la séduction. Si elle tente de s'en dessaisir, très vite, la scène professionnelle lui manque et elle la regagne à toutes jambes. À travers le retrait potentiel, la perte du contact avec cette scène se laisse entrevoir chez la protagoniste. La crainte immense de n'être plus désirée. Le personnage d'Angélique pourrait ainsi illustrer une figure contemporaine d'Atalante retraitée. Le modèle de sexagénaires (« sexygénaires » ?) de la série *Absolutely Fabulous* en offre, quant à lui, une version plus caricaturale certes mais particulièrement évocatrice.

de la passivité, repose sur un travail psychique éminemment complexe. Aussi, cette souplesse s'avère d'une importance capitale à l'heure du vieillissement tant la femme fait l'expérience d'une rencontre avec ce qui, profondément, échappe à sa maîtrise. Peut-elle s'approprier ce qui lui arrive alors même qu'elle ne le décide pas ? Peut-elle consentir à se laisser faire… malgré tout ?

Face au refus drastique d'accepter les changements de soi à soi (statut dans la cité, corps, position générationnelle), à se laisser modifier, de nombreuses résistances peuvent être repérées. Les aménagements maniaques rigides peuvent notamment se laisser deviner dans un immense effort de contrôle à organiser son emploi du temps avec le plus de précision possible. L'emploi du temps doit être infaillible, sans creux ni zone floue. Le corps est l'objet d'inlassables sollicitations afin que soit maintenu, coûte que coûte, le *feu de l'action*. Le contrôle du temps comme celui du corps sont les éléments centraux d'un discours souvent résistant, si ce n'est guerrier. Comme si le corps qui s'éprouvait dans l'expérience du sport permettait à certaines femmes de se détourner ou de contourner le travail psychique que demande l'expérience psychique de passer à la retraite. Dans leur discours, peu de place semble alors être laissée au doute, à l'appréhension, à l'ambivalence et moins encore à la douleur. Plus les aménagements hyperactifs sont rigides, moins la parole s'autorise à être affectée et balbutiante. Plus ils se révèlent inflexibles, moins la pensée peut déployer ses capacités de métaphorisation qui, pourtant, pourraient permettre de contenir et d'élaborer les problématiques générées par le passage.

Le *sassage pseudo-jubilatoire* tient sans doute à dissoudre des représentations ou des états affectifs intolérables. Si ces modalités symptomatiques se veulent permettre à ces femmes de (se) donner la preuve d'une endurance et d'une audace toujours de mise, il apparaît qu'un accompagnement psychologique peut s'avérer fort opportun pour mettre au travail ce qui est là évité voire contre-investi. Mais la rigidité des défenses ne se prête pas forcément au regard sur soi en vue d'une mise au travail à travers la thérapie. C'est là un paradoxe qui est loin d'être

inhabituel de l'expérience clinique, celui qui en aurait le plus besoin est aussi celui qui s'y refuse le plus. Si certaines usent d'aménagements maniaques associés à différents mécanismes de défenses tels que le déni, l'idéalisation ou encore le sentiment de toute-puissance et de défi, pour d'autres, il peut en être autrement : la mise en place ponctuelle d'aménagements maniaques, à la faveur de cette expérience, peut s'avérer aidante en ce qu'elle permet à la femme de *passer* à la retraite. Si l'hypomanie peut, ponctuellement, isoler l'angoisse dépressive, l'accès à la capacité dépressive peut s'avérer opérant. Il n'est alors plus question d'un déni de la perte, de la douleur, de l'angoisse ou bien encore d'une lutte conquérante pour tenter de traverser l'expérience sans en porter les traces.

Synthèse de la mise à l'épreuve de l'hypothèse interrogeant l'organisation psychique névrotique en ses liens avec la castration et l'ambivalence.

Associée à la compréhension de l'expérience du passage à la retraite chez les femmes dont le fonctionnement psychique serait de facture névrotique, la mise à l'épreuve de l'hypothèse a notamment pu révéler la mise en place de deux voies de sassage – *pseudo-jubilatoire et tuteur* – et nous a permis de repérer, chez certaines, l'identification à une figure *atalantesque*. Cette identification pourrait, entre autres, se percevoir à travers l'usage d'aménagements hyperactifs. Plus ou moins rigides, ils seraient associés à un certain contre-investissement de la passivité psychique et de la castration faisant notamment obstacle à la dépressivité, si essentielle pourtant à l'intégration psychique et donc au *passage*. Si le passage à la retraite peut se penser, à la fois, à travers des opérations spécifiques de *détissage* permises par le concours des identifications hystériques – lesquelles instaurent désinvestissement et renoncement à l' « objet-travail » comme à la « scène professionnelle » mais offrent encore le réinvestissement en de nouveaux objets

particuliers – les premiers résultats dégagés nous ont permis de d'appréhender combien ces opérations se révélaient, du point de vue économique, beaucoup plus complexes. En cela, l'expression usuelle, presque naïve et candide, du *passage à la retraite*, synonyme de fluidité et de souplesse, associée à quelque dégagement leste et spontané, dissimule la fabrication nécessaire, et sans doute fréquente, de *solutions de sassage* dont la mise en place pourrait être pensé comme une trouvaille d'arrangement pour bien des femmes. L'arrivée ou l'accès à la retraite professionnelle ne garantit pas, loin s'en faut, un *passage psychique* et, si celui-ci peut, malgré tout, se révéler, le détour par la création d'un sas apparaît souvent nécessaire. La nécessité de recourir à une solution de sassage témoigne combien l'expérience du passage est loin d'être la voie évidente qui s'offre à la femme à la suite du travail professionnel. Les nombreuses illustrations cliniques que nous avons proposées éclairent combien le passage à la retraite ne correspond pas seulement au désinvestissement de l' « objet-travail » et de la « scène professionnelle » mais réclame tout autant un puissant traitement psychique de problématiques associées à l'expérience de tourmente du vieillir comme aux problématiques qui sont susceptibles d'être réactualisées à la faveur des *adieux au travail*. Ainsi, pour passer à la retraite, la femme doit tendre à un intense travail psychique pour répondre tant aux problématiques associées au temps qui passe qu'à celles du temps qui ne passe pas. Le traitement des vicissitudes du féminin maternel, la complexité induite par la rencontre entre l'accès à la retraite avec les fragilités narcissiques propres à la tourmente du vieillir mais encore à l'angoisse de la perte de l'amour de la part de l'objet sont notamment les problématiques auxquelles nous nous sommes intéressée de plus près.

La construction préalable de notre première hypothèse de travail envisageait une distinction assez marquée entre les organisations névrotiques (H1.A) et les organisations limites et narcissiques (H1.B) dans le traitement psychique de l' « événement-retraite ». C'est dans cette perspective comparative que nous avons construit, en amont des rencontres de recherche, plusieurs sous-hypothèses permettant de préciser encore cette distinction. Or, si cette dernière

propose une base réflexive incontestable, elle nous apparaît maintenant plus discutable. En effet, au regard des éléments cliniques dont nous disposons, il nous semble davantage qu'une *dynamique limite*, réactionnelle à l'accès à la retraite, aux bouleversements qu'elle induit, puisse parfois traduire et caractériser ce qui se joue pour certaines femmes qui arrivent à la retraite : celles que nous avons associé au *sassage pseudo-jubilatoire*. En posant cette nouvelle hypothèse, cette fois inférée par nos rencontres de recherche, nous ne cédons aucunement à quelque aisance ou facilité de lecture clinique, réunissant la complexité de cette épreuve que nous cherchons à apprivoiser sous un même estampillage, en abrasant, du même coup et d'un même mouvement, les singularités qui peuvent être repérées. C'est d'ailleurs dans une perspective d'éclairage que nous avons, entre autres, proposée en distinguant le *sassage pseudo-jubilatoire* d'un *sassage tuteur*, lesquels proposent chacun des vues singulières quant au vécu de l'accès à la retraite par les femmes.

De fait, si à l'occasion du traitement psychique de l'événement-retraite, une *problématique limite*, réactionnelle, se révèle, elle n'est en rien uniforme et homogène mais au contraire fort plurielle. Cependant nous ne pouvons pas escamoter combien cette expérience de rencontre avec l'événement de la retraite vient souvent solliciter tant la résistance que « l'appel du corps » ce qui nous a permis de proposer la figure d'Atalante. Pour autant, il est quelques femmes qui parviennent à préserver un contact de bon aloi avec la souffrance dépressive ; c'est effectivement ce que nous avons pu repérer à travers l'usage du *sassage tuteur*, lequel s'observe uniquement chez les femmes ayant occupé un statut plutôt dominant dans la hiérarchie de métiers. Nous convoquerons évidemment cet élément clinique ô combien éclairant à la faveur de la mise à l'épreuve de notre seconde hypothèse s'attachant à distinguer les femmes rencontrées selon le statut hiérarchique occupé au cours de l'expérience professionnelle. À l'instar du passage adolescent où le sujet, du fait de la prégnance des problématiques qu'il doit traiter, auxquels il doit donner réponse, serait mis « en état limite » comme l'a proposé F. Richard (2001),

l'événement de la retraite, parce qu'il bouleverse l'économie psychique et impose également un travail psychique intense des excitations, pourrait parfois induire, chez certaines femmes, l'usage de modalités défensives associées un autre fonctionnement. Le sujet irait ainsi potentiellement « puiser » et « recourir » à des défenses moins coutumières qui ne se jouent plus seulement au sein du théâtre intérieur, privé et intime. Cette piste d'un éventuel nouage économique et défensif entre un traitement des problématiques adolescentes et un traitement des problématiques induites par l'accès à la retraite sera justement l'objet de la mise à l'épreuve de notre dernière hypothèse. Nous aurons alors l'occasion de problématiser ces éventuels échos et points de rencontres qui sont susceptibles d'être repérés entre « accès à l'adolescence » et « accès à la retraite ».

TRANSITION

Au regard de ce que nous venons de soulever – l'émergence potentielle pour certaines d'une dynamique limite réactionnelle à l'accès à la retraite – nous pouvons tout de même discerner, parmi les quatorze rencontrées, deux femmes puisant dans un registre défensif encore différent de ceux (*passage*, *sassage tuteur* et *sassage pseudo-jubilatoire*) évoqués dans la première partie de notre hypothèse interrogeant la mise à l'épreuve de l'organisation psychique névrotique en ses liens avec la castration et l'ambivalence.

En effet, pour **Édith** et *Magda*, bien que certains éléments puissent entrer en résonance avec ce qui a déjà été dégagé par ailleurs, les modalités de fonctionnement qui leurs sont propres nous apparaissent encore différentes et méritent donc d'être distinguées et approfondies. Tout se

passe comme si, chez elles, les éléments nous faisant penser à un fonctionnement limite (**Édith**) ou narcissique (*Magda*) n'étaient pas spécifiquement réactionnel à la tourmente induite par l'événement de la retraite mais correspondait davantage au fonctionnement habituel de l'une et de l'autre. C'est, du reste, avec beaucoup de prudence, que nous avançons pareille hypothèse. De fait, nous ne les connaissions pas « avant » leur arrivée à la retraite, nous resterons ainsi relativement précautionneuse.

Ce qui distingue **Édith** et *Magda* des autres femmes évoquées dans la première partie de cette hypothèse – celle qui soulève la mise à l'épreuve pour les femmes associées à une organisation psychique névrotique – tient d'abord, et pour beaucoup, aux effets de transfert et de contre-transfert, assez massifs, qui se sont révélés à l'occasion des rencontres de recherche. Les entretiens nous sont apparus beaucoup plus denses et longs, plus éprouvants et fatigants mais aussi plus difficiles à approcher. En cela, déjà, les rencontres de recherche avec **Édith** et *Magda* se distinguent véritablement des autres. Et, cette modalité du contact, tant elle nous est apparue saisissante, mérite d'être analysée avec finesse. Nous déploierons, plus tard, les spécificités de ces effets de transfert et de contre-transfert, différentes, d'ailleurs, pour l'une et l'autre, mais notons néanmoins qu'avec elles, nous ne sommes plus dans cette marque transférentielle, souvent repérée chez les femmes associées à une organisation psychique névrotique. Cette marque pourrait s'apprécier à travers la volonté de nous prouver la jouissance d'un sassage où règne la quantité et la pluralité des investissements, il s'agit, pour elles, d'être reconnue et validée comme jubilante ou de susciter la jalousie d'une éventuelle rivale (*sassage pseudo-jubilatoire*). Quant au *sassage tuteur*, cette marque transférentielle tient davantage à la quête à partager au plus près et au plus troublant, dans la rencontre, la complexité et la singularité de l'expérience de la retraite associé au vieillissement. Il s'agit-là de se saisir de la rencontre de recherche pour construire potentiellement une fable.

Venons-en ainsi à ouvrir le second volet de notre première hypothèse.

DEUXIÈME PARTIE DE LA PREMIÈRE HYPOTHÈSE

H1.B → Pour les femmes dont le fonctionnement psychique est congruent avec le paradigme des fonctionnements limites et narcissiques, l'expérience de la retraite donne à voir un traitement narcissique de la perte de l' « objet-travail »

PREMIÈRE SOUS-HYPOTHÈSE

Associé à des identifications narcissiques et mélancoliques, ce type de traitement trahit des difficultés majeures dans l'économie libidinale.

Pour illustrer cette sous-hypothèse, nous nous étayerons donc sur les rencontres de recherche réalisées avec *Magda* et **Édith**, lesquelles nous permettent d'approcher des fonctionnements psychiques qui se distinguent relativement des femmes que nous avons présentées dans l'hypothèse interrogeant l'organisation névrotique en ses liens avec la castration et l'ambivalence pulsionnelle.

Âgée de 66 ans, *Magda* a créé et dirigé pendant plus de trente ans une agence de publicité, agence dans laquelle elle s'est *adonnée*. À chacune de nos rencontres, elle arrive en avance et choisit une place relativement obscure de sorte qu'il nous semble assez difficile, sinon impossible, de lire avec suffisamment d'aisance les expressions de son visage ou même de lui donner un âge. De fait, elle nous paraît aussitôt plus jeune que les autres femmes rencontrées. Son style vestimentaire, ses postures, sa voix, très grave, ses intonations assurées, nous rappellent presque la figure d'une *working woman* qui travaille encore et beaucoup, comme si nous nous rencontrions là au détour de sa pause déjeuner. Elle choisit comme espace de rencontre un lieu

relativement onéreux du centre parisien tout en sachant que les consommations seraient à notre charge, elle en fait d'ailleurs la remarque ce qui, au regard de l'ensemble de la rencontre de recherche, éclaire déjà, ce qu'elle cherche probablement à induire :

> *MADGA* – Je regrette… Ils sont horriblement chers ! Non mais si, vous êtes toute jeune, vous faites des études, je me dis… Mais bon, c'est pratique !

A l'évidence, *Magda* utilise là cet élément pour resituer, d'emblée, nos positions respectives, notre position d'étudiante qu'elle se représente alors potentiellement impécunieuse et, la sienne, plus fortunée et certainement plus assise. À travers cette « entrée » dans la rencontre, *Magda* tient certainement à nous signifier les différences, générationnelles et sociologiques, qui nous séparent l'une et l'autre. Sans doute les différences qui nous séparent, tant elle s'attache à les souligner et à les relever, la dérangent[58]. Encore au moment de nous séparer, alors que nous nous serrons la main, elle insistera : « n'ayez pas peur de l'argent ! Il ne faut pas avoir peur de l'argent, l'argent n'est pas une mauvaise chose, l'argent est nécessaire, il ne faut pas avoir peur de l'argent ». Ainsi, de façon récurrente, il s'avèrera que *Magda* tient à souligner la dissymétrie de nos positions respectives, parfois au prix du discrédit ou de la déqualification en se saisissant d'un attribut relatif au pouvoir qu'elle aurait et dont nous serions nous privée. Les tentatives utilisées par elle pour nous mettre à l'épreuve sont sans doute sous-tendues par un vif contre-investissement de la castration, laquelle serait plutôt cantonnée chez nous. De même, alors que nous venons seulement de nous rencontrer, et qu'elle a entre les mains le formulaire de consentement à participation, Magda impose : « Vous avez fait Psycho-prat[59], n'est-ce pas ? », alors que l'intitulé « Université Paris-Descartes » figure en bonne position sur ledit document. Alors que nous rectifions, elle se confond en excuses et, avec un semblant

---

[58] Comme le rappelle B. Verdon, « les fonctionnements narcissiques sont particulièrement préoccupés par le maintien d'une représentation de soi qui ne soit pas affectée par la rencontre avec l'objet différent de soi » (2012, p. 174)

[59] L'École des Psychologues Praticiens est une école privée catholique, onéreuse, alternative à l'Université pour la formation des psychologues.

d'ironie dans la voix, soutient que l'université est peut-être tout aussi bien que Psycho-prat. Il nous paraît que *Magda*, rencontrée pour une recherche où elle sera questionnée sur son passage à la retraite et, par extension, son vieillissement, semble exercer à notre encontre quelques mouvements d'attaque qui, cependant, se dissiperont plus tard. Le contact apparaît là tout à fait marqué par une mise en avant de soi associée à la nécessité de nous discréditer.

Magda insiste d'emblée : son passage à la retraite correspond à sa seule décision. Il est d'ailleurs frappant de relever, dans la première partie de son discours, la fréquence de signifiants associés à la décision, au choix et au pouvoir. Son passage à la retraite relève, pour elle, d'une démarche foncièrement active et délibérée qu'elle associe à un acte de pouvoir sur les autres. Choisissant de passer à la retraite « pour voir », elle dit avoir libéré tout le monde et s'être posé un objectif relativement ambitieux :

> *MAGDA* – Et j'ai libéré ma secrétaire, j'ai libéré tout le monde. J'ai un petit peu gardé les bureaux, pendant deux ans de plus, et là j'ai décidé : « Je vais voir ce que ça fait de ne rien faire, d'être à la retraite. » Et là c'est très surprenant, j'ai décidé de résoudre ma vie perso.

Le début de notre premier entretien est ainsi fortement marqué par cette tonalité phallique, assez caractéristique de la facture narcissique de son fonctionnement psychique, tonalité toute mêlée, alternativement, de désinvolture et de prise de puissance. L'ensemble de son discours nous paraît même parfois relativement désorganisé et marqué d'une certaine confusion. Les deux entretiens seront pour nous assez éprouvants, tant *Magda* alterne entre une toute puissance, une idéalisation de soi, des tentatives de nous mettre à l'épreuve et une quête inlassable à vouloir masquer la fragilité de ses assises narcissiques qui parfois apparaît. Fragilité qui, quand elle est évoquée, est tout aussitôt soit déniée ou convertie en puissance. La souplesse identificatoire semble faire particulièrement défaut à *Magda*. Bien au contraire, elle ne peut s'entrevoir seulement telle une combattante, une femme qui dérange par la vivacité de son esprit et par son insolence. La voie vers des positions identificatoires plus souples et plus ambivalentes

semble barrée, ce qui pourrait pourtant lui offrir une relative sécurité intérieure au regard de ce qu'elle n'est dorénavant plus en mesure de pouvoir faire ou porter.

Plus qu'un « objet-travail » associé à un sentiment de fécondité, marqué par le désir et le plaisir, l'hyperactivité nous paraît avoir été le rapport privilégié de rencontre du travail de *Magda*. Comme l'identifie C. Dejours, « il arrive de façon non exceptionnelle que le sujet utilise son travail pour fuir (…) son passé, mais aussi la façon dont il s'actualise dans le présent par le truchement des conflits affectifs qui l'opposent à son conjoint, à ses enfants, à ses parents, etc. Le travail, *l'hyperactivité* s'avèrent alors une occasion providentielle pour fuir les conflits. Cette activité de travail bénéficie désormais d'un contingent d'énergie supplémentaire accordé pour sa fonction défensive » (1983, p. 1876). C. Dejours précise ensuite combien l'interruption du travail est là susceptible de s'apparenter, pour le sujet, à une expérience proche d'un vécu catastrophique représentant une terrible menace d'ébranlement pour sa santé psychique. Ces modalités relèveraient donc d'un rapport au travail que l'on pourrait penser moins en termes d'investissement qu'en termes de *lutte*. Ainsi le travail serait davantage un « moyen de lutte *contre* le passé et les conflits » jusqu'à être pensé comme « un moyen de lutte contre soi » (*ibid.)*. Avec le retrait d'un « objet-travail » associé à l'hyperactivité, l'homéostasie psychique serait profondément mise à mal et en perte totale de repères car « la surcharge de travail met en péril les conditions nécessaires au jeu du fantasme, de l'imagination et de l'affectivité » (Dejours, 2004, p. 26). Ce que propose ici C. Dejours nous semble particulièrement éclairant pour appréhender la mise à l'épreuve dans laquelle *Magda* se trouve au moment où nous la rencontrons, elle le dit d'ailleurs très explicitement : « Tout d'un coup, je suis passée d'une hyperactivité qui me fatiguait énormément à pas d'activité ». On peut d'ailleurs penser que de nombreux conflits, « mis au rancart » par le recours à une longue solution addictive professionnelle, pourraient là faire retour et réclamer une intégration psychique relativement impraticable d'autant que *Magda* se voit, par

ailleurs, contrainte à fournir conjointement des réponses aux problématiques psychiques mobilisées par son expérience du vieillissement.

Il est sans doute ici question ici de la confrontation à un violent excès d'excitations qui semble laisser *Magda* interdite et la plonger dans un profond désarroi contre lequel pourtant elle ne cesse de se défendre. En effet, bien qu'elle nous dise, en première instance, avoir « choisi » sa retraite, « pour voir », et bien qu'elle ait libéré tout le monde, *Magda* apparaît particulièrement ébranlée et a recours à des expressions aussi surprenantes qu'éclairantes tant elles nous permettent de caractériser l'état dans lequel elle se trouve bien malgré elle : « être en stand by » et « se mettre en veille ». Les deux expressions qu'elle utilise semblent empreintes d'une tentative de *dévitalisation* et peuvent d'ailleurs, surtout la seconde, être associées à des représentations de machines, non humaines donc. C'est suite à un épisode somatique qui semble l'avoir confrontée à une intense fatigue que son activité professionnelle a dû s'interrompre. En analysant de nombreux fragments de son discours, on voit combien cette *interruption* relève bien moins d'une décision délibérée, comme elle le présentait par ailleurs, que d'une impossibilité manifeste à poursuivre son activité professionnelle :

> *MAGDA – (…)* Et j'ai été très fatiguée à une époque, en 2007, un petit problème de santé, ce qui a fait que j'ai commencé à me mettre en veille et puis j'ai eu une énorme mission qui m'a mise un peu sur le flanc. (…) J'avais une vie perso mais, franchement, je ne m'y arrêtais pas vraiment. (…) J'ai vécu cette période comme… Je suis toujours en *stand by*. (…) Qu'est ce que ça fait de ne pas travailler ? Eh bien j'ai beaucoup dormi, pendant la première année, la deuxième année (…) Et puis j'ai commencé à voir, moi j'ai jamais regardé de ma vie, des séries télévisées, je me suis mise à tout regarder… A me lever très très tard, j'allais quand même à la piscine, j'ai regardé vivre mes amies, j'ai trouvé ça méchamment désolant ! Elles étaient toutes hyper occupées, moi j'étais pas du tout occupée, je m'emmerdais et en même temps pas. Je dormais, je dormais, je dormais. Pendant deux ans, je n'ai fait que dormir ! Alors après je me suis dit, c'est que j'ai arrêté de travailler trop tôt. Puis j'étais trop fatiguée pour continuer. (…) Mais j'en avais assez aussi… J'en avais assez aussi… Des clients, vous voyez ? Les clients m'emmerdaient. Je pouvais plus accepter tout ça, j'arrivais plus. J'étais en *burn out* total. (…) J'ai beaucoup moins lu, je lisais beaucoup, j'ai arrêté.

Depuis l'interruption de son travail, tout semble se passer comme si *Magda* se sentait enlisée dans un espace-temps sur lequel elle n'avait pas la moindre prise. Pourtant on pourrait

questionner plus avant ce rapport, presque hypnotique, entretenu avec l'ingestion de séries télévisées comme celui qu'elle entretient avec le sommeil. Il est d'ailleurs intéressant d'y trouver une éventuelle accointance avec le repli de certains adolescents. Le repli de *Magda* est sans doute à entrevoir tel une défense face à la levée de sa solution addictive professionnelle, levée qui pourrait la mettre pleinement et violemment en contact non seulement avec d'anciens conflits, ceux que sa stratégie défensive lui permettait d'ignorer, mais également avec les problématiques associées à son avancée en âge. Ainsi, cette tentative d'*immobilisation* pourrait prendre la suite de la solution professionnelle, et donc lui « garantir » la poursuite d'une certaine lutte contre elle-même :

> *MAGDA* – (…) je me suis endormie vingt ans, et je pense que beaucoup de gens s'endorment quand ils se retrouvent à la retraite, c'est une catastrophe !

S'endormir correspond donc pour elle à une représentation-verbe autant associée à son hyperactivité professionnelle qu'à sa retraite. En cela, *Magda* pourrait chercher à se soustraire d'un travail où l'élaboration psychique serait susceptible de se révéler, par trop, périlleuse donc inquiétante. F. Villa a pu insister sur son importance dans la traversée du vieillissement : « la puissance du vieillir se manifeste comme une capacité de traiter psychiquement les excitations pulsionnelles en transformant la quantité d'excitation en qualité psychique » (2010, p. 2). Nous pourrions tenter d'aller plus loin et proposer une association, certes audacieuse mais sans doute intéressante, avec la notion d' « éclipse » proposée et introduite par J. Lighezzolo-Alnot et B. Smaniotto (2009, 2010, 2011) pour approcher les phénomènes d'oscillation à l'œuvre dans l'alcoolisme intermittent mais absents chez les sujets alcooliques chroniques. S'intéressant donc aux solutions addictives de différentes factures à l'appui des outils projectifs, les auteures évoquent notamment une alternance dans les registres de symbolisation utilisés par le sujet dit intermittent, laquelle serait associée à la prédominance du mécanisme du clivage. Elles soutiennent, en outre, que les sujets intermittents « navigueraient entre divers registres, adoptant tour à tour différents masques » (2011, p. 212). Visiblement empreinte d'une forte duplicité, la

notion d'éclipse que se proposent de décrire les auteures pourrait permettre de saisir certaines modalités du fonctionnement psychique de *Magda*. Elles évoquent notamment une « trame de "tout au rien" » (*ibid.,* p. 213) et *Magda*, au plan manifeste du reste, semble pleinement l'illustrer. Soit, en effet, elle dirige et commande au travail, soit elle paraît perdue et cherche vainement une immobilisation visant la protection. N'y a-t-il pas ici, à travers ce tout ou rien, une même quête, celle de perdre le contact avec soi ? Par trop dangereux, ce contact serait à fuir et il lui faudrait ainsi trouver une solution pour tenter de s'en départir. Approfondissant cette notion, les auteures en viennent à rappeler l'expression « disparaître à la dérobée » qui découle directement du sens figuré de s'éclipser. Bien que son discours manifeste ne l'affirme pas si distinctement, il semblerait que *Magda*, ne pouvant plus tenir et occuper les mêmes « postures » qu'autrefois, pourrait être effectivement traversée par la honte et, partant, chercherait à se cacher, à la fois à l'autre, et peut-être, également, à elle-même. Il est ainsi encore question de disparition, de fuite et sans doute, plus encore, de fuite de soi. Ce rapprochement avec la notion d'éclipse que proposent les auteures mériterait encore d'être approfondi mais certains liens déjà apparaissent.

C'est à de « mauvaises rencontres » que *Magda* dit s'être profondément heurtée en assistant à l'interruption de son travail. Sans doute est-ce pour amoindrir et limiter l'influence de ces mauvaises rencontres qu'elle recourt à ces tentatives d'immobilisation, à la tentative de s'éclipser :

> *MAGDA* – Les mauvais rencontres, faut faire attention, quand vous êtes encadrée par votre travail (…) vous êtes pris dans un système où vous êtes cadrée, moi, j'avais un cadre. Ce cadre a disparu. Et après, vous faites des mauvaises rencontres (…). Et vous n'êtes pas préparée à ce qui vous attend. Mais il faut savoir une chose, c'est que moi Magda, je n'ai jamais été préparée à ce qui allait se passer. (…) Quand, tout à coup, vous avez arrêté de bosser, vous êtes là, vous écoutez un peu n'importe qui… Vous êtes là, ça va pas. (…) Le travail c'est quand même 40 ans d'assouvissement. Vous êtes asservi aussi. C'est un asservissement. Vous êtes asservie à des tas de choses. Aux horaires, moi pas hein, aux gens, à bien faire, parfois à faire des choses un peu contre votre cœur, et j'ai jamais accepté ça non plus, c'est vrai. Je me suis toujours rebellée. Et je pense que dans ce métier (…) eh bien, je m'oubliais aussi, très bien, ça m'a aidée à m'oublier. Eh bien maintenant je suis là (pointe son doigt répétitivement sur la table). Et je suis là. Là ça me surprend et je peux pas envoyer balader tous les jours quelqu'un, je peux pas envoyer balader tous les jours quelque chose. (…)

Non, non, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? C'est un peu comme un animal sauvage…Qui a plus envie d'être sauvage… et je ne veux pas être matée.

Vous auriez envie d'être apprivoisée ?

MAGDA – Je voudrais bien être apprivoisée, oui, je voudrais bien être apprivoisée mais pas dressée.

Cet extrait d'entretien comprend de nombreux éléments mais ce qui ressort avant tout pourrait bien être sa définition des « mauvaises rencontres », directement associées à la suppression d'un cadre délivré par le travail aux pulsions et permettant une certaine canalisation de celles-ci. J-M. Talpin a pu identifier combien l'activité professionnelle relayait en partie les cadres internes et aurait donc pour tâche la prise en charge de la vie psychique du sujet sans qu'il ne le sache, « ce qui lui évite au demeurant d'en être blessé narcissiquement » (1999, p. 9). Pour *Magda*, ce cadre était celui, nous l'avons dit, d'une solution addictive, ce qui augmente encore le coup porté par l'interruption professionnelle. Ce cadre est encore à penser dans une balance entre l'*assouvissement* et l'*asservissement* : il lui a permis de « s'oublier » et « d'envoyer balader tous les jours quelque chose », ce qu'elle ne peut désormais plus faire sauf à recourir à une certaine forme d'immobilisation hypnotique. On voit encore qu'elle se dépeint comme un *animal sauvage qui ne veut pas être dompté*. La représentation de soi que *Magda* convoque ici mérite d'être mise en lien avec une autre qu'elle nous donne : celle d'avoir été, au cours de l'exercice professionnel, monstrueuse.

Vous vous viviez comme un monstre ?

MAGDA – Non, je me vivais comme très *fort* et je me voyais – mais ça c'est passé – je me voyais comme écrasante.

Écrasante ?

MAGDA – Écrasante, en général. Écrasante en général, c'est-à-dire que j'avançais, comme ça… J'écrasais tout. Voilà, *un* espèce de dinosaure qui écrasait une forêt.

Et aujourd'hui, ce serait quelle image de vous-même qui vous viendrait ?

MAGDA – De moi ? Aujourd'hui ? Aucune. J'en ai aucune idée. Non, pour l'instant… Je n'en ai aucune. Je n'ai pas rebâti ma nouvelle vie. Je n'ai pas bâti ma nouvelle vie. Je suis pas encore allée dans ma deuxième vie. Non, c'est une troisième vie. Il y a une vie jusqu'à 20 ans, il y a une vie de 20 à 60 ans, et après… Quand on décide d'arrêter de travailler, c'est une autre vie. Et cette vie-là, elle va quelque part et on sait où elle va. Elle va où tout le monde va, on va à la mort. Mais je n'arrive pas encore à me dire : « Profite ! » Profiter d'abord, ça veut dire quoi ? Alors quand on me dit : « Profite », ou alors : « Prends soin de toi ! » Voilà, moi c'est des lieux communs qui me fatiguent. Mais je me suis pas encore… J'aimerais me dire : « Pose-toi ! Mets ta télé ! » Et je regarde pas la télévision. Ça me… Oui regarder les

trucs comme ça… Je préfère mille fois regarder des séries qui m'amusent ! Parce qu'en fait, je rentre dans la vie des gens. Je savais pas ce que c'était avant, je pensais que c'était d'une *connerie machinale*. (…) Non, je peux pas vous dire aujourd'hui comment je vois ça. Comment je vois aujourd'hui ma… Comment je suis ? Je suis dérangeante, parce que je m'intéresse à tout. Parce que je continue le business… Dans un dîner s'il y a deux gonzesses qui sont là avec leur mari, et le mari travaille encore, il va me parler… Je me sens… Lourde… Je me sens lourde. Donc du coup c'est dérangeant. Bah je dérange parce que je suis toujours un peu en représentation encore… Comme dans le business.

Ainsi le travail lui a-t-il offert la possibilité d'une fuite mais encore celle d'occuper une position toute puissante (monstre, dinosaure) associée à la dangerosité (qui écrase une forêt), position qu'elle ne peut plus tenir aujourd'hui à 66 ans. Du fait de son âge, elle ne peut assurer l'engagement que réclame une telle identification à la puissance. Cette dernière ne peut donc plus la tenir ni la soutenir. *Magda* ne peut s'empêcher de « continuer le busines » et interagit encore, et surtout avec des hommes, mais se voit dorénavant « lourde » et « dérangeante » comme « encore en représentation ». La souffrance narcissique et la honte sont loin d'être absentes d'un tel constat. Le conflit qu'elle avance ne peut être nuancé par l'intervention de l'ambivalence pulsionnelle qui, pourtant, pourrait garantir des représentations de soi plus tempérées permettant la poursuite d'un investissement de soi de bon aloi tout en reconnaissant les limites qui s'imposent dorénavant. Elle dit d'ailleurs ne pas supporter les femmes de son âge. De nombreuses fois, *Magda* évoque en effet avec un notable discrédit ses contemporaines. Tout se passe comme si le renoncement et la passivité correspondait, pour elle, à des positions par trop risquées, insoutenables et impossibles à investir. C'est donc avec des femmes bien plus jeunes, et surtout toujours en activité, qu'elle se sent des affinités électives, probablement à comprendre dans un mouvement de valorisation spéculaire.

MAGDA – Elles m'ont vue monter mon agence de pub. Moi si vous voulez, tous ces gens-là, je les ai mis en poste, elles avaient 30, 35 ans, aujourd'hui c'est 10 ans après… Et elles m'ont vue monter ma boîte, mener ma boîte avec beaucoup d'indépendance, des idées et puis avec une liberté d'esprit, de pensée, une facilité de pensée. Donc elles sont restées proches alors bon elles voyagent partout, elles m'appellent, elles sont dans le taxi.

Vous vous sentez plus proche de ces femmes-là que des femmes qui ont votre âge ?

MAGDA – Ça c'est évident ! C'est évident, dans la mesure où, oui, celles qui ont mon âge, elles se sont mises en couple à tout prix – ce que je suis capable de faire ! (…)

Celles de votre âge vous dérangent ?

MAGDA – Alors… Je pense qu'il y a une chose qui nous… D'abord, je suis vraiment une combative et courageuse ! Je suis plutôt dans le combat. Je trouve pas qu'elles soient dans le combat. **Elles** sont dans l'abnégation, et dans la… (cherche ses mots). Et moi, celles qui, finalement, sont peut-être dans le combat, me gonflent parce que… (prend une voix niaise) « Bah tous les midis, je vais marcher à tel endroit… » Oh ! Je peux pas ça, non ! J'arrive pas à me… Je n'ai pas en face de moi, à part les femmes qui bossent, d'interlocutrice. C'est terrible ce qu'**ils** deviennent maintenant… **Pas tous**, y'en a certainement des **combatives**…Ce qui me fait plaisir c'est quand je vois que mon cerveau marche toujours bien… que j'ai toujours les bons réflexes…

Quand vous vous sentez féconde intellectuellement ?

MAGDA – Oui, oui, et… réactive ! J'ai pas envie de jeter l'éponge. Je ne veux pas jeter l'éponge. Pourquoi ? Personne ne me demande de la jeter ? Si… L'air de rien : *(mime une voix niaise)* « mais tu sais maintenant, je ne supporte plus ça… À notre âge…» À notre âge ? Qu'est-ce que ça veut dire ? (…) Moi je suis plutôt une bâtisseuse. Et je veux bâtir.

Le discours de ces femmes sur le retrait, ça vous énerve ?

MAGDA – Alors… Ce qui m'énerve profondément… (silence) Non… C'est peut-être de les voir vieillir. Peut-être que moi je m'accroche à une jeunesse éternelle. En tout cas, c'est de les voir vieillir. Elles sont gentilles, elles sont adorables, je les adore mais elles sont parfois un peu… ? Non, ça me fait pleurer tout ça, non, c'est vraiment un drame…

Ça vous désole ?

MAGDA – Ah ça me désole… Non ça me désole à ce qu'elles décident une fois dans leur vie – et peut-être c'est ça qui me fait peur chez moi en ce moment – Décider que, quelque part, quelque soit l'autre en face, il va falloir obtemp… Enfin oui, obtempérer. Baisser les bras… Et se dire : « Bon… » La solitude fait énormément de mal, il faut pas en avoir peur mais il faut y penser. Il faut penser très jeune.

Ainsi, ce qui heurte et dérange profondément *Magda* se trouve mêlé à une certaine position associée au renoncement psychique comme à une certaine passivité. Tout se passe comme si renoncement et passivité ne pouvaient présenter là aucune forme d'issue apaisante mais au contraire, synonymes de mort, venaient incarner, pour elle, des figures détestables et redoutables.

Son accès à la retraite nous paraît déboucher, à ce moment où nous la rencontrons, sur une forme d'impasse en ce que la capacité à renoncer (H. Danon-Boileau, 2000) lui est inaccessible. Cette dernière permet au sujet vieillissant de s'approprier et de reconnaître ses nouvelles limites ; plus encore, elle participe de la potentialité d'investir avec plaisir, intérêt et satisfaction, les objets qui peuvent encore l'être au regard des possibilités qui demeurent. Loin d'être une *mise au rancart du désir*, la capacité à renoncer ouvre davantage sur la possibilité d'une *transformation des rencards avec le désir et avec soi*. Pour ne pas avoir à penser ce qu'il lui arrive – l'impossible conservation de cette *même place* du pouvoir, de la conquête et de la performance – *Magda* semble chercher une voie consolatoire à travers le repli narcissique, laquelle ne lui apporte qu'un confort aussi fragile que fugace. Contrairement à bon nombre de femmes rencontrées, le *sassage pseudo-jubilatoire* ne peut venir, lui non plus, prendre en charge les problématiques associées au vieillissement. Ainsi, après l'excitation et le pouvoir de son hyperactivité professionnelle, laquelle ne peut désormais plus la soutenir, *Magda* semble ne pouvoir opérer un suffisant réaménagement des représentations et des investissements de soi, le réinvestissement libidinal d'un nouvel objet semble, par ailleurs, pour l'instant, relativement impraticable.

Les éléments cliniques qui nous permettent maintenant d'approcher l'économie libidinale d'**Édith** sont d'une autre facture. Bien que certains liens puissent être faits avec l'expérience de *Magda*, son fonctionnement est différent. C'est à peine assise qu'**Édith** inaugure ce que nous avons vécu, et entendu, comme un incommensurable et incessant flot verbal. Se posant dans ce même rythme, soutenu et plein, ce flot ne laisse d'emblée aucune place à l'autre ou au vide. Ni hésitation, ni doute ne viennent, çà et là, le ponctuer et le ralentir. Au regard des circonstances, celle d'une première rencontre de recherche, cela pourtant pourrait être attendu, toute proportion gardée – cela du reste a été présent avec les autres femmes rencontrées. De telles caractéristiques traduisent, pour nous, indéniablement des particularités de son fonctionnement

psychique et doivent donc retenir notre attention. **Édith** paraît vouloir combler l'entièreté d'un espace-temps, elle l'investit comme s'il ne pouvait accueillir le moindre creux, comme si les éventuels mouvements négatifs pouvant, ici et là, se déployer portaient comme une menace d'ébranlement. Dès le commencement de l'entretien, la position silencieuse nous est somme toute imposée, comme si nous devions nous tenir à la seule place d'un témoin silencieux, presque passivé, la parole nous serait là confisquée, autrement interdite. Intervenir dans ce flot de mots nous semble, de fait, difficile sinon presque impossible, surtout dans un premier temps. Tant et si bien que nous renonçons même à poser la question de recherche inaugurale comme nous avons pu pourtant le faire, sans rencontrer d'autre obstacle, à l'occasion des nombreux entretiens de recherche déjà conduits. Après un temps d'hésitation incertain, troublée, nous prenons le parti d'allumer finalement le dictaphone, geste auquel **Édith** ne prête d'ailleurs aucune espèce d'attention. Elle demeure inflexible, veillant incontestablement à ne pas se laisser perturber par notre parole. L'ensemble de ces signes cliniques questionne l'existence, chez elle, d'une potentielle lutte, sinon refus, de la rencontre.

Aussi, nous sentons-nous là presque mise à l'épreuve dans le cadre que nous devons poser et préserver. Cet effet, nous l'envisageons telle une marque significative de son fonctionnement à saisir plus avant. Tout se passe comme si **Édith** tenait à combler l'espace de recherche jusqu'à son extrémité. Il pourrait s'agir là d'un temps de déversement pendant lequel elle tient *envers et contre tout* à garder la main, prise. Ces éléments caractérisent sans doute une mise à mal des capacités de contenance associée à une moindre efficience du fonctionnement du pare-excitant. Ce *tout dire tout de suite* s'était déjà laissé percevoir à l'occasion de la préparation de notre rencontre. Au téléphone, **Édith** semblait tenir à ce que l'entretien démarre aussitôt et commençait d'ailleurs à parler de sa retraite, nous avions dû lui préciser, non sans user d'une certaine fermeté, que le moment n'était pas encore venu et que nous prenions pour l'instant seulement rendez-vous.

Elle doit donc *garder la main*, l'expression choisie est celle qui nous semble la plus propice à caractériser l'atmosphère de cet entretien. **Édith** semble ne pas vouloir que nous intervenions sur son flot et affirme là, sans doute, un opiniâtre refus à la passivité, écho à ce que nous soutenions plus tôt, d'une lutte contre la rencontre, en l'occurrence une lutte contre la rencontre de recherche. Mais peut-être s'agit-il, pour elle, d'un espace où elle doit se décharger de tensions excessives, par trop intenses. Il est également une certaine juxtaposition d'actions et d'absence de liaisons qui rendent son discours particulièrement désorganisé, parfois incohérent et difficile à saisir. Nous avons d'ailleurs bien été en peine de la suivre tant nous avons été interpellée par cet excès énoncé à si vive allure.

Que pourrait induire nos questions ? Où pourraient-elles l'entraîner ? Comme si l'espace de la rencontre de recherche ne devait seulement répondre qu'à sa quête à être immanquablement contenue. **Édith** poursuit son discours sans visiblement entendre nos interventions, par moment, elle semble même parler pour elle-même. Non pas pour s'autoriser à fantasmer – ce qui aurait pu témoigner d'une *capacité à être seule en la présence de l'autre* (Winnicott, 1958) – plutôt comme si ses mots ne cherchaient pas d'adresse.

Pendant les quinze années qui ont précédé son accès à sa retraite, **Édith** fut magasinier d'une importante bibliothèque à Strasbourg. Nous ne connaissons pas son âge, elle ne voudra pas nous le communiquer, soutenant que l'âge n'a aucune espèce d'importance et ne change rien à la personne. Elle dira la même chose de son accès à la grand-maternité : ce nouveau statut n'a modifié en rien les représentations qu'elle a d'elle-même, à l'instar de son passage à la retraite. C'est ainsi très fréquemment qu'**Édith** insiste sur le fait que le temps n'a aucune prise et ne la modifie pas ou sinon la rend, peut-être, plus forte, plus victorieuse encore. Cette volonté de rester, coûte que coûte, identique nous pourrions la saisir à la lumière de ce que propose J. André au décours de son élaboration des *désordres du temps* :

« Narcisse est hors le temps, ce n'est pas d'être a-temporel mais éternel. À l'inverse de l'a-temporalité, le temps est au principe de l'éternité : l'éternité est contre le temps, elle n'est même que cela, sa raison d'être est de le démentir. Est éternel ce qui n'est pas temporel. Fantasme narcissique par excellente, l'éternité, la vie éternelle (…). C'est Narcisse qui écrit le Temps avec une majuscule. Narcisse est contre tous les remaniements, pour l'immobilité » (2010, p. 107-109).

Ce que nous soulevons ici, *via* la voix de J. André, peut également éclairer le fonctionnement de *Magda* dans sa lutte à vouloir rester coûte que coûte identique à elle-même sans y parvenir. Somme toute, c'est encore davantage à une position d'inépuisable rebelle qu'**Édith** semble ne pas vouloir – et pouvoir – renoncer. En cela, elle se rapproche quelque peu des femmes que nous avons associées au *sassage pseudo-jubilatoire* mais, à la différence d'elles, la question de la triangulation articulée à la rivalité œdipienne est pour le moins absente. Elle semble d'abord vouloir être contenue et étayée dans le *flot flou* qu'elle dépose/impose dans la rencontre de recherche plus, peut-être, qu'à être véritablement *entendue*. Mais le début du premier entretien est l'occasion pour elle de *témoigner* combien, malgré sa retraite venue, elle demeure celle qui, sans relâche, prend la défense des siens, de ces anciens collègues magasiniers :

> **ÉDITH** –J'irai pour montrer que nous aussi on est là, les magasiniers. Les magasiniers ont leur place dans les bibliothèques. Ce sont eux qui ont fait tourner la machine. (…) Je vais y aller pour la galette, je vais y aller, même pour les deux fois, pour le personnel, pour tout le monde, pour voir un peu l'horizon des gens… Pour voir un peu le contact des gens, c'est important de toujours ! Je vais aussi à la galette des plus vieux, des retraités, ça me plaît moins bien parce que c'est un peu surfait… Je trouve ! Parce que souvent c'est des conservateurs qui viennent, des « catégorie A », et pas de magasiniers ! Ça a toujours existé ! Et moi, j'étais pas tellement d'accord avec les magasiniers ! Je leurs ai dit : « Mais non ! Je ne comprends pas que vous ne veniez pas ! L'autre fois, on a fait une belle fête à la bibliothèque et y'avait pas un magasinier ! On était que trois ou quatre… » J'ai dit : « Je suis pas d'accord ! C'est pas parce qu'on est avec eux, qu'on est avec les conservateurs et tout ! On a tout autant le droit d'y être ! Là vous laissez le champ libre aux A, aux B ! » J'ai dit : « Mais nous on existe aussi ! Si on y va pas, ils ont le champ libre ! J'suis pas d'accord ! » On a travaillé comme eux, on vient ! Là, c'est pareil, les retraités, les catégories C, y'en a pas beaucoup ! (…) Ils étaient pas syndiqués, hein ! Quand il y avait la grève, on était tous en grève ! Maintenant que je suis partie, malheureusement, ça fonctionne plus comme ça, c'est plus pareil ! (…)
>
> *Vous étiez une rebelle au travail ?*
>
> **ÉDITH** – Je suis une rebelle. On était des rebelles. On refaisait le monde même s'ils étaient… Je les ai jamais forcés à se syndiquer… Mais ils me faisaient confiance.

Fortement animée par un souci de justice sociale, une très grande partie du discours d'**Édith** est ainsi traversée par la volonté de soutenir combien elle représente, aujourd'hui encore, une figure associée à la justice, représentation à laquelle elle tient et qui semble, tout autant, la tenir. Sans elle, ces pairs n'oseraient ni se défendre, ni se montrer, ils auraient ainsi besoin d'elle. C'est quand elle explique combien il est pour elle vital de pouvoir se rebeller et de défendre ceux qui ne peuvent le faire que, soudain, **Édith** enchaîne, sans lien apparent, et avec une excitation psychique accrue, sur le déni de grossesse de sa petite fille. De là sont tour à tour évoquées les très mauvaises surprises du féminin maternel, rencontrées au fil des générations des femmes de sa famille, de sa mère – qui l'a pas « attendue » et l'a abandonnée – à sa fille, en passant par elle et sa petite fille. Mauvaises surprises qui ne manquent pas de solliciter l'émergence du registre primaire. Manques de liaison, ruptures du discours et représentations clivées viennent montrer combien cet objet-là induit une démesure, par trop intense, fort difficile à canaliser :

> **ÉDITH** – (…) Ce qui est grave, c'est que des gamines, même des femmes ! On a vu des cas, *des femmes qui mettent leurs enfants dans des réfrigérateurs ! Mais c'est facile, hein ! Ni vu, ni connu.* Mais c'est vrai, moi je le croyais pas. Faut avoir quelqu'un dans sa famille pour le croire, on ne le voit pas. J'allais la voir, ça se voyait pas. Ça a été un mal pour un bien, on l'a prise en charge. Mais déjà pour toutes ces gamines qui vont à droite à gauche, qui sont pas prises en charge… même pour les femmes mais déjà les jeunes filles. C'est grave, *elles accouchent dans les toilettes mais on comprend.* Elles savent ce qui leur arrive, elles croient… ne savent pas qu'elles sont enceintes, elles ont leurs règles. C'est pas possible, mais qu'est-ce qui m'arrive ? Et c'est ça qui est grave, je trouve. Et y'en qui disent « faut plus un déni de grossesse parce que c'est grave », pour moi, c'est *quelqu'un qui savent qui sont enceintes et qui le cachent. Là c'est celle qui ne veut pas, le cache mais celle qui au départ le sait pas*… Euh… Bien sûr qu'elle ne veut pas non plus peut-être, c'est après, parce que c'est traumatisant pour quelqu'un ! On se retrouve un mois après avec un gosse sur les bras.

C'est aussitôt avec un vif dégoût pour la passivité inhérente au féminin, pour ce qui caractérise surtout l'expérience passive de « tomber enceinte », que le discours d'Édith se poursuit. Plus loin, c'est encore un profond dégoût à l'endroit de la *chose sexuelle* qui fera préférer à **Édith** un compagnon beaucoup plus vieux qu'elle, la laissant « presque tranquille avec *ça* ». Tout cela est déversé à une cadence expresse, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ce qui pour nous est assez difficile à comprendre, à saisir lors du temps de la rencontre.

La retranscription offrira l'occasion d'une autre écoute, celle justement des liens susceptibles de se nouer entre ce dégoût pour la passivité – érotique et *enceinte* – et l'accès à la retraite, le vieillissement, pour nous amener encore vers une compréhension de sa lutte, proprement inentamée.

Mais la tonalité de son discours change tout à coup quand nous lui demandons ce que génère, en elle, l'expérience de la danse, évoquée dans le flot du discours. Vivement étonnée, peut-être agréablement d'ailleurs, par cette question – qui donne lieu à un premier moment de silence – **Édith** semble là *se tourner vers nous* et investir notre parole questionnante. Elle se met alors *à raconter* l'étayage que représente, pour elle, la fréquentation des objets de culture. Partant de la danse, elle se dirigera ensuite vers la chanson réaliste (Francis Lemarque, Stromae) puis, vers la littérature réaliste (Zola, Maupassant), évoquant notamment une très forte identification à la figure de George Sand – comme elle, elle fume la pipe réservée aux hommes.

Alors qu'elle cherche à définir un espace propre à ce qu'elle nomme « défoulement » – se situant entre le corps et la fréquentation de la culture – il semble, paradoxalement, que le discours d'**Édith** se canalise enfin et qu'elle puisse maintenant investir la rencontre bien différemment. De fait, la qualité de celui-ci se transforme et donne à voir davantage de liaisons, de précisions, un certain investissement de la secondarisation. Enfin, **Édith** semble avoir la possibilité de se donner un peu de temps pour trouver ses mots, hésiter. S'ouvre ainsi une sorte de quête à la trouvaille des justes mots, ceux propres à dire les affects de circonstance. Tout se passe comme si elle investissait, à ce moment-là, la construction d'une figuration de ce qui se passe pour elle, en elle, lorsqu'elle danse. Par ailleurs, à cette évocation **Édith** paraît prendre un certain plaisir à mettre en partage cette expérience associée à la satisfaction. Comme si elle se montrait tout à coup soucieuse de partager la qualité que représente, pour elle, cette expérience de domptage pulsionnel en lien avec la sublimation.

Ce temps de l'entretien ouvre la suite de notre rencontre de recherche sur une toute autre dynamique où le discours sera moins confus et moins désordonné. Nos questions auront droit de cité et pourront « creuser » un moment silencieux propre à l'accueil – ce qui n'avait pas cours par ailleurs. Peut-être **Édith** s'attendait-elle à ce que nous fassions, auprès d'elle, nos « preuves » d'approches, peut-être encore devait-elle « se décharger » d'abord d'une certaine excitation, d'une certaine angoisse, induite par la rencontre de recherche, avant de pouvoir « se laisser rencontrer » et se raconter. Nous pourrions encore soulever l'hypothèse de notre propre disponibilité psychique. L'objet de culture en partage, son rôle dans l'économie pulsionnelle, tient une place importante dans notre travail, il nous intéresse, et son émergence dans une rencontre de recherche, nous a peut-être amenée à être différemment disponible lors de cet entretien. Ces hypothèses ont, sans doute, chacune une certaine part de vérité et ne s'excluent donc pas : elles offrent, au contraire, plusieurs reliefs à cette « transformation » de la rencontre tranféro-contre-transférentielle. Ainsi, **Édith** pourra dire qu'elle a, lorsqu'elle danse, comme le sentiment que ces pieds sont hantés, qu'ils sont portés par l'histoire d'une chanson – dont elle transforme d'ailleurs le sens pour lui ôter toute empreinte douloureuse :

> *Que vos pieds sont hantés ?*
>
> **ÉDITH** – Que mes pieds sont hantés, oui, c'est pas ça, je pense toujours à une petite chanson de Francis Lamarque, c'est un chanteur qui était super bien. Il chantait bien ! Il avait de jolies chansons. Et il avait chanté un jour « le petit cordonnier », et le petit cordonnier, il réparait des chaussures et les chaussures, bon… Et lui le dimanche, il allait danser avec sa copine. Et le petit cordonnier… C'est une chanson et si vous pouvez l'écouter, vous verrez ! Et ils étaient heureux d'aller dans les petits souliers qu'il réparait, ils allaient danser et ils étaient excités. Et je pense à ce truc… Quand je danse toute seule, là, et bien j'ai l'impression que mes pieds, c'est comme les petits souliers. D'un seul coup, ils sont euh… ils sont je peux pas expliquer, ils sont… je vais vite, j'ai un certain âge, je saute… Ils sont tous écœurés de me voir danser comme ça à mon âge mais, je sais pas, y'a quelque chose qui se passe, hmm ! Je ressens un excitant ! Mais gravissime ! Puis je suis heureuse, je suis bien, je suis bien. C'est là je me dis, en fin de compte, j'aurais dû être danseuse mais j'étais pas douée. Quand on a trente ans, quand on va au conservatoire de danse, c'est pas pour faire une carrière, c'est pour se faire plaisir.

Cet espace investi – entre objet de culture et corps dansant – lui donne le sentiment d'avoir un autre âge et de susciter l'envie des autres. Le mot *écœuré* qu'elle utilise interpelle néanmoins. Dans le sens couramment usité, il renvoie – encore – au dégoût, à l'aversion mais il ne semble pas que ce soit ce que veuille dire **Édith**. Elle parle sans doute davantage d'un certain triomphe maniaque associé au plaisir, à la jubilation. Dans un très récent article intitulé « L'humour, une manie vitale ? », I. Bernateau exprime, à la toute fin de son élaboration, combien « l'humour est un mouvement de vie qui érotise la mort et donc lui redonne vie, comme Baubô quand elle présente et agite sous le nez de Déméter son sexe de vieille femme » (2015, p.1073). La représentation culturelle dont se saisit I. Bernateau, celle de Baubô, pourrait illustrer somme toute assez bien cette scène que raconte **Édith**. En dansant, elle peut faire sans doute preuve de ce *mouvement de vie qui érotise la mort* ou qui, peut-être, la nie.

Il est encore vivement intéressant d'*écouter les objets-chansons* qu'elle dépose dans le temps de nos rencontres. Si elle a le sentiment d'être portée par l'histoire de ce petit cordonnier qui « répare » des chaussures – sans doute un peu abîmées par la traversée d'une vie – et s'en va danser, **Édith** évoque également des objets-chansons beaucoup plus contemporains, jusqu'à nous « mettre à la page » dans nos références musicales de recherche – nous les avons plusieurs fois écoutées afin de comprendre ce qu'elles pouvaient porter d'elle. Voilà ce qu'en dit **Édith** :

> **ÉDITH** – Mais moi quand j'écoute Stromae, mais c'est génial, *il a des paroles mais qui sont super ! Il est tout le temps pour les femmes* quand on écoute ses chansons…
>
> *Vous pensez à quelles chansons ?*
>
> **ÉDITH** – « Tous les mêmes » « Papaoutai » mais « Tous les mêmes » : c'est vraiment pour les femmes, elle prend sa valise, il prend sa valise. Puis « Formidable ». Il danse bien, les clips sont bien foutus. Tout ce qu'il fait, c'est vraiment ! Pour moi, *c'est mon chanteur* de maintenant ! J'écoute pas sans arrêt, hein ! Je suis loin de ça, là, c'est « Formidable ». Il est *magique ce garçon*. Moi j'suis pas l'genre à aller faire des croisières et à dire « dans mon temps c'était bien ! » On a eu des trucs super bien, bien sûr ! Y'a des choses. Mais c'est pas pour ça que je suis nostalgique. *Maintenant mon temps n'est plus compté donc maintenant il faut vivre avec son temps*. C'est important ! Quand on a des enfants, des petits-enfants, on reste jeune ! C'est ce que je disais aux autres : « les filles je suis grand-mère, vous me voyez ! » « Ah bon ? T'es grand-mère ? Ah bon ? » Et tout… Mais y'a du bon et du mauvais. *Mais j'suis pas la grand-mère gâteau ! Parce que j'ai travaillé !* Je suis contente de

voir mes petits-enfants grandir, c'est une chance ! Beaucoup n'auront pas cette chance-là ! Et j'espère que je vivrai assez de temps pour voir mes arrière-petits-fils ! *Mais j'étais pas la mamie gâteau comme on veut ! Les mamies c'est plus les mêmes ! Quand on est mamie à c't'âge-là… Puis je suis contente, j'ai oublié de vous dire, d'avoir travaillé.*

Édith se trouve somme toute assez loin d'une *érotique de la nostalgie* (J. André, J.-B. Pontalis, 2007 ; J. André, 2010), celle que l'on peut notamment associer à la reconnaissance du manque de l'objet, à la castration et à la douleur de l'absence : elle est de son temps et ce dernier *n'est* pour elle *plus compté* (sic). C'est à la suite de son divorce d'avec celui qu'elle nomme – encore des décennies plus tard – « mon mari » qu'**Édith** a dû se mettre à travailler, au sens professionnel du terme. Un jour, ce dernier a en effet décidé de partir avec sa secrétaire. L'intégration psychique de cette perte comme les éventuelles traces de douleur associées à cette expérience de rupture posent question et apparaissent bien difficiles à percevoir dans son discours à l'occasion du deuxième entretien :

Vous me parlez beaucoup de votre « mari » duquel vous avez divorcé… ça a été une séparation difficile pour vous ?

ÉDITH – *Non, non… Non, c'est grave ça aussi. Y'en a qui tuent leurs gosses*, je trouve ça lamentable. Comment peut-on faire des trucs pareils ? Son avocat a dit : « Votre femme a élevé vos enfants au foyer…Vous lui devez… » C'est son avocat qui a dit… Il a dit : « Votre femme a fait tout ce qu'il faut, donc vous aurez une pension. » Quand on s'est quittés, pension… On a pleuré un peu, c'est tout. *En cinq minutes, un divorce peut être fait* quand tout va bien.

Vous, vous vouliez vous séparer de lui ?

ÉDITH – Bah *on n'avait pas le choix* parce qu'il avait connu quelqu'un d'autre. Lui non plus il a pas pris loin, sa secrétaire, alors c'est pas compliqué. Il y avait des trucs qui allaient pas ! *Moi, je suis olé-olé-olé mais pas très portée sur le sexe, donc euh… C'est pas mon truc… Moi ça me déplait ce truc. Ça arrive, hein ! Des femmes qui sont pas*, je suis bien dans ma peau mais… *Pour une seconde de truc, faire tout un tapage ! Ça m'énerve* ! Là, c'est ce que j'expliquais aux autres, mon ami Léon, il est beaucoup plus vieux que moi, moi, ça m'arrange. Je suis presque tranquille, je suis méchante de dire ça…

Papaoutai et *Tous les mêmes* sont ainsi les objets-chansons dont **Édith** choisit de *nous* parler. À travers son investissement du chanteur Stromae, pourrait bel et bien se cacher la figure d'un fils, aimé, sur lequel elle peut s'appuyer. Un fils qui prendrait ainsi la revanche, chantante – parlante – sublimée, d'une mère qui, à défaut de pouvoir investir un espace intérieur associé à la dépressivité – prenant en charge la douleur de la perte de l'amour de la part de l'objet, sa

démesure, la racontant, la transformant –, peut néanmoins investir et *créer des formes* par l'investissement de la danse, la fréquentation d'objets-chansons et culturels plus généralement. Les hommes partent et s'en vont, on ne sait où, laissant derrière eux des enfants – *papaoutai ?* – Son père, qu'elle n'a pas connu, dont elle ne sait rien, son « mari », le petit-ami de sa petite-fille – définitivement… *tous les mêmes ?* Sa position de rebelle prend très certainement ses racines dans la conviction de ne pas avoir été *attendue*. Dans la suite de D.-W. Winnicott, J. André soutient : « on ne peut véritablement naître que si l'on est *attendu* » (2010, p. 85). Cependant si elle n'a pas *été attendue*, si cela éclaire certainement une part importante de son organisation défensive, **Édith** semble maintenant véritablement *attendue* par tous ses enfants, petits-enfants voire arrière-petits enfants. Elle investit visiblement beaucoup cette place de mère, de grand-mère et d'arrière-grand-mère, comme si elle y trouvait un contact régénérant lui permettant paradoxalement de tenir à distance la vieillesse. Si le temps ne l'abîme pas, ne la touche pas, elle est heureuse d'être à la tête – et donc la plus âgée – de toute cette vaste tribu générationnelle. La fréquentation de tous ces âges, avec lesquels elle est liée par le sang, opère peut-être en elle à l'image d'une « transfusion » (Pontalis, 2009) ? **Édith** paraît, d'ailleurs, être très investie en retour. Par deux fois pendant nos rencontres de recherche, elle a été contactée par deux de ses enfants. Entretiens téléphoniques auxquels elle a coupé court pour revenir à ce qu'elle nous disait. Plusieurs semaines après notre dernière rencontre, elle nous laissera un long message sur notre répondeur afin de nous remercier, espérant nous revoir. La séparation, à chacune de nos rencontres, fut laborieuse. **Édith** aurait visiblement souhaité poursuivre, encore… Cette rencontre fut la plus difficile à comprendre et à approcher. Nous avons consacré certainement plus de temps à son analyse. Sans doute la nature assez paradoxale des effets de transfert nous a d'abord, à l'image de cette rencontre, laissée *silencieuse* pour avoir, finalement, beaucoup à en dire.

Synthèse de l'hypothèse interrogeant l'organisation limite et narcissique en ses liens avec le traitement de la perte

Associée à la compréhension clinique de l'événement-retraite chez les femmes de fonctionnements limites ou narcissiques, cette hypothèse nous a conduit à davantage travailler l'intrication des sous-hypothèses pensées en amont, en nous concentrant tout particulièrement sur le déploiement d'une analyse qualitative des modalités de la problématique économique chez *Magda* et **Édith**. Isolées, ces sous-hypothèses venaient mettre à mal notre réflexivité, notre possibilité à approcher la singularité de leur fonctionnement ou correspondaient surtout à ce que nous avons dégagé avec la proposition d'un *sassage pseudo-jubilatoire* chez les femmes associées à une organisation psychique névrotique. Cet étayage nous est donc apparu relativement superflu et assez inopérant. La question économique, en revanche, nous a semblé centrale et il nous a semblé judicieux de lui donner une place plus conséquente.

De fait, la perte du travail et la séparation d'avec la scène professionnelle ne donnent pas lieu ni au même traitement psychique ni au même vécu chez l'une et l'autre. Si *Magda* semble mise en grande difficulté par l'événement-retraite, **Édith**, en dépit de mécanismes de défense certainement très coûteux, et sans doute installés depuis fort longtemps, paraît être davantage en mesure de trouver des aménagements plus dégageants en ce qu'ils lui confèrent quelque canalisation psychique. Si elle reste très attachée à sa « scène professionnelle » comme à certaines identifications qui lui sont relatives (représenter une figure de justice sociale), d'autres objets d'investissement – sa place de « tête de tribu générationnelle » et la possibilité d'un certain recours à la sublimation (danse, objets-chansons, etc.) associé au plaisir – paraissent lui offrir un étayage de plutôt bonne facture. *Magda,* quant à elle, semble davantage prise, pour le moment, dans une forme d'impasse où elle ne parvient à renoncer aux identifications de toute-puissance fortement intriquées une hyperactivité professionnelle. Les enjeux et positions associés au

renoncement paraissent représenter, pour elle, un dangereux péril, synonyme de mort, contre lequel elle se crispe – ce jusqu'à ne pas fréquenter les femmes de son âge qui, pour elle, l'incarnent de trop près. Son régime économique paraît profondément mis à mal par le retrait de cette longue solution addictive. Ne plus pouvoir désormais s'en saisir fait surgir, d'une façon manifestement effractante, un excès d'excitations psychiques difficilement traitables, transformables et figurables. Cet excès la malmène tout à fait ; aussi a-t-elle parfois recours à des *tentatives d'immobilisation,* à celle de s'éclipser (Smaniotto, Lighezzolo), qui ne lui accordent qu'un bref secours psychique. Parce que la transformation de cet excès lui est inaccessible, *Magda* cherche à le dompter en tentant de s'immobiliser. **Édith** et *Magda* illustrent, l'une et l'autre, et de façon différente et saillante, un refusement exercé contre le travail du vieillir. Si l'une peut trouver certains aménagements qui, bien que coûteux, lui permettent néanmoins l'occasion de certains *rencards*, l'autre, semble, pour le moment, immobilisée dans un espace que l'on pourrait, peut-être, rapprocher du *rancart*.

Synthèse de la première hypothèse

Cette première hypothèse nous a donné l'occasion d'approcher l'expérience psychique de l'accès à la retraite professionnelle en comparant des femmes dont le fonctionnement psychique est organisé selon une conflictualité névrotique et des femmes dont le fonctionnement psychique est davantage de facture limite ou narcissique.

Les premières d'entre elles révèlent combien *vicissitudes du féminin maternel* et *arrivée à la retraite* apparaissent telles des mises à l'épreuve chevillées l'une à l'autre. Si l'expression d'une réactualisation de la douleur attachée à ces épreuves de castration féminine peut émerger, et s'avérer en quête d'intégration psychique et d'historicisation, cela n'est pas le cas pour toutes. Bien que ces épisodes occupent une place conséquente lors des rencontres, la reviviscence douloureuse ne point pas toujours. Certaines d'entre elles paraissent, de fait, la réprimer. D'autres évoquent, quant à elles, combien ces vicissitudes du féminin ont mobilisé, par le passé, la

nécessité d'une prise en charge en psychothérapie ; ce sont les mêmes qui ont souhaité ne pas poursuivre leur activité professionnelle et soutiennent avoir hâté leur départ en retraite. Cet élément soulèvent l'hypothèse d'une éventuelle mise à l'abri de la réactualisation douloureuse ; au sens où être *mise à la retraite* aurait pu engager, par la position passive sollicitée, une reviviscence de la douleur psychique. L'approche de la problématique du vieillir du corps, ses résonances en termes de mise à l'épreuve narcissique, nous a, par ailleurs, mise face à un obstacle impactant la récolte de résultats cliniques. Cet obstacle a incliné notre réflexion quant à l'éventuelle survenue d'un malaise du « décal-âge » compris à la lumière des différences générationnelles. Quelques unes de ces femmes, toutefois, évoquent cette problématique du changement corporel, nous permettant ainsi d'approcher la complexe dynamique, lente et douloureuse, mais salvatrice du renoncement psychique associé à de telles transformations, vécues de soi à soi, et de comprendre, combien l'humour – quand il s'exerce *avec soi* et non *contre soi* – pouvait permettre un opportun déplacement.

Parce qu'il marque aussi la séparation d'avec une période de soi, longue et conséquente, l'accès à la retraite bouleverse pleinement l'économie psychique des femmes rencontrées. Cet événement impose un traitement mobilisant pleinement l'activité représentationnelle et les capacités de fantasmatisation. À travers cette entreprise, le concours de l'ambivalence pulsionnelle et, plus encore peut-être, de la souplesse identificatoire détient un rôle fondamental. Malgré le chamboulement économique induit, certaines peuvent se détacher avec assez de souplesse de l'investissement professionnel pour s'engager vers de nouveaux objets en élaborant l'ambivalence associée à cette expérience où peuvent être tissés ensemble affects et représentations relatifs à la castration avec d'autres éléments, liés quant à eux à la joie de ne plus avoir à travailler au sens professionnel. En cela tendent-elles à la confection artisanale d'un *palimpseste psychique*. Pétri de mouvement, il ouvre l'écriture de récits visant l'histoire subjective et l'intrication pulsionnelle et permet donc le *passage*.

D'autres, quant à elles, ont besoin d'inventer, sans doute temporairement, des *solutions psychiques de sassages* dont nous avons proposé une distinction en nous appuyant notamment sur la dynamique des modalités transféro contre-transférentielles perçue. Si l'une des deux solutions de sassage peut *se laisser traverser par* la problématique de castration (*sassage tuteur*) et l'élaborer, sans pouvoir pleinement se détacher de la « scène professionnelle » qui offre repères et rencards, l'autre cherche davantage à mettre de côté la problématique de la castration (*sassage pseudo-jubilatoire*) et affirme sa résistance dans une quête soutenue et recherchée de la jubilation : la souplesse identificatoire semble là bien moins accessible. Ainsi, plutôt que le *passage*, avons nous parlé de voie de *sassage*. Il n'est là pas exclu que le discours de cette voie de sassage puisse résonner et être éclairé à la lumière du malaise du « décal-âge » élaboré plus haut. La jubilation avancée pourrait, entre autres, être adressée à la jeune clinicienne qui invite à l'entretien de recherche dont l'objet est le vieillissement.

Enfin, les femmes associées à une organisation psychique narcissique ou limite mettent en avant un autre traitement de la problématique économique. Incontestablement, l'une et l'autre révèlent combien le renoncement psychique demeure une voie étroite, fort complexe, réclamant tant le concours de l'ambivalence pulsionnelle que de la souplesse identificatoire et cette voie-là semble leur être impraticable. L'une donne à voir une crispation narcissique notable où elle ne peut désinvestir des positions de toute-puissance que lui permettait de prendre son exercice professionnel. Parce qu'elles réclament force et énergie, cette femme ne peut désormais plus les tenir et, inversement, ces postions et identifications ne la tiennent plus. Aucune autre position, plus accessible et plus souple, ne semble pouvoir être, pour le moment, investie. Cette femme se heurte, par ailleurs, à un excès d'excitations que l'usage d'une solution professionnelle addictive lui avait permis de longtemps ignorer, elle semble donc chercher à s'éclipser (Smaniotto, Lighezzolo). L'autre femme paraît, quant à elle – et en dépit de coûteux mécanismes de défenses – trouver des aménagements étayants et relativement satisfaisants. Si elle refuse assurément de

tendre vers le renoncement psychique et le travail du vieillir, elle peut toutefois inventer des voies arrangeantes associées aux rencontres et à la sublimation.

MISE À L'ÉPREUVE DE LA DEUXIÈME HYPOTHÈSE

H-2. A → L'expérience de la retraite est vécue différemment par la femme selon le statut hiérarchique occupé pendant l'activité professionnelle, soit plutôt dominant, soit plutôt dominé.

H-2. B → Néanmoins, à l'intérieur de ces deux types de positions hiérarchiques, l'expérience de passage diffère selon la singularité d'investissement de l' « objet-travail » par la femme à travers :

- *l'intrication du désir de la femme à son activité professionnelle,*
- *le sentiment de reconnaissance que la femme tire de cette activité, c'est-à-dire la traduction réalisée par la femme du jugement de spécificité (le style singulier de son travail jugé par les autres), du jugement de beauté et du jugement d'utilité portée par la sphère professionnelle (collègues, patron, patronne, clients, patients, élèves, etc.),*
- *la satisfaction pulsionnelle engagée principalement dans le travail (pouvoir, dévouement, soumission, séduction, rivalité),*
- *le sentiment de fécondité féminine au travail.*

Pour mettre à l'épreuve notre seconde hypothèse, nous ne reprendrons pas, une à une, chacune des modalités envisagées ci-dessus (H-2. B) mais veillerons davantage à travailler leur complexe intrication. Nous chercherons par ailleurs à comprendre en quoi l'événement de l'arrivée à la retraite nous apparaît comme une expérience différente chez les femmes selon le statut hiérarchique occupé (dominant *versus* dominé) au cours de l'exercice professionnel. Pour mettre en avant ces différences, nous nous étaierons sur de nombreux résultats cliniques dégagés à l'occasion de la mise à l'épreuve de notre première hypothèse en concentrant maintenant notre attention principalement sur la variable du statut hiérarchique occupé au cours de l'exercice professionnel. Si cette seconde hypothèse permet de déplacer notre angle de vue, en nous intéressant maintenant à l'effet du statut hiérarchique occupé, la première hypothèse nous a déjà, en effet, permis d'appréhender des différences certaines entre les femmes.

Notre échantillon se compose de 14 femmes âgées entre 60 et 66 ans. Six d'entre elles ont occupé un statut que nous avons associé à un *statut dominé* dans la hiérarchie socio-culturelle des métiers. Les huit autres ont occupé un statut que nous avons associé à un *statut dominant*. Nous reconnaissons que cette terminologie peut apparaître relativement réductrice et, à certains égards, elle l'est probablement. Néanmoins, comme l'avait repéré en 1983 C. Dejours, l'analyse « pêle-mêle » des activités professionnelles comporte le risque de se révéler trop superficielle et ne permet pas d'approcher avec suffisamment de précision et de justesse les modalités en jeu qui font de cet événement qu'est la retraite professionnelle, une expérience psychique à part entière.

Ainsi, les femmes de notre recherche ont-elles été réparties en deux groupes selon le statut hiérarchique qu'elles ont occupé. Ce statut est donc soit associé à une longue formation, à des études secondaires relativement approfondies, à un poste associé à l'encadrement et à la prise de décisions : il réunit les femmes associées au *niveau A* de la fonction publique, nous l'avons nommé *dominant* ; soit l'activité professionnelle ne s'inscrit pas dans la suite d'une formation longue, conséquente et spécialisée, l' « objet-travail » est alors là surtout associé à des directives données par des supérieurs hiérarchiques. Ce statut réunit les femmes associées au *niveau C* de la fonction publique, nous l'avons nommé *dominé*. Ce rappel nous conduit à mettre en avant un élément qui a retenu notre attention au regard de ce que cherche à soulever notre présente hypothèse.

Ce n'est pas un hasard si notre échantillon compte davantage de femmes associées à un statut dominant de la hiérarchie socio-culturelle des métiers : il s'agit là d'un premier résultat que nous devons considérer comme tel pour la suite de notre analyse. Il a été, en effet, beaucoup plus aisé de recruter les femmes de statut hiérarchique supérieur : nous avons même été contrainte de refuser certaines propositions. En revanche, il a été bien plus difficile de recruter les femmes associées à un statut dominé. Nous nous sommes d'ailleurs heurtée à de nombreux refus. Intéressée, entre autres, par les activités professionnelles associées au *care*, auxquelles nous avons

notamment consacré une certaine place à la faveur de notre élaboration théorique, de nombreuses aides-soignantes ont décliné notre proposition de participation à la recherche. En outre, nous avons eu connaissance de certaines femmes de la catégorie C de la fonction publique qui, malgré leur âge, ont fait la demande de poursuivre, en tant que bénévole, leur activité professionnelle. Soulevant indéniablement la question de l'économie psychique, de son destin à la faveur de l'accès à la retraite, de tels profils auraient été particulièrement intéressants à approcher en ce qu'ils peuvent nous mettre face à un certain paradoxe. Mais nous avons dû pourtant y renoncer, notre proposition a été l'objet d'un net refus de leur part.

À mesure que nous avancions, il nous est également apparu que l'introduction de ce qu'on appelle communément un « groupe contrôle » aurait pu être opportune. À côté de ces deux groupes que nous avons présentés, il aurait sans doute été pertinent d'en introduire un troisième, regroupant des femmes du même âge mais qui n'auraient pas travaillé. Cette variable supplémentaire aurait notamment permis de comparer avec un surcroît d'acuité des différences sans doute éminemment intéressantes. Nous aurions pu apprécier l'incidence de l'événement-retraite entrelacé aux problématiques des tourmentes du vieillir et, par ailleurs, des expériences où l'événement-retraite ne peut jouer directement (si ce n'est que l'avènement de la retraite pour le conjoint n'est pas sans incidence sur leur vie). Cette perspective pourrait être ultérieurement creusée et donner éventuellement lieu à de prochaines recherches.

Mais revenons maintenant aux refus évoqués plus haut qui pourraient nous fournir une trame analytique pour approcher les résultats de notre seconde hypothèse. Rappelons-le succinctement, ces refus à participer proviennent de femmes retraitées (ou qui souhaitent poursuivre encore leur activité professionnelle en tant que bénévole), associées à un statut dominé dans la hiérarchie des métiers, et qui refusent d'être rencontrées pour parler à un tiers de leur expérience de la retraite. Que pourraient nous apprendre ces refus ? Comment les comprendre ? Pour tenter de donner réponse à ces interrogations, nous proposons de

commencer la comparaison des deux groupes réunissant chacun des femmes retraitées ayant occupé un statut hiérarchique différent.

La mise à l'épreuve de hypothèse H1-A nous a notamment conduit à montrer combien passer à la retraite n'allait vraiment pas de soi et nous avons ainsi soutenu l'existence potentielle d'un recours au sassage, distingué en deux voies. Usant d'aménagements maniaques plus ou moins souples, l'un est associé à la nécessité de jubiler – et *avant qu'il ne soit trop tard* – et d'être reconnue par l'autre comme enfin jouissante, espérant également *faire l'économie* d'une confrontation aux problématiques inhérentes à la tourmente du vieillir et cherchant, dans la rencontre, à s'en détourner. Aussi est-il question d'un débordement réjouissant coûte que coûte recherché. L'autre sassage est quant à lui associé à la reconnaissance d'un nécessaire usage de tuteur, lequel nous est apparu dans la poursuite de l'investissement d'une « scène professionnelle » suffisamment souple et étayante, ce en dépit de l'accès à la retraite. Ce tuteur ne va pas contre l'élaboration des problématiques associées au vieillissement mais, au contraire, pourrait parfois justement la permettre et la faciliter.

À bien y regarder, la voie du *sassage pseudo-jubilatoire* est surtout « revendiquée » par les femmes associées à un statut dominé. Pour illustrer et comprendre le mécanisme de ce potentiel sassage, nous avons en effet mis en perspective les entretiens conduits avec **Soizic**, **Isabelle**, **Myriam** et **Maud**. Et, bien qu'**Édith** soit associée à une organisation psychique limite, le *sassage pseudo-jubilatoire* permet également d'éclairer sa rencontre avec l'événement-retraite. Tout se passe comme si la voie pseudo-jubilatoire venait illustrer l'expérience des femmes retraitées associées à un statut dominé dans la hiérarchie socio-culturelle des métiers. Il nous est, par ailleurs, apparu que le frayage jubilatoire pouvait être pensé à l'image d'une certaine forme de revanche. Mais serait-ce ici contre le travail professionnel, contre ce statut dominé, que cette revanche jubilatoire s'exerce ? Répondre par l'affirmative nous étonne et nous plonge encore dans un certain embarras, tant la plupart de ces femmes, **Maud** exceptée, décrit pourtant, à première vue, une

expérience associée à une certaine fécondité. En dépit d'une certaine, et bienvenue, ambivalence qui point çà et là, ce sentiment de fécondité réunit une certaine satisfaction pulsionnelle, l'intrication du désir à l'activité professionnelle et également un sentiment de reconnaissance professionnelle.

Malgré l'expression d'une certaine forme de fécondité professionnelle, on peut se demander néanmoins si le rapport au travail de ces femmes a véritablement pu convoquer les ressorts subjectifs de la sublimation. C. Dejours (2014) soutient que c'est quand il ouvre sur la sublimation que le travail peut générer le meilleur et permet ainsi de porter au plus loin une activité socialement valorisée. Une telle question, celle d'un accès à la sublimation permise et favorisée par le rapport au travail, se pose de fait pour saisir la revanche qui semble animer les femmes associées au *sassage pseudo-jubilatoire*.

De quelle revanche, l'usage du *sassage pseudo-jubilatoire* pourrait-il témoigner ? Nous pourrions d'abord envisager une revanche contre le temps qui passe et contre le vieillissement. En effet, accédant à la retraite, quittant le travail professionnel, ne s'agit-il pas là d'un mouvement certain de « retrait » pouvant, peut-être, s'associer à une première forme de séparation de la vie ? Ce retrait engage de fait une séparation, sinon une rupture, d'avec une figure du *corps* social. Il est ainsi question de se défaire, ou d'être défaite, d'un étayage de ce corps social avant que le corps propre, lui-même, de par les pertes immanquables à venir, ne puisse plus porter avec assurance et fiabilité la femme au gré de ses entreprises, même les plus quotidiennes. En cela, le *sassage pseudo-jubilatoire* permettrait de mettre au rancart la représentation comme l'invasion de la *rouille* et du temps qui passe, il faudrait donc *bouger pour ne pas rouiller*. Un autre volet de cette lutte contre le temps mérite encore d'être avancé. Bien des représentations collectives semblent associer les adultes âgés au peuple des inactifs oubliés, des inutiles et des ralentis, seulement attendus dans une position de braves et fidèles consommateurs. Aussi, la mobilisation indéfectible du corps que requiert le *sassage pseudo-jubilatoire* ne serait-elle pas sous-

tendue par une lutte contre l'invisibilité sociale – sans qu'elle soit toutefois toujours conscientisée ? Associés à quelque revanche contre le temps qui passe, ces deux volets viennent donc interroger l'*allegro vivace* qui accompagne l'orée de la retraite. Ainsi faudrait-il, encore et toujours, bouger afin de ne pas « rouiller » mais encore pour ne pas être « oubliée », *perdue de vue*.

Adressée au temps qui passe, cette potentielle revanche n'est pas sans intérêt mais elle est sans doute insuffisante. Nous avons pu voir, en effet, que seules les femmes associées à un statut dominé dans la hiérarchie des métiers s'inscrivaient dans ce *sassage pseudo-jubilatoire* ; or les autres femmes pourraient tout autant, si ce n'est davantage, porter une telle revanche, ce n'est cependant pas ce qui a été observé. Si accédant à la retraite, les unes comme les autres sont soumises à l'importune rencontre des tourments du vieillir et à l'avancée vers d'incertaines et d'obscures contrées, la lutte n'est pas identiquement partagée.

La revanche qui anime le *sassage pseudo-jubilatoire* est donc pétrie d'autres revendications, sans doute plus latentes et moins évidentes à appréhender de fait. Cette référence à un « corps social » nous invite donc maintenant à problématiser la compréhension du *sassage pseudo-jubilatoire* en tant que *revanche sociale*. Il est bien entendu que cette supposée revanche sociale n'exclut en rien celle que nous venons d'approcher : elles s'enchevêtrent l'une à l'autre dans un mouvement fort complexe.

Les vertes et mûres années ont été données ou, mieux, frayées par des heures professionnelles sans que celles-ci n'aient jamais, ou trop peu, été portées par le courant d'une véritable fécondité *symbolique*, nous reviendrons sur cette terminologie. Pis encore si, pétrie d'amertume, l'expérience professionnelle n'a su être que le lieu d'une désolation renouvelée. Pour tâcher de comprendre le mécanisme de cette potentielle revanche sociale, cœur du *sassage pseudo-jubilatoire*, nous nous intéresserons en premier lieu à l'expérience de **Maud** qui se plaint sans détour d'un « objet-travail » incontestablement déceptif. De son expérience, nous irons vers celle des femmes associées à la dynamique unissant un statut plutôt dominé dans la hiérarchie des

métiers au *sassage pseudo-jubilatoire* emprunté à l'orée de la retraite. La fin d'un contact journalier avec cet objet décevant, injuste, sinon humiliant, semble pleinement mêlé à un *sentiment d'urgence* qu'il conviendrait de dialectiser avec la longue attente de l'idéal « objet-retraite », représentant quelque *renaissance*. Ce sentiment d'urgence, encore une fois, n'est pas déconnecté des problématiques du vieillissement psychique même si ces dernières ne sont pas évoquées par **Maud** avec l'angoisse dépressive qui pourrait pourtant être attendue. Au fil de nos rencontres, **Maud** soutient avec révolte : *« Je vivais ma vie professionnelle qui n'était pas ma vie »*. Sous cette très forte plainte où **Maud** se refuse, entre autres, à identifier « sa vie » à cet objet humiliant que fut son activité professionnelle, on retrouve sans doute l'expression de *long enfermement* qu'utilise F. Neau (2005) dans sa compréhension du rouage des défenses maniaques. Sa vie professionnelle est donc pour **Maud** associée à un vécu d'enfermement qui l'empêcherait de *vivre sa vie*, l'accès à la retraite viendrait enfin lui ouvrir « la porte de la récré » :

> **MAUD** – Le travail, c'était pas du tout mon truc (…) ! Vous avez un patron qui ne sait pas appuyer sur le bouton de la photocopieuse, vous allez lui chercher ses tickets repas, vous ne le mouchez pas mais c'est limite ! Vous allez lui chercher son café… Quand il a besoin d'argent, vous allez au distributeur… Attendez, on n'est pas payé pour retenir la chambre d'hôtel pour qu'il aille avec sa poule, hein ! Et quand la femme téléphonait « Non, Monsieur est en rendez-vous… » (…) J'suis avec mon dossier – *frappe du poing sur la table* – et il rentre dans les toilettes, et moi je suis comme une pomme, au milieu du couloir, et je me suis dit « mais il m'prend pour qui ?! » Vous vous rendez compte, il m'emmène jusqu'à la porte des toilettes parce qu'il me parle, mais je suis qui là ? Je me suis dit : « Je suis pire qu'une plante verte ! » Affreux ! Je suis revenue avec mon dossier et ce type-là, il sort des toilettes. Il revient dans le couloir, et devant la porte de mon bureau, il était en train de fermer sa braguette. J'ai trouvé que c'était une insulte ! C'est une humiliation terrible de me faire un truc comme ça. (…) J'ai acheté un carnet depuis que je suis en retraite, avant j'en avais pas besoin, je vivais ma vie professionnelle qui était pas ma vie ! Avant, j'en avais pas besoin, c'était routinier, je savais toujours où j'allais ! Alors que maintenant, j'ai acheté un carnet, le lundi, le mardi, le mercredi… Entre les cafés littéraires, les cafés historiques, les musées, le ciné et le sport, tout ça, je m'éclate énormément ! (…) Je me suis raccrochée à tout ce que j'avais repéré avant. (…) Je m'éclate énormément, j'ai commencé à faire des choses qui m'intéressent ! Je suis débordée, tous les retraités, on est tous débordés, tous surbookés ! ».

Ces quelques fragments du discours de **Maud** traduisent avec force combien elle s'avère soucieuse de revanche et souhaite désormais inscrire ses activités dans un carnet, afin d'y laisser

la trace, la trame, réjouissante qui compose sa quotidienneté. Comme si les expériences associées à l'humiliation dont elle nous fait part lui fournissaient l'élan d'une certaine revanche.

Mais que de dire, penser, maintenant des autres femmes, dont le statut professionnel fut associé à un statut dominé dans la hiérarchie des métiers, qui n'évoquent pas ce rapport décevant et qui, pourtant, s'inscrivent pleinement dans le *sassage pseudo-jubilatoire* ? Sans que le rapport au travail mis en avant soit pleinement décevant, il semble surtout que la « scène professionnelle », son cadre spatio-temporel étayant mais encore la fonction tierce qu'elle représente au regard des autres investissements (familiaux entre autres) soient les éléments qui puissent être associés à une certaine variable de « plaisir ». Édith parle très bien de cet étayage que représente[60], pour elle, la scène professionnelle :

> **ÉDITH** – Pis y'a eu de bons moments, on se réunissait tous les matins, on se retrouvait à la cantine, on était toujours ensemble ! À l'époque, il y avait tout une table à dix heures, c'était nous ! À trois heures, c'était encore nous… Et quand il y a eu la grève, c'était nous… (…) Je m'étais choisi le rayon littérature française, j'ai pas bougé de la littérature française… J'ai vu la grande chef : « Ah Madame Ravigan, vous venez encore là ? » Je viens là déjà pour voir les collègues, ça, ça me fait plaisir… C'est le seul métier où une retraitée peut venir encore sur les lieux, sur son lieu de travail… Dans une usine, tu peux pas… Dans un bureau, tu vas pas y aller… Mais là hier, je suis rentrée comme dans du beurre hier… La galette… Ça c'est génial, je me remets toujours en contact. Je me suis toujours remise en contact.

À y regarder de près, l' « objet-travail » et les tâches de transformation qu'il implique ne sont pas ou seulement très sommairement évoqués. Ainsi, ces femmes dont le statut serait plutôt dominé dans la hiérarchie des métiers auraient davantage à renoncer à *un étayage* que prodiguait l'activité professionnelle, étayage composé de ceux qui peuplaient la « scène professionnelle », de la fonction tierce du travail par rapport à l'espace domestique. En *revanche*, l' « objet-travail », en tant que tel, n'a pu donner lieu à aucun renoncement, il est sans doute davantage celui contre lequel s'exerce avec ferveur la revanche sociale. Comme si cet objet-là n'avait aucunement permis de faire ou alors trop peu, en travaillant, un *travail de soi sur soi* (Dejours, 2014, 2015) qui soit associé à l'accomplissement et à la sublimation. Cet « objet-travail » semble en effet ne pas avoir

60 Nous utilisons le présent de l'indicatif dans la mesure où elle continue de s'y rendre très fréquemment.

offert à ces femmes de suffisantes possibilités de sublimer. Or la sublimation est bien la condition par laquelle se peut un certain accroissement de la subjectivité en se transformant soi-même à l'occasion du travail professionnel. Ainsi, l'accès à la retraite peut-il être investi tel un « temps d'ouverture » où, en quelque sorte, il vaut mieux ne pas perdre de temps et se risquer à traiter ces trop troublantes problématiques associées au vieillissement qui peuvent mener on ne sait où et rester, coûte que coûte, dans le registre de la jubilation. Tout se passe comme si l'intrication pulsionnelle permettant d'unir *Éros* à *Thanatos* réclamait là une trop forte énergie et qu'il valait mieux coûte que coûte ignorer l'ombre de *Thanatos* et se porter vers une certaine réalisation, lumineuse, active et jubilante de soi afin que cette réalisation ne reste pas en souffrance.

Pour saisir maintenant ces refus de participation à cette recherche évoqués plus haut mais également la volonté de poursuivre une activité, sans doute souvent associée à une lancinante répétition, nous pourrions avancer une hypothèse. Avec beaucoup de prudence, ces refus comme cette poursuite de l'activité professionnelle en tant que bénévole, pourraient être sous-tendus par la honte, sans doute inconsciente, d'avoir besoin de cet étayage, étayage qui pourtant ne favorise qu'assez peu la sublimation. Être entendue pour parler de son expérience professionnelle ferait alors, peut-être, courir le risque d'une problématisation psychique par trop coûteuse. Cependant il n'est pas exclu que certaines activités professionnelles, associées à un statut dominé, puissent, malgré tout, donner accès au plaisir de faire partie d'une « scène professionnelle » étayante, d'une scène sociale.

Sans doute pourrait-on encore rapprocher ces aménagements hyperactifs dont nous avons parlé à ce que C. Dejours avait très tôt identifié en parlant de l'utilisation de l'auto-accélération chez les ouvriers (1980-2007) ; celle-ci permettrait, par l'accroissement des cadences de travail, de ne pas penser la souffrance induite par la pénibilité du travail de lutter donc contre cette souffrance. Le risque pour la santé psychique de cette auto-accélération serait notamment

celui, très grave, d'un certain engorgement du fonctionnement du préconscient, de son rôle de pare-excitant et d'une mouvance dans l'entre-deux associé à l'ère transitionnelle.

Nul doute qu'il importe encore de saisir aussi les modalités du sassage à la lumière de ce qu'impose l'idéologie contemporaine du bien-vieillir. Les travaux de la socio-anthropologue R. Feillet (2006, 2012) sur la discrimination de la vieillesse sont, à cet égard, d'un éclairage fort précieux pour appréhender la mise en place potentielle d'aménagements maniaques à la faveur des passages à la retraite. Cette auteure montre en effet combien la dépendance est considérée comme « le » risque économique, collectif et individuel. À travers bien des émissions télévisées, les médias imposeraient de forts modèles d'identification (senior performant, consommateur) ou de violente contre-identification (maladie d'Alzheimer), toujours sous-tendus par le discours d'experts scientifiques en biologie ou en médecine. L'enjeu est ici avant tout de responsabiliser l'adulte âgé dans le rapport à son corps et, plus généralement, à sa santé, lui suggérant des images suscitant la fascination ou l'épouvante. De tels messages véhiculent les représentations sociales d'une science toute puissante visant à renforcer la norme de performance jusqu'à consolider le mythe d'une immortalité. Certains journalistes produiraient ainsi un modèle idéologique où la science détiendrait la vérité quant aux façons de consommer à la fois des produits et des techniques permettant d'échapper à la dépendance[61]. Ce dernier détour socio-anthropologique propose ainsi d'entrevoir les potentiels retentissements, inhérents à la causalité sociale, sur la réalité psychique, et invite à l'articulation précieuse des connaissances pour rencontrer la complexe question du vieillissement. Cet éclairage nous permet de faire l'hypothèse que les femmes de statut plus dominé dans la hiérarchie des métiers pourraient s'approprier davantage ces implacables logiques portées par le bien-vieillir, à l'instar de **Maud** qui l'exprime fort bien

> **MAUD** – Et puis après je me suis relancée dans les activités sportives aussi... À nos âges, chère Madame, il faut **entretenir son corps et ses neurones pour arriver**... Parce qu'il paraît qu'on a une grande espérance de vie nos générations, paraît qu'on est pistonné sur l'espérance de vie, donc **pour arriver en meilleures conditions le plus loin**

[61] Cf. l'ouvrage polémique de Laurent Alexandre *La mort de la mort*, paru en 2011.

> **possible**, on arrête pas de nous répéter que nous, les seniors, il faut qu'on travaille nos neurones et notre corps. (…) Bah **il faut que je m'occupe de mon corps... Faut que je fasse plein de choses, plein d'activités** !

En parlant *d'aller le plus loin possible*, **Maud** pourrait bien s'approcher de ce mythe d'immortalité que promet le bien-vieillir. Ainsi, y aurait-il un point de rencontre assez étonnant entre les aménagements maniaques propres à la revanche sociale évoquée et l'appropriation de ces logiques du *bien-vieillir*. Si elles les évoquent, les femmes de l'autre groupe, quant à elles, c'est davantage pour les critiquer et s'en distinguer. Ainsi *Marielle* et *Marieke* peuvent notamment évoquer un *piano vivace*, c'est-à-dire la possibilité, voire la nécessité, de s'autoriser à ralentir, sans que cette lenteur soit vécue comme l'antichambre de la dépendance. De sorte qu'elles ne cherchent pas à incessamment combler leur quotidienneté :

> *MARIELLE* – (…) En retraite vous avez du temps. C'est ça la retraite. C'est quand même qu'on a beaucoup de temps et je pense qu'effectivement on n'est plus aussi actif mais on prend le temps de « traîner », vous savez ? Le matin, on a le temps. Quand je dis traîner, bah avant c'est vrai, on est toujours sous pression, on court ceci, on court cela. Que là, je vois le matin, moi je me fais livrer le journal, après le déjeuner, je prends mon journal, je fais mes mots-croisés, j'avais pas le temps de faire ça avant. On n'est pas pressé. *Et c'est ça la retraite je pense, il faut pas vouloir en faire autant que ce qu'on faisait dans le même rythme qu'avant. Il faut savoir un petit peu accepter de ralentir le rythme. Parce que je pense – je ne sais pas, ce n'est pas une critique – y'a des gens qui, au début, sont super actifs quand même et je ne sais pas si c'est… Aussi bien que ça ?! Faut pas se laisser, faut pas s'endormir non plus mais faut savoir se donner du temps*. Je pense que la retraite, c'est ça, faut savoir se donner du temps, pas être trop pressé pour certaines choses. Si on n'a pas fait ça aujourd'hui, bah on pourra le faire demain. Mais il faut quand même surtout ne pas se couper de l'extérieur. L'hiver, c'est quand même toujours un peu plus dur. L'hiver… L'été c'est vrai que dehors, par exemple, vous êtes dehors, quelqu'un passe, vous allez papoter, que l'hiver on est quand même plus à la maison. C'est que l'hiver, il faut se garder des choses à faire pour l'hiver. J'ai plein de photos à trier. Parce que même si vous êtes inscrit à un club, ça ne vous prend pas tout le temps…
>
> *MARIEKE* – Je m'étais dit que je trouverai une activité bénévole sans toutefois *tomber dans le travers* de certains retraités qui sont presque plus occupés que quand ils travaillaient ! Et finalement, j'avais décidé que quand les gens me diraient : « Bah alors ! Qu'est ce que tu fais maintenant ?! » J'allais répondre : « Bah, rien. » (…) « Bah voilà c'est ma vie, j'en fais ce que j'en veux et si ça me plaît de rien faire… » *Parce qu'en fait, je pense que si on fait trop d'activités, on se prive aussi de ce « rien faire »* quoi qui est finalement pas mal de temps en temps.

Le rapport entretenu avec le « bien-vieillir », on le voit, est loin d'être équivalent entre les femmes des deux groupes. Ou le « bien-vieillir » confirme et légitime de façon indubitable

l'engagement dans la voie défensive pseudo-jubilatoire ou bien il est l'objet d'une critique bienvenue sans qu'elle soit toutefois complètement isolée d'une potentielle dimension rationalisante. En effet, les deux femmes citées ne sont pas à la retraite depuis très longtemps, l'usage de la rationalisation, sans viser la satisfaction pulsionnelle, peut permettre, on le sait, de « camoufler secondairement les divers éléments du conflit défensif » (Laplanche & Pontalis, 1967, p. 388).

Mais *Marielle* semble néanmoins tendre vers une « temporalité » désormais plus souple et moins remplie qui ne la met pas à l'abri de l'angoisse dépressive marquée à la fois par l'écoulement du temps et un certain retrait. Dans son discours, l'été est tant associé au dehors et à l'heureux imprévu d'une rencontre que l'hiver, au retrait, et à une certaine solitude. On voit notamment poindre dans son discours l'appréhension – au sens de l'inquiétude – d'une potentielle vacuité à venir. Ce mouvement d'anticipation négative pourrait ici traduire une préparation à la traversée de temps désormais plus creux, plus retirés et ralentis, où il serait à la fois bienvenu et rassurant de se garder des objets particuliers à investir. En l'occurrence, il n'est pas inintéressant qu'elle parle précisément de photographies et de triage : cet investissement est sans doute associé à la fonction historicisante où le regard tend à se porter, avec intérêt et curiosité, sur la singularité d'une trajectoire de vie préservant sa part énigmatique. Nous pourrions là éventuellement parler d' « objets historicisants ». Tâtonner, non sans angoisse, chercher un entre-deux qui lui convienne – trace sans doute d'une certaine intrication pulsionnelle – où il s'agit de tenter de « prendre son temps » sans céder sur une éventuelle prise de plaisir et sans, non plus, tout désinvestir : cela nous semble être l'expérience dont nous parle *Marielle*.

Chez les femmes ayant occupé une activité professionnelle associée à un statut plutôt dominant dans la hiérarchie des métiers, il apparaît que l' « objet-travail » est bien plus évoqué au cours des rencontres de recherche que la « scène professionnelle », bien qu'elle apparaisse tout de

même (voir *Flora* et son *sassage tuteur*). Plus qu'un étayage à la « scène professionnelle », l'accès à la retraite pourrait davantage correspondre à la perte de ce précieux jeu sublimatoire permis et toujours relancé par l'investissement de l'« objet-travail ». Le renoncement porterait donc bien davantage sur ce travail de soi sur soi, sur son histoire notamment, que permettait l'exercice professionnel. Les femmes de ce groupe, sauf *Magda*, semblent traverser cette expérience avec davantage de souplesse et pouvoir peut-être davantage *passer à la retraite*. C'est-à-dire qu'elles semblent se détacher, avec plus d'aisance et de dégagement, de l' « objet-travail » pour pouvoir s'investir dans un nouvel objet différent. Résultat qui pourrait trouver un puissant écho dans la position soutenue par P. Denis au sein d'un article soulevant les rapports entre nostalgie, deuil et dépression : « Plus une relation a un objet extérieur a été riche de satisfaction et plus le deuil en est possible : c'est la satisfaction qui introduit la contingence de l'objet en favorisant un tissu de représentations relativement indépendant des investissements d'emprise » (1998, p. 149).

Certes nous détournons là quelque peu sa proposition pour nous permettre d'éclairer l'arrivée de la retraite et les enjeux psychiques du retrait de « objet-travail » mais l'élaboration de P. Denis traduit bien ce que nous comprenons ici. Plus la satisfaction (jeu sublimatoire avec l' « objet-travail ») a été présente, plus un « tissu de représentations » a été dense et investi, plus il semble aisé de s'en détacher pour aller *s'éprendre ailleurs et différemment*. Ce qui ne veut pas dire, pour autant, que la déprise de cet « objet-travail » n'aille pas sans engager secousse douloureuse, tristesse et angoisse, mais elle apparaît tout de même plus aisée, facilitée par la satisfaction tirée du rapport au travail.

Nouvelle précision, non des moindres, le nouvel objet d'investissement, celui qui succède à l' « objet-travail » et tend à le remplacer n'a pas les mêmes modalités, ni le même statut, pour les femmes de ce groupe associé au statut plus dominant dans la hiérarchie des métiers. Si pour le premier groupe que nous avons tenté d'approcher, cet objet tient peut-être davantage au remplissage marqué, à la quête d'un certain débordement de l'emploi du temps, pour le

deuxième, il en est tout autrement. Il s'agit de s'investir dans une activité très particulière, laquelle doit aller non seulement dans le sens du désir et du dehors mais aussi, sans doute, se diriger vers un certain sens éthique au regard des valeurs personnelles.

Cela est particulièrement apparent dans les expériences de *Marieke* et de *Jeanne.* Anciennes responsables RH, elles évoquent l'une et l'autre l'évolution « désolante » de leur « objet-travail ». Comme si ce dernier semblait avoir été « tordu » par l'organisation du travail. Être attendue dans la réalisation de tâches que la conscience morale réprouve, comme l'a identifié C. Dejours, expose au vécu d'une *souffrance éthique*, il s'agit d' « une souffrance en rapport avec l'expérience d'une trahison de soi » (2014, p. 32). C'est ainsi, pour ne pas avoir à endurer trop longtemps une *souffrance* éthique, que *Jeanne* et *Marieke* ont choisi de partir de façon anticipée à la retraite :

> *Ça a été une décision importante pour vous – que de partir plus tôt ?*
>
> *JEANNE* – Oui, ça a été une décision qui a été mûrie, ça a été à un moment où le travail était moins intéressant, où *ce qu'on me demandait de faire ne correspondait plus vraiment à ce que je ressentais etc.* Et donc… Bah… j'ai préféré partir. C'était moins intéressant. *Ce qu'on me demandait quelquefois me gênait.* Donc à un moment j'ai dit : « J'arrête, je vais faire autre chose ».
>
> *…Vous gênait ?*
>
> *JEANNE* – C'est-à-dire quand j'ai commencé les ressources humaines, c'était les recrutements, c'était les formations, c'était des accompagnements pour des projets, des promotions, etc. Quand je suis partie, c'était beaucoup plus des restructurations, des suppressions de postes… Alors j'ai rencontré des agents qui habitaient assez loin pour leur dire que leur avenir était à deux cent kilomètres, que c'était mieux pour eux… Moi quelque part… euh… ça me gênait… puisque je ne pensais pas que c'était mieux pour eux ! Mais… Euh… *J'étais obligée de le faire parce qu'on me le demandait. Y'a des moments où je me disais peut-être que d'être responsable RH tu serais peut-être mieux syndicaliste ! Comme ce n'était plus en adéquation et que j'avais la possibilité de partir à la retraite.*

De même pour *Marieke* qui se met soudainement à pleurer quand elle se rappelle avoir dû faire une réduction de personnel :

> *Ça vous émeut…*
>
> *MARIEKE* – Oui, c'est bête hein, mais… C'était tellement… C'était tellement des choses qui étaient tellement difficiles ! Quand j'en parle, ça me… ça me… Après tout ce temps, je devrais plus autant être affectée par ça. C'est… Ça c'est mon tempérament. Je doute de moi, j'y pense encore maintenant : est-ce que j'ai bien fait ? Est-ce que j'ai été assez à l'écoute ?

Marieke semble encore travaillée par la culpabilité quand *Jeanne*, on le voit, témoigne d'une souffrance éthique certaine. Cette dernière a assisté aux transformations de son « objet-travail » et a accepté de faire ce qu'elle réprouvait pourtant. Comme le remarque C. Dejours, « en consentent à mettre son zèle au service d'ordres et de prescriptions qui déshonorent la *Kultur,* au double sens allemand de culture et de civilisation, le travailleur fragilise encore davantage les bases intrasubjectives de son identité » (*Ibid.*). Si *Jeanne* s'est d'abord investie comme bénévole au sein d'une association destinée à la réinsertion des jeunes adultes, elle s'est ensuite tournée vers l'enseignement du français à des femmes d'origine étrangère ; quant à *Marieke*, elle s'est engagée dans une bibliothèque municipale.

Nous pourrions ici envisager que ces nouveaux investissements visent probablement à « réparer » ces toutes dernières années de travail, et à maintenant *honorer la culture* en investissant des objets qui s'ouvrent justement vers cette direction.

Résumé de l'hypothèse deux interrogeant les liens entre arrivée à la retraite et statut professionnel occupé au cours de l'exercice professionnel

B. Verdon a pu montrer l'importance du déploiement de cette délicate tension – entre résistance et collaboration, entre inachèvement et accomplissement – chez les adultes qui vieillissent. Loin d'être un solide « bloc de marbre » (2013, p. 119), cet entre-deux est un jeu d'équilibre incessamment dynamique, pétri d'identifications souples et variées, actives et passives, pouvant être associé à la puissance du vieillir (Villa, 2010).

Notre seconde hypothèse a pu révéler combien cette position *résistante* se retrouve éminemment plus investie chez les femmes dont l'activité professionnelle fut associée à un statut

dominé dans la hiérarchie des métiers. Tout se passe en effet comme si, à la faveur de l'accès à la retraite, ces femmes étaient animées par un fort souci de revanche contre un « objet-travail » certainement insuffisamment porteur de jeu sublimatoire. Essentiel, celui-ci permet en travaillant de se porter vers un travail de soi sur soi (C. Dejours). La seule position de résistante, prise et défendue, prive là, sans doute, d'un jeu identificatoire permettant une opportune dynamique de souplesse et de dégagement, mais cette résistance bloque encore l'investissement de ce creux essentiel. Cet espace intérieur est celui du tissage artisanal entre les représentations et, aussi, entre affects – négatifs notamment – et représentations. Nous savons combien ce précieux espace de la dépressivité – L'*Il y a* ouvrant – protège de la dépression – Le *C'est ainsi* fermant. Proposé par J. B. Pontalis (1978), ce continuum offre une précieuse perspective pour approcher une compréhension du *passage*. Il permet, entre autres, de distinguer l'ouverture (dépressivité, intrication pulsionnelle) – notamment au creux – de la fermeture (dépression) et éclaire la portée potentielle inhérente aux mouvements de l'activité psychique. En cela, son « il y a » ouvre tant sur la transformation que sur la métaphorisation des représentations dans les liens qu'elles entretiennent aux partitions affectives diverses.

Si les aménagements maniaques peuvent, quant à eux, présenter, à première vue, une certaine « vitalité toute positive », socialement désirable et défendue par le « bien vieillir », s'ils sont trop fermes et trop rigides, de tels aménagements peuvent freiner cette complexe tension, pourtant nécessaire au travail du vieillir. Chez les femmes ayant occupé une activité professionnelle associée à un statut dominant dans la hiérarchie des métiers, cette tension entre résistance et collaboration paraît pouvoir être davantage investie. Ce qui le permet tient sans doute à ce que l'investissement de l' « objet-travail » ait été plus satisfaisant et ait davantage permis ce « travail de soi sur soi » (C. Dejours) associé à la sublimation et à l'accomplissement. Cela nous invite à rejoindre P. Denis (1998) quand il soutient que plus la relation à un objet extérieur fut satisfaisante plus le renoncement en est possible – tant cette relation a notamment

pu favoriser la mise en œuvre d'un tissu dense de représentations dégagé d'investissements d'emprise. Autrement dit, ce tissu intérieur, symbolique et souple, pourrait induire et permettre le déplacement psychique et donc favoriser l'issu d'un certain passage psychique. Toutefois une femme de ce deuxième groupe contrarie pleinement cette dynamique. *Magda* nous permet en effet d'approcher les conséquences psychopathologiques d'une impossibilité à poursuivre l'investissement d'une longue solution professionnelle addictive, de représentations de soi puissantes, isolant la possibilité d'opérer ce précieux travail de soi sur soi. Ainsi, l'événement-retraite la confronte non seulement à des problématiques psychiques que sa solution addictive lui a permis d'ignorer mais la met encore face à un travail du vieillir où une capacité à renoncer se révèle inopérante.

MISE À L'ÉPREUVE DE LA TROISIÈME HYPOTHÈSE

LA MÈRE *– Alors écoute Victor, tu arrêtes… Tu arrêtes tout de suite… Tu te tais et tu m'écoutes d'accord… !? Alors, écoute-moi bien, tes problèmes de boulot, tes problèmes de fric, tes problèmes avec ta femme, tes problèmes, en général et en particulier, moi, ta mère, je m'en fous comme de l'an quarante, tu m'entends, je m'en fous, mais alors je m'en fous, je ne peux pas te dire à quel point je m'en fous, je n'en ai vraiment rien rien rien à foutre !!*

LE FILS *– Mais merde, c'est pas croyable ! Ma propre mère se fout de mes problèmes ?!*

LA MÈRE *– Mais je te dirai encore mieux ! Non seulement je me fous de tes problèmes mais je me fous également des problèmes de ta sœur, je m'en fous totalement et attends, il y a encore plus rigolo, je me fous totalement des problèmes de ton père !*

LE FILS *– Mais je rêve !*

LA MÈRE *– Non, non, mon Lapin, tu ne rêves pas… Pendant trente ans je vous ai torché, nourri, couché, levé, consolé tous les trois. J'ai repassé vos chemises, lavé vos slips, surveillé vos études, je me suis fait des monceaux de bile, je n'ai vécu que pour vous, qu'à travers vous, j'ai écouté toutes vos histoires, vos problèmes et vos chagrins, sans jamais vous emmerder avec les miens… Alors maintenant, je prends ma retraite ! Toi il te reste une longue vie devant toi pour résoudre ta crise, moi, il me reste très peu de temps pour résoudre la mienne. Alors tu permettras que, pour une fois, je m'occupe des mes affaires avant les tiennes…*

LE FILS *– Tu vas détruire toute une famille pour une vulgaire histoire de cul ?!*

LA MÈRE *– Ah d'accord, alors quand il s'agit de ton cul, c'est de l'amour, quand il s'agit du mien, c'est vulgaire. C'est ça ?*

LA FILLE *– Oui, c'est vulgaire, c'est dégueulasse !!*
LE FILS *– Mais enfin Maman, c'est une passade, il a dix ans de moins que toi, ça peut pas durer…*

LA MÈRE *– Mais écoutez mes chéris, ça durera ce que ça durera, ça m'est bien égal… Même si ça devait durer qu'une heure, je ferais tout pareil. De toute façon, j'ai jamais vu que la durée fasse tellement de bien aux histoires d'amour !*

LA FILLE *– De toute façon, c'est pas une histoire d'amour, tout ce qui t'intéresse, c'est de t'envoyer en l'air !*

LA MÈRE *– Mais bien sûr que ça m'intéresse de m'envoyer en l'air, ça t'intéresse pas, toi ? Et même si c'était qu'une belle histoire de cul, j'ai pas le droit d'en avoir une belle histoire de cul ? Mais… ! Ils sont insensés tous les deux ! Comment ils croient qu'ils sont venus sur cette Terre ? Vous croyez que je vous ai fait avec mes oreilles ? Je vous ai fait avec mon cul mes petits poussins… Même qu'à l'époque c'était drôlement chouette le cul avec votre père ! Voilà mais maintenant il se passe plus rien entre nous… Alors ça vous fait peut-être pas plaisir de l'entendre mais votre mère elle a un cul qui va très bien… Il va mieux que jamais même. Et puis il y a autre chose que vous voulez pas entendre, je suis amoureuse ! Je suis heureuse ! Je nage dans le bonheur !*

C'est avec cet extrait du film de Coline Serreau, *La crise* (1992), que nous choisissons d'introduire la mise à l'épreuve de notre troisième hypothèse. Ce dernier axe soulève en effet une réactualisation potentielle du passage adolescent à la faveur de l'arrivée à la retraite professionnelle chez la femme. Si elle a effectivement *lieu*, cette « réouverture » pourrait introduire et remettre sur le « métier » la toujours partielle et inachevée élaboration du féminin érotico-maternel.

L'écrit se prête de façon moins saillante à l'évocation de l'excitation qui cadence ici le discours de ce personnage aux prises avec *le coup du milieu*, la tonalité enflammée de sa revendication reste malgré tout bien palpable. Cette femme tient à se défaire – si ce n'est même à rompre – de positions, identifications et « satisfactions » associées au féminin maternel qu'elle juge avoir trop longtemps tenues – et qui l'ont éventuellement tenue. À lire ce bref fragment, sa plainte révoltée est portée, sinon emportée, par un féminin érotique craignant, peut-être, de s'éteindre à jamais. Le substantif *retraite* survient au détour d'une tirade mais la retraite ici évoquée, clamée et réclamée, renvoie là à celle du féminin maternel. Du reste, les enfants ne sont pas les seuls à être concernés, le conjoint est également invité à ne plus attendre les soins offerts par le *féminin maternel* de son épouse. Ainsi cette scène pourrait-elle s'essayer à figurer les rouages de la crise induite par quelque tentative de réaménagement des investissements du *féminin érotique* et du *féminin maternel*. L'extrait insiste notamment sur cette position *à-dos*, celle de se mettre « contre » les objets familiers afin de s'en séparer, revendiquant d'inédites prises de positions et instaurant, par là même, une petite révolution, laquelle est à entendre tout autant du côté des investissements que du côté des représentations. Tirée d'un objet de culture, cette scène fait donc écho à la crise jalonnant le passage adolescent où émerge, quelquefois brutalement, le féminin érotico-maternel, telle une nouvelle et complexe dimension proprement importune et étrangère à intégrer. Le triptyque – adolescence, féminin maternel, féminin érotique – se présente donc de façon prégnante dans cet extrait et nous conduit maintenant à rappeler la dernière hypothèse proposée.

H-3. L'événement « passage à la retraite », à travers le bouleversement de l'économie libidinale qu'il induit et les problématiques du vieillissement qu'il rencontre, est l'occasion d'une reprise dans l'après-coup de l'adolescence. Cet événement est par ailleurs susceptible d'occasionner une réélaboration potentielle de l'antagonisme du féminin érotico-maternel.

Avec ce troisième axe, c'est à l'enchevêtrement complexe de problématiques psychiques nodales de la psychosexualité féminine que nous portons notre intérêt. Contrairement aux précédentes, notre dernière hypothèse n'a pas été déclinée en sous-hypothèses, permettant notamment un étayage sur différentes perspectives et angles d'approche, de sorte qu'il nous faut préciser les modalités d'analyse que nous choisissons, et les justifier, pour sa mise à l'épreuve par les rencontres cliniques.

Parce qu'elle tend à interroger et à soulever des problématiques conséquentes, nous proposerons une analyse décomposée de celles-ci, sans toutefois perdre de vue notre intérêt pour la dynamique qui les soutient. Si l'idéal eut été de mettre en perspective, dans un même mouvement, une telle organisation de lecture ne nous permet pas de cheviller et d'opposer, dans le même temps, le discours des femmes rencontrées, tout en préservant une certaine lisibilité. Pareille lecture ferait sens si nous ne devions seulement comparer deux, ou peut-être trois, femmes. Or notre population en compte davantage et nous tenons à observer tant les similitudes que les différences mises en avant dans le discours de ces femmes afin d'apporter à cette partie clinique un relief suffisamment évocateur.

Ainsi, consacrerons-nous un premier temps à approcher l'éventuelle réactualisation du passage adolescent. Il s'agira là de distinguer ce qui, du discours des femmes rencontrées, nous apparaît s'en approcher. En seconde instance, nous tâcherons d'apprécier la facture de cette réactualisation, selon les possibilités singulières de reprise, en après coup, de l'adolescence. De cette tentative de distinction, nous mettrons en lumière la problématique du féminin érotico-maternel et son éventuelle réélaboration psychique. Enfin, tâcherons-nous de mettre en avant les

liens qui paraissent unir réactualisation du passage adolescent, travail du féminin et passage à la retraite.

Une réactualisation de l'adolescence ?

B. Verdon soutient avec force que le vieillissement, « à l'instar de l'adolescence, (…) mobilise des processus qui mettent à l'épreuve la stabilité identificatoire et identitaire, du fait notamment des nombreux changements qu'il engage. (…) Il y a là, pour l'instance psychique qu'est le moi, un bouleversement majeur », et ce bouleversement n'est pas qu' « une seule affaire de perte » mais tout autant « une affaire de réaménagement et de transformations susceptibles de mobiliser des capacités de création » (2013, p. 33). Ouvrir la problématique d'une éventuelle « remontée adolescente » à l'occasion de l'accès à la retraite nous invite donc à porter notre attention aux tourmentes induites par moult transformations (sociales, psychiques, biologiques, esthétiques) inhérentes à l'adolescence et à la retraite.

Si ces deux fortes époques de la vie, associées à un profond chambardement, mettent à l'épreuve la jeune fille puis la femme, celle qui accède à la retraite voit, quant à elle, croître l'évidence de sa finitude – bien qu'elle puisse toutefois chercher à s'en défendre. Il est ainsi une urgence à lier, tisser et élaborer afin que le moi puisse s'approprier ce qui lui arrive. Car, comme le précise F. Villa, « la puissance du vieillir se manifeste comme une capacité de traiter psychiquement les excitations pulsionnelles en transformant la quantité d'excitation en qualité psychique » (2010, p. 2). Aussi, pour lui, c'est par le concours d'un tel travail que la vie pourrait être encore « supportable, appréciable, désirable » (*Ibid.*) et continuer d'être, coûte que coûte, investie afin qu'elle dure. La mort, en cela, ne serait pas conséquence du vieillissement mais davantage l'arrêt de cette *puissance du vieillir*. La dimension historisante pourrait bel et bien

s'envisager telle une forme de cette « qualité psychique » évoquée par F. Villa. Sans être une répétition à l'identique, le vieillissement et l'accès à la retraite peuvent être le lieu d'une actualisation adolescente potentielle, et nous tenterons de comprendre si cette dernière est en mesure de générer un travail d'historicisation conférant à la femme une certaine homéostasie psychique, un investissement maintenu de la puissance du vieillir, ou bien, au contraire, si cette réactualisation engage davantage les maux du débordement, par l'excès d'excitations induit. En somme, si effectivement des événements de l'adolescence tendent à faire retour, peuvent-ils, grâce au « coup » de l'arrivée de la retraite, trouver une nouvelle place au sein de l'économie psychique ?

Magda évoque par exemple combien sa vie professionnelle lui a appris à mêler avec ingéniosité des habilités proprement indispensables dans son secteur d'activité. Alors qu'elle tente d'avancer, avec un surcroît de précisions, la spécificité de ces habilités, à savoir la « vivacité intellectuelle », la séduction et la nécessité de se protéger des autres, voici qu'une représentation importune et troublante vient ponctuer, d'un ton tout autre, la fin de sa phrase : *c'est toute une vie qui s'en va* – que nous reprenons.

> *C'est votre sentiment – « toute une vie qui s'en va ? »*
>
> *MAGDA* – Non, c'est pas mon sentiment mais c'est toute une vie qui arrive. Et je ne m'y sens pas dans celle-là… Je me vois pas, je *me sais pas*. Alors si, *je me verrais peut-être à l'étranger* ? J'ai pas choisi, moi, de venir en France. C'est important ça. On a chacun notre histoire de vie. Et moi, mon histoire de vie, je suis arrivée en France à l'âge de 15 ans. Mais moi j'avais pas choisi la France, j'étais née en X (…) *on m'a retirée de X pour me mettre en France,* mes parents disaient : « Je rentre en France » mais moi je disais : « J'arrive en France ! », j'étais pas chez moi.

On voit là combien semble soudainement être convoquée, au-delà des métamorphoses du corps qui lui sont notamment inhérentes, l'expérience d'un passage adolescent entremêlé avec ce prompt départ, lequel semble avoir été vécu dans une forte passivité-détresse. *Magda* hisse presque ce départ au statut de jalon essentiel de son « histoire de vie ». Ce passage paraît marqué par la séparation d'avec un espace du chez-soi, un espace familier. Dans son discours, tout se passe comme si la retraite correspondait à l'étranger, elle se verrait bien « à l'étranger », c'est-à-

dire sur une rive inconnue, dépourvue de repères, une rive, donc, qui n'est pas sienne. Ce moment de l'entretien fut particulièrement intense et chargé, il nous a semblé presque difficile de porter cette « soudaine bascule » comme si nous assistions à une brusque mise à mal de ses défenses. En effet, nous avons pu dire précédemment combien *Magda* s'était d'abord présentée pétrie d'une certaine arrogance à notre endroit, parlant d'un ton superbe, ferme, cherchant, çà et là, à nous mettre à l'épreuve et à tester notre répartie. Et, tout à coup, ses défenses associées à la revendication de pouvoir et de maîtrise, nous ont semblé s'être dissoutes à la suite de notre reprise : *« toute une vie qui s'en va »*. Ces passages (de X – *pays en guerre* – à la France, de l'enfance à l'adolescence, et du travail à la retraite) pourraient marquer un profond vacillement de ses repères, lequel ne semble pouvoir trouver, en elle, aucun apaisement. Elle ne semble en effet pas en mesure de le contenir psychiquement, ce qui pourrait nous faire penser à quelque effraction du pare-excitation. Elle revient plus tard sur cette séparation en y apportant un surcroît de détails. On comprend alors qu'il s'agit non seulement de la séparation d'avec un lieu mais peut-être, plus encore, d'une séparation d'avec un objet d'investissement « maternel » :

> *X, c'était votre terre…*
>
> MAGDA – Eh non c'était pas ma terre, j'y suis née mais c'était pas ma terre. (…) Ce n'est pas ce que je retiens de X. C'est une femme qui m'a élevée, que j'ai quitté à l'âge 15 ans, qui m'a éduquée qui était là à la maison 100 % de son temps, qui m'avait dans ses jupes, c'était tout, c'était tout. Y'a pas eu de sevrage. Je suis partie sans sevrage. Je l'ai jamais revue, enfin si une fois, ça c'est pas grave… c'est digéré… C'est mon histoire.
>
> *Ça a été une séparation brusque pour vous ?*
>
> MAGDA – *Silence puis fond en larmes* – On ne choisit pas le bon moment pour l'interview…

Son passage à la retraite semble réinviter cette séparation d'avec un substitut maternel, substitut auquel elle aurait violemment été « retirée » si ce n'est même plutôt « arrachée » sans avoir son mot à dire. Nous pourrions interroger là, en les rapprochant, deux positionnements très contrastés : d'une part, celui qui a trait à la décision de prendre sa retraite, moment où *Magda* soutient occuper une position puissante (elle dit avoir *libéré tout le monde* et se veut ainsi résolument décideuse) et, d'autre part, cette séparation où elle a été passivée. La passivation nous

paraît ici peut-être encore plus appropriée que la passivité-détresse. Si elle mobilise, chez *Magda*, une charge affective particulièrement dense, cette expérience de séparation n'est pas élaborée, en affirmant que « c'est digéré », c'est bien l'inverse qu'il faut entendre. *Magda* semble vouloir en clore le récit au plus vite : elle fait preuve d'une nette répression, sans doute à rapprocher encore de la notion d'éclipse (Smaniotto ; Lighezzolo-Alnot, 2009, 2010, 2011) dont nous nous étions saisie pour approcher ses tentatives d'immobilisation à l'occasion de la mise à l'épreuve de notre première hypothèse. Tout se passe comme si elle tenait à « éclipser » cette partie de son histoire. De fait, les représentations douloureuses font ici émerger brusquement des affects qu'elle tente au plus vite de réprimer afin que ne puisse s'installer le débordement. Ce point de bascule, cette survenue imprévue ne semble pouvoir être reprise par une capacité de liaison venant endiguer et porter. En effet, *Magda* ne parvient pas à proposer quelque lien associatif – susceptible de contenir *a minima* affects et représentations douloureux et troublants – entre ce qu'elle rencontre de l'ici et maintenant et ce qu'elle décrit comme une cruelle et ancienne rupture. Plutôt qu'une séparation, cet épisode – ici intolérable à raconter pour *Magda* – s'approche peut-être davantage de la rupture. Ses représentations semblent tenir l'objet parental pour responsable, ce n'est pas l'événement historique qui est là inculpé, mais davantage le défaut d'étayage de l'objet dans cette expérience de l'exode. Par ailleurs, certains effets de transfert peuvent nous donner à sentir qu'il lui est insupportable d'être vue et écoutée en position d'impuissance et de vulnérabilité. On voit combien cette préoccupation, relative à l'image de soi, apparaît tout à fait intense, insistante et vient faire obstacle à une potentielle intégration psychique de cette expérience douloureuse que nous qualifions de rupture. Plus encore, *Magda* semble surtout chercher à ne pas être gagnée par la honte ou, pour être plus exacte, à ne pas *se faire honte à elle-même*[62]. Dans la continuité de l'entretien, elle tente alors de rationnaliser les larmes qu'elle n'a pu retenir :

[62] Nous devons cette expression à Claude Janin qui nous fit l'honneur de discuter une de nos communications lors d'une journée doctorale en 2014.

> *MAGDA* – J'ai besoin d'être à fleur de peau, en ce moment, il faut que je prenne des décisions. Il faut que j'agisse… Je ne peux pas rester… comme ça (pleure). Tant pis, vous me voyez comme ça, ce n'est pas grave. Au moins, vous aurez quelqu'un, vous aurez vu quelqu'un dans cet état-là ! Qui est une pleureuse *professionnelle*… Ah oui…(long silence, pleure) Vous inquiétez pas… En ce moment, je pleure beaucoup. Je ne sais pas si vous arrivez au bon ou au mauvais moment, peu importe, c'est pas grave, c'est sain. C'est très très sain de pleurer !

On voit combien elle se préoccupe là davantage de la représentation d'elle-même – c'est-à-dire celle que nous pouvons nous faire d'elle et celle qu'elle est susceptible de se faire d'elle-même – que du sens subjectif que recèle la charge affective intensément mobilisée par les représentations convoquées. Se montrer à l'autre, tout à coup, vulnérable, impuissante, « pleureuse professionnelle » même, l'ébranle sans doute tellement qu'elle ne peut déployer de réflexivité quant à une potentielle mise en lien entre ce « déracinement » de son adolescence et son accès à la retraite. Induisant une sorte de rupture avec la réémergence du coup, elle use de rationalisation (« C'est très sain de pleurer »), vraisemblablement à but de ne pas nous laisser approcher de trop près de ce coup « intouchable ». Il est là fort difficile pour *Magda* de suffisamment laisser surgir le plein de l'événement, comme si le coup venait faire un bruit mais qu'il fallait s'empresser de le faire taire, ce qui empêche à l'après-coup d'être porteur d'effet, de transformation, de remanier le passé afin d'en rafraîchir le récit.

Comme *Magda, Joséphine* a quitté X, adolescente, du fait de la guerre. Ce n'est pas tout de suite qu'elle nous évoquera ce qu'elle appelle *son déracinement*. Si la réalité historique est la même pour l'une et l'autre, l'événement objectif n'a pas donné, chez l'une et l'autre, les mêmes possibilités d'appropriation psychique et d'historicisation. En revanche, pour ces deux femmes, l'exode, vécu au moment de l'adolescence, semble être réactualisé à la faveur de la retraite. De fait, ces deux femmes insistent sur la fulgurance et l'étrangeté d'un *déplacement non décidé* ; une place connue et familière, jalonnée de repères et de marques habituelles, soudain disparaît.

Pour *Joséphine*, cet événement participe à ce que nous pourrions identifier comme prenant la suite d'autres expériences de séparation de l'enfance, lesquelles ont imprimé leur trace profonde dans le fonctionnement économique de *Joséphine*, notamment dans la distribution de

ses investissements à l'époque professionnelle. Dans son histoire subjective, l'exode pourrait représenter le paroxysme de ses séparations douloureuses répétées. C'est en effet avec une certaine amertume que Joséphine nous exprime combien il lui a été douloureux de ne pas avoir pu jouir d'un temps partiel à l'époque professionnelle. Ainsi n'a-t-elle pu être auprès de ses enfants le mercredi et a dû se résigner à les faire garder. En travaillant près de l'école de ses enfants et de son domicile, elle s'est néanmoins toujours arrangée pour *faire la sortie de l'école.* Quand elle évoque cette détermination à être coûte que coûte présente, cette orchestration entre travail professionnel et travail du féminin maternel, ces éléments nous apparaissent tellement affectés qu'une question s'est révélée, pour nous, incontournable :

> *Et vous-même, petite fille, on venait vous chercher à l'école ?*
>
> *JOSÉPHINE* – Ahhhhhhhhhh nonnnnnnn ! Alors là, ma pauvre, moi, petite fille, d'abord, je… suis née outre mer, je suis née en X, et c'était vraiment… ! J'habitais dans des bleds paumés quoi ! Donc pour être à l'école, il fallait être interne donc on ne pouvait pas venir me chercher à la sortie de l'école. J'étais interne depuis toute petite… j'ai commencé à être interne d'abord en pension dans une famille de façon à pouvoir aller à l'école et puis après, un petit peu plus grande, interne, ce qui fait que forcément, moi, on n'est pas venue me chercher à la sortie de l'école. Je rentrais une fois par semaine chez moi, oui, c'est sûr…

C'est à partir de cette question, laquelle entremêle l'expérience de l'attente déçue renouvelée et des séparations douloureuses répétées, que le discours de *Joséphine* se transforme et gagne une épaisseur plus affective. Son ton ici devient tout autre et c'est là qu'elle nous appelle *ma pauvre.* Cela nous étonnera quelque peu tant ce *ma pauvre* ouvre notre rencontre sur un tout autre registre, sans doute plus familier. Mais appeler de la sorte son interlocuteur permet souvent également de se plaindre soi-même en prenant l'autre à témoin, comme si *Joséphine* se montrait empathique avec l'enfant désolée qu'elle fut alors et avec laquelle un lien perdure. Cela apparaîtra d'ailleurs très explicitement à l'occasion de notre second entretien :

> *Dans cet internat, c'était, malgré tout, l'expérience d'une certaine solitude ?*
>
> *JOSÉPHINE* – Euh… Pas vraiment de la solitude, il y avait les copines, on est en permanence avec les copines, on mange, on dort, mais y'a le manque de CHEZ SOI, de SA FAMILLE, d'aller dans SES AFFAIRES, dans son truc, d'aller CHEZ SOI, d'aller se ressourcer. Chose qu'on faisait toutes les semaines mais bon il fallait attendre une semaine avant de retrouver papa/maman et ses petites affaires ! C'est sûr que c'est… (…)
>
> *Cette une attente de laquelle vous vous souvenez, attendre de rentrer chez vous ?*

JOSÉPHINE – Oh oui ! Oh oui ! Ça… C'était vraiment… Le samedi c'était, c'était super quoi… c'était de se dire… on s'en va dans son chez soi, c'est sûr, c'est sûr. C'est pour ça je trouve le fait que les enfants peuvent rentrer chez eux en permanence c'est quand même bien mieux, hein !

Vous vous avez grandi en X…

JOSÉPHINE – *me coupe la parole* – Là, le déracinement, total ! Parce que là… Parce que je suis venue au moment de la guerre, j'avais 14 ans, et à 14 ans, ça marque. Parce que quand on quitte ses origines, les petits coins de ciel, là où on a vu le jour un jour, c'est important. C'est vraiment ! Je suis partie, j'avais 14 ans et ça, c'est difficile. C'est vraiment difficile. Il faut se re… Il faut se « ren-raciner » quelque part et ça c'est difficile, c'est vraiment difficile surtout à l'adolescence.

Quand elle évoque son impérieuse nécessité de se *ren-raciner*, *Joséphine* génère un néologisme. Sans doute la création de ce dernier est-il nécessaire afin qu'elle puisse se représenter au mieux, avec une image figurable, le travail psychique à l'œuvre, un travail d'appropriation en dépit de la fulgurante violence de l'exode. Son néologisme apparaît dans des phrases légèrement décousues, témoins de l'excès propre à cette expérience. On peut voir par ailleurs que *Joséphine* met cela en lien avec l'adolescence. À l'occasion de notre seconde rencontre, elle nous proposera de plus précises et singulières représentations pour qualifier cette expérience.

Vous êtes arrivée au moment de l'adolescence…

JOSÉPHINE – Voilà, oui, je pense que le moment de l'adolescence c'est encore plus difficile. Les choses que l'on vit au moment de l'adolescence, c'est plus dur. On quitte quelque chose, puis on trouve que c'est injuste et voilà quoi. Moi je suis arrivée dans une période… Perturbée ! Perturbée, puisque c'était la guerre en fin de compte, c'était la fin, c'était le déracinement ! C'était vraiment le déracinement. Je suis partie, j'étais interne parce que je ne pouvais pas rester chez moi et on m'a récupérée directement là où j'étais pour venir en France. Résultat, je suis pas retournée chez moi, j'ai pas eu cet œil qu'on dit : « Bah je quitte et je m'en vais… » Donc et à 14 ans, c'est dur.

Comme si vous n'aviez pas pu faire vos adieux à votre « chez vous » ?

JOSÉPHINE – Absolument, absolument, je pense que ce regard qu'on a, quand on quitte quelque chose pour la dernière fois, il faut l'avoir parce que sinon… Bah, moi, je suis partie, comme je partais tous les lundis, pour une semaine d'école, en me disant : « bon la semaine va passer et on va venir me chercher… » Et on est venu en plein milieu de la semaine me chercher, j'étais en cours d'ailleurs, et on m'a dit : « tu vas chercher tes affaires, on part ! » C'est vraiment brut, on est pas préparé. *En fin de compte* préparée, je l'étais, tous les Français rentraient en France, tous les Français qui étaient en X revenaient en France donc euh… Je me doutais bien qu'un jour ou l'autre on partirait mais j'étais pas préparée… Parce que *en fin de compte*, ça faisait un an que la guerre était finie, et *en fin de compte*, on était resté sur place, on s'est dit : « pourquoi pas, on va rester là… » Et puis bon, c'est après, on est venu me récupérer en me disant : « on part. » On part et puis c'est l'arrivée à Marseille, c'est l'exode, c'est… on sait pas où on va et à 14 ans, ça

marque, ça marque, c'est difficile. C'est pour ça que j'ai dit que j'ai pas fait de crise d'adolescence parce que j'ai quand même mûri avec des trucs, des machins, beaucoup plus forts que de se révolter contre ses parents ou faire des choses qu'on fait quand on n'a pas vécu de soucis.

Ça vous a révolté tout de même qu'on vous « retire » de cet endroit sans que vous puissiez vous préparer, faire vos adieux… ?

JOSÉPHINE – Ça m'a révoltée mais je savais que c'était une question de vie ou de mort, je le comprenais donc très bien d'un autre côté. Ce n'était pas simplement « comme ça » qu'on avait pris la décision de venir nous chercher et nous dire on s'en va, il fallait qu'il y ait des problèmes… *Donc ce qu'il y a c'est que j'ai pas eu ce regard-là.*

On s'aperçoit là combien, à la différence de *Magda*, *Joséphine* investit des représentations affectées et ambivalentes – témoins d'une certaine intrication pulsionnelle – de son expérience de l'exode. Elle peut en produire une histoire figurable, transmissible et relativement contenante, portante. On pourrait même supposer que l'intégration psychique de l'expérience est encore à l'œuvre, comme si elle tenait là à donner une nouvelle clarté à son récit, elle répète d'ailleurs plusieurs fois *en fin de compte*. Elle semble pouvoir déployer ce que N. Jeammet appelle une *haine nécessaire* pour cet événement. Comme s'il lui avait dérobé de multiples objets : le lieu de l'enfance, l'anticipation préparatrice, la possibilité d'une rébellion adolescente. Certes *Joséphine* dira plusieurs fois ne pas avoir fait de crise d'adolescence, pourtant, en prêtant attention à ses mots, on peut imaginer combien l'événement du dehors (exode) a pu encore appuyer l'événement du dedans (transformation du corps, bouleversement des repères identitaires et identificatoires, place au sein du système familial, renoncement à l'enfance). Il est à supposer que les événements du dehors comme ceux du dedans se sont alors rencontrés pour générer, en *Joséphine*, un plus grand fracas, semeur de troubles et de perte de repères. P. Aulagnier (1989) a pu montrer combien la tâche essentielle de l'adolescence était de *se reconstruire un passé afin de pouvoir passer*. Il nous apparaît que si cette reconstruction se poursuit encore chez Joséphine, *Magda* ne parvient pas à mettre au travail les représentations et affects propres à l'événement, une « frappe » surgit mais la « trace » ne peut survenir (André, 2010). Elle cherche davantage à maintenir le tout clos et à soutenir que cela est « son histoire » et qu'elle est maintenant « digérée ». Chez *Magda*, la permanence de bons objets internes permettant une certaine sécurité

intérieure semble faire cruellement défaut. Travaillant sur la séparation à l'adolescence, I. Bernateau (2010) invite à bien discerner les séparations dans leur factualité et la capacité à les éprouver. Aussi, en portant là notre attention sur ces expériences associées à l'exode au cours de l'adolescence, peut-être sommes-nous davantage du côté d'un événement repérable, historique, factuel et parlons-nous, peu ou prou, d'autre chose. Néanmoins la survenue de ces départs imprévus, impromptus et violents – qui demeurent des séparations – a induit, chez *Magda* comme chez *Joséphine*, un temps manifestement puissant dans l'entretien. Ce temps marque effectivement un tournant dans la rencontre de recherche. Il a ouvert chez *Joséphine* sur le déploiement de l'historicisation, la relance d'une mise en récit, une certaine quête à tisser des liens entre présent et passé quand *Magda* a cherché à le clore tant il semble représenter une menace accablante, impossible à mettre en dialectique. En cela, *Magda* paraît souffrir du *non-approprié de son histoire* (Roussillon, 2012) et ne semble pas en mesure de se porter vers un travail de symbolisation, elle ne peut en fournir aucune lecture en après-coup.

Pour *Soline*, *Flora* et *Marielle,* la réactualisation du passage adolescent à travers la problématique œdipienne semble être centrale. Ce n'est là pas une séparation de l'exode, violente, d'avec le lieu de l'enfance vécue à l'adolescence, venant accentuer encore la tourmente des transformations corporelles, que remet sur le métier l'expérience du passage à la retraite mais bien le travail de séparation et de renoncement à la liaison entretenue avec le père œdipien, lequel est désormais soit disparu, soit très âgé. Plus encore, l'événement de la retraite, par la mise en branle qu'il génère, semble révéler chez *Soline* et *Marielle* une forte intrication entre investissement et reconnaissance professionnels et relation œdipienne au père.

Alors que je l'invite à me parler de l'intranquillité de ses nuits, esquissée très brièvement en amont dans l'entretien, *Soline* me confie que ses insomnies, apparues à la faveur de la retraite, convoquent la pensée de son père, qui dorénavant n'est plus. Elle se montre tout à coup très affectée en évoquant la douleur de cette perte et le manque ressenti depuis sa disparition. Plus

encore, la représentation de sa propre disparition apparaît et engage un sentiment très douloureux pris dans la représentation selon laquelle en disparaissant elle-même, son père disparaitrait encore une fois. En elle sont encore bien présents les souvenirs et l'histoire de cet homme. *Soline* insiste sur la prégnance de cette relation œdipienne, laquelle semble avoir amplement nourri son investissement professionnel. De fait, tout se passe comme si la poursuite de son « travail », plus exactement la poursuite de sa « formation » académique – qui n'en est pas moins un travail – était profondément intriquée à la reconnaissance œdipienne paternelle :

> *SOLINE* – J'ai toujours très bien dormi jusqu'à maintenant… Maintenant, je me réveille souvent, à 3h, à 5h… (…) je pense à ceux qui sont morts, à mon père, et je me dis : « si je meurs, il meurt » (pleurs). Il vit en moi… (…) je pense à lui, parce que, par exemple, il était très fier de moi… On était très proches, il était très fier de moi. Et je me suis rendu compte que jusqu'à temps qu'il meure, j'ai continué à faire des études… J'avais un boulot et tout mais je continuais… De l'histoire médiévale, de la musicologie, puis une maîtrise, puis un DEA, enfin j'arrêtais pas et le jour où il est mort, j'ai arrêté. En fait, je me suis rendu compte que c'était pour lui faire plaisir… et c'était… bon. Et après, c'était plus la peine, voilà.

Ainsi, ce regard œdipien – cette reconnaissance – apparaît très lié avec l'investissement académique de *Soline*. Poursuivre la voie estudiantine, étoffer sa formation, se transformer, lui aurait permis de maintenir la joie portée par ce regard aimant qui la soutenait. Je l'invite plus loin à qualifier ce regard qui semble avoir été porteur à l'endroit du désir mais également à l'endroit du travail :

> *Son regard de père sur votre réflexivité, sur…*
>
> SOLINE – Sur moi, globalement. Quand je me rappelle, quand j'étais plus jeune, j'allais, il voulait que j'aille, j'allais danser, le soir, je voulais absolument pas y aller… J'disais : « mais ils sont tous cons, c'est des jeunes crétins… Ils m'invitent jamais à danser… » J'étais là dans mon coin, assise sur ma chaise, je me sentais pas jolie du tout… Je me sentais très mal, il me disait : « mais c'est, mais c'est des imbéciles, ils voient pas comme t'es belle ! Ils voient pas ! Ils voient pas ! » Il arrivait absolument pas à comprendre parce que pour lui j'étais belle, j'étais intelligente, j'étais tout ! Ça, malgré tout, quand on est une fille et qu'on a un père qui vous aime comme ça, ça vous donne une grande force ! Ça m'a donné beaucoup de force parce que quand j'ai parlé après avec des amies dont les pères avaient pas été comme ça, bah, ça a été beaucoup moins facile pour elles… Pour moi, c'était naturel d'être aimée, par contre, j'ai eu beaucoup de mal à aimer, moi. Parce que… Parce qu'il a fait beaucoup souffrir ma mère ! C'était pas un homme fidèle, un homme que ma mère a beaucoup pleuré… Elle a beaucoup pleuré dans mes bras parce que finalement… Et donc moi, j'arrivais pas à aimer parce que j'avais trop peur…

On le voit, *Soline* insiste particulièrement sur la problématique de la castration et sur la place qu'y occupe son père œdipien. Elle évoque là combien le passage adolescent lui a fait vivre aussi intensément que douloureusement un sentiment d'exclusion ; elle n'était pas invitée à danser, elle ne se sentait pas objet de désir pour les garçons de son âge néanmoins elle soutient que le regard de son père était tout autre et venait la « réparer » si ce n'est la « restaurer » à cet endroit-là. Tout en respectant la barrière de l'inceste, ce regard mais aussi ces paroles de père venaient lui signifier une reconnaissance, celle d'être un objet qui inspire ou devrait inspirer, à un autre masculin, le désir. Et si nous avons déjà évoqué la dimension de séduction, assez transparente, entre *Soline* et son père, la dimension de la rivalité, bien qu'elle soit plus refoulée, apparaît également. Si son père lui rappelait sa beauté certaine, l'objet maternel serait, quant à lui, un objet trompé, un objet pris dans une attente déçue, un objet qui réclame consolation auprès de sa fille. *Soline* consolerait-elle ainsi sa mère pour lui avoir dérobé le père ? Avec beaucoup de prudence, ce fragment d'entretien pourrait même contenir les traces d'une certaine victoire œdipienne, à l'abri du refoulement, prise sur l'objet maternel, *Soline* soutient d'ailleurs qu'elle était « tout » pour son père, cette formule exclut donc de fait sa mère. Par extension, cette potentielle victoire s'étend également sur ses amies qui elles n'ont pas eu la chance de bénéficier de la qualité de ce regard qui porte et transporte, notamment dans la sphère estudiantine, à défaut de l'être dans la sphère amoureuse.

De même pour *Marielle*, pour qui le passage à la retraite semble également particulièrement réactualiser la problématique œdipienne. Plus précisément, elle est émue aux larmes lorsqu'elle raconte un très fort épisode de reconnaissance professionnelle qu'elle associe à la reconnaissance paternelle et à son importance :

> *Vous aviez vraiment une place pivot au sein de ce travail ?*
>
> *MARIELLE* – Oui, oui, je pense que j'étais appréciée, j'étais une place pivot. L'Éducation Nationale – enfin sans me vanter – a reconnu mes mérites parce que j'ai eu les palmes académiques, donc voilà… Je le dis pas souvent… J'étais chevalier, et après ils m'ont même mis chevalier des palmes académiques… C'est assez rare pour les fonctions que j'exerçais.

Ça c'est important dans votre histoire ?

MARIELLE – Oui, c'est important dans mon histoire. Ça c'est important pour moi. C'est important. Je vais vous dire c'est quelque chose d'important pour moi, surtout peut-être pour mes parents. Pour mon Papa (pleure). Chaque fois ça me fait pleurer… Parce que mon Papa était boulanger mais n'a pas fait d'études si vous voulez et alors lui, à la base, il était cordonnier, mon Papa. Et donc il donne une importance… Pour lui, l'école c'était très très très important. C'est idiot à chaque fois que je parle de ça, ça me fait pleurer. Et je pense que pour mon Papa, moins ma Maman (prend un mouchoir), pour mon Papa l'école était très importante et je pense que pour lui c'était une reconnaissance. Plus pour lui. Donc ça m'a fait plaisir, c'est surtout pour lui. Pour mon père. Je le dis rarement parce que… Hé ! La petite mémé, là et tout ça, je le dis rarement hein. Généralement… Mais bon, c'est une reconnaissance. C'est assez rare donc ça m'a flattée. Je me suis dit : « j'ai dû faire du bon travail, voilà ! »

Il est assez surprenant d'entendre une femme de 60 ans passés, évoquer ses parents avec les mots tendres de l'enfance (« mon Papa », « ma Maman »), révélant les identifications fortes à la petite fille, à l'adolescente, qu'elle a été. Cela nous permet de soutenir combien *Marielle* semble pouvoir s'inscrire dans des jeux identificatoires particulièrement souples lui conférant une certaine sécurité intérieure. De fait, si à certains moments, elle se positionne, soudainement fragile, comme la petite fille qui a toujours souhaité satisfaire son père, elle témoigne de positionnements plus fermes lorsqu'elle évoque son exercice professionnel où elle devait prendre des décisions et quelquefois incarner une forme d'autorité. Comme précédemment évoqué, *Marielle* a exercé les fonctions de conseillère principale d'éducation durant l'ensemble de sa carrière au sein d'un même lycée. En filigrane, et avec les éléments d'entretiens que nous venons de mettre en exergue, nous pourrions soutenir l'hypothèse que son choix pour cette profession précise correspondait, en partie, à s'identifier à l'objet du désir du père œdipien, père pour lequel l'école, rappelons-le, était « très très très importante ». Le discours de *Marielle* apparaît là particulièrement affecté, peut-être est-elle justement, à ce moment précis de l'entretien, alors qu'elle est écoutée en train de se ressaisir des soubassements de sa profession. De fait, cette identification à l'objet du désir de son père l'a non moins conduite à *demeurer à l'école* – si importante pour son père –, de ses commencements scolaires à sa retraite, soit 60 ans. Nous choisissons bien sûr le verbe demeurer à dessein. Demeurer c'est aussi vivre, c'est avoir un

espace contenant, et *Marielle* jouissait d'un logement de fonction, le même pendant l'entièreté de sa carrière. Se dégager de son investissement professionnel revient à se dégager de ce qui lui permettait de s'identifier à cet objet du désir paternel. En cela, la tâche n'est pas évidente.

Chez *Marielle*, comme chez *Soline*, l'investissement du travail professionnel prend sa source au creux de la relation œdipienne ; ainsi son désinvestissement réactualise-t-il le second temps de l'Œdipe, celui de l'adolescence, « moment privilégié de la liquidation du complexe d'Œdipe » (Bernateau, 2010, p. 14). Au-delà de cet élément œdipien dégagé, une hypothèse pourrait nous permettre d'approfondir et d'étoffer la lecture de cette potentielle réactualisation du passage adolescent à la faveur du passage de *Marielle* à la retraite. Ces deux clefs de lecture ne sont, sans doute, pas isolées l'une de l'autre, elles sont peut-être même au contraire particulièrement intriquées. Alors qu'elle avait l'âge des élèves dont elle s'est occupée durant toute sa carrière, la vie familiale a été profondément bouleversée par la mort accidentelle de sa sœur aînée. Marielle ouvre cette problématique alors que nous l'interrogeons sur la reconnaissance de son père à l'époque adolescente :

> *Et… Adolescente, la reconnaissance de votre père…*
> *MARIELLE* – C'est vrai que j'ai beaucoup de liens avec mon père, c'est vrai, …être sa chouchoute ? Parce que… Oui ! J'aimais bien. Enfin à mes deux parents quand même. Mais c'est parce que je suis une fille, j'ai des liens privilégiés avec mon Papa, peut-être. Mais… C'est vrai, j'aimais bien faire plaisir à mes parents. Mais disons que ça a été un peu particulier aussi – *ralentit son débit, sa voix se trouble* – j'avais une sœur, qui est morte pas tout à fait à 19 ans, enfin moi, j'avais 17 ans, d'un accident, donc ça a été un petit peu compliqué aussi. J'avais des liens resserrés avec mes parents…

Plus tard, elle parlera de ce qui, précisément, faisait l'essence de son rapport à son objet-travail de CPE. Sa profonde curiosité pour cet âge-là de la vie où la rébellion est souvent vive pourrait être l'autre source de son désir/plaisir pour cet objet-travail particulier. Il y aurait ainsi une double origine à ce désir-plaisir pour sa fonction de CPE : plaire au père et une vive curiosité pour l'adolescence rebelle. Mais cette rébellion de l'âge adolescent, elle l'a tue. Contrairement aux adolescents dont elle s'est occupée, elle ne s'est pas mise *à-dos* :

MARIELLE – Le contact avec des jeunes… Moi ça m'a toujours beaucoup plu, le contact avec des jeunes, c'est important… Parce qu'on voit, on peut aider, en tant que CPE, on peut aider les gamins, on peut discuter quand ils ont des problèmes, et tout… Moi j'aimais bien ce côté de discuter, de discussion, essayer de les aider, vous voyez, essayer de leur faire comprendre certaines choses parce qu'il y en a qui sont un peu rebelles au lycée. (…) Ce côté-là permet peut-être d'avoir l'esprit un peu plus ouvert ? Parce qu'en vieillissant, je pense que certaines personnes âgées oublient qu'elles ont été jeunes… Quand on est jeune, on est un peu plus farfelu, on fait un peu plus de… Bon on ne peut pas tout excuser parce qu'il y a des trucs qui sont vraiment exagérés… Mais je pense que moi quand j'… J'aime bien ce côté-là.

Vous, jeune femme, vous étiez « farfelue » ?

MARIELLE – *silence* – Pas trop, je pense que j'étais assez… Enfin si je pense que j'étais assez moderne ! Mais j'étais… pas trop aventureuse, quand même, on va dire, vous voyez ? Alors est-ce que ça vient du fait que j'avais 17 ans quand ma sœur est décédée… ? On était quand même assez fermés la famille à un moment donné, hein… Ça a été un peu dur, là, pour tout le monde. Alors est-ce que ça vient de ce côté-là ? Une fois que j'ai été en fac, ça m'a ouverte… J'étais assez, la fac ça m'a permis de m'ouvrir, parce que sinon avec mes parents c'était un peu… *(silence)*

Étouffant ?

MARIELLE – Étouffant, c'est ça. Vous voyez… Moi je n'ai pas tellement l'oreille musicale mais mon mari aime bien la musique, surtout la musique moderne. Il adore la musique très très moderne ! Et parfois je lui dis : « Bah là, je sais pas. » Parce qu'à un moment donné, chez moi, y'avait plus du tout de musique, plus de télé, plus rien. C'était complètement… Donc il a une période comme ça où je dis : « Je connais pas ! Ça me dit rien ! » Parce que c'était quand même très… mortifère. Je l'aurais pas dit au départ parce que je pense que tout ça, ça s'est un peu amélioré. Mais ça a été une période difficile. J'ai été… C'est vrai, j'aimais bien…J'étais assez coquette, j'aimais bien les habits mais je n'étais pas du tout rebelle ou aventureuse…

Marielle émet une hypothèse : cette impossibilité de se *mettre à dos*, d'être *farfelue,* pourrait trouver son origine dans le deuil de sa sœur porté par sa famille. On voit combien elle insiste sur le blanc, le silence et la pesanteur qui alors imprégnaient sa maison d'adolescente. Elle utilise le mot *mortifère* pour qualifier l'espace de la maison familiale et se saisit de l'adjectif qualificatif que nous lui proposons, *étouffant*. *Marielle* associe, à deux reprises, sur les portes de sortie trouvées-crées pour se détacher de la maison mortifère : l' « objet-travail » universitaire mis en lien avec son ouverture et son conjoint, auquel sont associées musique et aventure. Il y a, dans l'investissement de l'espace universitaire puis son « objet-travail » de CPE, un compromis entre se détacher de l'espace familial clos et fermé tout en s'identifiant à l'objet du désir du père œdipien : être à l'école. Nous parlions plus haut des origines du désir/plaisir pour cet objet-

travail. L'hypothèse qui se révèle la plus éclairante pourrait être la suivante : préserver le contact – ce mot apparaît très souvent dans son discours – avec ce temps douloureux de son histoire tout en offrant à l'autre ce dont elle-même fut privée, ce afin, peut-être, de le réparer et donc de se réparer. *Discussions* et *contact* ont probablement manqué à *Marielle* à ce moment de fermeture. On est en droit de se demander : *qui* s'est tenue auprès d'elle pour parler de l'événement et tisser ensemble représentations et affects ? De fait, elle dit s'être occupée de ses parents mais aucune présence, aucune figure de paroles ne sont évoquées. En cela, nous pouvons penser que l'investissement de son « objet-travail » a permis à *Marielle* de faire un travail de soi sur soi.

Ainsi, chez *Joséphine* et *Marielle*, il est un élément commun que l'événement de la retraite paraît réactualiser : il y a eu un coup aussi douloureux qu'imprévu lors de l'adolescence qui a fortement impacté les modalités économiques de l'existence. Elles ont cherché à offrir à l'autre ce dont elles ont été douloureusement privées : *Joséphine* a travers l'investissement du féminin maternel et *Marielle* à travers l'investissement de son « objet-travail ».

Les entretiens de recherche permettront également à *Flora* de donner une place forte à la figure du père œdipien et à sa place de fille unique, objet inlassable des tourments paternels. Désormais disparu, *Flora* évoquera ce père anxieux et aimant à de nombreuses reprises pour dire combien sa retraite et son vieillissement, lui paraissent différents depuis qu'il n'est plus et qu'elle l'a accompagné jusqu'à la fin de sa vie.

> *Vous m'avez dit la dernière fois que c'est au moment où votre père était mort que la retraite vous était apparue autrement…*
> *FLORA* – Parce que ça coïncidait avec mon vieillissement aussi… J'ai passé beaucoup de temps avec mon père, il est mort quelque temps après la mort de ma mère et après ma retraite… Il vivait seul dans une maison en province… J'ai passé beaucoup de temps avec lui… Je lui téléphonais tous les deux jours. C'est mobilisateur et *c'est encore être la fille quoi.* Et à partir du moment où il est mort c'était… *(silence)* Donc en effet… L'âge et la retraite arrivent en même temps, c'est un tout. Je pense que c'est un tout. Il y a le début de la retraite et il y a la suite, l'approche des 70 ans, c'est un autre volet qui…arrive. C'est une liquidation.

Elle usera d'une saisissante formule pour caractériser le chamboulement des représentations de soi et l'investissement de soi induit par cette perte qui conduit à *ne plus être la fille*. Tant mobilisée par la perte de son père que par son accès à la retraite, *Flora* évoquera souvent la singularité de l'attente soucieuse de ce père depuis son adolescence laquelle aujourd'hui semble lui faire défaut et vient remettre sur le métier la nécessité de se séparer :

> *FLORA* – Il était anxieux… J'ai des petits souvenirs qui me reviennent… Quand je sortais dans les années 70, j'allais rejoindre mes amoureux. Puis j'avais aussi un copain qui venait me chercher, j'avais la permission de minuit et mon père, il dormait jamais avant que je sois rentrée, ma mère si, mon père il dormait pas !
>
> *Ça vous faisait quoi qu'il vous attende ?*
>
> *FLORA* – Ça ne me gênait pas, je savais qu'il était comme ça. Je luis disais toujours : « Écoute, tu t'inquiètes pour rien ! » Un peu comme ça, quand on est ado on peut ronchonner par rapport à ses parents. (…) Bah je savais qu'il était toujours très anxieux, quand je partais, j'ai beaucoup voyagé quand j'étais à l'étranger… C'est cette peur qu'il avait à chaque fois que je meure dans l'avion, que je ne revienne plus… Donc on en parlait régulièrement : « Mais pourquoi t'as peur ? J'ai bien le droit de bouger ! Faut bien que je voie du monde ! Après t'es curieux, tu me demandes ce que j'ai vu… » Donc ça m'a pas étonnée qu'il me dise ça. Même quand j'étais très très adulte, même à 50 ans, quand je faisais les trajets entre chez mes parents et Paris, il fallait que je lui téléphone pour dire que j'étais rentrée ! *C'est les filles uniques…*

Pour **Isabelle**, ce n'est pas la qualité de ce regard ou de cette attente œdipienne paternelle, porteuse, objet de manque, que semble réactualiser son passage à la retraite. C'est en effet davantage l'espace d'un huis clos associé à l'espace familial, lequel semble soudain se ré-ouvrir, réapparaître. Il y a là une proximité avec ce que nous venons d'évoquer pour *Marielle*, laquelle se rappelle également l'espace familial tel qu'il a été, clos et fermé, pour ne pas dire mortifère, au moment du décès de sa sœur. Cet espace associé à la clôture, tout se passe comme si **Isabelle** pouvait, maintenant qu'elle est à la retraite, y être attendue et réclamée, ce en dépit d'un ardent désir de dehors. À l'écouter, on retrouverait presque l'écho du personnage d'Octave, interprété par F. Luchini, dans *Les nuits de la pleine lune* d'E. Rohmer (1984) qui affirme, entre autres : « J'ai besoin de sentir la rue et ses mille possibilités ». À l'opposé de cette espèce d'espace fermé, sec et clos où, à travers les représentations évoquées au cours des entretiens, se trouvent mêlées mère et sœurs, celles qui, contrairement à elle, y sont restées, au propre comme au figuré. Ces femmes

de la famille, réunies en une seule et même figure, occupent une place indéniable, une place clef, dans le discours d'**Isabelle**. Cette figure nous donne probablement accès à une trame intelligible que soutient son expérience de sassage. Elle associe mère et sœurs tant à la dépendance qu'à l'enfermement, nous le disions. Son angoisse, toute tenue à distance, apparaît convertie en rationalisations ou investissement de ce que nous avons nommé, par ailleurs, *sport-corps*. La représentation de laquelle **Isabelle** cherche à se défendre est celle d'une insoutenable proximité avec cette redoutable figure de la femme recluse. Si son adolescence paraît s'entrevoir dans une expérience d'issue heureuse et ce par le travail professionnel, l'arrivée à la retraite semble en représenter un achèvement, la fin de cette heureuse issue. C'est en effet grâce à un *métier d'occasion* (J.-B. Pontalis, 1986, p. 158) qu'Isabelle a justement saisi l'occasion d'*enfiler la venelle*, c'est-à-dire de s'enfuir, de mettre un terme à cet espace vécu comme excessivement clos et inquiétant afin de se rendre ailleurs. Ce métier d'occasion lui a donc permis de réaliser l'existence d'une fenêtre. À cette figure de passivité-détresse associée à l'enfermement, **Isabelle** en a trouvé-créé une autre que l'on pourrait qualifier de *complice du dehors*. Ainsi, son discours se construit et tient en balance un couple de figures de femmes antagonistes, opposant ses identifications et ses contre-identifications. Il est d'abord cette mère fermée à la réflexivité, coupée du dehors, si ce n'est même enfermée, ces sœurs, dont l'une est dépressive et l'autre handicapée – lesquelles parfois se recouvrent – et les femmes ouvertes au dehors, celles qui travaillent, s'adonnent au sport et investissent une féminité de surface (Schaeffer, 1997). Ainsi pourrait se décliner, çà et là, l'opposition, chère à M. Kundera, de la légèreté et de la pesanteur. La légèreté s'incarnant ici dans celle que nous nommons *la complice du dehors* quand la pesanteur se devine sous les traits de la *dépendante recluse* destinée au rancart. Nous évoquions plus haut un *métier d'occasion* où **Isabelle** avait fait un *double rencard*, l'espace-travail associé à l'accueil et cette figure de complice du dehors :

Vous vouliez faire quoi petite fille ?

ISABELLE – Je m'étais dit que je quitterai ma campagne pour aller à Paris, j'irai à Paris, je ne sais pas pourquoi, parce que la ville, la mode, je sais pas… Je serai bien habillée et tout le monde m'admirera – *rires* –. Parce que dans ma famille, on n'avait pas beaucoup les moyens, on n'avait pas de belles robes par rapport aux autres, enfin, on était nombreux… J'avais ce rêve. Ce sera différent. Et je m'étais dit : « il faut partir », c'était… une sorte d'émancipation… Je voulais partir ! J'avais une tante fleuriste, j'allais l'aider quand j'étais adolescente et c'est ça qui m'a donné le contact avec… l'idée du contact, à aimer le contact, j'allais l'aider puis elle me payait un petit peu…

Vous avez un souvenir de cette première expérience professionnelle ?

ISABELLE – Euh, oui, elle m'a demandé de faire des bouquets de présentation… Elle m'apprenait à les composer… Elle me disait : « ça c'est pour Madame Passifleur, c'est pour un anniversaire… » Et puis, bon, bah après, comme je me débrouillais pas mal, à chaque fois, pendant les vacances, le week-end, elle me demandait de venir, j'ai travaillé un petit peu… C'est elle qui m'a donnée ma première boîte de maquillage – *rires* –, c'était la sœur de mon père, elle me disait : « Ah mais tu sais dans le commerce, il faut se faire une mine quand même ! » Bon elle était assez coquette. C'est elle qui m'a mis le pied à l'étrier. Elle travaillait, elle n'avait pas de fille, elle travaillait, elle était quand même bien habillée, elle avait les moyens, elle était belle, je l'admirais un peu…

C'est plus cette tante qui vous a servi de modèle ?

ISABELLE – Euh, oui ! Oui parce que elle était ce que j'aurais voulu être ! C'était pour moi ce que je voulais être plus tard. Quand j'ai voulu aller à Paris, c'est elle qui m'a accompagnée, qui m'a présentée, elle conduisait, c'était une femme indépendante, elle avait une autre vie ! J'aimais bien aller chez elle, c'était un autre monde. Mais ma mère ça lui passait au-dessus de la tête ! – *silence* – Je vous en raconte pas mal, là !

Ces fragments permettent de discerner l'opposition évoquée : l'indépendance est associée à une représentation de mobilité et des affects de plaisir sinon de jouissance. Il s'agit de *partir*, de dehors, de ville, d'effervescence, de contact et, bien sûr, de travail. La dépendance est, quant à elle, associée à la campagne, à la retraite ou à l'absence de travail, à la fermeture et à l'immobilité.

Si **Isabelle** évoque la mère, c'est toujours pour marquer avec fermeté leurs différences implacables :

ISABELLE – J'avais une mère qui avait horreur de faire la cuisine, j'aime bien manger… On dirait pas quand on me voit ! Je suis gourmande. Elle faisait toujours le même gâteau et avec mon frère quand on voyait le gâteau arriver on disait : « Tiens ! V'là le gâteau rengaine ! » Oui – *rires* – et quand je le fais, je pense à elle ! Mais je mets des noix et de la cannelle pour agrémenter pour pas que ça fasse le gâteau rengaine ! Elle faisait pas de cuisine et pas de sport et mon père a pris beaucoup de poids quand il a pris sa retraite, il bougeait plus et je me suis dit « faut pas que je sois comme lui ! » Je me suis dit « faut que tu bouges, faut pas que tu dépendes de quelqu'un ! » – *rires* (…) Et puis il y a un truc finalement, je voulais

travailler pour pas être comme ma mère, rester chez moi… J'm'étais dit, comme ça, si je me retrouve seule moi, je pourrai bouger, avoir mon indépendance…

« Conquérante, il faut bouger, encore et toujours, afin de ne pas dépendre » pourrait nous apparaître telle la rengaine soufflée, au fil de nos deux entretiens, par **Isabelle**. À suivre ses associations, tout se passe comme si, passer à la retraite pouvait déboucher sur ce qu'elle a – heureusement – pu quitter à la faveur de l'adolescence. Comme si, ce temps-là, pouvait tout à coup venir la reprendre. *In fine,* serait-elle comme sa mère, recluse et dépendante, voire, peut-être, pis que cela, serait-elle comme sa sœur, en proie à un inextricable vague à l'âme qu'elle ne saurait dominer ? Quand est problématisée cette fermeture de l'espace familial, c'est bien cette sœur suicidée qui apparaît mais aussi les défaillances maternelles :

Au-delà de votre tante, vous décrivez un univers familial assez fermé…

ISABELLE – C'était un peu ça, c'était la campagne. J'ai une sœur mais elle vit plus, elle s'est suicidée, ça a été un drame dans la famille, faut passer outre, hein ! Une sœur dépressive, c'est pas facile surtout qu'elle était juste après moi. Donc pour les parents… Quand je l'ai appris, c'était pas une surprise, ça faisait des années qu'elle essayait… C'est pas facile. C'était très dur parce que des fois, elle m'appelait à trois, quatre heures du matin, pour me parler de son mal d'être, j'étais très très seule. J'avais tout essayé, la gentillesse, essayer de la secouer. Au début ça marchait bien… Et puis ça partait bien et puis ça repartait… euh… Ça allait plus. Il fallait que la vie soit sans problème, sans rien pour elle. La vie c'est pas ça. Parfois c'était très bien et puis après… Ça me perturbait, bien sûr. Elle aimait pas la personne avec laquelle je vivais en plus : « je l'aime pas… »…

Vous pensez beaucoup à ça ?

ISABELLE – Oh, avant, avant, maintenant je me console en me disant qu'elle est mieux où elle est. Elle était pas heureuse de vivre. Ma mère elle comprenait pas, elle disait : « Oh mais c'est parce qu'elle se fait pas à manger… » Elle voulait pas le voir. Elle disait : « C'est parce qu'elle veut pas faire à manger… »

Plus encore, dans la continuité de cette association, **Isabelle** se rappelle une parole éminemment scandaleuse de sa mère, sur laquelle elle ne reviendra pas mais qui semble avoir, profondément, « incrustée » son empreinte en elle :

ISABELLE – Quand elle avait quelque chose, elle cherchait pas à savoir, je pense que c'était une défense. Un jour, elle me dit : « tu vois, moi, s'il y avait eu la pilule, j'aurais jamais eu d'enfant… » Déjà, ça cadre – *rires* –

C'était dur à entendre ça pour vous ?

ISABELLE – Quand j'étais jeune, je me disais, je serai pas comme elle, j'aurai pas beaucoup d'enfants, pour ne pas… vivre… malheureusement. Et ma sœur me disait : « Toi, c'est bien, t'as la belle vie, t'es à Paris, t'as pas d'enfant ! » C'est marrant parce qu'au début, on avait une complicité… Et puis après… Ça c'est un peu… Bah à partir du moment où elle a été mal. Moi j'étais à Paris, j'avais ma vie aussi… Puis elle a été en centre psychiatrique à pas faire grand chose quoi… Voilà et puis je m'étais dit aussi : « Faut pas que je finisse comme elle à ne rien faire… »

Ainsi, sa mère aurait prononcé le pire, ce pire par lequel **Isabelle** semble ne pas vouloir se laisser toucher de trop près, utilisant notamment de solides, et sans doute coûteuses, contre-identifications associées à des aménagements maniaques. Quand elle raconte le souvenir de ces paroles maternelles, selon lesquelles la prise d'une pilule contraceptive aurait pu lui épargner d'avoir des enfants, **Isabelle** rit et précise que « ça » *cadre*.

L'organisation défensive de **Maud** pourrait, encore une fois, se rapprocher de celle d'**Isabelle**. La mise en récit de l'expérience de son arrivée à la retraite soulève également, dans son discours manifeste, une très forte amertume à l'endroit de défaillances de l'objet maternel. Mais chez **Maud** la colère et la révolte l'emportent très largement sur l'impitoyable nécessité de se distinguer et de s'éloigner de cet objet défaillant. Comme **Isabelle**, **Maud** rapporte de vifs et tenaces souvenirs de l'époque pré-pubertaire où elle s'est sentie particulièrement trahie et trompée par sa mère. À une demande d'explication pétrie d'interrogations inquiètes à l'endroit d'une prochaine « castration rouge » (Schaeffer, 2005a) sa mère aurait, en effet, nié l'existence des menstruations et se serait, de surcroît, ostensiblement moquée d'elle. Pour **Maud**, il est une succession de tromperies et autres mensonges, venant de sa mère, qui aurait abouti à un retrait définitif de sa confiance, c'est à cette époque qu'elle « a fermé l'huître » et a « décidé de vivre sa vie » :

MAUD – (…) *Je ferme l'huître, je vis ma vie ! Et j'ai fermé !* L'histoire des règles ! J'ai 10 ans, j'ai une copine qui a ses règles. J'ai 10 ans. Je vous parle de ça, c'est très vieux. C'était très rare à l'époque. Une copine qui a ses règles, elle en parle, c'est l'événement ! Et moi, je tombe de mon wagon de pommes, je ne sais pas ce que c'est et euh... Elle me raconte ce que c'est que les règles. Bon, moi, je me dis : « c'est pas vrai, c'est pas possible ! » Alors, je vais voir ma mère, je lui dis : « tu te rends compte, alors, voilà, ce qui arrive, tu sais, toi ? » Et ma mère rit, elle rit, très fort. Elle me dit : « vraiment, toi, on te raconte n'importe quoi ! Tu crois sincèrement qu'on peut perdre du sang tous les mois ! Elle t'a pris pour une

abrutie... Toi, tu l'as crue ! » Énorme quand même comme truc ! Énorme ! Et moi, je retourne voir ma copine. Je lui dis : « bah tu sais, faut pas te foutre de moi comme ça ! » Et la copine qui me dit : « mais pas du tout ! Je vais t'emmener voir ma mère et elle va t'expliquer pourquoi je me suis pas foutue de toi mais qu'il faut que toi tu le saches. » La copine me dit : « Il faut que toi, tu le saches parce que ça va t'arriver pis faut pas que tu paniques quand ça va t'arriver... Donc c'est vrai ! » Et moi, j'étais tellement sûre de ma mère que je vais voir la mère de la copine, j'ai 10 ans, je lui raconte l'histoire. La mère de la copine, sidérée me dit : « j'sais pas pourquoi ta maman te dit des histoires comme ça ! Moi, je t'assure que c'est vrai, d'ailleurs, je vais te montrer. » Elle m'emmène dans sa chambre, quand même, c'est assez gênant, elle ouvre l'armoire, et elle me montre la pile de serviettes hygiéniques. Elle m'explique comment on les met, à quoi ça sert. Et ma copine me dit : « je t'assure que c'est vrai, maintenant, il faut que tu parles avec ta maman, je ne comprends pas pourquoi elle ne veut pas t'en parler. » Je retourne voir ma mère. Ma mère qui pique une grosse colère sur la mère de la copine : « qu'est ce qu'elle a besoin de te raconter des histoires pareilles ! T'es bien trop jeune pour savoir ça, t'as pas besoin de savoir ça ! 10 ans. Et là, j'ai dit, c'est fini, ça fait trois fois de suite. C'est fini ! Mais moi, et moi, je suis passée pour une abrutie vis-à-vis de la copine et vis-à-vis de la mère de la copine. En plus, ma mère est passée aussi pour une abrutie vis-à-vis de la mère de la copine, la honte ! Elle m'a foutu la honte. Donc, à partir de là, terminé, elle a plus rien su. *J'ai vécu à côté.*

Nos dégagements aux hypothèses précédentes nous ont permis de voir combien **Maud** tenait l'objet pour immanquablement défaillant. Sa mère puis son « objet-travail » représentent, l'un et l'autre, des investissements risqués, hasardeux et trompeurs desquels il faut impérativement se détacher, « fermer l'huître » pour aller « vivre sa vie » : les mêmes expressions sont d'ailleurs utilisées par **Maud** pour caractériser sa déception et son nécessaire engagement dans la voie d'un *sassage pseudo-jubilatoire*.

Entre Tourmentes adolescentes et Tourmentes du vieillir :

Le « courant essentiel » du rencard amical ?

En lien avec cette éventuelle réactualisation du passage adolescent, il semble que l'amitié détienne, à l'occasion de l'arrivée à la retraite, une fonction tutrice, renouvelée, indéniable : une

place clef. Parler de « clef » n'est là pas un hasard puisqu'il s'agit en effet d'un mince levier permettant d'ouvrir une serrure – et peut-être un *passage*, après le *sassage*. Si l'amitié, modalité singulière de relation d'objet, détient une place incontournable dans la vie humaine, son approche, comme sa théorisation, confrontent celle ou celui qui s'y risque à un certain *obstacle*. C'est d'ailleurs avec cet obstacle que J.-B. Pontalis dans *Le songe de Monomotapa* entame son élaboration et pose la question : « serait-il impossible de définir ce que [l'amitié] a de spécifique, d'incomparable ? » (2009, p. 13). Au sein de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse,* cette insaisissable et intarissable thématique a plus d'une fois été retenue, aucun numéro ne s'est finalement attelé à l'appréhender, c'est donc le projet de ce livre, plusieurs fois, lui aussi, reporté pour enfin tout de même s'écrire. Nous tâcherons, nous aussi, de saisir ce qu'elle peut receler tant il semble impossible d'en faire *l'économie* : son concours point presque constamment. Déjà, quelques lignes plus haut, nous évoquions **Isabelle** et *sa complice du dehors*. Cette complice fut d'abord, pour elle, incarnée par sa tante, puis par de nombreuses amies. Et, dernièrement, cette complice est sa « voisine » avec laquelle elle s'adonne essentiellement au sport. Il faut là entendre toute la portée de ce substantif *voisine* qui caractérise fort bien et la potentielle proximité entre ces femmes dans les problématiques psychiques rencontrées à l'occasion de la traversée du vieillissement et de l'accès à la retraite, et la réponse qui y sont données, éventuellement semblables, celles des aménagements hypomaniaques. Pour **Isabelle**, sa rencontre avec cette voisine semble avoir été pour le moins étayante, rassurante, réjouissante, dans son retour à la province. Elle est celle qui lui a ouvert, rappelons-le, comité des fêtes et salles de sport et lui a ainsi peut-être offert l'occasion d'un tiers de substitution en remplacement du travail professionnel, lui conférant certainement la possibilité d'une mise à distance de son conjoint.

> **ISABELLE** – Le week-end, j'allais là-bas, j'ai eu le temps aussi de m'y faire. *Et puis j'ai rencontré une voisine, à côté de chez moi qui venait juste d'être à la retraite* (…) *qui connaissait plein de monde ! Elle savait que j'aimais beaucoup faire du sport.* (…) Et donc *ma voisine m'a emmenée à une réunion du comité des fêtes*, et ça m'a beaucoup plu. Je me suis dit : « Tiens ça ressemble à ce que je faisais avant ! » Je me suis donc inscrite au comité des fêtes. Donc quand je suis arrivée en Lozère, j'étais inscrite au club de sport et je faisais des heures au comité des fêtes.

Il apparaît en effet qu'**Isabelle** souhaiterait davantage s'investir dans cette relation à cette voisine, à ses amies, que dans son couple :

> **ISABELLE –** Voilà, qu'est-ce que je fais, je prépare la fête de la musique… Qu'est-ce qu'il y a encore ? Y'a pas mal de choses de prévu… Et j'ai des vacances de prévu… On va partir en septembre, y'a des choses intéressantes, *je vais partir deux jours avec ma voisine et je pars avec mon mari. J'aimerais faire plus de voyages encore… Moi, je partirai bien avec une copine une semaine, hein ! Je sais pas s'il apprécierait tellement.* Deux jours il me dira rien, une semaine je sais pas… Ça m'empêche un peu… Je sais pas s'il apprécierait ! On est quand même un couple alors on va peut-être pas exagérer ! – *rires* (…) *Avec mes copines, on parle beaucoup...* Je les ai connues très jeune, ça fait 30 ans qu'on se connaît, donc euh… *Elles connaissent mes problèmes, je peux en parler librement* avec elles. Par contre, je vais pas raconter librement à tout le monde. On se raconte les problèmes avec nos maris, en tant que femme, c'est vrai que c'est plus facile de parler à une femme qu'à un homme, c'est vrai que ma gynéco, c'est une femme.

Isabelle reconnaît donc ici sans détour la fonction capitale que remplissent, pour elle, ses relations amicales. Elle les associe à une expérience de liberté et, plus encore, à une essentielle expérience de libre parole où les problématiques rencontrées peuvent être parlées, tricotées, mises en partage avec l'autre semblable – sans doute peut-elle s'y risquer davantage qu'avec nous.

Cette mise en perspective, de l'amitié, de la liberté et de la parole, est tout autant présente dans le discours de *Flora*. Si au cours du déploiement d'une chaîne associative (tribulations de l'identité : salariée – retraitée – décédée), l'idée de sa mort personnelle s'immisce dans son discours, venant ainsi introduire une représentation inquiétante, vertigineuse, elle apparaît aussitôt comme potentiellement contenue, prise en charge, liée par une certaine présence, mise en partage avec son amie :

> *FLORA* – Donc vous êtes retraitée. Et j'ai réalisé, dans tous les papiers administratifs, on signe, on note « retraitée » et ça c'est assez terrible, on perd son identité. On perd son identité. Et en introduction je vous parlais de ma mort parce que c'est ma préoccupation actuelle, parce que, je pense aussi, (…) on est salariée, on est retraitée mais après… La prochaine identité, c'est décédée. *J'en parlais l'autre jour avec une amie, on avait réalisé ça…* Retraitées, on est qualifiées de retraitées alors que pendant des années et des années : « Qu'est ce que tu fais dans la vie ? » T'es ceci, t'es cela, et puis on explique un peu ce qu'on fait comme travail, un minimum. Là, retraitée, la question, quand même, quand vous dites que vous êtes retraitée : « Alors, qu'est-ce que tu fais ? » Mais par rapport à l'administration, par rapport à la société, sur les *passeports*, on marque pas les professions, ni rien du tout, mais *on rentre dans la case retraitée, anonyme finalement, ça, ça, c'est bizarre…*

La chaîne associative déployée ici par *Flora* interroge les vicissitudes de l'identité sociale à compter de l'accès à la retraite professionnelle et les conséquences psychiques que soulève une telle problématique. Le risque interrogé tient ici à l'équivalence redoutée entre « accès à la retraite » et « case retraitée ». Si elle évoque assurément la fermeture, la *case où l'on rentre* – sous-entendue celle dont on ne ressort pas – peut être liée à la représentation d'une habitation rudimentaire, précaire, donc, peut-être, à la prochaine limitation des possibles du corps-enveloppe. Mais *Flora* ajoute encore à cela le caractère progressivement anonyme. Si l'on associe ensemble ces représentations, on voit qu'elles tendent à figurer l'anticipation d'une prochaine et fort inquiétante dissolution, trace et effet de la pulsion de mort. *Flora* interroge ici, entre autres, l'enjeu de la réalité sociale du vieillissement : de ses propos se dégage notamment le troublant danger d'une probable dilution, d'un étrange effacement social, pouvant être recouvert par ce substantif de retraité, qui brouille, de fait, toute singularité à l'échelle administrative, la représentation de ce que l'on nommé par ailleurs « rancart » n'est pas loin. Ce danger pourrait être relatif « aux défaillances de l'environnement qui, en excluant le sujet de la vie active, en le qualifiant d'inactif ou d'inoccupé, ne s'avère plus capable de se reconnaître. L'individu pourra alors se voir privé des représentations identificatoires qui le portaient, sans pouvoir en produire de nouvelles de manière assurée et sans se reconnaître dans celles proposées par l'environnement » (Villa, 2010, p. 58). Mais il est important de veiller à ne pas cantonner l'angoisse qui infiltre le discours de *Flora* à la seule causalité sociale de la réalité, on doit notamment se montrer attentif aux immanquables rencontres entre cette causalité sociale et la causalité psychique. Mais *Flora* évoque surtout que cette douloureuse question associée au rancart – anonymat, dissolution – détient comme un lieu de prise en charge, celui du rencard amical. Cela apparaît plus encore à la toute fin de notre second entretien :

> *Qu'est-ce qu'il y a de si singulier avec les amies pour vous ?*
>
> *FLORA* – J'ai quand même des amis… une amie de l'époque de cet hôpital psychiatrique, c'est ma plus vieille amie, qui était témoin de mon mariage… Qui a fait une psychanalyse aussi… C'est vrai que moi j'ai vécu une époque en 70 où quand on était en psychanalyse on ne fréquentait que des gens qui étaient en psychanalyse… Hein ! Y'avait un peu

> ce truc-là, on ne pouvait se comprendre que si on faisait une psychanalyse ! Bon, maintenant c'est complètement changé. Mais il reste quand même quelque chose avec ma… avec mes copines, donc on se parle très très librement ! Et surtout de nos mecs quand euh… quand euh… Quand on est en colère après eux ! On se libère ! Ça c'est ma plus vieille amie mais y'a tout un noyau et la dernière je dirais « nouvelle amie » c'est un médecin d'où je travaillais qui est partie à la retraite depuis 5, 6 ans… C'est des choses fortes qu'on peut échanger… On parle surtout des hommes avec les copines, hein ! C'est important. De sa sexualité, du vieillissement aussi, on peut se livrer très librement et la chance d'être à Paris on se donne rendez-vous un peu partout, avec la carte culture, moi je peux en faire profiter les copines, les expos, je peux les inviter à Beaubourg, au Grand-Palais, ça c'est des petits plaisirs de la vie vraiment, c'est très sympa…

On le voit, comme **Isabelle**, *Flora* accorde une place indéniablement forte au rencard amical, il est le lieu d'une parole « libre » en échange et en partage. En cela, l'investissement du courant associé au rencard amical permet de tenir à distance la case, *enfermante*, *anonymisante* du rancart. De nombreuses pages du *Songe de Monomotapa* de J.-B. Pontalis sont consacrées à la mise en perspective d'une traversée certaine de l'étrangeté et de l'impérieuse et nécessaire présence de l'ami. Ce dernier permettrait en effet de :

> « s'assurer qu'on n'est pas, tel un délirant, prisonnier de son délire, seul à penser comme on pense (…) je converse avec lui, je lui fais part de mes doutes et de mes certitudes (…) il y a l'espoir de trouver chez mon interlocuteur quelque chose qui ¨corresponde¨ à ce que je lui communique de moi (…) deux intimités, deux voix en viennent à se répondre. Résonance. Correspondance » (*op.cit.*, p. 14 et 43).

Mais il ne s'agit pas non plus d'idéaliser ce que peut représenter et offrir ce rencard amical, plutôt de tenter de lui donner sa place potentielle dans l'économie psychique des investissements à l'orée de la retraite. Nous l'envisageons donc telle une forme de relation d'objet singulière, souvent en marge du couple, fonction tierce en ce qu'elle peut être pensée comme *voie d'aération*, peut-être, du couple, et offrir à celles qui accèdent à la retraite, un lieu contenant des excitations pulsionnelles. Notre élaboration a, jusqu'ici, pu attester combien l'arrivée à la retraite pouvait bel et bien être considérée comme un événement intense réclamant un laborieux travail psychique. Pour pouvoir traverser, *passer*, l'excitation quantitative induite doit être relativement maîtrisée, contenue et nécessite le concours de l'élaboration. Laquelle, on le sait, correspond notamment à l'intrication des pulsions de vie et de mort, à la possibilité de lier cette excitation à des représentations afin qu'une figuration survienne, une figuration contenante. Ainsi, peut-être,

cet intense travail psychique peut-il se révéler plus « abordable » et plus « accessible » s'il est mis en partage avec quelque objet tout à la fois différent mais proche en ce qu'il est soumis à de semblables tourmentes. Nous retrouvons là le temps intermédiaire de l'adolescence. Ce lien est encore présent au sein du *Songe de Monomotapa*. J.-B. Pontalis, alors âgé de 85 ans, confie :

> « Aujourd'hui, comme lors de mon adolescence, le besoin d'amitié se fait plus fort, il n'est pas loin d'être vital. Pourquoi ? Parce que la saison brûlante et orageuse des passions amoureuses (…) est derrière moi ? Parce que la perspective de la mort se fait de jour en jour moins lointaine ? (…) Il me semble que, privé de ces amitiés, je connaîtrais, sous une autre forme, un trouble analogue à celui de l'adolescence, *je perdrais mes appuis, le sol et moi-même cesseraient d'être stables*, je marcherais en titubant légèrement (…). La compagnie des amis m'est viatique. »

Propre au concours du rencard amical, la dimension *viatique*, c'est-à-dire celle du secours, de l'étayage, se trouve largement présente chez *Soline*. Si cette dernière parle également de liberté, elle pointe sans doute encore davantage la voie échappatoire que représente le rencard amical. Il pourrait presque s'agir de quelque *échappée belle*. Survivance du langage du jeu de paume, l'expression signifie l'issue trouvée face à un coup associé au péril. C'est lorsqu'elle évoque être maintenant davantage disponible que *Soline* se plaint d'une forte et lourde sollicitation de la part de son entourage (mari, enfants, mère). Proche sans doute du personnage de *La crise*, le film de C. Serreau cité à plus haut, *Soline* semble s'autoriser à s'éloigner quand la demande lui paraît excessive, à se retirer au sein du rencard amical :

> *D'une certaine manière, vous êtes quelqu'un de très attendu par les autres ?*
>
> *SOLINE – rires –* Oui. Mais ça se joue jamais seul, c'est probablement que je me suis laissée faire et que je me suis mise à l'endroit pour que… Ils aient besoin de moi.
>
> *À la fois, quelque chose vous plaît là-dedans et vous pèse…*
>
> *SOLINE* - …Qui me pèse un petit peu. Je continue à avoir des moments où je pars, trois jours ou quatre jours avec une copine, ça je fais.
>
> *Comme de petits moments de fugue ?*
>
> *SOLINE* – Voilà. Je le fais deux à trois fois par an, au mieux trois. Je m'échappe.
>
> *Vous vous échappez…*
>
> *SOLINE* – C'est les vacances. C'est mes vacances (rires) !
>
> *Ce n'est pas exactement la même chose que de partir avec votre mari ?*
>
> *SOLINE* – Non. Non.
>
> *Comment vous pourriez décrire ces moments où vous partez ?*

> *SOLINE* – (Silence) Une impression de liberté, de pouvoir faire les choses quand on en a envie. J'ai un mari qui est très… Il structure sa journée, il a besoin de faire sa sieste, même en vacances donc euh… Il veut pas de ceci, il veut pas de cela, j'm'y suis pliée depuis le début (rires) mais là, quand je pars avec une amie, bah on décide au dernier moment les choses. C'est très agréable, j'aime ça. Comme avant de me marier, j'avais des amis qui débarquaient à n'importe quelle heure, hors de question avec mon mari ! Les envies du moment, c'est une grande liberté, je peux pas dire autre chose que la liberté. À ce moment, d'ailleurs, je ne lui téléphone pas, le moins possible. J'ai vraiment envie d'être dans ma bulle, à part.

Le discours de *Soline* nous permet là de tisser un lien entre réactualisation de l'adolescence, concours du rencard amical et réaménagement du féminin érotico-maternel. On perçoit d'ailleurs maints échos avec le personnage de *La crise* où point cette impérieuse nécessité de pouvoir s'appuyer sur cette voie trouvée-crée, échappatoire, face aux coups portés par les tumultes du vieillir. B. Verdon souligne cette « complicité authentique » qui peut exister entre des adolescents et des adultes qui vieillissement, « comme si les uns et les autres (…), pressentaient, respectaient, reconnaissaient *la gravité subjective des changements* qui sont ceux des autres. (…) On ne peut pas penser le vieillissement, ce qu'il engage de modifications du corps, de statuts, de place dans la société et par rapport aux pairs et aux générations autres, de représentations collectives, et surtout de travail psychique, sans intégrer ce que la temporalité psychique est susceptible de remobiliser là aussi de la période adolescente. Celle-ci est, en effet, le lieu d'intégration de l'identité sexuelle, de continuation d'un travail de séparation, articulant conflit œdipien et élaboration de la position dépressive, fragilisant et maturant en un jeu complexe les assises narcissiques (…) elle problématise de nouveau l'accès à l'autonomie et le risque de dépendance, la conquête et le renoncement » (2012, p. 195 ; c'est nous qui soulignons.)

Mais, à la différence de l'époque adolescente, l'heure de la retraite rappelle sans ambages le fait de la finitude et, si le courant du rencard amical offre parfois un solide mot de passe à la femme qui accède à la retraite, le risque de perdre cet ami est dorénavant accru. À la toute fin de notre second entretien, *Marieke* pleure et exprime un profond sentiment d'injustice causé par le décès d'une amie chère et survenu entre nos deux rencontres. Si elle est extrêmement affectée par la perte, elle peut dire combien, malgré l'effraction douloureuse, le groupe amical persiste :

MARIEKE – Une amie, qui était très très malade – je pense que je vous en avais parlé – bah la pauvre, elle est décédée la semaine dernière. Et de notre groupe c'était la plus jeune, la femme la plus jeune. Statistiquement, c'était elle qui devait partir en dernier. Et là… Et là… Les maris, ils ont été aussi bouleversés, quoi ! C'est très injuste – *pleure.* Elle était malade depuis cinq mois et mercredi dernier on l'a enterrée donc c'est quand même, c'est injuste ! *Silence* – Mais c'est vrai qu'on a senti que, voilà, on était cinq bonnes amies, on s'est connues à des moments différents. Là, vraiment, on a senti que c'était important d'être amies et de bien se connaître parce que ça nous a bien aidées ! Mon mari, il a été très touché par ça mais il va pas le dire, il va pas le dire avec des mots, il va le dire autrement. Mais je pense que globalement les hommes, ils sont plus… Ils parlent moins que les femmes. Quand on échange entre amies, je vois bien, c'est assez partagé, hein. Ils aiment pas trop discuter de leurs états d'âme, hein. Avec mes amies, on se retrouve une fois par semaine pour manger ensemble, ça, c'est devenu un petit rituel…

« Il arrive que l'amitié aussi, plus que l'amour, soit une demeure » soutient J.-B. Pontalis (2004, p. 61).

Résumé H.3 Réactualisation de l'adolescence ?

Ainsi, chez la plupart des femmes que nous avons rencontrées, des événements survenus à l'époque adolescente, des problématiques psychiques associées à cette période font effectivement retour. Des chaînes associatives et symboliques entre adolescence et retraite peuvent parfois offrir des voies d'intégration et même approfondir le travail de l'adolescence à travers la fonction historicisante. Mais la mise à l'épreuve de cette hypothèse a surtout montré combien le rencard amical, à l'orée de la retraite, sans doute à l'instar parfois de l'adolescence, pouvait se révéler telle une solution psychique forte faisant appel à l'objet semblable et entraînant, peut-être, une fonction tierce de remplacement, d'heureuse facture, au travail (organisateur du temps et des relations collégiales). L'usage d'une telle solution fait cependant défaut à *Magda* chez qui l'évocation d'une rupture adolescente, faisant irruption dans le discours à l'évocation de son accès à la retraite, donne davantage lieu à un débordement menaçant particulièrement difficile à contenir qu'elle cherche inlassablement à réprimer.

Féminin érotique – Féminin maternel, quels réaménagements ?

Aménager renvoie à la tentative de rendre habitable, c'est s'installer et installer de manière à rendre un espace suffisamment habitable, c'est-à-dire d'adapter pour permettre plus de commodité, de dégagement et, dans le meilleur des cas, plus de souplesse. L'étymologie nous conduit d'ailleurs aux verbes *héberger*, *loger*. Problématiser ainsi le réaménagement érotico-maternel renvoie aux potentielles dimensions psychiques d'un *chez soi intérieur* où s'opère à la fois une réorganisation des représentations de soi et des objets mais encore une réorganisation des investissements de ces mêmes objets et de soi à la faveur de l'avancée en âge. La fin de l'ère professionnelle entraîne bon nombre de *retrouvailles* insoupçonnées. L'analyse de telles retrouvailles pourrait nous permettre, entre autres, d'appréhender les problématiques occasionnées par le réaménagement du féminin érotique et maternel chez la femme. Sources de troubles imprévus sinon de stupeur, les retrouvailles du conjoint révèlent, et de façon étonnante, une fonction souvent négligée, parfois même oubliée, que remplit l'activité professionnelle. L' « objet-travail » comme la « scène professionnelle » apparaissent en effet de puissants objets d'investissement pour la femme. Espace du dehors, la « scène professionnelle » peut, quant à elle, être associée à une terre sociale où d'inouïes rencontres peuvent *potentiellement* se tisser (conflictuelles, amicales, clandestines et érotiques). D'ordinaire, l'heure professionnelle implique l'obligation de traverser cet espace du dehors, peuplés d'autres, comme à la résistance de l' « objet-travail » (Dejours, 2003). Ainsi l'*emploi* régule le *temps*, le temps est régulé par l'emploi et il propose aux pulsions, sans que l'intéressée ne s'en doute, des voies implicites de canalisation (Talpin, 1998 ; 1999). Le travail oblige donc la femme à se rendre au dehors, à le fréquenter, à l'éprouver, à se retirer du « chez-soi » pour s'engager ailleurs. Si elle n'est pas sans générer parfois lassitude et contraintes, voire violences, ladite obligation pose néanmoins le travail en tiers séparateur essentiel. L'équation qui se révèle ici semble simple : le couple qui se quitte au matin pour aller travailler est susceptible de mieux pouvoir se retrouver le soir venu. Mais parce qu'elle

fait perdre des espaces d'inscription obligée, des espaces potentiels, où peuvent advenir découvertes, rencontres et échanges, la retraite ôte le rôle de tiers que permet le travail. Ainsi, les femmes ne sont-elles plus *obligées* de se retirer de l'espace domestique et donc de se séparer de leur conjoint pour pouvoir le retrouver. Si le passage à la retraite ébranle intensément les représentations que la femme a d'elle-même, ce passage problématise également les représentations et l'investissement de l'autre comme objet de tendresse et de désir, d'étayage et de conflit. Tout d'un coup l'espace du chez soi peut apparaître sec, dépeuplé des allées-venues engagées par l'investissement professionnel, dépeuplé également de la présence des enfants désormais partis, et peut-être « surpeuplé » d'un être maintenant toujours présent. Par ailleurs, le vieillissement du couple des parents et beaux-parents vient potentiellement offrir un sombre spectacle duquel, bien souvent, la femme n'a pas forcément envie d'être un jour la protagoniste – voire le redoute et profondément. Comment l'autre du couple peut-il dorénavant être investi alors que le tiers professionnel s'est retiré, voire alors que le tiers professionnel a exclu ? Plus encore, comment la femme compose-t-elle, une fois la retraite venue, avec l'évolution de son propre désir et avec le désir de l'autre ? De quelles façons le féminin érotico-maternel de la femme est-il réaménagé ? D'une revendication d'indépendance et d'autonomie associée à des aménagements hyperactifs, plus ou moins rigides, à l'invention créative de tiers de remplacement pour préserver frustration et séparation, différenciation et autonomie, nécessaires au désir, nous tenterons d'approcher quelles solutions psychiques sont inventées par les femmes qui passent à la retraite et retrouvent leur conjoint. En outre, l'allongement continuel de l'espérance vie, comme le remarquent J.-M. Talpin et C. Joubert (2008), a pour corollaire l'allongement potentiel de la durée des couples ; quand toutefois ils ne divorcent pas. De fait, cette prolongation engage immanquablement la rencontre d'inédites mises à l'épreuve et donc de nouvelles crises venant mettre au travail l'un et l'autre membres du couple. Ces auteurs pointent notamment combien le vieillissement met le couple *à nu* comme s'il perdait là son étayage à la fois social mais aussi, progressivement, corporel. Induites par la perte de nombreux objets étayant, l'*espace travail*

notamment, ces crises *dénuderaient* ainsi de nombreuses problématiques du couple (pacte fondateur, collusion, dimensions pathologiques) réclamant alors la trouvaille d'aménagements inédits.

Pour analyser les résultats dont nous disposons, recueillons dans un premier temps les éléments d'entretiens où s'exprime le trouble que vient éveiller les retrouvailles des femmes avec leur conjoint à l'orée de la retraite – que le passage ait été d'abord celui du conjoint ou le leur. Nous verrons qu'un tel trouble apparaît au cœur de bien des discours des retraitées que nous avons rencontrées.

Dans le cas de *Marieke*, cette problématique des retrouvailles correspond au tout premier élément avancé lors de notre rencontre. Ainsi, *Marieke* évoque-t-elle, tout en nous parlant de l'étrangeté propre à l'inédite rythmicité engagée par le passage à la retraite, une certaine secousse dans ses représentations dont l'objet n'est autre que son conjoint :

> *Comment vivez-vous votre retraite ?*
>
> *MARIEKE* – Fort bien – *rires* – Oui, oui, c'est bien mais au début j'avais un petit peu de mal à m'habituer, enfin à m'habituer…, y'a quand même une coupure, quand on arrête… Parce que c'est surtout par rapport au rythme qu'on avait auparavant, le rythme de vie qui change… Alors moi, j'ai un mari, quand je me suis arrêtée de travailler, mon mari était déjà à la retraite, depuis deux ans… Je pense que ça m'a… Au début ça m'a un peu perturbée quand même, sa retraite m'a déstabilisée parce que je suis passée d'un mari qui était hyper occupé à quelqu'un qui avait le temps, que je retrouvais le soir en train de lire… Il avait été se balader et en fait, je me suis demandée comment ça se passerait pour moi, est-ce qu'au moment où je serai en retraite, il aurait la même sensation ?

Marieke est donc passée d'*un mari hyper occupé* à « *quelqu'un* » *qui avait le temps*. Son usage du pronom indéfini ne peut que retenir notre attention. Il marque en effet la transformation d'un compagnon connu, d'un compagnon familier et pris, occupé, à quelque étranger, oisif, dorénavant potentiellement plus disponible, mais donnant conjointement à son expérience, des accents de déstabilisation et de perturbation. Mais *Marieke* ne s'en tient pas là et sa problématisation va plus loin, s'identifiant à son mari, elle s'est demandé s'il était lui aussi troublé qu'elle soit désormais à la retraite. Ainsi c'est cette problématique des retrouvailles de son

conjoint à l'orée de la retraite professionnelle que *Marieke* avance en premier lieu : comment lui apparaîtra-t-elle ? Comment s'apparaissent-ils l'un à l'autre ? À l'instar de biens des couples, *Marieke* et son époux se sont rencontrés, ont décidé de vivre ensemble mais l'investissement professionnel réciproque occupait une place indéniable dans cet accord mutuel. Cette place prise par la « scène professionnelle » et par l' « objet-travail » s'est offerte à eux tel un cadre à la rythmicité du couple, comme aux investissements, et a permis une alternance de séparation et de retrouvailles, quasi-quotidienne, dans un habituel balancement. À ce duo « couple-espace travail », la présence des enfants est progressivement venue s'infiltrer au creux d'un nid en devenir. Mais désormais les enfants se sont retirés de l'espace du chez-soi-nid et l'*espace-travail* obligé n'est plus. Que reste-il de leurs amours sans la présence de cet ensemble de tiers investis ? La chaîne associative que *Marieke* déploie semble ouvrir sur le sentiment d'inquiétante étrangeté. Les investissements qui jadis s'offraient comme nécessaires scansions ont disparu. C'est cette disparition qui lui fait apparaître son mari comme *quelqu'un*, un être autre à rencontrer de nouveau. Une telle ouverture soulève certainement encore le challenge de l'identité, celui de changer tout en restant la même. Sans certains investissements majeurs de temps, espaces, activités que reste-t-il de la permanence de l'être ? Cet être se révèle, par ailleurs, disponible mais seront-ils, tous deux, véritablement disponibles… pour se rencontrer ?

De même, **Isabelle** exprime, elle aussi, cet inconfort propres auxdites retrouvailles mais, à l'inverse de *Marieke*, elle l'avait, selon elle, pourtant bel et bien anticipé. Il est même à supposer que cette anticipation avait mis en branle un certain travail d'ambivalence, préparateur, de l'expérience psychique du passage à la retraite. Au regard de cette anticipation, peut-on toujours parler de *trouble des retrouvailles* ? Le conjoint d'**Isabelle**, retraité un an avant elle, a décidé qu'ils se *retireraient* en Lozère et ainsi quitteraient leur domicile parisien. Pendant un an, **Isabelle** a vécu ce qu'elle appelle une *année de transition*. Ses jours de travail avaient lieu à Paris, où dorénavant elle vivait seule, ses jours de repos se tenaient en Lozère. Si cette transition paraît avoir été essentielle pour **Isabelle**, il semble néanmoins que son désir eut été de rester à Paris :

ISABELLE – (…) Le seul truc qui me manque où je suis c'est les magasins, c'est une vie en province… Hein ! Les magasins et puis les médecins… Faut attendre six mois pour avoir rendez-vous avec les spécialistes… Et puis qu'est-ce qui me manque ?! Oui, un peu le monde… Le soir, à sept heures, tout est fermé, alors qu'à Paris tout est ouvert on peut faire des courses jusqu'à dix heures le soir et les théâtres, les choses comme ça… (…) Je trouve toujours un prétexte pour y aller ! Pour monter à Paris… J'ai gardé tous mes médecins à Paris… Je reste parisienne comme ça… J'aurais aimé garder l'appartement à Paris, faire six mois, six mois… Mais financièrement, c'était difficile. Mon mari aime beaucoup où il est, il est pas trop Paris, il préfère la Lozère (…).Mais bon, on ne peut pas tout avoir…

Cela est à comprendre avec ce que nous avons pu problématiser à la faveur d'une potentielle réactualisation du passage adolescent. La province et la retraite sont là envisagées comme évocateurs tant de fermeture que de clôture ; il s'agit de *monter à Paris* quand il faut *descendre en province*. L'ascension et la descente pourraient se laisser entrevoir à travers une dynamique opposant plein et creux, investissement et désinvestissement, frénésie et lenteur, presque vif et mort. **Isabelle** associe également Paris à sa chère fréquentation des objets de culture (films, spectacles, théâtres, chanteurs). Ainsi, et en dépit de son anticipation, permise par l'année de transition, il semble qu'un certain trouble, induit par les retrouvailles de son conjoint, apparaisse, chez elle. Malgré son anticipation négative, elle soulève combien la nouvelle inactivité de ce dernier qui, autrefois, était amené à entreprendre, et souvent à l'improviste, de multiples déplacements professionnels, lui apparaît insupportable mais, plus encore, l'angoisse. Elle ira jusqu'à affirmer qu'elle est en mesure de comprendre les séparations d'unions générées par l'arrivée à la retraite et nous soutiendra avoir trouvé une activité à son époux afin de le voir occuper. Si cette occupation se déroule au sein d'un espace qu'elle-même investit – et pas des moindres, *le comité des fêtes* – elle a fait en sorte qu'un partage des activités ne permette, entre elle et lui, aucune rencontre à l'occasion de leur fréquentation respective.

ISABELLE – Enfin, je comprends qu'il y a des couples qui peuvent se séparer. Au début, je m'étais dit : « comment je vais faire ? Est-ce que je vais arriver à le supporter ? » Parce qu'il partait souvent en déplacement, au jour le jour, sans savoir… C'est là que je m'étais dit : « Faut que tu te projettes ! Faut que tu fasses quelque chose parce que sinon ça va être intenable ! » Ça c'est… Une image… Et au début, il devait partir faire des stages en France, des formations et tout et puis ça s'est pas fait. Alors il faisait du jardin… Je me disais : « il faut qu'il bouge, hein ! Parce que sinon on va se crêper le chignon, ça va mal finir ! – *rires* – Après, je l'ai emmené au comité des fêtes…

Vous vouliez le voir bouger ?

ISABELLE – Oui… Je le sentais mal sans rien faire et moi je me voyais mal le supporter, quelqu'un qui fait rien ! Quand quelqu'un ne fait rien, s'enquiquine, il devient un peu agressif… Voilà, à Paris, je reviens tous les mois… Dans ma tête, la retraite c'était faire des choses ! C'était ce que je fais là, avant d'arrêter, j'avais déjà pensé, regardé ce qu'il y avait comme sports, comme fêtes, c'était déjà dans ma tête… (…) Alors, oui, justement j'avais peur quand je me suis retrouvée à la retraite puisqu'avant il partait souvent en déplacements pour son travail, de me retrouver avec mon mari tout le temps, de se voir tout le temps, c'est moins, c'est moins agréable que quand on se voit une fois ou deux par semaine… Avec la joie de se retrouver ! Je me suis dit : « Oh là là mais ça va être l'ENFER ! Donc je vais prendre des activités qu'il n'aime pas ! » Déjà le sport, il aime pas, ça le branche pas du tout ! (…) Il faut que je puisse respirer pour moi c'est important. Et puis bon quand on se revoit on est contents et quand il va à Paris, j'essaie de pas y aller en même temps que lui ! Là j'y suis et lui pas, je me dis : « Oh ! Chic je vais avoir une journée toute seule ! Il est pas là ! »

Sans ambages, **Isabelle** atteste qu'elle occupe dorénavant de son mari afin qu'il ne se laisse pas gagner par quelque mollasserie et, par extension, qu'il ne l'importune pas et ne devienne pas agressif. Cherchant notamment à se présenter comme une femme qui travaille toujours, **Isabelle** ne pourrait mieux exprimer la portée de l'expression « l'oisiveté est mère de tous les vices », elle nous parlerait même, à son insu, du *pécher d'acédia* qu'à notamment tenté d'approcher J. Starobinski :

> « Le travail est bon, non parce qu'il modifie le monde, mais parce qu'il est la négation de l'oisiveté. Or *l'acédia* évolue dans le cercle vicieux de l'oisiveté. Elle en procède et elle l'aggrave, en paralysant toute initiative de l'âme. Elle est la fascination d'une vacance qui s'approfondit et s'englue en elle-même. (…) En fait, le travail a pour effet d'occuper le temps (…). Sa fonction est de boucher les brèches par où le démon pourrait pénétrer » (1985, p. 73-74).

Mais l'on pourrait encore tenter de mettre en perspective ce qui a été dégagé à la faveur d'une potentielle réactualisation du passage adolescent d'**Isabelle**. Nous avons avancé que l'arrivée à la retraite, associée à son départ pour la Lozère, pourrait correspondre, chez elle, à *la fin de l'issue* permise par l'investissement du travail professionnel. Une issue qui lui aurait permise tout à la fois de se distinguer des figures féminines familiales (mère et sœurs) associées à la dépendance et au manque de réflexivité, et de quitter la province pour monter à Paris. Cette mise en perspective nous conduit à l'association latente qui semble se révéler chez **Isabelle** : son mari

viendrait incarner la figure dérangeante, en proie à *l'acédia*, des femmes de sa famille auxquelles elle redoute amèrement de ressembler.

Soizic insiste tout autant sur les vertus de l'indépendance. Vertus qui caractérisent, pour elle, son couple et ce, depuis ses commencements. Elle propose d'ailleurs quelques formules étonnantes pour en raconter l'histoire en insistant nettement sur la dimension d'autonomie réciproque :

> **SOIZIC** – Voilà, on a associé deux célibats puis on s'est pas mal débrouillé… (…) Je me suis mariée tard, mon mari aussi. On est deux célibataires, on s'est mariés tard. Donc on a gardé ce côté indépendant, chacun.

L'écoute de son discours permet de relever quelques dénégations ; à propos de l'indépendance de son mari, elle répète : « moi, ça me dérange pas du tout » jusqu'à laisser finalement apparaître la représentation d'angoisse contre-investie :

> *Vous vous êtes rencontrés avec cette caractéristique ?*
>
> **SOIZIC** – Sûrement, ça a dû nous attirer. On avait eu notre vie et on a décidé de faire la nôtre ensemble. C'est vrai que mon mari est très indépendant et moi, je le suis aussi. Et on accepte notre indépendance ! Quand euh… Quand il était déjà à la retraite, il partait une semaine à Saint-Raphaël, *moi, ça me gênait pas du tout* ! À la fin, j'avais hâte qu'il rentre. Il me manquait mais j'étais contente de le voir partir… Et lui je savais qu'il était heureux là-bas, il faisait son jardin… Il faisait ce qu'il avait envie de faire. *Moi, ça me gênait pas du tout*, il est vrai que je travaillais. Il me laisse tout à fait libre et on se laisse tout à fait libres… *Enfin si je me retrouvais complètement seule je ne sais pas comment je le vivrais !*

Derrière une puissante revendication d'indépendance pourrait se dissimuler la crainte de perdre l'objet et de se retrouver seule. **Soizic**, on l'a vu, investit bon nombre d'objets, lesquels demeurent fort proches de son « objet-travail ». Comme **Isabelle**, elle affirme une nécessité de sortir et tient coûte que coûte à échapper *au ronron*. Le ronron nous apparaît entretenir des liens complices avec le péché *d'acédia*, lequel correspond à la lourdeur, à la torpeur, à l'absence d'initiative, à un désespoir total par rapport au salut, à une tristesse qui rend muet, il s'agit en somme d'une extinction des voix de l'âme où le dialogue est asséché et le langage retiré (Starobinski, 1985).

Cela est également très présent chez **Maud** qui insiste sur la difficulté à partager l'espace avec son mari, jusqu'à évoquer une oralité cannibalique et dangereuse propre à ces retrouvailles, elle use à cet égard du terme assez cru de « vampirisation » :

MAUD – (…) Et il est surbooké ! Lui, il s'occupe des échecs, il est actif au cercle des échecs, il est au cercle, (…) il s'occupe également de la section échecs et il fait du ping-pong. Et il est sur internet, parce qu'il joue aux échecs sur internet... Il a le bloc des échecs... C'est sur rendez-vous aussi !

Vous passez du temps tous les deux ?

MAUD – On mange ensemble et on dort ensemble, oui.

Ca vous suffit ?

MAUD – Bah, écoutez, je ne m'intéresse pas aux échecs, je ne m'intéresse pas au ping-pong, et de toutes façons, je le fais exprès, **je ne veux pas être vampirisée**, il a ses activités, j'ai les miennes, parce que... Mon mari est assez vampirique, donc, si je m'intéressais aux échecs, il faudrait qu'on joue aux échecs tout le temps... Moi, ça me gonfle ! J'ai autre chose à faire ! Donc toute ma vie, j'ai refusé de jouer aux échecs (…).

Qu'est ce que vous entendez par vampirisée ?

MAUD – Ben si je joue aux échecs, il faudrait que… je joue... Il m'empêcherait de vivre ma vie si vous voulez... Il faudrait toujours jouer aux échecs parce que lui, ça l'intéresse, bon, et moi, j'ai pas envie, j'ai pas envie... En vacances, on joue au Scrabble, on fait des balades, on randonne, mais je veux pas jouer aux échecs.

Il serait un peu vampirique pour vous ?

MAUD – (silence) Non, parce que maintenant, il a compris, non maintenant, il... Bon, il a compris que je… jouerais pas aux échecs, que je m'investirais pas dans SES activités, que je lui demande pas s'investir dans MES activités. Mais que bon... On peut s'épanouir chacun de son côté !

C'est un compromis... ?

MAUD – Et ben par la force des choses (…) et puis en plus parce que vous parlez de mon mari, y'a un problème pour les gens qui arrivent à la retraite... C'est de se retrouver en couple ! Parce qu'on a pris l'habitude, on s'en va et on se retrouve pour manger, on se voit pas beaucoup, et *d'un seul coup*, on va revivre à cent pour cent ! Et moi, j'ai eu un double problème, c'est que mon mari est plus âgé que moi, il a été à la retraite cinq ans avant moi... Quand je suis arrivée à la retraite, il avait déjà pris son rythme de retraité, c'était bien pratique, je partais le matin, je retrais à midi, je repartais à une heure et demi, je rentrais à six heures. Et lui, toute la journée, tranquille. Et puis, *d'un seul coup*, j'ai été dans la maison, ça a été un problème, parce que je lui prenais son espace. Il avait ses circuits, il avait son rythme, moi j'étais partie à 8h, 9h, selon les patrons où j'allais (sic), j'étais partie. Et à partir de là, il avait la maison. Et moi, il s'est trouvé, que *d'un seul coup*, que de temps en temps, j'étais là. Alors, si je téléphone, je fais du bruit, si je fais du ménage, ça fait du bruit, ça déplace ses affaires. Si je lui demande de m'aider à étendre du linge, c'est pas prévu... Ca a été un problème. Et quand j'en parle avec mes copines, toutes, elles le disent toutes ! C'est un problème de réapprendre à partager le même espace, heureusement, on a un appartement assez grand...

L'un tant que l'autre seraient, pour **Maud**, *surbookés* depuis l'accès à la retraite et fonctionneraient désormais seulement « sur rendez-vous ». Il faut là entendre la démonstration d'une prise de position active, le contre-investissement d'une certaine passivité évoqué notamment dans un certain verrouillage de l'emploi du temps. **Maud** insiste tout autant sur l'indispensable séparation entre « ses » activités à elle et celles exercées par son conjoint. Si elle accentue là sur ce caractère affairé et surchargé de son couple, elle se dépêche aussitôt de préciser que ce débordement n'est pas vécu de concert, à l'unisson mais bien séparément. Une fois encore, le discours de **Maud** semble empreint d'une certaine véhémence et tend, ici, à problématiser le retrait de ce tiers séparateur que fut, pour son couple, et par extension, pour elle-même, l'investissement professionnel. Ce qu'elle nomme « vampirisation » vient précisément caractériser le risque qu'elle pressent et redoute assurément : celui d'une inquiétante indifférenciation, d'un mélange, entre elle-même et son conjoint pris, ensemble, dans une urgence de la dernière jubilation. Les termes qu'elle utilise pour nous sensibiliser à l'expérience de ses retrouvailles sont là très évocateurs. De fait, « tout d'un coup » est une expression qui revient et marque certainement tant la soudaineté que le *coup* porté par le retrait du tiers. Elle tient sans doute là à nous expliquer l'impérieuse nécessité comme l'ampleur du réaménagement à la lumière de ce coup porté par le retrait du tiers.

Nous voyons donc combien dans leur discours manifeste, **Soizic**, **Isabelle** et **Maud** avancent avec une opiniâtre volonté la revendication d'une indépendance par rapport à un conjoint qui doit dorénavant rester suffisamment loin et être coûte que coûte occupé. Celle-ci pourrait sans doute recouvrir plusieurs significations latentes. La première se comprend grâce à ce que nous avons dégagé à la faveur de la mise à l'épreuve de nos première et seconde hypothèses. En effet, ces trois femmes ont exercé des activités professionnelles que nous avons associé à un *statut dominé dans la hiérarchie des métiers* et expriment là l'exaltation associée au *sassage pseudo-jubilatoire* où il est question, maintenant que le travail professionnel n'est plus, d'un certain

souci de revanche où il faut jouir avant qu'il ne soit trop tard, avant que le vieillissement, et *a fortiori* la dépendance, ne vienne ôter les possibilités d'y accéder encore. La seconde signification que nous pouvons avancer pourrait encore avoir partie liée avec la dépendance. Il s'agirait-là d'investir une représentation de soi pouvant s'affranchir de la présence de l'autre comme objet de désir et de tendresse ou bien d'étayage. On retrouve là encore l'écho de la figure d'Atalante, celle d'une femme qui court, encore et toujours, refuse la passivité et ne se laisse pas toucher par l'autre, lequel doit rester suffisamment à distance. Mais cet autre, ce conjoint, n'est pas n'importe lequel, il est son contemporain et lui aussi vieillit. L'avancée en âge du couple comprend le risque que l'un des conjoints vienne à disparaître : et si c'était lui. Se représentant de la sorte, aussi indépendante que jubilante, faisant tout toute seule, affirmant de ne pas dépendre de l'autre : quelle représentation, par trop angoissante, pourrait là être contre-investie ? Ne serait-ce pas, justement, une figure inverse de la jubilation, à savoir celle de la détresse (Bernateau, 2010) ? Et cette détresse est bien sûr à rapprocher de la dépendance. Il nous semblerait ainsi que la représentation mise au rancart soit celle, intolérable, de dépendre de cet autre. Un autre qui, de surcroît, pourrait un jour prochain venir à disparaître. Comment donc reconnaître la dépendance affective pour un objet pouvant prochainement disparaître ?

Soline, quant à elle, ne se défend pas contre les affects d'angoisse ou de dépression, ceux notamment induits par l'anticipation des retrouvailles avec son conjoint. Mais elle souhaite, comme les autres, que ce dernier soit occupé et poursuive l'investissement de son « objet-travail » bien à lui. Par ailleurs, la lecture du réaménagement du féminin érotique nous semble, chez elle, plus accessible. Si avec les femmes précédemment évoquées, nous avions surtout parlé de ce réaménagement par la voie du couple – plus accessible mais plus limitée aussi –, *Soline* peut notamment nous exprimer combien être désormais une femme désirante et désirée est devenue une problématique aussi pesante que douloureuse. Alors qu'elle soutient que le vieillissement,

comme le passage à la retraite, lui paraissent plus difficiles à traverser pour les hommes, se dessinent des représentations infiltrées de déception :

> *SOLINE* – Je dis ça par rapport à mon époux, lui est ethnologue, chercheur, donc il continue encore à travailler, il est plus âgé que moi, il a 72 ans, à un moment il a été malade et tout à coup il a réalisé qu'il n'était pas immortel, et quand je lui dis : « Mais qu'est-ce que tu vas faire ? » Bah, il savait pas. Et au bout de 3 jours, il m'a dit : « Bah je vais prendre un chien pour aller le promener… » C'est pas vraiment épatant. Il y a des tas d'hommes qui ont des activités et qui savent faire des choses mais lui écrit des bouquins par rapport à ses recherches, s'il ne travaille plus, je ne pense pas qu'il continuera à écrire.
>
> *Ça vous inquiète ?*
>
> *SOLINE* – Oui, ça m'inquiète, oui, parce qu'actuellement il est pris, ça m'arrange beaucoup, mais quand il n'est pas pris, il a tout le temps besoin de moi (…). Il devient de moins en moins autonome… J'ai l'impression que…son autonomie se restreint… Et les enfants me le disent, ma fille me dit : « bouscule-le ! Fous-lui des coups de pied dans le derrière ! Il se laisse aller, c'est trop facile pour lui… » Quand on voyage l'été, je prépare absolument tout, je fais tout, je fais tout, dans la maison, je fais absolument tout ! Il est pas bricoleur, je lui en veux pas du tout… C'est un équilibre qui s'est fait comme ça ; néanmoins je sens qu'il faut qu'il continue à travailler sinon moi je sens que je vais… plus pouvoir rien faire, quoi. Il m'attend. Il veut être avec moi. En fait, je sens très bien ce mouvement, et je le vois avec ma mère aussi que l'enfant devient parent. Avec ma mère, et avec lui, je deviens un peu la mère… Et que… Il attend que je m'occupe de lui. (…) Bah moi j'aurais envie qu'il soit plus autonome, qu'il ait envie de faire des choses plus de son côté mais euh, c'est pas vraiment ça…
>
> *Vous lui en dites quelque chose ?*
>
> *SOLINE* – Oui, j'essaye quelquefois mais il se défend très bien, il a un discours amoureux qui fait que : « C'est avec toi que j'suis bien ! » Et puis on continue à penser ensemble, ça, c'est agréable. (…) Il y a cet échange intellectuel qui continue, qui est vraiment… Qui m'apporte ! D'autant que moi, j'en ai un peu moins parce que je ne travaille plus.

Ainsi, *Soline* propose là des représentations aussi douloureuses qu'amères, associées à la déception de ce qu'est devenue, avec l'avancée du vieillissement, sa relation à son conjoint. Si une certaine ambivalence semble néanmoins se dégager – on peut en effet entendre combien perdure avec lui un « échange intellectuel » tant associé au plaisir qu'à l'élan – on perçoit, malgré tout, combien *Soline* est déçue par la tournure de leurs rapports. Elle a renoncé avec lui, et pas seulement avec lui, à la rencontre charnelle. Tout se passe comme si elle se sentait dorénavant davantage sollicitée par son conjoint non plus comme amante mais davantage comme une « bonne mère ». Une bonne mère dont il ne cesserait d'attendre la présence bienveillante à ses

côtés, les soins et l'étayage. Plus loin dans l'entretien, *Soline* évoque encore l'amertume du renoncement à la sexualité, aux satisfactions tant libidinales que narcissiques qui lui sont attachées. Il pourrait être précisé ici combien cette thématique, au cours de l'entretien – il s'agissait là précisément de notre premier entretien – demeure éminemment complexe à approcher. *Soline* est d'ailleurs la seule à pouvoir l'évoquer de cette façon, sans trop de détour.

Il nous semble opportun de ici préciser que *Flora* et *Soline* sont les seules femmes de cette recherche à s'être inscrites, par le passé, dans un travail analytique plusieurs années durant. Cet élément a sans doute une grande importance. L'une et l'autre, dont les expériences du passage à la retraite nous apparaissent relativement proches, se révèlent familière de l'exercice de l'associativité et n'ont pas été en peine pour exprimer l'ampleur des vicissitudes associées à ce passage, à pouvoir s'approcher de son inquiétude inhérente.

Du fait de l'objet de notre entretien, du fait de nos âges respectifs – pouvant induire des positionnements transférentiels et contre-transférentiels de mère et de fille – l'évocation des problématiques du désir ou de la sexualité génitale est loin d'être chose aisée. Il est là question d'aborder une intimité taboue pouvant induire le mal à l'aise. C'est en effet une chose de problématiser les vicissitudes du désir de l'objet, leurs conséquences sur l'investissement de soi et l'investissement de l'objet – dont l'importance n'est pas, loin s'en faut, à justifier – par le prisme de la théorie, il en est une autre de les « rencontrer » voire davantage de les « heurter » à l'occasion d'un premier entretien de recherche. Comme le soutient B. Verdon, le sexuel et ses destins représente un objet complexe : « qui n'est pas (…) sans devoir questionner chacun et son rapport à lui. Pouvoir concevoir que le désir des adultes qui vieillissent continue de demeurer implique de consentir à l'idée que celles et ceux qui nous précèdent dans la vie (les parents) ont un désir qui n'est pas cantonné au fait de nous mettre au monde » (2013, p. 65). Rappelons, par ailleurs, que G. Devereux (1980) a pu soutenir que, dans les sciences de l'homme, l'observateur est observé par l'observé et ce que ce dernier soutien dépend, pour partie, de l'observateur. En

l'occurrence, cette problématique – même si son évocation a été relativement appréhendée et problématisée en amont – demeure assez gênante pour l'une et, sans doute, pour l'autre mais parvient tout de même à être évoquée et problématisée. Voici ce que soutient Soline à propos de la sexualité :

> *SOLINE* – Plus beaucoup, plus beaucoup… C'est venu de lui… Euh… (silence) ça fait pas mal de temps qu'il n'y a plus beaucoup de désir de sa part… Énormément de tendresse mais plus beaucoup de désir. Ça a été une chose très difficile pour moi… parce que j'étais encore assez jeune quand c'est arrivé, j'ai pas pris d'amant et donc c'était très difficile.
>
> *Ça a été un renoncement… ?*
>
> *SOLINE* – Oui, et on en a parlé… Pour lui, pas… J'pense qu'il prend beaucoup de médicaments pour son cœur, et beaucoup de choses comme ça… Il aurait pu prendre du Viagra, hein, mais j'avais peur qu'il meurt. J'étais terrifiée à l'idée qu'il meurt. Et j'ai dit non, je préfère ne plus faire… Et donc c'était aussi moi qui disait ça, mais cesser d'être désirée c'est une chose… très difficile. Enfin il a une grande tendresse, et de l'amour, vraiment mais… Pas de sexualité.
>
> *Vous avez évoqué l'idée d'un amant, que vous n'avez pas pris d'amant ?*
>
> *SOLINE* – Bah je me suis toujours dit, je vais prendre un amant ! Je me le disais ! Après tout… Simplement que j'étais trop amoureuse de mon mari. J'étais pas disponible. Et aucun homme n'aurait été assez bien.
>
> *Vous êtes très amoureuse de lui ?*
>
> *SOLINE* –Je suis partie pendant 6 mois à Montpellier pour passer un concours… Je me suis dit « 6 mois, je vais m'en donner à cœur joie », rien du tout !
>
> *Vous en aviez le désir mais…*
>
> *SOLINE* – J'étais prête à avoir une aventure avec un homme mais finalement j'ai pas… J'pense pas que c'est parce que je n'ai pas rencontré, je pense que je n'étais pas disponible…
>
> *La fidélité compte pour vous ?*
>
> *SOLINE* – J'suis pas sûre. Je sais pas. Je sais pas. C'est mon second mari et avec le premier, je n'ai pas été très fidèle. Mais j'ai envie d'être pénard et je sais que l'infidélité, c'est très fatigant. J'avais pas particulièrement envie de me compliquer la vie.

Érosion du désir de son mari pour elle ? Vieillissement de ce dernier ? Vieillissement du couple ? L'objet de la plainte portée par *Soline* se trouve sans doute à mi-chemin, logée donc entre l'angoisse de la perte du désir de la part de l'objet et la perte de l'objet tout court. Délicat et amer entre-deux qui semble l'inviter désormais à occuper une seule place de bonne mère pour tous, disponible, à la merci de toutes les réclamations des uns et des autres maintenant qu'elle *a le temps*. Place qui la désole, qu'elle trouve peut-être trop étroite et trop *uniforme*. Cette place cède

d'ailleurs, à un moment, sur l'anticipation négative de ressembler un jour, plus tard, à sa propre mère. Très âgée, si *Soline* s'en occupe souvent, cette dernière semble venir incarner le spectacle d'un futur par trop inquiétant :

> *SOLINE* – Ça veut dire que nous qui ont 65 ans on a des mères qui ont entre 85 et 90, 95 ans. On est presque toutes avec des mamans, des papas malades, voilà, ou qui vont moins bien et on doit affronter ça… et ça, c'est une chose qui est tout le temps, ça… On se dit - *« ça c'est moi dans 15 ans, c'est moi dans 20 ans »*. Et c'est pas du tout agréable !

L'élaboration d'une fin du *rencard charnel* confronte ensemble plusieurs temps, passé, conditionnel, présent – trace d'un renoncement encore en train de se faire. Renoncement relativement coûteux où *Soline* entrevoit désormais l'émergence d'une place, pesante, de mère qui la mène jusqu'à l'identification angoissante à sa propre mère veuve et très âgée. Mère de ses enfants, mère de son mari, mère de sa mère, définitivement trop mère et dorénavant plus amante. Comme si *Soline* souffrait là de ne plus détenir la clef d'accès au *monde des amants* dont J.-B. Pontalis a pu dire qu' « il faut l'avoir connu pour en venir à supporter et peut-être à aimer le monde tel qu'il est » (2007, p. 131). Si l'hésitation d'une rencontre clandestine – marque probable d'un conflit interne pris entre le désir et la défense – s'est révélée à un moment insistante, dorénavant, elle s'est tue. Cela nous ramène donc pleinement à la nécessité d'investir le courant du rencard amical. Notons d'ailleurs, au sujet de ce dernier qu'il n'a lieu pour *Soline* qu'avec des femmes, ce qu'elle interrogera d'ailleurs, trouvant cela étonnant. C'est d'ailleurs également le cas pour les autres femmes rencontrées : s'il est évoqué comme un très cher et puissant investissement, redoublant de force à la faveur de la retraite, le rencard amical ne s'exerce qu'avec des êtres du même sexe et pas avec les hommes.

À l'endroit d'une question portant sur une éventuelle rencontre amoureuse, *Suzanne* semble plutôt mal à l'aise : elle rit, mais répond tout de même. Célibataire depuis fort longtemps, elle évoque d'abord « un trop tard » pour ensuite laisser apparaître un « peut-être ». Entre un « trop tard » et un « peut être » s'engage sans doute un certain mouvement conflictuel mais celui-ci n'est pas porté très loin. De fait, le « trop tard » est tant à mettre en perspective avec son

avancée en âge qu'à comprendre au regard d'une représentation de soi très investie associée à l'*indépendance voyageuse*. Cette représentation-ci la soutient assurément depuis un certain temps et *Suzanne* semble ne pas se montrer encline à se porter vers quelque réaménagement venant la contrarier. Comme si elle ne pouvait dorénavant plus investir la souplesse que réclame un tel réaménagement. Si elle venait à rencontrer un homme, ils ne devraient pas être trop proches l'un de l'autre et tout de même préserver leur indépendance afin qu'elle puisse poursuivre encore et toujours ses voyages. C'est ainsi qu'elle envisage la fenêtre d'un « peut-être » auquel, toutefois, elle ne semble pas trop croire.

> *Et vous faites des rencontres… amoureuses aussi ?*
>
> *SUZANNE* – Eh bien non, jamais, j'en ai jamais faites… *(rires)*. Non.
>
> *Et vous aimeriez ?*
>
> *SUZANNE* – Pourquoi pas, bon, j'avoue que maintenant, je me dis que c'est un peu tard mais pourquoi pas, je me dis je reste ouverte à ça. Mais en fait j'éprouve aucun vide affectif mais c'est vrai que l'occasion s'est pas présentée, souvent les jeunes qui sont dans les groupes sont plus jeunes ou alors il y a des couples, j'ai pas eu de coup de cœur *(rires)* mais bon ça fait partie des choses possibles. Maintenant en plus je voyage souvent seule, pas toujours avec des groupes, ou des gens que je connais, bon, y'a moins de surprise *(rires)*, mais ça fait partie des choses envisageables…
>
> *Tout à l'heure vous disiez "c'est trop tard"....*
>
> *SUZANNE* – Je pense c'est trop… Enfin voilà, ce que je pense c'est que c'est trop tard pour faire vraiment ma vie avec quelqu'un dans la mesure où ça fait longtemps que je suis indépendante et que je sais pas si j'arriverais à vivre 24h/24 avec quelqu'un. En même temps, c'est idiot de dire ça parce que c'est quelque chose d'abstrait une rencontre ça se calcule pas, quand on tombe amoureux de quelqu'un, je pense que les choses sont complètement différentes. Quand je vous dis que j'ai pas fait de rencontres en fait, j'ai pas fait de rencontres avec les gens du groupe mais j'ai rencontré quelqu'un, c'était mon guide au Venezuela, avec lequel j'ai eu une relation quand même pendant plus d'un an, il est venu en France mais bon, y'avait vraiment trop de différences culturelles entre nous mais bon, ça a été une belle histoire, j'ai vraiment eu… Oui, y'a eu vraiment quelque chose qui s'est passé avec lui, ça reste un très très bon souvenir, mais bon ça a pas pu se prolonger disons. C'est vrai que si je rencontrais quelqu'un aujourd'hui, j'aimerais bien qu'on vive pas complètement ensemble. Enfin bon, y'a beaucoup de schémas différents de vie de couple. J'ai une amie qui a le même âge que moi, qui a un ami depuis une dizaine d'années, il vit dans le sud ouest, elle est dix jours par mois à Montpellier, le reste du temps dans le sud ouest. Elle a une vie très épanouie. Elle est très heureuse comme ça, je trouve que c'est pas mal.

On voit donc encore poindre, avec le discours de *Suzanne*, cette volonté d'investir les vertus d'une essentielle indépendance. C'est d'ailleurs, finalement, seulement avec *Joséphine* que cette indépendance ne sera pas même évoquée, elle peut même reconnaître une certaine

dépendance à son époux. De même, la crainte ou le trouble des retrouvailles, dont nous avons parlé plus haut, avec celui qu'elle nomme *mon cher et tendre* n'infiltre pas son discours. Bien au contraire, elle peut admettre combien il lui arrive, parfois, de façon soudaine, imprévue, de connaître un vertige certain, d'être saisie quand survient la pensée, poignante, angoissante, d'une disparition, la laissant alors avec cette question forte de l'existence :

> *JOSÉPHINE* – C'est une vie à deux, ça s'improvise pas ça, c'est au fil du temps… C'est vraiment, il se passe le quotidien, je me vois mal sans lui, ça c'est vraiment, ce serait terrible… D'ailleurs, je ne sais pas – silence – *lequel des deux s'en ira le premier ?* Mais… Ça, c'est autre chose. C'est vrai que *je n'imagine pas autre chose que la vie à deux*. Déjà pour discuter, pour faire des projets, pour voyager, pour profiter de n'importe quoi, faire un sapin de Noël, là (…), *je me vois pas faire ça sans lui*… C'est un bonheur à deux, pas tout seul, et tout ça on en profite tous les deux. D'ailleurs, bon, on a un petit peu les mêmes buts, quoi, s'occuper de nos petits enfants, sortir, on se rejoint sur tout, parce que si j'avais un mari qui supporterait pas les enfants, je pense qu'on n'en serait pas comme ça. Je pense qu'on se serait gérés autrement mais bon, là, ça a toujours été… D'ailleurs c'est lui qui a commencé à s'occuper des enfants. (…) Mais je me dis une personne qui est toute seule, qui se retrouve à la retraite, qui est toute seule, je sais pas comment, je m'ennuierais, je pense que être seule, avoir personne pour discuter, commenter, ne serait-ce que même l'actualité, le temps, ou je ne sais quoi, je pense que c'est quand même beaucoup plus agréable. Ça ne veut pas dire qu'on ne s'engueule pas, hein ? Ça fait partie du tout parce que sinon ce serait trop monotone !

Joséphine ne se défend pas de l'angoisse saisissante d'une anticipation douloureuse associée à la perte d'objet, elle peut être soulevée, exprimée sans être réprimée. Cette question troublante que se pose *Joséphine* pourrait là rencontrer, de très près, des paroles de l'objet-chanson *Je t'aime* écrite et interprétée par Michèle Bernard :

> *Mon amour on* mourira *chacun son tour,*
> *Et y'a qu'ça – qui me pose vraiment problème,*
> *Je t'aime,*
> *Qui de l'autre fermera les yeux,*
> *Quand tout finira,*
> *Comme deux petits feux qui s'éteignent,*
> *Je t'aime,*
> *Et qui de nous choisira,*
> *Paumé à Interflora,*
> *La couleur du chrysanthème,*
> *Je t'aime*

Pour l'heure, *Joséphine* ne s'envisage pas dans une vie où son conjoint neserait pas là mais cette représentation redoutable existe et peut être approchée. L'expérience du passage à la retraite est, pour elle, au premier chef, une aventure de couple, un couple qui aurait su s'entendre pour investir un objet commun : la *présence* aux générations suivantes. Très souvent d'ailleurs *Joséphine* semble utiliser l'espace de la rencontre de recherche pour penser son couple, ses sources et son histoire, ce qui va assez dans le sens de notre hypothèse qui interroge le réaménagement. Elle nous parlera donc des premières heures de son couple en les mettant en perspective avec sa vacillante expérience, vécue à l'adolescence et associée à l'exode :

> *JOSÉPHINE* – Je me suis mariée, et la première chose que j'ai faite, j'y suis retournée avec mon mari, je lui ai dit : « On y va. » Ça c'était vraiment, j'avais besoin de faire ce tour, dès que j'ai pu, dès que j'ai pu, la guerre était finie, on est retourné tous les deux et je suis retournée chez moi, il fallait que je revois mon univers et tout ça… Et puis j'ai été super bien accueillie donc euh… Sur place, j'ai revu des gens qui m'ont connue quand j'étais petite, des gens avec lesquels j'ai joué petite. En fin de compte, j'ai été bien accueillie, j'ai fait mon tour et je suis rentrée tranquillisée… Il fallait que j'aie ce regard, il fallait que je reparte de moi-même, de mon chez moi. J'ai vu, j'ai revu et j'ai pu repartir d'une autre façon. C'est des périodes difficiles, qu'on choisit pas, quand on vit une guerre, tout ça, ils ont pas appelé ça une guerre mais moi je dirais bien que c'est une guerre, c'est des « événements », des événements comme ils disent mais dramatiques quand même ! Avec beaucoup de morts, avec beaucoup de déchirements, avec des éparpillements de famille !

Pour *Joséphine*, son couple a donc pu porter, dès son commencement, le premier retour sur ce lieu quitté sans préparation aucune, « sans ce dernier regard ». Cette possibilité du passage à deux sur ce lieu, elle le décrit comme une salvatrice et nécessaire réparation par le couple de son histoire, à elle. En ce sens, elle s'approche sans doute de ce que M. Dupré-Latour propose lorsqu'elle soutient que les conjoints du *couple vivant* « doivent remanier constamment l'un par rapport à l'autre, l'un avec l'autre, leurs histoires personnelles pour entrer dans une transmission psychique » ; en cela le couple serait « le lieu possible du travail psychique, matrice de symbolisation, creuset de l'élaboration » (2007, p. 38). C'est ainsi, ce tour-là, avec cet homme-là, sur ce lieu-là, ce lieu dérobé à l'enfance, qui a marqué les commencements de son couple et lui a permis de rentrer « tranquillisée » et de pouvoir peut-être alors dorénavant aller « s'enraciner »

ailleurs avec un homme. L'évocation de ce lieu, la « matrice de symbolisation » de son couple comme l'investissement des générations suivantes sont les objets qui reviennent inlassablement à l'occasion de notre rencontre de recherche pour être tricotés et pensés dans leur rencontre avec l'expérience du vieillissement. Rappelons que dans le premier temps, *Joséphine* s'était montrée assez ambivalente pour participer à notre recherche, nous soutenant *ne pas avoir assez* de choses à nous dire. Selon elle, elle ne ferait rien d'exceptionnel par rapport à d'autres retraitées et *ne pourrait nous apporter grand-chose*. On se trouve ici, de fait, assez loin de la revendication associée au *sassage pseudo-jubilatoire*. Quand elle nous raconte avec une participation affective certaine la nécessité de ce nouveau tour, elle fait montre d'un vif étonnement : comment a-t-on pu « glisser » vers ça, vers cette expérience importante en partant de la retraite ?

> *JOSÉPHINE* – (…) Mais bon, c'est pas la retraite, ça ? Je sais pas… Peut-être ?
>
> *Et si jamais ça avait un lien ?*
>
> *JOSÉPHINE* – Je… Je pense que le lien, déjà, j'y ai pensé la dernière fois, le fait de pas avoir eu de grand-mère, j'y ai réfléchi après, le fait que je donnais tout ce que je pouvais là, C'est vrai ça, c'est le fait d'avoir eu personne. C'est certain. Ça je pense que ça… Ma façon d'être avec mes petits enfants, ça, je pense que je donne tout ce que moi, je n'ai pas eu. C'est marrant parce que je n'y avais jamais pensé. C'est marrant, la dernière fois, après, j'y ai repensé, à tout ce que je vous avais dit… C'est venu après… Mais c'est ça, c'est sûr. Sur le premier plan, c'est pas évident, j'y ai repensé après, je me suis dit tiens mais y'a des liens…

Et si la retraite pouvait être autre chose que le *sassage pseudo-jubilatoire* imposé par l'idéologie du bien-vieillir qui plaide en faveur d'une consommation toujours relancée, de sports et d'activités ? Et si elle était autre chose qu'un débordement attestant la capacité d'endurance continue à l'objet, le rassurant à l'égard de son futur vieillissement, que la mise au rancart est loin, très loin ? Et si l'accès à la retraite pouvait ouvrir sur un passage psychique permettant une relecture inédite de son histoire offrant une certaine transformation de son récit ? Séparations douloureuses de l'enfance, brusque séparation d'avec la terre de l'enfance, adolescence : pour *Joséphine* un « chez soi » aurait souvent été trop loin et sans une certaine *présence* à ses côtés. Absence et séparations ont laissé en elle une marque sensible et douloureuse qu'elle répare aujourd'hui : ce qu'elle n'a pas eu, elle cherche désormais à le donner à l'autre en lui offrant une

certaine disponibilité investissant pleinement sa place de grand-mère auprès de celui qu'elle nomme mon cher et tendre. En investissant ainsi cette place, elle traite encore ce qui a été pour elle une considérable douleur, et elle ne le fait pas seule, elle le fait avec son conjoint. Ce traitement psychique organise ainsi ses investissements et c'est ce qu'elle repère à l'occasion de notre rencontre de recherche. Si nous avons beaucoup parlé du courant tendre, il est certainement encore un certain investissement du courant sensuel qui se devine à travers l'investissement de la danse autour de laquelle ils se sont d'ailleurs rencontrés :

> *Ça vous fait quoi de danser… ?*
>
> *JOSÉPHINE* – Eh bien ça génère une certaine euphorie, c'est de la joie, on sent plus légers, on se sent jeunes en fin de compte parce qu'on a toujours dansé dans notre jeunesse donc résultat, c'est une continuation… Quand on danse on ne sait plus si on à 60 ans ou 20 ans puisqu'on a commencé, on s'est rencontrés, je devais avoir 18 ans donc euh… On a toujours dansé !
>
> *Comme si votre rencontre s'était faite autour de la danse ?*
>
> *JOSÉPHINE* – Elle s'est réalisée avec la danse, on s'est rencontrés dans un truc de danse, on y vient, c'est vraiment, c'était pas à Nantes, c'était près dans la campagne marseillaise, mais c'était dans une soirée dansante. Au jour d'aujourd'hui, *ça continue*.

Objet en partage de continuité d'existence associé à l'oubli du temps qui passe et de l'angoisse de la perte de l'objet, l'investissement de la danse est aussi pluriel que réjouissant. Quand *Joséphine* nous en parle, elle évoque sans doute la poursuite d'un courant sensuel entre elle et son mari.

Synthèse de l'hypothèse problématisant le réaménagement féminin érotico-maternel dans ses liens avec l'adolescence

Notre dernière hypothèse a cherché à apprécier la singularité des réaménagements associés au féminin érotico-maternel à la faveur de l'accès à la retraite. Parce qu'il induit un profond bouleversement de l'économie psychique, cet accès réclame effectivement des réaménagements des investissements et plus précisément des places investies par la femme. Nous avons, en outre, tâché de repérer à l'occasion des entretiens si d'éventuels événements associés à l'adolescence faisaient retour tant cette autre période – intermédiaire – de la vie mobilise de proches processus

psychiques. Il apparaît en effet qu'une telle accointance puisse être repérée. Certaines femmes rencontrées semblent notamment reprendre le travail d'adolescence donc de séparation d'avec la liaison œdipienne au père, désormais disparu ou très âgé. Non sans douleur, ce qu'elles traitent est sans doute le renoncement à la position de « fille du père » que le vieillissement, de l'un et de l'autre, ne permet plus de la même façon. Cela nous a vivement étonnée tant la littérature analytique envisage surtout un troisième temps de l'Œdipe à travers le complexe de Jocaste où le père est remplacé par le propre fils ou son substitut et la rivale devient la propre fille. Cependant ce troisième temps du complexe a davantage été élaboré pour approcher l'autour de la disparition de la fertilité chez la femme soit dix ans plus tôt. Renoncer à cette position de fille semble donc douloureux tant il est souvent question d'investir, contre son gré, une position, par trop exclusive, de mère : mère de ses enfants, mère de son époux et mère pour ses propres parents vieillissants, lesquels viennent parfois annoncer l'évolution amère potentielle : celle d'être prochainement la fille de ses propres enfants. Associé au renversement des générations, ce bouleversement des places viendrait donc faire plus de bruit sur la scène psychique et réclamer un surcroît de tissage élaboratif à la faveur de l'accès à la retraite. Cette élaboration autour du renversement des places investies semble se hisser au rang du besoin, parfois même de désir, et nous avons pu approcher la place détenue par le courant du rencard amical avec l'autre de même sexe. Le rencard amical permet, par ailleurs, de créer un nouveau tiers au couple en remplacement du travail professionnel. Objet de crainte, cette nouvelle absence de tiers est souvent mise en dialectique avec l'investissement – défensif ? – de l'indépendance. En soutenant combien celle-ci se révèle impérieusement nécessaire, n'y a-t-il pas là, entre autres, une volonté d'investir une représentation de soi pouvant s'affranchir de la présence de l'autre comme objet de désir et de tendresse ou bien d'étayage, cet autre qui vieillit et viendra, un jour, à disparaître ?

La retraite, son creux, son passage et l'autour de ses sassages

Nous rencontrerions peut-être
moins de fantoches dans la vie
si le passage par le théâtre,
j'allais dire la retraite,
était obligatoire.
J.-B. Pontalis, 1986, p. 157.

Conclure annonce la fin et, espérons, l'ouverture. Avant de dégager les lignes principales déployées au fil de ce travail, je me permettrais de partager comment il m'a prise à l'heure approchant des adieux. L'entreprise est malaisée tant elle invite à débusquer un équilibre délicat. Donner à voir ce relief, imprévu, de l'objet de recherche en question mais sans trop en dire non plus ; la conclusion n'est pas le lieu de l'autographie. Reste que les passages à venir pourront, pour les besoins de la circonstance, peut-être la rappeler.

Il y a quelques mois de cela, alors que la fin de l'écriture de cette thèse approchait, une intranquillité – de rigueur – est venue à s'accroître. Au détour d'une bibliothèque : une rencontre. Une connaissance m'apostrophe et me lance tout de go : « Eh bien Caroline, on dirait une *petite vieille*, qu'est-ce qui t'arrive ?! ». S'ils pointaient là les traces visibles de la fatigue et de la raideur, les mots de cet autre ne firent qu'un tour et venaient comme révéler ce qui, en moi, malgré moi, se tramait insidieusement. L'aboutissement se précisait, mais une impression aussi étrange qu'imprécise demeurait prégnante, bel et bien tenace : celle d'une fin de thèse s'annonçant telle une proche parente de l'expérience du passage à la retraite. Je ne pouvais, de fait, ignorer combien, depuis quelque temps, je me laissais saisir, de façon fugace mais certaine, par l'inquiétante musique de *l'après objet-travail*.

Décidément, cette fin de thèse ne ressemblait en rien à l'élan cadencé, jusque-là imaginé, mais était davantage *creuse*… émaillée de lenteur et de lecture[63] ; l'heure n'était résolument pas à la besogne. L'analyse clinique des entretiens n'avançait guère plus ; excès d'éléments à lier les uns aux autres, excès de contradictions, excès de fatigue. Le goût pour un certain retrait s'est alors prononcé. Loin de n'être que déplaisant, cet attrait demeurait curieux et même, par instant, assez angoissant. Enfin, ce n'était pas le moment ! Le zèle et l'élan réclamés pour finir n'étaient définitivement plus au rendez-vous. Ils viendraient certes, il suffisait, peut-être, d'un rencard ouvrant sur quelque *mot de passe*…?

J'évoque en séminaire de recherche cette sorte de malaise bigarré : d'une part, une vive volonté d'inscrire le point final tant attendu et d'autre part, un ralentissement indéniable, du corps et des idées. Le séminaire a donc *accueilli* ce curieux malaise alors nommé « télescopage ». Je peux me souvenir du léger sourire, mêlé de retenue et de complicité, adressé par mon directeur à l'endroit dudit malaise. J'ai aussitôt entendu un consentement voire une demande à creuser ledit *télescopage* – ce qu'il portait, ce qu'il disait. Ce jour-là, Benoît Verdon a avancé un surcroît de pistes destinées à saisir le potentiel recouvrement de cette fin avec les mots : « ambivalence », « chute », « achever ». Comme s'il fallait, pour aller enfin vers les mots de la fin, quelque agressivité bien placée. Au figuré, le télescopage correspond au fait se rencontrer (encore du rencard !), de se heurter ou de se confondre voire de s'interpénétrer. Ainsi donc me serais-je laissée gagner par mon objet de recherche ? Tant et si bien qu'avant l'aboutissement, si ce n'est l'accomplissement, il me fallait emprunter la voie d'un sassage où se heurtent les maux de ma thèse ? Me trouvais-je alors prise à l'intérieur d'un sas – cette petite pièce de l'entre-deux ? Si oui, de quelle nature pouvait-elle bien être ? Et si j'avais le sentiment de ne plus pouvoir travailler, peut-être étais-je, justement, en *plein travail*. Mais sans doute était-ce là sa version négative et, qui sait, nécessaire ; sa version creuse.

[63] Le thème de la nuit, celui du couple passage/impasse sont d'ailleurs le point de rencontre partagé entre tous les romans lus autour de cette période. Cf. S. Germain (1984, 1987) et L.-F. Céline (1932).

Des signifiants proposés à l'occasion de ce séminaire par Benoît Verdon, c'est bien celui d'ambivalence qui m'a aidée, guidée. Si une *réaction contre-transférentielle* à l'objet-thèse s'est effectivement manifestée, sa part la plus palpable revient sans doute à l'ambivalence pulsionnelle. Un désir de terminer pour passer à l'investissement d'un nouvel objet s'affirme mais une résistance intérieure s'y oppose, mobilisant angoisse, et procrastination. Et, une façon d'y répondre aura été, non plus de résister, mais de consentir à ce rencard avec le retrait – réclamant indéniablement un surcroît de temps – d'entendre, donc, ce qu'il pouvait dire, et peut-être même révéler de cet objet-thèse dont je m'occupais depuis un certain moment. Sans doute ce retrait, une inutilité utile (Ordine, 2014), n'est-il pas si loin de la « source souterraine » proposée par J.-B. Pontalis :

> « Capacité d'aimer (Freud), capacité de rêver (Winnicott), capacité dépressive (Fédida), dans tout cela je vois une même origine : le creux (je préfère ce mot à celui de « manque » devenu l'objet d'un véritable culte). C'est seulement quand on consent à s'approcher de ce creux, de ce silence, puis à s'enfoncer en lui au risque de frôler l'abîme, mais avec l'espoir d'y trouver une source souterraine, que toutes ces capacités ont une chance de se réaliser » (2010, p. 54).

Cette place donnée au creux par J.-B. Pontalis invite assurément à réfléchir quant à l'existence potentielle d'un *creux du retrait* avec lequel il serait question d'entrer en résonance, *en passivité*, une sorte de tolérance à la négativité. Ce creux entretiendrait ainsi une profonde complicité avec le masochisme gardien de la vie (B. Rosenberg, 1991) et la dépressivité (P. Fédida, 2001), protectrice et régulatrice.

Incontestablement sensible aux mots de la musicalité, P. Fédida avançait que « chacun de nous est un instrument de musique dont nous devons prendre soin pour savoir, à tout instant, le réaccorder et lui redonner les capacités de ses résonances » (2001, p. 152). Sans doute est-ce au sein de ce creux du retrait que pourraient se réaccorder et tendre à se déployer certaines ressources transitionnelles – souterraines – la possibilité d'un certain jeu avec les métaphores et, pourquoi pas, avec les objets de culture. Le *rencard* – asymétrique – de l'analyse est peut-être destiné, en partie, au déploiement de ce creux du retrait qui, grâce à l'intrication pulsionnelle qu'il

cherche à favoriser, permettrait de tendre vers le vif et vers d'inédits rencards à la fois avec soi et avec l'autre. De surcroît, il se pourrait que cette sorte de consentement au creux n'aurait pas uniquement une visée individuelle mais serait également chevillée au *Kulturarbeit* ; c'est ce que semble proposer N. Zaltzman en soutenant, fidèle à Freud, que le travail analytique est non seulement à l'œuvre dans la vie psychique individuelle mais également dans la vie psychique collective :

> « À travers le processus analytique est modifiée non seulement l'histoire d'une vie mais l'histoire des ascendants de cette vie. Dans la pratique nous ne cessons à travers chaque analyse de remonter le cours des générations qui précèdent l'analysant et nous observons hic et nunc comment leur histoire s'en trouve rétroactivement modifiée sur la scène psychique de celui qui fait une analyse, par conséquent dans la transmission du passé qu'il fera a son tour. Et nous ne cessons d'écouter aussi les répercussions de l'analyse en cours sur les protagonistes physiquement absents mais psychiquement présents. […] Ce qui est traité, c'est l'interprétation singulière en *impasse* d'une problématique commune à l'ensemble humain » (1998, p. 45 ; c'est nous qui soulignons).

Ces mots de N. Zaltzman figurent au sein de son ouvrage *De la guérison psychanalytique* ; les prélever et choisir de les inscrire ici peut surprendre mais, à les laisser suffisamment résonner, n'expriment-ils pas une proposition forte de l'auteure pleinement articulée à l'objet de cette thèse ? Cet extrait pointe en effet assurément une singularité caractéristique des passages humains ; il nous parle des liens resserrés qu'ils entretiennent avec les processus d'historicisation et, dans l'arrière de ces mots, l'on pourrait presque deviner ce que S. Lebovici (1999) nommait *arbre de vie*. Dans son texte *Se construire un passé,* P. Aulagnier (1989) exprimait également l'importance que recouvre, pour tout adolescent, cette laborieuse tâche de construction psychique ouvrant sur le tissage d'une légende subjective : de la possibilité d'un tel travail psychique va dépendre son passage. À l'instar de l'adolescence, l'accès à la retraite professionnelle correspond, nous l'avons vu, à une période intermédiaire troublante. Induisant maintes tourmentes, d'ordre psychiques, sociales, biologiques et esthétiques, la construction de chaînes associatives et symboliques semble offrir des voies de passage, favorisant l'intégration psychique : elle se révèle donc de toute importance. Parce qu'elles partagent, l'une et l'autre, de

proches mises à l'épreuve, l'arrivée des femmes à la retraite offre parfois l'occasion d'un approfondissement du travail de l'adolescence où peut notamment s'opérer une reprise du travail de séparation d'avec la figure œdipienne paternelle.

Avec l'adolescence, l'arrivée à la retraite partage ce fort vacillement identificatoire et identitaire inhérents aux changements engagés tant dans la réalité interne qu'externe. Associé à l'élaboration de la problématique de la perte, l'heure impose, un travail qui a trait au réaménagement, donc à la transformation et à l'historicisation. Si ces deux fortes époques de la vie mettent à l'épreuve la jeune fille puis la femme, celle qui accède à la retraite voit, quant à elle, croître l'évidence de sa finitude – bien qu'elle puisse toutefois chercher à s'en défendre – nous aurons l'occasion de revenir brièvement sur les défenses à la figure d'Atalante qui ont pu, çà et là, être repérées et mises en lien avec ce que nous avons nommé le *sassage pseudo-jubilatoire*.

Si ce que propose N. Zaltzman peut s'envisager dans la suite des travaux de P. Aulagnier, elle semble oser un pas de plus et étendre l'enjeu de cette construction, en analyse, non plus au seul adolescent mais à tout humain. Et ce travail d'interprétation-construction du passé n'aurait pas seulement une incidence sur le sujet mais pourrait participer, dans une mesure relative, au travail de culture. Le terme de processus, jugé trop *objectivant*, déplaisait à J.-B. Pontalis (2007). Il lui préférait celui de *traversée* – lui-même prélevé chez C. Chabert. Pour la qualifier et la préciser, les mots, familiers du passage, sont loin d'être absents. Et l'on demeure notamment attentif aux rencontres avec ces voix venues de loin, susceptibles d'advenir, à l'occasion de ces *travaux* à deux :

> « À la traversée analytique prennent part deux passagers : une part dissymétrique, certes, mais également décisive. Ils n'occupent pas la même place mais ils sont l'un et l'autre embarqués. Et, avec eux, bien d'autres passagers clandestins, des revenants, des fantômes, des enfants des limbes, cachés, invisibles, en souffrance, dans l'attente de se faire entendre, eux qui furent longtemps inaudibles. Une telle traversée exclut toute représentation-but. Pas de destination assignée, pas d'itinéraire préétabli ; elle se poursuit dans l'obscur […] un chantier, des travaux en cours dont le premier effet est de contrarier la fluidité de la circulation » (2007, p. 26-27).

Il semble *in fine* que c'est à la possibilité de contact avec *ce creux du retrait*, en soi, que notre attention s'est portée à l'occasion des rencontres de recherche et de leur analyse. Nous avons sans doute chercher à entendre si une ouverture à ce creux avait été/demeurait investie ou si, au contraire, elle mobilisait plutôt une forme de lutte et de résistance contre ce rencard très particulier. En effet, plus cette ouverture au creux paraît contre-investie par le sujet, plus le « poids de l'*accumulé*, du *non-traité*, du *non pris en considération*, de la revendication pulsionnelle » (Villa, 2010, p. 115) se révèle problématique et vient faire obstacle à une réappropriation subjective de l'expérience de passage. Cette *pesanteur de l'intraitable* serait justement une représentation de ce que nous entendons à travers l'expression de *mise au rancart*, laquelle peut être de différente facture et renvoyer, dans une version névrotique du conflit psychique, aux mécanismes de l'isolation et du refoulement, dans une version limite ou narcissique, aux mécanismes du clivage et du déni.

De par ces potentielles mises au rancart, l'appareil psychique risque de perdre sa plus grande force : sa plasticité et sa souplesse – alliées à n'en pas douter du passage. Dans la mise au rancart, l'énergie n'est pas investie dans la transformation des excitations en qualités psychiques mais tente, inlassablement, de maintenir coûte que coûte des aménagements visant le contre-investissement, et ce, afin de préserver un équilibre risquant toujours de se dérober.

L'accès à la retraite professionnelle bouleverse sans ambages le régime habituel des investissements chez les femmes rencontrées et constitue, en cela, une mise à l'épreuve certaine. L'analyse de nos entretiens cliniques nous a donné l'occasion de nous intéresser à la problématique du passage dans ses liens à la temporalité psychique. Avec la perte de l' « objet-travail » et la séparation d'avec la « scène professionnelle », l'appareil psychique est particulièrement sollicité : il doit non seulement élaborer cette intense modification du régime économique mais également travailler, c'est-à-dire transformer, avec ce qui survient, ébranle, fait retour, de façon inattendue, sur la scène intérieure.

L'arrivée à la retraite réserve donc de laborieuses tâches de transformation psychique où l'élaboration, les capacités de fantasmatisation et d'historicisation, sont plus que jamais requises pour qu'il ait ouverture sur un *passage*. J. André a insisté sur la solidarité qu'il existe entre « la violence de l'effraction traumatique et l'ouverture de sens » (2010, p. 57) ; si l'on cherche à isoler ces aspects l'un de l'autre, précise-t-il, il n'y a pas d'*événement psychique repérable*. « Opérateur », « transformateur », « passeur » sont les mots qu'il choisit pour qualifier le phénomène de l'après-coup – ; une fois encore, les liens avec ce qui fait passage ne manquent pas. Pas d'étonnement non plus, quand, quelques pages plus loin, J. André évoque le « travail du trépas » que propose M. de M'Uzan, celui qui laisse, encore à la toute fin de la vie, surgir l'événement permettant une réécriture de l'histoire et, qui sait, rencard avec soi.

Il pourrait donc se dévoiler des dynamiques plurielles associées au passage comme à son refus. Avec l'effraction, l'excès susceptible d'induire l'ébranlement : un coup. C'est ce suffisant déséquilibre qui, en bousculant assez l'homéostasie psychique, va permettre l'ouverture sur la réécriture et donc la transformation du sens de l'histoire subjective. Ce faisant, une place à l'intégration des secousses, mieux, des frappes restées sans temporalité, se révèle possible. Cette voie suppose un investissement suffisant de la passivité psychique et une certaine tolérance à la douleur, il s'agit de suffisamment *se laisser faire* et de *laisser se faire* ce qui survient afin de se le représenter et, partant, de pouvoir se l'approprier. Mais cette dynamique, qui mobilise pleinement ce que nous avons nommé *creux du retrait*, est loin d'être si accessible tant la passivité psychique peut se révéler contre-investie. Nous avons vu combien la présence et l'investissement de l'ambivalence pulsionnelle pouvait s'envisager comme une modalité psychique charnière de la dynamique du passage quand elle est associée aux identifications hystériques ; et ce, parce que l'ambivalence permet que soient tissés ensemble affects et représentations – notamment relatifs à la castration, à la tourmente du vieillir – avec d'autres éléments, liés quant à eux à la joie et au

plaisir de ne plus avoir à travailler au sens professionnel. Mais certaines femmes, quant à elles, pourraient avoir besoin d'inventer, sans doute temporairement, des *solutions psychiques de sassages*.

L'expression coutumière de *passage à la retraite* dissimule probablement combien cette expérience, bien qu'elle soit commune et partagée, ne va pas de soi, jusqu'à mobiliser, parfois, chez certaines femmes la fabrication nécessaire de *solutions de sassage* lesquelles peuvent s'envisager comme une trouvaille d'arrangement. Nos illustrations cliniques tentent d'éclairer combien le passage à la retraite ne correspond pas seulement au désinvestissement de l' « objet-travail » et de la « scène professionnelle » mais réclame, en outre, un puissant traitement psychique de problématiques associées à l'expérience de tourmente du vieillir comme à celles qui sont susceptibles d'être réactualisées à la faveur des *adieux au travail*. Avec la proposition du *sassage pseudo-jubilatoire*, nous avons tenté de comprendre ce qui nous est apparu comme un refus de la passivité enchevêtré au recours à des aménagements maniaques. Susceptibles de se nouer à une identification à la figure d'Atalante, ce sassage semble clamer l'expression d'une urgence à jubiler et il s'envisage essentiellement à travers la résistance. Il est ainsi question d'une lutte contre le temps qui passe et, partant, contre le travail du vieillir ; l'élaboration de l'inachèvement et de la castration demeure alors en souffrance. Souvent associée à la survenue d'une dynamique limite, réactionnelle à la retraite, ces femmes se révèlent alors soucieuses de revanche.

Nous avons été attentive à ce que cette quête de revanche se retrouve essentiellement chez les femmes pour lesquelles l'expérience du travail professionnel n'a pas permis un jeu sublimatoire suffisant. Dans ses récents travaux, C. Dejours (2014, 2015) a montré avec force combien cette dynamique, pleinement associée à un travail de soi sur soi, était d'une importance considérable pour la santé psychique. C'est peut-être alors, contre cet insuffisant levier sublimatoire – censé pourtant être présent dans le rencard avec l' « objet-travail » – que s'exerce la revanche chez ces femmes. Pour elles, la retraite professionnelle semble coûte que coûte devoir correspondre à une dynamique de renaissance, elle se hisse même parfois à un impératif

de jubilation. Faisant par ailleurs obstacle à la dépressivité et à l'investissement de ce creux du retrait, le *sassage pseudo jubilatoire* entretient une grande complicité avec l'idéologie du « bien-vieillir ».

À l'inverse, le renoncement et le désinvestissement de l' « objet-travail » est sans doute favorisé chez les femmes qui ont pu trouver à l'occasion du travail professionnel un levier sublimatoire de suffisamment bonne facture. Ainsi, comme le soutient P. Denis (1998), plus une relation à un objet extérieur fut satisfaisante – sous-entendu dégagée d'investissements d'emprise – plus il serait possible d'y renoncer quand elle vient à se perdre. Il apparaît donc que cette possibilité de jeu sublimatoire avec l' « objet-travail » engage d'importantes conséquences sur la santé psychique à la faveur de l'accès à la retraite chez les femmes.

- Vous chantiez ? J'en suis fort aise…

Articulant et problématisant l'expérience de la perte du travail professionnel et la traversée du vieillissement, les rencontres cliniques de recherche nous ont permis de prendre la mesure d'une forte mise à l'épreuve du sentiment continu d'exister, lequel se trouve pleinement connecté à un intense bouleversement autour des places investies par les femmes. Plus ou moins connues et habituelles, ces places s'articulent fort souvent à l'exercice professionnel et aux rencards avec le socius qu'il tend à favoriser. Inhérente au réaménagement psychique qui s'impose à l'heure de l'accès à la retraite, la problématique de la place et celle de l'appartenance sociale semblent s'intensifier. Aussi, à mesure que nous avancions dans l'élaboration, notre intérêt pour le travail de culture s'est vivement accru. Et c'est d'une façon relativement imprévue mais certainement bienvenue que notre réflexion s'est trouvé un étayage spécifique dans certains objets de culture. En cela, notre thèse ne pourrait se conclure sans revenir, un bref instant, sur cet « instrument » présent d'un bout à l'autre de notre recherche ; la tentative et tentation de

travailler avec les chansons réalistes. Pour le discuter et peut-être, nécessairement, le critiquer un peu, tournons-nous en premier lieu vers cette pertinente proposition suggérée par Freud lui-même :

> « *Il faut se dire : "il faut bien que la sorcière s'en mêle."* Entendez la sorcière métapsychologie. Sans spéculation ni théorisation – pour un peu j'aurais dit : fantaisie – métapsychologiques, on n'avance pas d'un pas. Nous n'avons qu'un seul point de repère – toutefois inestimable – celui qui se trouve dans l'opposition entre processus primaire et processus secondaire » (Freud, 1937, p. 26).

Ce bref extrait de *L'analyse finie et l'analyse infinie* est aussi étonnant que plaisant à lire ; Freud y évoque un possible recours à la « cuisine de sorcière » (Goethe) nécessaire à qui veut avancer. En ce très court instant, il semble *ouvrir le champ*. Mais retenons-en un – tenu dans cette citation entre tirets – qui nous a probablement permis un avancement certain dans la construction de notre objet : la « fantaisie ». Mettons maintenant la suggestion de Freud en dialectique avec ce que propose B. Verdon lorsqu'il évoque la difficulté à approcher le phénomène du vieillissement :

> « Penser le vieillissement n'est pas une entreprise aisée. Parce qu'il n'est pas sans mobiliser appréhension, désenchantement, voire effroi, l'objet, en tant que tel, est fort susceptible d'engager des conduites de rationalisation et d'idéalisation visant à le contrôler, à l'amadouer, à le maintenir à distance ou à le positiver artificiellement » (Verdon, 2013, p. 5)

Pointant le potentiel usage de conduites d'idéalisation, B. Verdon nous permet de réfléchir sur la place qu'occupe, au sein de notre travail, le recours aux chansons dites réalistes. Cet étayage – que les travaux de Joëlle Deniot (2002, 2003, 2012) nous ont permis d'apprivoiser – a sans nul doute offert à ce travail une ouverture bienvenue et, s'il a participé sans conteste au plaisir de travailler, il nous faut cependant tenter de questionner cette utilisation. Objets de culture en partage, certaines de ces chansons peuvent parfois donner l'occasion de nous familiariser – par l'entremise de retrouvailles avec ces voix du passé – à l'expression d'une vulnérabilité humaine. Quoi de plus émouvant, en effet, que d'entendre, par la voie de ce passé/présent culturel, les maux douloureux associés à l'autour d'une impasse ? Chantés, incarnés donc, ces maux peuvent tendre à se cheviller à l'appropriation singulière de la douleur

psychique voire favoriser une certaine irrigation des objets intérieurs, ou encore, pourquoi pas, se mettre en partage, à l'occasion du rencard amical sinon amoureux. N'y a-t-il pas, d'une façon plus générale, dans cette *fréquentation*, l'intervention de quelque processus secondaire, régulateur, permettant la liaison de l'énergie et l'investissement de représentations affectées et partagées ?

De cette intuition tintée, reconnaissons-le bien que nous forcions là un peu le trait, d'une éventuelle idéalisation, nous avons tenté de travailler en complicité avec un répertoire de chansons. Loin d'être d'ailleurs la première à utiliser cette voie dans la discipline – B. Verdon a lui-même intégré dans plusieurs de ses écrits des chansons réalistes – elle nous a progressivement amenée à questionner, plus avant, le travail de culture ; particulièrement mis à l'épreuve et fragilisé en France au cours de l'année 2015. Depuis les travaux freudiens (1927, 1930), on sait combien la culture travaille à neutraliser les pulsions agressives, destructives, humaines, tentant inlassablement, vainement peut-être, de former contre Thanatos, des digues, des liaisons, des identifications collectives fortes, permettant de favoriser et de promouvoir un sentiment d'appartenance sociale. Pour ce faire, la culture impose des sacrifices, des renoncements pulsionnels à ses membres ; la sublimation détient, à cet égard, un rôle majeur visant essentiellement le domptage et la transformation des pulsions. Le dessein du travail de culture partage la même visée qu'Éros, il s'attache à la création de liaisons multiples – tant psychiques que sociales. Mais ces digues, si fragiles, sont de part et d'autre menacées par un mouvement de destruction. Pour N. Zaltzman (2007), le travail de culture pourrait correspondre à un « savoir intime » celui de connaître et de reconnaître l'intimité, en soi, ce mouvement, celui de la dimension du mal.

Travaillant notamment sur les effets dévastateurs de la guerre, F. Neau s'est penchée sur le couple illusion/désillusion qui imprègnent l'orientation des travaux freudiens depuis la Grande Guerre (2007, 2012) :

> « Si la guerre et la mort au dehors offensent le narcissisme de la psyché, ce n'est pas seulement parce qu'elles imposent une réalité extérieure qui ne se laisse pas abolir et qui est effroyable, c'est aussi parce qu'elles détruisent effectivement ses idéaux, ceux du « monde de la culture », de la « communauté de la culture ». À l'homme de culture, comme à l'humanité culturelle, elles relèvent la nature illusoire. […] La guerre révélerait ainsi, avec notre illusion d'une humanité culturelle, le statut narcissique de notre amour de la culture, en tant qu'elle constitue "un idéal commun", et que nous (l'homme et le monde de culture) la surestimons » (2007, p. 76 et 78).

L'élaboration que propose ici F. Neau nous permet de réfléchir à cette problématique de l'illusion relative à quelque surestimation de la culture. Ces réflexions nous donnent donc l'occasion, à la toute fin de ce travail, de reconnaître que notre recours à l'objet de culture, à la chanson réaliste plus précisément, a sans doute constitué une *illusion nécessaire* à ce travail et à son investissement continu et nous l'assumons. Il nous a en effet offert un compagnonnage certain pour approcher l'expérience du vieillissement afin de tenter de proposer quelques voies réflexives quant à la mise à l'épreuve que pourrait constituer, pour les femmes, cette traversée allant de la rive professionnelle à celle de la retraite.

Mais ne seraient-ce pas, une fois encore, l'utile et la place qui insistent et se retrouvent ? Cherchant à problématiser notre recours à l'objet-chanson, ces dernières réflexions, on le voit, nous conduisent de nouveau à interroger, et donc à intégrer à notre déploiement réflexif, les dimensions que sont l'*utilité* et la *place*. Que pourrait ainsi venir nous enseigner cette *ritournelle* marquée par l'insistant retour de ces signifiants ? La persévérance de ladite ritournelle serait-elle donc immanquable, inévitable, imparable, dès lors que l'on s'essaie à appréhender avec une tentative profondeur le passage à la retraite et *a fortiori* celui des femmes ? Dégageant de multiples entrées, notre introduction générale se proposait déjà de mettre en perspective une longue chaîne associative chevillant, à l'occasion d'un fil étendu, l'importance de la sublimation – création, fréquentation, mise en partage – pour le travail de culture. De là, nous avions soulevé et problématisé la place qu'y détenait potentiellement le travail et, plus spécifiquement, bien sûr, l'expérience professionnelle des femmes en ce qui la distingue – en termes d'accessibilité, de

place et de reconnaissance – de celles des hommes. L'arrivée à la retraite, nous l'avons vu, diffère certainement selon si le travail a suffisamment permis, ou pas, un jeu sublimatoire.

Même s'il se révèle marqué par la souffrance, le travail professionnel offre au sujet une place au sein du *socius*, à l'extérieur de l'espace domestique et, partant, il signe sans doute, tant la marque d'une certaine forme d'*utilité* qu'une appartenance au socius. En cela, la représentation collective estampillée « rancart » – *mise à l'écart* – se révèle enserrée par l'inquiétude de ne plus occuper, avec cette même certitude, une *place* relativement définie et, partant, pourrait parfois susciter le sentiment, plus ou moins palpable selon les sujets, d'une éventuelle *inutilité*. L'importance de l'investissement du bénévolat chez bien des femmes rencontrées s'entend très probablement à l'aune d'une telle perspective. Dès lors, quiconque accède à la retraite aurait à élaborer ses propres réponses quant à cette vaste problématique de la place et l'on sait que si elle concerne certainement l'appartenance au socius, elle ne s'y résume pas. La place occupée auprès de l'objet de désir et d'amour, et inversement, celle que cet objet prend et occupe auprès de la femme qui arrive à la retraite, est une modalité au moins importante, sinon incontournable, d'une telle problématique, et elle rejoint, à n'en pas douter, la question de l'existence telle que se propose de la poser la psychanalyse : Pour qui j'existe ? Pour l'amour de quel objet ? (Freud, 1923 ; André 1999).

Maintes fois, S. Freud aura pu soutenir que la santé, la *normalité*, reposaient tant sur la capacité à travailler que sur celle d'aimer. Mais lorsque s'annonce la retraite, que l'obligation du travail professionnel vient à cesser : qu'en est-il de la capacité d'aimer ? Peut-elle se poursuivre sans l'intervention de ce *tiers du dehors,* offrant au couple, par la rythmicité que suppose l'investissement du travail, frustration, séparation, différenciation et autonomie ? – Ingrédients qui, somme toute, se révèlent intriqués à la dynamique du désir. Avec l'arrivée à la retraite, la complexité des *retrouvailles* avec l'objet d'amour tient, en partie, au retrait de ce tiers, lequel vient faire peser un poids supplémentaire au *contre* de la rencontre. D'autant que la présence des

enfants, si toutefois il y en a, ne vient plus ponctuer, à la même enseigne qu'autrefois, la quotidienneté. Si le concours régulateur du tiers séparateur que fut l'exercice professionnel fait désormais défaut, il est donc question de trouver-créer d'autres *marges* nécessaires, mais ce *contre* doit pouvoir, lui aussi, être l'objet d'une élaboration partagée, sans quoi, comme le soutient J.-M. Talpin, le couple risque de se trouver chargé « d'enjeux qui le débordent et qu'il ne peut contenir, surtout dans la mesure où la dimension génitale est alors balayée par la dimension narcissique » (1999, p. 9). L'accroissement de la longévité, plus spécifiquement, celle du couple se paye donc d'une multiplication de « crises » dont la cessation du travail en constitue assurément une. En bouleversant peu ou prou l'éventuelle homéostasie qui s'était jusque-là trouvée, le passage à la retraite s'ouvre indéniablement sur une nécessaire reprise de la rencontre.

Avec ce *contre* associé à la transformation de la place dans la cité, le vieillissement du corps de l'un et l'autre des protagonistes du couple, ses retentissements sur la rencontre charnelle, la perspective de la mort à venir et l'expérience de perte qui s'en suit pour celui des deux qui restera, sont notamment les nouveaux paramètres que doit suffisamment intégrer le couple qui vieillit ensemble. Le concours du rencard amical se révèle, à cet égard, une précieuse issue pour bien des femmes. Parce qu'il peut s'offrir en tiers séparateur au couple, il semble parfois alléger ce *contre* dont nous parlions tout à l'heure. Mais il se serait faux de soutenir qu'il se présente toujours selon la même facture. S'il est parfois investi comme un espace associé à la mise en partage, à l'élaboration et à une contenance bienvenue entre semblables, pour certaines, ce rencard amical s'enchevêtre et se noue davantage autour d'un pacte qui concerne, au premier chef, le *sassage pseudo-jubilatoire* et une lutte partagée contre le vieillissement.

Loin d'être synonyme d'évitement ou encore de quelque posture narcissique, l'investissement du creux du retrait tend à favoriser et à entretenir le contact avec un soi vivant. Parce qu'il ne ferait pas fi de ce qui induit la tourmente, et notamment la perspective de la mort à venir, ce contact tenterait plutôt de travailler et de composer avec elle. Espace intérieur associé à

la négociation de compromis, à l'intégration des problématiques pressantes de l'expérience du vieillir, l'investissement de ce creux pourrait tendre justement à relancer une disponibilité à la rencontre. Rencontre de l'autre et rencontre avec son histoire « afin d'y retisser de la cohérence, d'en dégager du sens », manière de reprendre, à nouveaux frais, la lecture et l'approfondissement de l'arbre de vie, et d'en assurer, pourquoi pas, la « transmission aux contemporains (…) et aux générations suivantes » (Talpin, 2011, p. 52).

En dépit de l'inlassable travail de traduction et d'intégration qu'elles ne cessent de réclamer la vie durant, ne sont-ce pas ces rencontres qui offrent à l'existence – et dans le meilleur des cas jusqu'à la dernière heure – la curiosité et le plaisir nécessaires à son investissement et donc à son partage ?

Si je t'écris ce soir de Vienne

J'aimerais bien que tu comprennes

Que j'ai choisi l'absence

Comme dernière chance

Notre ciel devenait si lourd

Si je t'écris ce soir de Vienne

Oh que c'est beau l'automne à Vienne

C'est que sans réfléchir

J'ai préféré partir

Et je suis à Vienne sans toi

Je marche je rêve dans Vienne

Sur trois temps de valse lointaine

Il semble que les ombres

Tournent et se confondent

Qu'ils étaient beaux les soirs de Vienne

Ta lettre a dû croiser la mienne

Non, je ne veux pas que tu viennes

Je suis seule et puis j'aime

Etre libre oh que j'aime

Cet exil à Vienne sans toi

Une vieille dame autrichienne

Comme il n'en existe qu'à Vienne

Me loge et dans ma chambre

Tombent et de pourpre et d'ambre

De lourdes tentures de soie

C'est beau à travers les persiennes

Je vois l'église Saint-Étienne

Et quand le soir se pose

Ces bleus ces gris ces mauves

Et la nuit par-dessus les toits

C'est beau Vienne

C'est beau Vienne

Cela va faire une semaine

Déjà que je vis seule à Vienne

C'est curieux le hasard

J'ai croisé l'autre soir

Nos amis de Luntachimo

Cela va faire une semaine

Ils étaient de passage à Vienne

Ils n'ont rien demandé
Mais se sont étonnés
De me voir à Vienne sans toi
Moi, moi je me promène
Je suis bien, je suis bien...
Et puis de semaines en semaines
Voilà que je vis seule à Vienne
Tes lettres se font rares
Peut-être qu'autre part
Tu as trouvé l'oubli de moi
Je lis et j'écris mais quand même
Ce qu'il est long l'automne à Vienne
Dans ce lit à deux places
Où la nuit je me glace
Tout à coup j'ai le mal de toi
Que c'est long Vienne
Que c'est loin Vienne
Si je t'écris ce soir de Vienne
Chéri, c'est qu'il faut que tu viennes
J'étais partie
Pardonne-moi
Notre ciel devenait si lourd
Et toi de Paris jusqu'à Vienne
Au bout d'une invisible chaîne
Tu me guettes et je pense
Jouant l'indifférence
Tu m'as gardée malgré moi
Il est minuit ce soir à Vienne
Mon amour il faut que tu viennes
Tu vois je m'abandonne
Il est si beau l'automne
Et je veux le vivre avec toi
C'est beau Vienne
Avec toi Vienne

Vienne,
Barbara

Bibliographie

André, J. (1995). *Aux origines féminines de la sexualité*. Paris. PUF. 2007.

André, J. (1999). L'unique objet in *Les états limites, nouveau paradigme pour la psychanalyse ?* Sous la direction de J. André. Paris. PUF. 1-21.

André, J. (2000). Le masochisme immanent in *L'énigme du masochisme*. Sous la direction de J. André. Paris. PUF.

André, J. (2002). Introduction. La défaillance in *Fatalités du féminin*. Sous la direction de J. André et A. Juranville. Paris. PUF

André, J. (2005). Les sublimations, finalités sans fin. *Revue française de psychanalyse, 69(5),* 1475-1483.

André, J. (2010). *Les désordres du temps*. Paris. PUF.

André, J. (2012). *Paroles d'hommes*. Paris. PUF.

André, J. (2015). *Psychanalyse, vie quotidienne*. Paris. Stock.

Anzieu, A. (1989). *La femme sans qualité, Esquisse psychanalytique de la féminité*. Paris. Dunod. 2004, troisième édition.

Anzieu, A. (2005). Propos sur la féminité. *Revue française de psychanalyse, 69(4),* 1103-1116.

Anzieu, D. (1981). *Le corps de l'œuvre*. Paris. Gallimard.

Anzieu, D. (1985). *Le Moi-peau*. Paris. Dunod.

Assoun, P.-L. (1983). Le vieillissement saisi par la psychanalyse. *Communications. Le continent gris. Vieillesse et vieillissement, 37,* 167-179.

Attias-Donfut, C. (2001). Sexe et vieillissement dans Bloss, T. *La dialectique des rapports homme-femme*. Paris. PUF. 197-215.

Aulagnier, P. (1989). Se construire un passé. *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. « Le narcissisme à l'adolescence ». Colloque de Monaco. Éditions Le Centurion, *7*, 191-221.

De Azambuja, M. (2003). Héroïnes. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, *8(2),* 129-137.

Balier, C. (1982). Des changements dans l'économie libidinale au cours du vieillissement, in Guillaumin, J., Reboul, H. *Le temps et la vie*. Lyon. Édition Chronique Sociale, 63-70.

Balzac, H. de. (1832). *La femme de trente ans*. Paris. 2008. Le livre de poche.

Barbey d'Aurevilly, J. (1851). *Une vieille maîtresse*. La pléiade. 1964, 205-552.

Barbey d'Aurevilly, J. (1873). Le rideau cramoisi. Dans *Les diaboliques*. Librairie Charpentier Paris. 1964, 11-72.

Bardin, L. (1977). Maisons – Bureaux – Métros… *Sorcières, 11,* 8-9.

Baudelot, C., Gollac, M. (2003). *Travailler pour être heureux ? Le bonheur et le travail en France*. Paris. Fayard.

Baudin, M. (1998). *Approche métapsychologique d'une pathologie auto-immune : le syndrome sec*. Thèse de doctorat sous la direction de Catherine Chabert, Paris 5. Paris. Editions Septentrion. 2002.

Bayard, P. (2014). *Il existe d'autres mondes*. Les Éditions de minuit.

Beckett, S. (1957). *Fin de partie*. Les éditions de Minuit.

Bergeret, J. (1982). La deuxième crise d'adolescence, in Guillaumin, J., Reboul, H.*, Le temps et la vie*. Lyon. Édition chronique sociale, 71-78.

Bernateau, I. (2010). *L'adolescent et la séparation*. Paris. PUF.

Bernateau, I. (2011). Puberté, in *Les 100 mots de la sexualité* sous la direction de J. André. Paris. PUF. 101-102.

Bernateau, I. (2011). *Se séparer c'est mourir. 154(5),* 31-34.

Bernateau, I. (2015). L'humour, une manie vitale ? Le lien à l'autre et à soi-même dans l'humour. *Revue Française de Psychanalyse. 79(4),* 1062-1074.

Bianchi, H (1987). *Le moi et le temps. Psychanalyse du temps et du vieillissement*. Paris. Dunod.

Billé, M. (2009). Vivre son deuil. La tyrannie du « bien vieillir ». *L'esprit du temps, 135,* 7-22.

Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique.* Paris. Les éditions de Minuit.

Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Les éditions de Minuit.

Brisac, G. (1994). Images. *Autrement, 141*, 18-22.

Brusset, B. (2009). Un nouveau mode d'existence, parfois le plus heureux, dans Platier-Zeitoun, D. et Polard J., *Vieillir des psychanalystes parlent.* PUF.

Cassel, J. (2001). Différences par corps : les chirurgiennes. *Cahiers du genre, 29,* 37-52.

Castel, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale.* Paris. Folio Essais.1999.

Céline, L.-F. (1932). *Voyage au bout de la nuit.* Paris. Folio. 1972.

Chabert, C. (1992). Piera Aulagnier : « Se construire un passé ». *Topique, 49,* 113-127.

Chabert, C. (2003). *Féminin mélancolique*. Paris. PUF.

Chabert, C. (2005). L'ombre d'Œdipe. *Libres cahiers pour la psychanalyse, 12(2),* 139-156.

Chabert, C. (2011). *L'amour de la différence*. Paris. PUF.

Cournut, J. (2001). *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*. Paris. PUF.

Danon-Boileau, H. (2000). *De la vieillesse à la mort. Point de vue d'un usager*. Paris. Calmann-Lévy.

Daumas, C., Girard, Q. (2013). Des amazones aux actions kamikazes. Paris. *Libération.*

Dejours, C. (1983). Réactions psychopathologiques aux ruptures involontaires d'activité professionnelle (retraite, licenciement, maladie, reclassement). *Psychologie Médicale, 15(11)* 1875-1880.

Dejours, C. (1980-2007). *Travail, usure mentale*. Essai de psychopathologie du travail). Paris. Éditions du Centurion et Bayard.

Dejours, C. (2003). *L'évaluation du travail à l'épreuve du réel, critique des fondements de l'évaluation*. Paris. INRA.

Dejours, C. (2004). Activisme professionnel : masochisme, compulsivité ou aliénation ? *Travailler, 11(1),* 25-40.

Dejours, C. (2005). Nouvelles formes de servitude et suicides. *Travailler, 13(1)*, 53-73.

Dejours, C. (2009). *Travail vivant – 1.* Paris. Éditions Payot et Rivages. 2013.

Dejours, C. (2009). *Travail vivant – 2.* Paris. Éditions Payot et Rivages. 2013. 7

Dejours, C. (2014). La sublimation : entre clinique du travail et psychanalyse. *Revue française de psychosomatique, 46(2)*, 21-37.

Dejours, C. (2015). Freud et le travail in *Cahier de l'Herne n°110 Freud* sous la direction de S. Missonnier, R. Perron. Paris. *Les Cahiers de l'Herne,* 277-286.

De M'Uzan, M. (1964). Aperçu sur le processus de la création littéraire. *De l'art à la psychanalyse.* Paris. Gallimard. 1977.

Deniot, J.-A. (2002). L'intime dans la voix. *Ethnologie française, 32(4),* 709-718.

Deniot, J-A. (2003). En bordure de voix, corps et imaginaire dans la chanson réaliste. *Volume ! La revue des musiques populaires,* 2(2), 41-53.

Deniot, J.-A. (2012). *Edith Piaf, la voix, le geste, l'icône : esquisse anthropologique.* Paris. Lelivredart.

Denis, P. (1998). Nostalgie : entre deuil et dépression, in N. Amar et al. *Le deuil. Monographies de psychanalyse.* Paris. PUF. 143-149.

Denis, P. (2005). Psychanalyste, un métier d'immortel ? *Revue française de psychanalyse, 69(4)*, 1141-1151.

Deutsch, H. (1944). *La psychologie des femmes : Étude psychanalytique.* Paris. PUF. 1967.

Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement.* Paris. Payot.

Didi-Huberman, G. (2013). Quel émotion ! Quelle émotion ? Montrouge. Bayard.

Donnet, J-L. (1992). Processus culturel et sublimation. *Revue française de psychanalyse, 62(4),* 1053-1068.

Duras, M. (1976). Extraits de l'émission de télévision de Michèle Porte : « Les lieux de Marguerite Duras », dans *Sorcières, 4*.

Duras, M. (1982). *La maladie de la mort.* Paris. Les éditions de Minuit.

Fédida, P. (1978). *L'absence.* Paris. Gallimard.

Fédida, P. (1983-1984). Du rêve au langage. *Annuel de l'APF, 2007(1),* 165-199.

Fédida, P. (2001). *Les bienfaits de la dépression. Éloge de la psychothérapie.* Paris. Odile Jacob.

Feillet, R., Roncin, C. (2006). *Souci du corps, sport et vieillissement. Entre bien-être et prises de risque : comprendre et construire les pratiques.* Toulouse. ERES.

Feillet, R. (2012). *Corps, vieillissement et identité : entre préservation et présentation de soi, place des activités physiques et sportives*. Paris. ERES.

Fougeyrollas-Schwebel, D. (2000). Travail domestique dans *Dictionnaire critique du féminisme* sous la direction de Hirata, H., Laborie, F., Le Doare, H., Senotier, D., 235-240.

Freud, S. (1895). Les psychonévroses de défense. Dans *Névrose, psychose et perversion.* PUF.

Freud, S. (1905). Trois essais sur la théorie sexuelle, in Freud, S. *Œuvres complètes, VI.* Paris. PUF. 2006. 59-182.

Freud, S. (1907). Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen, in Freud, S. *Œuvres complètes, VIII.* Paris. PUF. 38-126.

Freud, S. (1910). Sur le sens opposé des mots originaires, in *L'inquiétante étrangeté* et autres essais. Paris. Gallimard. 47-60.

Freud, S. (1912). Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse, in Freud, S. *Œuvres complètes, XI.* Paris. PUF. 127-142.

Freud, S. (1913). La disposition à la névrose obsessionnelle : une contribution au problème du choix dans la névrose, in *Névrose, psychose et perversion.* Paris. PUF. 189-197.

Freud, S. (1915). Deuil et mélancolie, in Freud, S. *Œuvres complètes*, *XIII.* Paris. PUF. 261-280.

Freud, S. (1915). Pulsions et destin des pulsions, in Freud, S. *Œuvres complètes*, *XIII.* Paris. PUF.

Freud, S. (1916). Types de caractères dégagés par le travail psychanalytiques (Ceux qui échouent du fait du succès), in Freud, S. *Œuvres complètes*, *XV*. Paris. PUF. 13-40.

Freud, S. (1919). Un enfant est battu, in Freud, S. *Œuvres complètes, XV*. Paris. PUF. 2002. 115-146.

Freud, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir, in Freud, S. *Œuvres complètes, XV*. Paris. PUF. 273-338.

Freud, S. (1923). Le moi et le soi, in Freud, S. *Œuvres complètes, XVI.* Paris. PUF. 2003. 255-302.

Freud, S. (1924). Le problème économique du masochisme, in Freud, S. *Œuvres complètes*, *XVII*. Paris. PUF. 11-23.

Freud, S. (1930). Malaise dans la culture, in Freud, S. *Œuvres complètes, XVIII*. Paris. PUF. 245-333.

Freud, S. (1932). La féminité, XXXIIIe conférence des Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, in Freud, S. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse.* Paris. Gallimard. 150-181.

Freud, S. (1937). Analyse sans fin et avec fin, in Freud, S. *Résultats idées problèmes,* T. II. Paris. PUF.

Galerand, E. (2008). Le potentiel subversif du rapport des femmes au travail, dans Kergoat, D. *Se battre, disent-elles…* Paris. La dispute. 2012.

Germain, S. (1984). *Le livre des Nuits.* Gallimard.

Germain, S. (1987). *Nuit-d'Ambre.* Gallimard.

Gernet, I. (2008). Le corps au travail. *Champ psy, 51 (3),* 113-127.

Gestin, A. (2003). Temps, espaces et corps à la retraite : des paradoxes à penser. *L'homme et la société, 147,* 169-190.

Green, A. (1999). Passivité-passivation : jouissance et détresse. *Revue française de psychanalyse*, *63(5)*, 1587-1600.

Gribinski, M. (2013). *Qu'est-ce qu'une place ?* Paris. Éditions de l'Olivier.

Gueydan, M. (1991). *Femmes en ménopause – les transformations psychiques d'une étape de vie.* Paris, 1991.

Henry, M. (1987). *La barbarie.* Paris. Grasset.

Héritier, F. (1996). *Masculin / Féminin I – Penser la différence.* Paris. Odile Jacob.

Héritier, F. (2002). *Masculin / Féminin II – Dissoudre la hiérarchie.* Paris. Odile Jacob.

Héritier, F. (2013). *Le goût des mots.* Paris. Odile Jacob.

Hurvy, C. (2011). Nymphomane in *Les cent mots de la sexualité* sous la direction de J. André. Paris. PUF. 84-85.

Ionesco, E. (1961). Communication pour une réunion d'écrivains français et allemands (février 1961), in *Notes et contre-notes.* Paris. Gallimard. 1962. 128-129.

Irigaray, L. (1977). *Ce sexe qui n'en est pas un.* Paris. Les éditions de Minuit.

Igrecque. (1979). Un sexe de sexagénaire. *Sorcières, 16,* 43.

Jaques, E. (1963). Mort et crise du milieu de vie, in Anzieu, D. *Psychanalyse du génie créateur.* Paris. Dunod. 1974. 238-260.

Jeammet, N. (1989). *La haine nécessaire.* Paris. PUF. 1995.

Jankélévitch, V. (1981). *Le je-ne-sais-quoi et le presque rien.* Paris. Édition du Seuil.

Kergoat, D. (2012). *Se battre, disent-elles...* Paris. La dispute.

Klein, M. (1934). Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs, in Klein, M. *Essais de psychanalyse*, 1921-1975. Paris. Payot. 1967.

Klein, M. (1940). Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs, in Klein, M. *Essais de psychanalyse*, 1921-1975, Paris, Payot. 1967.

Lacan, J. (1972). *Le séminaire, Livre XX : Encore.* Paris. Seuil. 1975.

Lachowsky, M. (1922). Ne pas vouloir, ne pas pouvoir : À propos du désir de grossesse à la ménopause, dans *Reproduction humaine et hormones 5(6),* 479-582.

Lacoue-Labarthe, P. (2005). *Le chant des muses.* Paris. Bayard.

Lagrave, R-M. (2009). Ré-enchanter la vieillesse. *Mouvements, 59(3),* 113-122.

Laplanche, J. (1987). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse avec un Index général des* Problématiques. Paris. PUF. Quadrige, 2e édition. 2008.

Laplanche, J. (1989). Temporalité et traduction, pour une remise au travail de la philosophie du temps et L'interprétation entre déterminisme et herméneutique, une nouvelle position de la question, dans *La révolution copernicienne inachevée, Travaux 1967-1992*. France. Aubier. 1992.

Laplanche, J. (2001). À partir de la situation anthropologique fondamentale dans *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien, 2000-2006*. Paris. PUF.

Laplanche, J. ; Pontalis, J.-B. (1967). *Vocabulaire de psychanalyse*. Paris. PUF Quadrige. 2002.

Laznik, M-C. (2003). *L'impensable désir. Féminité et sexualité au prisme de la ménopause.* Paris. Denoël.

Laznik, M-C. (2005). Les menstrues relues à partir de leur perte. *Champ psy*, *40(4)*, 79-99.

Lebovici, S. (1999). L'arbre de vie – Éléments de la psychopathologie du bébé. Ères.

Leclerc, A. (1974). *Paroles de femme.* Paris. Le Livre de poche. 1978.

Leiris, M. (1985). *Langage tangage ou ce que les mots me disent*. Paris. Gallimard. 1995.

Lemoine, C. (2010). La retraite à rebours. *Le journal des psychologues,* 282*(9)* 47-47.

Massignon, V. (1981-1982). Femmes ou démons ? Deux exemples au Moyen-âge. *Sorcières, 22,* 14-23.

Malher, M. ; Pine, P. ; Bergman, A. (1975). La naissance psychologique de l'être humain. Payot. 1990.

Maupassant, G. de. (1889). Fort comme la mort. Paris. Folio Classique. 2012.

De Maupeou, G., Sancerini, A, Trouillot, L. (2015). *Dictionnaire de la ~~nature~~.* Paris. Actes Sud.

Menger, P-M. (2009). *Le travail créateur. S'accomplir dans l'incertain.* Paris. Gallimard-Seuil.

Michelet, J. (1862). *La sorcière.* Paris. Flammarion. 1993.

Missonnier, S. (2009). *Devenir parent, naître humain*. Paris. PUF.

Molinier, P. (2002). Le continent noir de la féminité : sexualité et/ou travail ? *Cliniques méditerranéennes, 66(2),* 105-123.

Molinier, P. (2003). *L'énigme de la femme active. Egoïsme, sexe et compassion*. Paris. Payot. (2006, édition de poche)

Molinier, P. (2010). Au-delà de la féminité et du maternel, le travail du care. *Champ psy, 58(2)* 161-174.

Molinier, P. (2013). *Le travail du care*. Paris. La dispute.

Molinier, P., Flottes, A. (2012). Travail et santé mentale : approches cliniques. *Travail et emploi, 129,* 51-66.

Morand, P. (1937). *Éloge du repos*. Paris. Gallimard.

Morand, P. (1941). *L'homme pressé.* Paris. Gallimard. 2014.

Morel Cinq-Mars, J. (2005). Papier à musique ou « du sang des femmes et l'écriture ». *Champ psy, 40(4),* 11-24.

Nancy, J-L. (1998). Passage. Dans *Être, c'est être perçu.* Saint-Etienne. Éditions des Cahiers intempestifs. 2001, 13-31.

Nancy, J-L. (2001). L' « il y a » du rapport sexuel. Paris. Galilée.

Nancy, J-L. (2011). *Partir – Le départ.* Montrouge. Bayard.

Nancy, J-L., Van Reeth, A. (2014). *La jouissance.* Paris. Plon, France Culture.

Neau, F. (2005). Masculin maniaque ?. *Psychologie clinique et projective, 11*(1) 35-78.

Neau, F. (2007). Le narcissisme de la guerre, et sa disgrâce, *Libres cahiers pour la psychanalyse, 16(2),* 71-86.

Neau, F. (2011). Démon de midi in *Les cent mots de la sexualité* sous la direction de J. André. Paris. PUF. 35-36.

Neau, F. (2012). Masse et impuissance. *Recherches en psychanalyse, 13(1),* 87-96.

Neau, F. (2014). De la représentation de soi au narcissisme… et retour ? *Psychologie clinique et projective, 20(1),* 109-119.

Neau, F. (2015). Du traitement psychique d'événements traumatiques. *Cliniques méditerranéennes, 91(1),* 109-122.

Ordine, N. (2014). *L'utilité de l'inutile.* Paris. Les belles lettres.

Otto, M. (1981-1982). Le chaudron magique. *Sorcières, 22,* 148-152.

Ovide. Atalante, Livre X, 560-583, dans Ovide, *Les métamorphoses*. Paris. Gallimard. 1992. 341-347.

Pennac, D. (1992). *Comme un roman.* Paris. Folio. 1995.

Pennac, D. (2007). *Chagrin d'école.* Paris. Gallimard.

Perec, G. (1965). *Les choses. Une histoire des années soixante.* Julliard.

Perec, G. (1969-1978). *La Vie mode d'emploi.* Paris. Hachette.

Perec, G. (1974). *Espèce d'espace.* Paris. Galilée.

Perron, R. (2003). Pourquoi les hommes ont peur des femmes, de Jean Cournut. *Revue française de psychanalyse, 67(3),* 1059-1068.

Pessoa, F. (1913-1935). *Le livre de l'intranquillité.* Christian Bourgeois Éditeur. 1988-1992.

Pines, D. (1993). The menopause, dans *A Woman's Unconscious Use of Her Body : A Psychoanalytical Perspective*. London. Virago Press. 151-166.

Pontalis, J.-B. (1973). L'insaisissable entre-deux. *Nouvelle revue de psychanalyse, 7*, 13-23.

Pontalis, J.-B. (1977). *Entre le rêve et la douleur.* Paris. Gallimard.

Pontalis, J.-B. (1978). Se fier à… sans croire en… *Nouvelle revue de psychanalyse, 18*, 5-14.

Pontalis, J.-B. (1986). *L'amour des commencements.* Paris. Gallimard.

Pontalis, J.-B. (1988). *Perdre de vue.* Paris. Gallimard.

Pontalis, J.-B. (1994). Le souffle de la vie. *Nouvelle revue de psychanalyse, 50,* 25-33.

Pontalis, J.-B. (1997). *Ce temps qui ne passe pas.* Paris. Gallimard.

Pontalis, J.-B. (2003). *Traversée des ombres.* Paris. Gallimard.

Pontalis, J.-B. (2007). *Elles.* Paris. Gallimard.

Pontalis, J.-B. (2010). *En marge des nuits*. Paris. Gallimard.

Pontalis, J.-B. (2013). *Marée basse marée haute.* Paris. Gallimard.

Poupard, D. (2010). La retraite, une transition de taille. Perspectives québécoises. *Le journal des psychologues, 282(9),* 42-46.

Quignard, P. (1994). *Le sexe et l'effroi.* Gallimard.

Quignard, P. (2013). *L'origine de la danse.* Gallimard.

Quinodoz, D. (2010). Prendre sa retraite et rester psychanalyste ? Réaction à l'article de Henri Danon-Boileau. *Revue française de psychanalyse, 74(3)*, 785-790.

Reboul, H. (1988). La retraite ou le retrait : entre négatif et autoréparation, dans Gagnemin, M., Guillaumin, J., *Les pouvoirs du négatif dans la psychanalyse et la culture*. Paris. Champ Vallon.

Richard, F. (2001). *Le processus de subjectivation à l'adolescence.* Paris. Dunod.

De Rojas, F. (1499). *La Celestina Tragicomedia de Calisto y Melibea*. Trad. A. Schulman. Préfaces J. Goytisolo, C. Fuentes. Paris. Fayard. 2006.

Rosenberg, B. (1991). *Masochisme mortifère et Masochisme gardien de la vie.* Paris. PUF.

Rouaud, J. (1996). *Le monde à peu près.* Paris. Les éditions de Minuit..

Rouaud, J. (1997). *Les très riches heures.* Paris. Les éditions de Minuit.

Rouaud, J. (2009). *La femme promise*. Paris. Folio. 2010.

Roussillon, R. (2005). Le processus de la capacité sublimatoire. *Revue française de psychanalyse, 69(5),* 1565-1573.

Roussillon, R. (2007). Postface : le refus du féminin et l'objet dans Schaeffer, J. (1997). *Le refus du féminin.* Paris. PUF. 2013.

Roussillon, R. (2012). On souffre du non approprié de l'histoire : on guérit en l'intégrant. *Carnet PSY, 167(9),* 36-41.

Sagan, F. (1984). *Avec mon meilleur souvenir.* Paris. Gallimard.

Smaniotto, B. ; Lighezzolo-Alnot J. (2009). Organisation et fonctionnement intrapsychique dans l'alcoolodépendance. Étude comparative entre alcoolisme chronique et alcoolisme intermittent. *Bulletin de psychologie, 504(6)*, 533-541.

Smaniotto, B. ; Lighezzolo-Alnot J. (2010). Alcoolodépendance et modalités d'appréhension de la réalité externe. Approche exploratoire comparative. *L'information psychiatrique, 86(4)*, 347-356.

Smaniotto, B. ; Lighezzolo-Alnot, J. (2011). À propos des phénomènes d'oscillations observés dans l'alcoolisme intermittent : la notion d' « éclipse » : une hypothèse pertinente ? *Psychologie clinique et projective, 17(1),* 189-219.

Scarfone, D. (2000). Formation d'idéal et surmoi culturel. *Revue française de psychanalyse, 64(5).* Spécial Congrès Montréal : « L'idéal transmis ».

Schaeffer, J. (1997). *Le refus du féminin.* Paris. PUF. 2013.

Schaeffer, J. (2005a). « Quel retour d'âge ? » Début de la fin ou fin du début ? *Revue française de psychanalyse*, *69(4)*, 1013-1030.

Schaeffer, J. (2005b). Le fil rouge du sang de la femme. *Champ psy, 40(4),* 39-64.

Schaeffer, J. (2008). Les séparations intra-psychiques du milieu de la vie et le syndrome du nid vide. *Cahiers de psychologie clinique. 31(2),* 89-106.

Sechaud, E. (2005). Perdre, sublimer… *Revue française de psychanalyse, 69(5),* 1309-1379.

De Sévigné, M. (1673). Lettre à Madame de Grignan. Dans *Lettres.* Paris. Garnier-Flammarion. 1976.

Schur, M. (1972). Freud : Living and dying, trad. fr., *La mort dans la vie de Freud.* Paris. Gallimard. 1975.

Starobinski, J. (1985). Recettes éprouvées pour chasser la mélancolie. *Nouvelle revue de psychanalyse, 32,* 71-89.

Stein, C. (1959). Notes sur la mort d'Œdipe, in *La mort d'Œdipe.* Paris. 1977.

Strubel, A. (1992). Préface *Le Roman de la Rose.* Paris. Le Livre de Poche.

Supiot, A. (2004). *Le droit du travail.* PUF. Quatrième édition. Paris.

Talpin, J.-M. (1998). L'identité à l'épreuve de la retraite. *Actes du XVème Forum professionnel des psychologues.* Paris. Hommes et perspectives, 71-80.

Talpin, J.-M. (1999). Affiliations et pulsionnalité à la retraite : l'identité en crise. *Canal psy,* 8-9.

Talpin, J.-M., Joubert, C. (2008). Vieillissement du couple, vieillissement dans le couple et séparation. *Cahiers de psychologie clinique, 31(2)*, p. 107-134.

Talpin, J.-M. (2011). Penser le vieillissement entre pathologie et création. *Études, 415(7)*, 43-53.

Talpin, J.-M. (2013). *Psychologie du vieillissement normal et pathologique.* Paris. Armand Colin.

Talpin, J.-M. (2014). Le bien vieillir et ses modèles au regard de la clinique. *Carnet psy, 180,* 38-40.

Torok, M. ; Abraham, N. (1978). *L'écorce et le noyau.* Flammarion. 1996.

Veinstein, A. (2014). *Du jour sans lendemain, émission censurée.* Paris. Seuil.

Verdon, B. (2003). Le paradigme de la névrose à l'épreuve du temps. Psychopathologie de la plainte mnésique chez le sujet vieillissant. Thèse de doctorat sous la direction de Catherine Chabert. Paris 5.

Verdon, B. (2004a). Actualité du sexuel chez l'adulte âgé. Réflexions à partir de la clinique projective. *Bulletin de psychologie*, *LX,* 4, 490, 309-321.

Verdon, B. (2004b). Souffrance névrotique chez le sujet vieillissant. *Cahiers de psychologie clinique, 23*(2), 35-57.

Verdon, B. (2004c). Traitement narcissique de la perte dans la névrose. Observations dans la clinique projective de la femme vieillissante. *Psychologie clinique et projective, 10*(1), 315-337.

Verdon, B. (2011). Familles à distance, Familles en silence, Familles en souffrance ? À propos de l'inhibition en clinique gériatrique. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 56(1), 187-199.

Verdon, B. (2012a). Problématiques psychiques du vieillissement, éléments de psychopathologie. Dans *Cliniques du sujet âgé*. Paris. Armand Colin.

Verdon, B. (2012b). De désunion en abandon : séparations inéluctables, séparations impossibles à l'épreuve du vieillissement. *Carnet psy, 7*(165), 45-48.

Verdon, B. (2012c). *Clinique et psychopathologie du vieillissement, Apport des méthodes projectives (Rorschach et TAT)*. Paris. Dunod.

Verdon, B. (2013). *Le vieillissement psychique.* Paris. PUF.

Verdon, B. (2014). « A quoi bon remuer tout ça ? », in André, J et Guyomard, P. *Le moi, cet incorrigible.* Paris. PUF.

Verdon, B. (2014). Introduction au dossier *Vieillir aujourd'hui* coordonné par Benoît Verdon. *Le Carnet PSY, 180,* 18-20.

Verdon, B. (2015). Le chemin vers l'inévitable. Freud, la maladie, la vieillesse, la mort in *Cahier de l'Herne n°110 Freud* sous la direction de S. Missonnier, R. Perron. Paris. *Les Cahiers de l'Herne.* 74-80.

Vereecken, C. (1983). La seconde mort de Jocaste, ce qu'en dit Tirésias, dans *Didascalies 4, Cahiers occasionnels de l'ensemble théâtre mobile,* Bruxelles.

Villa, F. (2010). *La puissance du vieillir.* Paris. PUF.

Winnicott, D-W. (1935). La défense maniaque, dans Winnicott, D., *De la pédiatrie à la psychanalyse.* Paris. Payot. 1969.

Yourcenar, M. (1968). *L'œuvre au noire.* Paris. Gallimard.

Yourcenar, M. (1951). *Les mémoires d'Hadrien.* Paris. Folio. 2014.

Zaltzman, N. (1998). *De la guérison psychanalytique.* Paris. PUF.

Zaltzman, N. (2007). *L'esprit du mal.* Paris. Éditions de l'Olivier.

Émissions radiophoniques

Adler, L. (Chroniqueuse). (2014). Annie Ernaux : « le rapport au temps ». Dans Bouvier, B. (Réalisatrice), *Hors-Champs*. Lieu : Radio France, France Culture.

Adler, L. (Chroniqueuse). (2014). Michel Gribinski. Dans Bouvier, B. (Réalisatrice), *Hors-Champs*. Lieu : Radio France, France Culture.

Basserie, M. (Chroniqueuse). (2013). La vie en Piaf 1/5 – Départ de Panam pour parler d'Édith Piaf avec Joëlle-Andrée Deniot. Dans Brouard, A. (Réalisatrice), *La vie en Piaf*. Lieu : Radio France, France Culture.

Bester, E. (Chroniqueuse). (2015). Daniel Pennac : « Quand vous vous supportez difficilement il vaut mieux aller s'occuper des autres ». Dans Alleaume, L. (Réalisateur), *Remèdes à la mélancolie*. Lieu : Radio France, France Inter.

Chancel, J. (Chroniqueur). (1979). Marguerite Yourcenar. Dans Chancel, J. (Réalisateur), *Radioscopie*. Lieu : L'île des Monts Déserts, Maine, France Inter.

Evin, K. (Chroniqueuse). (2001). Anne Sylvestre. Dans Evin, K. (Réalisatrice), *Éphémérides*. Lieu : Radio France, France Inter.

Fellous, C. (Chroniqueuse). (1998). J.-B. Pontalis (1/5) – Hommage. Dans Sourcis, B. (Réalisateur), *A voix nue*. Lieu : Radio France, France Culture.

Le Bail, K. (Chroniqueuse). (2015). Les 20 ans des Greniers à la SCAM avec T. Baumgarnet. Dans Le Bail, K. (Réalisatrice), *Les greniers de la mémoire*. Lieu : La Scam, France Musique.

Nahoum-Grappe, V (Anthropologue). (2015). Le rêve de minceur contemporain au prisme de l'anthropologie. Invitée à France Culture Plus, le web campus. Lieu : Institut français de la mode.

Sources : http://plus.franceculture.fr/le-reve-de-minceur-contemporain-au-prisme-de-l-anthropologie.

Noël, E. (Chroniqueur). (1970). Barbara. Dans Le Bail, K. (Réalisatrice), *Les greniers de la mémoire,* archive de l'émission *Profils*. Lieu : Radio France, France Inter.

Richeux, M. (Chroniqueuse). (2014). L'amour iconisé : Piaf – Cerdan. Entretien avec Joëlle-Andrée Deniot. Dans Chanel, A-L. (Réalisatrice), *Pas la peine de crier*. Lieu : Radio France, France Culture.

Trapenard, A. (Chroniqueur). (2014). Agnès Varda : « je suis devenue valorisée ! ». Dans Ripoull, A. (Réalisatrice), *Boomerang*. Lieu : Radio France, France Inter.

Van Reeth, A. (Chroniqueuse). (2012). Philosopher avec Éric Rohmer 4/4. Dans Portis-Guérin, M. (Réalisatrice), *Les nouveaux chemins de la connaissance*. Lieu : Radio France, France Culture

Van Reeth, A. (Chroniqueuse). (2014). La jouissance (1/4) : Comment parler de jouissance ? Entretien avec Jean-Luc Nancy. Dans Portis-Guérin, M. (Réalisatrice), *Les nouveaux chemins de la connaissance*. Lieu : Radio France, France Culture.

Veinstein, A. (Chroniqueur). (2014). Du jour sans lendemain, dernière émission. Dans Pivin, C. (Réalisatrice), *Du jour au lendemain*. Lieu : Radio France, France Culture.

Colloques

Lighezzolo-Alnot, J. (2012). Ouverture du Colloque intitulé « l'Art de la rencontre ». Lieu : Université de Nancy.

Objets-chansons

par ordre d'apparition dans le manuscrit

Juliette. (2001). Heureuse in *Rimes féminines.*

Anne Sylvestre. (1973). Non, tu n'as pas de nom in *Les pierres dans mon jardin.*

Barbara. (1968). Gueule de nuit in *Le soleil noir.*

François Béranger. (1973). Le Tango de l'ennui in *La chaise.*

Barbara. (1960). Pénélope in *Barbara chante Brassens.* Paroles de Georges Brassens.

Barbara. (1973). Dis, quand reviendras-tu ? in *Dis quand reviendras-tu ?*

Barbara. (1973). Ma maison in *La Louve.*

Jacques Brel. (1967). Le gaz in *1967, vol. 11.*

Édith Piaf. (1960). Les mots d'amour.

Barbara. (1964). La solitude in *Le mal de vivre.*

Damia. (1935). J'ai perdu ma jeunesse.

Barbara. (1964). Le temps du lilas in *Dis, quand reviendras-tu ?*

Barbara. (1964). Le Bel âge in *Barbara chante Barbara.*

Yvonne George. (1925). J'ai pas su y faire. Paroles de P. Cartoux, E. Costill et M. Yvain.

Léo Ferré. (1962). Plus jamais in *La langue française.*

Michèle Bernard. (1999). Je t'aime in *Voler…*

Barbara. (1972). Vienne in *La fleur d'amour.*